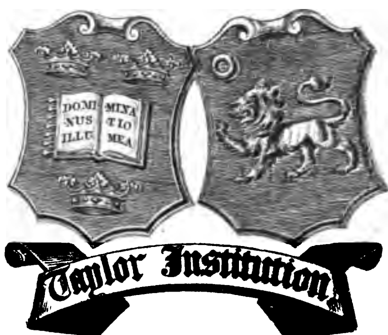
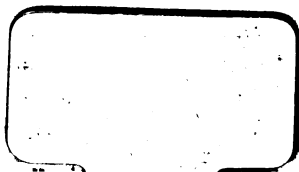

DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution



LAS PAPILLÔTOS

L'édition Populaire des Papillotes contient les **Œuvres complètes de JASMIN**, c'est-à-dire toutes les Poésies qui sont renfermées dans l'édition en 3 vol. in-8o.

AGEN — IMPRIMERIE DE PROSPER NOUBEL



JACQUES JASMIN

LAS PAPILLÔTOS

DE

JACQUES JASMIN

DE L'ACADÉMIE D'AGEN

MAITRE ÈS JEUX FLORAUX, GRAND PRIX DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITION POPULAIRE

AVEC LE FRANÇAIS EN REGARD, ET ORNÉE D'UN PORTRAIT



Villeneuve à Jasmin

PARIS

FIRMIN DIDOT, FRÈRES, ÉDITEURS

RUE JACOB, Nº 56

1860

AVANT-PROPOS.

Agen, Mai 1860.

La mission du Poète national du Midi, Jasmin, s'est grandement accomplie depuis longues années déjà, et sa vieille langue populaire, tombée depuis plusieurs siècles dans un dédaigneux oubli, a repris noblement son rang dans la littérature parmi les langues écrites.— Depuis 1820 les triomphes de notre moderne Troubadour ont excité partout une vive émulation : De Marseille à Bordeaux, chaque petite ou grande ville a vu surgir son Poète populaire. — *Les Papillotes* de Jasmin, tirées jusqu'à ce jour à plus de 20,000 exemplaires, courent le monde ou rayonnent dans les meilleures Bibliothèques. Ses poésies sont traduites en *Angleterre*, en *Amérique*, en *Allemagne;* dans presque tous les Séminaires et Lycées du Midi elles sont devenues classiques ; et les divers chefs-d'œuvre de Jasmin en régénérant dans ses beautés primitives un harmonieux idiome, ont élevé à sa gloire *un impérissable monument*.

C'est que Jasmin n'est pas seulement un type de poésie franche et naturelle : il l'est encore par la moralité de ses pensées ; il l'est aussi par sa conscien-

cieuse persévérance dans le perfectionnement et l'emploi de son beau talent. A l'âge où les plus grands génies s'affaiblissent ou s'éteignent, sa verve bouillonne et grandit encore; et, chose digne de remarque, les mille voix de la presse semblent s'être entendues pour lui former un concert unanime de louanges. Aussi à ces triomphes populaires sont venues se joindre les plus belles palmes académiques: les 40 Mainteneurs de *Clémence-Isaure* lui ont octroyé par acclamation le titre de MAITRE ÈS JEUX-FLORAUX; l'Académie française, elle-même, lui a décerné le 20 août 1852 le grand prix du concours; et par la voix de son illustre rappporteur, M. Villemain, l'a surnommé le *Poète moral et populaire*..... Enfin, Agen, sa ville natale, faisant mentir le proverbe et remontant pour lui aux temps antiques, a posé sur sa tête, en séance publique, une **Couronne d'Or** votée par des milliers de souscripteurs.....

Mais au milieu de ces triomphes, le plus beau peut-être manquait à la gloire de Jasmin, une ÉDITION POPULAIRE de ses œuvres, c'est-à-dire la réunion de ses trois volumes in-8° de Poésies, en un seul volume in-12, dans un prix modique à la portée des plus petites fortunes.

Cette édition populaire, il l'a revue consciencieusement avec la sévérité d'un juge et non avec la ten-

dresse d'un père. Il l'a fait passer au degré de ce goût exquis qui a présidé à toutes ses dernières créations.

Grâce à notre œuvre que nous croyons méritoire, les ouvriers, les agriculteurs, les artisans qui ne savent de Jasmin que ce qu'ils ont entendu dans ses séances pour les pauvres, pourront le lire et l'apprendre par cœur.

Les éditions publiées avec le mot à mot français en regard, ont fait comprendre et apprécier dans le Nord et à l'étranger les œuvres de notre Poète. Devant cet immense succès, nous avons dû persister dans le même système de publication.

Le mot à mot français, il est vrai, devient inutile dans le Midi où la langue d'Oc est vivante, aimée et parlée; mais ce n'est pas sans intérêt qu'on pourra se convaincre, dans cette esquisse brute et sans couleur, que les pensées de Jasmin restent toujours fortes et étincelantes, et que son vers a plus que la *forme* gracieusement originale que lui prête sa langue; qu'il a le *fond*, sans lequel il n'y a pas de vraie poésie; ce qui fit dire spirituellement à l'illustre M. Ampère, en 1842, au sein d'une nombreuse assemblée que notre Poète électrisait chez M. Augustin Thierry : « *A défaut des vers de Jasmin, on ferait cent lieues pour entendre cette prose là!* »

NOTE ESSENTIELLE

Sur la Prononciation et la Versification gasconnes.

L'*e* muet dans l'idiome gascon se prononce toujours comme l'*e* espagnol : *las Segles; lous Hômes ; lous Abûgles,* etc., etc. Aucune consonne même ne le rend ouvert. Il garde sa prononciation fermée dans *Cabel* (épi), *Parel* (paire), *Sourel* (soleil), et ne devient tout à fait ouvert qu'avec l'accent grave, comme dans les mots *Anèl* (anneau), *Angèl* (petit-ange), *Troupèl* (troupeau).

Il importe de dire que notre langue est dotée de trois muettes : l'*i*, l'*e*, l'*o*.

EXEMPLE :

Aymâbi, pintrâbi, saounejâbi;
Segle, tèste, maynatge;
Faribôlo, caminôlo, campagnôlo;

L'accent aigu n'est employé que pour déterminer la prononciation de certains mots : Ex. *perqué, tabé, debé, boulé*, etc.

Les règles de la versification gasconne sont absolument les mêmes que celles de la poésie française ; mais il y a deux voyelles muettes l'*o* et l'*y* répondant à l'*i*, qui s'élident; tandis que *a*, *i*, *u*, ne s'élident jamais. Ex. :

Sèy encrumido; anèy és fèsto.

Les deux voyelles *ou*, réunies à la fin d'un mot, parfois s'élident : Ex. :

M'en baou à la bilo;
La poou anèy brounzino
Paou-à-paou.

(*Extrait du* **Dictionnaire Gascon** *de M. Pozzy.*)

ÉTUDES LITTÉRAIRES SUR JASMIN,

PAR

MM. CHARLES NODIER, SAINTE-BEUVE, LÉONCE DE LAVERGNE, CHARLES DE MAZADE, VILLEMAIN *et* ARMAND DE PONTMARTIN.

LES PAPILLOTES DU COIFFEUR D'AGEN,

PAR CHARLES NODIER.

C'est une étrange destinée que celle du patois, cette belle langue rustique, mère indignement rebutée de nos langues urbaines et civilisées, que ses filles ingrates désavouent, et qu'elles vont persécuter jusque sous le chaume, tant elles craignent, dans l'éclat de leur prospérité usurpée, qu'il ne reste quelque part des traces de leur roture.

D'un côté, toutes les institutions qui se disent en voie de perfectionnement, mettent le *patois* au ban de la littérature; elles lui interdisent l'air et l'eau, le feu et le lieu, dans les antichambres de l'Université; elles ont des gardes mercenaires au seuil des académies, pour lui rendre impossible, à force de bourrades et de baïonnettes, l'approche du sanctuaire. C'est une véritable Saint-Barthélemi d'innocents et gracieux idiomes, auxquels il est défendu de se faire entendre, même pendant les heures de la récréation. Malheur à l'élève rétrograde qui rentrerait intelligible à sa famille et à ses amis, sous le toit de son vieux père; l'infortuné doit mourir paria, s'il n'a pas tout à fait rompu le nœud sacré de la parole avec sa tribu de parias.

D'une autre part, il ne semble pas que le patois ait perdu ses droits à l'estime de cette classe éclairée et sensible de la société, qui fait cas avant tout du naïf et du simple, et qui le prise au-dessus de tous les efforts de l'art, quand elle le trouve naturellement relevé par une expression élégante et par un

tour spirituel. *Bellaudière*, *Goudouli* et *Lamonnoye* ont conservé une place choisie dans la bibliothèque des amateurs les plus délicats; de jeunes savants, moins dédaigneux que la sourcilleuse école de grammairiens à titre d'office, parcourent l'Europe avec un zèle infatigable pour explorer ses vieux langages; un docte Italien, M. Salvy, recueille soigneusement, à la gloire de sa patrie, tous les monuments écrits de ses dialectes; un docte Français, M. Hécart de Valenciennes, élabore et perfectionne en éditions successives son curieux dictionnaire du modeste *Rouchi;* et l'exemple de ce laborieux érudit commence à être suivi, si je ne me trompe, dans la plupart de nos provinces; M. Raynouard, *his dantem jura Catonem*, replace par d'admirables études la langue délicieuse de ses aïeux les troubadours, au rang qu'elle a tenu parmi les langues classiques, et qu'elle n'aurait jamais dû perdre. (1)

Ce n'est pas tout pourtant. Ne dirait-on pas que le patois eût voulu répondre à ses détracteurs en marchant, comme le philosophe grec, ou qu'il eût retrouvé tout à coup l'argument irrésistible de Galilée, *pur si muove*, pour en flétrir l'arrêt insolent de ses juges? Voilà qu'il lui surgit un poète, et un grand poète, je vous en réponds, qui n'a de commun avec Bellaudière, Goudouli, Dastros et tous ses prédécesseurs, que le charme piquant d'un idiome plein de nombre et d'harmonie, mais qui les surpasse de toute la portée d'un talent inspiré; un Lamartine, un Victor Hugo, un Béranger gascon; et qu'on n'aille pas s'imaginer que je me laisse gagner, en lui rendant ce témoignage, aux influences hyperboliques de l'air du pays; il n'y a rien de plus éloigné de l'exagération.

Ce poète phénomène est un barbier-coiffeur d'Agen, qui fe-

(1) M. *Adrien* Pozzy, membre de l'Académie d'Agen, doit publier incessamment un dictionnaire gascon-français, plein d'érudition, de recherches et de citations très-intéressantes. — Cet ouvrage, dont on comprend toute l'utilité, facilitera l'intelligence de l'idiome gascon et en fera connaître toutes les richesses.

rait aisément la barbe à quelques-uns de nos lauréats, et qui s'appelle *Jasmin.* Il a modestement intitulé son livre *Les Papillotes* (*Las Papillotos*), à l'imitation de maître Adam de Nevers, qui appelait le sien ses *Chevilles*, et qui était aussi un homme de beaucoup d'esprit. Mais que la distance est grande entre maître Adam qui n'avait que beaucoup d'esprit, et Jasmin qui a du génie! Qu'elle est grande surtout entre Jasmin et maître André, le seul perruquier poète dont la littérature française ait conservé jusqu'ici le souvenir? Ce n'est certainement pas à Jasmin que Voltaire aurait dit: « Faites des perruques. » Ou, s'il le lui avait dit, le malin vieillard, c'est parce que son âme jalouse avait encore plus de propension à s'effrayer d'une supériorité qu'à s'égayer d'un ridicule.

Quant à moi, je n'ai aucune raison pour ne pas lui adresser cet avis dans toute la sincérité de mon cœur. Faites des perruques, Jasmin, parce que c'est un métier honnête que de faire des perruques, et une distraction frivole que de faire des vers; faites des perruques, parce que le travail de la main de l'homme est le seul dont l'homme ait droit de s'honorer, le seul dont il puisse goûter le fruit sans le trouver amer; faites des perruques, pour fournir aux besoins de votre digne famille, pour élever vos enfants dans la crainte de Dieu et dans le mépris des fausses gloires; faites des perruques, pour entretenir le cours de ce *pitchou riou tan argentat*, que la réputation de votre fer à toupet fait couler dans votre boutique! Faites des vers aussi cependant, quand votre journée est pleine, et qu'elle a gagné son pain; faites des vers puisque votre merveilleuse organisation poétique vous a donné ce talent et imposé cette destinée; faites des vers, et Dieu me garde que vous n'en fassiez plus, moi qui m'engagerais volontiers à ne plus lire que les vôtres.

A ce conseil près, il n'y a place que pour l'éloge dans un examen impartial des poésies de Jasmin.

Lou Chalibari est un chef-d'œuvre de facture épique dans le genre du *Lutrin*, c'est-à-dire dans cette espèce de composition prise à l'inverse du burlesque, où les plus belles formes de la langue poétique s'appliquent à relever de grotesques inventions, et dont la *Batrachomyomachie* est le type souvent surpassé. Le prix reste à débattre, selon moi, entre le *Lutrin*, la *Secchia rapita* et le *Charivari ;* mais si mon opinion pouvait devenir contagieuse dans une question où je n'ai point d'autorité, le poète patois aurait des chances. Quel charme et quel bonheur d'expression ! quelle richesse de détails ! quel choix exquis de circonstances dans cette description d'un soleil levant d'hiver :

Cependen lou ten fuch : Durrens lou campanayre
De naou truts martelats faziò tindina l'ayre,
Quan l'aoubeto, fourrado en raoubo de sati,
Desfarrouillo, sans brut, las portos del mati ;
Lou poul canto de fret, et l'hibèr en coulèro
Gèlo dins soun cami la gouto de l'ayguèro.
Mais lou Diou de la luts, alougan soun artel,
Part, enquiquiricat sul gran char del Sourel ;
De sous rious alucats escaouduro l'espasso,
Et fay foundre en passan et la néjo et la glaço.

Il faut, en vérité, qu'une école provinciale soit bien sûre de la perfection de son enseignement, pour interdire à ses élèves la pratique d'un tel langage et l'étude d'un tel modèle ! Cependant, si la délicatesse ombrageuse de nos puristes obtenait jamais de la proscription des patois le résultat qu'elle en attend, je recommanderais humblement celui-ci au souvenir de mes illustres confrères de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, qui viennent d'attacher de hautes récompenses à l'exploration grammaticale de deux dialectes iroquois ; ces

dialectes de la patrie ont aussi leur intérêt. Mais cela n'est pas pressé : la langue qui produit un poète comme Jasmin n'est pas encore une langue morte. (1)

J'allongerais de beaucoup cette notice qui menace déjà d'être démesurément longue, si j'entreprenais de faire remarquer tout ce que renferme de beautés le passage que je viens de citer presque au hasard ; mais je ne saurais me défendre de m'arrêter un moment aux troisième et quatrième vers, parce qu'ils peuvent du moins se tourner littéralement en français collégial, sans perdre autre chose à la traduction qu'un peu de leur naïveté rustique et de leur molle harmonie :

> Quand l'Aurore, fourrée en robe de satin,
> Déverrouille, sans bruit, les portes du matin.

Songez qu'il s'agit ici d'une Aurore d'hiver, et dites-moi si Homère l'aurait mieux vêtue? Jasmin se garde bien de lui donner des doigts de rose, comme n'aurait pas manqué de le faire un poète d'*Album* ou de *Keapsake*. Elle avait probablement des gants?

Déverrouiller des portes est une action bien rude et bien mécanique pour une Divinité; mais avant de répondre à ce reproche, il faut que je vous raconte une anecdote, et vous savez que c'est un privilége dont je n'abuse pas depuis quelque temps.

A une époque de ma vie où je faisais encore des vers pour les belles, j'avais pour ami un grand poète qui s'appelait M. de Latouche, et qui daignait prêter quelquefois l'oreille à mes maussades alexandrins. Un jour, entre autres, je le consultais sur ceux-ci, que je vous demande bien pardon de citer après des vers de Jasmin. C'est modestie toute pure :

(1) Lorsque l'illustre critique écrivit ces lignes, avait-il la prévision que, quinze ans plus tard, l'Académie Française décernerait aux poésies d Jasmin, en langue romane, *un prix extraordinaire* de 5,000 francs ?

Je n'entendrai jamais (*disais-je*)...
Frissonner le satin de ta robe agitée,
Ton écharpe gémir par le vent emportée,
Ou trembler ton haleine, ou soupirer ta voix,
Ou gronder les verroux en roulant sous tes doigts...

« Arrête-là, me dit-il tout à coup, avec une aimable brus-
« querie qui lui était naturelle ! Tu ne parlerais pas autre-
« ment à un guichetier. Les verroux ne grondent pas sous la
« main d'une personne aimée. Ce qu'il faut dire, c'est ceci :

Ou le verrou plaintif apaisé sous tes doigts.

J'étais convaincu avant qu'il eût fini. Il y avait entre son vers et le mien toute la distance qui sépare la versification de la poésie. Cette digression, dont la nécessité ne paraîtra peut-être pas démontrée à tout le monde, me ramène heureusement au vers délicieux de Jasmin. Voyez comme mon poète gascon et mon poète parisien se sont merveilleusement entendus, sans se connaître, sur un sentiment poétique. L'Aurore de Jasmin, et vous me permettrez de dire que c'est bien la sienne, *déverrouille* les portes du matin; mais elle le fait *sans bruit*, comme une déesse qu'elle est, déesse paisible et silencieuse, qui ne s'annonce aux mortels que par sa lumière. C'est cette parfaite convenance de l'expression avec la pensée qui caractérise les bons écrivains. Le vulgaire ne s'en doute pas.

Le *Charivari* n'est pourtant qu'un ouvrage d'art, et, s'il m'est permis de répéter une nouvelle locution convenue, qu'un chef-d'œuvre de *facture*. Que dirais-je de ce *Tres de May*, qui commence par la plus naturelle et la plus magnifique des prosopopées? Que dirais-je surtout de ce poème enchanteur, *Mous Soubenis* (*Mes Souvenirs*), merveille ingénue de gaîté, de sensibilité, de passion ! J'ai usé les formules de l'enthousiasme, et je les regrette, parce que c'est ici qu'il fallait les prodiguer. Il n'y a presque rien dans les modernes,

presque rien dans les anciens qui m'ait plus profondément ému que les *Souvenirs* de Jasmin. Heureux et jolis enfants de la Guienne et du Languedoc, lisez et relisez les *Souvenirs* de Jasmin; et, dût-on vous fermer impitoyablement les écoles publiques où l'on enseigne de si belles choses, apprenez-les par cœur pour ne les oublier jamais. Vous saurez de la poésie tout ce qu'on peut en savoir.

La France possède donc aujourd'hui un de ces poètes incomparables dont le génie jette un éclat immortel sur leur pays. Et c'est un coiffeur d'Agen qui sera doublement grand aux yeux de la postérité, s'il continue à cultiver son talent sans mépriser son métier!

(*Le Temps;* 10 Octobre 1835.)

LE POÈTE JASMIN,

PAR M. SAINTE-BEUVE.

Juillet 1851.

Il y a toute une moitié de la France qui rirait si nous avions la prétention de lui apprendre ce que c'est que Jasmin, et qui nous répondrait en nous récitant de ses vers, et en nous racontant mille traits de sa vie poétique; mais il y a une autre moitié de la France, celle du Nord, qui a besoin, de temps en temps, qu'on lui rappelle ce qui n'est pas sorti de son sein, ce qui n'est pas habituellement sous ses yeux et ce qui n'arrive pas directement à ses oreilles. C'est pour cette classe nombreuse de nos lecteurs que je voudrais aujourd'hui expliquer avec plus d'ensemble que je ne l'ai pu faire autrefois, ce qu'est véritablement Jasmin, le célèbre poète d'Agen, le poète de ce temps-ci qui a le mieux tenu toutes ses promesses.

Jasmin, né à Agen dans les dernières années du dernier siècle, est un homme qui paraît avoir environ cinquante ans, mais plein de feu, de sève et de jeunesse, à l'œil noir, au teint bruni, à la lèvre ardente, à la physionomie franche, ouverte, expressive. Né pauvre, de la plus honnête, mais de la plus entière pauvreté, d'une famille où l'on mourait de père en fils à l'hôpital, il a raconté lui-même les impressions de son enfance dans ses *Souvenirs*, un petit poème plein d'esprit, de finesse, d'allégresse et de sensibilité. Jasmin y laisse voir un des principaux traits de son talent : il a la gaîté sensible, et, même quand il pleure, on voit rire toujours dans ses larmes un rayon de soleil. Cependant Jasmin, arrivé à l'âge de gagner sa vie, s'était fait coiffeur ou barbier, et dans sa boutique proprette, dans son petit salon de la promenade du Gravier, il chantait selon l'instinct de sa nature, en usant de cette facilité d'harmonie et de couleur qu'offre à ses enfants l'heureux patois du Midi. Il rasait bien, il chantait mieux, et peu à peu chalands et curieux de venir, si bien qu'un peu d'aisance, un petit ruisselet argentin, comme il le dit, le visita, lui le premier de sa race, et qu'il devint même propriétaire de sa modeste maison.

Sous cette première forme, Jasmin, auteur de jolies romances, de poèmes burlesques ou même d'odes assez élevées, de ces pièces diverses recueillies et publiées en 1835 à Agen sous le titre : *Les Papillotes*, Jasmin n'était encore qu'un aimable, gracieux et spirituel poète, fait pour honorer sa ville natale, mais il n'avait pas conquis le Midi. C'est à partir de 1836 que son talent montra qu'il était capable de s'élever à des compositions pures, naturelles, touchantes, désintéressées : il publia le joli poème intitulé : *L'aveugle de Castel-Cuillè*, dans lequel il nous fait assister aux fêtes, aux joies du village, et à la douleur d'une jeune fille, d'une fiancée que la petite-vérole vient de rendre aveugle et que son amoureux

délaisse pour en épouser une autre. La douleur de la pauvre abandonnée, son changement de couleur, son attitude, ses discours, ses projets, le tout encadré dans la fraîcheur du printemps et dans l'allégresse riante d'alentour porte un caractère de nature et de vérité auquel les maîtres seuls savent atteindre. On est tout surpris, en voyant ce simple tableau, d'être involontairement reporté en souvenir à d'autres tableaux bien expressifs des anciens, et de Théocrite, par exemple. C'est que la vraie poésie, en puisant aux mêmes sources, se rencontre et se réfléchit par les mêmes images.

Jasmin, en s'élevant à ce genre de compositions nouvelles, suivait encore son naturel sans doute, mais il s'était mis à le diriger, à le perfectionner; cet homme qui avait lu peu de livres, avait médité en lisant à celui du cœur et de la nature, et il entrait dans la voie de l'art véritable où un travail secret et persévérant préside à ce qui paraîtra le plus éloquemment facile et le plus heureusement trouvé. En 1834, il avait été frappé d'un fait qu'il faut l'entendre raconter lui-même, et qui décida de sa poétique future. Un incendie éclata de nuit dans Agen. Un jeune homme, enfant du peuple, bien doué et d'une demi-éducation, fut témoin d'une scène déchirante, et, comme Jasmin avec quelques amis arrivait sur les lieux, l'enfant encore plein d'émotion la leur raconta :

« Je ne l'oublirai jamais, dit Jasmin, il nous fit frémir, il nous fit pleurer... C'était Corneille, c'était Talma! J'en parlai le lendemain dans quelques-unes des meilleures maisons d'Agen, on voulut voir le jeune homme, on le fit venir, on lui fit raconter le même fait; mais la fièvre de l'émotion en lui s'était éteinte; il fut *phraseur, maniéré, exagéré;* bref, *il voulut faire* et *il ne fit pas*. Alors je compris que, dans nos moments d'émotion et de fièvre, parlant et agissant, nous étions tous laconiques et éloquents, pleins de verve et d'action, vrais poètes enfin *lorsque nous n'y songions pas;* et je

compris aussi qu'une muse pouvait, à force de travail et de patience, arriver à être tout cela *en y songeant.* »

Cette observation si fine et si juste doit servir à expliquer le procédé de Jasmin dans les divers poèmes qu'il a depuis composés : L'*Aveugle* (1835), puis *Françonnette* (1840), *Marthe la Folle* (1844), les *Deux Frères Jumeaux* (1845), la *Semaine d'un Fils* (1849). Dans toutes ces compositions, Jasmin a une idée naturelle, touchante; c'est une histoire, ou de son invention, ou empruntée à la tradition d'alentour. Avec sa facilité improvisatrice, encore aidée des ressources du patois dans lequel il écrit, Jasmin pourrait courir et compter sur les hasards d'une rencontre heureuse comme il n'en manque jamais aux gens de verve et de talent; mais non, il trace son cadre, il dessine son canevas, il met ses personnages en action, puis il cherche à retrouver toutes leurs pensées, toutes leurs paroles les plus simples, les plus vives, et à les revêtir du langage le plus naïf, le plus fidèle, le plus transparent, d'un langage vrai, éloquent et *sobre*, n'oubliez pas ce dernier caractère. Il n'est jamais plus heureux que lorsqu'il entend et qu'il peut emprunter d'un artisan ou d'un laboureur un de ces mots *qui en valent dix.* C'est ainsi que ses poèmes mûrissent pendant des années avant de se produire au grand jour, selon le précepte d'Horace, que Jasmin a retrouvé à son usage, et c'est ainsi que ce poète du peuple, écrivant dans un patois populaire et pour les solennités publiques qui rappellent celles du Moyen-Age et de la Grèce, se trouve être, en définitive, plus qu'aucun de nos contemporains, de l'école d'*Horace* que je viens de nommer, de l'école de *Théocrite*, de celle de *Gray* et de tous ces charmants génies studieux qui visent dans chaque œuvre à la perfection.

Quand je trouve poussée à ce degré chez Jasmin cette théorie du travail, de la curiosité du style et du soin de la composition, lui qui a d'ailleurs le jet si prompt et si facile, quel

retour douloureux je fais sur nos richesses poétiques si dissipées par nos grands poètes du jour! *O Jocelyn ! Jocelyn !* quel délicieux poème vous auriez été, si la nature prodigue qui vous a conçu avait été capable de vous porter avec cette patience, de vous élever et de vous mener à bien avec cette sollicitude maternelle! il est vrai qu'un poème comme *Jocelyn*, exécuté et traité avec le soin que Jasmin apporte aux siens, coûterait huit ou dix années de la vie, et l'on n'aurait guère le temps de faire à travers cela une dizaine de volumes sur les Girondins ou les Jacobins, et une révolution de Février, la chose et le livre à la fois, et toute cette série d'improvisations que nous savons et que nous oublions ou que nous voudrions oublier.

Cette manière élevée et sobre dont Jasmin conçoit l'art du poète, il l'a exprimée avec bien de la gentillesse et de l'esprit en une occasion singulière. Pendant une de ces tournées qu'il fait depuis déjà seize ans dans le Midi, et qui sont une suite de récitations et d'ovations continuelles, un poète du département de l'Hérault, un poète en patois, appelé Peyrottes, potier de son état, et qui s'est fait une certaine réputation, lui envoya par lettre un défi. Jasmin était alors de passage à Montpellier :

« Monsieur, lui écrivait Peyrottes, (24 décembre 1847), j'ose dans ma *témérité* qui est bien près de la *hardiesse* (je ne donne pas Peyrottes comme très-fort sur les synonymes), vous proposer un défi. Seriez-vous assez bon pour l'accepter? Dans le Moyen-Age, les troubadours n'auraient pas dédaigné la provocation que, dans ma hardiesse, je viens vous faire.

« Je me rendrai à Montpellier aux jour et heure que vous voudrez. Nous nommerons quatre personnes connues en littérature pour nous donner trois sujets que nous devrons traiter en vingt-quatre heures. Nous serons enfermés tous les deux. Un factionnaire veillera à la porte. Les vivres seuls entreront.

« Enfant de l'Hérault, je tiens à l'honneur et à la gloire de mon pays! Comme en pareille circonstance, une bonne action est de rigueur, on fera imprimer les trois sujets donnés, au profit de la crèche de Montpellier.

« Je voudrais bien entrer en lice avec vous pour la déclamation, mais un défaut de langue *très-prononcé* me le défend. »

Et un post-scriptum de la lettre provocatrice disait :

« Je vous préviens, Monsieur, que je fais distribuer, dès à présent, copie de cette lettre à diverses personnes de Montpellier. »

Ainsi, voilà Jasmin mis en demeure d'improviser et pris par le point d'honneur. Va-t-il aller sur le terrain? Écoutons sa charmante réponse et la leçon qui s'adresse à d'autres encore qu'au poète potier :

« MONSIEUR,

« Je n'ai reçu qu'avant-hier, veille de mon départ, votre *cartel poétique;* mais je dois vous dire que, l'eussé-je reçu en temps plus opportun, je n'aurais pu l'accepter.

« Quoi! Monsieur, vous proposez à ma muse, qui aime tant le grand air et sa liberté, de s'enfermer dans une chambre close, gardée par quatre sentinelles qui ne laisseraient passer que des vivres, et, là, de traiter trois sujets donnés en vingt-quatre heures!... Trois sujets en vingt-quatre heures! vous me faites frémir, Monsieur. Dans le péril où vous voulez mettre ma muse, je dois vous avouer, en toute humilité, qu'elle est assez *naïve* pour s'être éprise du *faire antique* au point de ne pouvoir m'accorder que deux ou trois vers par jour. Mes cinq poèmes : *L'Aveugle*, *Mes Souvenirs*, *Françonnette*, *Marthe la Folle*, *les Deux Jumeaux*, m'ont coûté douze années de travail, et ils ne font pourtant en tout que deux mille quatre cents vers.

« Les chances, vous le voyez, ne seraient pas égales; à

peine nos deux muses seraient-elles prisonnières, que la vôtre pourrait bien avoir terminé sa *triple besogne* avant que la mienne, pauvrette, eût trouvé sa première inspiration de commande.

« Je n'ose donc pas entrer en lice avec vous : le coursier qui traîne son char péniblement, mais qui arrive pourtant, ne peut lutter contre la fougueuse locomotive du chemin de fer. L'art qui produit les vers un à un ne peut entrer en concurrence avec la *fabrique.*

« Donc, ma muse se déclare d'avance vaincue, et je vous autorise à faire enregistrer ma déclaration.

J'ai l'honneur, Monsieur, de vous saluer.

« *Jacques* JASMIN.

« *P. S.* — Maintenant que vous connaissez la muse, en deux mots connaissez l'homme :

« J'aime la gloire, mais jamais les succès d'autrui ne sont venus troubler mon sommeil. »

C'est ainsi que Jasmin répondait à la fois comme un enfant de la nature et comme eût fait un élève de Théocrite et d'Horace.

Il faut en venir à le citer, à le traduire de manière à faire apprécier de tous quelques-unes de ses qualités propres. Son troisième volume de Poésies, qui est sur le point de paraître, me fournit maint sujet soit dans le genre de l'Épître, soit dans celui du Poème. Je prendrai pour exemple, de préférence, ***Marthe l'innocente*, *Marthe l'idiote*.** C'est un petit poème dédié à Mme Mennessier-Nodier, en mémoire et en reconnaissance de ce que Nodier le premier salua et annonça Jasmin de ce côté-ci de la Loire. Marthe était une pauvre fille qui vécut trente ans dans Agen de la charité publique, « et que nous autres, petits drôles, dit le poète, nous tourmentions sans crainte quand elle sortait pour remplir son petit panier vide. Pendant trente ans on a vu la pauvre idiote, à notre

charité tendre les mains souvent. Dans Agen on disait, quand elle passait : *Marthe sort, elle doit avoir faim !* On ne savait rien sur elle, et cependant chacun l'aimait. Seulement les enfants, qui de rien n'ont pitié, qui rient de tout ce qui est triste, lui criaient : *Marthe, un soldat !* et Marthe, qui avait peur des soldats, fuyait vite. » — Pourquoi fuyait-elle ? C'est ce que se demande un jour la muse de Jasmin, à une heure de rêverie où l'image de cette pauvre fille, avec sa grâce de vierge sous les haillons, lui revenait en pensée, et, après avoir bien quêté de ses nouvelles à travers champs, s'être bien enquis *à travers vignes et pâquerettes*, voici ce qu'elle a trouvé :

Un jour, près des bords que la rivière du Lot baise fraîchement de son eau claire et fine, dans une maisonnette cachée sous les ormes touffus, tandis qu'à la ville prochaine les jeunes garçons tiraient au sort, une jeune fille pensait, puis priait Dieu, puis se levait, et ne savait tenir en place. Qu'avait-elle ? Si jeune pourtant, si belle, et d'une beauté si pure et si délicate entre ses compagnes ! D'où lui viennent ses inquiétudes, ses pâleurs subites ? Vous le devinez : ce jour-là son sort se décide avec celui d'un autre. Quelqu'un entre en cet instant : « c'est Annette, sa voisine ; au premier coup d'œil, on voit bien que dans le cœur celle-là a des chagrins aussi ; un moment après, on devine que le mal glisse dans son cœur et ne prend pas racine. » Et les deux filles parlent de leurs chagrins, mais chacune à sa manière.

Annette, effrayée de l'inquiétude où elle voit son amie, dit à Marthe qui l'interroge et qui croyait déjà lire à son front une nouvelle : « Je n'en sais rien encore ; amie, prends courage ; voici midi, nous le saurons bientôt ; mais tu trembles comme un jonc ! Il me fait peur, ton visage ! et si Jacques partait, tu en mourrais peut-être ? » — « *Je n'en sais rien,* » répond Marthe avec une simplicité profonde. Annette la con-

sole ; elle se cite en exemple avec une légèreté malicieuse et naïve : « Tu as tort ! mourir ! que tu es enfant ! J'aime Joseph ; s'il part, je pourrai m'affliger ; je pourrai laisser tomber quelques larmes ; mais va, tout en l'aimant, je l'attendrai sans mourir. Nul garçon ne meurt pour une fille, et ils n'ont pas tort, ce n'est que trop vrai : *personne ne perd plus que celui qui s'en va.* »

Supposez à ces simples paroles un rhythme plein d'aisance et de douceur. C'est ainsi que Jasmin fait ses dialogues, et qu'il retrouve, à force de réflexion, la nature toute pure. Pour amuser leur inquiétude et chasser leurs chagrins tout en s'en occupant, les deux jeunes filles tirent les cartes. Ce jeu est décrit avec grâce et vivacité. La superstition est peinte au naturel. Les deux jeunes filles, l'*Aimante* et la *Légère*, apportent au jeu un même intérêt de curiosité et d'effroi : « Les deux bouches sont sans parole, les quatre yeux riants, effrayés, suivent le mouvement des doigts. » Tout allait bien, les cartes promettaient, presque tous les piques étaient dehors, quand, pour dernière carte, la fatale *Dame de Pique* tombe et vient crier : *Malheur !* Au même moment, le bruit du tambour et des fifres annonce le retour joyeux des garçons, de ceux qui ont de bons numéros. Laquelle des deux jeunes filles va reconnaître celui qu'elle aime ? C'est la légère, la moins éprise, c'est Annette, qui reconnaît Joseph parmi les favorisés. Pour Jacques, il a pris le numéro 3, et il part. Deux semaines après, Annette, celle qui se serait consolée, est mariée à son fiancé. Jacques vient prendre congé de Marthe en pleurant. Jacques, n'a ni père ni mère, il n'a qu'elle au monde à aimer. Il promet, si la guerre l'épargne, de revenir lui apporter sa vie. Nous ne sommes qu'à la fin du premier chant, ou comme on dit, à la première *pause*.

Le mois de mai est revenu ; le poète le décrit comme tout poète méridional le saura toujours décrire. Au milieu de la

joie de tous et des chansons, une seule voix bien douce se plaint. C'est celle de Marthe qui chante cette ravissante complainte, dont voici le premier couplet :

« Les hirondelles sont revenues, je vois mes deux au nid, là haut ; on ne les a pas séparées, elles, comme nous autres deux ! Elles descendent, les voici, je les ai presque dessus ; qu'elles sont luisantes et jolies ! Elles ont toujours au cou le ruban que Jacques y attacha pour ma fête, l'an passé, quand elles venaient *becqueter dans nos mains unies les moucherons d'or que nous choisissions.* »

Il faudrait citer le texte, pour donner une idée de cette poésie toute rayonnante et scintillante encore, au milieu de sa tristesse. La poésie de Jasmin est tout émaillée de ces vers charmants, qui font luire aux yeux les objets, qui font briller sur la vitre le soleil du matin, et étinceler la maisonnette à travers le bouquet de noisetiers ; mais ici cet éclat de description se confond avec le pur sentiment.

La pauvre Marthe continue sa complainte et son entretien avec ses hirondelles. Pourtant elle dépérit, une fièvre lente la dévore ; elle est mourante, et bientôt le prêtre la recommande à l'église aux prières de tous. C'est alors qu'un oncle bienfaisant a deviné sa peine, et qu'il lui dit à son chevet un mot qui la réveille et qui lui rend la santé. Cet oncle a compris qu'il s'agit pour elle de Jacques : il vend sa vigne, et, avec ce premier fonds, si Marthe guérit et travaille, on aura bientôt de quoi acheter le congé du soldat. Marthe espère, elle renaît, elle travaille. Mais l'oncle meurt, elle ne se décourage point. Elle vend sa maison, et légère, elle court porter au curé la somme complète :

« Monsieur le curé, lui dit Marthe à genoux, je vous porte tout ce que j'ai ; maintenant vous pourrez écrire ; ne dites pas qui le sauve ; oh ! il devinera bien assez ; ne me nommez pas encore, et ne tremblez pas pour moi : j'ai la force à mon bras,

je travaillerai pour vivre; pitié! Monsieur le curé, pitié! rendez-le-moi. »

La troisième partie commence. Il ne s'agit plus que de retrouver Jacques. Ce n'était pas facile à cette époque des grandes guerres. Le prêtre de campagne sait bien des choses de son troupeau; il lit dans les cœurs. Un pécheur le fuit, il le sait, il le va chercher. « Mais du fond de son presbytère, l'homme du Ciel aurait mieux su déterrer le péché, la maligne pensée, que le soldat sans nom au milieu d'une armée, et qui, depuis trois ans, n'avait pas écrit. » Cependant le bon curé en viendra à bout. En attendant, Marthe pauvre, mais à demi heureuse déjà et confiante, travaille. Elle travaille nuit et jour pour réparer autant qu'elle peut ce qu'elle a donné et pour avoir à donner encore. Et la nouvelle de sa touchante action faisant bruit déjà dans les prairies, tout le pays s'était pris d'amour pour elle : « C'étaient, la nuit, de longues sérénades, des guirlandes de fleurs à sa porte attachées, et le jour, des présents choisis que les filles enfin à sa cause entraînées venaient lui présenter avec des yeux tout amis. » Annette surtout était en tête de cette bonne jeunesse. Bref, on traitait déjà Marthe comme une fiancée, comme une épousée, quand un jour, un dimanche matin, le bon curé lui apparaît après la messe un papier à la main. C'est une lettre de Jacques; il est retrouvé, il est libre, il arrive le dimanche suivant. Ajoutez que Jacques n'a pas deviné d'où lui est venu ce bienfait inespéré. Pauvre orphelin, ou, qui pis est, enfant-trouvé, il s'est imaginé que sa mère enfin s'était fait connaître. Ainsi il va arriver et tout apprendre d'un seul coup : il aura toutes les heureuses surprises à la fois. Huit jours se passent : l'autre dimanche est venu. Après la messe, il faut voir tout le village assemblé comme s'ils attendaient un grand seigneur, et Marthe, la fille au front pur, à côté du vieux prêtre, tous riants et plantés là, debout, à l'entrée du chemin : vous

avez le tableau, et le grand chemin devant vous dans sa longueur.

« Rien au milieu, rien au bout de cette longue raie plate, *que l'ombre déchirée à morceaux par le soleil* (encore un de ces vers heureux qui peignent sans rien interrompre.) Tout à coup, un point noir a grossi ; il se remue... Deux hommes... deux soldats.. Le plus grand, c'est lui !... Qu'il va bien ! A l'armée, il a grandi encore !.. Et ils s'avancent tous deux... L'autre, quel est celui-là ? Il a l'air d'une femme... Eh ! c'en est une, étrangère. Qu'elle est belle, gracieuse ! elle est mise en cantinière. Une femme, mon Dieu ! avec Jacques ! Où va-t-elle ? Marthe a les yeux sur eux, triste comme une morte ; et même l'escorte, tout frémit, tout est muet ; eux deux s'avancent davantage... Les voici à vingt pas, souriants, hors d'haleine. Mais qu'est-ce maintenant ? Jacques a l'air en peine, il a vu Marthe... Tremblant, honteux, il s'est arrêté... Le prêtre n'y tient plus : de sa voix forte, pleine, qui épouvante le péché : — « Jacques, quelle est cette femme ? » Et comme un criminel, Jacques baissant la tête : — La mienne, Monsieur le curé, la mienne... Je suis marié. » Un cri de femme part, le prêtre se retourne... »

Ce cri, on le sent, c'est celui de Marthe : mais ne croyez pas qu'elle pleure ni qu'elle soupire. La pauvre fille, en fixant Jacques gracieusement, n'a qu'un éclat de rire, un rire convulsif. Elle est folle et ne guérira jamais. — Telle est en abrégé l'histoire dont le poète a su faire une suite de scènes vives, sensibles et touchantes.

La langue dans laquelle Jasmin écrit est le patois du Midi ; mais ce mot est bien vague et ne donnerait pas une idée de son doux idiome et du travail d'artiste avec lequel il l'a réparée. La langue du midi de la France, la plus précoce de celles qui naquirent du latin après la confusion de la barbarie, cette langue dite provençale-romane, était arrivée à une sorte

de perfection classique durant le XIIe siècle, de 1150 à 1200 ; elle avait produit en poésie des pièces diverses et des plus distinguées, et elle était en plein épanouissement lorsqu'elle fut violemment dévastée et ravagée au commencement du XIIIe siècle, dans la guerre dite des Albigeois (1208-1229). Elle fut écrasée brutalement dans sa fleur et comme noyée dans le sang de ceux qui la cultivaient. Durant quelque temps, elle lutta encore et essaya de se maintenir à l'état de littérature ; mais tout centre politique était détruit dans le Midi ; cette langue, la première née, ou du moins la première formée des modernes, tomba décidément en déchéance et passa à l'état de patois. Je définis un patois *une ancienne langue qui a eu des malheurs*, ou encore une langue toute jeune et qui n'a pas fait fortune. La provençale était dans le premier cas.

Depuis lors, cette langue éparse et morcelée avait encore eu ses poètes particuliers en Béarn, à Toulouse, dans le Rouergue, en différents lieux ; mais, ces poètes d'un naturel aisé ne faisaient aucun effort pour sortir de l'esprit du crû, et pour élargir l'horizon tout local où les avait confinés la fortune. Jasmin, dans la seconde partie de sa carrière, a eu l'honneur et le mérite de sentir qu'il y avait à revenir, pour tout le Midi, à une sorte d'unité d'idiome, au moins pour la langue de la poésie. En débutant dans son patois d'Agen, il trouva une langue harmonieuse encore, mais très-atteinte par les invasions françaises, qui y avaient importé des tours et des mots contraires au génie primitif. Il eut à se défaire lui-même de ses premières habitudes, à débarrasser la superficie de la pierre, comme il dit, de ces couches étrangères qu'y avaient appliquées deux siècles civilisateurs. Il y réussit avec délicatesse et sans marquer l'effort. La langue qu'il parle aujourd'hui, la langue qu'il chante, n'est celle d'aucun lieu en particulier, d'aucun coin de Gascogne, de Languedoc, ni de Provence ; c'est une langue un peu artificielle et parfaitement

naturelle, qui s'entend également par tous ces pays et que les Catalans eux-mêmes comprennent. Il y introduisit discrètement des mots pittoresques de son invention, des diminutifs, de vieux mots rafraîchis, mille alliances et mille grâces dont autrefois nous-mêmes nous n'étions pas absolument dépourvus dans le français d'Amyot et de Montaigne, mais que la régularité classique nous a retranchées. Jasmin en jouit et en use dans son joli dialecte si bien restauré, mais il n'en abuse jamais.

C'est aux critiques nés de l'autre côté de la Loire de suivre plus en détail cette étude de la langue de Jasmin et des questions piquantes qui s'y rattachent. Pour le style, Jasmin me paraît être une sorte de *Manzoni languedocien*. Je livre aux hommes compétents ma définition pour ce qu'elle vaut, et je leur laisse le soin de la dégager ou de la modifier. Ce que je voudrais ici surtout, ce serait de montrer l'homme à l'œuvre et en action. Il y a dans Jasmin, à côté du poète, un déclamateur et un acteur, et tous ces hommes en lui concourent, à l'aide de son harmonieux dialecte, à lui obtenir cette prodigieuse action qu'il exerce sur les organisations du Midi. Il serait difficile et injuste de faire dans ce succès la part à l'un des éléments plutôt qu'à l'autre : ils sont également nécessaires et se tiennent. Ce qui fait que la poésie de Jasmin produit tant d'effet, c'est que tout en lui est d'accord, tout coule de source : on sent que l'homme et le poète ne sont qu'un; et, comme l'homme est à la hauteur du poète, on s'abandonne bien vite, en l'écoutant, à la sincérité de l'expression qu'il partage.

Laissons de côté les improvisations obligées et les compliments en madrigaux qu'il est forcé de répandre sur son chemin, en retour de chaque hommage et de chaque hospitalité triomphale qu'il reçoit : lui-même il se juge sur ce point aussi sévèrement qu'on pourrait le faire, et, quand la reconnaissance

chez lui est sérieuse, il demande du temps et du recueillement pour l'exprimer : « On n'acquitte pas, dit-il, une dette poétique avec des impromptus ; les impromptus peuvent être la bonne monnaie du cœur, mais ils sont presque toujours la mauvaise monnaie de la poésie. » Prenons donc Jasmin par ses côtés charmants et sérieux, tout à fait durables. Un des épisodes les plus touchants et les plus caractéristiques de son existence de poëte-troubadour est son pèlerinage pour l'église de Vergt. Le digne curé d'une petite ville du Périgord, M. Masson, voyant son église en ruines et la ferveur de son troupeau s'en ressentir, s'adressa en 1843 à Jasmin pour lui demander de l'aider, dans une tournée, à recueillir des souscriptions. Jasmin ne se fit pas prier : « L'Eglise m'attendait, dit-il, son curé m'a choisi ; j'ai pris la *galoppée.* » Et le voilà, pèlerin à côté du prêtre, qui court de ville en ville. Oh ! qu'il voudrait que ses vers comme autrefois ceux du chanteur célèbre (car Jasmin a bien un peu entendu parler d'Amphion) pussent faire monter vitement toitures et murailles ! Et ne croyez pas pourtant que, le clocher dressé, il allât se comparer avec orgueil à ce chanteur fameux.

« Non ! lorsque monteront tuiles et chevrons, mon âme sentira quelque chose de plus doux. Je me dirai : J'étais nu ; l'Église, je m'en souviens, m'a vêtu bien souvent pendant que j'étais petit. Homme, je la trouve nue, à mon tour je la couvre... Oh ! donnez, donnez, tous ! que je goûte la douceur de faire pour elle une fois ce qu'elle a tant fait pour moi. »

Et en entendant ces vers si sentis, chacun donnait avec larmes, et le poète nageait dans son cœur de voir le chapeau du curé se remplir à la ronde.

Cinq mois après cette première quête, le 24 juillet 1843, l'église de Vergt, pour laquelle il avait tant couru, était bénie et consacrée par six évêques devant trois cents prêtres et plus de quinze mille personnes de tous rangs accourues pour la

cérémonie. Jasmin y était, un peu perdu d'abord dans la foule. Il avait composé pour cette solennité une pièce nouvelle intitulée : *Le Prêtre sans Église,* et inspirée des mêmes sentiments élevés et droits. Il y montrait l'influence d'une belle église sur la population du Midi, qui aime à se figurer dès ici-bas le ciel ouvert, et dont la piété dépend quelque peu des représentations extérieures. Toute la journée cependant était prise par les cérémonies religieuses ; on devait dîner à la hâte. Au moment de se mettre à table, l'archevêque de Reims (M. le cardinal Gousset), le consécrateur de l'église rebâtie, dit à Jasmin : « Poète, on nous a parlé de votre pièce sur la circonstance ; nous serons heureux si vous voulez nous la confier ce soir avant de partir, à quelques-uns. »

— A quelques-uns, Monseigneur, répliqua Jasmin ! Est-ce que vous pourriez croire qu'une Muse a travaillé quinze jours et quinze nuits pour ne faire qu'une confidence le jour de la fête ? Aujourd'hui c'est la fête à Vergt pour la religion, mais aussi pour la poésie qui la comprend et qui l'aime. L'église a six pontifes, la poésie n'a qu'un sous-diacre, mais il faut qu'il chante officiellement son hymne, ou il le remportera vierge et sans que personne l'ait entendu. M. l'archevêque, homme d'esprit, et qui comprend la race des poètes, promit d'essayer au dessert d'introduire la pièce de vers entre le fromage et le café. « Mais vous aurez un fort rival dans le café. » — « Il sera vaincu, Monseigneur, » répondit Jasmin. On était au dessert, il n'y avait pas un instant à perdre, et les deux cent cinquante convives allaient échapper. Déjà, l'évêque de Tulle, M. Bertaud, qui devait prêcher pour la Consécration, s'était esquivé pour se préparer à son sermon ; on le rappelle. Jasmin commence à réciter la pièce qu'on peut lire dans son troisième volume : *Le Prêtre sans Église.* Un seul fait dira le succès mieux que tout. M. Bertaud, qui devait prêcher une heure après sur l'*infinité de Dieu,* ayant entendu le poète, changea

subitement son texte; il annonça au début de son sermon qu'il allait prêcher sur *le Prêtre sans Église* et développer le sujet si heureusement indiqué par un autre. De tels exemples, où tant de sentiments délicats et généreux se confondent des deux parts dans un sentiment religieux supérieur, semblent ramener la poésie à ses plus nobles origines et ne se peuvent raconter sans émotion..

Ces qualités sérieuses et dignes, recouvertes d'une poésie fraîche, riante et sensible, ont profité à Jasmin. Homme, elles lui ont procuré la considération qui ne suit pas toujours la renommée; poète, elles l'ont amené à la perfection de son talent et au goût, à ce goût naturel qui tient à l'usage complet et sûr de toutes les louables facultés. Dans ses pièces familières du genre de l'Epître et de l'Idylle, je n'en sais pas qui le peigne mieux que celle qui a pour titre : *Ma Vigne,* adressée à une dame de sa connaissance qui habite Paris. Jasmin, un certain jour, vers 1845, est devenu propriétaire, en effet, non plus seulement de sa maison au Gravier, mais d'une petite vigne tout proche de la ville, et qu'il a baptisée aussitôt par cette inscription : *A Papillote,* comme qui dirait *à Babiole, à Bagatelle.* Cette vigne réunit toutes les conditions que Pline le jeune exigeait pour la petite propriété du poète et de l'homme d'étude : *Tantum soli ut... reptare per limitem..., omnes riticulas suas nosse et numerare arbuscula possint.* On en peut compter les ceps aisément :

« Neuf cerisiers, voilà mon bois, s'écrie Jasmin qui n'a lu ni Pline le jeune; ni le *Hoc erat in votis* d'Horace, ni le *Vieillard de Vérone* de Claudien; dix rangs de vigne font ma promenade; des pêchers, ils sont miens; des noisettes, elles sont miennes; des ormeaux, j'en ai deux; des fontaines, j'en ai deux. Que je suis riche ! Ma muse est une métayère; oh ! je veux vous peindre, pendant que je tiens le pinceau, notre pays aimé du Ciel.

« Ici, nous faisons tout naître rien qu'en égratignant la terre; qui en possède un morceau se prélasse chez lui; il n'y a pas de petit bien sous notre soleil! »

Suivent les plus jolies descriptions, les plus chantantes, les plus embaumées : mais le moral s'y joint toujours. C'est sur cette vigne que compte le poète pour empêcher ses amis de lui échapper pour les lui rattacher avec son fruit savoureux. Les souvenirs en ce lieu lui reviennent en foule :

« Je vois la prairie où je sautillais; je vois la petite île où je broussaillais, où j'ai pleuré..., où j'ai ri...

« Je vois plus loin le bois feuillu, où, près de la fontaine, je me faisais songeur, depuis que l'on m'avait dit qu'un fameux écrivain avait doré le front d'Agen, en faisant retentir ses vers au bruit de cette onde d'argent. »

Cet écrivain fameux, qui troublait l'enfance de Jasmin, le croirait-on? c'est Scaliger, Jules-César Scaliger, qui avait été l'honneur d'Agen au XVIe siècle, et dont la tradition et la légende ont fait un poète presque populaire. Illustre Scaliger, il ne s'est jamais trouvé si gentiment chanté et célébré. Mais, de souvenir en souvenir, Jasmin s'aperçoit, dans son propre clos, de plus d'une haie épaisse qu'enfant il a trouée, de plus d'un pommier qu'il a ébranlé, de plus d'une vieille treille où on lui a fait la *courte échelle* pour atteindre le fin muscat, et il se promet, à son tour, de ne pas être plus dur aux autres qu'on ne l'a été pour lui. »

« Que voulez-vous? ce que j'ai dérobé, je le rends, et je le rends avec usure; à ma vigne, je n'ai pas de porte; deux ronces en barrent le seuil; lorsque des picoreurs, par les trouées, je vois le nez, au lieu de m'armer d'une gaule, je m'en retourne, je m'en vais pour qu'ils y puissent revenir. »

Remarquez ici comme la bonté et la charité se déguisent dans le rire. La *Vigne* de Jasmin est un de ces petits chefs-d'œuvre qu'on ne peut attendre que de ces poètes accomplis

en qui le sentiment et le style s'unissent pour satisfaire à la fois l'âme et le goût.

Qu'ai-je à dire encore sur ce côté sérieux du poète? Faut-il lui faire un mérite d'avoir su résister à toutes les tentations mauvaises qui n'ont pas été sans l'assiéger? Nul poète n'a reçu autant d'éloges que lui, et nul ne se gêne moins à paraître les aimer; mais il a cela de particulier que ces éloges ne lui ont fait faire aucune folie; il a porté son ivresse de poète avec un rare bon sens: « Je ne sais aucun faux pas de lui, » me disait quelqu'un qui le connaît bien. Avant la révolution de Février, en avril 1847, dans la pièce intitulée: *Riche et Pauvre* ou *les Prophètes menteurs*, il montrait la bienfaisance des uns désarmant la colère et l'envie des autres, et faisant mentir les sinistres prédictions; il montrait aux plus pauvres la charité mieux comprise que jamais, se déployant partout, donnant d'une main et quêtant de l'autre; et aux riches il disait: « N'oubliez pas un seul moment que des pauvres la grande couvée se réveille toujours avec le rire à la bouche quand elle s'endort sans avoir faim. » Dans son poème *Ville et Campagne*, composé pour la fête du Comice-Agricole de Villeneuve-sur-Lot (septembre 1849), il montrait les avantages qu'il y a à ne pas déserter son sol natal pour les glorioles et les ambitions des villes; il faisait porter une santé par le plus sage et le plus vieux, « non à l'*esprit nouveau*, plein de venin, mais à l'aîné de l'esprit, au *bon sens*. » Il n'était content que quand il avait ramené aux champs son jeune *Monsieur* égaré, et quand il lui avait fait dire:

« La campagne fut mon berceau, maintenant elle sera ma tombe: car j'ai compris la terre, j'ai *sondé* ce qu'elle vaut. » Ce jeune homme, égaré par les idées modernes, pourrait être caractérisé dans sa maladie morale avec plus de particularité sans doute et plus de ressemblance; l'intention suffit pourtant; l'auditeur achève la pensée. Heureux de la conversion,

le poète s'écrie en finissant, dans un sentiment qui déborde le cadre de son poème : C'est beau de sauver la sainte poésie, mais c'est cent fois plus beau de sauver son pays ! — C'est après avoir entendu ce poème et tant de pièces inspirées par un même sentiment moral élevé, qu'on a pu dire avec raison : « Si la France possédait dix poètes comme Jasmin, dix poètes de cette influence, elle n'aurait pas à craindre de révolutions. »

J'allais oublier de dire que le troisième volume de Jasmin est dédié à M. Dumon, d'Agen, l'ancien ministre, et qui avait eu autrefois mille attentions et mille bonnes grâces pour lui. Ce n'est certes pas se compromettre que de dédier un volume de poésies à M. Dumon, qui reste un homme de tant d'esprit et de littérature : mais c'est s'honorer et bien prendre son temps que de lui dire devant tous aujourd'hui : *Je vous suis autant que jamais reconnaissant.*

Causeries du Lundi (4me volume).

FRANÇOUNETO,

PAR M. LÉONCE DE LAVERGNE.

Jasmin va publier un nouveau volume de poésies : ce volume, j'ai pu le lire un des premiers, en qualité d'ami, d'admirateur et presque de compatriote de Jasmin, et je voudrais montrer qu'il n'est pas indigne de ces charmantes *Papillotes* si justement appréciées par tous les hommes de goût. Maintenant que le talent de Jasmin a été constaté et admiré par des hommes du nord, des Parisiens, et *des plus habiles, des plus écoutés*, c'est peut-être à nous, hommes du midi, de dire sans crainte quelques mots sur notre poète : *celebrare domestica facta.*

J'ouvre donc sans autre préambule le nouveau volume de Jasmin, et je trouve d'abord *l'Aveugle de Castel-Cuillé*, cette touchante histoire qui a fait verser tant de larmes sur toute la

ligne des Pyrénées ;... puis, une épître à un Agriculteur qui lui avait conseillé d'aller s'établir à Paris. Ces sortes de pièces familières ont été de tout temps un des exercices favoris des Muses. Horace n'en a pas fait d'autres toute sa vie. Les poètes en général sont un peu personnels; ils aiment à parler d'eux mêmes. Jasmin est de ceux qui se mettent en scène le plus volontiers, et il a raison.

Cette première épître peut donner une idée de la manière de Jasmin. On y trouve tout ce qui caractérise son talent : l'accord d'une douce et fine gaîté avec un fond de mélancolie toujours près des larmes, un instinct populaire très-prononcé sous des formes très-élégantes et très-polies.

Sa réponse à M. *Dumon*, où il défend sa langue harmonieuse, est une de ses plus belles pièces.

Je ne m'arrêterai pas à faire remarquer les expressions heureuses qui fourmillent dans ces vers : *s'arremouza*, s'affaisser ; *rebiscoula*, ranimer ; *s'escanti*, s'éteindre ; *ensourcillayro*, enchanteresse; *brounzina*, bourdonner ; *tindina*, tinter ; le poète a fait exprès, en prenant la défense de sa langue, d'accumuler dès le début les locutions les plus originales, les plus caractéristiques, celles qui peuvent porter le plus frappant témoignage de la vitalité de sa langue. Là se trouvent réunies avec un soin coquet toutes les consonnances propres au patois ; le poète s'amuse à les faire tinter, *tindina*, aux oreilles des blasphémateurs, comme ces clochettes magiques dont la voix argentine et moqueuse révèle l'invisible présence des fées, et dont elles lutinent avec malice ceux qu'elles viennent punir de ne pas croire en elles :

Ches elo, las sazous passon, sônon, tindinon ;
Et cent-milo-milès enquèro y passaran,
Sounaran et tindinaran...

J'aime mieux insister sur l'idée elle-même, sur cette tendre comparaison entre une vieille mère qui se meurt et cette

bonne vieille langue, qui est une mère aussi, mais qui ne meurt pas; elle, qui est jeune au contraire, selon le poète, et plus jeune, plus vive, plus folâtre, plus alerte que jamais. Les premiers vers de la strophe sont d'une tristesse, d'un abattement qui font mal; les derniers se relèvent tout à coup comme une joyeuse fille qui ferait d'abord la malade, et qui rejetterait brusquement son linceul pour danser au bruit des castagnettes. C'est bien là la muse de Jasmin, tour à tour pleurante et rieuse, et passant comme un éclair des larmes au rire et du rire aux larmes; véritable enfant du peuple, qui s'attriste et s'amuse à la fois de sa condition humble, mais libre. Tous les vers qui suivent portent l'empreinte de ce double sentiment.

C'est ici le moment de dire que Jasmin ne se contente pas de bien faire les vers; il les récite aussi bien qu'il les fait; c'est sous ce rapport un véritable rapsode. Comme il renouvelle ses plus anciennes poésies par la verve toujours vivante de son débit! comme il les joue! comme il les mime! comme il les cadence! comme il en rend les moindres intentions, les délicatesses les plus subtiles et les plus exquises! Sa physionomie est incroyablement mobile, son geste naturellement expressif, sa voix souple et sa prononciation agile comme celle des bons auteurs italiens. Il est pleureur, il est bouffon, il est sublime, il est naïf; c'est un grand artiste. Je ne connais que Lablache qui lui ressemble, et ce n'est pas étonnant; du Gascon au Napolitain il n'y a que la main.

De tous ses ouvrages, le poème de *Françouneto* est celui où il a voulu être le plus complétement *peuple*, et c'est en même temps le plus noble et le plus châtié. Le Gascon s'est piqué au jeu; il a voulu faire à M. Dumon une seconde réponse plus frappante, plus décisive que la première, et il a réussi. Je n'aurais jamais cru qu'il y eût encore dans le patois tant de ressources. Le style de *Françouneto* n'est pas seulement un modèle d'harmonie, c'est encore un tour de force.

Dans le langage comme dans les idées, tout souvenir du français a presque disparu, on dirait du patois écrit depuis un siècle.

Je ne crois pas exagérer en disant qu'il faut remonter jusqu'à La Fontaine pour trouver des descriptions comparables à celles qui ornent les deux premiers chants...

Le quatrième et dernier chant est le plus dramatique. Le soulèvement de la populace contre Françonnette est peint avec une grande énergie; la situation dans laquelle le poète a placé Pascal est neuve, hardie et d'un véritable intérêt. Quant au troisième chant, il contient, comme les deux premiers des détails charmants. L'épisode du pain bénit, celui de la dévotion à la Vierge, sont pleins de couleur locale. La peinture de l'isolement affreux de la *poulido de las poulidos*, de son petit jardin abandonné, des consolations que lui donne sa grand'mère, et des progrès que fait son amour dans la douleur, ne le cède en rien aux plus touchants récits de ce genre. Jasmin a fait preuve, dans cette partie de son poème, d'une véritable connaissance du cœur humain ; c'est une phase nouvelle de ce talent qui a toujours grandi, et qui peut grandir encore, car Jasmin est dans la force de l'âge et à cette époque de la vie où la faculté créatrice a tout son développement.

Qu'il continue donc, comme il l'a fait dans sa *Françouneto*, à chercher ce double idéal qu'il a lui-même si bien défini ; qu'il continue, pour me servir de ses expressions, à peindre *l'homme et la femme*, c'est-à-dire le cœur humain dans ses types immuables; mais qu'il continue aussi à les faire agir au milieu de ces mœurs franchement populaires qui l'entourent; qu'il continue surtout à enrichir le patois par le patois lui-même, à pénétrer dans ses plus profonds secrets, à lui emprunter ses locutions les plus caractéristiques ; et quel que soit le sort de son idiome, il aura ajouté un nom de plus à la liste des poètes. Par les poésies d'ouvriers qui courent et qui ne sont pour la plupart que des prétentions avortées, faute

d'étude, de patience et de réelle inspiration, il est bon qu'un ouvrier montre quelque part ce que peut devenir un poète du peuple, quand le travail persévérant, qui seul fait les œuvres durables, vient s'unir chez lui à une sérieuse originalité !

(*Revue des Deux-Mondes*; 15 Janvier 1842.)

LES DEUX JUMEAUX,

PAR M. CH. DE MAZADE.

..... Jasmin, il y a peu d'années encore, n'était guère connu ailleurs que dans le Midi; il l'avoue lui-même, il redoutait de passer la Loire. Il pouvait craindre que le langage de sa muse naïve ne fût point compris à Paris. L'épreuve a été faite cependant, et on sait combien l'issue en a été heureuse ! C'est que le talent de l'auteur des *Souvenirs* n'a cessé de grandir, de se fortifier. Jasmin ne s'est point arrêté qu'il n'eût trouvé sa véritable voie, et il l'a trouvée réellement. Une maturité féconde de l'intelligence répond, en lui, à la maturité de l'âge.

Vrai fils du Midi, enfant du peuple, Jasmin a senti qu'il ne devait pas contraindre sa nature, et il a cherché son inspiration en lui-même, dans ce qui l'entourait. Il s'est appliqué à peindre les mœurs populaires méridionales, et il les a peintes à la manière des grands poètes. Sous ces couleurs locales si vivement accentuées, on sent vivre l'éternelle nature humaine, celle qui est de tous les temps et de tous les pays. Peu de poètes ont au même degré le don de l'émotion; peu d'écrivains s'entendent aussi bien à surprendre le secret des passions, à analyser un sentiment naïf et énergique. Et ces qualités essentielles, elles existent pour celui qui lit à tête reposée les ouvrages de Jasmin, comme pour celui qui l'écoute et se laisse bercer par son enivrante parole. Des plumes excellentes ont fait connaître les productions successives du poète méridional, l'*Aveugle*, *Françouneto*, *Marthe l'innocente*,; Jasmin

vient d'ajouter une fleur nouvelle à ce bouquet de poésie. Les *Deux Jumeaux* sont le fruit d'une inspiration franchement originale et entièrement maîtresse d'elle-même. Ce sera un succès de plus pour cette langue que l'auteur des *Souvenirs* a réhabilitée et qui s'est trouvée assez vivante pour suffire à un des plus heureux inventeurs de notre temps......

L'existence présente de Jasmin, maintenant qu'elle est sortie de cette ombre de la misère qui a pesé sur sa jeunesse sans la flétrir, est encore un poème plein d'une pittoresque animation. Rien n'est plus varié et, peut-on ajouter, plus richement varié que la vie de ce rapsode populaire.

Il y a dans sa vie, comme dans son caractère et dans son talent, un mélange singulier de traits qui semblent s'exclure depuis que d'ingénieux sophistes ont imaginé de mettre la guerre entre l'idéal et le réel, et de confondre la mesure dans laquelle se combinent ces éléments humains. L'imagination et le bon sens, l'idéal et le réel se mêlent dans la vie de l'auteur des *Deux Jumeaux* d'une manière charmante. Chacun y a sa part sans détruire l'autre ; ils se viennent en aide au contraire et s'arrangent pour imprimer à cette physionomie une généreuse et saisissante originalité. Jasmin, à coup sûr, a l'existence la plus poétique, la plus idéale de ce siècle, et en même temps, au sein de cette existence enivrante, c'est le vrai, peut-être le seul sage aujourd'hui. La vie de Jasmin n'est-elle pas une fête perpétuelle, une série de *pèlerinages*, comme il les nomme, où l'enthousiasme des populations l'accompagne ? Le poète va de ville en ville ; il peint d'un trait au passage chacune d'elles, — Angoulême au doux parler, « jolie reine de l'air, assise sur un roc fleuri et baignant ses pieds dans les flots bleus et riants ; » — Tarbes, la reine de Bigorre, assise dans sa fraîche plaine, à l'ombre « des rocs d'argent soudés au ciel ; » — Bayonne, la ville hospitalière avec sa citadelle et ses fossés, au fond desquels « attend la

mort qui a faim, » et Marseille, la ville grecque qui se baigne dans la mer *demoiselle* que « l'hirondelle franchit en un jour. »

Il n'a qu'à parler pour qu'on se plaise à l'écouter. Jasmin est le héros de toutes les fêtes méridionales; il rend à ces fêtes un peu de leur antique poésie. Il va d'une ville à l'autre, et toutes lui envoient des couronnes. Celle-ci lui vote une branche de laurier ; celle-là lui décerne une *coupe d'or;* cette autre un cachet d'or ; chacun de ces présents est un trophée et rappelle une victoire, une journée où la gloire populaire de l'auteur de *Marthe* fut adoptée par quelque cité nouvelle. Rien ne fait mieux comprendre la vie des troubadours d'autrefois. Il y a cependant une différence entre Jasmin et cet antique pèlerin qui quelquefois soufflait la guerre dans les manoirs féodaux, appelait les chevaliers au combat, chantait le plaisir et charmait les cours du Midi par des vers d'amour. Les temps ont changé ; Jasmin est fils de son temps ; il donne à sa poésie un but plus sérieux, plus en harmonie avec l'époque, et en passionnant le public méridional par l'intérêt de ses vives compositions, il fait tourner à l'avantage de toutes les misères les sympathies qui l'accueillent. Il y a dans tous ses succès la part pour les pauvres ; c'est la muse qui vient tendre la sébile pour soulager ceux qui ont faim et ceux qui ont soif. Jasmin est, à vrai dire, *le troubadour de la charité ;* les sommes qui ont été recueillies pour les *crèches*, les *salles d'asiles*, les *églises*, les *hospices*, avec son concours, sont considérables. Ce sont ces motifs qui rendent plus dignes et plus touchantes les ovations dont il est l'objet ! !

S'il fut jamais vrai que le poète s'explique par la connaissance de l'homme, c'est certainement de Jasmin que cela se peut dire. Il n'est pas un de ces traits qu'on peut noter en lui, qu'il ne soit facile de retrouver dans ses vers. Dans cette existence, hier malheureuse, aujourd'hui prospère, n'aperçoit-on pas le secret de ce mélange de larmes et de sourire qui dis-

tingue sa poésie ? On dirait que cette vie accidentée qu'il mène se reflète dans son talent, qui aime à mettre en action les moindres pensées. Jasmin est un éminent poète lyrique ; mais une de ses tendances, c'est de tout réduire en drame...

Le même naturel, qui se manifeste avec tant de grâce dans la personne de Jasmin, brille au plus haut point dans ses ouvrages. Rien n'est forcé, rien n'est prétentieux ; tout est simple et vrai. C'est sans efforts qu'il est poète ; il ne cherche point certes à mêler une inspiration d'emprunt à son inspiration populaire ; il est assez riche sans cela. Son unique conseillère, à lui, c'est la nature. Et ce qui n'est pas moins surprenant, c'est que livré à lui-même, sans aucune étude, n'ayant d'autre guide que son propre instinct, il a poussé l'art jusqu'à la perfection. Nul, mieux que lui, ne mesure la convenance de l'expression, il n'est pas de poète plus riche et plus concis en même temps ; dans ses œuvres, on trouverait difficilement un mot à ajouter, un mot à retrancher. Chacune de ses compositions est achevée et a ce brillant relief qui est le secret du génie.

Tout ceci ne m'éloigne pas autant qu'on le pourrait croire du nouveau poème de Jasmin, j'y reviens au contraire naturellement, après avoir essayé de montrer son talent tel qu'il est, tour à tour *lyrique et dramatique :* c'est ce double caractère qui se retrouve encore dans son nouvel ouvrage. *Les Deux Jumeaux (lous Dus Bessous)* ne sont pas peut-être aussi considérables que *Françouneto :* le poème compte à peine trois cents vers ; mais il porte la même empreinte que les compositions antérieures de Jasmin. Dans les proportions que l'auteur lui a données, c'est la même alliance de nature et d'art ; c'est la même facilité d'invention, le même éclat précis de langage, si l'on peut ainsi parler, et il y a aussi de cette même variété de tableaux où le poète aime à se jouer. Jasmin, en effet, est un des hommes dont les œuvres pourraient fournir le plus au

pinceau d'un peintre de genre. Il y a un sentiment moral élevé dans *les Deux Jumeaux* : c'est la mise en action du dévouement fraternel ; c'est l'histoire de deux existences qui se développent parallèlement, qui, au lieu de se partager le bonheur, sont destinées à se heurter et se sacrifient volontairement l'une à l'autre sans bruit, sans obstentation, sans cette hypocrite vanité de la vertu, mais non sans de secrets déchirements. *Les Frères ennemis* sont une vieille histoire, peut-on dire ; oui, sans doute ; mais ce qui est moins usé, c'est le spectacle de deux cœurs jeunes, pleins de feu, subitement agités d'une même passion et en qui l'amour ne tue pas l'amitié, qui ne songent pas seulement à se haïr, et, se passant pour ainsi dire la coupe du sacrifice, goûtent l'un après l'autre la volupté amère et douce du dévouement.

Ce poème décèle encore un progrès, car la constance dans une voie excellente produit par elle-même un incessant progrès. L'esprit y gagne chaque jour plus de sûreté ; à mesure qu'on se familiarise avec la nature, on l'aime davantage, on en surprend mieux les secrets, on aperçoit plus clairement ses aspects divers et infinis. L'étude des vrais penchants de l'âme, des éternels sentiments humains, rajeunit sans cesse le talent, telle est la source féconde de la poésie de Jasmin.

(*Revue des Deux-Mondes ;* 1er Décembre 1846.)

SOIRÉE LITTÉRAIRE DE JASMIN A PARIS,

PAR M. ARMAND DE PONTMARTIN.

La soirée littéraire de Jasmin à l'hôtel du Louvre avait réuni hier une brillante et nombreuse assemblée. C'était la première fois, on le sait, que le poète gascon se produisait à Paris devant le public, et comme toujours, sa muse venait en aide à une œuvre de-bienfaisance. Son succès a été très-grand et très-mérité.

Je n'avais pas l'honneur de connaître Jasmin, et, pourquoi ne pas le dire? Je n'étais pas éloigné de regarder d'avance sa réputation comme un peu surfaite. Était-ce prévention de *parvenu* Parisien ou jalousie de Provençal contre Gascon? Je l'ignore; mais ce qui, dans le génie et le succès de Jasmin, m'avait toujours paru inexplicable et insoluble, c'était cette nécessité de se traduire devant un auditoire français; qu'est-ce, hélas! que la poésie traduite? Les plus exquis, les plus délicieux parmi les poètes ne résistent pas à cette épreuve. La tige sans la fleur, la fleur sans le parfum, le trait sans la couleur, le visage sans le regard, toutes ces images peuvent à peine donner une idée de ce que perd l'œuvre d'un poète en passant d'une langue dans une autre; et plus le poète a d'affinités et de liens avec le génie même de son pays, plus la perte est considérable.

Eh bien! Jasmin a complétement triomphé de cette difficulté immense. A peine l'a-t-on entendu et regardé cinq minutes, on lui est acquis, et cela non-seulement parce que le poète agenais est surabondamment doué de toutes les qualités méridionales, expansion, vivacité, chaleur, exhubérance, éclat, puissance du regard et du geste, mais pour des causes plus sérieuses et plus profondes; parce que, chez Jasmin, un art suprême a tout combiné, amenant un tel accord entre l'expression et l'idée, que l'auditeur les saisit toutes deux à la fois, devinant l'une par l'autre. Il suffit que le poète s'interrompe de temps en temps et nous dise un vers, un hémistiche, un mot dans sa langue maternelle, pour qu'il soit facile de se figurer à l'instant, dans toute sa fraîcheur et toute sa grâce, cet idiome si mélodieux et si doux, qui, sur les lèvres de Jasmin, a reconquis ses lettres de noblesse, ému et charmé des milliers d'âmes, parcouru en vainqueur toutes nos provinces du Midi, rebâti des églises, relevé des statues, soulagé d'innombrables misères et exercé les plus salutaires influences.

Un autre trait caractéristique de la poésie de Jasmin, c'est la sobriété. Cet homme si vif, si fougueux, si en dehors, qui semble toujours prêt à déborder comme la Garonne, et qui a, dirait-on, tout ce qu'il faut pour compter parmi les enfants prodigues de la poésie, cet homme se contient admirablement quand il s'agit d'écrire ses vers. Il a compris, — ce que d'autres ont oublié, — que l'art du poète consiste surtout à savoir choisir dans un ordre d'idées ou de sentiments le mot, le tour, la phrase qui les résume et les exprime sous leur forme la plus brève et la plus parfaite, et qu'ajouter ou surcharger, c'est affaiblir. C'est ainsi qu'il a conservé toute leur saveur à ces dons merveilleux dont la muse l'avait doué; c'est ainsi que, malgré l'infériorité relative de sa langue, il a mérité d'être placé par de bons juges bien près des modèles et des maîtres : — Théocrite, Horace, La Fontaine.

Ai-je besoin maintenant de détailler son succès d'hier? Jasmin a débuté par un hymne de bienvenue à la *bonne* ville de Paris et à cette œuvre des Orphelines de Notre-Dame-des-Arts, à laquelle était consacré le produit de cette belle soirée...

La *Caritat*, la *Semaine d'un fils* ont commencé à nous arracher ces douces larmes que Jasmin va chercher par le chemin du cœur. *Les Deux frères Bessons* sont un délicieux chef-d'œuvre, et s'il me fallait absolument choisir parmi les perles de Jasmin, peut-être me déciderais-je pour celle-là. Et cependant quoi de plus charmant que *Mes Souvenirs*, ce frais éclat de rire, un peu mouillé, comme tout rire vraiment humain? Quoi de plus touchant que *Marthe l'innocente*, cette légende que le Midi sait par cœur, et où Jasmin, arrivé à la perfection de cette forme si longtemps et patiemment cherchée, a vraiment réalisé la mission suprême du poète, celle de traduire en accents indélébiles l'âme d'un pays tout entier? L'émotion causée à l'auditoire par cet attendrissant poème a dignement couronné la séance : Jasmin compte aujourd'hui un

succès et une bonne œuvre de plus. Excellent homme, homme heureux, qui réussit par le bien comme d'autres par le mal, qui ne touche que les meilleures cordes du cœur, qui tarit les pleurs du pauvre en faisant couler ceux du riche, et chez qui chaque jouissance de la vanité littéraire est encore un acte de charité ! (*L'Union;* 14 Avril 1859.)

ACADÉMIE FRANÇAISE.

Séance publique du 20 Août 1852.

PRIX EXTRAORDINAIRE DE 5,000 FRANCS, ACCORDÉ AU POÈTE JASMIN.

DISCOURS DE M. VILLEMAIN, SÉCRÉTAIRE-PERPÉTUEL.

....

« L'Académie, Messieurs, a pensé qu'en dehors de ces prix si divers et si justes, elle avait encore à décerner un prix extraordinaire, un prix à part, et qu'elle pouvait à double titre acquitter, sur les bienfaits et selon la pensée de M. de Montyon, une dernière dette envers l'art et la morale, envers le talent de bien dire employé à faire le bien, sous la forme à la fois la plus brillante et la plus populaire. Elle n'a pas craint de ramener ici, dans un rang fort élevé par la récompense, le recueil, et nous dirons presque la vie entière d'un écrivain, Français autant qu'on peut l'être, d'intention et d'esprit, mais qui ne parle dans ses vers qu'un des *patois* provinciaux d'où est sortie notre langue, et qu'elle a rejetés. Lorsque le choix de l'Académie paraît s'écarter de la loi grammaticale qu'elle-même impose ou du moins recommande, il faut prévenir chez quelques bons esprits un doute qui serait une injustice pour le talent que nous voulons honorer.

« Dans le silence ou l'exil de plus d'une voix illustre, on pourrait croire qu'un zèle qui cherche des consolations nous fait curieusement découvrir et vanter au-delà du vrai les moin-

dres étincelles d'un feu près de s'éteindre. Il n'en est rien. Aux jours les plus actifs de l'émulation littéraire, dans le plus grand luxe de ces plaisirs de l'esprit chers aux peuples heureux et contents d'eux-mêmes, dans l'élégante liberté des salons parisiens du dernier siècle, ou dans l'atmosphère hardie du goût britannique, le talent que nous allons nommer eût rencontré partout justice et faveur. Car ce talent est celui d'un vrai poète ; et rien, dans une vocation déjà longue, dans une destinée modeste et pure, dans l'emploi moral de l'art, dans sa noble, dans sa secourable influence, n'a dérogé à la dignité d'un tel nom. Comme le poète écossais *Burns*, Jasmin enrichit de son dialecte et de son âme poétique la grande littérature nationale, dont il ne parle pas la langue. Jasmin, le coiffeur d'Agen, le poète du Midi, qui fait accourir les foules à sa voix, qui embellit les fêtes de l'opulence, qui assainit les joies du peuple, qui dote en passant des établissements de charité, et achève ou rebâtit des églises, Jasmin, cette gloire de sa patrie locale, dans la patrie commune, mérite d'être adopté par la France entière et proclamé par elle.

« Racine ne nous en blâmerait pas, lui qui durant ses loisirs solitaires de jeunesse, dans le prieuré d'Usès, formait, à l'école antique et moderne des idiomes du Midi et aux accents sonores des deux Italies, le beau langage dont il nous a charmés ; et, de nos jours, l'Académie Française, et pour dire plus encore, l'Institut national, peuvent-ils oublier que c'est un des leurs et des plus illustres, M. Renouard, érudit, poète et législateur citoyen, qui a rendu à l'Europe savante et à nous une moitié de l'ancien esprit français, par la restitution de cette langue romane du XIIIe siècle, dont les monuments s'étaient comme perdus sous la gloire du français de Rouen et de Paris, du français de Corneille et de Molière ?

« Aujourd'hui ce n'est plus le souvenir lointain et l'écho retrouvé des anciennes chansons du Languedoc, c'est la voix

même, la voix vivante de son enfance et de son peuple qu'il nous est donné de saluer et de reconnaître sous une forme agrandie. Ce réveil poétique et populaire, nous le devons au talent d'un homme qui marque de l'empreinte de l'art et du feu de la passion les formes longtemps dédaignées du langage vulgaire de l'ancienne Provence, et en fait une langue écrite, parce qu'il en fait une langue éloquente, parce qu'il en fait un instrument d'œuvres honnêtes et de vertueuses pensées de charité fraternelle et de patriotisme méridional et français.

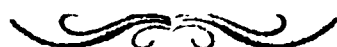
« Tacite l'a dit quelque part : la renommée ne trompe pas toujours ; parfois elle choisit souverainement : *Non semper errat fama, aliquando eligit.* Nous l'éprouvons aujourd'hui. Cette approbation enthousiaste et sans contradicteur de plusieurs grandes provinces de France pour un poète populaire ne pouvait être une méprise ; elle nous désignait le dernier, et ajoutons, peut-être le plus grand des troubadours. D'habiles maîtres de la critique en ont ainsi jugé. A part l'étrangeté gracieuse de son idiome sonore ; à part, si vous voulez, un peu de prévention actuelle pour ce qu'on répute naïf et populaire, le poète d'Agen est de la meilleure famille des poètes, naturel et travaillant avec art, facile, inspiré, pathétique, rapide et concis dans ses tableaux, heureux et neuf dans ses images. Quelques-uns de ses récits en chant, l'*Aveugle de Castel-Cuillé, Françonnette,* sont des créations que le talent tire, à lui seul, de quelque bloc vulgaire, et qu'il élève à l'immortalité de la poésie ; parfois même ce sont des drames, où le mot du cœur déchirant et simple a été rencontré de génie.

« Une autre gloire de ce talent original, un titre qui le désigne à la couronne littéraire préparée par les bienfaits d'un sage, c'est de ne respirer que les sentiments les plus droits et les plus purs. Dieu, la patrie, la famille, l'amour bien placé et fidèle, l'amitié reconnaissante, le zèle pour les pauvres, les orphelins, les souffrants, pour l'église du village, pour le pres-

bytère en ruines du bon curé, pour la statue du héros. Bien rarement une autre émotion que ces souvenirs a passionné la voix mobile et vibrante du poète, soit qu'il célèbre sur des tons héroïques un des plus vaillants associés et des plus nobles martyrs de la gloire impériale, le maréchal Lannes, soit qu'il trouve des accents d'admiration et de respect pour le talent seul de la parole encore annobli par une occasion de dévouement délicat et de courage, pour Martignac, partout il sent avec âme ce qui est élevé, généreux, utile au monde, et il y ajoute aussitôt une couronne par le don privilégié du poète.

« Tel dans les joies ou dans les douleurs publiques, dans le luxe des riches et commerçantes cités, dans les châteaux, dans les villages, de Bordeaux à Toulouse, de Lyon à Marseille et à Pau, de Lectoure et de Marmande à Vaucluse et à Nérac, Jasmin a mérité de plaire et de plaire toujours à cette brillante et spirituelle population du Midi ; à cette contrée que Rome victorieuse se plaisait à nommer, non pas une province de l'Italie, mais, comme dit Pline l'Ancien, une continuation de l'Italie elle-même, et que vous tous, au souvenir de Montaigne et de Henri IV, de Fénelon, de Massillon, de Montesquieu, de Mirabeau, de Masséna et de tant d'autres passés, présents et à venir, vous nommez avec orgueil une des plus belles régions de la France éloquente, libérale et guerrière.

« Nous croyons répondre à ce sentiment, Messieurs, et à la destination patriotique de tous ces prix de moralité littéraire et d'actions vertueuses, en décernant ici, devant vous, au poète Jasmin, une médaille frappée pour lui, *la médaille du poète moral et populaire.* »



LAS PAPILLOTOS.

A MONSIEUR DE SAINTE-BEUVE,

En lui dédiant affectueusement mon premier Volume.

(Agen, le 24 Avril 1838.)

Allons, mes vers, vous savez qu'un ange vous protége;
Maintenant que je vous ai étendus
Sur un papier blanc comme neige,
Partez, allez-vous-en, brillants et bien tournés,
Chez le grand-juge aimable des grands poètes.
Bien que je
Sois petit,
Il vous trouve jolis, mélodieux;
A ma Muse il donna une place d'honneur;
Puis, afin que là-haut elle fût mieux comprise,
Il éclaira son langage; il gracieusa sa mise,
Sans lui faire rien perdre en dame l'habilla,
Et dessous la robe française,
Dans *les Deux Mondes* il la lança.

Partez donc! qu'à Paris, lui, le premier vous voie;
Et qu'à votre air il reconnaisse
Qu'aujourd'hui, au pays des Gascons,
Les cœurs ne sont plus oublieux....

Allez! partez! volez! portez-lui mes pensées;
Cependant en passant dans les jardins, dans les prairies,
Empruntez à nos fleurs l'encens le plus suave,
Car je lui envoie mon livre, en forme de bouquet!!

A MOUSSU DE SAINTE-BEUVE,

En li dedian amistouzomen moun prumè Libre.

(Agen, le 24 Avril 1838.)

Anen, mous bers, sabès qu'un ange bous protèjo;
Aro que bous èy alindats
Sur un papè blan coumo nèjo,
Partès! ana-bous-en, luzens, afiscaillats,
Chel gran pintre amistous des grans cansounejayres.
Per tan que jou
Siôsqui pitchou,
Bous trôbo poulits, muzicayres;
A ma Muzo baillèt uno plaço d'aounou;
Apèy, perque lassus fusquèsse may coumprezo,
Esclayrèt soun parla.... poumpounèjet sa mezo;
Sans li fa pèrdre res en damo l'habillèt,
Et debat la *raoubo francezo*,
Dins lous *Dus Moundes* la lancèt....

Partès doun! dins Paris, qu'el lou prumè bous besque;
Et qu'à bostre ayre recounesque
Qu'anèy, al païs des Gascous,
Lous cos nou soun plus oublidous....

Anas! partès! boulas! pourta-li mas pensâdos;
Cependen, en passan pes cazals, pel las prâdos,
Emprountas à las flous l'encen lou may fresquet,
Car lli'embôyi moun libre en formo de bouquet!!

MA PRUMÈRO CANSOU,

A Madamo Perpey - Saunier, de Paris.

ME CAL MOURI. (*)

(Juin 1822.)

Dejà la nèy encrumis la naturo,
Tout és tranquille et tout cargo lou dol;
Dins lou clouchè la brezâgo murmuro,
Et lou tuquet succèdo al roussignol;
Del mal, helas! bebi jusqu'à la ligo,
Moun co gemis sans espouèr de gari;
Plus de bounhur, èy perdut moun amîgo,
Me cal mouri! me cal mouri!

Luno d'amou, precipito ta courso
Et disparey, car me fas trop de mal;
De moun bounhur nous sès plus la ressourço,
De moun bounhur nou sès plus lou signal;
De ta clartat la douçou me fatîgo,
Et me rappèlo un trop dous soubeni;
Luno plan-mé, car lèn de moun amîgo,
Me cal mouri! me cal mouri!

(*) Me cal mouri est, en effet, la première pièce connue de l'auteur. Peu de jours après sa publication, cette romance devint populaire dans tout le midi; et c'est de ce moment que datent l'illustration toujours croissante de Jasmin, et le réveil d'une langue que les Poètes méridionaux avaient délaissée depuis des siècles.

(Note de l'Éditeur.)

Aoures flourits, amistouzo hiroundèlo,
N'announças plus lou retour del printen ;
Dedin tous prats, poulido pimparèlo,
Moun co n'és plus dins lou rabissomèn.
Res aci bas, nou, res plus nou me lîgo ;
La mort ! la mort ! tèl és moun abeni ;
Sèy malhurous, èy perdut moun amîgo,
Me cal mouri ! me cal mouri !

Méjonèy sôno... Et senti dins mas benos,
Dambé plazé, coula lou glas mortèl ;
Dejà moun co, libre de sas cadenos,
Bay debala dins la nèy del toumbèl.
Moun èl feblis.... ma forço s'amatîgo....
Astre de nèy que te sèr de luzi ?
Ranimes tout, et lèn de moun amîgo,
Jou baou mouri.... jou baou mouri ! !

LOU CHALIBARI.

POÈMO. [1]

PRUMÈRO PAOUZO.

(1825.)

D'un fièr chalibari festeji lous coumbats;
Canti lou trin, la guèrro et lous famus souldats
Qu'adujèron l'Hymèn à briza soun entrâbo;
Es bertat que la corno un paou may l'empourtâbo,
Mais, sul mièy del Palay Moussu Gas paresquèt;
Et lou chalibari talèou s'abalisquèt.
Muzo del badinatge, en fabou de moun zèlo,
Oh! bèno! bèno! al brut de mous flocs d'esquirols,
Juni ta bouès laougèro à mous chans faribols!
Parèl al nourrissou que sort de la troussèlo,
Se me lanci soulet èy poou de trabuca;
De toun fèt carraillè bèno doun m'aluca,
Jôgui del flajoulet, fay que marqui ma plaço
Proche de *Goudouli*, de *Dastros*, de *Daoubasso*.....
Mais senti lou luquet! Agenes, legissès!
Et tachas de garda lou serious se poudès!

[1] On sait que le Charivari usité dans nos contrées, est un bruit tumultueux de poêles, chaudrons, cornes, etc., accompagné de cris, de huées et de chansons quelque peu grivoises, que l'on faisait la nuit devant la maison des gens du peuple, veufs et âgés, qui se remariaient. Le mariage du vieux Audubert, fait dans ces conditions, excita dans Agen de grandes rumeurs qui nécessitèrent l'intervention de la police de cette ville. M. le Chevalier *de Gasc* (Moussu Gas) était alors commissaire de police, et les personnages nommés dans le poème : *Caoumoun*, *Janet*, *Mounbilo* et autres, étaient ses principaux agents.

Anfin l'Hymèn bezio touts lous celibataris
Debat sous bièls drapèous s'enroulla boulountaris,
Dunpèy que Badimoun, Pebray, Mignot, Garçaou
Daychabon espouza lous beouzes en repaou.
Al pè de sous aoutas que l'encen parfumâbo,
Lou bièl cièrge noubial câdo jour s'alucâbo;
Et lou Diou, satisfèy d'un trioumfe tan dous,
Tressâbo, jour et nèy, de guirlandos de flous.
Es alors que Birono, al brut de las labayros,
Fourmèt aquel counsel de las *tres counsoulayros*,
Que nat beouze jamay nou benguèt saluda
Sans n'en sourti sigu de se remarida.

Tres cots lou Celibat, dins sa triplo coulèro,
Abio countro l'Hymen renoubelat la guerro;
Et, tres cots repoussat, abio bis Moussu Gas
De soun ribal hurous escourra lous aoutas.
De l'illustre Mignot la corno redoutàdo
Languissio, sans aounou, dins la pousco oublidàdo;
Badimoun defendio soun païs et soun Rèy;
Pebray, triste, souffren, languissio sur soun lièy,
Et des chalibaris et lou char et l'armuro
As cussous, dins un chay, serbion de nourrituro.

Entre-ten, al mitan d'un tranquille repaou,
L'amourous Odubèr, beouze, bièl et malaou,
Ennoujat, fatigat, arrabat del beouzatge,
Bouillo pel segoun cot tasta del maridatge.
Coumo l'on bey pel sol un pè de mil glourious
Baycha panouillo et pièl al fèt de las calous,
De mêmo lou bièillou que lou beren debôro,
S'escantis lentomen; soun froun se descolôro;
Sas gaoutos, en penjan, se pèrdon dins lous plots,
Et sous larges debas li toumbon des moulets.

« Oh ! quin malhur ! sa dit d'uno bouès enrumado,
« Agenes ! Agenes ! plagnès ma destinado !
« D'un beouzatge cruèl lou trop pungen fissou
« Me picôto lou co !..... Môri... môri d'amou ! »
Dit, et s'estabanis al pè d'uno cadièro ;
Mais la Parquo tuchis, escapo la filèro ;
Lou fièl se recaouquillo ; et, per aquel hazar,
La Mort, en rabagnan, atten un paou may tar.
Lou sort, pel prumè cot, retiro sa sentenço.
Odubèr, paou à paou, se libro à l'esperenço ;
La Birono proumèt de lou remarida ;
Et Charmèl pren soun noum de poou de l'oublida.

Sur nostres bors flourits oùn canto la Garono,
Tout lou mounde counèy Charmèl et la Birono ;
Et sans douto qu'Agen dins soun libre immortèl
Un bèl jour escrioura la Birono et Charmèl.

Touts dus dibon del bièl fa cessa lou beouzatge ;
De Birono surtout la paraoulo és un gatge.
Tabé, sans espera lou coutcha del sourel,
Fay counbouca sans brut lous membres del counsel.
Lou jouyne Guillaoumet, que la Birono enbôyo,
La gaouduffo à la ma, part en saoutan de jôyo ;
Et lou bièl Odubèr, aloungat sur soun lièy,
Clûco l'èl et s'endron chagrin et satisfèy.

Mais lou drolle, al recouèn de la carrèro oun lotjo,
Fay dios passos al roun, dios passos à la gotjo ;
Et Durrens a sounat l'angelus del repaou,
Quan nostre ambassadur, sans poupeto, sans claou,
Bay rampli soun debè de gran coumissiounari.
Un laougè moubomen se bey dins Sent-Alari ;
Lous membres abertits bènen triquet-triquet,
Et la nèy coubro anfin la tou de Mantguet.

Dins lou couèn d'un granè, cruchit pel las annados,
S'enfounço un biel crambot tapissat d'iragnados,
Que pel traou d'un loubet lou flambèou del jour, soul,
Nou pot pas esclayra quan tiron lou farroul.
Sur un negre tapis que las darnos dezôlon,
Tres faoutuls cussounats carrinquon et trambôlon,
Quan la bizo rounflan entre lou boy fendut,
Troublo d'aquel granè lou silenço paourut.
Tèl és l'endret terrible oun l'Herculo femèlo
Doundo del Celibat la fiertat naturèlo.

Cependen, Guillaoumet d'un carel en letou
Arrozo bistomen la mèco de coutou;
L'aluquo; et lou trio, sur l'escalo pouscouzo,
Mountâbo del granè la routo tan crumouzo,
Quan sul fatal crambot, per un pressentimen,
Lou Celibat dirijo un cot d'èl languissen.....
En beyren lou counsel que bay trama sa pèrto,
Soun âmo à la benjenço enquèro s'és oubèrto,
Et taléou que l'y sen dàn sous milo pougnars
La fièbre des coumbats torno dins sous regars.
« Coumen, coumen, sa dit, uno simplo mortèlo
« M'arracho flou per flou ma courouno tan bèlo,
« Et jou, jou que souy Diou, n'èy pas la facultat
« De castiga labas lou qui m'aoura multat?
« Coumen, n'es doun pas prou d'abé perdut Gimbredo,
« Et Desplat, et Serret, et Goulard, et Cornedo,
« Me cadra resta soul dins moun temple dezèr,
« Et me beyre enleba jusqu'al quite Odubèr?
« Oh! nou! nou! guèrro à mort! » Dit; cèrco la Discordo,
La bey dins uno crôzo, et bistomen l'abordo :
« — Rèyno del mounde, anfin toun règne és acabat :
« Digun plus te couney; toun noum és oublidat;
« Dayches lou puple unit coumo l'aoure et l'escorço;

« Pas un chalibari ! pas un quite diborço !
« Birono gaouzo tout, Moussu Gas la sustem,
« Ah ! per ta glôrio anèy benjo-nous ! s'en bay ten ! »

N'en pot plus, s'és tayzat car soun gouziè se gamo ;
Mais sous èls sans perpils boumisson fèt et flammo ;
Hountouzo, sans poulsa, la Discordo obeïs,
Et dins l'ayre encrumit s'enfounço et s'abalis ;
Tandis que dins lou bide oun lou ben la flamino,
Cèrco en cabrioulan nostro roundo machino,
Sul souillet de lassus l'immortèl satisfèy
L'accoumpagno des èls dins l'oumbro de la nèy.

Lou counsel cependen countro la règlo pèco ;
Et, pel troizièmo cot, attizâbo la mèco,
Sans abé decidat lou sort del pretendut.
Bint partits soun noumats, pas un n'és recebut :
La Birono testudo anèy à-tengut crido
Que bol per Odubèr uno fenno accoumplido ;
La madacho s'embrouillo et pu fort que jamay ;
Bôlon la desmayla, l'embourrisson que may ;
Toinèto bol sourti, la Birono l'empacho ;
La Barboto à soun tour et se piquo et se fàcho,
Rimounon toutos tres, l'afa bèn perillous,
On diyo pel crambot un fun de fissaillous.
Al brut d'aquel champiou la Discordo attirado,
Biste se precipito et foun sul la teoulado ;
Per un couèn del loubet haleno quatre cots,
Et lanço sul counsel lou beren à grans flots.
Lou gros cagnot gafat que lou beren escâno,
Per beni tout raoujous bôto mèjo-semmano.....
Mais talèou lou trio, respiran la pouyzou,
Se touèzo, se menaço, et bâbo de furou.
Toinèto, anfin, cedan âl mal que la domino,

Biro daban-darrè sa côffo en mousselino,
Saouto sur un bastou, proche del gabinet,
Et foun sur la Birono en fan lou moulinet;
Tandis qu'à se benja l'Herculo se preparo,
Et que soun bras nerbous d'un ferrassou s'emparo,
La Barbôto à trabès li jèto un barrancou;
Lou boy part, rounflo, truquo et li fen lou mentou.
Mais Barbôto lounten n'atten pas la respounso :
Un pun arremouzat dins sa gaouto s'enfounço,
Et cinq ounços de fèr, escarraougnan sa pèl,
Li fan cracha lou san dambé la den de l'èl.

S'armon : debat las mas tout ço que lous y toumbo,
De la porto al loubet bay, torno, trûquo, roumbo;
L'ayre, claoufit d'utis, de claous, de carmaillous,
Nou prezento qu'un cor luzen et roubillous.

Birono anfin, del mièy d'aquel can de bataillo,
A bis un gros flagèl penjat à la muraillo;
S'en emparo, et dejà d'aquel double bastou
S'aprèsto à lous y fa senti la pezantou.
Que sèr que la Barbôto et Toinèto l'harcèlen;
Que sèr que tour à tour se masten, s'agrumèlen;
Lou terrrible flagèl, per un double racros,
Crambôlo, et sul planché las toumbo toutos dios.
Lou Celibat trioumfo! Et de sul la teoulâdo,
La Discordo, sa so, lou regayto, mastâdo;
Apèy, lous èls en fèt, s'embôlo, et de sous pots
A trabès sous serpens toumben aquestes mots :
« Que d'un chalibari las cornos affougâdos
« De touts lous tracassiès apilen las armâdos!
« Abalisco la pats, et tornen lous proucès!
» Procurayre, aboucat, afana-bous, benès;
« Jetas lèn de bous aou la raoubo petassâdo,

« Et lou pa de mesturo, et la piquèto aygâdo;
« Oubrès lou boursiquet, escarrabilla-bous;
« Bous proumèti de boy, fazè-n'en d'esclapous! »

S'arrèsto an aques mots, et quittan Sent-Alari,
Bay bizita lou char dins lou chay solitari.

L'accor dins lou granê cependen ès tournat;
Birôno, pel leba touto difficultat,
A dit : « Fasquen millou, cal siègre un aoutre uzatge,
« Et que lou sort decide aqueste maridatge. »
Talèou dit, talèou fèy; doutze noums griffounats
Soun, à pitchous billets, dins un sacou maylats.
Lou jouyne Guillaoumet, al trin-trin de l'esquiro,
S'habillo bistomen, mounto, s'approcho, tiro;
Et sous dits, arrucats et touts malfiés de fret,
Porton hurouzomen lou noum de Magnounet.

Lou sort del bièl fixat, la nôbio dezignâdo,
Caduno, d'amitié, se baillo uno manâdo :
Lou counsel se separo; et lou granè fermat
Torno prene à la fi soun calme accoustumat.

SEGOUNDO PAOUZO.

Cependen lou ten fuch; Durrens lou campanayre
De naou truts martelats fazio tindina l'ayre;
Quand l'Aurôro fourrado en raoubo de sati,
Desfarouillo, sans brut, las portos del mati;
Lou poul canto de fret, et l'hibèr en coulèro
Gèlo dins soun cami la gouto de l'ayguèro.
Mais lou Diou de la luts, aloungan soun artel,
Part inquiquiricat sul gran char del Sourel;
De sous rious alucats escàouduro l'espaço,
Et fay foundre en passan et la nèjo et la glaço.

A sa douço calou, counten, rebiscoulat,
Trîmo lou pastourèl sul terren degelat.
Lou bèou cats à la bilo, al pous de l'aguillàdo,
Trigôsso al pichou pas la carreto billâdo.
Al pè d'un gabarrot canto lou marinè ;
Prèt des caoulets blanquits foutcho lou jardinè ;
Tandis qu'à soun quounoul la jouyno bourdilèro,
Biro, en se soureillan, la punjento filèro,
Sous drolles al peril fan groussi lou grumèl,
Et sul trol à siès bouts descargon lou fuzèl.

Tout benis lou sourel ; tout aci lou festejo !
Lou gros cancarignol dins l'aygo se passejo,
Lou frejelut barbot abandouno soun traou ;
Al pè d'un bièl chagut se soureillo un grapaou ;
La sarnillo parey ; lou bèrme se desplègo ;
Lou racouchet hardit trafano dins la sègo ;
Et lou counsel anfin assemblat de mati,
Announço à Magnounet qu'a cessat de pati.

Penden que lou plazé souris à ta futuro,
Odubèr, que fazios dins ta crambeto obscuro ?
Drômes ; et dins un couèn rouncan dunpèy loun-ten,
Ignores, paressous, lou bounhur que t'atten ;
Lèbo-té ! lèbo-té ! Que res plus nou t'attriste !
Dus èls flambens d'amou te cèrcon, bay-z'y biste !

Mais des bièls Courdeillès lou relotge fidèl
Abio tindat naou cots as truts de soun martèl ;
Et debat soun ridèou de sargeto groussièro,
Lèn del brut et del jour, lou beouze dron enquèro ;
Cependen quan l'amou s'emparo de nous aou,
Jusquo dins lou soumèl perdèn nostre repaou !
Dins lou bos de Berouno un dous rèbe lou porto ;
Aqui, sul l'hèrbo seco et sur la fèillo morto,

As ecos de la foun lou paoure malhurous
Countâbo tristomen sas pruzèntos doulous.
L'eco triste à sa bouès douçomen soupirâbo !
L'aouzèl fazio *piou ! piou !* lou pastourèl plourabo !
Tout d'un cot, ô surprezo ! entre dus bièls sourbès
Une nymfo à tripou bèn s'assètre à sous pès !
Quaoucoumet d'inoucen se fay beyre sur elo ;
Simplo, sans ornomen, sa paruro ès la tèlo.
As èls de soun pastou, quand la nèy finissio,
Atal prèt del Gardoun Estèlo paressio !
Lou bièl, rebiscoulat, li pintro sa tendresso,
La sarro sur soun co, la molzo, la caresso ;
Mais lou fatal rèbèl bengut damb'un tuchi ;
Lou trôbo sur soun lièy caressan lou couchi.
Torno cluca lous èls ; al bièl ridèou s'attrapo ;
Et crey de reteni la fillo que s'escapo ;
Inutiles efforts ! de soun triste pecoul
La pastouro s'enfuch et lou quito tout soul.

« Escrazo-mè, tounnère, al foun de ma crambeto !
S'acrido lou paouras en latçan la sargeto ;
« La bito nou m'és res, en souffrin coumo aco,
« Lou beren de l'amou fay tchimiqua moun co !
« Et quand d'aquel brazè s'escapo uno boulugo,
« Nou trôbi que couchis !... O mort ! truquo, rebugo,
« Rebugo-me d'aci, se may lounten l'amou
« Me dacho separat de ma nymfo à tripou ! »
S'arresto, et cats al cièl sa prièro s'embôlo.
L'Amou jèto un regard sur bièl que se dezôlo ;
S'amistouzo per el, et dins l'obscuritat
Se prezento à sous èls tout luzen de clartat ;
Soun froun és sans bandèou, sas flèchos apuntados
Dins l'estuch satinat soun toutos enjoucâdos ;
L'arquet sur soun espaoulo és floche et destendut.

« Del sejour estelat per tu sèy descendut,
Li dit lou rèy maynatge, en adoucin soun ayre;
« Beouze, nou ploures plus; saras nôbie dins gayre;
« Ta nymfo és al counsel; cour, espouzo, garis;
« Mais al pè de l'aouta cren lous chalibaris! »
Dit; un crun parfumat d'ambre et d'heliotropo,
Debalo douçomen, l'entouro, l'enbelopo.
Odubèr, estounat del miracle que bey,
Bol parla; mais l'Amou li rits et disparey.
Diou maynatge, aci bas qu'és forto ta puissenço!
Lou beouze sort counten et riche d'esperenço;
Fiblat pel ben d'aouta, tel un feble prunè
Se rebiscôlo biste as souèns del jardinè.

Cependen Magnounet déjà s'escarrabillo,
En pensan qu'à la nèy bay cessa d'estre fillo.
Satisfèyto de perdre aquel titre ennoujous
Et de se descarga d'un fardèou malhurous;
Fièro de castiga l'amou que la capigno,
Reflechis que bal may gaspilla dins la bigno,
N'abé qu'un bièl bidot, et n'estòurri lou frut,
Que pati may lounten del razin defendut:
Tabé, dins lou fequet de soun impatienço,
De soun nôbie dejà demando la prezenço;
Et dejà Guillaoumet, s'aprestan à sourti,
Caoussâbo sous esclots per ana l'aberti,
Quan lou sisclet se lèbo et la porto carrinco;
Odubèr, en intran, se carro, se requinco:
O bounhur! ô plazè! Bèlo coumo un sourel,
La fillo des sourbès és aqui daban el!

Proun coumo lou petar que lou lumet aluco,
Se lanço; per malhur al bachelè trabuco;
Lou muple deranjat de soun ancièn aploun

Crâquo, per l'equilibre, et toumbo coumo un ploun;
Plats, assiètos, cuillès; casserolos, fourchetos,
Dins l'ayre fan tinda milo cancarinetos;
Et sur soun foundomen que lou ten a minat,
L'oustal en pan de boy dus cots n'a tramboulat.
Tandis que l'impruden fremis, s'arrèsto, sousco,
A l'entour d'el se formo un nuatge de pousco;
Las bitros de papè s'esquisson sul chassis;
Lou miral, del crouchet escapo, se cruchis;
Et per coumble de crento, as èls de l'assemblâdo,
Parey sur la muraillo uno grosso iragnâdo....
Mais que pot tout acos sur un bièl malhurous?
Odubèr nou bey res qué dus èls amourous;
Alucat, embrâzat d'uno flamo celèsto,
Iragnâdo, chassis, miral, res nou l'arrèsto;
Et mesprezan la poou que lou bol arresta,
As pès de Magnounet se jèto saquela :

« — Soureillet de mous èls! mous pèssomens s'embolon!
« Se lou beouzatge tio, tous perpils rebiscolon!
« Plaço-mè dins toun âmo, et mous pots amourous
« Furluparan sus teous tres ou quatre poutous!
« — Odubèr, lèbo-tè! li respoun la noubièto;
« As plaço dins moun co, fay-m'en dins ta crambèto;
« Espouzaren tantos, tantos pouyras cuilli
« La flou que cranto hibèrs fazion dejà bieilli. »

N'a trop dit, n'en rougis et bèn touto escarlato;
Cependen dins sous èls un pitchou fèt esclato;
Lou beouze hurous se lèbo, et may counten qu'un Diou,
Oublido sur sous pots lou respect que li diou.
Talèou lou bièl dounzel, lou barricayre Jordi,
En bèsto de couti bay che Moussu Chaudordi;
Lou segoun *Mairo* aymable et toutjour coumplazen,

Proumèt de marida lou couple interessen.
De sous poulits bobos cado enhitat se paro,
Et la birginitat à mouri se preparo.

Mais del chay tenebrous oun languissio lou char,
Sul granè la Discordo a jetat un regard,
A tout bis, pousso un crit et se dezarremôzo;
La Poou touto herissado abandouno sa crôzo;
Sa coueto se desplègo, et, coumo un escaral,
Balejo de sous crins lou terren inegal.
Sous èls soun dus brazès; soun bizatge és sans gaoutos;
Tantos marcho debout, tantos de grato-paoutos;
Et soun cor, mitat fenno et mitat animal,
Pren à sa boulountat la formo que li cal :

« Que de chalibaris ressuscite la môdo!
« Perisque Moussu Gas et soun terrible côdo!
« Tèl és l'ordre des Dious! anen, preparen-nous,
« L'infèr és per nous-aou; que faran tres fourrous! »
Atal dit la Discordo, et cambian de tournuro,
Emprounto de *Pebray* la taillo et la figuro;
Se fay cambo de boy, sort, et d'un toun altiè
Appèlo, en tourtejan, lous gouyats del quartiè.

La jouynesso dejà que lou beren agito,
Al soun d'aquelo bouès, bôlo, se precipito,
Et lou chay, dejà plè de flots de turbulens,
Recèt crânos, poultrouns, paressous et balens,
A qui lou faou Pebray, que de furou petrillo,
Adrèsso aquestes mots, en brandin sa bequillo :

« Amits, bibo la corno! acos anèy que cal
« La tourna fa rounfla; sourtès lou char noubial!
« Benès, et meritas dins aquesto querèlo
« Lou laourè *del ninot et de la tourterèlo!!* »

Et talèou de milès de jouynes faribols,
Armats de flajoulets, de cornos, d'esquirols,
Embirounon lou char, fan chorus as cantayres,
Et d'un trin infernal fan reboumbi lous ayres.

Sur soun lièy plé de flous que lou ten a blazit,
L'Hymèn, an aquel brut, se rebèillo espaourit,
Se mèt en sentinèlo et bey lou char que passo
As crits, as hurlomens d'aquelo populaço.
Sur dus èys roubillous, quatre ressors mièy nèous
Supporten, ajustats, doutze larges panèous,
Oun de jutges cournuts, en fatigan las jantos,
Brandissou de touts bors de cornos menaçantos,
Que cadra qu'Odubèr, dins lou bouzoun-bouzoun,
Bayze tres cots, aban de las bouta sul froun ! !
Aci lou cat d'un cerf, que lou pincèl retraço,
As nobiés semblo dire : Atal abès la faço !
May lèn un bèou patut agarejo lou bouc;
Là-bas un gros limat corno sur un bièl souc,
Tandis que de l'infèr uno troupo cournudo
Tumo lous fiers tourèous et la crâbo testudo.

Sur un pupitre, anfin, pes cussous debourat,
Un manuscrit parèy, registre redoutat;
Oun escribion d'Agen las fennos infidèlos.
Helas ! qui z'ou creyra, jusquo sul las fissèlos,
Cado jour un feillet de noums se ramplissio,
Tan la bilo d'Agen..... *alors* n'en fournissio !

Daban aquel bièl char lou tumulte redoublo ;
L'Hymèn, tout espaourit, bey lou dangè, se troublo ;
Chagrin, abazourdit, fixo sans perpilla
La foulo que boudro de forço escampilla,
Et s'en bay d'aquel pas querre la forço armâdo.
Mais, may laougèro qu'el, dejà la Renoummâdo

Encanto de *Pebray* lou trioumfe noubèl,
Et fay souna per tout soun canto-carumèl;
Lou brut cour, s'esplandis ; lou fèt pren à la brino;
Lou Celibat jouis, la Birono gespino;
Et las cornos anfin, rounflan de lèn en lèn,
Semblon dire al counsel : « Zou sabèn ! zou sabèn ! »

TROIZIÈMO PAOUZO.

Lou sourel s'escantis, et damb'el lou jour passo ;
Dins l'ayre on n'enten plus que lou crit de l'agasso,
Et la nèy, de lassus, debalan paou à paou,
Capelàbo dejà lou teoule et lou caillaou,
Quan l'Hymèn trabersan lou quartiè Sent-Alary,
Dins l'oumbro recouney l'oustal del Coumissary.

Mais helas ! tout y'és triste, et Moussu Gas malaou
Des beouzes non pot plus escourra lou repaou.....
Aquel aoutre malhur escaoufan may sa bilo,
Cot set lou Diou galôpo à la Mayzou de Bilo ;
Surpres de n'y trouba pas un apparitur,
Bay fureta per tout; mais, ô triple malhur !
Tout és dezèr ; per tout trôbo un negre silenço ;
Lou pay des malhurous, l'amit de la soufrenço, (1)
Lou Mairo tan aymat, soul dins soun cabinet,
Bastissio dins soun cat uno triplo paret
Oùn lou Grabè saoùbat beyra l'aygo affougado
Battre countro la pèyro et fugi brigaillado...
L'Hymèn en lou fixan li rits, mais sas doulous
Lou fan lèou soubeni qu'a bezoun des fourrous.

Sigu de lous trouba dins lou cafè celèbre
Oùn lou fièr *bacarra* fay boujoula sa fièbre,

(1) M. De Lugat, maire d'Agen.

Lou Diou quito sa formo, et, sans dificultat,
Emprounto de Janet lou bizatge ridat;
Pren l'uniformo blu, fiblo sous rens pugnastres,
D'un gran capèl raspat coubro sous pièls grizastres,
Et lou sabre penjan à trabès sous jarrets
Bat la doublo mezuro en truquan sous moulets.
Lou Diou, doundan lou fèt de soun èl que lugrèjo,
Se glitso dins l'oustal oùn l'or pertout daourèjo.

Al foun d'un corridor, ignourat del sourel,
Dios portos à batans parechon daban el :
A l'uno lou proufit, l'espouèr et la paresso,
Fan intra lou jougayre alterat de richesso;
A l'aoutro lou chagrin, la mizèro, la mort,
Griffon sans halena lou rouynat que ne sort.
Des jougayres l'Hymèn parço la triplo sègo,
Et lou tablèou del jot à sous èls se desplègo.

Al tour d'un tapis ber, coubèr d'or et d'argen,
Un milè d'affamats, pun sarrat, l'èl burlen,
Fixon, sans perpilla, lou banquiè, fi jougayre,
Filan *coueto de rat* sur un *sèt menaçayre.*
Gran Diou! fay *baçarra*, pèr lou cot et palis.
Lous us, en se guignan, tenton lous *parolis*;
Lous aoutres, affougats, jôgon la *martingâlo*,
Et lou banquiè chagrin crey d'èstre à foun de câlo...
Mais tres ou quatre *naous* abatuts cot sur cot,
Estourrisson la pounto et relèbon soun jot.

Alors de touts coustats on s'emprounto, on s'espaoulo;
Lous jougayres entr'és se prèston sur paraoulo;
Lou bezoun fay senti sa fièro autoritat,
Et banis del saloun touto formalitat;
Aqui tout és amit; lou qui porto faychino
A per soun debitur un noble d'origino,

Tandis qu'à soun Moussu lou baylet affrountat
Emprounto hardidomen et n'és pas refuzat.
L'interèt maylo tout; la differenço és morto,
Et l'aounou gemissen s'arrèsto sur la porto...
Mais daychan l'heretè se defa de sous bés,
Et lous escampilla per enrichi Saoubés;
Sourten d'aquel tripot, reprenguen las batailhos,
Un jour al foun del sac troubaran las micailhos!
D'aillur, s'atal lounten parlâbi saquela,
Saoubés me cridayo : Faribol, alto-lâ!!

Anfin lou faou Janet en fidèl emissari
Fay sourti lous fourrous al noum del Coumissari,
Et talèou que lous bey fôro d'aquel oustal
Lous touèzo en brasséjan et lous y parlo atal :
« Tandis qu'à bous cerca tan de pene me doni,
« Un gran chalibari brounzis à Sent-Antôni;
» La Discordo trioumfo, et Moussu Gas malaou,
« Per lou reprezenta se fizo sur nous aou.
« Infernal *bacarra*, quis laourès nous arraches !
« Nous beyren escributs sur la listo des lâches,
« Et d'un parèl affroun, câdo siècle noubèl
« Fara gemi nostro oumbro al foun de soun toumbèl!
« Mais nou, courren, courren oun l'aounou nous appèlo!
« Que lou sabre pioucèl sorte de sa cuffèlo;
« Delibren Odubèr, et que nostro balou
« Illustre, se zou pot, lou bièl noum de fourrou! »
Dit : et lou faou Janet, que la cohorto escouto,
Fay beyre, en fan un saou, qu'és garit de la gouto.
Parten, sa dit Caoumoun, parten, nous cal benjà!
Lous fourrous amalits lou siègon; et dejà
Lou fièr destacomen, que lou couratge emporto,
Del bièl palay noubial franchis la grando porto,
Mounto dins lou saloun, fay resplandi las luts,

Et poumpouno l'aouta pes noubèls pretenduts.

Entreten milo bouès rependon la noubèlo
Que Moussu Gas, mièy mort d'uno fièbre cruèlo,
Abandouno Odubèr dins aqueste coumbat.
Acos dono un pan d'aygo as amits del sabat;
Del dret municipal cadun franchis las bornos;
Cadun cour dins lou chay, cadun s'armo de cornos,
Et cats à Manuguet courron touts bistomen;
O! beouze malhurous, tramblo! acos lou moumen;
Se sortes, s'ès perdut; pourtan l'houro és sounado;
Lou *Mairo* bous atten; l'echarpo és desplegado;
Bèno! Se la patienço escantis soun mouquet,
Escâpes lou bounhur et pèrdes Magnounet.

Mais qu'èy-jou bis al foun d'uno carrèro soumbro?
De côffos, de capèls se boulegon dins l'oumbro?
Ciël! acos Odubèr qu'un abis argoutat
Bèn de fa fouragna per un aoutre coustat,
Tandis que fèrmo al posto et se troumpan enquèro
La foulo atten labas dins uno aoutro carrèro!...

Es sourtit! és sourtit! uno bouès a cridat;
Es sourtit! és sourtit! d'aoutros an repetat;
Es sourtit! és sourtit!.... per tout acos circulo;
La foulo en se pressan, pousso, abanço, reculo,
Et tres cots, en sisclan, lou fàou Pebray sul char
Dôno al chalibari lou signal del depart.

Tres cots dins lou quartié peto la couloumbrino;
Agen n'en reboumbis et l'ayre n'eu brounzino,
Et touts lous istrumens rounflan per Odubèr,
Dins la ruyo à-tengut fan un boucan d'infèr;
Cats al chalibari tout lou mounde s'apilo;
Tout lou puple à grans flots se repen dins la bilo,

Et la foulo groussin à cado carrerot,
Entrayno al tour del char jusqu'al quite Astarot.

« Lous baci ! lous baci ! crido lou bièl Jean-Pièrre,
En dounan à sa bouès la forço del tounèrre ;
« Milo noum d'un canou ! baci lous reboultats !
« Dins notre palay mêmo anan èstre cernats. »
L'intrepide Caoumoun, an aquelo noubèlo,
Espoutits dins sous dits un mouquet de candèlo ;
Prèstes à prounounça l'amistous sèromen,
Lou beouze et Magnounet rèston sans moubomen ;
Et countro un bièl faoutul la Birono apuyâdo,
Gafo, dins sa furou, lou bout de la pougnâdo.
A las armos, fourrous, crido lou gran Caoumoun,
En brandin soun espazo al mitan del saloun ;
A las armos ! Talèou se ranjon à la filo
Lou celèbre Nanchoun, lou terrible Mounbilo,
Et Bouzou l'intrepide, et Jean-Pierre l'adret,
Et lou brabe Bincen et lou crano Janet,
Et touts picats al biou d'uno ardou generouzo
An tirat del fourrèou la lamo roulbillouzo.

Lous nôbies cependen soun ligats à jamay ;
La listo de Charmèl s'aoumento d'un de may ;
Dejà del gran saloun las portos s'alandàbon,
Et dejà lous fourrous à parti s'aprestàbon,
Quan Birono, que cren de nou pas trioumfa,
Lous y crido : « Imprudens ! arrestas, qu'anas fa ?
« Nous poudès res tout souls, malgrè bostre couratge,
« Sares dechabartats al mièy d'aquel aouratge ;
« Arma-nous ! Arma-nous ! Dins aqueste embarras
« Beyres ço què pouyra lou secour de moun bras. »
A peno abio parlat, l'illustro poulaillèro
S'emparo d'un briquet, lou passo en bandouillèro,[1]

Et bay prene sa plaço al cat des coumbattans.
Arma-nous ! arma-nous ! cridon lous assistans.
Talèou dit, talèou fèy : Mounbilo lous y porto
Un fagot de paychèls ligats damb'uno endorto ;
Et lou fièr escadroun, armat jusqu'à las dens,
Fay demi tour à gaouche et se mèt sur tres rens.

Mort al chalibari ! crido Caoumoun la balo ;
Mort al chalibari ! repèton pel l'escalo ;
Et touts en se poussan sorton al pitchou trot ;
Mais pas un soul cami, pas un soul carrerot !
Tout és boundat, farcit ; las parets et las bornos
Prezenton un gran mur tout herissat de cornos,
Et per coumble de mal, al moumen d'escapa,
Un fun de turbulens lous bèn embeloupa
Et fan un tintamarre affrous que lous atuquo ;
Oh bou Diou ! Magnounet pousso un crit et s'arruquo ;
Lou nôbie dezoulat se crey prèsque perdut ;
Et Jan-Pièrre dejà crido : S'abioy sagut ! !
L'Hymèn dezesperat s'agito, prègo, ordono ;
Et cito per exemple et Caoumoun et Birono.
Inutiles discours ! La poou, d'un cot d'arpiou,
Lous ten encadenats as èls mêmo del Diou.
Tèls dus mourens tizous que las pincettos trucon
Per debat lou carmal petrillon et s'alucon ;
De l'oulo, per malhur, l'aygo toumbo sur un,
An bèl lou tizouca n'en sort plus que de fun.

Fidèlo à soun débé, pourtan la populaço
Bol que sul char fatal lou nôbie prengue plaço ;
Dejà des dus coustats lou ceoucle s'estrecis ;
Dejà càdo partit se touèzo, se reddis.
Tantos prèt de Caoumoun tres ou quatre butidos
Menaçon d'escraza sous paoures inbalidos ;

Et tantos, redoutan la punto des briquets,
La foulo repoussâdo escorro las parets.
Tèl, qu'un flus et reflus dambé forço baloto,
D'un mur à l'aoutre mur bay coumo uno peloto;
Tèl aoutre, rancugnat al couèn d'un countroben,
Atten sa libertat d'un segoun moubomen.

Tout d'un cot un bieuloun, qu'èy dit? uno mantego
Part, truquo sur Caoumoun, craquo, se desmanego,
Et darrè lou coupet, sur sous pièls blanquignous,
Un archet l'a cinglat de sous crins rouzinous.

Atten, masquo d'infèr! atten, maoudit rascayre!
Crido lou gran Caoumoun al lache bioulounayre;
De ço que m'as prestat te baou recoumpensa :
Baqui per tu..... Lou chantre a bèl s'arremouza,
Caoumoun d'un cot d'espazo escarraougno sa cruquo.
Et del bout de soun fèr enlèbo sa perruquo....
Anfin lou Celibat, sul mitan del Palay,
Fixo Janet, fremis et recouney soun fray.
« Ah! moustre, sa li dit d'uno bouès de tounnèrre,
« Cal qu'un de nous aou dus s'abalisque et s'entèrre. »
Dit; attrapo Odubèr et malgrè lous fourrous
Pinquo sul negre char lou paoure malhurous.
Dejà, dejà la corno al nôbie és prezentado;
Dejà, l'èl egarat et l'âmo bourrelado,
Anâbo la bayza; quan l'Hymèn ferme et proun
L'arracho tout d'un cot an aquel gros affroun.
Sul char qu'abiò fretat d'òli de turmentino,
Lou Diou se lanço armat d'un flambèou de rouzino,
Mèt lou fèt as panèous, et coumandan al ben,
Lou forço à segounda soun zèlo impatien.
Lou ben bouffo talèou; la machino alucâdo
Coubro lous reboultats de fèt et de fumâdo.

Janet à cot de puns tous fay degringoula,
Et delibro Odubèr prèste à capitula.

Mais benjenço ! Al tablèou de soun char que se hurlo,
La Discordo en furou se masto, sisclo, hurlo,
Lanço tout soun beren, et d'un trin general
L'on diyò que l'infèr dono l'affrous signal.
Tout Agen alabets pren part à la maylàdo ;
De côfos, de capèls la terro és capelàdo ;
Janet, même, Janet al pu fort del coumbat,
Trabûco per hazar countro lou Celibat ;
Et lous dus ennemits, palles de jalouzio,
Affougats pes fissous des serpens en furio,
Coumo dus coumpagnous se mezuron des èls
Et toumbon l'un sur l'aoutre à grans cots de flagèls.
Lous flagèls soun brizats, s'acrochon, se brandisson ;
S'escupisson trabès, s'escarraougnon, s'esquisson ;
La Mort lous bey.... mais passo. Aufin de touts coustats
Nou s'enten plus que crits, nou se bey quo patats ;
Digun nou se couney ; tout lou mounde se trûco ;
Et may d'un bey la mort boultija sur sa crûco ;
Et lou san à pichols arrôzo lou terren....

La nobio és sans courouno ... Odubèr és mouren....
Caoumoun és dezarmat.... Birono és descouffàdo....

Lou Celibat hurous bey sa caouzo gagnàdo,
Et de soun fièr ribal dejà mèstre se crey....
Quan Janet pousso un crit, et *Moussu Gas* parey !
Roumos a bis souben, sus plàcès, dins sas lutos,
Un hôme soul, d'un mot, escanti las disputos,
Acampa la Discordo et saouba lou senat,
En fan escampilla lou puple reboultat ;
Ebè, lou bièl Agen, aquel famus dimeche,
Besquèt un de sous fils que n'aguèt qu'à pareche,

Et daban *Moussu Gas*, *tounnèrre* del palay,
Cadun bacho lou cat, se rebiro et s'en bay.
Lou Celibat feblis; la Discordo en coulèro
Fay siffla sous serpens, herisso sa crignèro,
Et crido as turbulens : Arrestas ! arrestas !
Inutiles efforts ! Al noum de *Moussu Gas*,
Des chantres espaourits la noumbrouzo cohorto
S'enfuch coumo un papè qu'un ben foulet emporto,
Et dins lou tourbilloun lous crânos, lous testuts,
Soun jusqu'al *poun d'Angoyne* entraynats pes paouruts.

« Adiou, terro de pats ! Adiou, Franço enemigo !
Sa crido la Discordo en suzan de fatigo,
« M'en baou lèn de tous bors ennoujous et flourits;
« Mais bous aou, procurayre, aboucat, mous amits,
« A qui tan proumetioy de que bièn grecha l'oulo,
« Anas mouri de fan, anas trayna la groulo;
« Adichas ! adichas !.... Pourtan, se me erézès,
« Sourtires d'un endret oun l'on biou sans proucès ;
« Quittares un païs oun la chicano és morto.
« La Fourtuno may lèn bous oubrira sa porto;
« Crezè-mé doun; fugès aban d'estre aganits !
« Mais nou m'escoutas pas, malhurous, estourdits ;
« Eh bè ! restas, restas ! fazès magro couzino,
« Minjas lou pa goulsat, la nouts et la sardino;
« La mitat de l'annâdo enracarés à l'al
« Et n'aourés qu'un haren pel jour de carnabal.
« Adichas ! ! » Atal dit, et s'ennartan dins l'ayre,
La Discordo s'embolo à la luts d'un esclayre ;
Un nuatge de fèt debâlo de lassus,
S'y fourro, part, s'ennarto, et nou la bezon plus.

Lou paoure Celibat, soul, rouzigat de penos,
Maoudis lou san des Dious que bul dedins sas benos;

Et las d'el, ennoujat, anâbo cluca l'èl,
Quan tout d'un cot un liouse illumino lou ciel,
Et quatre diablatous ban d'uno ma crumouzo
Leba de l'abeni la telo negrillouzo :
O trioumfe ! ô plazé ! quin gran chalibari !
Qual tumulte ! qual brut de *Malconte* à *Paouli !*
Jandarmos et fourrous an bèl paga d'aoudaço ;
Per fa rounfla la corno Agen se lèbo en masso ;
D'aquel chalibari nay cent chalibaris ;
Et des beouzes tan fièrs la fièrtat s'escantis.
An aquel dous tablèou, lou Diou lassus s'entorno,
Sigu de beyre un jour rebiscoula la corno.

Lou couple en attenden intro dins sa mayzou ;
Lou char tan redoutat n'és plus qu'un gros carbou ;
Lou silenço renay ; la foulo s'escampillo ;
La nôbio requincâdo et que d'amou petrillo,
Se bey menâdo anfin, mais noun pas sans fremi,
Dins la pichouno crambo oùn sa flou diou mouri.
Lous farrouls soun poussats.... La luts és escantido....
Lou dous plazé, déjà, dins soun âmo enluzido
Descen !.... Mais lou dounzel a barrat lou ridèou ;
Me tayzi : qui boudra finisque lou tablèou.

A MONSIEUR CHAMPMAS, DE LAYRAC,

Qui me comparait à un Soleil.

(Janvier 1829.)

Peintre gascon d'une vieille masure
Que ton pinceau vient d'immortaliser;
Dans ma chambrette que la muse réchauffe
Quand le grand froid fait tout accroupir.
J'ai reçu avec ta lettre amicale
Tes vers fleuris comme le mois de mai;
Ma muse s'y mire, et si elle est un peu orgueilleuse
Qu'on la voie belle, gracieuse,
Comme ton pinceau la fait,
Poète, excuse-la! doux comme miel d'abeille,
Ton encens dans son cœur a pénétré tout droit!
Tu sais, d'ailleurs, que pour l'adroit flatteur
Fille modeste a toujours une oreille;
Tu sais qu'un compliment, tel que le goût le veut,
Est un vaste oreiller bien doux, bien moelleux,
Où sans rougir le plus sage s'appuie;
Tout bas chacun se prise; et souvent dans la rue,
Sous une casquette, ou chapeau, ou plumet,
Plus d'un imbécile se guinde et se croit quelque chose.

Mais cependant quand ton écrit m'annonce
Que mon esprit rayonne comme un soleil,
Tu penses bien que je me méfie de lui;
Car à midi, pour te faire ma réponse,
Je n'y vois pas et il me faut une lampe.
Oui, il me la faut; autrement, ce qui est pire,
Je serais forcé d'écrire sans y voir;

A MOUSSU CHAMPMAS, DE LAYRAT,

Que me coumparâbo à un Sourel.

(Janvier 1829.)

Pintre gascou d'uno bièillo mazuro (1)...
Que toun pincèl fay luzi saquela ;
Dins moun crambot que la muzo escaouduro
Quan lou gran fret fay tout agrumela,
Ey reçebut dan ta letro amistouzo
Tous bèrs flourits coumo lou mes de may ;
Ma Muzo s'y miraillo, et s'és un bri glouriouzo
Que la besquen bèlo, graciouzo,
Coumo toun gran pincèl la fay,
Amit, excuzo-lò ! dous coumo mèl d'abeillo,
Toun encen dins soun co s'és enjoucat tout dret !
Sâbes, d'aillur, que pel flattur adret
Fillo modèsto a toutjour uno aoureillo ;
Sâbes qu'un coumplimen, tèl que lou gous lou bol,
Es un large couchi, pla doucet et pla mol,
Oùn sans rougi lou may sage s'apuyo ;
Tout bas cadun se prèzo, et souben dins la ruyo,
Debat uno casqueto, ou capèl, ou plumet,
May d'un palot se carro et se crey quaoucoumet !

Mais cependen, quan toun escriou m'announço
Què moun esprit luzis coumo un sourel,
Te penses-bé que me malfizi d'el,
Car, à mètjour, per te fa ma respounço,
N'y bezi pas et me cal un carel.
Obé, zou cal ; aoutromen, ço qu'és pire,
Sayoy fourçat d'escrioure de clucous ;

(1) Le château de Monbran, près Agen.

Et bonnement pourquoi faire ? pour te dire
Ce qu'on t'a dit : que je fais des vers gascons
Sur ce bon roi, qu'aucun roi ne vaut encore,
Roi que *Nérac* reconnaît pour son fils,
Aux yeux de *Pau* qui en boût de colère.
Ce tableau-là, déjà vu de profil,
Promet d'avoir la face poétique ;
Je le finirai sans parler politique ;
Car comme toi je vois que plus on crie,
Plus on se plaint, et plus mal nous nous trouvons.

J'achève donc mon œuvre commencée ;
Mais tel qu'on voit, par la fumée noirci,
Un forgeron dans son coin obscur,
Marteau en main, tête nue, manche retroussée,
Faire retentir l'enclume rouillée,
Et s'épuiser trois fois par jour
Sur un ouvrage *patilleux*
Qu'il ne forge que par morceaux,
Tel mon esprit se fatigue, s'offusque,
Défait, refait, non pas trois fois, mais vingt ;
Tandis qu'après, blotti au coin du feu,
Grinçant des dents et tisonnant ma bûche,
Je maudis tout : gloire, vers et destin.

Ainsi pourtant je passe ma vie dure ;
Je ne clos l'œil ni le jour, ni la nuit ;
Je suis las, moulu, et la grande menteuse
Crie partout : « Il est heureux comme un roi ! »
Oh ! je le serais fort heureux, et de reste,
Si, comme toi, par le feu de mes écrits,
Et sur la terre, et dans la cour céleste,
Je fascinais les hommes et les Dieux.

Mais de mes vers bannissons la tristesse ;

Et bounomen perque fa! per te dire
Ço que t'an dit : que faou de bèrs gascous
Sul aquel rèy que nat rèy bal enquèro ;
Rèy que *Nerac* recouney per soun fil,
As èls de *Paou* que n'en bul de coulèro ;
Aquel sutjèt, dejà bis de proufil,
Proumèt d'abé la faço poëtiquo ;
Lou finirèy sans parla politiquo,
Car, coumo-tu, bezi qu'en may cridan,
May nous plagnèn et pu mal nous trouban !

Acâbi doun moun ôbro coumençâdo ;
Mais, tèl qu'on bey, negrit pel la fumâdo,
Un faoure dins un couèn crumous,
Martèl en ma, cat nut, mâcho troussâdo,
Fa reboumbi l'enclume roubillous,
Et s'estari tres cots, câdo journâdo,
Sur un oubratge patillous
Que nou forjo qu'à brigaillous ;
Tèl, moun esprit se fatigo, s'offusco,
Desfay, refay, noun pas tres cots, mais bint ;
Tandis qu'apèy, rancougnat al couffin,
Grinçan las dens et tizoucan ma busco,
Maoudissi tout : glôrio, bèrs et destin !

Atal pourtan passi ma bito duro ;
Nou clûqui l'èl ni lou jour ni la nèy ;
Souy las, cruchit ; et la grando menturo
Crido per tout : « Es hurous coumo un rèy ! »
Oh ! lou sayoy fort hurous et de rèsto
Se coumo tu, del fèt de mous escrious,
Et sul la tèrro et dins la cour celèsto,
Enluzissioy lous homes et lous Dious.

Mais de mous bèrs, banisquen la tristesso !

De mon travail je viendrai sans doute à bout;
L'orme si fort plie dans sa jeunesse,
Je suis jeune encore et le temps peut tout faire.
En attendant, ma muse se rappelle
Qu'au mois de mai, quand nous reverrons
Sur le vert gazon fleurir la pâquerette,
Nous devons revenir dans ton joli château;
Et l'avenir, qui effile son visage,
M'offre déjà le tableau du voyage.

Dès que l'aube, étalant sa blancheur,
Eteindra les sept pléiades,
Nolin, *Cazeau*, *Pozzy*, sourire en bouche,
Avec ton frère, tes deux neveux et moi,
Nous partons sans bruit, à défaut de carrosse,
Sur un char mal graissé et pesant
Qu'un vieux cheval aveugle, boiteux et sourd,
Sur le grand chemin avec peine traîne,
Pour mériter cinquante sous par jour.
Nous arriverons, mais nous ne savons pas quand;
Layrac est loin, et nous marchons doucement;
Il est déjà tard; la vaillante pastourelle
A déjeûné au milieu du pré riant;
Et le soleil, derrière son char radieux,
A déjà vu fuir la dixième heure,
Que, grommelant contre notre cheval,
Nous sommes encore vis-à-vis l'Hôpital.

Pour raccourcir la longueur d'une route
Qui nous paraît pavée en pierre aigue,
Alors ton frère, que nous écoutons tous,
Fait résonner ton sermon sur l'enfer.
Tandis qu'au bruit de la sainte trompette
Notre pensée est dans le gouffre ardent,

De moun trabal bendrèy sans douto à bout ;
L'ourme tan fièr fîblo dins sa jouynesso,
Sèy jouyne enquèro et lou ten pot fa tout.
En attenden, ma Muzo se rappèlo
Qu'al més d'abriou, quan beyren de noubèl
Sul ber gazoun flouri la pimparèlo,
Dibèn tourna dins toun poulit castèl ;
Et l'abeni qu'apunto soun bizatge
M'offro dejà lou tablèou del bouyatge :

D'abor que l'aoubo estalan sa blancou,
Encrumira las sèt luts de la clouco,
Nolin, Cazeau, Pozzy, souriré en bouco,
Dambé toun fray, tous dus nebouts et jou,
Partèn sans brut, à faouto de carrôsso,
Sur un trousquil, mal grechat et fort lour,
Qu'un bièl chibal abugle, tor et sour,
Sul gran cami dambé peno trigôsso,
Per merita cinquanto sos per jour.
Arribaren, mais nou sabèn pas couro,
Layrat és lèn et marchan douçomen ;
Es dejà tard ; la balento pastouro
A dejunat al mièy del prat rizen ;
Et lou sourel darrè soun char luzeu
A dejà bis fugi la detzièmo houro,
Que, rabagnan countro nostre chibal,
Enquèro sèn bis-à-bis l'Espital.

Per accourci la loungou d'uno routo
Que nous parey grabâdo en macho-fèr,
Alors toun fray, que tout lou mounde escouto,
Fay retenti toun sermou sur l'infèr.
Tandis qu'al brut de la sento troumpeto,
Nostro pensâdo és dins lou gouffre arden

Il nous semble que nous allons plus vite ;
Et *Janivois* et encore *la Capelette*
Derrière nous passent rapidement.

Mais tout à coup, ô plaisante aventure !
Presque à la fin de ton sermon parfait,
Quand de Caron tu nous peins le visage
Et le bateau glissant sur l'eau en feu,
Un gouffre s'ouvre, et la troupe remarque
Sur un grand ruisseau bouillant, que soudain
Nous prenons pour le ruisseau terrible de la mort.
Un vieux marin démarrant sa barque,
Pour nous passer coup sec de l'autre côté,
Tous, à la peur que cet homme nous donne,
Nous allons fuir ; mais au mot de *peureux !!*
Nous tournons la tête, nous reconnaissons la Garonne;
Nous la traversons moitié riants, moitié muets,
Et de midi que ton horloge sonne
Avec plaisir nous comptons les douze coups.

Pour la seconde fois la troupe a pris l'essor ;
Déjà nous voyons ton superbe perron ;
Notre cheval, ami de l'avoine,
Hennit, trotte et sent ton ratelier ;
Mais pour monter la côte mal pavée,
Il nous faut pousser le char par derrière.

Nous sommes arrivés enfin ; grand jour de fête
Dans ton palais ; d'un air pétulant
Tu fais un signal, ta cuisinière est prête ;
Nous nous attablons, car nous mourons de faim.

Loin de la gêne étroite,
O poète, notre ami,
Que ton festin est joli ;
Sans façon, sans étiquette,

Semblo qu'anan may biste que lou ben,
Et Janibouès, amay la Capeleto,
Darrè nous aous passon rapidomen.

Mais tout d'un cot, ô plazento abanturo!
Prèsque à la fi de toun sermoù parfet,
Quan de Caroun dessinnes la figuro,
Et lou batèou glitsan sur l'aygo en fet,
Un gouffre s'oubro, et la troupo remarquo
Sur un gran riou tout buillen, que d'abor
Prenen pel riou terrible de la mort,
Un bièl marin descadenan sa barquo
Per nous passa cot set de l'aoutre bord.
Touts, à la poou qu'aquel home nous douo
Anan fugi; mais al mot de *paouruts!!*
Biran lou cat, recounechèn Garono,
La trabersan mitat fols, mitat muts,
Et de mètjour, que toun relotge sono
Dambé plazé countan lous doutze truts.

Pel segoun cot la troupo s'és abiado;
Dejà bezèn toun superbe escalé;
Nostre chibal, amit de la sibado,
Harnillo, trôto et sen toun rastelè;
Mais, per mounta la costo mal pabado,
Nous cal poussa lou trousquil per darrè.

Sèu arribats anfin; gran jour de festo
Dins toun palay! D'un ayre petulen
Fas un signal, ta couzinero és presto,
Nous entaoulan, car mouren de talen.

Fôro de la jayno estreto,
O poèto, nostre amit,
Que toun frustin és poulit!
Sans fayssous, sans etiqueto,

Chacun suit son appétit ;
Ton goût simple se dessine
Sur tout, aussi tout nous plait ;
Cela vaut cent plats de plus,
D'être libre quand on dîne ! !

Arrivé frais, affamé,
Déjà chacun est rubicond ;
La langue alors se délie
Au trin-trin du gobelet ;
Mais entre la gaufre
Et la noisette et la figue,
Le bon vin coule à grands flots ;
Et bientôt ta muse entraînée
En brandissant ses grelots,
Fait de cette troupe joyeuse
Un troupeau de fous.
La raison n'est qu'une esclave ;
Ton esprit dans ses chansons
Fait claquer ses pétards ;
Notre sang boût comme sève ;
Il nous faut partir cependant,
Car nous voyons que déjà
Notre joli jour s'achève,
Et que ton esprit ardent
Comme l'esprit de ta cave,
Au temps à prêté des ailes ! !

Mais ma plume est fatiguée ;
Je m'arrête, car elle crache ;
D'ailleurs l'huile se tarit,
Déjà la mèche est brûlée
Et ma lampe s'éteint.

~~~~
~~~~

Cadun sièt soun appetit;
Toun gous simple se dessinno
Sur tout, tabé tout nous play;
Acos bal cent plats de may,
D'èstre libres quan l'on dinno!!

Arribat fresquet, moulet,
Dejà cadun és rullet;
La lengo alors se deligo
Al tran-tran del goubelet;
Mais entre lou curbèlet
Et l'abelâno et la figo,
Lou boun bi coulo à pichols;
Et lèou ta Muzo aberido
En brandin sous èsquirols,
Fay de la troupo afâdido
Un troupèl de faribols.
La razou n'és qu'uno esclâbo;
Toun esprit dins sas cansous
Fay claqua sous petadous;
Toun san bul coumo la sâbo;
Nous cal parti cependen
Car bezèn qu'en attenden
Nostre poulit jour s'acâbo,
Et que toun esprit arden
Coumo l'esprit de ta câbo,
A prestat d'alos al ten!

Mais ma plumo és fatigâdo,
M'arrèsti, car escupis;
D'aillur l'òli s'estourris,
Dejà la mèco és cramâdo,
Et moun carèl s'escantis.

LE TROIS DE MAI,

Poème couronné par l'Académie d'Agen.

DÉDIÉ A MONSIEUR M. DUVIGNEAU.

(3 Mai 1830.)

Sur son juchoir le coq a le droit de chanter.

En effleurant un tertre qui verdoie
Le long d'un bois fleuri de romarin,
Le premier Mai, la Baïse contemplait
Le grand château de son *Reyot* Henri.
Cette tour que les herbes couvrent;
Ces vieux murs lézardés, lui rappellent
Un temps heureux;
Et *dévalant* le long de la garenne,
Dolentement, ainsi, elle conte sa peine,
Les yeux en pleurs :

« Triste penser de mon noble enfant
« Tu viens troubler mes eaux, sans cesse;
« Pleure Nérac! pastourelles du bocage
« Ne chantez plus... et que tout reste muet.
« Le nom d'Henri toujours vit, toujours dure...
« Et quand le Gave admire son visage
« Tant qu'il lui plaît...
« Moi, tristement, sur le sable que je traîne,
« Entre deux tertres, sans le voir, je coule, je coule,
« Et je suis sa mère!!

« Oui, sa mère! Pau vaniteux, et le Gave

LOU TRES DE MAY,

Poèmo courounat pel l'Academio d'Agen.

DÉDIAT À MOUSSU W. DUVIGNEAU.

(5 Mai 1830.)

Sur soun jouquè lou poul a lou dret de canta.

En flourejan un tap que berdejâbo
Lou loun d'un bos floucat de roumani,
Lou prumè May, la *Baïzo* layrâbo
Lou gran castèl de soun rèyot Hanry.
Aquelo tou que las hèrbos capèlon;
Aqués bièls murs fendaillats, li rapèlon
Un ten hurous;
Et debalan lou loun de la gareno,
Doulentomen, atal counto sa peno,
Lous èls en plous :

« Triste pensa de moun noble maynatge
« Bènes troubla mas aygos à-tengut;
« Plouro Nerac! pastouros del bouscatge
« Nou cantes plus... et que tout rèste mut.
« Lou noum d'Hanry toutjour biou, toutjour duro...
« Et quan lou *Gâbo* admiro sa figuro
« Tan que li play...
« Jou tristomen sul sable que carreji,
« Entre mous taps, sans lou beyre, aygourlèji...
« Et sèy sa may!!

« Obé, sa may! *Paou* gloutious, et lou Gâbo

« Si vantard n'est rien que son parrain;
« Et chaque jour, il fait bouillonner sa sève,
« Depuis qu'en bronze il a le buste d'Henri.
« Oh! je l'avais moi, sa statue, et superbe,
« Pour la dresser la place était choisie...
« Mais des méchants,
« Malgré Dijon qui me l'avait offerte,
« Au fond d'un chai la tiennent enfermée
« Depuis dix ans. »

A ces mots, Dijon, qui l'écoutait,
Jette sur elle un regard de pitié :
Le pâtre couronné de chèvre-feuille
N'achève pas son refrain amoureux.
Le pêcheur, dans l'eau, oublie encore
Ses filets, ses hameçons, ses nasses,
Et ses cordages;
Et sur sa tour, pleine, pleine de lézards,
Le vieux Nérac sent tomber deux larmes
De ses paupières.

Mais tout à coup la couleuvrine tonne;
Peuple et Messieurs à la fois poussent un cri;
Le bruit redouble, la Baïse s'émeut;
Et le Préfet se présente, et lui dit :
« Paris m'envoie, réjouis-toi, Baïse,
« Près du château un piédestal se dresse
« A grands efforts;
« Épure de nouveau ton onde si troublée;
« Tu pleures ton fils... encore deux journées
« Et tu le verras! »

Aux cris d'amour qui déjà chansonnent,
Au bruit flatteur du canon réveillé,
Les *Néraquais* s'assemblent, se mêlent

« Tan bantariol n'és rés que soun payri ;
« Et cado jour, fay boujoula sa bâbo,
« Dumpèy qu'en brounzo a lou buste d'Hanry ;
« Soun estatuyo, ah ! jou l'abioy, poulido,
« Pel la masta la plaço èro caouzido...
« Mais de mechans,
« Malgré Dijoun que me l'abiò dounado,
« Al foun d'un chay la tenon enclâbado
« Dunpèy dèts ans. »

An aqués mots, Dijoun, que l'escoutâbo,
Jèto sur elo un regard piètadous :
Lou pastourèl floucat de litso-crâbo
N'acâbo pas soun refrin amourous.
Lou pescarè, pel l'aygo, oublido ênquèro
Sous callatous, sous claous, soun enguilèro ;
Et sous courdils ;
Et sur sa tou claoufido de sarnillos,
Lou bièl Nerac sen toumba dios grumillos
De sous perpils.

Mais tout d'un cot la couloumbrino touno ;
Puple et Moussus al cot pousson un crit ;
Lou brut groussis, la Baïzo s'estouno ;
Et lou Préfèt se presento et li dit :
« Paris me mando, enjôyo-té, Baïzo,
« Prèt del castèl un pè-d'estal s'alizo
« A tour de bras ;
« Torno esclari tas aygos tan troublados ;
« Ploures toun fil... enquèro dios journados
« Et lou beyras ! »

As crits d'amou que dejà cansounejon,
Al brut flattous del canou rebeillat,
Lous Neraqués s'apilon, s'abarrejon

Au tour de l'homme au chapeau étoilé.
Quand naît l'espoir les chagrins s'oublient;
La mère, l'enfant, le vieux, le jeune, crient:
Tous à la fois:
Oh! vive toi, Préfet, qui nous gouvernes,
Comme Dijon, nous t'aimerons, si tu nous rends
Notre bon Roi!

Cependant, la renommée
Étend avec légèreté
Cette nouvelle étincelante
Dans tout le département:
Soudain, comme un coup d'éclair,
On voit la Gascogne soulevée;
Et dans un signe de croix,
Vers les bords, premier théâtre
De la vie d'Henri-Quatre,
Les Gascons cheminent tous.

Combes et collines foisonnent
De milliers de campagnards;
Les grands chemins s'encombrent
Et de chars et de piétons.
Un jour passe, un autre rayonne;
A la fête de famille
En chantant chacun s'en va;
Grand et petit, riche et pauvre;
Et Nérac n'en peut plus contenir
Qu'il en arrive encor! encor!

Sur les rocs enfin, la troisième journée
Du mois de Mai commence à poindre;
Tout se réveille et la rosée fraîche
En grains d'argent cesse de gouteler.
L'air est si pur, le soleil qui se lève

Al tour de l'hôme al capèl estelat.
Quan nay l'espouèr lous pèssomens s'oublidon ;
La may, l'efan, lou biel, lou jouyne, cridon
Touts à l'un cot :
Oh! bibo tu, Prefèt, que nous coumandes,
Ayman Dijoun, t'aymaren, se nous mandes
Nostre Rèyot!

Cependen, la Renoumado
Esplandis laougèromen
Nôstro noubèlo alucâdo
Dins tout lou departomen.
Talèou, coumo un cot d'esclayre,
On bey la Gascougne en l'ayre ;
Et dins un sinne de crouts,
Cats as bors, prumè theâtre
De la bito d'Haury-Quatre,
Lous Gascous galopen touts.

Pèts et coumbos se garnissou
De milès de campagnars;
Lous grans camis se claoufisson
Et de piètouns et de chârs.
Un jour passo, un aoutre brillo;
A la fèsto de famillo
En cantan cadun s'embay;
Gran et pitchou, riche et paoure;
Et Nerac n'en pot plus claoure
Que n'arribo enquèro may.

Sus rocs anfin, la troizièmo journâdo
Del mes de May coummenço à punteja ;
Tout se rebèillo et la fresco rouzâdo
En grus d'argen finis de gouteja.
L'ayre és tan fi, lou sourel que se lèbo

Pour nous payer son plus brillant tribut...
Paraît si beau,
Que l'on dirait, que dans la cour céleste,
Les anges fous de voir notre fête,
Ont ouvert les grands battants du ciel.

Cependant sur la place, près de la Baïse ;
Sur le piédestal neuf, un colosse dressé
S'élève fier d'une triple devise...
D'un voile blanc encore il est couvert ?
Autour de lui la troupe se déploie,
Et l'œil plombé, ferme la triple haie...
Mais du soleil
Un dard doré a déchiré la gaze,
Et les Gascons en voyant une épée
Déjà criaient : C'est lui ! c'est lui !

Lorsqu'à travers cette foule immense
Une autre foule arrive à petit bruit,
S'ouvre un passage et s'avance en maîtresse
Jusques au pied de l'homme caché.
Personne ne parle et nul ne sourcille...
Tout est brûlant, chaque veine pétille...
La fièvre croît...
Un coup de canon part ; trois nymphes se retournent ;
Trois blancs cordons se remuent, se tirent ;
La gaze tombe... et notre Henri paraît !

Les cris d'amour qui aussitôt s'unissent
Font trembler les murs de son palais.
Lui en est heureux ; ses yeux s'enflamment...
On dirait qu'il vient de visiter sa mère.
Sa bouche s'ouvre au grand jour qui l'éclaire,
Et semble dire au peuple qui le boit des yeux :
« Braves Gascons,

Per nous paga sa pu brillanto rèbo
Parey tan bèl,
Que l'on diyò, que dins la cour celèsto,
Lous anges fols de beyre nostro fèsto,
An alandat lous grans battans del ciel.

Entreten, sul placè, proche de la *Baïzo*,
Sul gran pè-d'estal nèou, un colosso mastat
S'ennarto fièr d'uno triplo debizo...
D'un bouèlo blan enquèro és capelat?
A l'entour d'el la treupo se desplègo,
Et, l'èl ploumbat, formo la triplo sègo...
Mais del sourel
Dus fissous d'or an esquissat la gazo,
Et lous Gascous en beyren uno espazo
Dejà dizion : Acos el! acos el!

Quan à trabès aquelo foulo espesso
Uno aoutro foulo arribo à pitchou brut,
S'oubro un passatge et s'abanço en mestresso
Jusques al pè de l'hôme rescoundut.
Digun nou poulso et nat èl nou perpillo...
Tout és flamben, càdo beno petrillo...
La fièbre crey...
Un canou part; tres maynados se biron;
Tres courdounets se boulegon, s'estiron;
La gazo toumbo... et nostre Hanry parey!

Lous crits d'amou que talèou se junisson
Fan trambouIa lous murs de soun palay.
El, n'és hurous; sous èls s'escalourisson...
Semblo que bèn de bizita sa may.
Sa bouco s'oubro al gran jour que l'esclayro,
Et semblo dire al puple que lou layro :
« Bràbes Gascous,

« A mon amour pour vous vous devez croire;
« Venez ! venez ! j'ai plaisir de vous voir !
« Approchez-vous ! »

Mais quels fiers géants sauvages,
Revêtus de peaux de brebis,
Viennent au pas des orages,
Sur des échasses perchés ?
Nul obstacle ne les arrête;
Près du Roi de la fête
Ils arrivent tous à la fois ;
Et le vieux qui les commande,
Vétéran de notre Lande,
Leur fait résonner ces mots :

« Pâtres de la rase plaine,
« Au son du tambourin,
« Vous avez franchi thuie et bruyère
« Pour voir notre *Henriquet* ;
« Le voici ! Votre mémoire
« Se rappelle son histoire ;
« Cependant, permettez-moi,
« Dans sa ville nourricière,
« De vous redire encore
« Ce que je vous ai dit souvent.

« Chaque siècle, à son passage,
« L'offre pour exemple aux Rois ;
« Si l'un vante son courage,
« L'autre exalte ses bienfaits.
« Il est vrai, qu'en fait d'amourettes,
« Il nous a fait force algarades;
« Mais maudits soient les ingrats

« A moun amou per bous aou dibès creyre ;
« Benès ! benès ! èy plazé de bous beyre !
« Approucha-bous ! » (1)

Mais quis fièrs géans saoubatges,
De pèl d'ourso mantelats ;
Bènon al pas des aouratges,
Sur d'escarsos ennartats ?
Nâdo caouzo lous arrèsto ;
Proche del Rèy de la fèsto
Arrîbon touts à pilots ;
Et lou biel que lous coummando,
Beteran de nostro Lando,
Lous y sono aquestes mots :

« Pastous de la razo plano,
« Al soun del tambourinet,
« Abès franchit toujo et brâno
« Per beyre nostre Hanriquet ;
« Lou baclou ! Bostro memouèro
« Se rappèlo soun histouèro ;
« Permetè-mé, cependen,
« Dins sa bilò nourricièro,
« De bous tourna dire enquèro
« Çò què bous èy dit souben.

« Cado siècle, à soun passatge,
« L'offro per exemple as Rèys,
« Se l'un banto soun couratge,
« L'aoutre encanto sous bienfèys.
« Es bray, qu'en fèt d'amouretos,
« Nous a fèy forço escampetos ;
« Mais balisco pes ingrats

(1) Ces quatre vers sont gravés sur l'une des faces du piédestal de la Statue.

« Qui sur cela le noircissent :
« Il a cent vertus qui rayonnent
« Pour chacun de ses péchés !

« Combien de fois, le dimanche,
« Quittant ses brillants palais,
« Il venait, sans se faire connaître,
« Au coin du feu de nos pères.
« Là, assis sur la dure,
« Mangeant le pain de seigle,
« Vidant souvent notre verre de bois
« En cachette il les aidait,
« Et de ses yeux s'assurait
« Qu'ils mettaient la poule au pot.

« Et de loin, pendant la guerre,
« Quand seulement d'un regard
« Il faisait trembler la terre,
« Il parlait d'eux, et souvent.
« Mais un jour, oh ! pensée triste !
« Une âme noire, damnée,
« Nous fit tous orphelins ;
« Depuis, la Lande à toute heure
« Se le rappelle et le pleure,
« Triste comme ses vieux pins.

« Enfin, Dieu nous le renvoie,
« Le voici ! vive *Henriquet !* »
— Il se tait, et cent cris de joie
Répondent au vieux Landais.
Aux pieds du Roi qu'ils fêtent
Les géants le caressent,
Et glorieux, l'œil en feu,
Ils se retournent sans vergogne
En criant à la Gascogne :
« Nous l'avons vu... et touché ! »

« Que sur acos lou negrejon :
« A cent capuzos que daourèjon
« Per cadun de sous pecats !

« Coumbien de cots, lou dimeche,
« Quitan sous luzens palays,
« Begno, sans se fa tounecle,
« Al confin de nostres pays.
« Aqui, setut sul la duro,
« Minjan lou pa de mesturo,
« Bidan souben nostre got;
« Al sarrat lous adujabo,
« Et soun èl s'assigurabo
« Que mettion la poulo al pot.

« Et de lèn, penden la guèrro,
« Quan d'un regard soulomen
« Fazio trambounla la terro,
« Parlabo d'es, et souben.
« Mais un jour, tristo pensado !
« Uno amo negro, dannado,
« Nous fasquèt touts orfelins;
« Dumpèy, la Lando à touto houro
« Se lou rapèlo et lou plouro,
« Tristo coumo sous bièls pins.

« Anfin, Dieu nou lou rambeyo,
« Lou baci, Bibo Hanriquet ! »
— Se tayzo; et cent crits de joyo
Respoundon al Lanusquet.
As pès del Rèy que festejon
Lous géans lou poutounejon,
Et glourious, l'èl alucat,
Se rebiron sans bergougno
En cridan à la Gascougno
« L'abèn bis... amay toucat ! »

Le peuple entraîné, soudain,
Par milliers, des quatre bords,
Se précipite sur le bronze;
Et s'élevant sur ses pieds,
Chacun, avec son cœur de braise,
Baise, baise son épée,
Son casque, ses fleurs de lis;
Et la Statue adorée,
Pour se mettre à portée de tous,
Semble se rapetisser...

Mais le timpanon rassemble
Les géants éparpillés;
Le grelot de la Folie
Tinte de tous côtés;
Jamais la joie qui ensorcelle,
N'a vu fête de famille
Pareille : ici, là-bas,
Tout danse, tout pirouette,
Et la soie se mêle
Avec la bure et le lin.

Tandis que Pau, brûlant de jalousie,
Devant ses rochers s'obscurcit, froid et muet;
Qu'entre ses tertres, maintenant sans poésie,
Le Gave triste apaise son bruit;
Comme du temps de *Jeanne* et *Marguerite*,
Près de son fils la Baïse radieuse
Fait bouillonner ses flots, ses bords sont trop étroits;
Et notre vieux Nérac dont le chagrin s'apaise,
Revient jeune; et orgueilleux, noblement se pavane
Sur son ancien château... et ses vieux fondements!

Lou puple entraynat, de suito,
Des quatre bors, à milès,
Sul brounzo se precipito;
Et s'enleban sur sous pès,
Cadun, dans soun co de brazo,
Poutounejo soun espazo,
Soun casquo, sas flous de lys;
Et l'Estatuyo adourado,
Per may se mettre à pourtado,
Semblo que s'apitchounis...

Mais lou timpanou ralio
Lous géans escampillats;
L'esquirol de la Folio
Tindîno de touts coustats;
Jamay joyo qu'ensourcillo,
N'a bis fèsto de famillo
Coumo aquelo : aci, là-bas,
Tout danso, tout biroulejo,
Et la sedo s'abarrejo
Dan la dourgno et l'estoupas.

Tandis que *Paou*, craman de jalouzio,
Daban sous rocs s'encrumis, fret et mut;
Qu'entre sous taps, aro sans poèzio,
Lou *Gâbo* triste amatîgo soun brut;
Coumo del tem de *Jano* et *Margarido*,
Prèt de soun fil la *Baïzo* enluzido,
Fay boujoula sous flots, sous bors soun trop estrets;
Et nostre bièl Nerac doun lou chagrin s'amayzo,
Torno jouyne; et glourious, fièromen se palayzo
Sur soun anciè̀n castèl... et sas bièillos parets!

AU POÈTE HIPPOLYTE MINIER, DE BORDEAUX.

(1852)

Mardi, débarrassé d'un rimeur ennuyeux,
Qui m'avait donné les vapeurs
En me frappant de vers trois heures entières,
J'étais livré à de tristes pensées
Dans ma boutique tout seul,
Quand le courrier, léger comme le vent follet,
Vint en sautillant, à dix heures sonnées,
Me porter ton bouquet.

Oh ! ton bouquet me plaît ! les fleurs en sont choisies ;
Toutes sont fraîches ! jolies !
Toutes ont su me plaire !
Prises au sein de la nature
Elles me parfument d'une odeur franche ;
Et ne font pas éternuer,
Comme tant de fleurs qui nous suffoquent
Dès que nous les avons dessus ;
Fleurs que des rimailleurs ont trempé dans le musc
Pour s'embaumer quand ils nous embaument.
Fleurs de rebut, fleurs qui n'ont pas de miel,
Fleurs que jamais l'homme ne désire ;
Fleurs qui *détraquent* le cerveau
Du malheureux qui les respire...

Poëte, j'étais chagrin ; mais ma joie renaît ;
Car ton joli bouquet me plaît.

Et le conseil qui l'accompagne,
M'aurait plu encore davantage peut-être ;
Mais franchement, très-cher, dans ma solitude,

AL POÈTO HYPOLITO MINIER, DE BOURDÈOU.

(1832.)

Dimars, debarrassat d'un rimayre ennoujous,
Que m'abiò baillat las bapous
En me tustan de bèrs tres houros empenados,
Eri librat à de negros pensados
Dins ma boutiquo tout soulet,
Quan lou couriè, laougè coumo lou ben foulet,
Benguèt en saoutiquan, à dèts houros sounados,
Me pourta toun bouquet.

Oh! toun bouquet me play! las flous n'en soun caouzidos :
Toutos soun fresquetos! poulidos!
Toutos an sagut m'agrada!
Prezos al se de la naturo
Me parfumon d'uno aoudou puro;
Et nou fan pas esternuda,
Coumo tan de flous que nous caoumon
Talèou que las abèn dessus;
Flous que de rimaillurs an trempat dins lou mus
Per s'embaouma quan nous embaoumon.
Flous de rebut, flous que n'an pas de mèl,
Flous que jamay l'hôme desiro;
Flous que destràquen lou cerbèl
Del malhurous que las respiro...

Poèto, èri chagrin, mais ma joyo renay,
Car toun poulit bouquet me play!

Et lou counsel que l'accoumpagno,
M'aouyo plazut enquèro may belèou;
Mais francomen, paourot, dins ma campagno,

Je me l'avais donné plutôt.
Si cela est un honneur, je le veux ;
Et je le veux, car il m'appartient !
Ce que tu me dis aujourd'hui, je me l'ai dit bien souvent :
Dans ma lampe, chez moi, mieux vaut brûler de l'huile,
Que de la cire chez les grands, dans l'*épargne* d'argent.

Qui pauvrement nâquit se contente de peu ;
Heureux dans ma maison, nul château ne me tente ;
Et s'il est vrai, dans ma pauvreté,
Que j'attende de la Gloire un regard bienveillant,
Dût-elle m'en accorder trente,
Jamais je ne les achèterais avec ma liberté !

Aussi n'aies pas peur que laissant sa *chambrette*,
Et ses petits sabots, et son corset en serge,
Ma Muse aux grands portails s'en aille, à genoux,
Secouer la clochette d'or et faire triple courbette
Pour devenir demoiselle
Dans le palais des grands seigneurs ;
Elle est née chez le peuple, au sein du peuple elle reste ;
En bas comme là-haut il y a du laurier aussi !
Mais en bas, là-haut, partout elle honore le savoir ;
Qu'elle le voie en manteau, en veste,
Elle le salue et fait son devoir.

Telle est ma Muse, ami : en paysanne vêtue,
Elle rit, s'amuse, taquine, allume l'encensoir ;
Elle est triste, folâtre, et la main qui la guide
Sans cesse guidera le rasoir et le peigne.
Il est vrai, et la chose est vieille,
Qu'une plume, un rasoir s'unissent à merveille :
Ils font tous deux un travail de tête ;
Gare donc aux malins qui m'auront attaqué !
Mon arc qui paraît faible comme une broussaille,

Jou me l'abioy dounat pulèou.
S'acos és un aounou, lou bôli ;
Et lou bôli, car m'apparten !
Ço que dizes anèy, me z'èy dit pla souben :
Dins un carel, che jou, bal may que burli d'ôli,
Que de ciro ches grans dins l'espragno d'argen.

Qui paouromen nasquèt dambé paou se countento ;
Hurous dins moun oustal, nat castèl nou me tento ;
Et s'és bray, dins ma paouretat,
Qu'attendi de la Glôrio un cot d'èl de bountat,
Dibèsse m'en accourda trento,
Jamay lous croumpayoy dambé ma libertat !

Tabé n'atges pas poou que daychan sa crambeto,
Et sous pitchous esclots, et soun juste en sargeto,
Ma Muzo as grans pourtals s'en angue, à ginouillous,
Brandi l'esquiro d'or et fa triplo courbeto
Per debeni doumayzeleto
Dins lou palay des grans segnous ;
Es nascûdo chel puple, al sé del puple rêsto ;
En bas coumo lassus y'a de laourè tabé !
Mais bas, lassus, pertout honoro lou sabé ;
Que lou besqu'en mantèl, en bèsto,
Lou saludo et fay soun débé.

Talo és ma Muzo, amit : en payzano bestido,
Rits, s'amuzo, taquino, aluco l'encensouèr ;
Es tristo, faribôlo, et la ma que la guido
A-tengut guidara lou pegne et lou razouèr ;
Es bertat, et la caouzo és bièillo,
Qu'uno plumo, un razouèr s'unisson à merbèillo :
Fan tout dus un trabal de cat ;
Garo doun as malins que m'aouran attaquat !
Moun arquet que parey feble ccumo uno brôco,

A deux coups à tirer : si l'un manque, l'autre touche,
Et souvent perce jusqu'au vif ;
Poètes, battez-moi sur un lambeau d'écrit ;
Je n'ai qu'un brin de laurier ; moissonnez-en une gerbe,
Cela m'est égal ; si en rimant, le poète gascon
Vous manque par l'esprit, il vous accroche au menton ;
Et si avec ses vers il ne vous fait pas la barbe,
Il vous la fait d'une autre manière.

LA PREMIÈRE COURONNE.

A BORDEAUX, GRANDE FÊTE DE CHARITÉ.

(28 Juin 1837.)

De dix ans plus jeune, quand j'osai
Conduire pour la première fois, loin de son berceau,
Ma muse nue de lauriers,
Sur la Garonne je descendis ;
Bordeaux le premier lui sourit,
Et d'un beau laurier la décora.
Bordeaux porte bonheur sans doute :
Depuis lors, partout, sur ma route,
Même dans Paris si fier,
Elle a trouvé sourires et fleurs.

Ma muse maintenant aussi, du fond de sa vallée,
Toujours vers Bordeaux me pousse à la sourdine ;
Je cède souvent les yeux fermés ;
Et la part du poète est toujours la meilleure ;
Car les poètes sont comme les amoureux :
Eux, n'oublient pas plus la première couronne,
Que les cœurs aimants
Leurs premières amours ! !

A dus cots à tira ; s'un manquo, l'aoutre tôco,
Et souben piquo jusqu'al biou ;
Poètos, battè-mé sur un brigal d'escriou ;
N'èy qu'un bren de laourè, sega-n'en uno garbo,
M'és égal ; s'en riman, lou poèto gascou
Bous manquo pel l'esprit, bous acrocho al mentou ;
Et se dambé sous bèrs nou bous fay pas la barbo,
Bous la fay d'uno aoutro fayssou.

LA PRUMÈRO COUROUNO.

A BOURDÈOU, GRANDO FÈSTO DE LA CARITAT.

(28 Juin 1837.)

Dèts ans pu jouyne, quan gaouzèri
Mena pel prumè cot, lèn de soun pitchou brès,
Ma muzo nûdo de laourès,
Sul la Garôno debalèri ;
Bourdèou lou prumè li riguèt,
Et d'un bèl laourè la flouquèt.
Bourdèou porto bounhur sans douto :
Dezunpèy, pertout, sur ma routo,
Mèmo dins Paris tan fièrous,
Ey troubat sourires et flous.

Ma muzo aro tabé, del foun de sa coulino,
Toutjour cats à Bourdèou me pousso à la sourdino ;
Li cèdi souben de clucous ;
Et la part del poèto és toutjour la millouno,
Car lous poètos soun coumo lous amourous :
Es, n'oublidon pas may la prumèro courouno,
Que lous còs amistous
Las prumèros amous ! !

MES SOUVENIRS.

A Monsieur Florimond de Saint-Amans.

(1830.)

I

Eh bien ! puisqu'il le faut, puisque je le promis,
Je vais vous raconter tout, même ma naissance.

Vieux et cassé, l'autre siècle n'avait
Qu'une couple d'ans à passer sur la terre,
Quand au recoin d'une vieille rue,
Dans une maison où plus d'un rat vivait,
Le jeudi-gras, derrière la porte,
A l'heure où l'on fait sauter la crêpe,
D'un père bossu, d'une mère boiteuse,
Naquit un enfant, et cet enfant... c'est moi.

Si un prince naît, le canon le salue ;
Ce salut annonce le bonheur ;
Mais moi, pauvret, fils d'un pauvre tailleur,
Aucun pétard n'annonça ma venue ;
Le vacarme seul d'un grand charivari
Que mes voisins faisaient à mon voisin,
Assourdit mes oreilles *viergettes*
D'un bruit affreux de cornes, de chaudrons,
Et que ne venaient faire retentir que plus
Trente couplets composés par mon père.

Mais sans canon, sans tambour, sans trompette,
Aussi bien grandit l'enfant du peuple au berceau !
Bien emmailloté dans des langes grossiers

MOUS SOUBENIS.

A Moussu Florimoun de Sent-Amans.

(1830.)

I

Eh-bé ! perqué zou cal, perqué zou proumetèri,
Bous baou racounta tout, mêmo coumo nasquèri.

Bièl et cruchit, l'aoutre siècle n'abiò
Qu'un parel d'ans à passa sul la terro,
Quan al recouèn d'uno bièillo carrèro,
Dins un oustal oùn may d'un rat bibiò,
Lou ditchaou-gras, darrè la porto,
A l'houro oun fan saouta lou pescajou,
D'un pay boutsut, d'uno may torto,
Nasquèt un drolle, aquel drolle... acos jou.

S'un prince nay, lou canou lou saludo ;
Aquel salut announço lou bounhur ;
Mais jou, paouret, fil d'un paoure taillur,
Nat petadou n'announcèt ma bengudo ;
Lou champiou soul d'un gran chalibari
Que mous bezis fazion à moun bezi,
Ensourdisquèt mas aoureillos biergetos
D'un brut affrous de cornos, de cassetos,
Et que begnon fa reboumbi que may
Trento couplets coumpouzats per moun pay.

Mais sans canou, sans tambour, sans troumpeto,
Tapla grandis l'efan del puple al brès !
Bièn encoucat dins de panèls groussiès

Tout rapiécés ; couché sur ma petite couëte
Toute farcie de plumes d'alouette,
Maigre, chétif, mais nourri de bon lait,
Autant je grandissais que fils d'un roi !

Ainsi longtemps, longtemps on me dorlota ;
Ainsi l'on m'a dit que mes sept ans vinrent.

Maintenant pour moi tout devient intéressant ;
Car pour peindre il faut peindre ce qu'on sent.
Et moi déjà je sentais, vous pouvez me croire ;
Car à sept ans il me semble me voir,
La corne en main, coiffé de papier gris,
Suivre mon père dans les charivaris.
Que j'étais content quand la corne ronflait !
Mais de plaisir que mon cœur se gonflait,
Lorsque dans les flots, portant mon goûter,
Pieds nus, tête nue, j'allais broussailler.
Je n'étais pas seul ; nous étions vingt, nous étions trente ;
Oh ! que mon âme était joyeuse
Quand nous partions tous, sitôt midi venu,
En entonnant : *L'agneau que tu m'as donné*...
De ce plaisir le souvenir m'exalte !

Riches enfants, petits mignards, vous autres
Qui, accroupis dans un salon bien chaud,
Vous endormez sur les capucins de cartes,
Ou qui suez à faire un petit saut,
Si vous nous voyiez nous vous ferions envie ;
Vous jetteriez bientôt capucins et raquettes ;
Vous préfèreriez le soleil au coin du feu,
Car la santé à nul coin du feu ne demeure :
Vêtus, vous autres, vous vous enrhumez dedans ;
Demi-nus, nous autres, nous nous portons bien dehors.

Tout petassats ; couchat sur ma couyneto
Touto sarcido en plumo de laouzeto,
Magre, menut, mais nourrit de boun lèy,
Tan grandissioy coumo lou fil d'un rèy !

Atal loun-ten, loun-ten me poupounèron ;
Atal m'an dit que mous sèt ans benguèron.

Aro per jou tout bèn interessen,
Per pla pintra cal pintra ço qu'on sen.
Et jou déjà sentioy, poudès me creyre ;
Car à sèt ans me semblo de me beyre,
La corno en ma, couffat en papè gris,
Siègre moun pay dins lous chalibaris.
Qu'èri counten quan la corno rounflàbo !
Mais de plazé que moun co.se gounflàbo,
Quan pes illots, pourtan moun brespailla,
Pè nut, cat nut, anàbi broucailla.
N'èri pas seul : èren bint ! èren trento !
Oh ! que moun amo èro countento
Quan partian touts, talèou mètjour sounat,
En entounan : *L'agnèl que m'as dounat.* (1)
D'aquel plazé lou soubeni m'ennarto !

Riches efans, pitchous béziats, bous aou
Qu'amarrouats dins un saloun bien caou,
Bous endroumès sus capuchins de carto,
Ou que suzas en fàn un pitchou saou,
Se nous bezias bous fayan embejetos ;
Jetayas lèou capuchins et raquetos ;
Preferayas lou sourel al coufin,
Car la santat à nat coufin damôro :
Bestits, bous-aou, bous enrumas dedins ;
Mièy nuts, nous aou, nous pourtan bien defôro.

(1) Vieille chanson célèbre du pays.

Aussi, des prés, voyez-nous, voyez-nous
Piétiner le velours si sablonneux !
A l'île, amis ! le plus vaillant nous crie ;
A l'île, amis ! répétons-nous tous à la fois ;
Et aussitôt, dans l'île éclaircie,
Nous nous dépêchons de faire notre fagot ;
Écorces, copeaux, branches menues, souches mortes,
Sont arrangés entre deux liens d'osier ;
Gloire à nous ! notre fagot est fait
Et lié une heure avant la nuit.

Nous en profitons : des branches nous balancent,
Et nous ne rentrons qu'à la fuite du jour.
Mais qu'il est joli le tableau du retour !
Sur trente têtes trente fagots sautillent,
Et trente voix forment, comme en partant,
Même concert avec même refrain.

Ainsi, chaque an, je passais mes journées,
Depuis les *Rois* jusqu'aux *moissons ;*
Mais quand Saint-Jean, dieu guerrier des enfants,
Pour faire son feu levait ses armées,
Je prenais mon rang parmi ses diablotins.
Malheur à moi lorsque, dans une rue,
Deux régiments se battaient ! je me battais ;
Mais coups de poing, coups de sabre de bois,
Sur tout mon corps claquaient de manière
Que moi, pauvret, moi, dans chaque combat,
Le moins hardi, j'étais le plus criblé.

La paix faite, nous désarmions,
Et de soldats nous devenions picoreurs.
Oh ! que j'ai franchi de haies et de murs !
Que de cerises et de prunes nous volions !

Tabé des prats, gayta-nous, gayta-nous
Escarpina lou belour tan sablous!
A l'illo, amits! lou pu balen nous crido;
A l'illo, amits! repetan touts al cot;
Et talèou dins l'illo esclarido,
Nous afanan de fa nostre fagot;
Pèls, esclapous, brinços, souquetos mortos,
Soun acatsats entremièy diòs endortos;
Glôrio à nous aou! nostre fagot és fèy
Et ligoussat uno houro aban la nèy.

N'en proufitan : de brencos nous pourticon,
Et nou'n benèn qu'à la futo del jour.
Mais qu'és poulit lou tablèou del retour!
Sur trento cats trento fagots saouticon,
Et trento bouès formon, coumo en partin,
Mêmo councèr dambé mêmo refrin.

Atal, cado an, passâbi mas journados,
Dunpèy lous Rèys jusqu'à las segazous;
Mais quan Sen-Jan, diou guerriè des pitchous,
Per fa soun fèt lebâbo sas armados,
Prenioy moun ren permi sous diablatous.
Malhur à jou quan, dins uno carrèro,
Dus regimens se battion! me battioy;
Mais cots de puns, cots de sabres de boy,
Sur tout moun corp petâbon de manièro
Que jou, paouret, jou, dins cado coumbat,
Lou men hardit, èri lou may boumbat.

La pats fèyto, nous dezarmâben,
Et de souldats begnan picourèyurs.
Oh! qu'èy franchit de sègos et de murs!
Que de guindouls et de prunos panâben!

Des verts rameaux, tombaient à la fois
La poire mûre et le vert abricot.
J'étais partout; il me faudrait cent trompettes
Pour proclamer toutes mes escapades !
Combien de fois la pêche, le brugnon,
M'ont fait grimper comme un écureuil;
Combien de fois, du paysan qui hersait,
J'ai égrené le raisin qui se colorait;
Bref, des jardins on m'appelait le fléau,
Et j'en étais fier; mais que voulez-vous, la nature
Laisse toujours une ombre à son tableau,
Heureux au moins celui qui se l'éclaircit !

Il est vrai, pourtant, qu'à travers tout cela
J'étais rêveur; que le seul mot : *École*,
Me rendait muet, et faisait sur mon cœur
Le même effet que le son d'une vielle !
Mais ce mot, d'ordinaire si doux,
Me faisait mal quand ma mère qui filait,
En me regardant d'un air apitoyé,
A mon grand-père tout bas le prononçait.
J'aurais pleuré; pourquoi? je n'en sais rien;
Mais j'étais triste un grand moment près d'eux.
Quelque chose de plus me rendait triste encore;
Et voici quoi : d'ordinaire, chaque foire
Venait remplir mon petit gousset;
Or, quand j'avais porté quelque paquet,
Vite à ma mère je donnais ma *boursette*;
Il y avait des sous, souvent une petite pièce;
Eh bien ! toujours en soupirant un peu,
Elle disait : « Pauvret, tu viens bien à-propos ! »
Dieu ! sur le moment cela me poignardait !
Mais sur mes lèvres bientôt revenait mon sourire,
Et léger comme un papillon,

Des bers ramèous, toumbâbon à l'un cot
La pero gollo et lou ber aoumicot.
Eri pertout; me cadro cent troumpetos
Per encanta toutos mas escampetos !
Coumbien de cots lou precèt, l'aourignol,
M'an fèy grimpa coumo un rat esquirol;
Coumbien de cots, del payzan que cascâbo,
Ey pelucat lou razin qu'albayrâbo;
Bref, des cazals m'appelâbon lou flèou,
Et n'èri fièr, que boulès, la naturo
Daycho toutjour uno oumbro à son tablèou,
Hurous aoumen aquel que se l'escuro!

Es bray pourtan; qu'à trabès tout aco
Eri rebur; que lou soul mot : *Escólo*,
Me randiò mut, et faziò sur moun co
Lou mêmo effet què lou soun d'uno biòlo!
Mais aquel mot, d'ordinari tan dous,
Me faziò mal quan ma may que filâbo,
En me gaytan d'un ayre piètadous,
A moun gran-pay tout bas lou prounounçâbo.
Aouyoy plourat; perqué? n'en sabioy res;
Mais èri triste un gran moumen prèt d'es.
Quaouqueumet may me randiò triste enquèro;
Et zou baci : d'uzatge, câdo fièro
Begno rampli moun pitchou boursiquet;
Or, quan abioy pourtat quaouque paquet,
Biste à ma may baillâbi ma bourseto :
Y'abiò de sos, souben uno pesseto;
Eh-bé! toutjour en soupiran un paou,
Diziò : « Paourot, bènes bien à-prepaou ! »
Diou! sul moumen acos me coutelâbo!
Mais sur mous pots, lèou moun rire tournâbo,
Et laougè coumo un parpaillol,

Plus que jamais je redevenais folâtre.

Oh ! je me faisais, dans cet âge tendre,
Un grand plaisir du plaisir le plus mince ;
Vendanges arrivaient, j'allais grapiller;
L'hiver venait, gelant à pierre fendre,
Faute de bois, je m'allais *soleiller*
En attendant l'heure d'aller veiller;
Car de l'hiver si laid que la veillée est belle !
Dans une chambre nous étions quarante assis ;
Suspendu au bout d'un morceau de roseau,
Un vieux lampion nous prêtait sa lumière ;
A vingt quenouilles, vingt fuseaux raboteux
Faisaient du fil gros comme de la ficelle ;
Un long silence aussitôt se faisait ;
Et, devidant les bouts que nous rattachions,
Nous autres, assis sur l'escabeau, nous écoutions
Les contes vieux qu'une vieille disait.
Oh ! que je ressentais de plaisirs et de peines
Quand elle disait l'*Ogre et le Petit Poucet;*
Mais quand elle peignait, au bruit de cent chaînes,
Cent revenants dans une vieille masure ;
Quand elle nous disait *le Sorcier, Barbe-Bleue*,
Le *Loup-garou* qui hurlait dans la rue,
Demi-mort de peur, je n'osais plus souffler;
Et quand je sortais, que minuit sonnait,
Sorciers et loups-garous, à ce qu'il me semblait,
Étaient toujours derrière prêts à me poursuivre.

Eh bien ! pourtant cela savait me plaire !
Au jour, ma peur fuyait comme un éclair ;
Et chaque soir, transi de froid,
J'étais toujours le premier sur l'escabeau.

Mais un hiver mon escabeau resta vide...

May que jamay tournabi faribol.

Oh ! me fazioy, dins aquel atge tendre,
Un gran plazé del plazé lou pu mendre ;
Bregnos begnon, anâbi gaspilla ;
L'hibèr begnò, gelan à pèyro fendre,
Faouto de boy, m'anâbi soureilla
En esperan l'houro d'ana beilla ;
Car de l'hibèr tan lèt que la beillado és bèlo !
Dins uno crambo èren cranto setuts ;
Penjat al bout d'un tros de carumèlo,
Un bièl carel nous prestâbo sa luts ;
A bint quounouls, bint gros fuzèls brounèuts
Fazion de fièl gros coumo de fissèlo !
Un loun silenço alabets se faziò ;
Et debanan lou pézi que nouzâben,
Nous aou, setuts sul souquet, escoutâben
Lous countes bièls qu'uno bièillo diziò.
Oh ! que sentioy de plazés et de penos
Quan diziò l'*Ogro* et lou *pitchou Poucet* ;
Mais quan pintrâbo, al brut de cent cadenos,
Cent rebenans dins un bièl oustalet ;
Quan nous diziò lou *Sourcié*, *Barbo-Bluyo*,
Lou *Lout-carou* q'hurlabo dins la ruyo,
Mièy mort de poou, gaouzâbi plus poulsa ;
Et quan sourtioy, que mèjonèy sounâbo,
Sourciès et lout-carous, à ço que me semblâbo,
Eron toutjour darrè prèstes à m'accoursa.

Eh-bé ! pourtan acos sabiò me playre !
Al jour, ma poou fugiò coumo l'esclayre ;
Et câdo sero, arremouzat de fret,
Eri toutjour lou prumè sul souquet.

Mais un hibèr moun souquet restèt bide...

Oh ! c'est qu'alors un triste événement
M'avait frappé d'une si grande affliction ;
Que, depuis, je sentais mon œil humide ;

Douce ignorance ! ah ! pourquoi ton bandeau
Se déchira-t-il brusquement et sitôt !

C'était un lundi, mes dix ans s'achevaient ;
Nous faisions aux jeux, j'étais Roi, on m'intronisait ;
Mais, tout à coup, qui vient me troubler ?...
Un vieux, assis sur un fauteuil de saule,
Que sur deux pals deux charretiers portaient ;
Le vieux s'approche ; encore, encore plus...
Dieu ! qu'ai-je vu ! qu'ai-je vu ! Mon grand-père,
Mon vieux grand-père que ma famille entoure ;
Dans ma douleur, je ne vois que lui : déjà
Je saute sur lui pour le couvrir de baisers...

Pour la première fois en m'embrassant, lui, il pleure !
Qu'as-tu à pleurer ? pourquoi quitter la maison ?
Pourquoi laisser des enfants qui t'adorent ?
Ou vas-tu, parrain ? — Mon fils, à l'hôpital :
C'est là que les *Jasmins* meurent...
Il m'embrasse, et part en fermant ses yeux bleus ;
Et nous le suivons longtemps sous les arbres ;
Cinq jours après, mon grand-père n'était plus ;
Et moi, chagrin ; hélas ! ce lundi,
Pour la première fois je sus que nous étions pauvres !

II

J'aurais pu, si j'avais voulu, avant de prendre haleine,
Empruntant des couleurs menteuses,
Peindre de belles aventures
Qui me feraient bien plus valoir ;
Car, au siècle où nous sommes, couvert d'or et de soie,

Oh ! ce qu'alors un triste ebènomen
M'abiò trucat d'un tan gran pèssomen,
Que, dezunpèy, sentioy moun èl humide ;
Douço ignourenço, ah ! perqué toun bandèou
Se brigaillèt brusquomen et talèou !

Ero un dilus, mous dèts ans s'acabâbon ;
Fazian as jots, èri Rèy, m'entrounâbon ;
Mais, tout d'un cot, qui bèn me desturba ?...
Un bièl, setut sur un faoutul d'aouba,
Que sur dus pals dus carretès pourtâbon ;
Lou bièl s'approcho ; enquèro, enquèro may...
Diou ! qu'èy-jou bis ! qu'èy-jou bis ! Moun gran-pay,
Moun bièl gran-pay que ma familllo entouro ;
Dins ma doulou, nous bezi qu'el : dejà
Saouti sur el per lou poutouneja...

Pel prumè cot en m'embrassan, el, plouro !
Qu'as à ploura ? perqué quitta l'oustal ?
Perqué daycha de pitchous que t'adoron ?
Oun bas, payri ? — Moun fil, à l'espital :
Acos aqui que lous *Jansemins* môron...
M'embrasso, et part en clucan sous èls blus ;
Et lou sieguèn lounten dehat lous aoures ;
Cinq jours apèy, moun gran-pay n'èro plus,
Et jou, chagrin, hélas ! aquel dilus,
Pel prumè cot saguèri qu'èren paoures !



Poudioy, sabioy boulgut, aban de prene halé,
Emprountan de coulous menturos,
Pintra de bèlos abanturos
Que me fayon pla may balé,
Car, al siècle que sèn, coubèrto d'or, de sedo,

Le mensonge éblouit et plaît ;
Tandis que la vérité ennuie et paraît froide,
Quand elle est nue surtout comme un enfant qui naît.

Arrière le faux ! je veux le vrai !
Qu'en se peignant d'autres mentent,
Et se fardent, et s'embellissent,
Moi, je me fais tel que je suis ; rien de plus, rien de moins ;
Si je ne suis pas joli, je me veux ressemblant ;
Et pour l'être, sur ma palette
Maintenant je mets d'autres couleurs ;
Car déjà mon âme jeunette
A changé ses rires en larmes.

Cette mort venait de plomber ma pensée ;
Je savais déjà, je savais la vérité tout entière :
Plus de jeux ! plus d'amusements !
Mes yeux, si joyeux d'ordinaire,
Tristes, pour la première fois, faisaient un inventaire
De notre vieille chambre ouverte aux quatre vents ;
A trois lits en guenilles, six vieux rideaux de toile
Pendaient pauvrement, et quand ils étaient fermés,
Ils se seraient gonflés comme une voile,
Si le temps et la dent des rats
Ne les avaient troués à jour comme un crible.
Un buffet souvent menacé des recors ;
Quatre ou cinq assiettes recousues ;
Un cruchon ; deux jarres fendues ;
Un gobelet de bois tout mâché sur les bords ;
Un établi, des rognons d'étoffe, des vestes rapiécées ;
Un chandelier tout résineux ;
Un miroir sans cadre et enfumé,
Collé au mur avec trois petits clous ;
Quatre chaises défoncées ;

La mentido enluzis et play;
Tandis que la bertat ennojò et parey fredo,
Quan és nudo surtout coumo un pitchou que nay.

Arrè lou faou ! bôli lou bray !
Qu'en se pintran d'aoutres mentisquen,
Et se farden, et s'embelisquen,
Jou me faou tel que souy; res de may, res de men;
Se nou souy pas poulit, me bôli ressemblen;
Et per l'èstro, sur ma paleto
Aro bôti d'aoutres coulous;
Car dejà moun amo jouyneto
A cambiat sous rires en plous.

Aquelo mort begnò de ploumba ma pensâdo;
Sabioy dejà, sabioy la bertat empenâdo;
Plus de jots! plus d'amuzomens!
Mous èls tan jouyous d'ordinari,
Tristes, pel prumè cot, fazion un imbentari
De nostro bièillo crambo oubèrto as quatre bens;
A tres lièys fièrlangous siès bièls ridèous de telo
Penjàbon paouromen; et quan èron barrats,
Aouyon gounflat coumo uno belo,
Se lou ten et la den des rats
Non lous abion traoucats à jour coumo uno grelo.
Un bachelè, souben menaçat des recors;
Quatre ou cinq assiètos couzûdos;
Un curguet; diòs toucos fendûdos;
Un goubelet de boy tout machucat pes bors;
Un taoulè, de retals, de bèstos petassados;
Un candelè tout rouzinous;
Un miral sans cadre et crumous,
Coulat à la paret dambé tres guingassous;
Quatre cadièros desclissados;

Une besace suspendue, une armoire sans clé;
Voilà tout ce que nous avions, et tout cela pour neuf.
La misère nous étreignait.
Ma mère m'avait tout dit; et tout ce que je savais
Était écrit en gros sur tout ce que je voyais;
Au point que mon cœur en était saignant.

Je savais qu'aucun vieux ne mourait dans la maison;
Et que de père en fils, dans notre famille,
Sitôt qu'ils prenaient la béquille,
On les portait à l'hôpital.
Je savais que cette femme, à la jambe légère,
Qui venait le matin avec la marmite au côté,
Portait à ma grand'mère, malade et jeune encore,
Le bouillon de la charité.
Je savais que cette besace, en travers sur deux cordes,
Où, pour du pain coupé, je mettais souvent les doigts,
Était à mon grand-père qui allait dans les métairies
Demander de quoi vivre à ses anciens amis.

Pauvre grand-père! quand j'allais l'attendre,
Il me choisissait toujours le morceau le plus tendre!!

Oh! que j'étais malheureux alors d'en savoir tant!
Plus, on ne me voyait sautillant dans la rue;
Triste, en pleurs, mon âme rêvait au passé;
Et si un cerceau, un cerf-volant, un soldat, un drapeau,
M'arrachaient un rire, ce rire ressemblait
Au malingre rayon du soleil, quand il pleut.

Enfin ma mère, un jour, entre comme une folle :
Jacques! Jacques! mon fils! viens, viens à l'école!
— A l'école, mère, répétai-je, surpris?
Nous sommes devenus riches donc?—Pauvret, tu y vas pour rien;
Mais tu vas chez ton cousin; viens, je suis si joyeuse!

Uno biâsso penjado ; ùn gabinet sans claou ;
Baqui tout çò qu'abian, et tout acòs per naou.
La mizèro nous catuillâbo :
Ma may m'abiò tout dit ; et tout çò que sabioy
Èro escribut en gros sur tout çò que bezioy,
Al pun que moun cò n'en sannâbo.

Sabioy que cat de bièl nou mouriò dins l'oustal ;
Et que de pays en fils, dedins nostro famillo,
Talèou que pregnon la bequillo,
Se pourtâbon à l'Espital.
Sabioy qu'aquelo fenno à la cambo laougèro,
Que beguò lou mati, dambé l'oulo al coustat,
Pourtâbo à ma gran may, malaouzo et jouyno enquèro,
Lou bouilloun de la caritat.
Sabioy qu'aquelo biâsso, en trabès sur diòs cordos,
Oùn per de pa coupat mettioy souben lous dits,
Èro de moun gran-pay, qu'anâbo pel las bordos
Demanda de qué bioure à sous ancièns amits.

Paoure Pepi ! quan anâbi l'attendre,
Me caouzissiò toutjour lou brigal lou pu tendre ! !

Oh ! qu'èri malhurous alors d'en sabé tan !
Plus, plus nou me bezion dins la ruyo, saoutan ;
Triste, en plous, al passat moun amo saounejâbo,
Et s'un ceoucle, uno gruyo, un souldat, un drapèou
M'arrachâbon un rire ; aquel rire semblâbo
Al melingre reyoun del soureillet quan plèou.

Anfin, un jour, ma may intro coumo uno fôlo :
Jâques ! Jâques ! moun fil ! bèno, bèno à l'escôlo !
A l'escôlo ! ma may, repetèri surprés ?
Sèn bengut riches doun ? — Paourot, y bas per rés ;
Mais bas che toun couzi, bèno ! sèy tan jouyouzo !

Me voilà donc au milieu de cinquante enfants,
Dans l'alphabet marmotant mes leçons.
Je tenais de la nature une heureuse mémoire;
Aussi, grâces à mon cousin,
Entre la joie et la tristesse,
Six mois après, je savais lire;
Six mois après, je servais la messe;
Six mois après, enfant de chœur,
J'entonnais *Tantùm ergo;*
Six mois après, au séminaire
Volontaire, j'entrais pour rien;
Six mois après, abasourdi,
J'en sortais chassé et maudit.
Voici pourquoi : La dernière semaine
Nous luttâmes pour un prix, et mon thème l'obtint;
Ce prix était une soutane
Vieille, sèche comme de la bruyère.

Ma mère pour me voir le lundi-gras vint;
En la lui donnant, le feu allumait mes joues;
Mon sang *trottait* à petits bouillons;
Je sentais que mon devoir n'avait pas tant de fautes
Que ma soutane de reprises;
J'étais content : ma mère me laissait deviner
Son bonheur. Quels baisers! quels regards!
« Pauvret, disait-elle, il faut bien apprendre!
« Car, grâce à toi, chaque mardi,
« On m'envoie une miche; et, l'année est si rude,
« Que Dieu sait comme elle est attendue! »

Je lui promis tant que je deviendrais savant,
Qu'en me quittant la joie était sur son visage;

Me bachi doun al mièy de cinquanto pitchous,
Dins l'alfabet marmoutan mas litsous.
Tegnoy de la naturo uno memouèro hurouzo;
Tabé, graços à moun couzi, (1)
Entre la joyo et la tristesso,
Siès més apèy, sabioy legi;
Siès més apèy, serbioy la messo;
Siès més apèy, *efan de cò*,
Entounâbi *Tantùm ergo;*
Siès més apèy, al Seminâri
Intrabi per res bouloúntâri;
Siès més apèy, abazourdit,
N'en sourtioy cassat et maoudit.
Baci perqué : La darrèro semmano
Lutèren per un pris, et moun *thèmo* l'aguèt;
Aquel pris èro uno soutano
Bièillo, seco coumo de brâno.

Per me beyre, ma may, lou dilus-gras benguèt;
En li baillan, lou fèt alucâbo mas gaoutos;
Moun san troutâbo à pitchous buls,
Sentioy que mon débé n'abiò pas tan de faoutos
Que ma soutano de rezuls;
Èri counten : ma may me daychâbo coumprene
Soun amou, soun bounhur; quas poutous! quis regars!
« Paourot, diziò, cal bièn aprene!
« Car, grâco à tu, câdo dimars,
« M'enboyon uno micho, et l'aunado és tan rudo
« Que Diou sat coumo és attendudo! »

Li proumetèri tan que me fayoy saben,
Qu'en me quitan la jòyo èro sur sa figuro;

(1) Le sieur Boé, ancien maître d'école d'Agen, qui, en bon parent, donna au poète les premiers éléments de la lecture et de l'écriture.

A ma soutane, après, souvent je pensais ;
Mon père devait venir pour en prendre mesure ;
Mais le diable, ce *pousse au mal*,
Avait dit : « La chose est certaine :
« Toi, jamais tu ne la porteras ! »
Et le voilà qui, au fond d'une cour reculée,
Me pousse à travers des planches
Près d'une échelle dressée,
Où une jeune paysanne était juchée
Pour panser des pigeons pattus.

Quand je voyais une femme, dans mes veines alors
Quelque chose se glissait, et dans un songe rapide
Je rêvais, malgré mes peines,
Une vie toute de velours ;
En voyant Catherine si fraîche, si jolie !
Je grimpe quatre ou cinq échelons ;
Et me voilà, admirant d'une âme *enchaleurée*
Deux jambes... deux blancs petits pieds...
Un soupir me trahit : Catherine se retourne,
Pousse deux cris, veut se pelotonner ;
Je vois son échelon craquer ;
La fille tombe, me chavire,
Et nous voilà tous deux allongés sur le pavé :
Elle dessus et moi dessous.
Moi je ne soufflais mot, mais Catherine criait
Au point, qu'en nous relevant honteux,
Chanoines, petits abbés, cuisiniers, marmitons,
Toute la maison nous environnait.
Fille aime à faire savoir les péchés qu'elle fait commettre ;
Catherine dit tout, et broda son affaire.
« Si jeune et pécheur, mais ! le Ciel me bénisse,
« Je veux que cela soit puni ;
« Prison, pain sec, aujourd'hui, demain, tout le carnaval. »

A ma soutano apèy, jou pensâbi souben ;
Moun pay dibiò beni per m'en prene mezuro ;
Mais lou dîâble, aquel malfaras,
Abiò dit : « La caouzo ès siguro :
« Tu, jamay noú la poùrtaras ! »
Et lou baqui, qu'al foun d'uno cour recûlâdo,
Me pousso à trabès de taoulats,
Al pè d'uno escalo mastâdo
Oùn uno payzaneto èro enquiquiricâdo,
Per pensa de pijouns patats.

Quan bezioy uno fenno, alabets dins mas benos
Quaoucoúmet se glitsâbo, et dins un rèbe cour,
Saoùnejâbi, malgrè mas penos,
Uno bito touto belour.
En beyren Catounet tan fresco, tan poulîdo !
Grimpi dus ou tres barrantous ;
Et me baqui, layran d'uno amo escalourîdo
Diòs cambetos... dus blans penous...
Un soupir me trahis : Catounet se rebiro,
Pousso dus crits, bol s'arruca ;
Bezi soun barrancou craca ;
La fillo toumbo, me cabiro,
Et nous baqui, tout dus aloungats sul pabat ;
Elo dessus et jou debat.
Jou nou poulsâbi pas, mais Catounet sisclâbo,
Al pun, qu'en nous leban lhourtous,
Canounges, abèrots, couzinès, marmitous,
Tout l'oustal nous embirounâbo.
Fillo aymo à fa sabé lous pecats que fay fa ;
Catounet diguèt tout et broudèt soun afa.
« Tan jouyne et pecadou, mais ! lou Ciel me benisque,
« Jou bôli qu'aço se punisque ;
« Prizou, pa sec, aney, doùma, tout carnâbal. »

A ces mots du Supérieur,
Je suis donc, le lundi-gras, à cinq heures sonnées,
Enfermé dans une chambre à défaut de prison,
Ventre creux et la tête toute remplie de pensées
Nouvelles et douces pour moi !
Des femmes au joli sourire,
Aux yeux
Aigus, mais aimants,
Voltigeaient dans l'air, et semblaient me dire :
« Nous seules rendons heureux ! »
Consolatrices de ma disgrâce,
La nuit, toute la nuit, autour de moi,
Elles folâtrèrent tant à mes yeux fascinés,
Que jamais, non jamais, sur si laide couche
Ne s'étaient faits des rêves si jolis !

Enfin, je suis réveillé, et le jour est brillant;
Du ciel, dans ma prison, se reflète l'azur.
Qui dort mange, dit le proverbe;
Le proverbe n'est qu'un menteur,
Car de mon appétit déjà je sens l'attaque;
Mon morceau de pain, je l'ai *flambé !*
Il m'en faut encore : je n'en ai plus; la faim me désole,
Et ce qui est plus cruel, par le grand diable poussé,
De la broche vaillante qui travaille,
De la cuisine qui était en train,
Le fumet *grasset*, le fumet taquin,
Passant par le trou de la serrure,
Vient, en parfumant toute la maison,
Me rappeler que c'est carnaval.

Je n'y tiens plus; je regarde ma chambre,
Et mon œil de colère flamboie,
Et ma disgrâce maintenant me cuit.

An aques mots del Prencipal,
Sèy doun, lou dilus-gras, à cinq houros sounados,
Clabat dins uno crambo à faouto de prizou,
Bentre bide et lou cat tout claoufit de pensados
Noubèlos et douços per jou!
De fennos al poulit sourire,
As eillous
Pungens, amistous,
Boultijàbon dins l'ayre, et semblàbon me dire :
« Nous aou soulos randèn hurous! »
Counsoulayros de ma disgraço,
La nèy, touto la nèy, à l'entour de ma plaço,
Catifoulèron tan à mous èls énluzits,
Que jamay, nou, jamay, sur tan lèdo paillasso
Nou s'èro fèy de rèbes tan poulits!

Anfin, sèy rebeillat, et lou jour és superbe;
Del cièl dins ma prizou se reflèto l'azur.
Qui dron minjo, dit lou proubèrbe;
Lou proubèrbe n'és qu'un mentur;
Car de moun appetit dejà senti l'attaquo;
Moun brigal de pa, l'èy flambat!
M'en cal may : nou n'èy plus; la talen me destràquo,
Et çò qu'és pu cruèl, pel gran diable poussat,
De l'aste balen que trabaillo,
De la couzino qu'èro en trin,
Lou fun grasset, lou fun taquin,
Passan pel traou de la sarraillo,
Bèn, en parfuman tout l'oustal,
Me rapela qu'és carnabal.

N'y tèni plus, gàyti ma crambo,
Et moun èl de coulèro flambo,
Et ma disgraço àro m'escoy.

Mais qu'ai-je vu ? Qu'est cela hors de ma portée ?
Un petit placard gris dont la porte est fermée
Avec une seule bobinette de bois.
Comment ferai-je pour l'atteindre ?
Oh ! pour que ce placard me venge,
Dieu des gourmands, à mon secours !
Ce Dieu ne fut pas sourd.
Sur une table vermoulue
Je vois des cordes de lessive ;
Des chaises, il m'en faut ; deux, trois, quatre, assez !

Avec un peu de temps et un peu de sueur,
Mon échelle est bientôt achevée ;
Au risque, mille fois, de me casser le cou,
J'y grimpe comme un écervelé.
Du grand dîner la cloche tinte ;
Moi, chancelant là comme un roi sur son trône,
Je veux dîner aussi ; je pousse la bobinette ;
La petite porte s'ouvre soudain,
Et quatre pots couverts de papier de trace
Paraissent devant moi ; moi, sans bouger de là,
Je lève le bras ; mes doigts d'un pot touchent le bord...
Je m'allonge davantage ; je tire plus fortement,
A moitié sur moi le pot se renverse,
Le papier craque, et quelque chose
Mou et noir comme jais
Sur ma tête tombe et coule à l'entour de ma bouche ;
Je tire ma langue par côté,
Je goûte... triomphe ! c'est du *raisiné* ! !

Mais, tandis que le sort me venge ainsi,
Qui monte tout à coup ?... Qui farfouille à ma porte ?
Qui l'ouvre ? qui entre ?... O terreur !
C'est le Supérieur !... il portait mon pardon...

Mais qu'èy bis? qu'és acòs fòro de ma pourtado ?
Un pitchou plàcar gris, doun la porto és barrado
Damb'un soul biroulet de boy :
Coumo farèy-joü per l'atenge ?
Oh ! per que lou placar me benge,
Dioü des gourmans, à moun secour !
Aquel Dioü noun fusquèt pas sourd.
Sur uno taoulo cussounado
Bezi de cordos de bugado ;
De cadièros, m'en cal; dios, tres; quatre, n'èy prou !

D'amb'un paouquet de ten, un paouquet de suzou,
Moun escalo és lèou acabado ;
Al risquo, milo cots, de me coupa lou col,
Y grimpi coumo un faribol !
Del gran dinna la clocho sono;
Jou, tramboulati aqui coumo un Rèy sur soun trôno,
Bòli dinna tabé ; poussi lou biroulet,
La pourteto s'oubro cot sèt ;
Et quatre pots, coubèrs dan de papè de traço,
Parechon daban jou ; jou, sans boutja de plaço,
Lèbi lou bras ; mous dits d'un pot tôcon lou bòr...
M'aloungui may, tiri pu fort,
A mièy sur jou lou pot s'abouco,
Lou papè craco, et quaoucoumet,
Mol et negre coumo jayet,
Sur moun cat toumbo et coulo à l'entour de ma bouco :
Tiri la lengo pel coustat,
Gousti... trioumfe ! acòs de *coudougnat* ! !

Mais, tandis que lou sort me benjo de la sorto,
Qui mounto tout d'un cot ?... Qui sargoutilho ma porto ?
Qui l'oubro ? qui dintro ?... O terrou !
Acòs lou Prencipal !... pourtabo moun perdou...

Vous avez vu dans le tableau du *lion de Florence*,
Cette mère sans secours
Qui voit son enfant adoré
Au moment d'être dévoré;
Vous la voyez, l'œil en feu, au dépens de sa vie,
Comme en criant : *mon fils !* elle se précipite
Vers le lion qui tout à coup
De sa fièvre éteint le terrible brasier,
Et lui rend son fils intact.
Eh bien ! comme la mère, la peur sur son visage,
Lui, saute vers moi, criant : *Ma confiture !*
Mais moi, je ne pouvais faire comme le lion :
Le pot était à moitié vide, et l'on en voyait le fond.

« Dehors, diablotin, dehors !
« Ceci est un péché que nous ne pardonnons pas ! »
Et le chanoine, armant son bras,
De la force qui lui reste,
Tient mon échelle, la secoue;
Je descendais ;... le pot que je tenais par l'anse,
M'échappe, et descendant avant moi,
Tombe à ses pieds... et s'écrase ! !

Hélas ! me voilà donc dehors ;
Dehors en carnaval, sans être débarbouillé ;
Moi, tout couvert de raisiné,
Moi qui suis noir comme un *Maure*.
Au masque ! au masque ! dit quelqu'un ;
Ciel ! encore d'autres tourments !
Je veux me sauver, mais une nuée
De gamins affolés se mettent à mes trousses,
En criant derrière mes talons :
« Au masque ! au masque plein de moût ! »
L'on dirait que le vent m'emporte ;

Abès bis, sul tablèou del *lioun de Flourenço*,
Aquelo may, sans assistenço,
Que bey soun maynatge adourat,
Al moumen d'estre debourat ;
La bezès, l'èl èn fèt, al despen de sa bito,
Coumo en cridan : *Moun fil !* biste se precipito
Cats al lioun, que tout de suito
De sa fièbre escantis lou terrible brazè,
Et li torno soun fil sancè.
Eh bé ! coumo la may, la poou sur sa figuro
El, saouto cats à jou, cridan : *Ma counfituro !*
Mais jou, nou poudioy pàs fa coumo lou lioun :
Lou pot èro mièy bide, et n'en beziòn loun foun.

« Defôro, diablatou, defôro !
« Aqueste, és un pecat que nou perdounan pas ! »
Et lou canounge, armant soun bras
De la forço que li damôro,
Pren moun escalo, la butis ;
Debalàbi ;... lou pot que tegnoy per uno anso,
M'escapo, et debalan d'abanço,
Toumbo à sous pès... et s'espoutis ! !

Hélas ! me baqui doun defôro ;
Defôro, en carnabal ; sans esta defraougnat ;
Jou, tout coubèr de coudougnat,
Jou, que souy negre coumo un *Môro !*
Al masquo ! al masquo ! dit quaouqu'un ;
Ciél ! enquèro d'aoutros secoussos !
Bôli m'escapa, mais un fun
De drolles affadits se bôton à mas troussos,
En cridan darrè mous talous :
« Al masquo ! al masquo moustinous ! »
L'on diyò que lou ben m'emporto ;

Enfin arrivé devant notre maison,
J'entre chez nous tout suant,
Demi-mort de peine et de faim.

Ma mère, mon père, mes sœurs poussent un cri;
M'embrassent; je dis tout... Mais que font-ils, qu'attendaient-ils?
Moi qui vois la table mise,
Et des haricots qui cuisaient,
Je veux dîner; personne ne fait semblant de m'entendre;
Ils restent muets; presque morts... Enfin ma mère nous dit
D'un air tendre et endolori :
« Maintenant, pauvrets, à quoi bon attendre;
« C'est fini; nous ne l'aurons plus ! »

Mais moi : Que n'aurons-nous plus? Oh! réponds-moi de grâce!
Ce mystère m'accable,
Je tremble, je tremble de deviner;
Ma mère, qu'attendiez-vous donc?...— La miche pour dîner.
Dieu! je les ai mis sans pain! repentirs! indigence!
Comme alors vous me faisiez maudire
Petits pieds et raisiné; quel silence! quel chagrin!
Monsieur, vous qui souffrez de voir souffrir,
Vous devez comprendre ma souffrance.

Sans argent et sans pain, quel tableau! quel tableau!
Oh! je n'avais plus faim, et dans mon corps mon âme
Semblait la lame acérée
D'un sabre *flambant neuf*
Qui de son tranchant déchire le fourreau.

Enfin, sans sourciller, je fixe ma mère, je la vois
Qui se regarde une main, la gauche, à ce que je crois;
Elle se lève, nous dit : espérez!...
Elle quitte sa coiffe du dimanche,
Sort un petit moment, puis reparaît,
Une miche de pain sous le bras;

Anfin, arribat sur ma porto,
Intri chez nous aous tout suzen,
Mièy mort de peno et de talen.

Ma may, moun pay, mas sos, fan un crit de surprezo;
M'embrasson; dizi tout... Mais que fan, qu'attendion?
Jou que bezi la touaillo mezo,
Et de moungetos que couzion,
Bòli dinna; digun fay semblan de m'entendre;
Rèston muts; semblon morts... Anfin ma may nous dit
D'un ayre endoulourit et tendre:
« Aro, paourots, que sèr d'attendre;
« Nou l'aouren plus, acòs finit! »

Mais jou: Que n'aouren plus? Oh! respoun-mé de grâço!
Aquel mystèri me terrasso,
Trambli, trambli de debina;
Ma may, qu'attendias doun?... — La micho per dinna.
— Diou! lous èy mes sans pa! repentis! endigenço!
Coumo alors me fazias maoudi
Penous et coudougnat; qual chagrin! quin silenço!
Moussu, bous que souffrès tan que bezés souffri,
Dibès coumprene ma souffrenço.

Sans argen et sans pa, quin tablèou! quin tablèou!
Oh! n'abioy plus talen, et dins moun cor, moun amo
Semblâbo la punjento lamo
D'un sabre flamben nèou
Que de soun tal esquisso lou fourrèou.

Anfin, sans perpilla; fixi ma may, la bezi
Que se gayto uno mà, la gaoucho à çò que crezi;
Se lèbo, nous dit: esperas!...
Quito sa còfo del dimeche,
Sort un pitchou moumen, apèy torno pareche,
Uno micho debat lou bras;

Tous à cet aspect reprennent la parole ;
Tous rient, se mettent à table ;
Tous s'amusent plus que jamais ;
Même de temps en temps je vois rire ma mère ;
Moi je reste muet, sérieux, je me doute de quelque chose,
J'examine plus que je n'écoute ;
Mais ce que je veux voir, évitant mon regard,
Demeure toujours écarté.
Ils achèvent de manger la soupe :
Enfin, ma mère, prend un couteau,
S'approche de la miche, y fait la croix et tranche ;
Vite sur sa main gauche j'ai jeté un coup d'œil :
Sainte croix ! c'était vrai... elle n'avait plus son anneau ! !

III

Au détour de la Préfecture,
Ancien palais de l'Évêché,
Dans cette maisonnette en bleu de ciel marquée,
Où les amis de la frisure
Se font papilloter la tête,
D'où vient qu'un an après, au ras de la toiture,
Chaque nuit le rayon d'une lampe allumée
De la chambrette de derrière s'échappe et fait reluire
Les feuilles de l'orme voisin ?
Dans ce nid ressemblant au nid des sorcières
Qui passe ainsi toutes les nuits ?
C'est moi qui en lisant endors mes douleurs,
Moi qui content et malheureux,
Suis chez l'artiste en cheveux pour que sa main m'apprenne
Les utiles secrets du rasoir et du peigne.

Touts alabets retrôbon la paraoulo;
Touts rizon, se bôton à taoulo;
Touts s'amuzon may que jamay;
Mêmo de tens en tens bezi rire ma may;
Jou rèsti mut, serious; de quaoucoumet me douti;
Examini may que n'escouti;
Mais çò que bôli beyre, ebitan moun regar,
Damôro toutjour à l'escar.
Finissèn de minja la soupo:
Anfin, ma may, pren un coutèl,
S'aprocho de la micho, y fay la crouts et coupo;
Biste, sur sa ma gaoucho èy jetat un çot d'èl:
Sento crouts! èro bray.... n'abiò plus soun anèl!!

III

Al recouèn de la Prefeturo,
Anciên palay de l'Abescat, (1)
Dins aquel oustalet, en blu dé ciel marcat,
Oùn lous amits de la frizuro
Se fan papillouta lou cat,
D'oùn bèn qu'un an apèy, tout ras de la teoulàdo,
Càdo nèy, lou reyoun d'uno lampo alucâdo
Del crambot de darrè s'escapo et fay luzi
Las fèillos de l'ourme bezi?
Dins aquel niou semblan lou niou de las sourcièros,
Qui passo atal las nèys entièros?
Acòs jou, qu'en legin endrômi mas doulous;
Jou, que counten et malhurous,
Souy che l'artisto en pièls, per que sa mà m'ensegne
Lou secrèt argentous del rasouèr et del pegne.

(1) Ce palais, aujourd'hui l'hôtel de la Préfecture, est un des plus beaux monuments de notre cité; il fut bâti par M. d'*Usson de Bonnac*, évêque et comte d'Agen.

J'étais donc apprenti, mais presque homme déjà;
Depuis le retour de la sève,
Depuis que le *Gravier* reverdissait,
Le feu de la lecture se réveillait en moi;
Ce besoin bientôt grandit,
Et mon bonheur nâquit avec lui.
Sitôt que je lisais, mille jolis fantômes
Sur mes grands chagrins jetaient les *endormes*.
Et de mon souvenir, sans bruit, venaient ainsi
Effacer l'anneau, la besace et l'hôpital.
Oh! tant que je lisais, plus, plus je n'avais de chagrins!
Aussi n'avais-je point assez du jour,
Et chez le marchand d'huile toujours
J'allais porter mes étrennes.

Grand Dieu! comme le sommeil fuyait de ma paupière,
Quand sur mon lit de sangle, à la lueur d'une lampe,
Entouré de romans que j'avais toujours à portée,
Je lisais Florian et Ducray-Duminil;
Le chantre du *Gardon* surtout m'ensorcellait;
Et son *Estelle* m'entraînait
Dans ce pays frais, nouveau,
Où le bonheur est tout roses, tout miel;

C'est alors que, pour elle, j'essayai
Dans ce doux patois qu'elle parlait si bien,
Des vers où je lui disais, dans l'ombre du mystère,
De me servir d'ange gardien;
Car je veux dire tout: eh bien! soit faiblesse
Ou d'esprit ou de mon jeune âge,
L'avenir plus sombre dans des moments cruels,
Venait faire poindre l'hôpital à mes yeux...
Je les fermais mes yeux, et, dans ma peur rêveuse,
Pour remède je n'avais que ma douce pensée...

Éri doun aprendis, mais presqu'hôme dejà;
Dunpèy lou retour dé la sâbo,
Dunpèy que lou Grabè tournâbo berdéja,
Lou bezoun de legi dins jou se rebeillâbo;
Aquel bezoun lèou grandisquèt,
Et dàmb'el moun bounhür nasquèt.
Talèou que legissioy, milo poulits fantômos
Sur mous grans pèssomens jetâbon las endrômos;
Et de moun soubeni, sans brut, begnon atal
Dechifragna l'anèl, la biâsso et l'Espital.
Oh! tan que legissioy, plus, plus n'abioy de penos!
Tabé n'abioy pas prou del jour,
Et chel marchan d'ôli toutjour
Anâbi pourta mas estrenos.

Bou Dioù! coumo la soun fugiò dè moun perpìl,
Quan sur moun lièy dé sanglo, à là luts d'uno lampo,
Entourat de romans qu'abioy toutjour en campo,
Legissioy *Florian* ou *Ducray-Duminil*;
Lou chantre del *Gardoun* surtout m'ensourcillâbo,
Et soun *Estèlo* m'entraynâbo
Dins aquel païs fres, noubèl,
Oùn lou bounhur és tout rôzos, tout mèl;

Es alabets qué, per elo, assajèri
Dins aquel dous patouès que parlâbo tan bièn,
De bèrs oùn li dizioy, dins l'oumbro del mystèri,
De me serbi d'ange gardièn;
Car bôli dire tout : èbé! siôsque feblesso
Ou d'esprit ou de ma jouynesso,
L'abeni may crumous, dins de moumens cruèls,
Begnò fa punteja l'Espital à mous èls...
Lous clucâbi mous èls, et, dins ma poou tournâdo,
Per remèdi n'abioy que ma douço pensado...

Près d'elle mon esprit se plaisait sans cesse ;
La nuit, le jour, il s'y prélassait ;
Aussi quand mon rasoir, que conduisait ma main,
Sautillait étourdiment
Sur un visage plein d'écume,
Que de trébuchements il faisait !

Un beau soir d'été, heure de promenade,
Je me trouve sur le *Palais*; de monde il refluait ;
Tout à coup, la foule affairée,
Dans une grande maison ouverte
Entrant d'un pas précipité,
Me pousse et m'entraîne avec elle.
Ciel ! où suis-je ?... Pourquoi lève-t-on cette toile ?
Bon Dieu, que c'est joli ! que de pays nouveaux !
Oh ! comme on y chante bien ! quel parler doux et tendre !
Pour tout entendre, pour tout voir,
Je n'ai pas assez d'oreilles ni d'yeux...
Mais c'est Cendrillon, je crie dans ma folie :
Silence ! me dit mon voisin.
Eh ! Monsieur, pourquoi donc ? Où sommes-nous ici ?
Grand nigaud ! à la Comédie.
La *Comédie !* Oh ! comme ce doux mot
Que j'avais souvent entendu à l'école,
Enflamma de nouveau ma fièvre délirante,
Toute la nuit dans ma noire chambrette !
Paradis de l'amour, terre de poésie !
Oh ! tu n'es plus un rêve ; oh ! je sens ta magie !
Cendrillon ! Cendrillon ! tu es mon ange gardien !
Et, sitôt jour, pour toi je me fais comédien...

Quand il fit jour, je dormais ; mon patron me réveille,
Il me flamboie des yeux, je tremble comme la feuille.
— Où étais-tu, hier au soir ? réponds, drôle, qu'as-tu fait

Pret d'elo moun esprit à-tengut se plaziò ;
La nèy, lou jour, s'y palayzâbo ;
Tabé, quan moun razouèr que ma mà counduiziò,
A la bimbôlo saouticâbo
Sur un bizatge plé de bâbo,
Que de trabucàdos faziò !

Un bèl sero d'estiou, houro de permenado,
Me trôbi sul Palay ; de mounde èro boundat ;
Tout d'un cot, la foulo afarâdo,
Dins un gran oustal alandat
Intran d'un pas precipitat,
Me pousso, et m'entrayno d'amb'elo.
Ciêl ! oùn sony ?... Perqué fa lèbon aquelo tèlo ?
Bou Diou, qu'acòs poulit ! que de païs noubèls !
Oh ! coumo y canton bièn ! quin parla dous et tendre !
Per tout beyre, per tout entendre,
N'èy pas prou d'aoureillos ni d'èls...
Mais acòs Cendrillou ! crîdi dins ma folio :
Silenço ! me dit moun bezi.
Eh ! Moussu, perqué doun ? Oun sèn, oun sèn aci ?
Gran palot ! à la Coumedio.
La *Coumedio !* Oh ! coumo aquel dous mot
Qu'abioy souben entendut à l'escôlo,
Amalisquèt ma fièbre faribôlo,
Touto la nèy dins moun negre crambot !
Paradis de l'amou, tèrro de poèzio !
Oh ! nou sès plus un rèbe ; oh ! senti ta magio !
Cendrillou ! Cendrillou ! sès moun ange gardièn !
Et, taleou jour, per tu, me bôti coumedièn...

Quan fasquèt jour, droumioy ; moun bourgés me rebèillo,
Me flambo de sous èls, trambli coumo la fèillo.
— Oùn ères yèr de sé ? respoun, drolle ! qu'as fèy

Pour ne rentrer qu'à minuit ?
— La comédie était si belle !
— Ah ! on me le dit bien, que tu vas perdre l'étoile,
Qu'un ver ronge ton cerveau ;
Vagabond, jusqu'au jour tu as fait le sabbat ;
Tu as chanté, déclamé, personne n'a fermé l'œil ;
Et tu n'en rougis pas, toi qui as porté soutane ?
Je t'avertis : tu tournes mal...
Change ! ou quitte le peigne et fais-toi comédien !
— Eh ! mon Dieu, patron, je veux l'être.
— Qu'as-tu dit ? qu'as-tu dit ? reprend mon maître ;
Malheureux ! qu'est-ce qui t'aveugle ainsi ?
Tu veux donc mourir à l'hôpital ?
Ce terrible mot, frappant comme une massue
D'aplomb sur mon cœur, me terrasse,
Détrône Cendrillon de mon cerveau fêlé ;
Peu à peu tout cela s'efface ;
Mais l'effet de cette menace
Me fit quelque temps trouver mon lit plus mou.

Cependant le temps qui chemine,
A mes seize ans tressés en tresse deux de plus ;
L'avenir plus serein me fait meilleur visage ;
Pour la frisure, enfin, mon petit salon naît.
Guère il n'est plein d'abord ; mais *s'il ne pleut, il bruine !*
Dans le monde j'ai trouvé une âme qui me plaît ;
Mon long rire revint ; rien ne me rendait triste.
Oh ! quand on souffre moins, que le temps passe vite !

A partir d'alors, rêveur et joyeux,
Je connus deux existences :
Pour moi la solitude avait mille douceurs,
Le monde mille plaisirs ;
Il me le fallait pour être heureux !

Per nou rintra qu'à mèjonèy ?
— La coumedio èro tan bèlo !
— Ah ! me zou dizon bé que bas pèrdre l'estèlo,
Qu'un bèrme curo toun cerbèl ;
Patari ! jusqu'al jour nous as fèy la pabâno ;
As cantat, declamat, digun n'a clucat l'èl ;
Et n'en rougisses pas, tu qu'as pourtat soutâno ?
T'abertìssi : nou fas pas bièn...
Cambio ! ou quito lou pegne et fay-te coumedièn !
— Eh ! moun Diou, bourgés, bôli l'èstre.
— Qu'as dit ? qu'as dit ? repren moun mèstre ;
Malhurous ! que t'abuglo atal ?
Bos mourí doun à l'Espital ?
Aquel terrible mot, tustan coumo uno masso
D'aploun sur moun cò, me terrasso ;
Destrouno Cendrillou de moun cerbèl tan fol ;
Paou à paou tout acòs s'efaço ;
Mais l'effèt d'aquelo menaço
Me fasquèt quaouque ten trouba moun lièy pu mol.

Cependan, lou ten que camino,
A mous setze ans tressats n'en trèsso dus de may ;
L'abeni may claret me fay millouno mino ;
Pel la frizuro, anfin, moun pitchou saloun nay.
Gayre n'és plé d'abor ; mais *se nou plèou, rouzino !*
Dins lou mounde èy troubat uno amo que me play ;
Moun loun rire tournèt ; res nou me randiò triste.
Oh ! quan on souffro men que lou ten passo biste !

A parti d'alabets, saounejayre et jouyous,
Counesquèri dios existenços :
Per jou, la soulitudo abiò milo douçous,
Lou mounde milo jouissenços ;
Me zou caillò per èstre hurous !

J'étais comme l'oiseau et chanteur et pêcheur,
Auquel, pour vivre, il faut autant d'eau que d'air.

Quel bonheur ! quel bonheur ! quand je me trouvais seul
Sur un lit moelleux de fenouil ;
Au bruit du moucheron qui bourdonne,
Je sentais mon cœur frémir d'une douce langueur ;
Et voilà qu'un ange répondait à ma voix ;
Puis doucement descendait,
Et m'emportait sur ses ailes
Dans un air pur qui embaumait ;
Et voilà que je faisais des vers
Dans la langue des pastourelles ;
Peu de grands secrets m'étaient découverts ;
Mais quelles leçons ! quelles heures !
Et quels tendres adieux, quand, profitant du frais,
Il revenait me poser, sans bruit, où il m'avait pris.

Quel plaisir ! dans mon autre fièvre,
Quand je venais, plein d'amour, recevoir
Un regard affectueux et prolongé
De celle qui bientôt devait porter mon nom.
Je ne veux pas que le feu d'en trop dire m'entraîne ;
Mais si je ne craignais pas de paraître long,
De mon beau jour nuptial je vous ferais le tableau :
Je vous dirais, longuement peut-être,
Mon chapeau reteint, mon frac bleu deux fois neuf,
Et ma chemise de grosse toile
Avec un devant de calicot ;
Pourtant, parrain, marraine, étaient venus à la noce ;
Vous verriez au moins, d'après cela,
Que la bourse toujours ne répond pas au cœur.

Maintenant enfin vous savez tout le reste ;
Vous savez que, doublement heureux,

Èri coumo l'aouzèl et cantayre et pascayre,
Que per bioure li cal aoutan d'aygo que d'ayre.

Quin bounhur! quin bounhur! quan me troubâbi soul
Sur un lièy moûfle de fenoul;
Al brut del mousquil que brounzîno,
Sentioy moun cò fremi d'uno douço languîno;
Et baqui qu'uno angèlo à ma bouès respoundiò;
Apèy, douçomen descendiò,
Et sur sas alos m'empourtâbo
Dins un ayre pur qu'embaoumâbo;
Et baqui que fazioy de bèrs
Dins la lengo de las pastouros;
Gayre de grans secrèts nou m'èron descoubèrs;
Mais qualos litçous! quinos houros!
Et quis tendres adious! quan, proufitan del frés,
Me tournâbo paouza, sans brut, oùn m'abiò prés.

Quin plazé, dins moun aoutro flèbre,
Quan begnoy, plé d'amou, recèbre
Un cot d'èl amistous et loun
D'aquelo que biènlèou dibiò pourta moun noum.
Bòli pas que lou fèt d'en trop dire m'entrayne;
Mais se nou cregnoy pas de pareche loungayne,
De moun bèl jour noubial bous fayoy lou tablèou:
Bous diyoy, loungomen belèou,
Moun capèl retintat, moun frac blu dus cots nèou,
Et ma camizo en telo grosso
Damb'un daban en calicò;
Pourtan payri, mayrino, èron benguts à noço;
Beyas aoumen, d'aprèt acò,
Que la bourso, toutjour, nou respoun pas al cò.

Aro anfin sabès tout lou rèsto;
Sabès que, doublomen hurous,

J'ai vu passer depuis, comme un beau jour de fête,
Quinze fois les quatre saisons.
Les chansons, les papillotes,
Ont attiré dans ma boutique
Un petit ruisseau si argenté,
Que dans ma joie poétique
J'ai mis en morceaux le fauteuil redouté.
Oh! ma peur, elle est tout à fait éteinte;
Au point que l'autre jour, en lisant sur la gazette:
Pégase est un cheval qui porte
Les poètes à l'hôpital,
Mon rire remplit toute la maison.
Oh! ce journal se trompe, ou je ne suis pas poète!
Car enfin dans ma demeure
Plus je chante, plus grossit mon ruisseau,
Et guère à l'hôpital ce ruisseau ne conduit.
Au contraire il m'a conduit, peu à peu,
Dans un grand bureau de notaire;
Et depuis, fier de ma grandeur,
Moi, le premier de ma famille,
Je vois mon petit nom qui rayonne
Sur la liste du percepteur.
Il est vrai que cet honneur paie sa rente bien cher,
Et chaque année je me trouve confus
En voyant que mon chiffre augmente,
Malgré que je n'achète plus rien.
C'est égal: ma maison nous protége
Contre le vent et même la pluie.
Il est vrai que sur le derrière elle n'est qu'à moitié couverte;
Mais ma femme dit: « Courage! chaque vers
« Ce sont des tuiles que tu pétris,
« Et des chevrons que tu équarris. »
Je chante donc sans cesse; et, mon bonheur venu,

Ey bis passà dumpèy, coumo un bèl jour de fèsto,
Quinze côts las quatre sazous.
Las papillotos, las cansous,
An attirat dins ma boutiquo
Un pitchou riou tan argentat,
Que dins ma joyo poëtico,
Ey mis à brigaillous lou faoutul redoutat..
Oh ! ma poou l'èy tout à fèt morto ;
Al pun que l'aoutre jour, en legin sul journal :
Pegazo ès un chibal que porto
Lous poètos à l'Espital,
Moun rire entounèt tout l'oustal.
Aquel journal se troumpo, ou nou sèy pas poèto !
Car anfin dedins ma retrèto,
May canti, may moun riou groussis,
Et gayre à l'Espital aquel riou nou counduis.
Pulèou m'a coundunit, al countrari,
Dins un gran burèou de noutari ;
Et dumpèy, fièr de ma grandou,
Jou, lou prumè de ma famillo,
Bezi moun pitchou noum qué brillo
Sul la listo del coulètou.
Es bray qu'aquel aounou plà chèr pago sa rento ;
Et cad'an me trobi councfus
En beyren que moun chiffre aoumento,
Mèmo sans que croumpi res plus.
Acòs egal : moun oustal nous protèjo
Countro lou ben amay la plèjo.
Es bray que, sul darrè, n'és qu'à mitat coubèr ;
Mais ma fenno me dit : « Couratge ! cado bèr,
« Acòs de teoules que prestisses
« Et de cabirous qu'escarrisses ! »
Canti doun à-tengut ; et, moun bounhur ancrat,

En doublant le présent, me paie l'arriéré.

Elle qui avait l'habitude
Autrefois, quand mes vers n'étaient pas *argenteux*,
De serrer mon papier, de briser ma plume,
Maintenant m'offre toujours d'un air gracieux
La plume la plus fine et le papier le plus doux.
Aussi, malheur à moi, quand les Muses m'oublient!
Fais des vers, fais des vers, me crient tous mes parents!
Cependant depuis quelques jours
Ils ne me le crient plus si souvent;
Pourquoi donc? Je vais vous le dire,
Heureux, si, comme moi, tout cela vous égaie.

Un aimable poète, en saluant mon nom,
Voulut, dans un conte amusant
Sur le troubadour chansonnier,
Prouver, qu'en fait de muse, j'étais fils d'*Apollon*;
Le poète disait : que ce dieu passait un jour
Aux bords de la Garonne, et voilà qu'il entendit
Une nymphe du bois qui *rossignolait*...
C'était ma mère. — Apollon lui sourit...
— Et voilà qu'après, quand je naquis,
A peine au berceau je chansonnais...
— Et voilà qu'après, mes écrits
Firent de ma langue un langage pour les dieux...

Certes, le compliment était pure poésie...
Mais, pourrai-je peindre la jalousie de mon père;
Lorsqu'il se lève, et partant comme un coup de fusil :
« Comment, Catherine, est-ce vrai? mon fils n'est pas mon fils!
— « Il est tien, répond ma mère, qui grille de colère;
« Console-toi, pauvre Jeannille,

En doublan lou prezen, me pago l'arrierat.
Elo qu'abiò tan la coustumo,
En prumè, quan lous bèrs n'èron pas argentous,
De sarra moun papè, de brigailla ma plumo,
Aro, m'offro toutjour, d'amb'un ayre gracious,
La plumo la pu fino et lou papè pu dous.
Tabé, malhur à jou, quan las Muzos m'oublidon!
Fay de bèrs! fay des bèrs! touts mous parens me cridon.
Dunpèy quaouques jours, cependen,
Me zou cridon plus tan soubèn;
Et perqué doun? Bous zou baou dire,
Hurous se, coumo à jou, tout acòs bous fay rire.

Un aymable poèto (1), en saludan moun noum,
Boulguèt, dins un counte amuzayre
Sul troubadour cansounejayre,
Prouba, qu'en fèt de muzo, èri fil d'*Apolloun*;
Lou poèto diziò: qu'un jour lou diou passabo
Sus bors de la Garòno, et baci qu'entendèt
Uno nymfo del bos que roussignoulejàbo...
Acos èro ma may. — Apolloun li riguèt...
— Et baci qu'apèy, quan nasquèri,
A peno al brès cansounejèri...
— Et baci qu'apèy, mous escrious
Fasquèron de ma lengo un lengatge pes dious...

Certos, lou complimen èro tout poèzio...
Mais, coumo de moun pay pintra la jalouzio;
Quan se lèbo, et partin coumo un cot de fuzil:
« Coumen, Catoun, és bray? moun fil n'es pas moun fil? »
— « Es teou, respoun ma may, que de coulèro grillo;
« Counsolo-té, paoure Janillo,

(1) M. Armand, de Gontaud, auteur de plusieurs poésies pleines de verve et de goût.

« Toi seul as fait parler mon cœur ;
« Eh ! quel est ce *Pollon ?* ce vieux *calicó ?*
« Je ne le connais pas... le connaissez-vous, petites ?
— « Non ! s'écrient mes sœurs, la coiffe retournée ;
« *Pollon* n'est qu'un vieux sot ; il faut le faire assigner.
« Où reste-t-il, mon frère ? » Mais moi, pour éviter
Au vieux Monsieur *Pollon* plaintes et égratignures ;
Moi qui ne veux pas qu'une troupe d'huissiers
L'entraînent chez le juge de paix...
Je dévoilai l'esprit du badinage.
Il me fallut du temps ; mais enfin
Je parlai tant et tant vieille mythologie,
Qu'à la fin, sans procès, ils finirent le train.

Ainsi voudrais-je avec vous finir ma triple pause ;
Mais enfin j'ai chanté, je ne hasarde pas beaucoup ;
Quand Pégase rue, et que d'un coup de pied
Il m'envoie friser mes marottes,
Je perds mon temps, c'est vrai, mais non pas mon papier :
Je mets mes vers en papillotes !

A MONSIEUR GOUT-DESMARTRES,

Qui me donna une Couronne au Casino,

Au nom de la ville de Bordeaux.

(28 Juin 1846)

Toi qui parles comme les anges,
O poète du ciel, je voulais te couronner ;
Je n'avais pas de laurier ; en m'en offrant tu m'arranges ;
Si je prends ta couronne, c'est pour te la donner !

« Tu soul as fèy parla moun cò ;
» Quin és aquel *Polloun*? aquel bièl *talicò*?
« Nou lou counechi pas... lou counechès, maynados ?
— « Nâni ! cridon mas sos, las cèros rebirados,
« *Polloun* n'és qu'un bièl sot ; lou boulèn fa cita...
« Oùn damèro, moun fray ? » Mais jeu, per chita
Al bièl moussu *Polloun* plèntos et graoupignados ;
Jou que nou bòli pas que d'hussiès apilats
L'entraynen chel jutge de pats...
Despleguèri l'esprit de la badinerio.
Me calguèt de ten ; mais anfin
Parlèri tan et tan bièillo mythologio,
Qu'à la fi, sans proucès, finisquèron lou trin.

Atal boudroy dan bous fini ma triplo paouso ;
Mais anfin, èy cantat, n'hazardi pas gran caouzo ;
Quan Pegazo reguinno, et que d'un cot de pè
M'embòyo friza mas marotos,
Pèrdi moun ten, és bray, mais noun pas moun papè :
Bòti mous bèrs en papillòtos !

A MOUSSU GOUT-DESMARTRES,

Que me baillèt la Courouno al Gazino,

[illegible]

(23 Juin [illegible].)

Tu que parles coumo lous anges,
O poèto del cièl, bouilloy te courouna ;
N'abioy pas de laourès : en m'en offrin m'arranges ;
Se preni ta courouno, és per te la douna ! !

LES OISEAUX VOYAGEURS,

OU LES POLONAIS EN FRANCE.

DÉDIÉ A MON AMI ADRIEN POZZY.

—

(1833.)

Nous sommes de petits oiseaux écharpés par l'orage
Frères, chez vous mettez-nous à l'abri!
Un peu de blé et deux brins de feuillage
Nous suffiront si par ici vous nous voulez;
Nous fuyons du Nord le tyran en furie;
Recevez-nous! nous ne vous embarrasserons pas;
Nous sommes tous des oiseaux malheureux, sans patrie,
Que l'aigle noir a chassé de leur nid!

— Venez, amis, nous ne ferons qu'une famille;
Mais dites-nous : qui vous a défendus?
— Personne! personne! nous piaulions dans notre île,
Même le coq ne nous a pas entendus.
Aussi, de l'aigle aux griffes si aiguës,
Tous, presque tous, nous avons senti la serre;
Mais nous lui avons fait de si fortes blessures,
Que de son sang il a trempé notre nid!

— Amis, restez, et dans nos campagnes,
Reposez-vous en toute liberté;
Dans une grotte nous avons nos épargnes,
Vous êtes malheureux, nous vous en devons la moitié;

LOUS AOUZÈLS BOUYATJURS,

OU LOUS POLOUNÈS EN FRANÇO. (*)

DÉDIAT A MOUN AMIT ADRIÈN POZZY.

(1833.)

Sen d'aouzelous brigaillats pel l'aouratge ;
Frays, ché bous-aou, bouta-nous à lassès !
Un paou de blat et dus brens de feillatge
Nous suffiran, se praci nous boulès ;
Fugèn del Nord lou tyran en furio ;
Recebè-nous ! bous faren pas pouchiou ;
Sèn touts d'aouzèls malhurous, sans patrio,
Que l'Aiglo negre a cassat de lur niou !

— Benès, amits, faren qu'uno familho ;
Mais, diga-nous, qui bous a defenduts ?
— Digun ! digun ! pioulàben dins nostro illo,
Lou quite Poul nous a pas entenduts.
Tabé, de l'Aiglo à las griffos tan duros,
Touts, prèsque touts, abèn sentit l'arpiou ;
Mais, lli'abèn fèy de tan fortos blassuros,
Que de soun san a trempat nostre niou !

— Amits, restas, et dins nostros campagnos,
Repaouza-bous en touto libertat ;
Dins uno crôzo abèn nostros espragnos,
Sès malhurous, boun dibèn la mitat ;

(*) Cette chanson allégorique, devenue si populaire, fut chantée par l'auteur au grand Banquet que la garde nationale d'Agen donna aux réfugiés polonais, en 1833.

Nous partagerons la goutte de rosée,
Le grain de l'hiver et le fruit de l'été ;
Et nous serons fiers de notre destinée
Si vous vous trouvez heureux dans notre nid !

Ainsi ils disaient ; quand, au bruit des tymbales,
Un aigle blanc, au milieu d'un nuage d'or,
Paraît, se dresse, ouvre ses grandes ailes,
Et leur crie : « Oiseaux, je ne suis pas mort !
Que mon drapeau, vite, sorte de la tombe ;
Le sang bientôt coulera comme un ruisseau ;
La Liberté lancera son tonnerre,
Et mes oiseaux reviendront dans leur nid ! »

A LISTZ,

En lui jetant deux Couronnes.

Homme de feu, homme de braise,
Maître dont la musique élève, berce, écrase ;
Sous quel soleil es-tu né
Pour que, si jeune, tu aies pu
Avec tes doigts de fer qui frappent
Remuer tout un monde, et jeter dans les cœurs
Les fièvres du ciel qui t'allument
Pour faire rire et pleurer lorsque tu veux ?

Pour moi, chanteur de la prairie,
J'avais trouvé, enfin, dans nos contrées,
Deux couronnes, je les croyais miennes...
Oh ! mais je t'ai entendu ce soir,
Je sens que mon pays ne me les a données
Que pour te couronner deux fois quand tu passerais !

Partatjaren lou glout de la rouzado,
Lou gru d'hiber et lou fruit de l'estiou;
Et saren fièrs de nostro destinado,
Se bous troubas hurous dins nostre niou!

Atal dizion; quan, al brut de tymbalos,
Un Aiglo blan, al mitan d'un crun d'or,
Parey, se masto, oubro sas grandos alos,
Et lous y crido : « Aouzèls, nou sèy pas mort!
« Que moun drapèou, biste, se dezentèrre!
« Lou san bièn lèou coulara coumo un riou;
« La Libertat lansara soun tounnèrre,
« Et mous aouzèls tournaran dins lur niou! »

A LISTZ,

En li jetan diòs Couroounos.

Hôme de fèc, hôme de brâzo,
Mèstre doun la muzico ennarto, brèsso, escrazo;
Debat quin sourel sès nascut
Per que, tan jouyne, atges pouscut,
Dambé tous dits en fèr que trucon,
Boulega tout un mounde, et jeta dins lous cos
Las fièbres del cièl que t'alucon
Per fa rire et ploura quan bos?

Per jou, cantayre de las prâdos,
Abioy troubat, anfin, dedins nôstros countrados,
Diòs courounos, las creziey mios...
Oh! mais! t'èy entendut tantòs,
Senti que moun païs nou me las a baillâdos
Que per te courouna dus cots quan passayòs!!

LE MARÉCHAL LANNES.

DÉDIÉ A MON AMI ALEXANDRE DUCOURNEAU.

(25 Mai 1834.)

Il était Peuple et Gascon ; taisez-vous,
Parisiens, avec vos lyres d'or !
Je suis Peuple et Gascon, mon droit l'emporte ;
A moi, le premier, de dire sa naissance,
Et sa vie et sa mort !

Sa naissance, oh ! elle fut modeste !
Et quant à la clarté du jour il vint ouvrir son œil,
Aucun seigneur n'ordonna de faire fête ;
Ni pastourelle, ni pastoureau,
Ne vinrent danser devant un grand château
Où le Prince à venir, dans des chambres dorées,
Reçut de l'encens, de fines embrassades ;
Non : dans une maison sombre,
A la voix de la Nature,
Quelques parents vinrent sans façon
Lui faire deux ou trois gros baisers ;
Et l'odeur de la teinture,
Que l'air paternel lui soufflait dessus,
Fut le seul encens qu'il respira au berceau.

Et quand il fut plus grand, si vous voulez le connaître,
Hommes de là-haut, descendez
Jusqu'au peuple qui l'a vu naître ;
Pourquoi rougir pour lui ? lui n'en rougissait pas.

LOU MARÉCHAL LANOS. (*)

DEDIAT A MOUN AMIT ALEXANDRO DUCOURNEAU.

(25 Mai 1834.)

Ero Puple et Gascou ; silenço !
Francimans, tayza-bous dan bostros lyros d'or !
Sèy Puple amay Gascou , moun dret és lou pu fort ;
A jou doun , lou prumè , de dire sa nachenso...
Et sa bito... et sa mort !

Sa nachenso , oh ! fusquèt modèsto !
Et quan al flan del jour benguèt oubri soun èl ,
Cat de segnou n'ordounnèt de fa fèsto ;
Ni pastouro , ni pastourèl ,
Non benguèron dansa daban un gran castèl
Oùn lou prince à Bern , dins de crambos franjados ,
Recebèsse d'encen , de finos embrassados ;
Nâni : dins un oustal crumous ,
Al dous parla de la Naturo ,
Quaouques parens benguèron san fayssous
Li fa dus ou tres gros poutous ;
Et la sentou de la tinturo ,
Que l'ayre patèrnèl li bouffabo à trabès ,
Fusquèt lou soul encen que respirèt al brès.

Et, quan fusquèt grandet , se boulès lou couneche ,
Hômes de lassus , debalas
Jusqu'al puple que l'a bis creche ;
Perqué rougi per el ? El n'en rougissiò pas.

(*) Ce poème fut lu par l'auteur à la fête solennelle de Lectoure, le jour de l'érection de la statue de l'illustre maréchal.

Oui, consultez le peuple, et fier de son enfant,
Le peuple vous dira d'abord
Qu'il lui vit porter la veste du village
Avant le grand manteau de prince étoilé d'or.
Mais, presque homme, au moment où la joie nous quitte,
Il ne vivait pas encore ; il essayait la vie...

Un jour qu'il dormait sur des lambeaux
De *campêche* et de *couperose* ;
Un rêve à figure riante
L'effleure de l'aile ; à peine l'a-t-il touché,
Qu'une vierge armée se présente à ses yeux ;
Elle est superbe, elle est rayonnante,
Un beau soleil levant lui couronne la tête.

« Ami, lui crie la guerrière ;
« Bientôt je serai ta fiancée, et tu m'ignores encore !
« Je suis jolie pourtant, tout le monde le sait ;
« La *Gloire*, c'est mon nom ; mais à présent
« Je ne cours plus les châteaux ; le peuple est mon fiancé,
« La France est mon autel ; ma nôce s'y prépare ;
« Ta place y est marquée : il en est temps, arme-toi !
« Tiens ! vois ce qui t'attend ! »
Et la Gloire, du bout de sa lance dorée,
Lui fait remarquer l'esplanade ;
Le *Lectourois* veut regarder
Les ormeaux qu'enfant il aida à planter ;
O surprise ! sous ce berceau qui verdoie,
On dresse une statue ; un peuple la fête ;
Au bruit du canon qui retentissait,
Il s'approche... Sainte-Croix ! c'était la sienne ! !

Obé, parlas al puple, net fièr dè soun maynatge,
Lou puple bous dira d'abor
Que li fasquèt pourta la bèsto del bilatge
Aban lou gran mantèl de prince, estelat d'or;
Mais, presque hèroe, al moumen oun la jòyo nous quite,
Nou bibiò pas enquèro, y assajabo la bito.

Un jour, que drèumiò sur dè très
De campet et de coupo-rès,
Un rèbe à figuro rizento
Lou flourejo de l'alo; à peno l'a toucat,
Qu'uno bièrges armado à sous èls se prezento;
Es supèrbo, és touto luzento,
Un bèl sourel leban li courouno lou cap.

« Amit! li crido la guerrièro;
« Bien lèou sarèy ta nòbio et m'ignores enquèro!
« Sèy poulido pourtan, tout lou mounde zou sat;
« La *Glòrio* acòs moun noum; mais aro
« Nou castelèji plus, lou puple és moun fiançat;
« La Franço és moun aouta; ma noço s'y preparo;
« Y'as la pu bèlo plaço, armo-té! s'en bay tem,
« Tè! regayto çò que t'atten! »
Et la Glòrio, del bout de sa lanço daourado,
Li fay remarqua l'esplanado;
Lou *Lèytoirès* bol regayta
Lous ourmes que maynatge adujèt à planta; (1)
O surprezo! Debat aquel brès que berdejo;
Maston uno estatuyo; un puple la festejo;
Al brut del gros canou que n'en rebounbissiò,
S'approcho... Sento-Crouts! acos èro la siò!

(1) Personne n'ignore dans nos contrées que l'illustre maréchal Lannes a travaillé dans son enfance à la plantation des ormeaux qui ombragent sa statue.

Au cri de son âme allumée,
Il se réveille, et tout disparaît;
Mais pour la première fois il se connaît :
Sa vie s'est réveillée ! !
Anglais, Russes, Prussiens, tremblez ! vous êtes en danger;
Car Lannes a pris le fusil ! !

Il était Peuple et Gascon; taisez-vous
Parisiens, avec vos lyres d'or !
Je suis Peuple et Gascon, mon droit l'emporte;
A moi, le premier, de dire sa naissance,
Et sa vie et sa mort !

Et sa vie commence et son astre se lève;
Et sa vie en passant, maintenant, au bruit du canon,
Va former pour sa gloire une robe d'honneur
Toute *flambante* neuve,
Où ses six mille jours se tressant deux à deux,
Luiront comme des soleils;
Voyez-le, déjà dans les champs du carnage,
Chasser, fusiller, mutiler l'esclavage !
Homme, grand homme à son début !
Son bras qui tient la mort vous la lance sans cesse
Tant que l'on fait durer la bataille,
Et son corps a déjà senti et reçu
Le baptême de la mitraille.

Et pour lors, *Bonaparte*, enviant le pouvoir,
Sentait que malgré sa science,
Son grand génie et ses oracles,
Il lui fallait pour faire ses miracles,
Des hommes à miracles aussi.
Celui-là en est un ! France ! Patrie !
A moi le monde ! s'écria-t-il,
Quand, au milieu de l'Italie,

Al crit de soun amo alucado,
Se rebèillo, et tout disparey ;
Mais pel prumè cot se couney
Sa bito s'es derrebeillado ! !
Russos, Prussièns, Anglès, tramblas! sès en peril ;
Car Lanos a pres lou fuzil ! !

Ero Puple et Gascou ; silenço !
Francimans, tayza-bous dan bostros lyros d'or !
Sèy Puple amay Gascou, moun dret es lou pu fort ;
A jou doun, lou prumè, de dire sa nachenso...
Et sa bito... et sa mort.

Et sa bito coumenço et soun astre se lèbo ;
Et sa bito en passan, aro, al brut del canou,
Bay fourma per sa glôrio uno raoubo d'aounou
Touto flambento nèbo,
Oùn sous siès milo jours, se tressan à parels,
Luziran coumo de sourels ;
Regayta-lou, dejà dins lous cans del carnatge,
Acampa, fuzilla, brigailla l'esclabatge !
Hôme, grand-hôme à soun debut !
Soun bras que ten la mort bous la lanço à-tengut
Tan que fan dura la bataillo,
Et soun corp a dejà sentit et recebut
Lou batèmo de la mitraillo.

Et pel lors *Bounaparto*, embejan lou poudé,
Sentiò que malgrè soun sabé,
Soun gran engin et sous oracles,
Li caillò per fa sous miracles,
D'hômes à miracles tabè.
Aquel n'ès un ! Franço ! Patrio !
A jou lou mounde ! sa cridèt,
Quan, al mitan de l'Italio,

Lannes devant lui apparaît.
Et le voilà, plus fort que l'ange de la guerre,
Maintenant qu'il a son second, qu'après de grands combats
Il se fait notre Empereur, et couvre la terre
D'armes, de drapeaux, de soldats...

Bientôt contre lui cinq peuples volent;
Mais il paraît, fait un signe, et Lannes a frappé;
Et déjà cinq trônes chancellent;
Et déjà l'*Homme* tient deux couronnes sur la tête.
Après viennent les Rois à la tête d'autres armées;
Et Lannes est partout, et partout le plus fort,
A grand tour de bras, dans les champs de la mort,
Les étend comme des jonchées de feuilles;
Plus l'ennemi s'acharne,
Plus la terre en engloutit.
Et l'*Homme* ainsi servi sent grandir son génie;
Bientôt l'Univers devient sa patrie,
Et bientôt tous ces Rois orgueilleux
Lui viennent demander grâce à deux genoux.

Que de flatteurs, alors, environnent son trône!
Mais il n'a qu'un cœur d'ami, à Lannes seul il le donne;
Lannes seul a le privilége
De faire toujours près de lui tonner la vérité.
A d'autres plus tard de vous chanter
La gloire de ces fameux soldats
Qui assirent sur des lauriers
La *République* et l'*Empire*;
Pour Lannes seul je plane si haut;
Que devant lui tout se cache!
Aujourd'hui nous ne voyons que lui au monde;
Aujourd'hui tout est pour lui comme il est tout pour nous.
D'ailleurs, qui oserait sans crainte

Lanos daban el parouquèt.
Et lou baqui, pu fort que l'ange de la guèrro,
Ara qu'a soun seguin, qu'aprèt de grans coumbats,
Se fay nostre Amperur, et capèlo la tèrro
D'armos, de drapèous, de souldats...

Bien lèou countro el cinq puples bòlon;
Mais parey, fay un sinne, et Lanos a trucat;
Et dejà cinq trônos trambôlon;
Et dejà l'*Hôme* tèn diès courounos sul cat;
Apèy bènon lous Rèys al cat d'aoutros armados;
Et Lanos és pertout, et pertout lou pu fort,
A gran rebès de bras, dins lous cans de la mort,
Las estén coume de jouncados;
En may l'ennemit s'amalis,
En may la tèrro n'engoulis.
Et l'*Hôme* atal serbit sen grandi soun genio;
Lèou l'Unibèr bèn sa patrio,
Et lèou touts aqués Rèys glourious
Li bènon demanda graços à ginouillous.

Que de flatturs, alors, embirounon soun trône!
Mais n'a qu'un cò d'amit, à Lanos soul lou dòno;
Lanos soul a la libertat
De fa toutjour prêt d'el touna la beritat.
A d'aoutres may tar de bous dire
L'aounou d'aqués famus guerriès
Qu'amestèron sur de laourès
La *Republico* amay l'*Ampèro*;
Per Lanos soul plâni tan haou;
Que dèban el tout se rescounde!
Anèy nou besèn qu'el al mounde;
Anèy tout és per el, et tout per nous aou,
D'aillun, qui gaouzayò sans crento

Toiser contre son nom même le plus grand nom?
Personne! après *Napoléon*,
Lannes, le premier, se présente.
Il était Peuple et Gascon; taisez-vous,
Parisiens, avec vos lyres d'or!
Je suis Peuple et Gascon, mon droit l'emporte;
A moi, le premier, de dire sa naissance,
Et sa vie et sa mort!

Et sa mort! il la fallait pour faire accomplir
Le mystère que, seul, l'avenir comprenait;
Et pour que le géant des géants tombât,
Il fallait bien que la mort frappât
Le géant qui le soutenait.

Mais Lannes, second dans la France,
Second dans l'Univers qu'il venait d'épuiser,
N'était pas un homme à mourir
Tout de suite, d'un coup de lance,
Ni d'un coup de fusil; non! non!
Il fallut un gros boulet, un gros coup de canon
Pour écarteler sa vie;
Et qui plus est, le reste de son corps,
Qui pour l'honneur palpite encore,
Lutta neuf jours contre la mort.
Oh! sa mort remplit la France de douleur;
Il la laissait pourtant plus belle que jamais;
Du monde elle était presque maîtresse;
Et même, en la quittant, pour preuve d'amour,
Il lui donna un trône de plus.
Mais cette richesse était trop cher achetée;
Sa mort sur l'avenir lance un nuage de malheur;
Tout devint triste, triste, et notre vieille armée
Pour la première fois vit pleurer son Empereur...

Touèza countre soun noum mêmo lou pu gran noum ?
Digun ! aprèt *Napouleoun*,
Lanos, lou prumè, se prezento.
Ero Puple et Gascou ; silenço !
Francimans, tayza-bous dan bostros lyros d'or !
Sèy Puple amay Gascou, moun dret és lou pu fort ;
A jou doun, lou prumè, de dire sa nachenso...
Et sa bito et sa mort...

Et sa mort ! la calguèt per que s'accoumplisquèsse
Lou mystèri que, soul, l'abeni compregnò ;
Et per que lou géan des géans s'abatèsse,
Caillò bé que la mort truquèsse
Lou géan que lou soustegnò.

Mais Lanos, segoun dins la Franço,
Segoun dins l'Unibèr que begnò d'estari,
N'èro pas un hôme à mouri
Tout de suito, d'un cot de lanço,
Ni d'un cot de fuzil ; nou ! nou !
Calguèt un gros boulet, un gros cot de canou
Per escartailla sa bito ;
Amay lou rèsto de soun corp,
Qu'enquèro per l'aounou palpito,
Lutèt naou jours countro la mort.
Oh ! sa mort ramplisquèt la Franço de tristesso ;
La daychâbo pourtan pu bèlo que jamay ;
Del mounde èro prèsque mestresso ;
Et mêmo, en la quitan, per prubo de tendresso,
Li baillèt un trôno de may.
Mais aquelo richesso èro trop chèr croumpado ;
Sa mort sul l'abeni lanço un crun de malhur ;
Tout benguèt triste, triste, et nostro bièillo armado
Besquèt pel prumè cot ploura soun Amperur...

Hélas ! il faudra peut-être que son aigle s'enterre ;
Car sa foudre a perdu son éclair et son tonnerre !!

L'homme du peuple maintenant n'est plus!
Au temple des hommes fameux
Après seize ans de gloire il a déjà pris sa place ;
Et le siècle passé, et le siècle qui passe,
Prennent huit ans chacun et s'illustrent tous deux.
Il n'est plus, mais sa tâche est remplie ;
Il est par comme un beau jour ;
Ses gerbes d'un laurier fleuri
N'ont pas une feuille flétrie.

O Lannes, perce de là-haut,
Avec ton œil de feu, ces grands rideaux bleus !
Vois ce peuple de braves
Qui vient pour saluer le berceau où tu rêvais !
Entends-le fêter ta gloire et ton nom !
Ton grand nom pour l'honneur l'enflamme,
Tu es pour le peuple, toi ; tu es gravé dans son âme ;
C'est là ton plus beau *Panthéon !!*

Il était Peuple et Gascon ; mais maintenant je me tais ;
Parisiens, chantez-le avec vos lyres d'or ;
Je suis Peuple et Gascon, mon droit l'emportait ;
Et le premier, je devais vous dire sa naissance,
Et sa vie et sa mort !!

Hélas! Cadra belèou que soun aiglo s'entèrre;
Car sa foudro a perdut soun liouse et soun tounèrre!

L'hôme del puple aro n'és plus!
Al temple des hômes famus
Aprèt setze ans de glôrio a dejà pres sa plaço;
Et lou siècle passat, et lou siècle que passo,
Prenon houèyt ans cadun et s'illustron touts dus. (¹)
N'ès plus, mais sa tâço es ramplido;
Ès cande coumo un jour poulit;
Sas garbos d'un laourè flourit
N'an pas uno fèillo blazîdo.

O Lanos, parço de lassus,
Dambé toun èl de fèt, aqués grans ridèous blus!
Regayto aquel puple de brâbes
Que bèn per saluda lou brès oùn saounejâbes!
Enten-lou festeja ta glôrio amay toun noum!
Toun gran noum pel l'aounou l'enflammo,
Sès tout pel puple, tu; sès grabat dins soun amo,
Acòs toun pu bèl *Panteoun*!!

Ero Puple et Gascou; mais aro faou silenço;
Francimans, canta-lou dan bostros lyros d'or;
Souy Puple amay Gascou, moun dret és lou pu fort;
Et dibioy, lou prumé, bous dire sa nachenso...
Et sa bito... et sa mort!!

(¹) Le général Lannes partit comme volontaire en 1792, et mourut en 1809.

LOU DEPART.

A MOUSSU ET MADAMO GIMET, DE NÉRAC.

(1834.)

Ayre : *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu.*

Sus flots alis de la mèr assoupido,
Un batèou s'abio à la gardo de Diou ;
Sul tap brassejo une foulo attendrido ;
Qui doun s'en bay ? qui doun nous crido : Adiou ?
Al pèssomen qu'aci moun èl remarquo,
Bezi que part de marinès cherits ;
Ah ! l'on diouyò n'abia jamay sa barquo,
Quan sul ribatge on daycho tan d'amits !

Gran Diou ! qu'an dit ! acòs el ! acòs elo !
Es, tan aymats ! et nou lous beyren plus !
Lou batèou dribo, un ben uflan sa belo,
Li fay laoura lous flots rizens et blus.
Mais, d'es, sus flots, lèou s'effaço la marquo ;
N'és pas atal dins nostres còs multrits :
Loun-ten, loun-ten, parlaren de la barquo,
Sur aquès bors oùn daychon tant d'amits !

Es, nous quita per un mounde troumpayre !
Et l'on diyò qu'un ange zou benis ;
Yèr milo cruns se brusquâbon dins l'ayre,
Anèy tout brillo et lou ten s'esclaris ;
Lou ciel per es fay luzi sa grando arco ;
L'arco, lou cièl, lou ten, tout lous y rits ;
Mais, Diou boudra qu'un jour besquen la barquo
Tourna sus bors oùn daychon tan d'amits ! !

LOU POUTOU.

CANSOU

Pel la noço de moun amit Bracy.

(1837.)

Ayre : *Faut-il, hélas ! que malgré ma constance.*

Fols que dizès que la terro és maoudito,
Que l'on nou tròbo aci que penos et doulous;
Ah ! finissès de peleja la bito !
La bito a sas roumèts, mais a tabé sas flous.
Es bertat qu'aci bas nostro âmo és tourmentado,
Qu'al mièy des pèssomens l'hôme souffro et gemis;
Mais se pren un poutou sur uno bouco aymado
Aqueste infèr se cambio en paradis !

Prèsque toutjour, hômes plés de glouriòlo,
An aquel dous poutou las aounous preferas ;
Aoulot tabé d'un fèt que rebiscôlo
Al foun de bostre cò sentès un riou de glas.
La tèrro, per bous-aou, de brots és capelado,
Lou ciel n'a que de cruns, nado estèlo luzis;
N'abès cat de poutou d'uno bouqueto aymado,
Et bostre infèr n'ès jamay paradis.

Mais, regaytas dins la crambo noubialo,
Diòs âmos qu'an crèzut an aquel glout de mèl !
Un dous plazè las flourejo de l'alo,
Et la tèrro dejà per es embaoumo al ciel.
Dejà, des mechans jours la peno és oublidado,
Dejà tout lous y rits, l'Amou lous enluzis ;

Ban prene lou poutou sur uno bouco aymado,
Et lur infer és dejà paradis ! !

Tendre poutou, nascut à la bimbôlo,
Quan nostre prumè pay se fasquèt pecadou;
Dins nostre cò, que loun-ten ta bispôlo
Fasque bièn petrilla lou dous fèt de l'amou!
Un demoun t'engendrèt, et nat ange te blaymo;
Lou cièl t'a batizat, l'hôme te benezis;
Et talèou que te pren sul la bouqueto qu'aymo,
Aqueste infèr se cambio en paradis ! !

LOUS BASTARDOUS DE L'ESPITAL.

A la Mày Clèro-Cecillo, lou jour de sa fèsto. (*)

TOUTS ENSEMBLE.

Se nôstros cansous, oungan,
Plazon enquèro
A Clèro,
Nostres còs, en las cantan,
Pla countens, pla fièrs saran!
Tout oungan ! !

UN SOUL.

Nous dizon en chèro,
La bito és amèro
Per qui bèn sur tèrro
Paouret ou malaou;
Sèn paourets, mais proche de Clèro
La bito ès douço per nous-aou!

(*) La Sœur Chalabre, Supérieure de l'Hospice Saint-Jacques d'Agen, auquel elle a consacré sa fortune et son existence tout entière.

L'hiroundèlo aymado
Bay à sa nizado,
Pourta la becado,
Quan lou printen bèn;
Ebè nous-aou, touto l'annâdo,
De nôstro may la recèben!

L'agnèl n'aymo pas tan l'herbeto,
Ni l'aouzelou lou mes de may;
Lou pey n'aymo pas tan l'aygueto,
Que nous-aou Clèro, nostro may.
Sans elo sul la tèrro,
Pertout fayan pouchiou;
Tabé pensan à Clèro,
Prèsqu'aoutan qu'al boun Diou!

Per elo nostre cò palpito,
Mais, quin bounhur! se Diou bouillò
Abraca d'ans à nôstro bito,
Per lous enpeouta sul la siò.
Pregan qu'acôs arribe,
Car per seca de plous,
Es de bezoun que bibe
Pes paoures malhurous!

Se nôstros cansous, oungan,
Plazon enquèro
A Clèro,
Nostres côs, en las cantan,
Pla countens, pla fièrs saran!
Tout oungan!!

A PASCAL,

Qui venait de m'offrir sa gravure de Sainte Marie-Égyptienne.

—

(1836.)

Oh ! mon Dieu ! que ta Sainte est jolie, Pascal ;
Dans la grotte où son corps luit comme un miroir,
Quand vous l'apercevez toute nue,
Vous croyez qu'elle vit, qu'elle se remue,
Vous êtes trompé, fasciné, et jusqu'à ses petits pieds
Vous iriez la couvrir d'un manteau de baisers !

Mais après, quand vous la voyez gémir sur ses fautes,
Qu'en priant Dieu, aux ronces elle vient de déchirer
Sa peau douce comme le satin ;
Quand vous voyez tomber en perles, sur ses jolies joues,
Les larmes du repentir ;
Oh ! quelque chose de sacré éteint vos veines ;
Vous la plaignez de cœur ; vous êtes honteux
D'avoir voulu joindre plus de peine à ses peines ;
Vous aimez ce lion qu'elle a rendu compatissant ;
Vous aimez ce livre bruni
Où sans doute elle lit que Dieu l'a pardonnée ;
Et vous sentez votre cœur se serrer de douleur,
En voyant que ce roc où elle s'est agenouillée,
Ne devient pas moëlleux-moëlleux en la sentant pleurer !



A PASCAL,

Que begno de m'offri sa graburo de Sento Mario-Egyptièno.

(1836.)

Oh! bou Diou! que ta Sènto és poulido, Pascal;
Dins la gròto oùn soun cor luzis coumo un miral,
Quan l'apercebès touto nudo,
Crezès que biou, que se remudo,
Sès troumpat, enluzit, et dinqu'à sous pènous
L'aniyas capela d'un manto de poutous...

Mais apèy, quan bezès que gemis sur sas faoutos;
Qu'en pregan Diou, pes brots, bèn d'esquissa, rudi
Sa pèl douço coumo un sati;
Quan bezès perleja sur sas poulidos gaoutos
Las grumillos del repenti;
Oh! quaoucoumet de sèn escantis bostros benos;
La plagnès de cò; sès hountous
D'abé boulgut juni may de peno à sas penos;
Aymas aquel lioun qu'a randut piètadous;
Aymas àquel libre crumous
Oùn sans douto legis que Diou l'a perdounnâdo;
Et sentès bostre cò de doulou se sarra,
En beyren qu'aquel roc oùn s'és aginouillâdo,
Noù bèn pas moûfle-moûfle en la sentin ploura!

AU RICHE AGRICULTEUR DE TOULOUSE,

Qui voulait que je fusse à Paris faire fortune.

DÉDIÉ A M. PRADELLE, MAIRE DE SAINT-SIXTE.

—

(1836.)

Et vous aussi, Monsieur, sans craindre
De troubler mes jours et mes nuits,
M'écrivez d'aller porter ma guitarre et mon peigne
Dans la grande ville des Rois!
Parce que là, dites-vous, mon humeur poétique,
Et mes vers déjà connus,
Feraient pleuvoir dans ma boutique,
Des torrents d'écus.

Oh! Monsieur, vous pouvez bien, pendant tout un mois,
Me vanter pluie d'or et son nuage tout ruisselant;
Vous pouvez bien me crier : « L'honneur n'est que fumée!
« La gloire n'est que gloire! et l'argent c'est de l'argent! ! »
Allez! je ne vous dirai pas merci!
L'argent!... est-ce que l'argent c'est quelque chose cela,
Pour un homme qui sent pétiller dans son cœur
L'étincelle de poésie?

Non, non, Monsieur! toujours mon œil fixé
Sur un laurier touffu, mais souvent ébranché,
J'espère qu'un petit brin pendra pour moi;
Et tous les diamants que la terre vomit,
Et tous les louis d'or que l'État engloutit,
Ne valent pas ce brin là, si un jour je puis l'atteindre!
L'or, d'ailleurs, je le garderais mal,

AL MOUSSU-BOURDILÈ DE TOULOUZO,

Que bouilló qu'anguèssi à Paris fa fourtuno.

DEDIAT A M. PRADELLE, MAIRO DE SEN-SIXTO.

(1836.)

Et bous sabé, Moussu, sans cregne
De troubla mous jours et mas nèys,
M'escribès de pourta ma guitarro et moun pegne
Dins la grando bilo des Rèys!
Prâmo qu'achi, dizès, moun humou poètico,
Et mous bèrs dejà counescuts,
Fayon plèoure, dins ma boutico,
De parrabastâdos d'escuts.

Oh! Moussu, poudès-bé, penden uno mezado,
Me banta plèjo d'or et soun crun tout rajen;
Poudès-bé me crida : « L'aounou n'és que fumado!
« La glôrio n'és que glôrio, et l'argen és d'argen!! »
Anas! bous dirèy pas mercio!
L'argen!... ès-què l'argen és quaoucoumet acò,
Per un hôme que sen petrilla dins soun cò
La boulûgo de poézio!

Nâni, nâni, Moussu! toutjour moun èl bracat
Sur un laourè feillut, mais souben debrencat,
Espèri que, per jou, quaouque pitchou bren penge;
Et touts lous diamans que la terro boumis,
Et touts lous loubidors que l'Estat engoulis,
Balon pas aquel bren, s'un jour poudioy l'attenge!
L'or, d'aillur, lou gardayoy mal,

Je ne sais pas seulement conserver de petites pièces ;
Je ne saurais pas, comme vous, pour tripler mon avoir,
Défricher les champs, tracer des sillons droits
Avec cinquante socs traînés par cent génisses ;
Paver tout le pays d'épis, de lisières de bois ;
Provigner des ceps, faire bouillonner la *sève* ;
Faire ruisseler de bon sucre du tronçon de la betterave ;
Faire venir sur les pruniers les prunes par quintaux ;
Dans des moulins à vent faire crisser vingt meules ;
Chaque année changer mes écus en pistoles,
Et comme vous, *bon riche*, enrichir cent maisons.

Non ! des parvenus je voudrais suivre la mode ;
Je deviendrais peut-être orgueilleux, dédaigneux ;
Je singerais les grands seigneurs,
Dans un beau char je me pavanerais ;
Je renierais enfin, auprès des grandes gens,
Mes vieux parents, mes vieux amis,
Et ferais si bien que dans peu
Je mangerais toutes mes économies ;
Et de riche fier, *méprisant*,
Je reviendrais pauvre et méprisé !

Dans ma ville où chacun travaille,
Laissez-moi donc tel que je suis !
Chaque été, plus content qu'un Roi,
Je glane ma petite provision d'hiver ;
Et puis, je chante comme un pinson,
A l'ombre d'un peuplier ou d'un frêne,
Trop heureux de *devenir cheveux blancs*
Dans le pays qui m'a vu naître !

Sitôt qu'on entend dans l'été,
Ce joli *zigo ! ziou ! ziou !*
De la sautillante cigale,

Sâbi pas soulomen counserba de pessetos ;
Saouyoy pas, coumo bous, per tripla moun cabal ;
Desbouziga lous cans, traça de regos dretos
Dambé cinquante arays trigoussats per cent brotos ;
Paba tout lou païs de cabels, de randals ;
Proubigna de bidots, fà boujoula la sàbo ;
Fa raja de boun sucre al tres de bleto-ràbo ;
Fa beni, sus prunès, las prunos à quintals ;
Dins de moulis de ben fa carrinca bint mòlos ;
Cado annado cambia mous escuts en pistòlos ;
Et coumo bous, *boun riche*, enrichi cent oustals !...

Nâni ! des parbenguts boudroy siègre la modo ;
Bel lèou bendroy glourious, fièrous ;
Escaougnayoy lous grans segnous,
Dins un bèl char fayoy la gòdo ;
Renegayoy anfin, prèt de las grandos gens,
Mous bièls amits et mous parens,
Et fayoy tapla que dins gayre
Minjayoy tout moun amassat ;
Et de riche fièr, mesprezayre ;
Tournayoy paoure et mesprezat !

Dins ma bilo oùn cadun trabaillo,
Daycha m'esta doun coumo sèy !
Cadu estiou, may counten qu'un Rèy,
Gràgni ma pitchouno rascouaillo ;
Apèy, canti coumo un pinsan,
A l'oumbro d'un bioule ou d'un frayche ;
Trop hurous de beni pièl blan
Dins lou païs que m'a bis nayche.

Talèou qu'èn enten dins l'estiou
Aquel poulit *zigo ! ziou ! siou !*
De las saouticayros cigalos,

Le passereau s'échappe et déserte le nid
Où il sentit pousser des plumes à ses aîles.
L'homme sage n'est pas ainsi ;
Il aime toujours la vieille maison
Où on le berça dans le jeune âge ;
Il aime, quand il voit tout verdoyer,
Homme fait, d'aller rêver
Sur le gazon moelleux qu'il foula tout enfant!

Je reste donc ici ; tout ici me convient !
Terre, ciel, air, tout cela m'est nécessaire pour vivre.!
D'ailleurs je ne suis pas un savant
Comme ces *francimans* qui, lorsqu'ils veulent écrire
Sur nos pères, grands-pères, *arrière* grands-pères,
Se *perchent* sur les palais ;

Pour le simple flageolet j'ai quitté la guitare,
Et lorsque je veux chanter,
Je ne vais pas de châteaux en châteaux,
Comme font les poëtes du jour.
Personne ne verra dans mes doigts
Ces crayons fins qui dessinent
De grands seigneurs, vêtus de fer,
Montés sur des chevaux hardis
Qui piaffent et qui regimbent ;
Ni de grandes dames d'honneur
Qui parlent comme un livre; non !
Plus simple, de la bergère
Je chante l'amour tendre, qui plaît
Autant qu'amour de demoiselle ;
Car ce n'est pas, comme dit ma mère,
Celle qui parle le mieux qui sait aimer le plus !

Voilà mes sentiments! afin que vous puissiez y croire,
Du cadran de mon cœur je découvre le verre!

Lou passerat fouragno et dezarto lou niou
Oùn sentisquèt poussa de plumos à sas alos ;
L'hôme sage n'és pas atal ;
Aymo toutjour lou bièl oustal
Oùn lou bressèron al jouyne atge ;
Aymo, quan bey tout berdeja,
Hôme fèy, d'ana saouneja
Sul gazoun tout mouflet que traouillèt tout maynatge.

Damôri doun aci ; tout aci me counben !
Terro, cièl, ayre, tout me fay bezoun per bioure !
D'aillur nou sèy pas un saben
Coumo aqués *francimans* que, quan bolon escrioure
Sur nostres pays, grans-pays, arrè-grans-pays,
S'enquiquirîcon sus palays ;

Pel simple flajoulet èy quitat la guitarro,
Et quan bôli cansouneja,
Jou nou baou pas casteleja
Coumo fan lous poètes d'aro !
Digun nou beyra dins mous dits
Aques creyouns fis que dessinon
De grans segnous, en fèr bestits,
Pinquats sur de chibals hardits
Que pennicon et que reguinnon ;
Ni de grandos damos d'aounou
Que parlon coumo un libre, nou !
May simple : de la pastourèlo
Canti l'amou tendre, que play
Aoutan qu'amou de doumayzèlo ;
Car n'és pas, coumo dit ma may,
La qui parlo millou que sat ayma lou may !

Baqui mous sentimens ! per que pôsques y creyre,
Del cadran de moun cò descapèli lou beyre !

Tous ces sentiments-là s'y marquent, regardez-les !
Vous verrez que rien ne manque à mon âme aimante,
Et que, pour proclamer la pauvreté joyeuse,
Il faut être pauvret et joyeux!!
Je reste donc joyeux et pauvre,
Avec mon pain de seigle et l'eau de ma fontaine;
L'on bâille dans un salon!
L'on rit sous des feuilles d'arbre!
Et moi je ris de tout, rien ne vient plus m'attrister;
J'ai pleuré trop longtemps! je veux me racquitter!
Parce qu'un peu plus sage qu'au temps de ma jeunesse,
Je commence de sentir maintenant
Que dans ce monde tout gonflé de gloriole,
D'où il nous faut sitôt sortir,
Contentement passe richesse!!

AUX QUARANTE DAMES DE TOULOUSE,

Qui venaient de me couronner.

Muse, jusqu'à aujourd'hui, en bon fils, je t'ai laissé
Les couronnes d'honneur que dans le monde j'ai moissonnées;
Mais celle-ci est pour moi!... Prêt à la recevoir,
Au cœur déjà je sens la fièvre
Qui me lance, en cachette,
Les plus douces étincelles!
Aussi, genou à terre, et les mains croisées,
Je l'attends, troubadour heureux,
Car je sais que les fleurs par les femmes données,
S'accompagnent de deux baisers!!

Fin du premier Volume.

Tout aqués sentimens s'y marquon, gayta-lous !
Beyres que res nou manquo à moun amo amistouzo ;
Et que per encanta la paouretat jouyouzo ;
　　Cal esta paouret et jouyous ;
　　Damôri doun jouyous et paoure,
Dambé moun pa de segle et l'aygo de ma foun ;
　　L'on badaillo dins un saloun !
　　L'on rits debat de fèillos d'aoure !
Et jou rizi de tout ; res plus bèn m'attrista ;
Ey plourat trop loun-ten ! bôli me resquita ! !
Prâmo que pu saget qu'al ten de ma jouynesso,
　　Aro coumenci de senti
Que dins aqueste mounde espoumpat de fadesso,
　　D'agoun nous cal talèou sourti,
　　Countentomen passo richesso ! !

A LAS CRANTO DAMOS DE TOULOUZO,

Que begnon de me courouna.(*)

　　Muzo, dinquos anèy, en boun fil, t'èy quitat
　　Las courounos d'aounou que pel mounde èy segat ;
　　Mais aquesto és per jou !... Prèste de la recèbro,
　　　　Al cò dejà senti la fièbre
　　　　Que me lanso de rescoundous
　　　　Las may doussetos calourâdos.
　　Tabé, gînoul à terro, et las diòs mas croutsâdos,
　　　　L'attendi, troubadour hurous,
　　Car sâbi que las flous pel las fennos baillâdos,
　　　　S'accoumpagnon de dus poutous ! !

(*) Un banquet offert à Jasmin, par 40 dames de Toulouse, eut lieu au château de M. de Narbonne, à *Purpan*. — A la fin du repas, une demoiselle plaça sur le front du Poëte une couronne d'immortelles et de pensées.

A MONSIEUR CHARLES NODIER,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

En lui dédiant affectueusement mon second Volume.

(Janvier 1842.)

Autrefois, quand je disais mes chansons de l'adolescence,
Nul crayon ne les écrivait ;
Et à part les amis de notre voisinage,
L'air de mon pays les recevait seul.
Mais quand j'eus vu parcourir montagnes et vallons
A de milliers de jeunes Messieurs,
Pour déterrer de vieilles tombes,
De vieux ponts, de vieilles murailles ;
Quand je les vis peindre sur des albums
Des colonnes décapitées,
Des pierres noires, fendues,
Qui ne disaient rien à mon œil ;
Je dis : — « Puisque ce qui est vieux
« Aux savants semble des reliques,
« De vieux mots valent mieux que de vieilles pierres ;
« O ma langue, tout me le dit,
« Je planterai une étoile à ton front obscurci ! ! »
Et aussitôt de vieux mots sur le papier résonnèrent ;
Et ma langue plût ; partout on la fêta ;
L'étoile étincela à son front pour jamais ;
Et moi, je n'en touchais plus terre,
On est fier lorsqu'on tresse un bouquet pour sa mère ! !

A MOUSSU CHARLES NODIER,

DES CHANTS DE PARIS,

En li dedian amistouzomen moun segoun Libre.

... La langue qui produit un poète comme JASMIN
n'est pas encore une langue morte !!

Charles NODIER.

(Janvier 1842.)

En prumè, quan dizioy mas cansous del jouyne atge,
Nat creyoun nou las escribiò ;
Et, tirat lous amits de nostre bezinatge,
L'ayre de moun païs tout soul las recebiò.
Mais quan aguèri bis galoupa pèts et coumbos
A de milès de Moussurets,
Per derrouca de bièillos toumbos,
De bièls pouns, de bièillos parets ;
Quan pintràbon sur de librets
De colonos escapitados,
De pèyros negros, fendaillàdos,
Que nou dizion res à moun èl ;
Diguèri : — « Perqué ço qu'és bièl
« As sabens semblo de relicos,
« De bièls mots balon may que de pèyros anticos ;
« O ma lengo, tout me zou dit,
« Plantarèy une estèlo à toun froun encrumit !.!
Et talèou de bièls mots sul papè muziquèron ;
Et ma lengo plazèt ; per tout la festejèron ;
L'estèlo luzisquèt à soun froun per jamay ;
Et jou, n'en toucàbi plus tèrro,
On és fièr quan l'on trèsso un bouquet per sa may ! !

Cependant, à travers la brume,
Des voix retentissaient ; « Poëte, ne chante plus !
« Nous ne voulons qu'une langue et les *quarante Messieurs*
« Qui font tant de livres là-haut,
« S'ils t'entendent souffler, briseront ta plume ! »

Cela me fit peur ; néanmoins
Je chansonnais tout de même ;
Mais dans les villes où je passais,
Aux battements des mains, je tremblais
Que les *quarante Messieurs* qui ont des rayons à la tête,
Ne se tournassent de mon côté.

Un se tourna pourtant, mais non pas en colère ;
Au contraire, il vanta ma langue nourricière,
La fit reconnaître ; et quand il l'eut près de lui,
Il changea son étoile en soleil !
C'est vous, Monsieur, qui aimez notre langage.
Oh ! tant mieux ! pourquoi s'en offusquer ?
Est-ce qu'à la même fontaine toute la France boit ?
Le *Nord*, chez lui, a son visage ;
Chez lui, le *Midi* a le sien.

Qu'est la France ? une grande, une forte famille
Bretons, *Picards*, *Normands*, *Gascons* et *Marseillais* ;
Mais nous sommes tous frères, et son honneur qui brille,
Nous voulons tous le défendre ; et si Russes, Anglais,
Pour l'obscurcir nous taquinent...
Bretons, Picards, Gascons, tout alors se mêlent...
Tous alors ne faisons qu'un, et nous frappons en Français !

Cependen, à trabès la brumo,
De crits rehoumbission : « Poèto, cantes plus !
« Non boulèn qu'uno lengo ; et lous *cranto Moussus*
« Que fan tan de libres lassus,
« Se t'entenden poulsa brigaillaran ta plumo ! »

Acos me fasquèt poou ; tapla
Cansounejâbi saquela ;
Mais dins las bilos oùn passâbi,
As trucomens de mas, tramblâbi
Que lous *cranto Moussus* qu'an de reyouns al cat,
Sè birèssen de moun coustat...

Un se birèt pourtan, mais noun pas en coulèro ;
Al countrâri, bantèt ma lengo nourricièro,
La fasquèt recouneche ; et quan l'aguèt prèt d'el,
Cambièt soun estèlo en sourel !!
Acos ès bous, Moussu, qu'aymas nostre lengatge.
Oh ! tan millou ! perqué, perqué n'en prene oumbratge ?
Ès-qu'à la mêmo foun touto la Franço beou ?
Lou *Nor*, chez el, a soun bizatge,
Chez el, lou *Mètjour* a lou seou.

Qu'ès la Franço ?... une grando, uno forto familho :
Bretous, *Picars*, *Normans*, *Gascous* et *Marseillés*...
Mais, pel cò sèn touts frays, et soun aoûnou que brilho,
Boulèn touts lou deffendre ; et se *Russos*, *Anglés*
Per l'encrumi nous agarrejon...
Bretouns, Picars, Gascous, touts alors s'abarrejon...
Touts alors fazèn qu'un... et trucan en *Francés* !...

L'AVEUGLE DE CASTEL-CUILLÉ. (1)

A MADAME CORALI PAILLÈS,

DE BEAUMONT DE LOMAGNE.

(Août 1836.)

Au moment de lancer mon *Aveugle*, je tremblais;
Mais un jour que je te la disais,
Quand je riais, je vis ton rire;
Quand je pleurais, je vis tes larmes;
C'est assez; ma peur disparaît;
Pour ma Muse qui te connaît,
Tout cela lui vaut mieux qu'un bouquet d'immortelles,
Car de toi, les rires, les pleurs,
C'est la première étoile lumineuse
Qui promet à mon ciel noir
Une immensité d'autres étoiles!!

(1) Le sujet de ce poème est réellement vrai. On montre encore dans les environs de Saint-Amans la petite et vieille maison que l'*Aveugle* habitait, il y a près d'un siècle.

A MADAMO CORALI PAILLÈS,

DE SAOUMOUN DE LOUMAGNO.

(Août 1836.)

Al moumen de lansa moun *Abuglo*, tramblâbi ;
Mais, un jour que te la dizioy,
T'èy bisto rire quan rizioy,
T'èy bisto ploura quan ploûrâbi,
Acò prou ; ma poou disparey ;
Per ma muzo que te couney,
Tout acòs li bal may qu'un bouquet d'immortèlos ;
Car de tu, lous rires, las plous,
Acòs lou lugret luminous
Que proumèt à moun ciel crumous
Uno sico-sâco d'estèlos ! !

(*) La première lecture de ce poème, qui valut à son auteur un si mémorable succès, fut faite par Jasmin, à la séance publique de l'Académie de Bordeaux, le 26 Août 1835.

L'AVEUGLE DE CASTEL-CUILLÉ.

(Août 1835.

I

Du pied de cette haute montagne
Où se perche Castel-Cuillé,
Au temps où le pommier, le prunier, l'amandier,
Blanchissaient dans la campagne,
Voici le chant qu'on entendit,
Un mercredi matin, veille de la Saint-Joseph :

« Les chemins devraient fleurir,
« Tant belle épousée va sortir,
« Devraient fleurir, devraient grener,
« Tant belle épousée va passer ! »

Et le vieux *Te Deum* des petits mariages
Semblait partir des nues,
Quand, tout à coup, un nombreux essaim
De filles au teint frais, proprettes comme l'œil,
Chacune avec son galant,
Viennent sur le bord du roc entonner le même air ;
Et ressemblant là, si voisines du ciel,
A des anges folâtres, qu'un Dieu riant envoie
Pour gambader et nous porter l'allégresse,
Elles prennent l'élan,
Et bientôt dévalant
Par la route étroite
De la côte rapide,
Elles vont en zigue-zague,
Vers Saint-Amans;

L'ABUGLO DE CASTÈL-CUILLÈ.

(Août 1835.

I

Del pè d'aquelo haouto mountagno
Oùn se pinquo *Castèl-Cuillè*,
Al ten que lou poumè, lou prunè, l'amellè,
Blanquejâben dins la campagno,
Baci lou chan qu'on entendèt,
Un dimècres mati, bèillo de Sen-Jouzèt ;

« Las carrèros diouyon flouri ;
« Tan bèlo nôbio bay sourti ;
« Diouyon flouri, diouyon grana,
« Tan bèlo nôbio bay passa ! »

Et lou bièl *Te Deoun* des pitchous maridatges
Semblâbo parti des nuatges,
Quan, tout d'un cot, un gran troupèl
De fillos al tin fres, proupetos coumo l'èl,
Caduno dambé soun fringayre,
Bènon sul bor del roc encanta lou mêmo ayre ;
Et ressemblan aqui, tan bezinos del ciél,
D'anges catifoulès, qu'un Diou rizen enbôyo
Per fa lous pellerets et nous pourta la jôyo,
Prenon lou balan
Et lèou debalan
Pel la routo estreto
De la costo dreto,
Ban, en renguileto,
Cats à Sent-Aman ;

Et les folâtres,
Par les petits chemins,
Vont comme des folles,
Toujours en criant :
« Les chemins devraient fleurir,
« Tant belle épousée va sortir ;
« Devraient fleurir, devraient grener,
« Tant belle épousée va passer ? »

C'est Baptiste et sa fiancée
Qui s'en allaient quérir la jonchée.

Le ciel était tout bleu ; l'on ne voyait aucun nuage ;
Un beau soleil de mars ruisselait ;
Et dans l'air déjà un petit vent frais lançait
Ses bouffées de parfum.

Quand on voit blanchir les haies noirâtres ;
Une noce du peuple, oh ! que c'est joli cela !
Au bruit de vingt chansons joyeuses
Qui vous font tendrement les chatouilles au cœur,
Une nuée de jeunes filles,
Sémillantes,
Une nuée de jeunes garçons
Sémillants,
Se baisottent,
Se caressent,
Se pressent les doigts ;
Mais, affolés,
Bientôt ils sautillent, s'agacent,
Se provoquent, se taquinent,
Font à qui rit le plus ;
Tandis que la mariée espiègle,
En sautillant aussi, s'écarte et leur crie :
« Celles qui m'attraperont,

Et las faribôlos,
Pel las caminôlos,
Ban coumo de fôlos,
Toutjour en sisclan :
« Las carrèros diouyon flouri,
« Tan bèlo nôbio bay sourti ;
« Diouyon flouri, diouyon grana,
« Tan bèlo nôbio bay passa ! »

Acò Batisto et sa fiançado
Qu'anâbon quèrre la jouncado.

Lou cièl èro tout blu ; l'on nou bezió nat crin ;
Un bèl sourel de mars rajâbo ;
Et dins l'ayre déjà lou ben fresquet lansâbo
Sas halenados de parfum.

Quan l'on bey blanqueja las sègos negrillouzos ;
Uno noço del puple ; ah ! qu'és poulit acò !
Al brut de bint cansous jouyouzos
Que bous fan tendromen lous gratillous al cò,
Un fun de maynados
Escarrabillados,
Un fun de gouyats
Escarrabillats,
Se poutounejon,
Se calinejon,
S'encôcon lous dits ;
Mais, affadits
Lèou saouticon, s'âgarrejon,
Se capignon, se pelejon,
Fan à qui may rits ;
Tandis que la nôbio abérido,
En saoutican tabé, s'escarto et lous y crido :
« Aquelos que m'attraparan,

« Se marieront
« Cette année! »
Et toutes de courir après elle,
Et toutes de l'atteindre bien vite,
Et toutes de toucher son beau tablier neuf,
Et son beau cotillon de toile.

Cependant, d'où vient qu'au milieu
De ces jeunes filles si légères,
Si joyeuses, si rieuses,
Baptiste muet soupire tant?
L'épousée est pourtant jolie!
Peut-être Joseph le saint voudrait nous faire croire
Qu'à l'Amour, trop pressé, il ne reste rien à prendre?
Oh! non, fille qui est en faute
Ne porte pas le front si haut.
Quels mariés! ils ne se font jamais une caresse;
A les voir si indifférents, si froids,
On les croirait de grandes gens!
Qu'a donc Baptiste aujourd'hui? quel chagrin le mine?...
Oh! c'est qu'au milieu du côteau,
Dans cette jolie maisonnette
Où vous voyez un petit hangar,
Demeure l'aveugle orpheline,
Fille de l'ancien vétéran;
Et il faut vous dire que, l'autre année,
La jeune et bonne Marguerite
Du hameau était la plus jolie,
Et Baptiste était son fiancé.
L'amour, enjoleur, les *tourterellisait*,
L'autel s'allumait pour eux...
Mais un jour, un fléau de l'été,

« Se maridaran
« Oungan! »
Et toutos de courre sur elo,
Et toutos de l'attenge lèou ;
Et toutos de touca soun bèl demantal nèou,
Et soun bèl coutillou de telo.

Cependen, d'oum bèn qu'al mitan
D'aquelos fillos tan laougèros,
Tan jouyouzos, tan ritchounèros,
Batisto mut soupire tan ?
La nôbio es poulido pourtan !
Belèou *Jouzèt lou Sèn* boudrò nous fa coumprene
Qu'à l'Amou, trop balen, nou rèsto res à prene ? (1)
Oh ! nou, fillo qu'ès en defaou
Nou porto pas lou froun tan haou ! !
Quas nôbies ! nou se fan jamay nado jouïno ;
A lous beyre tan frets et tan endiferens,
On lous creyò de grandos gens ?
Qu'a doun Batisto anèy ? quin pèssomen lou mino ?...
Oh ! ce qu'al mièy de la coulino,
Dins aquel poulit oustalet
Oùn bezès un pitchou balet,
Damòro l'abuglo orfelino,
Fillo de l'anciàn betèran ;
Et bous cal dire, qu'arunan,
La jouyno et bouno Margarido,
Del mayne èro la pu poulido,
Et Batisto èro soun galan....
L'amou, boyme, lous coucoulàbo ;
L'aouta per es dus s'alucàbo.....
Mais un jour, un flèou de l'estiou,

(1) On marie ordinairement à la Saint-Joseph les jeunes filles qui ont eu la faiblesse de céder aux séductions de l'amour.

Un mal à qui rien ne résiste,
La variole, ou la rougeole,
A la fiancée prit la vue.
Tout changea à la voix d'un père opiniâtre et dur;
L'amour resta avec eux, mais non pas le bonheur:
Baptiste restait fidèle; ses parents le heurtèrent;
Baptiste partit — mais toujours pris par le cœur,
Il jura qu'il épouserait l'aveugle avant six mois...
Puis des amis l'effrayèrent...;
Et l'aveugle attendait... et les six mois se passèrent.
Et depuis trois jours revenu,
Le voilà faible, enchaîné;
Qu'avec Angèle il se marie,
Pensant toujours à Marguerite.

Tout-à-coup, la donzelle s'écrie:
Anne, Thérèse, Marie, Catherine,
Voici Jeanne la boiteuse! Alors près d'une fontaine,
Une femme, par les ans blanchie,
Paraît sous deux mûriers.
Toutes volent vers elle,
Comme si elles avaient des ailes aux pieds.
C'est que Jeanne la boiteuse
Est une aimable devineresse;
Elle dit la bonne aventure et personne ne s'en plaint:
A l'une elle promet un amoureux;
A l'autre un heureux mariage;
Aux époux un joli enfant;
Tout ce qu'elle dit arrive, au point
Que jamais elle n'a trompé personne

Mais, cette fois, la sorcière
Prend une figure sévère;
Et sous ses cils clairs et blanchâtres,

Un mal à qui res nou rezisto,
La picôto, ou lou sarrampiou;
A la nôbio prenguèt la bisto.
Tout cambièt à la beutés d'un pay pugnestre et dur.
L'amou restèt d'amb'es, mais noun pas lou bounhur:
Batisto èro fidèl, sous parens lou multèrou
— Batisto partisquèt — mais pel cò toutjour prés
Jurèt qu'espouzayò l'abuglo aban siès mès.
— Apèy, d'amits l'espaourisquèrou.
— Et l'abuglo esperâbo... et lous siès mès passèrou
Et dezunpèy tres jours tournat,
Lou baqui feble, encadenat;
Que d'amb'Angèlo se marido
Pensan toutjour à Margarido.

Tout d'un cot, la dounzelo crido,
Anneu, Trèzo, Magna, Catoun,
Baci Jano la torto! Alors prèt d'uno foun,
Une fenno, pes ans blanquido,
Parey debat dus amourès.
Toutos li bolon à trabès
Coumo s'abion d'alos as pès.
Ce que Jano la tourtejayro
Es uno aymable debinayro
Dit la bouno abanturo, et digun nou s'en plan
A l'uno proumèt un galan,
A l'aoutro un hureus maridatge;
As nôbies un poulit maynatge.
Tout ço que dit arribo, al pun
Que jamay n'a troumpat digun.

Mais, aqueste cot, la sourcièro
Pren uno figuro sebèro;
Et debat sous perpils clarets et blanquignous,

Ses deux yeux semblent deux canons
Braqués sur l'époux en veste bleue,
Qui est là planté comme une statue;
Et qui devient de mille couleurs,
Quand la vieille *sempiternelle*
De la jeune mariée prend la main,
Avec le bout d'un roseau
Y fait la croix et dit : « Demain,
« Dieu veuille, frivole Angèle,
« Qu'en épousant l'infidèle Baptiste
« Tu n'aies pas creusé un tombeau ! »

Elle se tait; et les jeunes filles
Virent dans ses yeux perler deux grosses larmes.
Mais sur un petit ruisseau clair comme l'argent,
Que peuvent deux gouttes d'eau trouble ?
La noce, attristée un moment,
Se ranime, sautille de plus belle;
Le marié seul est pâle comme un mort;
Et les folâtres,
Par les petits chemins,
Vont comme des folles,
En criant plus fort :

« Les chemins devraient fleurir,
« Tant belle épousée va sortir !
« Devraient fleurir, devraient grener,
« Tant belle épousée va passer ! »



Sous dus èls semblon dus canous
Bracats sul nôbie en bèsto bluyo,
Qu'és plantat coumo uno estatuyo;
Et que bèn de milo coulous,
Quan la bièillo sempiternèlo
De la noubieto pren la ma,
Damb'un brigal de carumèlo
Y fay la crouts et dit : « Douma,
« Diou bolgue, faribòlo Angèlo,
« Qu'en espouzan Batisto l'enfidèl,
« N'atges pas cruzat un toumbèl! »

Et se tayzo; et las jouynos fillos
Besquèron dins sous èls perleja diòs grumillos.
Mais sur un pitchou riou claret coumo l'argen,
Que podon dus glouts d'aygo troublo!
La noço, attristado un moumen,
S'affadis, saoutico, redoublo;
Lou nôbie soul és triste coumo un mort;
Et las faribòlos,
Pel las caminòlos,
Ban coumo de fòlos,
En sisclan pu fort :

« Las carrèros diouyon flouri
« Tan bèlo nôbio bay sourti!
« Diouyon flouri, diouyon grana,
« Tan bèlo nôbio bay passa! (¹) »

(¹) **Ce refrain, d'une galanterie si délicate et si naïve dans son exagération même, est parvenu jusqu'à nous de bouche en bouche, empreint encore de sa grâce primitive. Les jeunes filles et les jeunes garçons de nos contrées le chantent encore la veille des fiançailles, en allant jeter du laurier sur la porte des conviés et de l'église; cela s'appelle : *Jeter la jonchée.***



Et par la souffrance amaigrie,
Mais jolie toujours comme un ange,
Ainsi se plaignait Marguerite,
Seule dans sa maisonnette :

« Il est arrivé, je dois le croire,
« Jeanne depuis trois jours ne me parle plus de lui;
« Il est arrivé, et il ne vient pas me voir!
« Et il sait que de ma nuit il est l'étoile, le soleil!
« Et il sait que seule, ici, depuis six mois je l'*espère*!
« Que je compte les moments depuis qu'il m'a quittée;
« Oh! qu'il vienne tenir ce qu'il m'a promis,
« Pour que je puisse tenir, moi, ma promesse;
« Car sans lui, ici-bas, que fais-je? quels plaisirs ai-je?
« Le mal broie ma vie et me la rend affreuse;
« Jour pour les autres!... et pour moi, malheureuse,
« Toujours nuit! toujours nuit!
« Qu'il fait noir loin de lui! Oh! que mon âme est triste!
« Que je souffre, mon Dieu! quand viendra donc Baptiste?
« Quand il est là, au jour je ne pense plus!
« Qu'a le jour? un ciel bleu; mais Baptiste a des yeux bleus,
« C'est un ciel d'amour qui pour moi s'illumine,
« Un ciel tout de bonheur comme celui de là-haut;
« Plus de chagrin! plus de langueur!
« J'oublie terre, ciel, tout, tout ce que j'ai perdu,
« Quand il me serre la main, près de moi assis.
« Mais seule, de tout je me souviens!
« Que fait Baptiste? il n'entend plus que je l'appelle!
« Brin de lierre rampant, presque mort sur le gazon,
« Pour ne pas mourir, d'une branche j'ai besoin;
« Oh, par pitié! qu'il vienne alléger ma chaîne!

II

Et pel la souffrenço magrido,
Mais poulido toutjour coumo un bèl angelet,
Atal se plagnò Margarido,
Souleto dins soun oustalet :

« Es arribat, dìbi zou creyre,
« Jano dunpèy tres jours nou me parlo plus d'el;
« Es arribat, et nou bèn pas me beyre!
« Et sat qu'és de ma nèy l'estèlo! lou sourel!
« Et sat que soulo, aci, dunpèy sièś mès l'espèri!
« Que counti lous moumens dunpèy que me quitèt;
« Oh! que bèngue teni ço que me proumetèt,
« Per que pòsqui teni ço que li proumetèri.
« Car sans el, aci bas, que faou? quis plazés èy?
« Lou mal bargo ma bito et me la ran affrouzo;
« Jour pes aoutres, toutjour! et per jou, malhurouzo,
« Toutjour nèy, toutjour nèy!...
« Que fay negre lèn d'el! Oh! que moun amo és tristo!
« Oh! que souffri, moun Diou! couro bèn doun Batisto?
« Quan és à moun coustat al jour nou pensi plus!
« Qu'a lou jour! un ciel blu! mais Batisto a d'èls blus,
« Acos un ciel d'amou que per jou s'illumino,
« Un ciel tout de bounhur coumo lou de lassus;
« Plus de chagrin! plus de languino!
« Oublidi terro, ciel, tout, tout ço qu'èy perdut,
« Quan me sarro la ma proche de jou setut.
« Mais soulo, de tout me rapèli!
« Que fay Batisto doun? N'enten plus quan l'apèli!
« Bren de lèro, ranpan mourtillous pel gazoun,
« Per pas mouri, d'uno brenco èy bezoun!
« Oh! per piètat que bèngue aleougi ma cadeno;

« On dit qu'on aime mieux quand on est dans la peine;
« Et quand on est aveugle donc !

« Mais qui sait? peut-être m'a-t-il abandonnée...
« Peut-être auprès d'une autre il a pu m'oublier...!
« Alors que ferai-je?... Bon Dieu, quelle pensée!....
« Elle me fait peur... chassons-la ! Baptiste reviendra!
« Oui! il reviendra! je n'ai rien à craindre.
« Il me l'a juré sur notre Seigneur.
« Il n'a pu venir si tôt;
« Il est las... Il est bien malade peut-être!
« Peut-être son cœur me prépare-t-il
« Quelque surprise pour tantôt;
« Qu'entends-je? quelqu'un vient! Oh! plus de douleur!
« Mon cœur ne se trompe pas!... c'est lui, le voilà ! »

Et la porte se *délbquette*;
Et la pauvre Marguerite
Se lève, ouvre ses bras, fait deux pas en avant;
Et Paul, son petit frère, entre seul, en criant :
— Angèle, la mariée, vient de passer !
J'ai vu sa noce, moi, là-bas!
Dis, ma sœur, pourquoi ne t'ont-ils pas invitée?
Nous seuls n'y sommes pas.
— Angèle se marie! Paul, tu l'as vue?
Quel secret, personne n'en a dit mot;
Mais, dis-moi, quel est son fiancé?
— Eh! ma sœur, ton ami Baptiste!
L'aveugle pousse un cri et ne répond plus;
La blancheur du lait s'étend sur son visage;
Quelque chose de glacé, pesant comme du plomb,
Tombant à la voix de l'enfant,
Sur son cœur qui cesse de battre,
Arrête sa vie un moment;

« Dizon qu'on aymo may quant on és dins la peno ;
« Et quant on és abuglo doun !

« Mais qui sat, belèou m'a quitado...
« Belèou proche d'uno aoutro a pouscut m'oublida...
« Alabets que faydy ?... Bou-Diou ; quino pensado !
« Me fay pooul... cassen-lò ! Batisto tournara !
« Oh ! tournara ! n'èy res à cregne :
« Me zou jurèt sur nostre Segne.
« N'a pas pouscut beni talèou ;
« Es las... és bien malaou belèou !...
« Belèou que soun co me preparo
« Quaouquo surpreso per tout-aro ;
« Qu'entendi ? quaouqu'un bèn ! Oh ! pas may de doulou !
« Moun co sè troumpo pas ! acos el ! baci-lou... »

Et la porto se desiscleto ;
Et la paouro Margarideto
Se lèbo, oubro sous bras, fay dus pas en aban ;
Et Paul, soun pitchou fray, intro soul, en cridan ;
— Angèlo, la nòbio és passado !
Ey bis sa noço, jou, là-bas !
Digo, ma so, perqué nou t'an pas embitado ?
Gn'a que nous-aou que n'y sèn pas !
— Angèlo éspouzo ! Paul, l'as bisto ?
Qual secret..., digun n'a poulsat...
Mais, digo... quin és soun fiançat ?
— Eh ! ma so, toun amit, Batisto !
L'abuglo pousso un crit, et pas may nou respoun ;
La blancou de la lèy s'esten sur soun bizatge ;
Un glas, pezut coumo un gros ploun,
Touмban, à la bourès del maynatge,
Sur soun co, lèou sans batemen ;
Arrèsto sa bito un moumen ;

Et la voilà semblable, près de l'enfant qui pleure,
A une vierge de cire habillée en pastourelle.

A la fin le refrain nuptial
La livre de nouveau à son noir chagrin.

— Tiens! les airs en retentissent!
Ma sœur, les entends-tu chanter?
Mon Dieu, comme ils se divertissent!
S'ils venaient t'inviter au moins;
Je prendrais les chausses qu'on me fait,
Ainsi que ma veste de coutil;
Qui sait! peut-être ils viendront; ils n'épousent
Qu'à sept heures, demain matin.
— Je sais l'heure! dit Marguerite,
Que la pensée à figure noire
Revient maîtriser tout-à-coup,
Et tient là, pressée comme dans un étau.
— « Paul, console-toi, nous sommes de fête;
Demain matin tu prendras ta veste;
Mais laisse-moi seule un moment! »
— Paul sort en sautant à cloche-pied;
A peine est-il à siffler sur la porte
Qu'on voit entrer Jeanne la boiteuse :

— « Sainte Vierge! Quelle chaleur!
J'étouffe, je suis lasse, hors d'haleine;
Mais, toi, tu es froide, tu es glacée,
Ma petite amie, tu souffres! qu'as-tu? »
« Rien! on chante la mariée, et moi, je les écoutais;
Et toute à mon bonheur, je pensais
Que mon tour viendra bientôt aussi,
A Pâques, tu le sais bien!
Tes cartes ne sont pas menteuses,
Elles m'ont deviné tant d'aventures...

Et la baqui semblan, prèt del drole que plouro,
Uno bièrges de ciro habillado en pastouro.

A la fi, lou noubial refrin
La torno à soun negre chagrin.

— Tè! lous ayres n'en reboumbisson!
Ma so, lous entendes canta!
Moun Diou, coumo se dibertisson!
Se begnon aoumen t'enbita,
Prendroy las caoussos que me couzon,
Amay ma bèsto de couti;
Qui sat! belèou bendran, n'espouzon
Qu'à sèt houros, douma mati.
— Sàbi l'hoûro! dit Margarido
Que la pensado tan negrido
Torno mestreja tout d'un cot,
Et ten coutado aqui coumo dins un estot.
— « Paul, counsolo-tè! sèn de fèsto;
Douma mati prendras ta bèsto!
Mais, quito-mé soulo un paouquet; »
— Paul sort en fan al parranquet;
A peno estiflo sul la porto
Qu'on bey intra Jano la torto :

— « Sento Bièrges! quin calimas;
Estoufi! sèy lasso, espoussado;
Mais tu, sès fredo, sès glaçado,
Moun amigueto, souffres! qu'as? »
— « Oh! rés! Canton la nôbio, et jou lous escoutabi;
Et touto à moun bounhur, pensàbi
Que moun tour bendra lèou tabé;
A Pasquetos, zou sabes-bé!
Tas cartos nou soun pas menturos,
M'an debinat tan d'abanturos...

Que ton savoir sera vanté
Quand on le verra à mon côté!
Et Baptiste, qu'en dis-tu? je crois
Qu'il doit bien lui tarder; il me semble le voir! »

Jeanne en frémissant lui prend la main :
— « Ma fille, tu l'aimes trop! je te blâme!
A tant croire au bonheur il ne faut pas s'accoutumer;
Va, crois-moi, prie Dieu de ne pas tant l'aimer! »
— Jeanne, plus je prie Dieu, plus je l'aime!
Mais ce n'est pas un péché, il est bien toujours pour moi?

Jeanne ne répond plus, tout est dit, c'est assez.

A l'espoir tout à fait maintenant son cœur se ferme;
Pour tromper la vieille, elle se cache
Sous un air tout content;
Qu'on lui parle du beau temps, de la pluie,
Elle rit à tout la pauvre fille!
La vieille trompeuse est trompée;
Tellement qu'en sortant, à la tombée de la nuit,
Elle dit : elle ne sait rien, je la sauverai!
Pauvre Jeanne la devineresse,
Maintenant que tu le voudrais, tu ne l'es pas sorcière!
Et peut-être ce matin, quand tu avais le cœur si gros,
Tu l'étais sans le vouloir!

III

De la cloche, enfin, neuf petits coups se font entendre,
Et l'aube blanchâtre, arrivant lentement,
Voit que, dans deux maisons, deux jeunes filles l'attendent
Bien différemment.

L'une, reine d'un jour, de flatteurs s'entoure;
Elle met sa croix, sa couronne;

Que toun sabé sara bantat
Quan lou beyran à moun coustat!
Et Batisto, qu'en dizes? crezi
Que diou pla li tarda ; me semblo que lou bezi! »

Jano en fremin li pren la ma :
— « Ma fillo, l'àymes tròp ; te blaymi ;
A tan creyre al bounhur cal pas s'acoustuma ;
Bay, crey-mé, prègo Diou de nou pas tan l'ayma! »
— Jano, may prègui Diou, may l'aymi!
Mais n'és pas un pecat? és bé toutjour per jou?...

Jano nou respoun plus, tout és dit ; aco prou.

A l'espouèr tout à fèt aro soun co se barro ;
Per troumpa la bièillo, se sarro
Debat un ayre tout counten ;
Que li parlen plèjo, bèl ten,
Rits à tout la paouro maynado!
La bièillo boymo és embouymado ;
Talomen qu'en sourtin, al toumban de la nèy,
Dit : nou sat res! la saoubarèy!
Paouro Jano la fatchillèro,
Aro que zou boudros, nou la sès pas sourcièro!
Et belèou qu'al mati, quan abiòs lou co plé,
L'as estado sans zou boulé!

III

De la campâno, anfin, naou pitchous truts s'entendon ;
Et l'aoubo blanquignouzo, arriban lentomen,
Bey que, dins dus oustals, diòs fillettos l'attendon
Pla differentomen.

L'uno, rèyno d'un jour, de flatturs s'embirouno ;
Bôto sa crouts et sa courouno ;

D'un gros bouquet fleurit son sein ;
Et se pavane et se pomponne ;
Et se mire avec plaisir...

L'autre, aveugle, dans sa chambrette,
N'a ni couronne ni bouquet ;
Mais à leur place, à tâtons, elle va prendre quelque chose
Qu'elle sait être au fond d'un tiroir,
Et sous son corset couleur coquelicot,
Elle le cache en frémissant sur son cœur.

Celle-là, légère, mijaurée,
Au bruit des baisers
Et des chansons,
Oublie de faire sa prière...

L'autre, le front mouillé d'une froide sueur,
Joint ses deux mains, s'agenouille,
Et dit, tout bas, pendant que son frère *déverrouille* :
« O mon Dieu ! pardonne-le moi ! »
Et elle part, et la jeune orpheline
Que son frère mène par la main,
Vers l'église, à petit bruit,
D'un air tranquille chemine ;
Une odeur de laurier, qui la fait frissonner,
Vient l'environner par moments ;
Au ciel d'aujourd'hui rien encore ne luit ;
Le temps s'est obscurci, il bruine.

Près de ce château superbe
Qui porte à son front un nom si beau ;
Une petite église presque nue,
Au pied d'un rocher est assise ;

D'un gros bouquet flôco soun sé ;
Et se palayzo, et se poumpouno ;
Et se miraille dan plazé...

L'aoutro, abuglo, dins sa crambeto,
N'a ni courouno ni bouquet ;
Mais en plaço, à tastous, hay prene quaoucoumet
Que sat al found d'uno tireto,
Et per debat soun juste en bèl cocolicò,
Zou sarro en fremin sur soun cò.

Aquelo, beziâdo, laougèro,
Al brut dès poutous
Et de las cansous,
Oublido de fa sa prièro...

L'aoutro, lou froun mouillat d'uno fredo suzou,
Junis sas diòs mas, s'aginouillo,
Et dit tout bas, penden que soun fray desfarrouillo :
« O moun Diou ! perdouno-mé zou ! »
Et part, et la jouyno orfèlino
Que soun fray meno pel la ma,
Cats à la glèyzo, à la sourdino,
D'un ayre tranquille, camino ;
Uno aoudou de laourè, que la fay frissouna,
Souben la bèn embirouna ;
Al ciél d'anèy tres enquèro daourejo ;
Lou ten s'és encrumit, brumejo.

Proche d'aquel poulit castèl,
Floucat al froun d'un noum tan bèl, (1)
Uno gleyzeto, prèsque nudo,
Al pé d'un roc ès assetado ;

(1) Le château de Saint-Amans, à une lieue d'Agen, est situé dans le joli vallon de Castel-Cuillé. M. Boudon de Saint-Amans y faisait sa résidence accoutumée.

Toute orgueilleuse d'élever,
Au-dessus de la garenne jalouse,
Son faîte béni, frôlé par le vent d'autan,
Et sa pointe de clocher noire,
Où l'orfraie va chanter.

— Paul, finis avec ta crécelle,
Dit l'aveugle; où sommes-nous? Il semble que nous montons?
— Et ne vois-tu pas que nous arrivons!
N'entends-tu pas chanter sur le clocher l'orfraie?
Oh! le vilain oiseau! il porte malheur, n'est-ce pas?
T'en souviens-tu, ma sœur, quand notre pauvre père
Disait, la nuit que nous étions à le veiller:
« Tiens, petite, je suis bien malade!
« Veille bien sur Paul, car je sens que je m'en vais! »
Tu pleurais, lui aussi, moi aussi, tous nous pleurions;
Eh bien! sur le toit alors l'orfraie chanta...
Et notre père mort, ici, tiens, fut porté;
Voilà sa tombe! la croix y est toujours, mais flétrie!
Aïe! tu m'embrasses trop fort! tu m'étouffes, Marguerite!
Entrons! la noce va venir;
Et tu trembles! tu me fais peur... tu vas t'évanouir!
En effet, elle n'en peut plus, l'aveugle est épuisée;
Il lui semble qu'une voix crie du fond du tombeau:
« Ma fille, que vas-tu faire? » Elle frémit, et soudain
Elle recule, tremblante, épouvantée;
Mais Paul qui veut entrer, la tire si fort par le bras
Qu'il lui fait faire cinq à six pas;
Et quand sous ses pieds la malheureuse fille
Sent craquer le laurier devant la sainte maison,
Et qu'elle effleure de la tête, tandis que Paul babille,
La couronne de filigrane
Qui pend à l'arceau du portail,
Elle ne se connaît plus, rien ne l'arrête;

Touto glourïouzo d'ennarta,
May que la gareno jalouzo,
Soun biscle benezit, frisat pel ben d'aouta,
Et sa pungirïco crumouzo
Oùn la brezâgo bay canta.

— Paul, finis, dan toun rigo-râgo!
Dit Margarido; oùn sèn? Me semblo que mountan!
— Et nou bezes pas qu'arriban!
N'entendes pas canta sul clouchè la brezâgo?
Oh! quin bilèn aouzèl! porto malhur, pas bray?...
T'en soubenes, ma so, quan nostre paoure pay
Dizió, la nèy que lou beillaben:
« Tè! pitchouno, sèy plà malaou!
« Gardo bien Paul, aoumen, car senti, que m'en baou! »
Plourâbes; el tabé, jou tabé, touts plouràben!
Ebé! sul teoule alors la brezâgo cantèt,
Et nostre pay tout mort, aci, tè! se pourtèt;
Baqui soun clot! la crouts y'és toutjour, mais blazido...
Ay! m'embrasses trop fort! m'estouffes, Margarido!
Intren! la noço bay beni;
Et trambles!... mè fas poou!... te bas estabani!
En effet, n'en pot plus, l'Abuglo és estarido,
Li semblo qu'uno bouès crido del foun del clot:
« Ma fillo, que bas fa?... » — Fremis, et tout d'un cot
Reculo, tramblanto, espaourido;
Mais Paul, que bol intra, l'estiro tan pel bras,
Que li fay fa cinq ou siës pas;
Et quan debat sous pès la malhurouzo fillo
Sen craqua lou laourè daban lou sent oustal,
Et que rascò del cat, tandis que Paul babillo,
La courouno de canetillo
Que penjo à l'arcèou del pourtal,
Se couney plus; res nou l'arrèsto;

Elle entre comme si elle allait à fête;
Et dans la vieille église, où ils se cachent sans bruit,
Bientôt tous deux ont disparu.

Enfin, la cloche,
Aux coups du battant,
Lance, en bourdonnant,
Son tintement nuptial sur le roc et dans la plaine.
Maintenant il fait jour, il fait soleil et il pleut;
Mauvais présage! Personne cependant n'est en retard.
Toute la noce arrive bientôt,
Entraînant avec elle tout le village.

Il faut bien que tromper ne rende pas heureux;
Puisque Baptiste au milieu d'un triomphe si doux,
Muet comme un idiot, triste comme il l'était la veille,
Ne songe qu'au pronostic terrible de la vieille.
Pour Angèle, elle ne pense à rien plus qu'à sa croix;
Être *la mariée*, c'est tout pour elle; et l'étourdie
Sent gonfler son cœur, quand elle entend dire à tous:
Ah! qu'elle est jolie! qu'elle est jolie!!

Cependant il faut se maîtriser,
Car la messe se dit déjà;
Le prêtre est à la sainte table;
L'anneau est béni, et Baptiste le tient;
Mais avant de le mettre au petit doigt qui l'attend,
Il faut qu'il prononce une parole...
Elle est dite; soudain, du côté du garçon d'honneur,
Une voix connue a crié: c'est lui!!
Et tout à coup, aux yeux de l'assemblée stupéfaite,
Le confessionnal s'ouvre, et l'aveugle en sort.
« Tiens, Baptiste! dit-elle, puisque tu veux ma mort,
« Je troublerai au moins l'eau bénite de ta noce! »
Et de son sein, elle tirait un couteau sans trembler...

Intro coumo s'anâbo à fèsto;
Et dins la bièillo glèyzo, oùn se sarron sans brut,
Lèon tout dus an disparescut.

Anfin, la campâno,
As trouts del batan,
Lanço, en brounzinan,
Soun tindomen noubial sul roc et dins la plano.
Aro fay jour, fay sourel, amay plèou;
Mechan sinne!... digun cependen n'és loungayne:
Touto la noço arribo lèou,
Damb'elo entraynan tout lou mayne.

Cal bé que de troumpa nou rande pas hurous,
Per que Batisto al mièy d'un triounfe tan dous,
Mut coumo un intenèr, triste coumo la bèillo,
Nou saounejo qu'as mots terribles de la bièillo.
Per Angélo, nou penso à res plus qu'à sa crouts;
Estre nôbio, aco tout per elo; et l'estourdido
Sen espoumpa soun co quan enten dire à touts:
Ah! qu'és poulido! qu'és poulido!!

Cependen cal se mestreja
Car la messo se dit dejà;
Lou prèste és à la sento taoulo;
L'anèl és benezit, et Batisto lou ten;
Mais aban de lou mètre al ditou que l'atten,
Cal que prounounce uno paraoulo...
Es dito; mais talèou, del coustat del dounzel,
Uno bouès counescudo a cridat: Acos él!!...
Et tout d'un cot, as èls de la noço interdito,
Lou coufessiounal s'oubro et l'Abuglo n'en sort.
« Té, Batisto! s'a dit, perqu'as boulgut ma mort,
« Troublarèy de ta noço aboumen l'aygo benito...»
Et de soun sé, tirâbo un coutèl sans trambla...

Mais sans doute qu'elle avait son ange pour escorte,
Car sa douleur fut si forte,
Qu'au moment où peut-être elle allait se frapper,
Elle tomba morte !!

Et le soir, au lieu de chansons,
Le *De Profundis* se chantait ;
Un cercueil avec des fleurs,
Se portait au cimetière ;
De jeunes filles, vêtues de blanc,
L'accompagnaient en versant des pleurs ;
Nulle part n'apparaissait le rire ;
Au contraire, maintenant chacun semblait dire :

« Les chemins devraient gémir,
« Tant belle morte va sortir !
« Devraient gémir, devraient pleurer !
« Tant belle morte va passer !!

A LA VILLE DE PAU;

En la quittant, après mes Séances pour son Poète.

(1840.)

Ville de Pau, ville jeune et fleurie,
Ville où la poésie est sentie, est aimée,
Où il semble que le temps n'a que des heures de miel ;
Où de femmes, de fleurs la terre couverte,
Avec ses éclairs d'amour plaît tant à notre œil
Qu'elle fait envie au ciel ;
Adieu ! je pars demain, il le faut ; mais tu peux croire
Que déjà tu me coûtes des pleurs ;
Et quand je te quitterai, pour plus longtemps te voir,
Je m'en irai à reculons !....

Mais san doute qu'abiô soun ange per escorto,
Car sa doulou fusquêt tan forto,
Qu'al moumen oun belèou s'anâbo coutela...
Toumbèt morto ! !

Et lou sero, aoulot de cansous,
Lou *De Profundis* se cantâbo
Uno cacho dambé de flous
Al cementèri se pourtâbo ;
De filletos, toutos en blan,
L'accoumpagnâbon en plouran ;
En lot nou paressiô lou rire,
Al countrari, cadun aro semblâbo dire :

« Los carrèros diouyon gemi ;
« Tan bèlo morto bay sourti !
« Diouyon gemi ; diouyon ploura,
« Tan bèlo morto bay passa ! ! »

A LA BILO DE PAOU,

En la quittan, aprèt mas Serados per soun Poèto.

(1840.)

Bilo de Paou, bilo jouyno et flourâdo,
Bilo oùn la poèzio és sentido, és aymâdo,
Oùn semblo que lou ten n'a que d'houros de mèl ;
Oùn de fennos, de flous la terro capelâdo,
Dan sous liouses d'amou play tan, tan à noustre èl
Que fay embejetos al ciêl ;
Adiou ! parti douma, zou cal ; mais pôdes creyre
Que dejà me côstes de plous ;
Et quan te quittarèy, per may lounten te beyre,
M'en anirèy de reculous !

A MONSIEUR S. DUMON,

DÉPUTÉ-MINISTRE, (1)

Qui venait de condamner notre langue Gasconne à mort.

(2 Septembre 1837.)

La plus grande affliction qui frappe l'homme, ici,
C'est lorsque notre mère, vieille, faible, défaite,
S'accroupit toute, et s'alite
Condamnée par le médecin.
A son triste chevet que jamais l'on ne quitte,
L'œil sur son œil et la main dans sa main,
Nous pouvons bien, pour un jour, ranimer sa vie;
Mais, hélas! elle vit aujourd'hui pour s'éteindre demain.
Il n'en est pas ainsi, Monsieur, de cette enchanteresse;
De cette langue harmonieuse

(1) « .... Oui, Messieurs, un poète nous a été donné, formé par « la nature et s'élevant à l'art comme à la perfection de la nature; ingé- « nieux et naïf, élégant et familier tout ensemble, aimant à peindre les « mœurs du peuple dans la langue que le peuple aime à parler, mais poussé « par un instinct supérieur vers de plus nobles images et de plus hautes « pensées; fidèle à son patois, comme à la langue natale de son génie; « mais donnant au patois même la grâce correcte et l'élégance travaillée « d'une langue savante!

« Quel sera le sort de cette poésie originale? Elle vivra, sans doute, « autant que la langue qui en a reçu le dépôt; mais cette langue elle-même « doit-elle vivre? Sera-t-elle parlée par notre postérité aussi longtemps « qu'elle le fut par nos pères? Je ne l'espère pas, Messieurs, ou plutôt, « si j'ose dire toute ma pensée, je ne le souhaite même pas. J'aime ses « tours naïfs et ses expressions pittoresques, vives images des mœurs qui « ne sont plus; comme ces ruines qui dominèrent notre pays, et qui déco- « rent encore nos paysages. Mais le mouvement qui efface ces derniers « vestiges des vieilles mœurs et des vieux pouvoirs, ne le méconnaissons « pas, Messieurs, c'est le mouvement de la civilisation elle-même.....

A MOUSSU S. DUMOUN,

DÉPUTAT-MINISTRE, (¹)

Que begno de coundanna nostro lengo Gascouno à mort.

(2 Septembre 1837.)

Lou pu gran pèssomen que truque l'hôme, aci,
Acò quan nostro may, bièillo, feblo, desfèyto,
S'arremôzo touto, et s'allièyto
Coundannado pel medeci.
A soun triste cabès que jamay l'on nou quitto,
L'èl sur soun èl et la ma dins sa ma,
Poudèn-bé, per un jour, rebiscoula sa bito;
Mais, hélas ! anèy biou per s'escanti douma.
N'és pas atal, Moussu, d'aquelo enseurcillayro,
D'aquelo lengo muzicayre.

« Poète populaire, vous chantez l'avenir sur la langue du passé. Cette « langue que vous parlez si bien, vous la rajeunissez, vous la créez peut-« être; et cependant ne sentez-vous pas que la langue nationale, cet ins-« trument puissant d'une civilisation nouvelle, l'assiége, l'envahit de « toutes parts comme la dernière forteresse d'une civilisation vieillie ?

« Ne regrettons pas toutefois, Messieurs, cette noble lutte du talent « qui s'opiniâtre contre le temps. Sans ses poétiques efforts, notre langue « maternelle, cette langue qui a bercé notre enfance, que nous avons par-« lée, que nous savons encore, mais que nos enfants oublient, notre langue « maternelle se fût obscurément perdue dans la langue nationale, comme « ces ruisseaux sans nom, qui portent leurs eaux inconnues au fleuve qui « les engloutit. Elle est sûre aujourd'hui de laisser un monument digne « d'elle. Son jeune poète immortalise sa vieillesse; elle se souvient de ses « troubadours. Sa voix expire en prononçant de beaux vers, et son der-« nier soupir est le chant du cygne. »

(Fragment du Discours prononcé par M. S. Dumon, à la séance publique de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Agen, le 2 Septembre 1837.)

Notre seconde mère ; de savants *francimans*
La condamnent à mort depuis trois cents ans ;
Mais elle vit toujours ; toujours ses mots résonnent ;
Chez elle, les saisons passent, sonnent, tintent ;
Et cent mille milliers encore y passeront,
Sonneront et tinteront.

Parce qu'ici le peuple aime ses chansonnettes ;
Tant que peuple il sera, il ne l'oubliera jamais.
Mère de tous, à chacun elle rappelle l'autre mère ;
Un frère, une sœur, des amis, des amies ;
Et tant de petites choses enfin,
Que, lorsque nous y rêvons, chaque soir, au coin du feu,
L'on sent un ruisseau de miel où notre âme se baigne.
C'est la langue du travail ;
A la ville, dans la campagne,
On la trouve dans chaque maison ;
Elle y épouse l'homme du berceau jusqu'à la tombe,
Oh ! Messieurs ! une telle langue
De longtemps ne s'efface ! !
Et l'on travaille pourtant à l'effacer !
Et vous, vous ne criez pas, Monsieur, qu'on l'épargne ?
Vous, qui dans ses prés où naît la paquerette,
Avez sucé son lait, marché avec sa lisière,
Dormi dans ses bras, reçu ses baisers,
Sauté à ses rondeaux, poussé des cris à ses chansons ;
Non ! vous la reniez ; sa vieillesse vous gêne ;
Le grand grand mouvement contre elle vous entraîne ;
Vous me blâmez même, moi, de lui rester fidèle.

Oh ! mais, moi, la vérité a dessillé mon œil ;
Au grand ruisseau de Paris je n'ai pas vu l'eau pure ;

Nostro segoundo may; de sabens *francimans*, [1]
La coundannon à mort dezunpèy très-cens ans;
Tapla biou saquela; tapla sous mots brounzinon;
Chez elo, las sazous passon, sonon, tindinon;
Et cent-milo-milès enquèro y passaran,
Sounaran et tindinaran!

Prâmo qu'aci lou puple aymo sas cansounetos;
Tan que puple sara l'oublidara jamay.
May de touts, à cadun rapèlo l'aoutro may;
Un frayet, uno sò, d'amiguets, d'amiguetos;
Et tan de caouzôtos anfin
Que, quan y saounejan, cado sero, al coufin,
Sentèn un riou de mèl oùn nôstro amo se bâgno.
Acòs la lengo del trabal;
A la bilo, pel la campagno,
On la trôbo dins cado oustal;
Y'espouzo l'hôme al brès, jusqu'al clot l'accoumpagno;
Oh! Moussus! une lengo atal
De lounten nou se dechiffragno!!
Et trabaillon pourtan à la dechiffragna!
Et bous, nous cridas pas, Moussu, de l'espragna?
Bous, que dedins sous prats oùn nay la pimparèlo,
Abès poupat sa lèy, marchat à sa troussèlo,
Roupillat dins sous bras, recebut sous poutous,
Saoutat à sous roundèous, sisclat à sas cansous;
Nâni! la renegas; sa bieillesso bous jayno;
Lou gran gran moubomen countro elo bous entrayno;
Me blaymas mêmo à jou de li resta fidèl.

Oh! mais jou, la bertat a desclucat moun èl;
Al gran riou de Paris n'ey pas bis l'aygo cando;

[1] Français du Nord. — On dit *Franciman* dans un sens épigrammatique, comme nous disons *Anglomane*.

Triste, désillusionné, je reviens près de ma fontaine;
Maintenant, pour moi, Monsieur Dumon;
La petite patrie est bien avant la grande.
Et vous, qui êtes en deuil quand vous la voyez souffrir;
Vous, là-haut, assis au premier rang,
Prenez garde au moins de l'endolorir davantage;
Otez-lui sa misère et laissez-lui sa langue;
Si vous la lui prenez, vous la tuez en voulant la guérir!
Car nous aimons à chanter même dans la tristesse;
Que voulez-vous, il semble qu'en chantant
Le fiel des chagrins ne soit plus aussi amer;
Et qu'aurions-nous pour cela faire? la petite maîtresse,
La langue des Messieurs; mais elle est trop précieuse;
Cette pauvresse en rabat,
Qui couvre sa pauvreté
Du clinquant de la richesse,
Serait laide, minable, en fourreau de bure;
Elle chasserait les plaisirs de la prairie, de la garenne;
Elle n'aurait aucun refrain pour le pauvre dans la peine,
Ni pour le travailleur fatigué;
Elle qui est si mijaurée en faisant la demoiselle,
Ne serait dans les champs qu'une grande imbécile;
Et quand il faudrait labourer, semer quelque chose,
La nigaude, triste, maussade,
Sous l'aiguillon resterait toujours muette,
Et laisserait le bouvier siffler son couplet,
Sans dire seulement : *à Caoubet!... à Bermet!*

Cependant, et l'honneur du pays le commande,
Nous étudierons la *francimande;*
C'est la nôtre aussi; Français, il nous la faut;
Enseignez le peuple en masse!

Triste, dezenluzit, torni prèt de ma foun;
Aro, per jou, Moussu Dumoun,
La pitchouno patrio ès bien aban la grando.
Et bous, que sès en dol quan la bezès souffri;
Bous, lassus, assetut à la prumèro rengo,
Prenès bien gardo aoumen de may l'endoulouri;
Tira-li sa mizèro et daycha-li sa lengo;
Se li prenès, la tias en boulen la gari!
Car ayman à canta même dins la tristesso;
Que boulès, semblo qu'en cantan
Lou fèl des pèssomens n'amarejo pas tan;
Et qu'aouyan per canta? la pitchouno mestresso,
La lengo des Moussus; mais a trop de fadesso;
Aquelo missardo en rabat,
Que capèlo sa paouretat
Dan lous bobôs de la richesso,
Sayò lèdo, minablo, en fourrèou d'estoupas;
Cassayò lous plazés del prat, de la gareno,
N'aouyò cat de refrin pel paouret dins la peno,
Nimay pel trabaillayre las;
Elo qu'és tan beziado en fan la doumayzèlo,
Nou sayò dins lous cans qu'uno grando girèlo;
Et quan cadrò laoura, samena quaoucoumet,
La palôto, tristo, mourrudo,
Debat lou toucadou restayò toutjour mudo,
Et quitayò lous bouès estifla lur couplet,
Sans dire soulomen : *à Caoubet !... à Bermet !* (1)

Cependen, et l'aounou del païs zou coumando,
Estudiaren la *francimando;*
És la nostro tabé; sèn Françés, nous la cal;
Ensegnas lou puple, à bel tal!

(1) Termes à l'aide desquels le bouvier excite ses bœufs, en les désignant par ces deux noms dont l'étymologie est impossible à retrouver.

Employez pour cela cinq, six ans de sa vie !
Il aura deux langues, lui ; il les prendra tour-à-tour ;
L'une pour le *sans façon*, l'autre pour la visite,
Comme font les Messieurs de deux habits ;
Mais voilà tout ; et fils, et petits-fils, et petites-filles,
Ne feront pas davantage, nous le savons ;
Ou nous n'aurions qu'une troupe de buses,
Au lieu de cette troupe de rossignols que nous avons.
Qu'en haut, tant qu'ils voudront, des pâtres vous singent ;
Qu'ils parlent sans cesse le français ;
Qu'ils le déchirent, qu'ils le meurtrissent,
Et qu'ils se fassent moquer d'eux ;
Les nôtres resteront toujours, toujours poètes. —
Tenez ! ils chantent la mariée, entendez-les, là-bas :

« Mariée, ta mère te pleure ! [1]
« Et tu t'en vas !
« Pleure, pleure, bergère !
« — Je ne peux pas ! »
Tenez ! le métayer, fanant dans la prairie,
Qui crie aux jeunes pâtres :
« Enfants ! enfermez les agneaux !
« L'arc-en-ciel de la matinée
« Tire le bouvier du labourage ! »
Tenez ! le tonnelier sous un berceau touffu,
Qui chante au bruit
De son maillet :
« Allons, campagnards, campagnardes !
« Frappons tinettes et tonneaux !
« Frappons ! car le bourgeon de mai
« Remplit le caveau et le cellier. »

(1) Encore un de ces débris précieux de la poésie du moyen-âge. Celui-ci se rattache à la scène la plus dramatique de ce gracieux épithalame que la grossièreté n'a que trop défiguré de nos jours. On le chante lorsque les

Emplouyas per acòs cinq, siès ans de sa bito !
Aoura diòs lengos, el ; las prendra per moumens ;
L'uno pel *sans fayssous*, l'aoutro pel *la bizito*,
Coumo fan lous Moussus de dus habillomens ;
Mais baqui tout ; et fils, et nebouts, et neboûdos,
N'en faran pas may, zou sabèn ;
Ou n'aouyan qu'un troupèl de toûdos,
Aoulot d'aquel troupèl de roussignols qu'abèn.
Qu'en sus, tan que boudran, de pastous bous escaougnen ;
Que parlen à-tengut francés ;
Que l'esquissen, que l'escarraougnen,
Et que se fasquen mouqua d'és,
Lous nôstres restaran poètos à touto houro. —
Tenè ! mudon la nôbio, entendè-lous là-bas :

« Nôbio, ta may te-ploûro ! (1)
« Et tu t'en bas !
« Ploûro ! ploûro, pasteûro !
« — Non pôdi pas ! »

Tenè lou bourdilè, fenejan dins la prâdo,
Que crido as jouynes pastourels :
« Pitchous ! embarras lous agnèls,
« L'arc-an-cièl de la matinado
« Tiro lou bouè de la laourado ! »
Tenè ! lou barricayre al mièy d'un brès feillut,
Que canto al brut
De soun maillut :
« Anen, campagnars, campagnardos !
« Tusten assemals et pipardos !
« Tusten ! car lou bourrou de may
« Pleno lou cabot et lou chay. »

conviés conduisent l'épouse dans la maison de l'époux et qu'elle part, traînée sur une charrette, tenant en main sa quenouille, des rubans, des fuseaux, etc...

Oh ! dans notre pays c'est une magie !
Et le peuple, qui aime à chanter,
Vous tresse, sans s'en douter,
De grosses poignées de poésie.
Aussi garde-t-il sa langue, elle est faite à son allure ;
Maintenant vous autres, franchissez la barrière ;
Venez ! plantez un mur d'une triple épaisseur
Entre les lèvres de la nourrice
Et l'oreille du nourrisson ;
Faites claquer sur les doigts les férules à l'école ;
Grondez ! châtiez ! plaidez pour votre idole ;
Le peuple fidèle à sa mère,
Sera gascon, toujours ! et *franciman*, jamais.

D'ailleurs, Monsieur, qui sait ? Prenez un peu plus d'âge.
On nous dit qu'en vieillissant, l'homme redevient enfant,
Et que nous revenons à aimer ce que nous avions oublié ;
Si cela est vrai, vous reviendrez à notre vieux langage ;
Vous nous remercierez de vous l'avoir gardé ;
Alors peut-être, pour lui n'aurez-vous plus l'âme froide ;
Rappelez-vous messieurs *Cessac* et *Lacépède* !
Eux, lorsqu'ils furent vieux, au sein de la grandeur,
Ne pouvaient être heureux qu'en se parlant gascon.
Ainsi ferez-vous peut-être ; peut-être même, dans peu,
Quand vous serez rassasié de ce monde trompeur ;
Un beau jour, vous verrons-nous venir
Dans nos prés fleuris écouter la mésange ;
Et demander, par grâce, à notre vieille langue
Un couplet... un refrain... un mot... un souvenir !....

Monsieur, au beau milieu de notre promenade,
Tous ces vieux ormes qu'Agen a vus former,
Ressemblent, en nous tressant une voûte élevée,
A des géants alignés qui se touchent la main.

Oh ! dins nostre païs acòs uno magio !
Et lou puple qu'aymo à canta,
Bous entrôco, sans s'en douta,
De gros pugnats de poèzio.
Tabé gardo sa lengo, és fèyto à sa fayssou.
Aro bous-aou, Moussus, saoutas la barradisso ;
Benès ! plantas un mur d'uno triplo espessou,
Entre lous pots de la nourrisso
Et l'aoureillo del nourrissou ;
Fazès peta sus dits las frulos à l'escolo ;
Tipejas ! castigas, playdas per bostro idolo ;
Lou puple, fidèl à sa may,
Sara gascou, toutjour ! et *franciman*, jamay !

D'aillur, Moussu, qui sat ? Prenès un paou may d'àtge.
Nous dizon qu'en bieillin l'hôme torno maynatge,
Et que tournan ayma ço qu'abèn oublidat ;
S'acòs bray, tournares à nostre bièl lengatge ;
Bendres nous remercia de bou l'abé gardat ;
Alors belèou per el n'aoures plus l'àmo fredo ;
Rappela-bous moussu *Cessac* et *Lacepèdo* !
Ès, quan fusquèron bièls, al sé de la grandou,
Nou poudion èstre hurous qu'en se parlan gascou.
Atal fares belèou ; belèou mêmo dins gayre,
Quan sares arrabat d'aquel mounde troumpayre,
Un bèl jour, bous beyren beni
Dins nostres prats flourits escouta la mezengo,
Et demanda, per graço, à nostro bièillo lengo
Un couplet... un refrin... un mot... un soubeni !...

Moussu, sul bèl mitan de notro permenado,
Tout aques ourmes bièls, qu'Agen a bis fourma,
Semblon, en nous tressan uno bolto ennartado,
De géans arrengats que se tôcon la ma.

Eh bien ! l'un d'eux, un jour d'orage,
Trembla, se ploya, abaissa son feuillage ;
Le coup d'œil en fut gâté.
Et aussitôt nos gouvernants
D'envoyer pioches et *piocheurs*,
Pour l'arracher sans pitié ;
Mais les piocheurs se lassèrent ;
Les pioches se démanchèrent,
Et l'arbre, restant debout ;
Brava hommes, outils, gouvernants et tout !
Oh ! c'est que l'orme avait, malgré ses vieilles branches,
Autant de racines que de feuilles,
Et profondes à faire trembler.

Depuis, plus que jamais, son panache verdoie ;
Ses oiseaux y reviennent piauler ;
Et sous l'ombrage de son beau bouquet,
Tous, chaque été, de père en fils,
Y feront longtemps *rit-quiou-quiou !*

Ainsi en sera-t-il, Monsieur, de cette enchanteresse,
De cette langue harmonieuse,
Notre seconde mère ; de savants *francimans*
La condamnent à mort depuis trois cents ans ;
Mais elle vit toujours ; toujours ses mots résonnent ;
Chez elle, les saisons passent, sonnent, tintent ;
Et cent-mille-milliers encore y passeront...
Sonneront... et tinteront !

Ebè ! l'un d'és, un jour d'aouratge,
Tramboulèt, se fiblèt, acatèt soun feillatge;
Lou cot d'èl n'en fusquèt gastat.
Et talèou nostres goubernayres,
De larga becats et foutchayres,
Per lou derrega sans pietat;
Mais lous foutchayres s'alassèron;
Lous becats se desmaneguèron,
Et l'aoure, damouran debout,
Brabèt hommes, utis, goubernayres et tout!
Oh ! ce que l'ourme abiò, malgré sas brencos bidillos,
Tan de racinos que de feillos,
Et proufoundos à fa trambla...

Dunpèy, may que jamay, sa cabeillo berdejo;
Sous aouzèls y tornon pioula;
Et debat soun bèl floc qu'oumbrejo,
Touts, de pays en fils, cado estiou,
Y faran lounten *rit-quiou-quiou*!

Atal sara, Moussu, d'aquelo ensourcillayro,
D'aquelo lengo muzicayro,
Nostro segoundo may; de sabens *franchimans*
La coundannon à mort dezunpèy tres cens ans;
Tapla biou saquela; tapla sous mots brounzinon;
Ches elo, las sasous passon, sonon, tindinon;
Et cent-milo-milès enquèro y passaran...
Sounaran... et tindinaran!

LA CHARITÉ.

AUX MUSICIENS DE LA VILLE DE TONNEINS.

Soirée pour les Pauvres.

(1836.)

Parce qu'on voit sur la mer de grandes maisons voyageuses
Glisser sur l'eau morte ou sur le flot courroucé,
Et dans un autre monde emporter l'homme hardi;
Parce qu'on voit des gens voyager dans les airs;
Des savants illustrer les siècles qui s'en vont;
L'homme crie sans cesse : Bon Dieu! que l'homme est grand!
Bon Dieu! qu'il est petit, au contraire ! Qu'il apprenne
Que s'il a du génie, le génie n'est rien sans la bonté;
Sans la bonté, ici, pas de grandeur qui tienne!
Seul, l'homme compatissant, quand il fait la charité,
Qu'il se cache, qu'il se dérobe à tous les yeux,
Tout en ne faisant que ce qu'il doit,
Il est grand! aussi grand que le monde!
Presque grand comme le Bon Dieu!

Et la grandeur de Dieu ne luit tout entière,
Qu'en faisant la charité, avec son soleil,
D'une *chaleurée*
De son haleine,
A la terre aimée
L'hiver, quand elle a froid;
Ou d'une ondée
De sa fontaine sacrée,
L'été, quand elle a soif!

LA CARITAT.

AS MOUSSUS DE LA RILO DE TOUNENS.

Serado pes Paoures.

(1836.)

Prâmo qu'on bey sur mèr de grans oustals trimayres
Glitsa sul l'aygo morto ou sul flot amalit,
Et dins un aoutre mounde empourta l'hôme hardit ;
Prâmo qu'on bey de gens camina dins lous ayres ;
De sabens englouria lous siècles que s'en ban ;
L'hôme crido à-tengut : Bou-Diou! que l'hôme ès gran!
Bou-Diou! qu'ès pitchounet, al countrari! Qu'aprengue
Que s'a d'engin, l'engin n'ès res sans la bountat ;
Sans la bountat aci, pas de grandou que tengue!
Soul, l'hôme piètadous, quan fay la caritat,
Que se sarre, que se rescounde,
Tout en nou fan que ço que dîou,
Es gran! aoutan gran que lou mounde!
Prèsque gran coumo lou Boun Diou!

Et la grandou de Diou nou luzis empenâdo,
Qu'en fan la caritat, dambé soun sourcillet,
D'uno calourâdo
De soun halenâdo,
A la terro aymâdo,
L'hibèr, quan a fret ;
Ou d'uno plejâdo
De sa foun sacrâdo,
L'estiou, quan a set!

Que l'homme fasse ainsi ; il y a des peines cruelles
Qui se cachent partout entre deux murailles ;
Qu'ils aillent les déterrer dans ces chambres étroites ;
Et qu'au lieu de compter les astres, les étoiles,
Qu'ils comptent ici-bas le nombre des pauvres !

Ce n'est pas assez, pour tuer la misère,
Qu'en passant, d'un air appitoyé,
Ils jettent deux sous dans la rue
Au pauvre déguenillé qui ouvre la bouche de faim.

Qu'ils s'en aillent l'hiver quand il gèle, qu'il *grésille*,
Dans ces maisonnettes encombrées de famille ;
Et s'ils voient le manœuvre, au visage rêveur,
Dire à ses enfants qui pleurent :
« Ah ! pauvrets, que le temps est dur ! »
Oh ! que la charité, là, sans être aperçue,
Tombe ! mais sans bruit, sans sonner.
Car il est amer de la recevoir
Autant qu'il est doux de la donner !

Vous qui la donnez, vous êtes ses apôtres maintenant ;
Aussi votre concert, Messieurs, n'en est que plus beau ;
Et votre musique, tout à l'heure,
Va se changer dans l'air en rosée de miel ;
Chaque pauvre en aura sa goutte ; plus de souffrance !
Ce que vous faites ici, bientôt partout se fera ;
Sonnez ! sonnez, Messieurs ! on peut *musiquer*, rire,
Quand le fruit de ce rire empêche de pleurer ! (1)

(1) Cette pièce est la première que Jasmin a faite en faveur des pauvres. Elle eut un grand retentissement, et c'est de ce jour que datent toutes

Que l'hôme fasque atal ; y'a de penos cruèlos
Que se sarron pertout entremièy diòs parets ;
Qu'anguen las derrouca dins lous crambots estrets ;
Et qu'aulot de counta lous astres, las estèlos,
Que couten aci bas lou noumbre des paourets !

N'és pas prou, per tia la mizèro,
Qu'en passan, d'un ayre doulen,
Jèten dus sos dins la carrèro
Al paoure espeilloundrat que bâdo de talen.

Que s'en anguen l'hibèr, quan tourro, quan grezillo,
Dins aquès oustalets tout claoufits de famillo ;
Et s'on bey la manôbro, al bizatge rebur,
Dire à sous pitchounets que toumbon la grumillo :
« Ah ! paourots ! que lou ten es dur ! »
Oh ! que la caritat, aqui, sans s'apercèbre,
Toumbe, mais sans brut, sans souna,
Car és amèr de la recèbre
Aoutan qu'és dous de la douna !

Bous-aou que la dounas s'ès sous apôtros aro ;
Tabé bostre souncèr, Moussus, n'és que pu bèl,
Et bostro muzico, tout aro,
Se bay cambia dins l'ayre en rouzado de mèl ;
Cado paouret n'aoura soun glout ; plus de martyre !
Ço que fazès aci lèou per tout sé fara ;
Sounas, sounas, Moussus ! on pot muzica ; rire,
Quan lou frut d'aquel rire empacho de ploura ! (1)

les œuvres de bienfaisance qui ont fait donner à sa Muse le surnom de *Sœur de Charité*.



LE MÉDECIN DES PAUVRES.[1]

DÉDIÉ A MONSIEUR CANY, MÉDECIN DE TOULOUSE.

(Avril 1838.)

Avril lançait ses parfums ;
Mais au dixième jour de son mois si frais,
Son joli ciel partout se rapiéça de nuages ;
Et quand il faisait luire ses pâles rayons de soleil,
L'on voyait se *perloyer*, à travers tertres et buissons,
Les gouttes qu'une giboulée de mars
Venait d'éparpiller sur la terre en passant.

Midi sonnait à Boé ; deux filles parurent
Sur deux vieux petits chemins, puis se rejoignirent
Entre la Capelette et le Moulin-à-Vent.
Jolies, du même âge, ces deux enfants
Faisaient ensemble trente années ;
Elles avaient même fraîcheur, même teint ; cependant
Non pas même contentement ;
L'une, riante, sautillait
En portant une poignée de fleurs ;
L'autre, chagrine, cheminait
La tête baissée, les yeux en pleurs.

— Mariannette, où vas-tu si heureuse ?
Dit la chagrine à la joyeuse.
— « Je m'en vais dans la ville d'Agen ;

(1) ... M. Durand, Médecin, était un de ces hommes rares que la Providence semble avoir fait naître tout exprès pour soulager le sort des classes pauvres. Sa carrière est remplie d'une foule d'actes de dévoûments envers les malades qu'il était appelé à guérir. Il mourut à l'âge de 35 ans d'une attaque d'apoplexie foudroyante, au mois d'avril 1838. Ses restes furent

LOU MEDECI DES PAOURES.(*)

DEDIAT A MOUSSU CANY, MEDECI DE TOULOUZO.

(Abriou 1858.)

Abriou lansâbo sous parfuns ;
Mais al detzièmo jour de sa fresco mezâdo,
Soun poulit ciél pertout se petassèt de cruns ;
Et quan fazió lutzi sa blanco soureillado,
L'on bezió perlejà sul tap, pes brots, pel can,
Las grunos qu'uno marsencâdo
Begnò d'escampilla sul la terro en passan.

Mètjour sounèt à Bouè ; diòs fillos paresquèron
A dus bièls caminòls ; apèy se junisquèron
Entre la Capeleto et lou Mouli-de-Ben.
Poulidos, del mêmo atge, aquelos diòs maynâdos
Fazion ensemble trento annâdos ;
Abion mêmo frescou, mêmo tin ; cependen
Noun pas mêmo countentomen :
L'uno, rizento, saouticâbo
En pourtan un pugnat de flous ;
L'aoutro, chagrino, caminâbo
Lou cat baychat, lous èls en plous.

— Marianneto, oun bas tan hurouzo ?
Dit la chagrino à la jouyouzo.
— « M'en baou dins la bilo d'Agen ;

accompagnés au cimetière par tous les pauvres de notre ville et de la banlieue. — Si notre ville lui érigeait jamais un Monument, si humble qu'il fût, les larmes et les offrandes du peuple attesteraient encore, après plusieurs années, sa longue reconnaissance... Espérons qu'un jour nos vœux seront exaucés.

« Je passerai sous ses grands arbres !
« Après, je m'en irai chez le *Médecin des Pauvres*,
« Lui porter des bouquets et lui rendre de l'argent ;
« Mais j'en ai, des écus ! Tiens ! veux-tu que je te les compte :
« Un, deux, trois, quatre, cinq !... Et nous en avons d'autres, va,
« Dans le tiroir de ma mère !
« Nous sommes redevenus heureux ! attends que je te conte tout !

Et le jeune furet, tout à ce qu'il disait,
Recommence à parler, sans s'apercevoir
Que l'autre gémissait toujours :
« Tu sais que cet hiver nous eûmes tous la fièvre ;
« Nous étions pauvres, personne ne venait pour nous guérir ;
« Nous n'avions plus rien à vendre et il fallait mourir...
« Tout à coup, un Monsieur, avec un visage riant,
« Entra, en nous criant : — Mes braves gens, courage !
« On m'a appris votre mal ; je viens pour vous sauver.
« Ma mère dit : Il n'est plus temps ; nous avons tout mis en gage ;
« Les remèdes sont chers ; nous ne pouvons plus en acheter ;
« A peine avons-nous, Monsieur, pour un morceau de pain !
« Le Monsieur frémit et devint triste, triste ;
« Je le voyais, car au lit nous n'avions plus de rideaux...
« Ah ! riches ! s'écria-t-il ; puis il s'approche vite
« Et présente à ma mère cinq grands écus tout neufs ;
— « Pauvre femme, souffrez qu'un ami vous assiste !
« Pourquoi rougir ! prenez ! et quand vous travaillerez,
« Si vous pouvez, vous me les rendrez. —
« Et ma mère les prit ; et tout changea dans peu ;
« Et les soins du Monsieur, son parler consolant,
« Et de son baume quelques gouttes,
« Firent un miracle et nous guérîmes tous :
« Et depuis tout nous rit comme les fleurs nouvelles ;
« Ma mère, mes frères et moi nous travaillons ; le Monsieur
« Nous a porté bonheur comme les hirondelles ;

« Passarèy debat sous grans aoures !
« Apèy m'en anirèy chel *Medeci des Paoures*,
« Li pourta de bouquets et li tourna d'argen;
« Mais n'èy, mais n'èy d'escuts! Tè! bos que te lous counti :
« Un, dus, tres, quatre, cinq!... Et n'abèn d'aoutres, bay,
« Dins ta tireto de ma may!
« Oh ! s'èn tournats hurous ! atten que te zou counti !

Et lou jouyne furet, tout à çò que dizió,
Torno parla, sans s'apercèbre
Que l'aoutro à-tengut gemissió :
« Sâbes que pel l'hibèr aguèren touts la fièbre;
« Eren paoures, digun begnò per nous gari;
« N'abian plus res à bendre et nous caillò mouri...
« Tout d'un cot, un Moussu, damb'un rizen bizatge,
« Intrèt, en nous cridan : — Mas brabos gens, couratge!
« M'an apres bostre mal; bèni per bous saouba.
« Ma may dit : — N'és plus ten; abèn tout més en gatge;
« Lous remèdis soun chèrs; poudèn plus n'en croumpa;
« A peno abèn, Moussu, per un brigal de pa!
« Lou Moussu fremisquèt et benguèt triste, triste;
« Zou bezioy, car al lièy n'abian plus de ridèous...
« Ah! riches! s'acridèt; apèy s'aprocho biste,
« Et prezento à ma may cinq grans escuts tout nèous;
— « Paouro fenno, souffrès qu'un amit bous assiste!
« Perquè rougi! prenès! et quan trabaillarés,
« Se poudès, me zou tournarés. —
« Et ma may zou prenguèt; et tout cambièt dins gayre;
« Et lous souèns del Moussu, soun parla counsoulayre,
« Et de soun baoume quaouques glouts,
« Fasquèron un miracle et garisquèren touts;
« Et dunpèy tout nous rits coumo las flous noubèlos;
« Ma may, mous frays et jou trabaillan; lou Moussu
« Nous a pourtat bounhur coumo las hiroundèlos;

« Mais nous gagnons! mais nous sommes heureux!... et toi?
— « Et moi, je pleure! je me tourmente!
« Le malheur de chez toi s'est changé chez nous;
« Nous avons notre père bien malade;
« Qu'il se défait! qu'il souffre! Oh! il va mourir, je le sens,
« Si ce brave Monsieur qui sait si bien guérir,
« Ne vient pas bientôt le secourir! »
— « Pauvre Isabelle! que je te plains!
« Et moi qui riais tant; allons, viens, je t'accompagne;
« Courons chez le médecin; ne pleures plus, il viendra;
« Il quitte tout pour les pauvres qui à lui se confient;
« Aussi il n'est pas riche, dit-on,
« Mais le bon Dieu le bénira! »

Et les filles, alors, plus vite cheminèrent;
Bientôt le chemin fut brûlé;
Et quand sous nos arbres elles passèrent,
Toutes les deux baissaient la tête.
Dans notre ville, enfin, par le *Pont-Long* elles sont entrées;
Mais près des *Jacobins*, contre une maison, qu'ont-elles vu?
Des Prêtres! une croix! on chante le *De Profundis*!
Les filles s'avancent troublées;
Une surtout frémit et tremble comme un jonc;
Un mort!... Elle pense à son père... ô cruelles pensées!
Vîte, elle s'approche d'un grouppe:
« Je cherche *Monsieur Durand!* où reste-t-il, Demoiselles?
— Eh! mon Dieu! le voilà qui sort!
En effet, c'était lui, lui qui sortait, mais mort;
Mort, encaissé, entre quatre chandelles,
Escorté des pauvres qui ne l'auront plus;
Et derrière son *grand deuil*, qui dans nos rues
Faisait verser des larmes amères,
Il y eut deux *pauvrettes* de plus!



« Oh! mais gagnan d'argen! mais sèn hurous!... et tu?
— « Et jou, plouri! jou me tourmenti!
« Lou malhur de che tu s'és mudat che nous aou;
« Abèn nostre pay pla malaou;
« Que se desfay! que souffro! Oh! bay mouri, zou senti;
« S'aquel brâbe Moussu que sat ta bien gari
« Nou bèn pas lèou lou secouri! »
— « Paouro Izabelou! que te plâgni!
« Et jou que rizioy tan; bay, bèno, t'accoumpagni;
« Courren chel medeci; nou ploures plus, bendra;
« Quitto tout pes pâourets qu'à sa bountat se fizon;
« Tabé n'és pas riche, sa dizon;
« Mais lou boun Diou lou benira! »

Et las fillos, pel lors, pu biste caminèron;
Lèou lou cami fusquèt flambat;
Et quan debat nostres aoures passèron,
« Toutos diòs baychabon lou cat.
Dins nostro bilo, anfin, pel *Poun-Loun* soun intrados;
Mais prèt de Jacoupins, ras d'un oustal, qu'an bis?
De Prèstes! uno crouts! canton *De Profundis*!
Las fillos s'abançon troublâdos;
Uno surtout fremis et tramblo coumo un jun;
Un mort!... Penso à soun pay... ô pensâdos cruèlos!
Biste, s'aprocho de quaouqu'un:
— « Sèrqui Moussu Durand! oùn rèsto, Doumayzèlos? »
— Et! moun Diou! lou baqui que sort!
En effèt, acòs el, el que sourtiò... mais mort;
Mort, encaychat, entre quatre candèlos;
Escourtat des paourets que l'aouran plus jamay;
Et darré soun *gran dol*, que dins nôstros carrèros
Fasquèt toumba larmos amèros,
Y'aguèt diòs paourètos de may!



MON VOYAGE A MARMANDE.

A UN MONSIEUR DÉGOUTÉ DE LA VIE A 24 ANS,

ET DÉDIÉ A MONSIEUR HÉRAUD, PERCEPTEUR.

(1838.)

Oh ! Monsieur, que j'ai frémi avant de vous écrire ;
Quel étrange billet, hier, vous m'avez envoyé.
Qui, vous, riche, opulent ! jeune ! joli garçon !
Déjà vous êtes fatigué de vivre ;
Mais pendant vos nuits qu'aviez-vous donc rêvé ?
De longs plaisirs, de courtes peines,
De grandes aventures pleines
Et de poésie et d'amour
Et de gloire, que sais-je, moi ?
Et pour déterrer vite cette triple chose,
Ce grand univers, qui est si large, si long,
N'a été pour vous qu'un salon,
Où vous vous êtes remué sans avoir fin, ni pause ;
Et quand vous l'avez eu parcouru, en murmurant,
Aux quatre coins et au milieu,
Vous revenez désillusionné, et seul comme un ermite,
Vous vous asseyez sur le seuil en querellant la vie.
Oh ! Monsieur, levez-vous ! et rentrez-y,
De peur que la pierre ne fasse la bascule !
Vous rêvâtes trop en grand ! émondez votre rêve !
Et aussitôt le bonheur viendra
Vers vous à tire d'aile ;
Le proverbe n'est pas menteur :
« Grand rêve chasse le bonheur ;
« Petit rêve toujours l'attire. »

MOUN BOUYATGE A MARMANDO.

A UN MOUSSU DEGOUSTAT DE LA BITO A 24 ANS,

ET DEDIAT A MOUSSU HÉRAUD, COULETOU.

(1838.)

Oh ! Moussu, qu'èy fremit aban de bous escrioure ;
Quin estrange billet, yèr, m'abès embouyat.
Qui, bous, riche-richan ! jouyne ! poulit gouyat !
Déjà s'ès fatigat de bioure ;
Mais penden bòstros nèys qu'abias doun saounejat ?
De louns plazés, de courtos penos,
De grandos abanturos plenos
Et de poèzio et d'amou,
Et de glòrio, que sabi-jou ?
Et per derrouca biste aquelo triplo caouzo,
Aquel gran unibèr qu'és tan large, tan loun,
N'és estat per bous qu'un saloun,
Oùn bous s'ès boulegat sans abé fi ni paouzo ;
Et quan l'abès agut trimat, en gespinan,
Pes quatre couèns et pel mitan,
Tournas dezenluzit et, soul coumo un harmito,
Bous setès sul souillet en pelejan la bito.
Oh ! Moussu, leba-bous et tourna-z'y dintra,
De poou que la peyro canlèbe !
Rebères trop en gran ! rebugas bostre rèbe !
Et talèou lou bounhur bendra
De cats à bous et tout de tiro ;
Lou proubèrbi n'és pas mentur :
« Gran rèbe acampo lou bounhur ;
« Pitchou rèbe toutjour l'atiro. »

Fixez vos yeux, sur moi, dans Agen;
Le plus petit plaisir me semble une aventure;
Si l'on m'invite à noce, et que j'aie assez d'argent,
Je pars vite, vite, en voiture,
Et il me semble que nul seigneur
N'a fait tant de poussière que moi.
Dans la maison ou dans la cabane,
Tout me divertit, tout me plaît;
Et souvent l'on m'attend là-bas
Qu'un rien, un simple fil de laine
Me fait courir en quelque autre part.
Tenez! pour tant de peine que vous ayez,
Vous allez rire d'abord; vous qui ne riez jamais;
Ecoutez un de mes voyages:

De Toulouse à Bordeaux, l'on voit, comme vous le savez,
Des villes à petits clochers et à grands clochers,
Qui du tertre fleuri qui leur sert de trône,
Paraissent se baigner les pieds
Dans les eaux de la Garonne.
Une d'elles c'est le Mas.
Eh bien! vous saurez qu'au Mas demeure un chanteur,
Un percepteur comme il n'y en a guère,
Un percepteur comme il n'y en pas.
Il aime les vers gascons, il les retient à la volée,
Et pour argent comptant les prend chez lui, au point
Que si quelque paysan chansonnier
Est court en le payant, il n'a besoin de personne,
Et avec deux couplets il lui fait son appoint.

Or, un jour il m'écrivit: — « Chez nos *folâtres*,
« Grande noce demain; poète, pars aujourd'hui!
« Viens! un cheval, à Fauguerolles,
« T'attendra toute cette nuit. »

Regayta-mé, jou, dins Agen;
Lou may pitchou plazé me semblo uno abanturo,
Se m'enbiton à fèsto, et qu'atgi prou d'argen,
Parti biste, biste, en bouèturo,
Et me semblo que nat segnou
N'a fèy tan de pousco que jou.
Dins l'oustal et dins la cabano,
Tout me dibertis, tout me play;
Et souben m'attendon delay
Qu'un res, un simple fièl de lano
Me fay courre en quaouque lot may
Tenè! per tan de peno qu'atges,
Anas rire d'abor, bous que jamay rizès;
Escoutas un de mous bouyatges:

De Toulouzo à Bourdèou l'on bey, coumo sabès,
De bilos à pitchous clouchès et grans clouchès
Què, de sul tap flourit que lous y sèr de trôno,
Semblo que se bagnon lous pès
Dins las aygos de la Garôno.
Uno d'èlos acò lou Mas.
Ehé! saourés qu'al Mas, damôro un muzicayre,
Un couletou coumo gn'a gayre;
Un couletou coumo gn'a pas.
Aymo lous bèrs gascous, lous reten à l'enlayre,
Et per d'argen countan lous pren ches el, al pun
Que s'un payzan cansounejayre
Es cour en lou pagan, n'a bezoun de digun,
Et dambé dus couplets bous-li fay soun apun.

Or un jour m'escribèt: — « Che nostros faribôlos,
« Grando nôço douma; poèto, per anèy!
« Bèno! un chibal, à Fougarôlos,
« T'attendra touto aquesto nèy. »

Oh ! *pauvret !* comme au son de ce coup de cloche,
J'eus bientôt baclé et arrangé mes affaires ;
Cheveux, embrouillez-vous ! papillottes, tombez !
Je vais faire le *Monsieur* pendant demi-semaine ;
Je reviendrai samedi, adieu !
Et le soir, encaqué à sept heures sonnées,
Entre quatre panneaux luisants comme des miroirs,
Nous brûlions sur le chemin montées, descentes,
Aux quatre pieds battants des chevaux.
Il faisait noire nuit, mais il faisait des éclairs,
Et la lumière des éclairs, qui nous venaient en biais,
M'avait fait voir que nous étions six,
Mais six muets, car personne ne disait mot.

Cependant un Monsieur, je crois que c'était un Régent,
Commença à parler d'Agen ;
Bientôt ils parlèrent tous des débordements, des lunes,
Des chanvres, des blés, des raisins, des prunes,
Des vers, des chansons, enfin
Ils en arrivèrent à *Jasmin*.
Je ne disais rien ; je retenais l'haleine comme un émondeur,
Ils n'étaient pas des miens, ceux-là, ou ne l'étaient guère,
Car ils se moquaient des Gascons ;
Ma muse donc, là, n'eut aucune caresse ;
Au contraire, souvent le Régent pointilleux
Me lançait son coup d'épingle,
Et les autres riaient en me lardant aussi.
Pauvre poète ! pensais-je,
Où t'es-tu engagé avec tes vers patois ?
Dans un club de Régents de Cahors ? je me trompais !
Une voix de femme, une voix
De celles qui secouent fortement l'âme,
Laissa tomber pour moi quelques mots si jolis,
Qu'ils changèrent en fleurs toutes ces orties.

Oh ! paourot ! coumo al soun d'aquel trut de campano,
Aguèri lèou biardat et ranjat mous affas ;
Pièls, embourrissa-bous ! papillôtos, toumbas !
M'enbaou fa lou moussu penden mèjo semmano ;
Tournarèy dissatte, adichas !
Et lou sero, enjoucat à sèt houros sounâdos
Entre quatre panèous luzens coumo mirals,
Flambâben sul cami mountâdos, debalâdos,
As grans quatre pès des chibals.
Faziò negre nèy mais liousâbo,
Et la luts des lambrets, que nous begnon en biès,
M'abio fèy beyre qu'èren siès,
Mais siès muts car digun poulsâbo.

Cependen un Moussu, crezi quèro un Regen,
Coumencèt à parla d'Agen ;
Bienlèou parlèron touts des aygats, de las lunos,
De las carbes, des blats, des razins, de las prunos,
Des bèrs, de las cansous, anfin
N'arribèron à *Jansemin*.
Jou, dizioy res, tegnoy l'halé coumo un poudayre.
Oh ! n'èron pas des meous, aqués, ou l'èron gayre,
Car se moucâbon des Gascous ;
Ma muzo doun, aqui, n'aguèt pas uno fringo ;
Al countrâri ; souben lou Regen senticous
Me lançâbo soun cot d'esplingo,
Et lous aoutres rizion en fan lous esplingous.
Paoure poèto ! me pensâbi,
Oùn te sès engabiat dambé tous bèrs patouès ?
Dins un clut de Regens de Cahors ! me troumpâbi !
Uno bouès de fenno, uno bouès
D'aquelos que batsacon l'âmo,
Daychèt toumba per jou quaouques mots tan poulits,
Que cambièron en flous tout aquelos ourtits.

Oh! qu'elle faisait tinter mes vers, cette dame!
Elle les oignait de miel, et pour nous attendrir,
Quand elle nous dit : *Il me faut mourir !*
Vous auriez dit, au feu qu'elle y mettait,
Qu'entre ses lèvres l'orgue d'amour résonnait!
Ou qu'elle avait pour chanter les amères douleurs,
La bouche pleine de petits oiseaux !
Je n'y suis plus ; femme! femme! avant que tu disparaisses,
Je veux, je veux que tu me connaisses.
Et j'allais me nommer ; la trompette sonna ;
Le pavé de Tonneins sous nos pieds grinça ;
Nous nous arrêtons une minute.
A la lumière d'un marchand de fruit,
Devant ma portière je vois quelques amis.
Je leur touche la main ; je suis nommé ; nous partons.

Oh! s'il avait fait grand jour, vous auriez vu sur le visage
De mes compagnons de route
Monter différentes rougeurs.
Entre eux, plus d'humeur joyeuse ;
De m'avoir tant vanté, elle, était honteuse ;
De m'avoir tant cinglé, eux, étaient honteux ;
Et moi, de cela je n'avais ni dépit ni gloriole ;
D'ailleurs, je venais de remarquer
Que la critique, alors, se faisait louangeuse,
Et que la louangeuse allait critiquer.
Oh! laissons tout comme cela est, dis-je ;
C'est trop joli! il faut en rire! — Je ris;
A la volée cela prit :
Les Messieurs rirent; la jeune Dame sourit ;
Le sommeil n'approcha pas de mon siége ;
J'oubliai tout auprès d'eux.
Poète, une chanson sur cela! — Je la promets ;
Mais je n'ai qu'un couplet, Régent, et il en faut trois.

Oh! que fazió tindà mous bèrs, aquelo damo!
Lous luntâbo de mèl; et per nous attendri,
Quan nous diguèt: *Me cal mouri!*
Aouyas dit, al fèt qu'y boutâbo,
Qu'entre sous pots l'orgo d'amon sounâbo!
Et qu'abió per canta las amèros doulous,
La bouco pleno d'aouzelous!
N'y sèy plus; fenno! fenno! aban que disparesques,
Bôli, bôli que me counesques.
Et m'anâbi nouma, la troumpeto sounèt;
Lou pabat de Tounens debat nous-aou grincèt;
Nous arrestan une minuto.
A la luts d'un marchan de fruto,
Daban moun finestrou bezi quaouques amits,
Lous y tôqui la ma; m'an noumat; sèn partits.

Oh! sabio fèy gran jour, aouyas bis sul bizatge
De mous coumpagnous de bouyatge
Mounta differentos roujous.
Entr'és pas may d'humou jouyouzo:
De m'abé tant bantat, elo, èro bergounjouzo;
De m'abé tan fissat, es, èron bergounjous;
Et jou, d'acòs, n'abioy ni despit ni glouriòlo;
D'aillur begnoy de remarquà
Que la critico, alors, se fazió bantariòlo,
Et que la bantariòlo anâbo criticà.
Oh! dayehen tout coumo ès; diguèri;
Acòs és trop poulit! n'en cal rire! — Riguèri;
A la bimbòlo acòs prenguèt:
Riguèron lous Moussus; la Dameto riguèt,
La soun n'aprouchèt pas moun siètî;
Oublidèri tout proche d'es.
Poèto! uno cansou sur acòs! — La proumèti;
Mais n'oun èy qu'un couplet, Regen, et n'en cal trés.

— Vas ! vas ! les autres deux te viendront sans commande ;
Et nous nous arrêtons tout à coup.
Je vois des gens ; des maisons ; des malles ; un fallot ;
La noce me revient, une porte s'ouvre ;
Je crie devant un grand bureau :
« Nous sommes à Fauguerolles peut-être ? »
— Pauvre Monsieur ! vous êtes à Marmande !
A Marmande ! mon Dieu ! qu'ai-je fait ! quel travail !
Et mon percepteur ! et mon cheval !

Dans l'auberge tous m'environnent.
Et ils me taquinent, et ils ricanent ;
Et le Régent me crie, en faisant une pirouette :
« Poète, tu en as là pour ton second couplet !
Je riais, mais mon rire cette fois mordait,
Car j'entendais la pluie tomber par torrents.
Enfin que faire ? Nous nous attablons,
Et toujours le Régent me lorgne,
Et sur mon cheval me taquine
Entre la poire et le vin blanc.
Infernal Régent ! j'enchaînerai ton rire !

Je songeais ; quand deux yeux parurent me dire :
« Qui sait lire sait écouter ;
« Poète, quelques vers avant de nous quitter ! »
Et le Régent qui l'avait devinée :
— Dis-lui donc quelque chose ; tu finiras ta chanson !
Alors il me vient une pensée,
Pensée d'un démon ; pensée d'un Gascon.
Ils attendent tous là le *bateau à vapeur ;*
Il est tard , il fait mauvais temps... Aucune pendule ! Bon !
Je leur dirai des vers ; à l'hôtesse qui est boiteuse ,
Je vais dire deux mots , elle en sourit ;
Je rentre , je ferme la porte ,

— Bay ! hay ! lous aoutres dus te bendran sans coumando ;
Et nous arrestan tout d'un cot.
Bezi de gens, d'oustals, de mâlos, un falot ;
La nôço me rebèn... uno porto s'alando ;
Cridi daban un gran burèou :
Sèn à Fougarôlos belèou !
— Paoure Moussu ! s'ès à Marmando !
A Marmando ! moun Diou ! qu'èy jou fèy ! quin trabal !
Et moun couletou ! moun chibal !

Dins l'aoubèrjo touts m'embirounon,
Et me taquinon, et pitchounon ;
Et lou Regen me crido, en fan un biroulet :
« Poèto, n'as aqui per toun segoun couplet !
Jou rizioy, mais moun rire aqueste cot gaffâbo,
Car entendioy la plèjo à bourrats que toumbâbo.
Anfin que fa ? Nous entaoulan,
Et toutjour lou Regen me guigno,
Et sur moun chibal me capigno
Entre la pero et lou bi blan.
Infernal de Regen ! enclabarèy toun rire !

Souscâbi ; quan dus èls parèsquèron me dire :
« Qui sat legi sat escouta ;
« Poèto, quaouques bèrs aban de nous quita ! »
Et lou malin Regen que l'abiò debinâdo :
— Digo-li quaoucoumet ; finiras ta cansou !
Alors me bèn uno pensâdo,
Pensâdo d'un demoun ; pensâdo d'un Gascou.
Attendon touts aqui lou *bachèl à bapou* ;
És tard, fay mechan ten... Nâdo pandulo !... Bou !
Lous y dirèy de bèrs ; à l'houstesso qu'ès torto,
Baou dire dus mots, n'en souris ;
Torni dintra, barri la porto,

Et je commence mes *Souvenirs.*

Doux SOUVENIRS, AVEUGLE, oh ! que je vous épargnais !
Je faisais mon vers long-long à bien le faire durer.
Je l'*harmonisais*, je l'allumais,
Je faisais de tout, je riais, je pleurais ;
Car pour mieux les enjôler,
Il fallait les faire pleurer et rire ;
Et ils rirent et ils pleurèrent,
Et d'autres vers ils me demandèrent.
Mais mon coup était fait ; pourquoi d'autres couplets ?
Pourquoi donc des chansons nouvelles ?
Je voyais déjà que les chandelles
S'étaient changées en petits bouts !

Je frappe pour quelque chose ; l'hôtesse nous arrive
Avec son air dégourdi ;
Quand donc part le bateau ? le gros Régent lui dit.
— Le *bateau à vapeur ?* Jésus, Monsieur ! comme il dérive !
Il y a trois quarts-d'heure qu'il est parti.

Oh ! quand le ruisseau des vers pour moi seul déborderait,
Quand les mots les plus recherchés,
Aujourd'hui, dans ma bouche naîtraient
Comme les boutons d'or dans les prés ;
Je ne pourrais pas dire la colère
De ces Messieurs qui, grommelant,
Renversaient tables, chaises,
Mettaient tout sans dessus dessous ;
Malles, paquets, tout était en mouvement ;
Et moi, le mien sous le bras,
Pareil au vent follet qui ricane et s'échappe
Aussitôt qu'il a fait tomber l'homme dans un bourbier,
Je salue la jeune dame
Qui riait de mon *escampette ;*

Et coumenci mous *Soubenis.*

Dous Soubenis, Abuglo, oh! que bous ospragnâbi!
Fazioy moun bèr loungayne à lou bièn fa dura;
Lou muzicâbi, l'alucâbi,
Fazioy de tout, rizioy, plourâbi;
Car per millou lous embouyma,
Lous caillò fa rire et ploura;
Et plourèron, amay riguèron,
Et d'aoutres bèrs me demandèron.
Mais moun cot èro fèy; perque d'aoutres couplets?
Perque fa de cansous noubèlos?...
Bezioy dejà que las candèlos
S'èron cambiàdos en mouquèts!

Truqui, per quaoucoumet; l'houstesso nous arribo
D'amb'un ayre tout aberit.
Couro part lou bachèl? lou gros Regen li dit.
— Lou *bachèl à bapou?* Jésus, Moussu! que dribo!
Y'a trés quars d'houro qu'és partit.

Oh! quan lous rious des bèrs per jou soul paychelèssen;
Quan lous mots, lous may resercats,
Anèy, dins ma bouco, nasquèssen
Coume lous pimpouns d'or pes prats;
Pouyoy pas dire las coulèros
D'aqués Moussus qu'en broundinan,
Cabirâbon taoulos, cadièros,
Boutâbon tout bourrin-bourra,
Malo, paquet; tout èro en campo;
Et jou, lou meou debat lou bras;
Parèl al ben foulet que ritchouno et s'escampo
Talèou qu'a fey toumba l'hòme dins un fangas;
Saludi la jouyno dameto
Que riziò de moun escampeto;

Et content d'avoir son pardon,
Je m'approche d'un Monsieur qui sérieux comme un pape,
Me dévorait des yeux en mettant sa cape,
Et je lui dis : « *Régent, le poète gascon*
« *N'avait que deux couplets, maintenant il tient sa chanson!* »

A MADAME MARTINEAU.

Pas de gloire ni de poésie sans la Femme!

A l'heure où vous teniez la plume, belle dame,
Entre vos blancs petits doigts,
Et que vous alliez, pour moi, faire tomber de votre âme
Ces mots si jolis, si doux;
Oh! que j'aurais voulu voir, là, en cachette,
A la lumière de votre bougie
Qui sans doute alors rayonnait,
Comment la fraîche poésie
Du cœur de la femme sortait!

Je sais bien qu'elle en sort fleurie de pensées,
Sans efforts, sans secousses,
Comme on voit du soleil s'échapper le rayon,
Comme l'encens sort de la prairie,
Comme l'eau sort de la fontaine.
Mais pour mon grand triomphe j'aurais voulu le voir;
Car la femme que nous attendrissons
Avec les choses que nous disons,
Seule me fait croire à la gloire!
Oh! la femme est pour moi la grande œuvre de Dieu;
C'est la poésie, elle-même, qui vit!
Quand je la fais larmoyer, tous les anges me sourient!
Et vous, vous avez pleuré, votre écrit me le dit;

Et counten d'abé soun perdou,
M'approchi d'un Moussu que, serious coumo un pâpo,
Me flambâbo des èls en se fourran la câpo,
Et li dizi : « *Regen, lou poèto gascou*
« *N'abiò que dus couplets,... aro ten la canson !*

A MADAMO MARTINEAU.

Pas de glòrio ni de poèzio sans la Fénno !

A l'houro que tegnas la plumo, bêlo damo,
Entremièy bostres blans ditons,
Et qu'anâbes, per jou, fa toumba de bostro âmo
Aqués mots tan poulits, tan dous ;
Oh ! qu'aouyoy boulgut beyre, aqui, de rescoundous,
A la luts de bostro bougio
Qu'alors sans douto luzissiô,
Coumen la fresco poèzio
Del cô de la fenno sourtiô !

Sabi-bé que n'en sor flouçâdo de pensâdes,
Sans butidos, sans batsacâdos,
Coum'on bey del sourel s'escapa lou reyoun,
Coumo l'encèn sor de las prâdos
Coumo l'aygo sor de la foun.
Mais per moun gran triounfe aouyoy boulgut zou beyre
Car la fenno qu'attendrissèn
Dambé las caouzos que dizèn,
Soulo à la glòrio me fay crèyre!
Oh ! la fenno és, per jou, la grand'òbro de Diou;
Acòs la poèzio, elo-mêmo, que biou;
Quan la faou larmejà, touts lous anges me rizen!
Et bous abès plourat, me zou dit bostro escrion

Belle dame, ces mots suffisent :
C'est si bien dit, ce que les femmes disent !
Ah ! si la poésie, ici-bas, tient son foyer,
L'homme n'en est que la flamme, la femme est le brasier !

A MONSIEUR FONTÈS,

Directeur des Contributions Directes,

Qui venait de m'envoyer du papier pour copier Françonnette.

—

(Mars 1840.)

Maintenant que j'ai fini *Françonnette*,
Que je n'ai plus qu'à la débarbouiller
Pour qu'elle soit, en sortant demain,
Sinon jolie, du moins nette ;
Vous m'envoyez, Monsieur, pour lui faire sa petite robe,
Papier joli, luisant, choisi de votre main.
Oh ! quel plaisir pour moi ! Le grand joueur en banque
Voit la fortune lui sourire,
Si une bonne main, noire ou blanche,
Touche les cartes dans ses doigts.
Ainsi votre papier, je le vois,
Me va porter bonheur cette année ;
Que voulez-vous ? J'ai plaisir de le croire, et je le crois !
Comme tout a changé pourtant :
Autrefois, quand mon ruisseau pauvrement *argentait*,
Un de vos papiers m'arrivait timbré ;
Oh ! que de soucis celui-là chez moi causait !
Plus de vers, de chansons, aussitôt qu'il était entré ;
Il ne me parlait qu'en colère,
Et d'un ton de *commandement* ;
Si je faisais le sourd un moment,

Bèlo damo, aqués mots suffizon :
Acos és ta bien dit, ço que las fennos dizon !
Ah ! se la poèzio aciou ten soun fouguè,
L'hôme n'és que lou flap, la fenno és lou brazé !

A MOUSSU FONTÈS,

Director de las Countributiouns Dirèctos,

Que begno de m'embouya de papè per coupia Françouneto.

(Mars 1840.)

Aro qu'èy finit *Françouneto*,
Que n'èy plus qu'à la desfraqugna,
Per que siosque, en sourtin douma,
Sinou poulido, dumen neto ;
M'embouyas, bous, Moussu, per li fa sa raqubeto,
Papè poulit, luzen, caouzit de bostro mà.
Oh ! quin plazé per jou ! Lou gran jougayre en banquo
Bey la fortuno que li rits,
S'uno bouno mà, negro ou blanco,
Tôco las cartos dins sous dits,
Atal bostre papè, zou bezi,
Me bay pourta bounhur oungan ;
Que boulés ! èy plazé de zou creyre, et zou crezi !
Coumo tout a cambiat pourtan !
Aoutres cots quan moun riou paouromen argentàbo,
Un de bostres papès m'arribàbo timbrat ;
Oh ! que de pèssomens aquel che jou caouzàbo !
Plus de bèrs, de cansous, talèou qu'èro dintrat ;
Nou me parlàbo qu'en coulèro,
Et d'un toun de *coumandomen* :
Se fazioy lou sour un moumen,

Il menaçait du *garnisaire ;*
Je payais donc tout effrayé
Et je n'avais plus après ni argent, ni esprit !
Qui m'aurait dit alors qu'un jour je dirais : Merci !
Au sévère Monsieur Fontès,
Que j'avais tant envoyé au pré des sept deniers ?
A celui qui chez moi tuait la poésie ?
Personne ! parce qu'alors je lui étais trop rancuneux ;
Parce qu'alors je n'avais pas vu encore
Le poète, l'homme de goût,
Le grand ami des vers gascons,
Dans l'homme si terrible qui était
Le gros-major des collecteurs !
Mais à présent, je sais tout, et ma muse est contente ;
Et quand votre papier tout timbré se présente,
Je paie par habitude, et je ne vous en veux plus ;
Car vous écoutez mes vers, vous aimez tout ce que j'écris ;
Vous le savez par cœur ; que de plaisirs je vous dois !
Comme nous nous oublions en caquettant tous deux !...
Il faut me voir aussi, pour faire votre pratique,
Peigne en main, vers en tête, sortir de ma boutique
Chaque jour
A midi ;
J'arrive, vous vous asseyez ; moi, sûr de vous plaire,
En vous accommodant sans bruit entre mes mains,
De mon esprit chansonnier
Je vous dis les petites affaires ;
Et vous, vous tendez la joue et tout aussi bien m'écoutez ;
Souvent votre goût fin critique
Sur ma glanure poétique ;
Cela m'est égal ! Je vous donne toujours
Main doucette, légère, et rasoir de velours !...
Mais quand ma muse enfin vous sonne un joli air ;

Menaçâbo del *gernistiro* ;
Pagâbi doun tout espaourit ;
Et n'abioy plus apèy ni d'argen, ni d'esprit !
Qui m'aouyo dit alors, qu'un jour diyoy : Mercîo !
Al sebère Moussu *Fontès*,
Qu'abioy tan embouyat al prat de sèt dinès ?
An aquel que che jou tiàbo la poèzio ?
Digun ! prâmo qu'alors ll'èri trop rancunous ;
Prâmo qu'alors n'abioy pas bis enquèro
Lou poèto, l'hôme de goûs,
Lou gran amit des bèrs gascous,
Dins l'hôme tan terrible qu'èro
Lou Gros-Major des couletous !
Mais aro, sabi tout, et ma muzo és countento ;
Et quan bostre papè tout timbrat se prezento,
Pâgui per habitudo, et nou bou'n bôli plus,
Car escoutas mous bèrs ; aymas tout ço qu'escribi ;
Zou sabès de precò ; que de plazés bous dibi !
Coumo nous oublidan en caquetan tout dus !
Me cal beyre tabé, per fa bostro pratiquo,
Pegne en mà, bèrs en cat, sourti dè ma boutiquo
Cado jour
A Mètjour ;
Arrîbi, bous setès ; jou, sigu de bous playre,
En bous acoumoudan sans brut, entre mas màs,
De moun esprit cansouncjayre
Bous dizi lous pitchous afas ;
Et bous paras la gaouto et taplà m'escoutas ;
Souben bostre goûs fi critiquo
Sur ma gragnâdo poètiquo ;
M'és egal ! bous bailli toutjour
Mà douceto, laougèro, et razouèr de belour !...
Mais quan ma muzo anfin bous soho un poufit ayre ;

Sur votre front aussitôt se peint une rougeur ;
Vous vous levez vif comme l'éclair,
Vous sonnez deux fois, c'est assez ;
Votre jeune et belle famille
Vient faire le cercle autour de moi ;
Et ma muse se pavane,
Parce qu'elle sait que nulle part elle n'est appréciée mieux.
Oh ! ce qui plaît chez vous plaît partout, et je le sais !

Mais ce qui est plus joli : il y a quarante mois passés,
Un beau matin que j'entrais dans votre belle chambre,
Je vis des milliers de livres alignés,
Et tout dorés et tout rayonnants ;
Un me sauta aux yeux ; oh ! comme je le reluquais !
C'était le mien, je le vis d'abord ;
Mon nom y était gravé en gros et tout en or !
Que j'étais content ! Monsieur, des plaisirs que je peins,
C'est le plus doux, celui qui m'a le plus saisi ;
Mon livre est le premier que je regarde quand j'entre ;
Pauvre livre ! il est paysan ; mais il ne ternit rien,
Vous l'avez si bien vêtu ! je ne le perds pas de vue ;
J'irais le chercher les yeux fermés ;
Il est vrai qu'il peut avoir son âme un peu triste,
D'être au milieu de Messieurs qui ne sont pas Gascons ;
Mais j'emploie pour lui mon esprit et mon huile ;
Parce qu'avant le mois de mai
Pour qu'il ne reste pas seul, je veux
Lui envoyer vite un petit frère ;
Je l'achève ; sur son teint je passe la pierre-ponce ;
Et je compte sur l'honneur de l'y voir à côté ;
Car, Monsieur, le papier que vous m'envoyez, m'annonce
Que vous aimerez mon cadet autant que mon aîné.

Sur bostre froun talèou se pintro uno roujou ;
Bous lebas biou coumo l'esclayre ;
Esquiras dus cots, acò prou ;
Bostro jouyno et bèlo famillo
Bèn fa lou ccoucle al tour de jou ;
Et ma muzo s'escarrabillo,
Prâmo que sat qu'en lot n'es goustado millou !
Oh ! ço que play che bous, play per tout ; et zou sabi !

Mais ço qu'és may poulit : y'a tranto més passats,
Dins bostro bèlo crambo un bèl mati qu'intrâbi,
Besquèri de milès de libres arrengats,
Et tout luzens et tout daourats ;
Un me saoutèt as èls ; oh ! coumo lou layrâbi !
Acòs èro lou meou, zou besquèri d'abor ;
Moun noum y'èro grabat en gros, et tout en or ;
Qu'èri counten ! Moussu, des plazés que bous pintri ;
Acos és lou pu dous, lou qui m'a may surpres ;
Moun libre és lou prumè que regayti quan intri !
Paoure libre ! és payzan ; mais nou dezoundrò rés,
L'abès ta bièn bestit ! lou pèrdi pas de bisto ;
L'aniyoy quèrre de clucous ;
Es bray que pot abé soun âmo un paouquet tristo,
D'èstre al mièy dé Moussus que nou soun pas Gascous ;
Mais employi per el moun esprit et moun òli ;
Prâmo qu'aban lou més de may,
Per que nou rèste pas soul, bòli
Ll'enbouya biste un pitchou fray ;
L'acâbi ; sur soun tin passi la pèyro-pounço ;
Et counti sul l'adunou de l'y beyre al coustat ;
Car, Moussu, lou papè, que m'embouyas, m'announço
Qu'aymarés moun cadèt aoutan que moun aynat !

FRANÇONNETTE.

PÔEME DÉDIÉ A LA VILLE DE TOULOUSE. (¹)

(4 Juillet 1840.)

Quand je voyais poindre l'aube blanchâtre
De ce mois qui fait épanouir
La fleur de poésie et de l'aubépine et du lin,
Je me disais doucement : O Toulouse! Toulouse!
Qu'il me tarde d'aller sur ta verte pelouse
Fleurir de boutons-d'or le tombeau de Goudelin!
Et bouton-d'or en main, aussitôt que jour je vis,
Pèlerin-troubadour vers toi je m'acheminai.
— Ton Capitole si fameux,
Tes palais, tes clochers qui s'élèvent tant là-haut,
Ton grand nom de *Ville Savante*,
Me firent d'abord accroupir de crainte ;
Mais quand ton Peuple et tes Messieurs,
En fils aînés de la Garonne,
Firent tinter notre langue qui sonne,
Je sentis ma peur chanceler, s'anéantir;
Je chantai l'*Aveugle*... ; tu écoutas,
Et, dans un grand festin, après, tu me baptisas :
Fils de Toulouse et frère de Goudelin.
Bon Dieu! je lui ressemble donc! Lui qui est au Capitole!
Je voudrais lui ressembler! Je voudrais dans ma gloriole
Que ses chansons et mes chansons
Nous fissent un jour prendre pour deux jumeaux!
— Toulouse, en attendant, gonflé d'espérance,
Je tresse les épis de ma reconnaissance,
Et je t'apporte ma gerbe — elle est légère de poids...
Mais vas, je n'ai pas peur, je suis ton fils, j'ai courage,
Car je sais que, partout, une mère est toujours
Indulgente pour son enfant!

(¹) Jasmin a dédié ce poème à *la ville de Toulouse*, en reconnaissance du banquet d'honneur que l'élite de la population lui offrit le 16 décembre 1836.

FRANÇOUNETO.

POÈMO DEDIAT A LA BILO DE TOULOUZO (').

(4 Juillet 1840.)

Quan bezioy punteja l'aoubeto blanquignouzo
D'aquel més que fay espeli
La flou de poèzio et del brot et del li ;
Me dizioy douçomen ; O Toulouzo ! Toulouzo !
Que me trigo d'ana sur ta berdo pelouzo
Flouca de pimpouns-d'or lou clot de Goudouli !
Et pimpouns-d'or en ma, talèou que jour besquèri,
Troubadour-pelerin de cats à tu m'abièri.
— Toun Capitôlo tan famus,
Tous palays, tous clouchès que mounton tan lassus,
Toun gran noum de *Bilo Sabento*,
Me fasquèron d'abor arremouza de crento ;
Mais quan toun Puple et tous Moussus,
En fils aynats de la Garôno,
Fasquèron tindina nostro lengo que sôno,
Sentisquèri ma poou trambouIa, s'abali ;
Cantèri l'*Abuglo*... ; escoutères,
Et, dins un gran frustin, apèy, me batisères,
Fil de Toulouzo et fray de Goudouli !
Bou Diou ! li sembli doun !... El qu'ès al Capitôlo !...
Oh ! boudroy li sembla !... Boudroy dins ma glouriôlo
Que sas cansous et mas cansous
Nous fasquèssen un jour prene per dus bessous !
— Toulouzo, en attenden, espoumpat d'esperenço,
Entrôqui lous cabels de ma recounechenso,
Et te porti ma garbo — ès laougèro de pés...
Mais bay, bay, n'èy pas poou ! sèy toun fil ! èy couratge,
Car sâbi que, pertout, uno may toutjour ès
Bouno, bouno per soun maynatge !

et où M. le Président porta ce toast : **Au fils adoptif de la ville de Toulouse : A JASMIN !**

FRANÇONNETTE.

PREMIÈRE PAUSE.

La Fête votive à Roquefort. — La Folle des Folles. — Le Soldat et les Bergers. — Baiser et Soufflet. — Courage de Pascal. — Fureur de Marcel. — Grand Serment.

« Si vous voulez nous peindre, comme il faut, les Bergers,
« Grands Messieurs, faites-vous paysans ! »

C'était du temps, qu'ici, Blaise le sanguinaire
A grands revers de bras tombait
Sur les Protestants qu'il taillait en pièces,
Et qu'au nom d'un Dieu miséricordieux,
Il arrosait la terre et de sang et de pleurs.

Cependant il était las ; plus ! plus sur la colline,
On n'entendait éclater fusil ni couleuvrine ;
C'est que le malheureux, pour étayer la croix,
Qui alors, pas plus qu'aujourd'hui, ne chancelait,
En avait tué, étranglé à combler des puits ;
La terre en regorgeait du côté de *Fumel* et de *Penne* ;
Enfants, pères et mères y étaient morts presque tous ;
Ses cohortes reprenaient haleine ;
Et l'homme au cœur d'acier, de cheval descendu,
Rentré dans son château de guerre
A triple pont, triple fossé,
Agenouillé, faisant sa dévote prière,
Communiait, tout ruisselant encore
De ce sang fraternel dont il était tout inondé !

FRANÇOUNETO.

PRUMÈRO PAOUZO.

Bâlo à Roquefort. — La Poulido de las Poulidos. — Souldat et Pastou. — Pouton et Soufflet. — Counsèigs de Pascal. — Coulèro de Marcel. — Grand Sèromen.

> « **Se boulès nous pintra, coumo cal, lous Pastous**
> « **Grans Moussus, empayzana-bous !** »

Èro del ten, qu'aciou, Blâzy lou sanguinous (¹)
A gran rebès de bras toumbâbo
Sus Proutestans que brigaillâbo,
Et qu'al noum d'un Diou piètadous,
Arrouzâbo la tèrro et de san et de plous.

Cependen èro las ; pas may dins la coulino,
Nou s'entendiò petà fuzil ni couloumbrino ;
Ce qué lou malhurous, per escourra la crouts,
Qu'alors pas may qu'anèy nou tramboulâbo brino,
N'abiò tiat, escanat à n'arraza de pouts ;
La tèrro n'èro rullo entà *Fumèl* et *Pena* ;
Maynatges, pays et mays, y'èron morts prèsque touts ;
Sas troupos repregnon baleno ;
Et l'hôme al cor d'aciè, de chibal debalat,
Tournat dins soun castèl de guèrro
A triple poun, triple balat,
A ginouillous, en fan sa debôto prièro,
Coumugnâbo, tout tchope enquèro
Del san de sous mièy frays doun ès tout amarat !

(¹) **Blaise de Montluc, célèbre maréchal de France, se retira au château d'Estillac, où il mourut en 1577.**

Cependant les bergers et les jeunes bergères,
Au seul mot d'*huguenot* s'épouvantaient d'abord,
Mais toujours néanmoins faisaient leurs amourettes;
Et dans un hameau, au pied d'un autre château fort,
Un dimanche, une troupe d'amoureux qui dansaient
A la fête votive de Roquefort,
Au son du fifre fêtaient,
Saint Jacques et le mois d'août;
Ce beau mois qui chaque année
Par la fraîcheur de sa rosée
Et par le feu de ses chaleurs,
Fait mûrir figues et raisins.

Jamais il ne s'était vu une si belle fête!
Sous ce grand grand parasol de feuillage,
Où chaque année la foule se met,
Tout est plein, tout déborde;
Du haut des rochers et du fond des vallées,
De *Montagnac*, *Sainte-Colombe*,
Il y tombe
Du monde à foison;
Mais il en vient! mais il en vient! et le soleil flamboie!
Aussi bien tous y contiendront, car là, vous le savez,
Les prairies y servent de chambre
Et les tertres de tabourets.

Quel plaisir! la chaleur fait pétiller les airs!
Rien de plus joli cependant
Que de voir tous ces joueurs de fifre
Siffler,
Et danseurs et danseuses
Pirouetter;
Voyez sortir de la corbeille
Gaufres et tortillons!

Entreten lous pastous et las pastourelétos,
Al soul mot d'*Hygounaou* s'espaourission d'abor,
Mais toutjour saquelà fazion las amourétos;
Et dins un mayne, al pè d'un aoutre castèl fort,
Un dimechè, un troupèl d'amourous que dansabon
A la bôto de Roquofor,
Al soun del piffre festejabon
Sen-Jâques et lou més d'agoûs,
Aquel bèl més que câdo annâdo,
Dans la frescou de sa rouzâdo
Et dans lou fèt de sas calous,
Fay madurà figos et moûs.

Jamay nou s'èro bis uno tan bèlo bôto!
Debat aquel gran gran parassol tout feillut,
Oùn cad'an la foulo se bôto,
Tout és plé, tout és couffoulut;
De sul roc et de pel la coumbo,
De Mountagnat, Sento-Couloumbo,
Y toumbo
De mounde à rebès;
Mais n'in bèn! mais n'in bèn! amay lou sourel flambo;
Taplà touts y claouràn, car aqui, zou sabès,
Las prâdos y sèrbon de crambo,
Et lous tapurlets de trubès.

Quin plazé! la calou fay tchimica lous ayres,
Res de may poulit saquelà,
Que de beyre aques piffrayres
Estifla,
Et dansayros et dansayres
Biroula;
Gaytas sourti de la desco
Tourtilloun et curbelet!

Tenez ! la limonade fraîche ,
Comme on la boit à goulot jaillissant !
Foule à Polichinelle !
Foule au marchand qui crie !
Foule ! foule partout !... Mais qui paraît là-bas ?
Bon ! des champs voici la jeune reine !
C'est elle ! c'est Françonnette !
Deux mots sur elle , s'il vous plaît.

A la ville comme à la prairie ,
Vous savez que chaque contrée
A toujours sa perle d'amour.
Et bien ! les voix s'étaient réunies
Pour la nommer dans le canton
La *Jolie des Jolies.*

Mais pourtant, n'allez pas vous figurer, Messieurs,
Qu'elle soit triste , qu'elle soupire ,
Qu'elle soit pâle comme un lis ,
Qu'elle ait des yeux tout mourants, à demi clos et bleus,
Ni le corps maigrelet , ployé par la langueur ,
Comme le saule qui pleure au bord d'une eau limpide ;
Bien vous vous tromperiez , Messieurs ;
Françonnette a des yeux vifs comme deux vives étoiles ;
Il semble qu'on prendrait les roses à poignées
Sur ses joues rebondies ;
Ses cheveux sont bruns , recoquillés ;
Sa bouche semble une cerise ;
Ses dents obscurciraient la neige ;
Ses pieds tout petits sont moulés ,
Sa jambe est fine , légère ;
Enfin , Françonnette , c'était
La tête réelle de la beauté
Sur un beau corps de femme , ici-bas , enté.

Tè ! la limounado fresco
Coumo se pinto à galet !
Mounde à Pourchinèlo !
Mounde al marchan que simbèlo !
Mounde ! mounde per tout !... Mais qui parey delay ?
Boun ! des cans baci la reyneto !
Acòs elo ! acòs Françouneto !
Dus mots sur elo, si bous play.

A la bilo coumo à la prâdo,
Sabès-bé que càdo countràdo
A toutjour sa pèrlo d'amou.
Ébé, las bouès s'èron junidos
Per la noumà dins lou cantou
La *Poulido de las Poulidos.*

Mais, pourtan, n'angues pas bous figura, Moussus,
Que siosque tristo, que soupire,
Que siosque pallo coumo un lire,
Qu'atge d'èls tout mourens, à mièy clucats, et blus ;
Ni lou cor magrestin, fiblat pel la languino,
Coumo l'aouba que plouro al bor d'une aygo fino ;
Pla bous troumpayas, Moussurets ;
Françouneto a dus èls bious coumo dus lugrets ;
Semblo que l'on prendro las rozos à manàdos
Sur sas gaoutos rapoutinâdos ;
Sous pièls soun bruns, rebillounats ;
Sa bouco semblo uno cirèjo ;
Sas dens encrumiyon la nèjo ;
Sous pès pitchounets soun moullats,
Sa cambo ès fineto, laougèro ;
Anfin, Françouneto, acos èro
Lou cat bien bray de la beoutat
Sur un bèl cor de femno aci bas empeoutat.

Tout cela, dans les familles,
Arrivant toujours par bonds,
Faisait enrager bien des filles,
Soupirer bien des garçons;
Pauvres garçons, oh! ils l'aimaient
A en tomber les ongles, tous;
Tous la contemplaient, l'adoraient
Comme un prêtre adore la croix;
La jeune fille en jouit et son front en rayonne...

Cependant un dépit dans son âme commence à poindre;
La plus belle fleur manque à son bouquet d'honneur;
Pascal, que tout le monde vante,
Pascal, le plus joli, et celui qui le mieux chante,
Semble la fuir et la voir sans amour;
Françonnette lui en veut, croit le haïr en y pensant;
Mais dans sa terrible vengeance,
Elle n'attend que le moment de pouvoir lui donner
Son coup d'œil pour l'enchaîner.
Que voulez-vous? de tout temps, fille tant enviée
En est devenue coquette ou vaniteuse;
Chez celle-ci déjà tout cela paraissait:
Vaniteuse, elle l'était un peu; coquette, elle le devenait;
Non pourtant coquette rusée,
Mais nul n'était aimé et plus d'un croyait l'être.
Sa grand'mère, souvent, lui disait bien: — « Enfant,
« Campagne n'est pas ville, et salon n'est pas prairie;
« Tu sais bien que nous t'avons promise au soldat;
« Marcel t'aime et compte sur ce mariage;
« Va, plombe ton esprit volage!
« Fille qui les veut tous finit par n'en avoir aucun! »
Oh! pardi-belle! la lutine
Lui faisait vite une caresse,
Sautillait et disait le proverbe connu:

Tout acòs ; dedins las famillos,
Arriban toutjour à saoutets,
Fazið gespina pla de fillos,
Soupira pla de gouyatets ;
Paoures gouyatets, oh ! l'aymâbon.
A n'en toumba las unglos, touts ;
Touts la layrabon, l'adourabon
Coumo un prèste adoro la crouts :
La fillo n'en jouis et soun froun n'en daourejo...

Cependen un despit dins soun âmo puntejo :
La pu bèlo flou manquo à soun bouquet d'aounou ;
Pascal, que tout lou mounde banto ;
Pasçal, lou may poulit, et lou qui millou canto,
Semblo que la fugis et la bey sans amou ;
Françouneto n'in bol, crey l'haï quan y penso ;
Et dins sa terriblo benjenço,
N'atten que lou moumen de poudé li douna
Soun cot d'èl pel l'encadena...
Que boulès ! en tout ten, fillo tan embejâdo
N'és bengudo coquètto ou fâdo ;
Ches aquesto deja tout acòs paressiò :
Fâdo l'èro un paouquet, coquètto s'en faziò,
Pas pourtan coquètto ruzâdo,
Mais digun n'èro aymat et may d'un s'en creziò.
Sa menîno, souben, li diziò bè : — « Maynâdo,
« Campagno n'és pas bilo, et saloun n'es pas prâdo ;
« Sabes-bé que t'abèn proumetudo al souldat ;
« Marcèl t'aymo et se fizo an aquel maridatge ;
« Bay, ploumbo toun esprit boulatge !
« Fillo que lous bol touts finis per n'abé nat ! »
Oh ! pardi-bèlo ! la lutino
Li faziò biste uno jouïno,
Saouticâbo et diziò lou proubèrbi coumun :

« J'ai assez le temps de l'aimer, grand'mère,
« *En attendant, qui n'en a qu'un*
« *N'a personne!* ».

Tout cela fit des jalouses
Des souffrants et des malheureux;
Cependant, ces bergers-là
Ne faisaient pas de ces chansons
Et savantes et attendrissantes
Que d'autres, en mourant, s'en allaient graver
Sur un peuplier ou sur un saule;
Oh! mon Dieu! ils ne savaient pas écrire;
Bien plus, ces ingénus que l'amour tant troublait,
Aimaient mieux souffrir longtemps... et vivre;
Mais que d'outils pris au rebours,
Mais que de vignes mal taillées,
Que de branches mal élaguées,
Et que de sillons de travers!

Maintenant que vous connaissez la jeune folle,
Ne la perdons pas de vue; tiens! comme elle pirouette!
Toute seule avec Etienne;
Elle danse le rigaudon d'honneur.
Chacun la boit des yeux, la bouche béante;
Chacun lui lance son coup d'œil.
La futée,
Qui n'en perd aucun,
N'en danse encore que mieux;
Sainte croix! sainte croix! quand elle se redresse, la folle,
Avec sa tête de lézard et son pied d'Espagnole,
Et sa taille de guêpe;
Quand elle glisse, tourne, saute,
Et que le vent remue un brin son mouchoir bleu,
Oh! de faire retentir deux baisers sur sa joue
Toutes les lèvres font: *Furlu-furlu!*

« Ey prou ten de l'ayma, Menino,
« *En attenden, qui n'a qu'un*
« *N'a digun!* »

Tout acòs fasquèt de jalouzos ;
De souffrens et de malhurous ;
Cependen, aquestes pastous
Fazion pas d'aquelos cansous
Et sabentos et piètadouzos
Que d'aoutres, en mourin, s'en anâbon grâba
Sur un bioule ou sur un aouba ;
Oh ! moun Diou ! sabion pas escrioure ;
Es may, lous inoucens qu'amou fazió turba,
Aymâbon may souffri lounten... et bioure ;
Mais que d'utis prés al rebès,
Mais que de bignos mal poudâdos,
Que de brencos mal rebugâdos,
Et que de regos de trabès !

Aro que counechès la jouyno faribòlo,
Nou la perpillen pas ; tè ! tè ! coumo biròlo !
Touto soulo damb'Estienou ;
Danso lou rigaoudoun d'aoumou.
Cadun la beou des èls, la bâdo ;
Cadun li lanço sa guignâdo.
La futado
Que n'en pèr nâdo,
N'en danso enquèro que millou ;
Sento crouts ! sento crouts ! quan s'alindo, la fòlo,
Dan soun cat de luzèr et soun pè d'Espagnòlo,
Et sa taillo de fissaillou ;
Quan glitso, quan biro, quan saouto,
Et que lou ben boulego un bri soun mouchoèr blu,
Oh ! de li fa petâ dus poutous sul la gaouto,
Touts lous pots fan : *Furlu-furlu !*

Un le fera pourtant, car d'usage, on embrasse
Sa danseuse aussitôt qu'elle est lasse;
Mais fillette, jamais, n'est lasse que quand elle veut;
Et déjà, Guillaume, Jean, Louis, Pierre, Paul,
Sont là, hors d'haleine,
Sans avoir gagné l'embrassade.

Un autre les remplace, c'est son prétendu, Marcel;
Favori de Montluc, celui-ci, à taille énorme,
Porte le sabre, l'uniforme,
Et la cocarde à son chapeau.
Droit comme un i, belle dégaîne,
Bon cœur, mais mauvaise tête, hardi;
Entrant par tout à tort et à travers;
Vantard, vaniteux, folichon,
Haïssable comme les chenilles,
Marcel, fou de Françonnette, agace toutes les filles,
Veut la rendre jalouse; et s'il effleure un doigt,
Le fat le grossit et le dit.
Françonnette ne veut plus le voir.
Il devient jaloux, et le maladroit
Proclame qu'il est aimé, fait tout pour le faire croire;
Et l'autre jour, dans un endroit,
Il s'écria, en brisant un verre,
Qu'il défendait de l'embrasser.

Savez-vous si en les voyant danser,
La foule que le diable intrigue,
Se pousse, se cogne; il lui tarde
De savoir si le beau soldat
Aura le baiser disputé.
Le danseur, d'abord, sourit à sa prétendue,
Lui fait *plaît-il* des yeux! mais elle reste muette
Et n'en saute que plus;

Un zou fara pourtan, car d'uzatge, on embrasso
Sa dansayro talèou qu'és lasso;
Mais filleto, jamay, n'ès lasso que quan bol;
Et dejà Guillaoumet, Jean, Louïs, Pierre, Pol,
Soun aqui, foro d'halenâdo,
Sans abé gagnat l'embrassâdo.

Un aoutre coupo, acòs soun pretendut, Marcèl;
Gran beziat de Mounluc, aquel, à taillo enormo,
Porto lou sabre, l'uniformo,
Et la coucardo à soun capèl.
Dret coumo un i, bèlo deguèyno,
Boun cò, mais mechan cat, hardit;
Intran per tout riboun-ribèyno;
Bantariol, glourious, affadit,
Aysable coumo las canillos,
Marcèl, fol de Françoun, fringo toutos las fillos,
La bol randre jalouzo, et se flourejo un dit,
Lou fat zou groussis et zou dit.
Françouneto bol plus lou beyre.
Bèn jalous, et lou maladret
Encanto qu'és aymat, fay tout per zou fa creyre;
Et l'aoutre jour, dins un endret,
Diguèt, en brigaillan un beyre,
Que deffendiò de l'embrassa.

Sabès s'en lous beyren dansa,
La foulo que lou diable entrigo,
Se pousso, se cûgno; li trigo
De sabé se lou bèl souldat
Aoura lou poutou disputat.
Lou dansayre d'abor rits à sa pretendudo,
Ly fay plêti des èls! mais elo rèsto mudo
Et n'en saouto que may;

Marcel, piqué au vif, voit qu'il la faut dompter;
Et le glorieux qui est de ceux qui aiment mieux
Un baiser pris devant le monde
Que vingt donnés de bon gré
En cachette,
En appelle à ses jarrets, joue des souliers, se dépêche;
Oh! pour la fatiguer, le soldat donnerait
Sabre, chapeau, galons de laine,
Même galons d'or s'il en avait!
Mais quand jeu ne plaît pas, que faible fille est forte!
Celle-ci, au lieu de succomber,
L'essouffle, l'épuise; Marcel têtu s'emporte;
Soudain; il devient violet, il n'en peut plus, il va tomber....
Zingue-zangue! Pascal s'élance, prend sa place,
Et il n'a pas fait deux pas et changé de côté,
Que Françonnette rit, elle est lasse,
S'arrête, et devant Pascal
Tend sa joue pour le baiser;
Oh! il ne se fit pas attendre!
— Aussitôt des cris se font entendre,
Et des mains, en frappant comme des battoirs,
Applaudissent Pascal qui en est tout confus.
Quel tableau pour le soldat qui franchement aimait!
Il frémit de ce baiser; il se lève et le toisant:
« Tu m'as remplacé trop vite, paysan! »
Crie-t-il à Pascal d'une voix tonnante,
Et le brutal, doublant l'affront,
Lui applique sur la joue un soufflet, et d'aplomb.

Jour de Dieu! que la peine est prompte
A flétrir le bonheur le plus cher!
Baisers et soufflet! gloire et honte!
Lumière et ténèbres! feu et glace! vie et mort! ciel; enfer!
Tout cela de Pascal bouleverse l'âme ardente;

Marcèl, piquat al biou, bey que cal que la dounde ;
Et lou glourious qu'és d'aqués qu'aymon may
Un poutou pres daban lou mounde
Que bint fèys de boun grat
Al sarrat,
N'appèlo à soun jarret, escarpino, s'affâno ;
Oh ! pel la fatiga lou souldat dounayò
Sabre, capèl, galouns de lâno,
Mêmo gâlouns d'or se n'abiò !
Mais quan jot nou play pas, que feblo fillo és forto !
Aquesto, aqulot de succoumba,
L'espousso, l'estaris ; Marcèl testut s'emporto...
Tout d'un cot, bèn bioulet, n'en pot plus..... bay toumba....
Zingo-zango ! Pascal se lanço, lou ramplaço,
Et n'a pas fèy dus saous et birat de cantou,
Que Françouneto rits, és lasso,
S'arrèsto, et daban Pascalou
Paro la gaouto pel poutou ;
Oh ! nou se fasquèt pas attendre !
— Talèou de crits se fan entendre,
Et de màs, en trucan coumo de macadous,
Applaudisson Pascal que n'és tout bergounjous.
Quin tablèou pel souldat que francomen aymâbo !
Fremis d'aquel poutou ; se lèbo et lou touèzan :
As coupat trop biste, payzan !
Crido à Pascal d'uno bouès que tounâbo ;
Et lou brutal, doublan l'affroun,
Li planto sul la gaouto un souflet, et d'aploun.

Jour de Diou ! que la peno és prounto
A beni trezena lou bounhur lou pu chèr !
Poutous et souflet ; glòrio et hounto !
Luts et crun ! fèt et glas ! bito et mort ! cièl, infèr !
Tout acòs de Pascal batsâco l'âmo ardento ;

Mais quand l'homme se voit frappé,
Pour venger son affront, sans crainte,
Il n'a besoin d'être ni *Monsieur*, ni soldat;
Non! regardez-le, l'orage n'est pas pire:
Ses yeux lancent l'éclair, sa voix tonne, et ses poings dressés
Font tomber sur Marcel, avant qu'il se retourne,
Toute une grêle de coups.
A quoi sert que le soldat se cabre,
A quoi sert qu'il tire à demi son sabre,
Pascal, qui semble avoir grandi,
Le prend à bras-le-corps, dans ses bras l'enserre;
Et de sa raide force, à terre
Le jette sous lui, brisé, étourdi.
— Tiens! le paysan te fait l'aumône de la vie!
Lui dit Pascal en le lâchant!
— Achève-le! car tu es tout en sang,
Mille voix lui crient de suite.
En effet, Pascal, dans son emportement,
S'est blessé au poignet on ne sait comment.
— N'importe! tout de même je lui fais grâce;
Un méchant abattu doit faire pitié. — Non! non!
Achève-le! mets-le en morceaux!
Crie encore la populace.

— « Arrière! paysans! car vous avez tort! »
S'écrie un Monsieur reluisant d'or....
Et chacun à l'instant lui fait place;
C'est Montluc qui vient voir ce qui se passe,
Avec le baron de Roquefort.

Mais, plus d'amusements; les filles effrayées
Comme des lièvres, par les guérets
Deux par deux s'étaient enfuies;
Et tandis qu'un moment après,
Au son des fifres qui sonnaient

Mais quan l'hôme se bey trucat,
Per benja soun affroun, sans crento,
N'a pas bezoun d'esta ni moussu, ni souldat;
Nani! regayta-lou! l'aouratge n'és pas pire:
Sous èls liouson, sa bouès touno, et sous puns mastats
Fan toumba sur Marcèl, aban que se rebire,
Tout uno grèlo de patats!
Que sèr que lou souldat se cabre,
Que sèr que tire à mièy soun sabre,
Pascal, que semblo qu'a grandit,
Lou pren à brasso-cor, dedin sous bras l'enfèrro,
Et de sa retdo forço, à tèrro
Lou paoumo debat el, cruchit, estabournit.
— Tè! lou payzan te fay caritat de la bito!
Li dit Pascal en lou latsan!
— Acâbo-lou! car sès tout san,
Milo bouès li cridon de suito.
En effèt, Pascalou, dins soun emportomen,
S'és blassat al pougnet on nou sat pas coumen.
— M'és egal! taplà li faou graço;
Un mechan abatut diou fa piètat; — nou! nou!
Acabo-lou! brigaillo-lou!
Torno crida la populaço...

— « Arrè! payzans! car abès tor! »
Crido un Moussu tout luzen d'or....
Et talèou cadun li fay plaço;
Acòs Mounluc que bèn beyre ço que se passo,
Dans lou barou de Roquefor.

Mais, plus d'amuzomens; las fillos espaouridos
Coumo de lèbres, pel barèy
Diòs per diòs s'èron enfugidos;
Et tandis qu'un moumen apèy,
Al soun des piffres que sounâbou,

Les jeunes bergers accompagnaient
Le joli et brave Pascal
Comme s'il était à son jour nuptial ;
Marcel, plus irrité encore,
Voulait se battre à mort; flambait de colère ;
Mais un geste de son seigneur
L'enchaîna, vite, sur place.
Alors il grinça des dents et dit à voix basse :
« Ils l'aiment, et font tout pour entraver mon amour ;
« Elle s'y prête et fait de cela une amusette ;
« Et bien ! par Marcel, mon patron,
« Ils le paieront ! et Françonnette,
« N'aura pas d'autre mari que moi ! »

SECONDE PAUZE.

Le Forgeron amoureux. — Chagrins d'une Mère. — La Débandade. — Chanson de Pascal. — Le Sorcier du Bois Noir. — La Fille vendue au Démon.

Un mois, deux mois, trcis mois, en fêtes se passèrent ;
Mais danses, jeux, clôture des moissons,
Et tous les plaisirs folâtres,
Avec les feuilles s'en allèrent.
Tout prit, en hiver, un air triste et vieilli
Sous la voûte du ciel ;
Sitôt nuit, dans les champs, nul ne se hasardait ;
Triste, chacun se blotissait
Autour de grands feux rayonnants,
Et loups-garous et sorciers,

Lous pastourèls accoumpagnâbon
Lou poulit et brâbe Pascal
Coumo s'èro à soun jour noubial;
Marcèl, may amalit enquèro,
Bouillò se battre à mort, flambâbo de coulèro;
Mais un gèste de soun segnou
L'encadenèt, biste, sur plaço.
Alors grincèt las dens et diguèt à houès basso :
« L'aymon, et fan de tout per trabà moun amou;
« Elo s'y prèsto et fay d'açòs uno amuzeto;
« Ebé! sur Marcèl, moun patrou,
« Zou pagaran! et Françouneto
« N'aoura pas d'aoutre hôme que jou! »

SEGOUNDO PAOUZO.

Lou Faqure amourous. — Chagrins d'uno May. — La Debanâdo. [1] — Canson de Pascal. — Lou Sourcié del Bos Negre. — La Bendudo al Demoun.

Un més, dus més, tres més, en joyos se passèron;
Mais dansos, jots, escoubossols,
Et touts lous plazés faribols,
Dambé las fèillos s'entournèron.
Tout prenguèt, en hibèr, un ayre triste et bièl
Debat la capèlo del cièl;
Talèou nèy, dins lous cans digun plus s'azardâbo;
Cadun, paourut, s'acoufinâbo
Al tour de grans fèts caraillès,
Et lout-carous et fatchillès,

[1] Soirée consacrée dans les campagnes à dévider le fil; quand le travail est fini, le maître de la maison sert du vin blanc et des cruchades, et la *debanâdo* se termine par des chants et des danses animées.

Qui font frissonner de peur la maison et la chaumière ,
Étaient censés faire le sabbat
Sous les ormes nus et derrière les paillers.
Enfin Noël vit luire sa matinée ,
Et le tambourineur Jean ,
Cria par le hameau , en agitant ses bras :
« Dégourdis-toi , jeune fille ,
« Au *Buscou* , grande *debanade* ,
« Vendredi , veille du premier de l'an ! »
Et les donzels et les donzelles
Proclamèrent partout la nouvelle du vieillard ;
Et cette nouvelle était de celles
Qui , légères comme un oiseau ,
Prêtent des ailes à la parole ;
Aussi l'air aux rayons du soleil s'était à peine réchauffé ,
Que cela se répandait partout , par le vent poussé ,
De foyer en foyer, de table en table ,
Et d'*étuvé* en *étuvé*.

Le vendredi venu , pendant qu'il bruinait ,
Auprès d'une forge froide une mère se plaignait ;
Puis parlait à son fils ,
Et voici ce qu'elle lui disait :
— « Oublies-tu donc le jour, où , devant la boutique ,
« Tu vins tout sanglant au son de la musique ?
« Pascal , ne sors pas ce soir ; j'ai rêvé des fleurs ;
Que m'annoncent-elles ? *peines et larmes !*
— Ma mère , tu es effrayée ; à tes yeux tout se noircit ;
Mais Marcel ne vient plus , pourquoi trembler ?
— « Prends bien garde à toi malgré tout !
« Le sorcier du *Bois-Noir* de ce côté-ci rôde ;
« Tu sais les grands malheurs qu'il fit l'hiver passé ;
« Eh ! bien , on dit qu'on a vu un soldat , avant-hier,
« Sortir de sa grotte au point du jour ;

Que fan grumi de poou l'oustal et la cabano,
Eron sancé fa la pabâno
Debat lous ourmes nuts et darrè lous paillès.
Anfin Nadal besquèt luzi sa matinâdo ;
Et lou tambourinayre Jean,
Cridèt pel mayne, en brassejan :
« Dezengarrancis-té, maynâdo,
« Al *Bùscou*, grando debanâdo,
« Dibendres, bèillo de cat d'an ! »
Et lous dounzels et las dounzelos,
Encantèron per tout la noubèlo del bièl ;
Et la noubèlo èro d'aquelos
Qué, laougèros coumo un aouzèl,
Prèston d'alos à la paraoulo ;
Tabé l'ayre al sourel sèro à peno caoufat,
Qu'acòs s'esplendissiò per tout, pel ben bouffat,
De fèt en fèt, de taoulo en taoulo,
Et d'estoufat en estoufat.

Lou dibendres bengut, penden que plebignâbo,
Prèt d'uno forjo fredo uno may se plagnò ;
Apèy à soun gouyat parlâbo,
Et baci ço que li diziò :
— « Oublides doun lou jour oùn daban la boutico,
« Benguères tout sannous al soun de la muzico ?
« Pascal, nou sortes pas ; èy saounejat de flous ;
« Que me dizon ? *penos et plous.*
— Ma may, sès espaòurído ; à tous èls tout negrejo ;
Mais Marcèl non bès plus, aro, perqué trambla ?
— « Malfizo-te d'el saquelà !
Lou Sourciè del *Bos Nègre* enta-praci roudejo ;
« Sâbes lous grans malhurs que fasquèt l'aoutre hibèr ;
« Ebé ! dizon qu'an bis un souldat, dela-yèr,
« Sourti de sa crôzo à las clîcos ;

« Si c'était Marcel ; méfie-t-en, mon enfant !
« Chaque mère, sur son fils, a placé des reliques ;
« Tiens ! prends les miennes ; et crois-moi, ne vas nulle part !
— Ma mère ! je ne veux qu'une petite heure,
Pour voir mon ami Thomas.
« — Ton ami ! dis donc pour voir Françonnette,
« Car tu l'aimes, toi aussi ; tu crois que je n'y vois pas ;
« Oh ! va ! va ! dans tes yeux je lis ;
« Tu ne veux pas m'attrister, tu chantes, tu fais le joyeux,
« Mais tu pleures en secret ; tu souffres ; tu es malheureux ;
« Moi je te plains, je m'endoloris...
« Pascal, laisse-la pour ton bien ;
« Tiens ! elle ferait fi d'un forgeron
« Dont le père est vieux, infirme et pauvre ;
« Car nous sommes pauvres, tu le sais bien !
« Nous avons tout vendu ; nous n'avons plus qu'une faux ;
« Oh ! il fait bien noir chez nous,
« Depuis que tu tombas malade ;
« Maintenant que te voilà guéri, va ! mon ami, travaille !
« Que dis-je ? Nous souffrirons ; repose-toi si tu veux ;
« Mais, pour l'amour de Dieu, ne sors pas ce soir !

Et la pauvre mère désolée
Pleurait en priant son fils,
Qui, appuyé contre la forge,
Étouffa un soupir dans son âme oppressée,
Et dit : Nous sommes pauvres, c'est vrai ;
J'avais tout oublié !... Je vais travailler, ma mère !

Deux minutes après, l'enclume résonnait ;
Mais en voyant le fer si souvent frappé à faux,
Le plus simple aurait remarqué
Que si le forgeron, qui frappait,
Avait un marteau en main il en avait cent dans la tête.

« S'acos èro Marcèl ; pren gardo à tu, paourot !
« Cado may sur soun fil a boutat de relicos ;
» Té ! pren las miòs ; amay, crey-mé, n'angues en lot !
— Ma may, nou bôli qu'uno houreto,
Per beyre moun amit Toumas.
— « Toun amit ! digo doun per beyre Françouneto,
« Car l'aymes tu tabé ; crezes qu'y bezi pas ;
Oh ! bay ! bay ! dins tous èls legissi ;
« Nou bos pas m'attrista, cantes, fas lou jouyous,
« Mais ploures en secrèt ; souffres, sès malhurous,
« Jou te plâgni, m'endoulourissi...
« Pascal, quito-lò per toun bé ;
« Tè ! fayò lou *fifi* d'un faoure
« Qu'a soun pay bièl, enfirme et paoure ;
« Car sèn paoures, zou sabes-bé !
« Nous sèn desfèy de tout ; n'abèn plus qu'uno daillo ;
« Oh ! fay bien negre chez nou aou,
« Duspèy que toumbères malaou ;
« Aro, que sès garit, bay, moun amit, trabaillo !
« Que dizi ? Souffriren ; repaouzo-té, se bòs,
« Mais, pel la mort de Diou, nou sortes pas tantòs !

Et la paouro may dezoulado,
Plourâbo en pregan soun gouyat
Qu'à-trabès la forjo apuyat,
Estoufèt un soupir dins soun âmo sanglado,
Et diguèt : Sèn paoures, ès bray ;
Abioy tout oublidat !... Baou trabailla, ma may !

Diòs minutos apèy, l'enclumo razounâbo ;
Mais en beyren lou fèr tan souben mal trucat,
Lou pu simple aouyò remarcat
Que se lou faoure, que tustâbo,
Abiò martèl en mà n'abiò cent dins lou cat.

Au *Buscou*, cependant, bien peu firent défaut;
Et bientôt, des quatre coins,
Chacun voulut venir dévider son écheveau
A la fête des amoureux.
— Dans une longue chambre, où déjà tournoyent
Cent devidoirs doublement garnis,
Des filles, des garçons, se fatiguent les doigts,
Et rapidement pelotonnent
Des paquets de fil
Fin comme cheveux.
C'est déjà terminé ; et vin blanc et *rimottes*
Tombent en bouillonnant dans verres et écuelles,
Et lancent une fumée ardente
Qui s'en va allumer la poudre d'amusette ;
Ah ! si le plus joli était le plus vaillant,
J'aurais déjà signalé Françonnette;
Mais la première aux jeux est dernière au travail,
Et ce n'est qu'à présent qu'elle va s'y faire comme il faut.
Tiens ! tiens ! comme elle s'y fait, la brune ;
Maintenant elle va maîtriser la foule jusqu'au bout ;
L'on dirait trois femmes dans une ;
Elle danse, elle parle, elle chante, elle fait tout :
Chante-t-elle, vous lui donneriez l'âme de la tourterelle ;
Parle-t-elle, vous lui donneriez l'esprit d'un ange ;
Danse-t-elle, vous lui donneriez les ailes d'un passereau ;
Et elle chanta, et elle parla, et dansa ce soir-là,
Oh ! mais à faire tourner la tête au plus sage !
Son triomphe est complet, tous les yeux sont sur elle ;
Ils n'y sont plus, les pauvres garçons ;
Et l'œil de la fille
Qui les ensorcèle,
Flambe, pétille,
En les voyant ensorcelés.

Al *Buscou*, cependen, gayre fasquèron faouto;
Et bienlèou, des quatre cantous,
Cadun boulguèt beni debàna soun escaouto
A la fèsto des ambourous.
— Dins uno loungo crambo, oùn dejà biroulejon
Cent perils doublomen garnits,
De fillos, de gouyats, s'espeziclon lous dits,
Et pressadomen grumelejon
De pàcos de fièl
Finet coumo pièl.
Acò dejà brandit; et bi blan et rimôtos
Toumbon en boujoulan dins beyres et calôtos,
Et lançon un fumet burlen
Que s'en bay aluca la poudro d'amuzeto,
Ah! se lou pu poulit èro lou pu balen,
Aouyoy dejà signalat Françouneto;
Mais la prumèro as jots és darrèro al trabal,
Et n'és qu'aro que bay s'afana coumo cal.
Tè! tè! coumo s'y fay la bruno;
Aro bay mestréja la foulo jusqu'al bout;
L'on diyò tres fennos dins uno;
Elo canto, elo parlo, elo danso, fay tout:
Canto, li dounayas l'âmo de la tourtero;
Parlo, li dounayas l'esprit d'un angelet;
Danso, li dounayas las âlos de passero;
Et cantèt, et parlèt, et dansèt, aquel sero,
Oh! mais, à fa bira lou cat al pu saget!
Soun trioumfe és coumplèt, digun nou la perpillo;
N'y soun plus lous paoures gouyats;
Et l'èl de la fillo
Que lous ensourcillo,
Flambo, petrillo,
En lous beyren ensourcillats.

Alors Thomas se lève, et fixant la coquette
Avec des yeux brûlants d'amour,
Entonne, d'une voix flûtée,
Cette nouvelle chanson :

LA SYRÈNE AU CŒUR DE GLACE.

Folâtre pastourelle,
Syrène au cœur glacé,
Oh ! dis-nous ! dis-nous ! quand
Entendrons-nous tinter l'heure
Où tu t'attendriras.
Toujours tu fais la folle,
Et quand tu papillonnes,
La foule que tu maîtrises,
Sur ton chemin se met
Et te suit...
Mais rien de cela, jeune fille,
Ne peut mener au bonheur;
Qu'est-ce d'être aimée,
Quand on ne sait pas aimer ?

Notre joie tu as vu croître,
Quand luit le soleil;
Eh ! bien, chaque dimanche,
Quand nous te voyons paraître,
Tu nous fais plus de plaisir que lui.
Nous aimons ta voix d'ange,
Ta course d'hirondelle,
Ton air de demoiselle,
Ta bouche et tes cheveux,
Et tes yeux...
Mais rien de cela, jeune fille,
Ne peut mener au bonheur;

Alors Toumas se lèbo, et fixan la beziâdo
Dambè dus èls burlens d'amou,
Entouno, d'uno bouès flutâdo,
Aquelo noubèlo cansou :

LA SERÈNO AL CO DE GLAS.

Faribôlo pastouro,
Serèno al co de glas,
Oh ! digo, digo couro
Entendren tinda l'houro
Oun t'amistouzaras.
Toutjour fariboulejes,
Et quan parpailloulejes,
La foulo que mestrejes,
Sur toun cami se mèt
Et te sièt...
Mais res d'acòs, maynâdo,
Al bounhur pot mena;
Qu'és acòs d'èstre aymâdo,
Quant on sat pas ayma?

Nostro joyo as bia creche,
Quan luzis lou sourel;
Ebé, cado dimeche,
Quan te bezèn pareche,
Nous fas may plazé qu'el
Ayman ta bouès d'angèlo,
Ta courso d'hiroundèlo,
Toun ayre doumayzèlo;
Ta bouco, amay tous pièls,
Et tous èls...
Mais res d'acòs, maynâdo,
Al bounhur pot mena;

Qu'est-ce d'être aimée,
Quand on ne sait pas aimer?

Tristes sont nos contrées
Quand elles s'*aveuvent* de toi;
Les haies ni les prairies
Ne sont plus embaumées,
Le ciel n'est plus aussi bleu.
Quand tu reviens, jeune folle,
La langueur s'envole,
Chacun se sent revivre,
Nous mangerions tes petits doigts
De baisers.
Mais rien de cela, jeune fille,
Ne peut mener au bonheur;
Qu'est-ce d'être aimée,
Quand on ne sait pas aimer?

Ta tourterelle enfuie
Te donne une leçon:
Elle est au bois où elle t'oublie,
Et où elle devient plus jolie
Depuis qu'elle y fait l'amour.
Pour l'amour tout palpite;
Suis-le, puisqu'il t'invite,
Autrement, de ta vie
Les beaux jours seraient nus
Et perdus;
Il n'y a que l'Amour, jeune fille,
Qui peut mener au bonheur;
C'est tout d'être aimée...
Mais, quand on sait aimer!

Le chanteur a fini; la troupe satisfaite
Crie en s'accompagnant de battements de mains:

Qu'és acòs d'èstre aymâdo,
Quant on sat pas ayma?

Tristos soun las countrâdos
Quan s'abeouzon de tu;
Las sègos ni la prâdos
Nou soun plus embaoumâdos,
Lou cièl n'és plus tan blu.
Quan tornes, faribòlo,
La languino s'embòlo,
Cadun se rebiscòlo,
Minjayan tous ditous
De poutous...
Mais res d'acòs, maynâdo,
Al bounhur pot mena;
Qu'és acòs d'èstre aymâdo
Quant on sat pas ayma?

Ta tourtero enfugido
Te baillo uno litsou:
És al bos que t'oublido,
Et que bèn may poulido
Dunpèy qu'y fay l'amou.
Pel l'amou tout palpito;
Siét-lou perque t'enbito,
Aoutromen, de ta bito
Lous bès jours sayon nuts
Et perduts...
Gn'a que l'Amou, maynâdo,
Qu'al bounhur pot mena;
Acòs tout d'èstre aymâdo...
Mais, quant on sàt ayma!

Lou cantayre a finit; la troupo satisfèyto
Crido en s'acoumpagnan de trucomens de mas :

Bon Dieu ! quelle chanson ! qu'elle va bien ! qui l'a faite ?
C'est Pascal ! répond Thomas.
— Bravo ! bravo, Pascal ! s'écrie la troupe entière.
Françonnette ne dit rien ; mais tout bas, qu'elle est fière !
Maintenant, de tous avoir l'amour,
Et se l'entendre dire, et dans une chanson,
Et devant les autres encore !
Cependant elle devient sérieuse en pensant à Pascal :
— Qu'il est brave ! il a tout pour lui, il n'a pas son égal...
Comme il peint l'amour !... Toutes l'aiment sans doute...
Et sa chanson si touchante ! elle la sait déjà toute...
Mais pourquoi se cache-t-il tant ?
Et tout d'un coup se retournant :
— Thomas, de le voir il me tarde.
Je lui ferai compliment ; où est-il ?
— Oh ! il faut qu'il demeure chez lui,
Dit Laurent, le jaloux, que tout cela fatigue ;
Pascal, de chansons ne pourra plus s'occuper ;
Le pauvre ; tout pousse à sa ruine :
Il a son père vieux, infirme, étendu sur sa couche ;
Il doit partout ; le boulanger lui refuse du pain !...
Françonnette, dont l'œil fait *perler* une larme,
Dit : Qu'il est à plaindre !... et sa famille ?
— Mon Dieu ! répond Laurent, singeant la bonté,
On dit qu'il vit d'aumône.
— Tu en as menti ! dit Thomas, que ta langue s'enchaîne !
Pascal n'est pas heureux, il est vrai, dans ses affaires,
Depuis qu'il se blessa, pour Françonnette, au bras ;
Mais il s'en tirera seul, car il est vaillant et brave !

Si quelqu'un alors avait bien regardé,
Il aurait vu palpiter le cœur de Françonnette...
— Au *cache-couteau*, deux filles ont crié !
La troupe s'assied en rang ;

Bou Diou! quino cansou! que bay bien! qui l'a fèyto?
Acòs Pascal! respoun Toumas.
— Brabò! brabò, Pascal! crido la troupo entièro.
Françouneto dit res; mais que jouis! qu'és fièro!
Aro, de touts abé l'amou,
Et se l'entendre dire, et dins uno cansou,
Et daban las aoutros enquèro!
Cependen bèn serieuzo en pensan à Pascal:
— Qu'és brabe! a tout per el, en lot n'a soun egal...
Coumo pintre l'amou!... Toutos l'aymon sans douto...
Et sa cansou... que tòco... oh! la sat deja touto...
Mais perqué doun se sarro tan?
Et tout d'un cot se rebiran:
— Toumas, de lou beyre me trigo,
Li farèy coumplimen; oun és!
— Oh! cal que damore ches és,
Dit Laouren lou jalous, que tout acòs fatigo;
Pascal de las cansous pouyra plus s'occupa;
Lou paouras, tout pousso à sa rouyno:
A soun pay bièl, enfirme, estendut sur sa couyno;
Diou per tout; lou fournè li reffuzo lou pa!...
Françouneto, doun l'èl perlejo uno grumillo,
Dit: qu'és à plagne!... et sa famillo?
— Moun Diou, respoun Laouren, escaougnan la bountat,
Dizon que biou de caritat,
— N'as mentit! dit Toumas; que ta lengo s'enclàbe!
Pascal n'és pas hurous, és bray, dins sous afas,
Dunpèy que se blassèt, per Françouneto, al bras:
Mais s'en tirara soul; car és balen et bràbe!

Se quaouqu'un alabets abiò bien regaytat,
Aouyò bis tramboula lou cò de Françouneto...
— Al sarro coutelou, diòs filhos an cridat!
La troupo de setous se bòto en renguileto;

Le couteau est caché ; Françonnette a l'honneur ;
Une va cligner, c'est Mariannette.
— Laurent, as-tu mon couteau ? — *Demoisellette*, non !
Eh ! bien, lève-toi, cherche-le !
Laurent, l'espoir sur la figure :
— Françonnette, as-tu mon couteau ?
— Non, Monsieur ! — Si fait, menteuse !
Tu l'as ! lève-toi ! fais-moi un baiser !

Un pinson, pris dans un filet,
S'il trouve un petit trou s'envole dans les oseraies ;
Eh ! bien, comme l'oiseau, Françonnette s'échappe,
Et Laurent court après elle ;
L'envie du baiser l'enflamme ;
Il le veut, il l'aura ; mais le malheureux,
Au moment de la saisir, trébuche,
Glisse, tombe, et se casse un bras.
En noir aussitôt tout se teint ;
Et pour comble de frayeur, dans le fond, tout à coup,
On entend crisser la porte d'un réduit !
Un vieux, barbu jusqu'à la ceinture,
Paraît, s'avance. Ils sont tous pris...
Le Sorcier du *Bois-Noir* est là... devant eux !
« Enfants ! leur dit-il, je descends de ma roche
« Pour vous *désaveugler*, car votre sort me touche ;
« Vous aimez Françonnette, dites-vous ;
« Eh ! bien, malheureux, apprenez
« Que son père, qui était misérable
« Pendant qu'il l'avait au berceau,
« Passa aux *huguenots* et la vendit au Diable ;
« Sa mère en est morte de chagrin ;
« Et le Démon, qui va son train,
« Maintenant veille sur son esclave,
« Il la suit partout en cachette,

Lou coutèl és sarrat; Françouneto a l'aounou;
Uno clùgno, acòs Marianneto.
— Laouren as moun coutèl? — Doumayzeleto, non!
— Ébé, lèbo-té! serco-lou!
Laouren, l'espouèr sul la figuro :
— Françouneto as moun coutelou?
— Nâni, Moussu! — Sifèt, menturo!
L'as! lèbo-té! fay m'un poutou!

Un pinsan, prés dins un attrapo,
Quan trobo un pitchou traou s'embolo pes bimès;
Ébé, coumo l'aouzèl, Françouneto s'escapo,
Et Laouren li cour à trabès;
L'embejo del poutou l'aluco,
Lou bol, l'aoura; mais lou paouras
Coumo la sezissiò, trabuco,
Glitso, toumbo et se coupo un bras...
En negre talèou tout se tinto... ;
Et per coumble de pòou, dins lou foun, tout d'un cot,
On enten carrinca la porto d'un crambot.
Un bièl barbut jusqu'à la cinto,
Parey, s'abanço; soun touts prés...
Lou Sourcié del *Bos Negre* és aqui... daban es!
« Maynatges, lous y dit, debâli de ma ròco
« Per bous dezabugla, car bostre sor me tòco.
« Aymas Françouneto, dizès;
« Ébé, malhurous, aprenès
« Que soun pay qu'èro mizerable,
« Penden que l'abiò dins lou brès,
« Passèt as *higòunaous* et la bendèt al Diable;
« Sa may n'és morto de chagrin;
« Et lou Demoun, que bay soun trin,
« Aro, beillo sur sa croumpâdo,
« La sièt pertout sarradomen,

« Et vous voyez qu'il a puni Pascal et Laurent
« Pour une légère embrassade.
« Vous êtes avertis, malheur à qui l'épousera !
« A la première nuit, quand l'époux voudra
« Lui ôter sa couronne... il entendra le tonnerre...
« Le Démon la possédera...
« Lui-même viendra la chercher...
« Et du mari le cou tordra ! »

Le sorcier ne dit plus rien ; des poignées d'étincelles,
Éclairent son visage couvert de verrues...
Puis, dans un rond on le voit ;
Il fait quatre pirouettes, à la porte il commande,
La porte crie, s'ouvre,
Et l'homme barbu disparaît.
Mais la peur reste et nul ne donne signe de vie.
La fille à ce coup ne plie pas de suite ;
Elle espère qu'on va prendre cela en badinant ;
D'un air moitié joyeux, moitié triste,
Elle sourit à tous à la fois... fait deux pas en avant...
Mais quand elle les voit reculer vite,
Et lui crier : va-t-en ! va-t-en !
Elle devine le sort qui l'attend ;
Et froide, sans sourciller,
L'œil effrayé, le cœur frappé,
Elle pousse un cri... et baissant la tête,
Elle tombe roide sur le carreau !

Ainsi se termina pourtant
Une fête d'abord si folle ;
Le lendemain, premier jour de l'an,
Cela faisait partout grande rumeur,
Qui retentit, longtemps après,
De cabane en maison et de prairie en guéret ;
Oh ! la peur du Démon, qui aujourd'hui à peine glane,

« Et bezès qu'a punit Pascal amay Laouren
« Per uno pitchouno embrassado,
« Sès abertits, malhur à qui l'espouzara!
« A la prumèro nèy, quan lou nôbie boudra
« Li tira sa couronno, entendra lou tounnèrre,
« Lou Demoun la mestrejara,
« El mêmo bendra se la quèrre
« Et lou nôbie coltoursara! »

Lou sourciè dit res plus; de juntes de boulôges
Esclayron soun bizatge amarat de bourrôges.
Apèy, dins un roun ou lou bey,
Fay quatre biroulets, à la porto commando,
La porto carrinco, s'alando,
Et l'hôme barbut disparèy.
Mais la poou rèsto, et nat baillo sinne de bito.
La fillo, an aquel brut, nou fiblo pas de suito,
Espèro que ban prene acos en badinan,
D'un ayre mièy jouyous, mièy triste,
Rits à touts à l'un cot, fay dus pas en aban.
Mais quan lous bey recula biste
Et li crida: bay-t-en! bay-t-en!
Debino lou sor que l'atten
Et fredo, sans perpilla brino,
L'èl espaourit, lou cô trucat,
Pousso un crit, et baychan lou cat,
Toumbo retdo sul la teoulino.

Atal se finisquèt pourtan
Uno fèsto tan faribôlo;
Lou lendouma, jour de cat-d'an,
Acòs fazió gran *tôlo-tôlo!*
Que brounzinèt, lounten apèy,
De cabano en oustal, et de prat en barèy.
Oh! la poou del Demoun, qu'anèy à peno grâgno,

En grand moissonnait alors, surtout à la campagne !
Tout se réveilla donc, et chacun se souvient
Que chez elle, autrefois, souvent,
On entendait un bruit de chaînes ;
Qu'ensuite, son père disparut ;
Que sa mère, brisée par la peine,
Comme une folle mourut ;
Et depuis tout lui rit ; nul malheur ne l'aborde ;
Sa faisande, sans bras, rapporte plus qu'une métairie ;
Et quand tout le pays est gelé ou grêlé,
Son terrain est couvert de raisins et de blé ;
Ce fut assez ; les jeunes gens y crurent ;
Filles, mères, et grand'mères sur cela renchérirent ;
Les enfants bientôt tremblèrent à son nom ;
Et quand la pauvre fille, en baissant le front,
Se hasardait à sortir, elle en trouvait des meutes
Qui criaient aussitôt, en prenant la fuite :
« *Voici la vendue au Démon !* »

TROISIÈME PAUSE.

Le Hameau d'Estanquet. — Le Rêve. — La Grand'Mère. — Le Pain Béni de Pâques. — Premières Pensées d'amour. — Grands Chagrins. — Prière à la Vierge.

Autour du hameau d'Estanquet,
Sur les bords de ce ruisseau si frais,
Dont l'eau limpide,
Toute l'année, à l'ombre,
Sur le caillou caquette,
Une jolie fille, en cueillant des fleurs,

Segâbo en gran alors, surtout à la campagno.
Tout se rebeillèt doun, et cadun se souben
Que ches elo, aoutres cots, souben,
Entendion un brut de cadenos ;
Qu'apèy, soun pay s'abalisquèt ;
Que sa may, cruchido de penos,
Coumo uno folo mourisquèt ;
Et dunpèy tout li rits ; nat malhur nou l'abordo ;
Sa fazendo, sans bras, porto may qu'uno bordo ;
Et quan tout lou païs és gelat ou grelat,
Soun terren és claoufit de razins et de blat ;
Fusquèt prou ; lous gouyats crezèron ;
Fillos, mays et gran-mays sur acòs rampelèron ;
Lous maynatges bienlèou tramblèron à soun noum ;
Et quan la paouro fillo, en abaychan lou froun,
S'azardâbo à sourti, n'en troubabo de mutos
Que cridabon talèou en se boutan à fûtos :
« *Baci la bendudo al Demoun !* »

TROIZIÈMO PAOUZO.

Lou Mayne d'Estanquet. [1] **— Lou Rèbe. — La Gran-May. — Lou Pa Benit de Pasços. — Pruméros Pensâdos d'amou. — Grans Pèssomens. — Prièro à la Bièrges.**

Altour del mayne d'Estanquet,
Sus bors d'aquel riou tan fresquet,
Doun la fino aygueto,
Tout l'an, à l'oumbreto,
Sul caillaou caqueto,
Uno poulido fillo, en amassan de flous,

(1) Joli petit hameau situé aux environs de Roquefort et à peu de distance d'Agen ; on y conserve encore le souvenir de *Françouneto* et de la maison qu'elle a habitée et qui appartient aujourd'hui à M. *Bernès*.

L'été dernier, sur la pelouse,
Au bruit de son humeur joyeuse,
De sa voix et de ses chansons
Rendait les oiselets
Jaloux.
—Pourquoi ne chante-t-elle plus? Haies et prairies verdoient;
Les rossignols qui chansonnent
Viennent l'agacer jusque dans son jardin,
Est-ce qu'elle aurait quitté sa maison?
Non; son chapeau de paille fine
Est là-bas, sur son banc;
Mais il n'est plus orné d'un ruban;
Son petit jardin non plus n'a plus si bonne mine;
Son rateau, son arrosoir,
Sont à travers les jonquilles renversées;
Les branches de rosiers tombent pêle-mêle
Sur de gros pieds de séneçon;
Et ses allées si vantées
Sont toutes pleines de mouron...
Oh! quelque chose se passe? Où est la fille alerte?
Sa maison scintille à travers
Les branches touffues des noisetiers;
Approchons; la porte est ouverte,
Ne faisons pas de bruit, on entendrait...
Ah! je vois sur le fauteuil sa grand'mère qui dort;
Je vois aussi, là-bas, près de la fenêtre,
La fille d'Estanquet; mais elle se plaint! qu'est-ce?
Des pleurs tombent sur sa petite main;
Il fait donc bien noir dans son cœur?
— Oh! oui, bien noir il y fait! car c'est Françonnette;
Vous l'avez devinée déjà.

La voilà donc, pauvre fille,
Qui ployant tout à fait sous le coup qui l'a frappée,

L'estiou passat, sul la pelouzo,
Al brut de soun humou jouyouzo,
De sa bounès et de sas cansous,
Randiò lous aouzelous
Jalous.
— Perqué nou canto plus? prats et sègos berdejon;
Lous roussignols que cansounejon
Bènon l'agarreja jusquo dins soun cazal;
És qu'aouryò quitat soun oustal?
Nou; soun capèl de paillo fino
Es aqui, labas, sur soun ban;
Mais n'és plus floucat d'un rubas;
Soun cabalet tapaou n'a plus tan bouno mino;
Soun rastèl, soun arrouzadou,
Soun pel las jounquillos boulcàdos;
Sas brenos de rouzè toumbon apatouscàdos
Sur de gros pès de semissou;
Et sas alèyos tan bantàdos
Soun claoufides de mourrillou...
Oh! quaoucoumet se passo? Oun és la fillo alèrto?
Soun oustal lambrejo à trabès
Lous brens feilluts d'abelanès;
Aprouchen; la porto és oubèrto;
Fasquen pas brut, car entendron...
Ah! bezi sul faoutul sa menino que droum;
Bezi tabé, labas, proche la finestreto,
La fillo d'Estanquet; mais se plan! qu'és acò?
De plous toumbon sur sa maneto;
És-que fay negre dins soun cò?
— Obé! pla negre y fay, car acès Françouneto,
L'abès debinàdo dejà.

La baqui doun, paouro maynàdo,
Que fiblan tout-à-fèt al cot que l'a trucàdo,

Dans sa chambre vient pleurer,
Et jamais son cœur ne se désemplit.
Fille pleure, ensuite se promène ;
Mais elle, son mal est trop grand,
Et sa peine est une peine
Qu'on n'adoucit pas en pleurant...
Fille d'un *huguenot*, de l'Église bannie,
Et vendue au Démon, oh! elle en est atterrée!
Sa grand'mère lui dit bien : « Enfant, ce n'est pas vrai! »
Elle n'écoute rien ; il n'y a que son père
Qui puisse le démentir si c'est un mensonge,
Et personne ne sait où il est ; et quand seule elle se voit
Elle en a tant de peur, tant de peur, qu'elle y croit...
— Cependant sa peine, aujourd'hui, s'est amoindrie ;
Elle apprend que Pascal la défend contre tous ;
Cela lui fait du bien ; d'un baume ce sont deux gouttes
Pour sa jeune âme endolorie ;
Aussi, pour adoucir son mal,
Souvent, toujours, elle pense à Pascal...
Un cri l'arrache à sa pensée ;
Elle court vite à sa grand'mère, la trouve réveillée,
Et l'entend qui disait : — « Il ne brûle pas, le mur?
« Ce n'est donc qu'un rêve ; ah! mon Dieu! quel bonheur! »
— Grand'mère, réponds-moi ; qu'avais-tu? que rêvais-tu?
— « Ma fille! il faisait nuit, des hommes au ton brutal
« Mettaient le feu à notre maison ;
« Toi, tu criais, tu te fatiguais
« Pour me sauver, tu ne pouvais jamais ;
« Et nous nous brûlions toutes deux,
« Pauvrette, que j'ai souffert! oh! pour me délasser,
Viens, approche-toi! que je t'embrasse! »

Et la femme aux cheveux blancs, entre ses bras amaigris,
Serra longtemps, avec tendresse,

Dins sa crambo bèn larmejà,
Et jamay soun cô se desplene.
Fillo plouro, apèy se permene;
Mais elo, soun mal ès trop gran,
Et sa peno acòs uno peno
Qu'on n'amayzo pas en plouran.
Fillo d'un *higounaou*, de la glèyzo banido,
Et bendudo al Demoun, oh! n'ès touto agrupido!
Sa gran-may li dit bé: « Maynàdo, n'ès pas bray!
N'escouto res; qu'a que soun pay
Que pot zou dementi s'acòs uno mentido;
Et digun sat oun ès, et quan soulo sè bey
N'a tan poou, tan poou, que zou crey.
— Cependen sa tristesso, anèy, s'ès aleougido,
Appren que Pascalou la deffen countro touts;
Acòs li sàt de bou; d'un baoume acòs dus glouts
Per sa jouyno àmo endoulourido;
Tabé, per adouci soun mal,
Souben, toutjour, penso à Pascal...
Un crit l'arracho à sa pensàdo;
Cour biste à sa gran-may, la tròbo rebeillàdo,
Et l'entèn que dizié: — « Nou barlo pas, lou mari?
« Acòs n'ès doun qu'un rèbe; ah! moun Diou! quin bounhur! »
— Mèniho, respoun-mé; qu'abiòs? que saounejàbes?
— « Ma fillo, fazié nèy; d'hòmes al toun brutal
« Metion lou fèt à nostre oustal;
« Tu, sisclàbes, te fatigàbes
« Per me saouba; jamay poudiòs,
« Et nous burlàben toutos dios;
« Paourotto, qu'èy souffer! oh! per que me delassi,
« Bèno! approcho-té! que t'embrassi! »

Et la femno as piels blans, entre sous bras magrits,
Sarrèt lounten, dambé tendresso,

La fille aux cheveux bruns qui lui sourit,
La balsotte et la caresse ;
Enfin, après mille baisers,
La vieille lui dit d'un air affectueux :
— Toi, vendue au démon ! ce n'est pas vrai ; courage !
« Tu pleures, là, comme un enfant,
« Va, ma fille, crois ta grand'mère !
« Tu es plus jolie que jamais ;
« Reviens te faire voir ! promène-toi !
« Qui se cache devant l'envie
« Donne aux méchants un pan d'eau de plus.
« D'ailleurs, Marcel toujours te garde sa tendresse ;
« Il m'a fait dire en secret qu'il était toujours à toi.
« Tu ne l'aimes pas !!.. Mais Marcel guérirait ta faiblesse ;
« Moi, je suis trop vieille pour cela ;
« Tiens ! Pâques sont demain ; vas entendre la messe ;
« Pries-y mieux que tu ne faisais ;
« Prends-y du pain bénit, signe-toi ! je suis sûre
« Que Dieu te rendra tout le bonheur que tu avais ;
« Et prouvera sur ta figure
« Qu'il ne te raie pas du nombre des siennes !
— De la vieille, alors, le visage en souffrance
S'illumina tant d'espérance
Que, pendue à son cou, la fille promit,
Et dans la maisonnette blanche le silence revint.

Le lendemain matin, quand toute la contrée
Entonna dans *Saint-Pé* l'*Alleluia* joyeux,
Grandement elle fut étonnée
En voyant Françonnette, qui là, à deux genoux,
Disait son chapelet sans lever les yeux.
Mais, pauvre fille ! elle a beau prier pour qu'on l'épargne,

La fillo as pièls bruns que li tés,
La poutounejo et la caresso ;
Anfin, après milo poutous,
La bièillo li digtièt damb'un ayre amistous :
— Tu, bendudo al Demoun ! n'ès pas bertat ! couratge !
« Ploures, aqui, coumo un maynatge,
« Bay, ma fillo, crey ta gran-may !
« Sès pu poulido que jamay ;
« Torno-te fa beyre ! passejo !
« Qui se serro dabant l'embejo
« Baillo as mechans un pam d'aygo de may.
« D'aillur, Marcèl toutjour te gardo sa tendresso ;
« M'a fèy dire en secrèt qu'èro à tu quan boudros...
« L'aymes pas !... Mais Marcèl gariyò ta feblesso ;
« Jou, sèy trop bièillo per acòs ;
« Té ! Pasquos soun douma ; bay entendre la messo,
« Prègo-z'y may que nou fazios ;
« Pren-z'y de pa benit, segno-tè ! sèy siguro
« Que Diou te tournara tout lou bounhur qu'abiòs,
« Et proubara sur ta figuro
« Que nou te rayo pas del noumbre de las siòs ! »
— De la bièille, alabets, lou bisatge en souffrenço
S'illuminèt tan d'esperenço,
Que, penjado à soun còl, la fillo proumetèt,
Et dins l'oustalet bien lou silenço tournèt.

Lou lendouma mati, quan touto la countrado
Entounèt dins *Sen-Pè* l'*Alleluya* jouyous, (1)
Grandomen fusquèt estounado
En beyren Françouneto, aqui, qu'à ginouillous,
Diziò soun chapelet sans leba lous eillous.
Mais, pàburo fillo ! a bèl prega per qu'on l'espragne,

(1) *Saint-Pé* ou *Saint-Pierre*, ancienne église paroissiale dont il ne reste que quelques ruines.

Nulle fille ne l'épargnera ;
A peine ont-elles vu se retourner
Et Marcel et Pascal qui semblaient la plaindre
Qu'elles la frappent d'un noir affront :
Auprès d'elle il n'en reste aucune ;
De sorte qu'elle se trouve au milieu d'un grand rond,
Seule, comme une condamnée
Qui porte le stigmate au front.
Mais, ce n'est pas tout, pauvre enfant :
L'oncle de Marcel, marguillier,
En juste-au-corps à longues basques,
Vient, guindé comme un conseiller,
Donner le pain bénit de Pâques;
Elle qui à sa grand'mère en a promis un morceau,
Se signe et va en prendre une double portion;
Mais la corbeille de la Grâce
S'arrête devant tous et devant elle passe,
Passe sans lui laisser sa part du pain du Ciel.
— Sainte-Croix ! en un jour si beau,
De sa chapelle Dieu la chasse...
Elle tremble, se croit perdue, et va se trouver mal ;
Mais un homme, un garçon, Pascal,
Pascal qui ne la perd pas de vue;
Pascal, qui aujourd'hui faisait la quête,
Pascal, qui avait deviné tout,
Aux yeux de l'oncle et du neveu,
S'approche sans bruit et sans crainte,
Et sur son plat luisant, d'un beau bouquet garni,
Aux yeux du monde lui présente
La couronne du pain bénit...

Quel doux moment pour elle! oh! son sang en bouillonne,
Son corps reprend chaleur, son âme a tremblé ;
L'on dirait que le pain d'un Dieu ressuscité,
En la touchant, la ressuscite!

Nâdo fillo l'espragnara ;
A peno an bis se rebira
Et Marcèl et Pascal que semblâbon la plagne,
Que la cinglon d'un negre affrèun :
Proche d'elo n'en resto nâdo ;
De sorto que se trobo al mitan d'un gran roun,
Soulo, coumo uno coundannâdo
Que porto uno cragno sul froun.
Mais, n'es pas tout, paouro maynâdo :
L'ouncle de Marcèl, marguillé,
En juste à cor à loungos basquos,
Ben, renat coumo un counseillé,
Bailla lou pa benit de Pasquos.
Elo qu'à sa gran-may n'a proumes un taillou,
Se segno, et ne bay prene un double brigaillou ;
Mais la *desqueto de la Grâço*
S'arrèsto daban touts, et daban elo passo,
Passo sans li quita sa part del pa del Ciel...
— Santo crouts ! dins un jour tan bèl,
De sa capèlo Diou la casso...
Tramblo, se crey perdudo, et se bay trouba mal ;
Mais un home, un gouyat, Pascal,
Pascal que la per pas de bisto,
Pascal, qu'anèy fazio la quisto,
Pascal, qu'abio debinat tout,
As èls de l'ouncle et del nebout,
S'aprocho sans brut et sans crento,
Et sur soun plat luzen, d'un bèl bouquiet garnit,
As èls del mounde, li prezento
La courouno del pa benit...

Quin dous moumen per elo ! oh ! soun san n'en boujolo,
Soun cor s'escalouris, soun âmo a tramboulat ;
L'on diyo que lou pa d'un Diou rebiscoulat,
En la toucan, la rebiscolo !

Mais d'où vient que son front s'est couvert de rougeur ?
Oh ! c'est que l'ange de l'amour
A soufflé un brin de sa flamme
Sur le foyer qui déjà couvait dans son âme ;
Oh ! c'est que quelque chose d'étrange, de nouveau,
Vif comme feu, doux comme miel,
Allume son cœur qui palpite ;
Oh ! c'est qu'elle vit d'une autre vie ;
Maintenant elle le sent et le connaît ;
Maintenant elle en comprend la magie ;
Monde et Prêtre, tout disparaît ;
Dans la maison bénie, il n'y a qu'un homme qu'elle voit,
L'homme qu'elle aimait enfin, l'homme à qui elle dit : *Merci !*

Maintenant laissons la foule en sortant, en chemin,
Répandre les choses qu'elle a vues ;
Ne perdons pas de vue Franc-Comtoise
Qui porte à sa grand'mère *le pain bénit d'honneur*,
Et qui s'enferme, après, au fond de sa chambrette ;
Tête-à-tête avec son amour.

Première goutte de rosée au temps de sécheresse ;
Première flamme du soleil, l'hiver, vous n'êtes pas si douces
Au sein de la terre en tristesse,
Que ce premier feu d'amour
Au cœur de la fille fascinée !...
Heureuse, entraînée, elle s'oublie ;
Et, peu à peu, elle se laisse aller
Au bonheur *flambant-neuf* d'aimer !

Après, loin du bruit de l'envie,
Elle fait ce que nous faisons tous : œil ouvert, elle rêve,
Et sans pierre ni marteau,
Elle se bâtit un petit château

Mais d'oùn bèn que soun froun s'és coubèr de roujou?
Oh! ce que l'angèl de l'amou
A bouffat un bri de sa flamo
Sul fouguè que deja caoumàbo dins soun amo;
Oh! ce que quaoucoumet d'estrange, de noubèl,
Biou coumo fèt, dous coumo mèl,
Aluco soun cò que palpito;
Oh! ce que biou d'uno aoutro bito;
Aro zou sen et zou couney;
Aro n'en coumpren la magio;
Mounde et Prèste, tout disparey;
Dins l'oustal benezit gn'a qu'un hôme que bey,
L'hôme qu'aymàbo anfin, l'hôme à qui dit: *Mercio!*

Aro daychen la foulo en sourtin, pes camis,
Encanta las caouzos qu'an bis;
Nou perpillen pas Françouneto
Que porto à sa gran-may *lou pa benit d'aounou;*
Et que s'embarro apèy, al foun de sa crambeto,
Cat à cat dambé soun amou.

Prumè glout de rouzado al ten de secaresso,
Prumè flan del sourel, l'hibèr, sès pas tan dous
Al sé de la tèrro en tristesso,
Qu'aquel prumè fèt amourous
Al cò de la fillo enluzido!...
Hurouzo, entraynàdo, s'oublido;
Et, paou à paou, se daycho ana
Al bounhur flamben nèou d'ayma!

Apèy, lèn del brut de l'embejo;
Fay çò que fazèn touts: lous èls oubèrs, saounejo,
Et sans peyretos ni martèl,
Se bastis un pitchoun castèl

Où près de Pascal tout reluit, tout rayonne
Et ruisselle de bonheur ; oh ! le sage a raison :
« L'âme souffrante aime mieux. »
Mais quand le cœur seul nous maîtrise,
Miel d'amour trop vite devient amer ;
Tout à coup, elle se souvient, son ciel s'obscurcit ;
Au coup d'une pensée affreuse
Son petit château s'est démoli ;
Elle rêvait d'amour, malheureuse !
L'amour lui est défendu, le grand Sorcier l'a dit,
Le démon l'a achetée ; et l'homme assez hardi
Pour l'épouser, sous la colère infernale,
Ne doit trouver qu'un tombeau dans sa chambre nuptiale...
Elle, voir mourir Pascal à son côté !
Pitié, mon Dieu ! mon Dieu, pitié !

— Et la fille, l'âme déchirée
Par les cruels tourments qu'elle sentait,
Tombe à genoux, de pleurs baignée,
Devant une image qu'elle avait :

« Sainte Vierge ! dit-elle, oh ! sans toi je suis perdue !
« Mon cœur faible m'entraîne, et je n'ai ni père ni mère,
« Et ils disent tous qu'au Démon je suis vendue ;
« Oh ! prends pitié de moi ! sauve-moi, si c'est vrai !
« Ou s'ils sont des méchants, fais-le voir à mon âme !
« Et quand je t'offrirai mon cierge, à *Notre-Dame*,
« Vierge si bonne ! prouve-moi
« Que tu le reçois avec plaisir ! »

Courte prière,
Quand elle est sincère,
Au ciel monte légèrement.
Certaine donc d'être entendue,
La fille à son projet pensait à tout moment ;

Oùn proche de Pascal tout luzis, tout daqurejo
Et rajo de bounhur; oh! lou sage a razou:
« L'âmo doulento aymo millou. »
Mais quan lou cò soul nous mestrejo,
Mèl d'amou trep biste amarejo;
Tout d'un cot, se souben, soun cièl s'és encrumit;
Al trut d'uno pensâdo affrouzo
Soun castelet s'és demoulit;
Rebâbo d'amou, malhurouzo!
L'amou ll'és deffendut, lou gran Sourcié z'a dit,
Lou Demoun l'a eroumpâdo; et l'hôme assès hardit
Per l'espouza, debat la coulèro infernalo,
Nou diou trouba qu'un clot dins sa crambo noubialo...
Elo, beyre mouri Pascal à soun coustat!!
Pièlat, moun Diou!... moun Diou, piètat!

— Et la fillo, l'âmo esquissâdo,
Pes cruèls tourmens què sentiò,
Toumbo à ginouls, de plous bagnâdo,
Daban un image qu'abiò:

« Sento Bièrges! sa dit, oh! sans tu sèy perdudo!
« Moun co feble m'entrayno, et n'èy ni pay ni may,
« Et dizon touts qu'al Demoun sèy bendudo;
« Oh! pren piètat de jou! saoubo-mé, s'acòs bray!
« Ou se soun de mechans, fay-zou beyre à moun âme!
« Et quan te pourtarèy moun cièrge à *Nostro-Damo*,
« Bièrges tan bouno! proubo-mé
« Que lou recèbes dan plazé! »

Courto prièro,
Quan és sincèro,
Al cièl mounto laougèromen;
Siguro doun d'èstre entendudo,
La fillo à soun projèt pensèt à tout moumen;

Souvent elle en frémissait ; la peur la rendait muette ;
Mais souvent l'espérance, dans son cœur satisfait,
Luisait comme un éclair au milieu de la nuit !

QUATRIÈME PAUSE.

Les Angèles à Notre-Dame. — Offrande à la Vierge. — Tonnerre et cierge éteint. — Orage à Roquefort. — Le feu à Estanquet. — Triomphe de Pascal. — Fureur de Marcel. — Puissance d'une Mère. — Mauvaise tête et bon cœur.

Enfin, voici le jour que tant elle craint et désire ;
Et voici, qu'au soleil levant,
De longs, longs chapelets de fillettes en blanc,
Se déploient, partout, au *trin-trin* de la clochette ;
Et bientôt, *Notre-Dame*, au beau milieu d'un nuage
De parfum,
Fait voir fièrement trente hameaux dans un.

Que de prêtres ! de croix ! de bouquets ! de chandelles !
Que de bannières ! que d'*Angèles* !
On y voit *Puymirol*, *Artigues*, *Astaffort*,
Lusignan, *Cardonnet*, *Saint-Cirq*, *Brax*, *Roquefort* ;
Mais celles de *Roquefort*, cette année, l'emportent ;
Pour les voir arriver des flots de curieux sortent ;
C'est que partout, partout déjà,
De la fille au Démon vendue
L'histoire s'était répandue,
Et l'on sait qu'aujourd'hui elle vient prier
La Mère de Dieu de la sauver.

De près, on rit d'une peine,
Au loin, on n'est pas si méchant :

Souben n'en fremissiò ; la pour la randiò malo ;
Mais souben l'esperenço, à soun cò satisfey,
Luzissiò coumo un flousè al mitan de la ney !

QUATRIÈMO [illegible]

Las Angèlos à *Nostro-Damo* (¹) — [illegible] — [illegible] et [illegible] — [illegible] — Triomfe de Pascal. — Furou de [illegible] — Poudé d'uno May. — Mechant cat et boun cò.

Anfin, baci lou jour que tan cren et deziro ;
Et baci, qu'al sourel leban,
De louns, louns chapelets de filletos en blan,
Se desplègon pertout al *trin-tein* de l'esquiro ;
Et bienlèou, *Nostro-Damo*, al bèl mitan d'un crun
De parfun,
Fay beyre fièromen trento maynes dins un.

Que de prèstes ! de crouts ! de bouquets ! de candèlos !
Que de bagnèros ! que d'angèlus !
On y bey *Pemirol, Artigos, Estafor,*
Luzignan, Gardounet, Sen-Cir, Brats, Roquofor ;
Mais las de *Roquofor*, oungan, primon, l'emporton ;
Pel las beyre arriba de flots de curious sorton ;
Ce que pertout, pertout dejà,
De la fillo al Demoun bendudo
L'histouèro s'èro rependudo,
Et sàbon qu'anèy bèn prega
La may de Diou de la saouba,
Dè proche rizon d'uno peno,
Al lèn on n'ès pas ta mechan :

(¹) *Notre-Dame de Bon-Encontre.* — Eglise aux environs d'Agen, célèbre par sa légende, ses miracles, et par les nombreux pèlerinages qui s'y font chaque année, au mois de mai.

De son chagrin, ici, chacun a l'âme pleine;
Chacun la regarde, la plaint;
Tous voudraient que pour elle il arrivât un miracle,
Et que la Vierge la sauvât;
Elle le voit, jouit; son espoir devient plus vif;
Voix du peuple est la voix de Dieu!
Oh! comme son cœur bat, quand elle entre dans l'église!
De la Reine du ciel, partout, la bonté se peint:
Des mères dans le chagrin, des jeunes gens malheureux,
Des filles sans parents, des femmes sans enfants,
S'agenouillent, avec des cierges,
Devant l'image de la Vierge,
Qu'un vieux prêtre, en surplis,
Leur pose sur les lèvres, et après les bénit.

Nul signe de malheur n'est arrivé, croyance!
Toutes en se levant s'emportent l'espérance;
Françonnette la ressent aussi,
Surtout quand elle voit Pascal prier, l'air riant;
Oh! elle ose regarder, alors, le prêtre en face;
Il lui semble que l'amour, les lumières, l'encens,
S'unissent pour crier: grâce!
Grâce! grâce! dit-elle; oh! oh! si je l'avais.. Pascal!
Et bientôt, allumant son cierge, comme il faut,
Lumière et bouquet en main elle se présente et se place;
Toutes, avec plaisir, devant, la font mettre.
Personne ne respire; on ne voit ni mouvement ni geste;
Tous les yeux sont braqués sur elle et sur le prêtre;
Le prêtre prend l'image et vient la lui présenter;
Mais à peine a-t-elle touché les lèvres de l'orpheline
Qu'un grand coup de tonnerre, en retentissant, gronde;
Son cierge s'éteint, et même trois de l'autel!...
— Cierge éteint: prière repoussée!
Et tonnerre! *Malédiction!*

De soun chagrin, aci, cadun a l'âmo plèno;
Cadun la regayto, la plan;
Touts boudrou que per èlo un miracle arribèsse,
Et que la Bièrges la saoubèsse;
Elo, zou bey, jouis; soun espouèr bèn pu biou;
Bouès del puple ès la bouès de Diou!
Oh! coumo soun co bat, dins la glèyzo quan intro!
De la Rèyno del ciel, per tout, lou bé se pintro:
De mays dins lou chagrin, de gouyats malhurous,
De fillos sans parens, de fennos sans pitchous,
S'aginouillon, dambé de cièrges,
Daban l'image de la Bièrges
Qu'un biel prèste, en sebrepelis,
Lous y paouzo sus pots, apèy las benezis.

Nat sinne de malhur n'ès arribat, crèzenço!
Toutos en se leban s'emporton l'espèrenço;
Françouneto tabé la sen,
Surtout quan bey Pascal prega, l'ayre rizen;
Oh! gaouzo regayta, pel lors, lou prèste en faço;
Li semblo que l'amou, lou chan, las luts, l'encen,
Se junisson per crida : *grâço!!*
— Grâço! grâço! sa dit; ah! se l'abioy... Pascal!
Et de suito, alucan soun cièrge, coumo cal,
Luts et bouquet en mâ se prezento et se plaço;
Toutos, dambé plazé, daban la fan bouta.
Digun poulso; on nou bey ni moubomen ni gèste;
Touts lous èls soun bracats sur elo amay sul prèste...
Lou prèste pren l'image et li bèn prezenta;
Mais à peno a toucat lous pots de l'orfelino
Qu'un gros cot de tounnèrre, en reboumbin, brounzino...
Soun cièrge s'escantis, amay três de l'aouta!!...
— Cièrge escantit : prièro repoussado!
Et tounnèrre! *Maladiciloun!*

Oh! bon Dieu! c'est donc vrai : on l'a vendue au Démon!...
Un long bruissement s'étend dans l'assemblée.
            Et quand la fille, sans haleine,
Se lève, tête baissée, comme une âme damnée,
Chacun frémit, recule, et la laisse passer.

Cependant, à partir de ce coup de tonnerre,
            Un orage terrible et violent
            Ravageait tout Roquefort;
La foudre démolit le clocher de *Saint-Pierre*,
Et la grêle, tombant épaisse à faire trembler,
N'a laissé au pays que les yeux pour pleurer.
            Et les *Angèles* s'en retournaient;
            Et attristées de ce qu'elles ont vu,
            Toutes, moins une, ici passaient,
            En chantant *ora pro nobis*.

Alors, pour franchir ses eaux périlleuses,
Agen ne pouvait pas montrer, comme aujourd'hui
            Aux autres villes jalouses
Trois grands ponts, comme si elle était une ville de roi;
Deux simples bateaux, poussés par deux perches,
Les portèrent à l'autre bord ; mais à peine, en chantant,
            Sur la grève un rang s'étaient-elles mises,
Que la nouvelle du grand fléau vient au-devant d'elles.
            D'abord, ce n'est qu'à moitié qu'elles y croient ;
            Mais quand elles arrivent et qu'elles voient
Les vignes et les champs bouleversés, alors
            Chacun déserte sa bannière;
Et les cris de *malheur*, et les cris de *misère*,
            Déchirent l'air de tous côtés!
— Tout à coup, au milieu d'une troupe ameutée
Un s'écrie : « Franconnette est encore épargnée! »
            Cela, sur eux tous, fait l'effet
            De la poudre quand elle a pris feu.

Oh ! bou Diou ! ès doun bray ! l'an bendudo al Demoun !...
Un loun brounzinomen s'esten dins l'assemblado...
Et quan la fillo, sans poulsa,
Se lèbo, cat bayehat, coumo uno amo damnado,
Cadun fremis, reculo, et la dayehon passa...

Cependen, à parti d'aquel cop de tounnèrre,
Un aouratge terrible et for
Brigaillàbo tout Roquefor;
La foudro desmoulis lou clouchè de *Sen-Pièrre*,
Et la grèlo, toumban espesso à fa trambla,
N'a quitat al païs que lous ëls per ploura.
Et las angèlos s'entournàbon ;
Et doulentos de ço qu'an bis,
Toutos, mens uno, aci passàbon,
En cantan *ora pro nobis*.

Alabets, per franchi sas aygos perillouzos,
Agen nou poudiò pas fa beyre, coumo anèy,
A las aoutros bilos jalouzos,
Tres grans pouns coumo s'èro uno bilo de rèy:
Dus simples gabarrots, al pouns de dios bergados,
Las pourtèron delay ; mais à pono, en cantou,
Sul grabis s'èron arrengàdos ;
Que lou brut del malhur lous y bèn al daban :
D'abor, n'ès qu'à mitat qu'y crezon ;
Mais quan arriban et que bezon
Las bignos et lous cans deschabartats, alors
Cadun decarto sa bagnèro ;
Et lous crits de mal, de mizèro,
Esquissou l'ayre de touts bors !
— Tout d'un cop, al mitan d'uno troupo amoutado,
Un crido : « Françouneto ès enquèro espragnado ! »
Acòs, sur ès touts, fay l'effet
De la poudro quan a pres fèt.

— Cette malheureuse ! ah ! qu'elle sorte, si elle ose !
— Elle nous porte malheur ! c'est bien vrai !
— C'est elle qui en est la cause !
— Elle seule en peut davantage !
Et la foule grossit et se presse courroucée.
Un s'écrie : « Chassons-la ! qu'elle s'en aille, maudite,
« Rôtir dans l'enfer à jamais,
« Avec son *huguenot* de père ! »
« Chassons-la ! chassons-la ! » répètent mille criards...
Cet orage est fort, plus fort que celui des airs...
A les voir tous acharnés,
Les yeux flamboyants, les poings serrés,
On dirait que l'enfer sur eux se déchaîne,
Et qu'à travers la nuit qui vient avec le serein,
Il leur souffle dans chaque veine
De chaudes bouffées de poison.

Pendant qu'à faire mal, là, chacun s'excite,
Que faisait Françonnette ? Hélas ! dans sa maison,
La voici qui se plaint en contemplant sa relique :
Le tronçon du bouquet que lui donna Pascal :
— « Doux bouquet, quand je te reçus,
« Au bonheur béni tu sentais ;
« Et moi je te respirai du cœur ;
« Mais trop vitement je mêlai
« Ma pensée avec les tiennes :
« Tout s'est flétri, fleurs et pensée :
« Je suis vendue au Démon... le Ciel m'a reniée...
« Mon amour fait mourir... plus d'espoir ici-bas.
« Relique de mon cœur, doux bouquet de la prairie,
« J'aime qui t'a tressé... et il faut nous dire adieu...
« Que Pascal m'oublie... il le doit ;
« Qu'il fuie *la fille damnée*
« Qui pourtant pour lui prie Dieu !

— Aquelo malhurouzo! ah! que sorte, se gaouzo!
— Nous porto malhur! és pla bray!
— Acòs elo que n'és la caouzo!
— Elo soulo n'en pot de may!
Et la foulo groussis et se prèsso amalido.
— Un crido : « Cassen-lò! que s'en angue, maoudido,
« Rousti dins l'infèr à jamay,
« Dambé soun *higounaou* dé pay! »
« Cassen-lò! cassen-lò! » cridon milo sisclayres...
Aquel aouratge és fort, may fort qué lou des ayres!...
A lous beyre touts affougats,
Lous èls flambens, lous puns sarrats,
L'on diyò que l'infèr sur és se descadeno;
Et qu'à trabès la nèy que bèn dan lou seren,
Lous y bouffo dins cado beno
De calourâdos de beren.

Penden qu'à fa lou mal, aqui, cadun se piquo;
Que faziò Françounneto? Hélas! dins soun oustal
La baci que, se plan en fixan sa relico
Lou calos del bouquet que li baillèt Pascal :
— « Dous bouquet, quan te recebèri,
« Al bounhur benezit sentiòs;
« Et jou de cò te respirèri;
« Mais trop pressadomen maylèri
« Ma pensado dambe las tiòs :
« Tout s'és blazit, flous et pensado :
« Sèy bendudo al Demoun... lou Ciel m'a renegado...
« Moun amour fay mouri... plus d'esperenço aciou.
« Relico de moun cò, dous bouquet de la prado,
« Aymi qui t'a tressat... et nous cal dire adiou...
« Que Pascal m'oublide... zou diou :
« Que fuge la *fillo dannado*
« Que pourtan per el prêgo Diou!

« L'an passé je faisais la folle,
« Je riais de tout, même d'aimer ;
« J'en suis punie : je n'aimais personne,
« Maintenant que j'aime, il faut oublier,
« Le Démon au berceau m'a achetée...
« Mais peut-être ce n'est pas vrai, car ma foi vit !
« Bouquet béni de la prairie,
« Prête force à ma croix pour le chasser d'ici ;
« Et toi, ma bonne mère, de la voûte étoilée,
« Ange gardien, Vierge aimée,
« Pitié ! j'aime Pascal ! et il faut nous dire adieu !...
« Pitié ! pitié ! pour *la fille damnée*,
« Qui, malheureuse, accroupie,
« Du fond de son cœur prie Dieu ! »
— Françonnette, mon cœur, ta parole est plaintive,
Lui crie sa grand'mère ; tu m'as dit, d'un ton riant,
Que la Vierge avait reçu ton présent ;
Et tu gémis là comme une âme souffrante ;
Tu me trompes ! quelque chose t'est arrivé aujourd'hui !
— Non ! non ! rassure-toi ; grand'mère ! rien je n'ai !
Au contraire ! je suis... je suis heureuse !
— Ah ! tant mieux, mon ange... pauvret !
Tiens ! ton chagrin creuse ma tombe !
Aujourd'hui même, j'ai passé une journée affreuse :
Ce rêve d'incendie que je faisais l'autre jour,
Malgré moi me revient toujours !
Puis les orages, tu le sais, m'épouvantent ;
Tiens ! tout ce soir, un rien me fait trembler !...

Tout à coup des voix retentissent !
Au feu ! au feu ! il faut tout brûler !
Et du vieux contrevent les fentes rayonnent ;
Françonnette, en tremblant, sur la porte paraît ;
Oh ! bon Dieu ! qu'est-ce qu'elle voit ?

— « Arum'an faribouléjâbi,
« Riziey de tout, mêmo d'ayma ;
« Sèy punido : digun n'aymâbi,
« Aro qu'aymi, cal oublida,
« Lou Demoun al brès m'a croumpado...
« Mais belèou n'es pas bray ; car ma crezenso biou !
« Bouquet benezit de la prâdo,
« Prèsto forço à ma crouts per lou cassa d'aciou ;
« Et tu, ma bouno may, de la bulto estelado,
« Ange gardièn, Bièrges aymado,
« Piètat ! Aymi Pascal... Et nous cal dire, adiou !...
« Piètat ! piètat ! pel la fillo damnado,
« Que, malhurouzo, agrumelado,
« Del founs de soun cò prègo Diou ! »
— Françouneto, moun cò, ta paraoulo és doulento,
Li crido sa gran-may ; m'as dit, d'un toun rizen,
Que la Bièrges abiò recebut toun prezen ;
Et te plagnes aqui coumo uno âmo souffrento ;
Me troumpes ! quaoucoumet t'és arribat anèy !
— Nou ! nou ! rassuro-té, menîno ! rés nou n'èy !
Al countrari ! sèy... sèy hurouzo !
— Tan-millou, moun ange... paourot !
Tè ! toun chagrin curo moun clot !
Anèy mêmo, èy passat une journado affrouzo :
Aquel rèbe de fèt que fazioy l'aoutre jour,
Malgrè jou, me torno toutjour !
Lous aouratges apèy, zou sâbes, m'espaourisson ;
Tè ! tout aqueste sero un res me fay trambla !...

Tout d'un cot de bouès rebounbisson :
Al fèt ! al fèt ! cal tout burla !
Et del bièl countroben las fendaillos luzisson...
Françouneto, en tramblan, sur la porto parey ;
Oh ! bon Diou ! qu'és acò que bey ?

A la lueur de son pailler qui brûle,
Tout un peuple d'acharnés hurle :
— « Allons ! il faut les faire partir !
« Chassons la vieille ainsi que la jeune !
Toutes deux causent notre ruine !
« Vendue ! allez-vous-en ! ou nous vous faisons rôtir !... »
Françonnette, à genoux, crie à la populace :
« Grand'mère vous entend ! vous allez la tuer ! pitié !
Mais ces malheureux, aveuglés comme ils sont,
En la voyant crier, tête nue,
S'imaginent que la vendue
Est possédée du Démon,
Et n'en crient que plus fort : Dehors !
Et déjà les plus mauvaises têtes
S'avancent au ras de la demeure
En brandissant des morceaux de cordes allumés.

— Arrêtez ! arrêtez ! quelqu'un s'écrie, et aussitôt,
Un homme, comme un éclair, près d'eux se précipite ;
Vous le devinez : c'est Pascal
Qui aussitôt leur parle ainsi :
« Lâches ! martyriser des femmes,
« Comme vous autres filles de Dieu ;
« Elles qui ont déjà tant de peines !
« Vous êtes donc des tigres, tous, ici ;
« Reculez-vous ! déjà les murailles sont chaudes !
— « Eh ! bien, qu'elles quittent le pays,
« Le Démon les possède ! ce sont deux *huguenotes !*
« De les garder Dieu nous punit ;
« Vite ! que l'autre sorte ! ou elle va brûler toute vive ! »
— Malheureux ! qui vous pousse donc ?
Ah ! Marcel revient ici ; il lui en veut, méfiez-vous-en !
— Tu en as menti, dit Marcel qui arrive,
Je l'aime mieux que toi, vantard,

A la luts del paillè que burlo;
Tout un puple d'amalits hurlo,
— « Anen ! nou las cal fa parti !
« Cassen la bièillo amay la jouyno !
« Toutos diòs caouzon nostro rouyno !
« Bendudo ! ana-bous en ! ou bous fazèn rousti !... »
Françouneto, à ginouls, crido à la populaço :
— « Menîno bous enten ! l'anas fa mouri ! graço ! »
Mais aqués malhurous, abuglats coumo soun,
En la beyrèn siscla, cat nudo,
S'imaginon que la bendudo
És poussedado del Demoun ;
Et n'en cridon pu fort ! deffôro !
Et dejà lous may mechans cats
S'abânçon ras de la damôro
En brandin de boussis de cordos alucats.
— Arrestas ! arrestas ! qu'aouqu'un crido ; et de suito
Un hôme coumo un liouse al mièy se precipito ;
Lou debinas, acò Pascal,
Que talèou lous y parlo atal :
— « Lâches ! martyriza de fennos,
« Coumo bous aou fillos de Diou ;
« Elos quan dejà tan de penos !
« Sès doun de tigres, touts, aciou !
« Recula-bous ! dejà las muraillos soun caoudos ! »
— « Èbé, que quitten lou païs ;
« Lou Demoun las mestrejo ; acòs diòs *higounaoudos !*
« De las garda Diou nous punis ;
« Anen, que l'aoutro sorte ! ou burlo touto bibo ! »
— Malhurous ! qui bous pousso doun ?
Ah ! Marcèl torno aciou ; n'in bol, malfiza-boun !
— N'as mentit, dit Marcèl qu'arribo ;
L'aymi may que tu, bantariol !

Pour elle que fais-tu donc, toi qui as le cœur si tendre ?
— Je viens pour l'assister ! je viens pour la défendre !
— Et moi pour l'épouser malgré tout, si elle me veut !
— Et moi aussi ! dit Pascal ; et, sans trembler du tout,
Aux yeux de son rival qui en est abasourdi,
Il se tourne vers l'orpheline,
Et d'un air affectueux lui dit :
— « Françonnette, réponds ; que la raison t'entraîne :
« De ces lâches le mal t'attend de village en village ;
« Mais nous sommes deux qui t'aimons, et prêts à braver
« La mort, l'enfer, pour te sauver ;
« Si tu en veux un, choisis ! — « Oh ! plus de mariage !
Pascal, je tue avec mon amour !
Va-t'en ! oublie-moi ! sois heureux sans moi ! »
— « Heureux sans toi ? non, non, je ne puis plus l'être ;
« Je t'aime trop, et s'il est sûr
« Que le Démon soit ton maître,
« Mourir avec toi vaut mieux que vivre loin de toi ! »

Toujours, quand la vie est amère,
La voix aimée nous maîtrise...
La fille sur sa peur soudain prend le dessus ;
Fait quatre pas devant la foule,
Et dit : — « Je t'aime Pascal ! et je voulais mourir seule ;
« Mais tu le veux ! je ne résiste plus ;
« Et si c'est notre sort, eh bien ! mourons tous deux ! »
Pascal touche le ciel ; la foule frissonne ;
Le soldat est atterré. Pascal s'approche de lui :
« Je suis plus heureux que toi ! mais tu es brave, pardonne !
« Pour me conduire au tombeau j'ai besoin d'un *donzel ;*
« Je n'ai plus d'ami, sers m'en ? » Marcel est muet... il songe !
Tantôt l'œil amical... tantôt le front plissé ;
On voit que dans son cœur il se passe un grand combat ;
Enfin, il observe Françonnette, il la voit radieuse

Per elo que fas doun, tu qu'as lou cò tan tendre ?
— Bèni per l'assista... Bèni per la defendre !
— Et jou per l'espouza, *malgré tout*, se me bol !
— Amay jou ! dit Pascal ; et sans tramboula brino,
As èls de soun ribal que n'és abazourdit,
Se biro cats à l'orfelino
Et d'un ayre amistous li dit :
« Françouneto, respoun ; que la razou t'entrayne :
« D'aqués lâches lou mal t'atten de mayne en mayne ;
« Mais sèn dus que t'ayman ; dus que boulèn braba
« La mort, l'infèr, per te saouba ;
« Se n'en bos un, caouzis ! » — « Oh ! plus de maridatge !
Pascal, tiôy dambé moun amou !
Bay-t'en ! oublido-mé ! siosques hurous sans jou ! »
— « Hurous sans tu ? nou, nou, pôdi plus l'èstre ;
« T'aymi trop, et s'acôs sigu
« Que lou Demoun siôsque toun mèstre,
« Mouri dan tu bal may que bioure lèn de tu ! »
Toutjour, quan la bito amarejo,
La bouès aymâdo nous mestrejo...
La fillo sur sa poou talèou pren lou dessus ;
Fay quatre pas daban la foulo,
Et dit : — « T'aymi, Pascal ! et bouilloy mouri soulo ;
« Mais zou bos ! nou rezisti plus,
« Et s'acôs nostre sort, èhé, mouren tout dus ! »
Pascal n'en tôco cièl ; la foulo n'en frissouno ;
Lou souldat n'és matat. Pascal s'approchò d'el :
« Sèy may hurous que tu ! mais sès brabe, perdouno !
« Per me counduire al clot èy bezoun d'un dounzel ;
« N'èy plus d'amit, sèr m'en. » Marcèl és mut... saounejò ;
Tantos l'èl amistous... tantôs lou froun plissat...
On bey que dins soun cò se passo un gran coumbat ;
Anfin, fixo Françoun, et la bey que daourejo

Sans avoir mot pour lui..; il devient pâle... rit à demi :
Et dit : « *Puisqu'elle le veut, elle...* je t'en servirai! »

Deux semaines après, une noce mirobolante
Descendait le long de la verte colline;
En tête on y voyait le beau couple nuptial.
Venue de tous côtés et de plus d'une lieue,
La foule forme triple haie,
Et tremble sur le sort de Pascal;
Marcel en tête de tout, mène tout; sa figure
A du plaisir caché la luisante teinture,
Et de son œil qu'il fait briller
Il s'échappe quelque chose qui donne les frissons...
L'on dirait que ce jour est son triomphe; au reste
Lui seul se mêle de la fête;
Et pour bouquet, à son rival
Il donne grand festin et grand bal.
Mais dans le bal comme à la table,
Aucun ne prend la parole;
Les cœurs sont tristes... effrayés;
Nul ne chante, nul ne sourit...

Facinés par l'amour, sur le bord du précipice,
Les mariés de la vie ont fait le sacrifice.
Nul bruit ne les distrait, ils se tiennent par la main,
Et se peignent des yeux le bonheur de s'aimer.
Enfin la nuit est descendue...
— Tout à coup une femme effrayée, épuisée,
Saute au cou de Pascal : — Mon fils! *pauvrot!* va-t'en!
Je viens de chez la devineresse, oh! quitte ta fiancée!
Le tamis [1] a tourné; ta mort est prononcée,
Et ta chambre nuptiale au soufre déjà sent;
Pascal! n'entre pas! tu es perdu si tu demeures!

[1] Le *Sedas* est un tamis de soie écrue, qui sert à tamiser la farine. On l'emploie à un jeu de sorcellerie assez naïf : veut-on connaître l'auteur d'un

Sans abé mot per el... bèn triste... rits à mièy :
Et dit : « *Perque zou bol, elo...* t'en serbirèy !

Diòs semmanos apèy, uno noço esterlino
Debalâbo lou loun de la berdo coulino;
Al cat l'on y beziò lou bèl couple noubial.
Bengudo de tout bors et de may d'uno lègo,
La foulo formo triplo sègo,
Et tramblo pel paoure Pascal;
Marcèl al cat de tout, meno tout; sa figuro
A del plazé sarrat la luzento tinturo,
Et de soun èl que fay lugri
S'escapo quaoucoumet que per ten fay fremi...
L'on diyò qu'aquel jour és soun trioumfe; al rèsto
El soul se maylo de la fèsto;
Et per bouquet, à soun ribal
Baillo grand frustin et gran bal.
Mais dins lou bal coumo à la taoulo,
Prèsque digun n'a la paraoulo;
Lous còs soun tristes... espaourits,
Digun nou canto, digun rits...

Enluzits pel l'amou, sul bor del precipice,
Lous nòbies de la bito an fèy lou sacrifice.
Nat brut nou lous distray, se tenon pel la ma,
Et se pintron des èls lou bounhur de s'ayma.
Anfin la nèy és debalâdo...
— Tout d'un cot uno fenno espaourido, espoussado,
Saouto al col de Pascal : — Moun fil ! paourot ! bay-t'en !
Bêni de la debino, oh ! quito ta fiançado !
Lou sedas ([1]) a birat; ta mort és anounçado,
Et ta crambo noubialo al soufre dejà sen;
Pascalou ! n'intres pas ! sès perdut se damôres !

fait ou d'un vol ? on fait tourner le tamis. Malheur à la personne dont le nom se prononce au moment où le tamis s'arrête !

Et moi, qui t'aime tant, que deviendrai-je, si tu meurs?
— Pascal sent mouiller sa paupière,
Mais il tourne sa tête pour cacher son visage,
La pauvre mère le voit; tombe aux pieds de son fils ;
— Ingrat, je ne te quitte plus! et si tu en as le courage,
Tu passeras sur mon corps avant d'entrer chez eux!
Une femme est donc tout! une mère n'est donc rien!
Oh! que je suis malheureuse!... Et tout le monde pleure.
— Marcel, dit le marié : quel mal son mal me fait!
Mais l'amour me maîtrise, il est plus fort; voici l'heure...
Si je meurs... par pitié, oh! prends soin de ma mère!
— Je n'y tiens plus! et ta mère me désarme!
S'écrie le soldat qui s'essuie une larme ;
Pascal, ranime-toi!
Françonnette n'est point vendue,
C'est un conte fait à plaisir;
Mais remercie ta mère : si elle n'était pas venue,
Aussi bien vous mourriez, et moi aussi.
— Que dis-tu? — « La vérité; écoute :
« Tu sais comme je l'aime, sans doute;
« Pour elle, comme toi, je donnerais tout mon sang;
« Je croyais en être aimé, elle avait mon âme, toute;
« Eh! bien, elle me refusa pourtant,
« Et elle savait qu'elle m'était promise!
« Je vis que vous autres vous me fermiez le chemin;
« En amour comme en guerre une ruse est permise;
« Je payai le Sorcier... il sut vous effrayer;
« Le hasard fit après le reste, de manière
« Que je la voyais ma compagne déjà.
« Mais quand tous deux à la fois demandâmes sa main;
« Quand je la vis, si légère,
« Te choisir sans me plaindre... cela fut trop fort ;
« De moi, d'elle et de toi je décidai la mort.

Et jou, que t'aymi tan, que debendrèy, se môres?
— Pascal sen mouilla soun perpil,
Mais biro à mièy loù cat per sarra soun bizatge.
La paouro may zoù bey; toumbo as pès de soun fil :
— Ingrat, te quiti plus! et se n'as lou couratge,
Me passarás sul cor abàn d'intra ches es!
Uno fenno ès doun tout! uno may n'ès doun res!
Oh! que sèy malhurouzo!... Et tout lou mounde plouro.

— Marcèl! lou nôbie dit : quin mal soun mal me fay!
Mais l'amou me mestrejo, ès pu for; baci l'houro...
Se môri, per piètat, oh! pren souèn de ma may!
— N'y teni plus! et ta may me dezarmo;
S'acrido lou souldat que s'echûgo uno larmo;
Pascalou; rebiscôlo-té!
Françouneto n'ès pas bendùdo,
Es un counte fèy à plazé;
Mais remerciò ta may : se n'èro pas bengùdo,
Tapla mourias, et jou tabé.
— Que dizes? — « La bertat; escouto :
Sabes coumo l'aymi, sans douto;
« Per elo, coumo tu, baillayoy tout moun san;
« Crezioy d'en èstre aymat, abiò moun âmo, touto;
« Èbé! me reffuzèt pourtan,
« Et sabiò que m'èro proumezo!
« Besquèri que bous-aou barràbes moun cami;
« En amou coumo en guèrro uno ruzo ès permezo;
« Paguèri lou Sourcié... saguèt bous espaouri;
« L'hasar fasquèt apèy lou rèsto, de manièro
« Que la bezioy ma coumpagno déjà.
« Mais quan tout dus al cot demandèren sa ma;
« Quan la besquèri, tan laougèro,
« Te caouzi sans me plagne... acòs fusquèt trop fort!
« De jou, d'elo et de tu decidèri la mort.

« Tout à l'heure j'allais donc vous mener dans la chambre;
« Là, devant le lit que j'ai miné jusqu'au fond,
« Je t'aurais dit : Il n'y a pas de Démón !
« Il n'y a que ma colère qui brûle...
« Je t'aurais dit : Signez-vous... il faut mourir néanmoins;
« Et tous trois à la fois on nous aurait vu sauter!

« Mais ta mère, en pleurant, éteint ma colère;
« Elle me rappelle la mienne que j'ai perdue; Pascal,
« Vis pour ta mère! tu n'as plus rien à craindre de moi;
« Maintenant, ton paradis descend sur la terre;
« Moi qui n'ai plus personne, je m'en vais faire la guerre;
« D'ailleurs, pour me guérir de ce terrible amour,
« Tout me dit qu'il vaut mieux encore,
« Au lieu d'un crime... un boulet de canon. »
Il se tait et disparaît, — et des bravos éclatent,
Et les mariés heureux... se regardent... rougissent...
Et deviennent timides tous les deux...

Mais la dernière étoile rayonne là-haut...
Oh! je pose mon pinceau, ici, pour prendre haleine;
J'avais des couleurs pour la peine...
Pour ce bonheur-là... je n'en ai plus!

Le lendemain, quand l'aube commençait à poindre,
Dans la maisonnette blanche rien ne se remuait;
Pourtant dans Estanquet trois hameaux rassemblés
Attendaient le réveil des jeunes mariés.
Marcel avait tout dit franchement; mais telle était
La crainte du Diable alors,
Que pour le marié ils tremblent encore;
Les uns ont entendu, la nuit, de grands cris;
Les autres vu danser les ombres sur les murailles;
Ils croient Pascal mort, de sorte

« Tout àro anàbi doun bous mena dins la crambo ;
« Aqui, daban lou llièy qu'éy minat dinqu'al foun,
« T'aouyoy dit : Gn'a pas de Demoun !
« Gn'a que ma coulèro que flambo...
« T'aouyoy dit : Segna-bous... cal mouri saquelà ;
« Et tout trés à l'un cot nous aouyon bis saouta !

« Mais ta may, en plouran, escantis ma coulèro ;
« Me rapèlo la miò qu'èy perdut ; Pascalou,
« Biou per ta may ! n'as plus rés à cregne de jou ;
« Aro, toun paradis debàlo sul la tèrro ;
« Jou que n'èy plus digun, m'en torni fa la guèrro,
« D'aillur, per me gari d'aquel terrible amou,
« Tout me dit que bal may enquèro,
« Aoulot d'un crime... un boulet de canou ! »
Se tayzo et disparey, — et de brabòs brounzisson,
Et lous nòbies hurous.., se regayton... rougisson..,
Et bènen bergounjous tout dus...

Mais lou darrè lugret estelejo lassus...
Oh ! paouzi moun pincèl, aci, per prene haleno ;
Abioy de coulous pel la peno...
Per aquel bounhur nou n'èy plus !

Lou lendouma mati, quan l'aoubo puntejàbo,
Dedins l'oustalet blan rés nou se boulegàbo ;
Pourtan dins Estanquet tres maynes apilats
Attendion lou rebèl des jouynes maridats.
Marcèl abiò tout dit francomen ; mais talo èro
La crento del Diable alabets,
Que pel nòbie tramblon enquèro ;
Lous us an entendut, la nèy, de grans sisclets ;
Lous aoutres bis dansa d'oumbros sur las parets ;
Crezon Pascal mort, de manièro

Que personne n'a osé lui porter le *Tourrin* ; (1)
Mais au bout d'une petite heure, enfin,
Quand devant la maisonnette une musique sonne,
Quand ils entendent le vieux refrain
De l'aubade d'honneur qu'aux mariés quelqu'un donne ;
Quand la porte s'ouvre, que le couple paraît ;
Que la mariée, en rougissant, à toutes celles qu'elle voit,
Présente, d'une main amie,
Deux morceaux de sa jarretière ;
Clins d'œil et repentirs se croisent entre tous ;
Le bonheur de Pascal maintenant fait des jaloux...
Et les pauvres garçons dont l'âme est mal guérie
De leur premier amour,
En voyant Françonnette, là, rose épanouie,
Qui est si fraîche ! si jolie !
Disent : *Oh ! jamais plus nous ne croirons aux sorciers !*

LE RAMEAU D'OR DE LA VILLE DE TOULOUSE.

A MADEMOISELLE GASQ. (2)

Je le tiens donc ce *rameau*,
Grand rêve de ma vie ! oh ! que mon âme est fière !
Je le tiens d'une ville ; et de Toulouse encore !
De Toulouse, où la gloire, en descendant du ciel,
Planta son laurier le plus beau !...

O ville savante, merci,
Pour notre vieille langue et pour ma poésie !

(1) Soupe à l'oignon, fortement épicée, que les convives apportent à l'époux vers une heure assez avancée de la nuit, sans craindre de blesser la pudeur de l'épouse ou de profaner la chambre nuptiale, par une certaine gaîté licencieuse.

(2) Mlle Gasq, avait reçu, avec son père, avocat et membre du Conseil

Que digun n'a gaouzat li pourta lou tourrin ; [1]
Mais al cat d'un houreto, anfin,
Quan daban l'oustalet uno muzico sono,
Quan entendon lou bièl refrin
De l'aoubado d'aounou qu'as nôbies quaouqu'un dono,
Quan la porto s'oubris, que lou couple parey ;
Qué la nôbio, en rougin, à toutos las que bey,
Prezento, d'uno mà d'amigo,
Dus brigals de sa cambaligo,
Clins d'èl et repentis se croutson ches pastous ;
Lou bounhur de Pascal aro fay d'embejous...
Et lous paoures gouyats doun l'âmo és mal garido
De las prumèros amitiès,
En beyren Françouneto, aqui, rôzo espelido,
Qu'és tan fresqueto !. tan poulido !
Dizon : *Oh ! jamay plus nou creyren as sourciès !*

LOU RAMÈL D'OR DE LA BILO DE TOULOUZO.

A DOUMAYZÈLO GASQ.[2]

Lou teni doun aquèl *ramèl*,
Gran rèbe de ma bito ! Oh ! que moun amo és fièro !
Lou teni d'uno bilo ; et de Toulouzo enquèro !
De Toulouzo, oùn la glòrio, en debalan del cièl,
Plantèt soun laourè lou pu bèl !...

O bilo sabento, mercio ;
Per nostro bièillo lengo et per ma poèzio !

municipal de Toulouse, l'honorable mission de remettre à Jasmin le *Rameau d'or* qui lui fut voté au Capitole après la lecture de *Françonnette*. Mais cette remise qui devait être faite avec une certaine solennité littéraire, eut lieu à huis clos à cause de la mère de Jasmin qui se trouvait dangereusement malade, et qui mourut 15 jours après.

Ton joli *rameau d'or* les grandit toutes deux.
Et vous qui me l'offrez, gracieuse messagère,
Vous, dont la belle voix fascine nos cœurs;
Vous, qui, si vous vouliez du laurier, sur la terre,
En fredonnant seulement,
Nulle part n'en laisseriez un brin;
Dites tout mon bonheur à la ville première!
Ou, si ce n'est enfin qu'un rêve, par pitié,
Ne me réveillez pas encore,
Jamais je n'ai si bien rêvé!

— Fasciné par le laurier que Toulouse m'envoie,
Ainsi d'avance, hier, je disais;
Et dorant ma maison de joie,
Avec plaisir je vous attendais:
Je vous attendais, sans penser, demoiselle,
Que devant le bonheur que nous brûlons de toucher,
Nous devrions de peur nous accroupir;
Car le plaisir qui vient, avec ses ailes couvre
La peine qui le suit pour mieux nous frapper...
— La peine, venue derrière vous en cachette,
Pour obscurcir mon jour si beau,
Je la croyais loin encore... et je la trouve voisine
Aussitôt que m'arrive le rameau.
— Hélas! je n'avais jamais poussé ma pensée
Au-devant du coup dont mon âme est frappée...
Un fils ne peut croire jamais,
D'avance, au tombeau de sa mère...
Mais, vient un jour noir... il faut y croire de suite;
Aussi, je vais prier Dieu, Dieu qui jamais ne m'a quitté,
Même quand j'étais volage...
Et Dieu ne voudra pas qu'au soir de ma vie
Ce *rameau d'honneur*, qui à la gloire m'invite,
Soit teint de deuil... et de mon plus grand deuil!

Toun poulit *ramèl d'or* las grandis toutos diòs.
Et bous que lou pourtas, beziâdo messatgèro,
Bous, doun la grando bouès enluzis nostres còs,
Bous, que, se n'en bouillas de laourè, sur la tèrro,
En cansounejan soulomen,
En lot n'en quitayas un bren ;
Digas moun gran bounhur à la bilo prumèro !
Ou, s'acòs n'és anfin qu'un rèbe, per piètat,
Nou me rebèilles pas enquèro,
Jamay n'èy tan bièn saounejat !...

— Enluzit pel laourè que Toulouzo m'enbôyo,
Atal d'abanço, yèr, dizioy ;
Et daouran moun oustal de jôyo,
Dambé plazé bous attendioy :
Bous attendioy, sans pensa, doumayzèlo,
Que daban lou bounhur que burlan de touca,
Diouyan de poou nous arruca ;
Car lou plazé que bèn, dans sas alos capèlo
La peno que lou siè per millou nous truca...
— La peno, darré bous, bengudo, à la sourdino
Per encrumi moun jour tan bèl,
La crezioy lèn enquèro... et la trôbi bezino
Talèou qu'arribo lou ramèl.
Hélas ! n'abioy jamay emmenat ma pensâdo
A l'endaban del mal doun moun amo és trucâdo...
Un fil nou pot creyre jamay,
D'abanço, al toumbèl de sa may...
Mais, un negre jour bèn... y cal creyre de suito ;
Tabè, baou prega Diou, Diou que jamay me quitto,
Mêmo quan èri faribol...
Et Diou nou boudra pas qu'al sero de ma bito
Aquel *ramèl d'aounou*, qu'à la glòrio m'enbito,
Siôsque tintat de dol... et de moun pu gran dol !

A LA BILO DE PAOU,

Que m'apelèt per gagna uno colôno pel dot de soun Poèto.

Y'a lounten, mais toutjour, toutjour m'en soubendrèy :
Dins uno grando bilo un gran councèr soumâbo ;
Et la foulo, mûdo, esperâbo
Lou prumè cantayre dèl Rèy ;
Et *Labigno* parey — O poulido surprezo !
Bestit en mountagnol, a la câpo biarnezo,
Amay lou burret negrillous ;
Et d'uno bouès fresco, tindanto,
Lou baqui, l'èl en fèt, que canto :
Là haou sul la mountagno un pastou malhuraus !
— Et talèou tout aquelos âmos
S'estaquèron as pots del gran cantayre en dol ;
Et dins lou mounde apèy, Puple, Moussus et Damos
Dizion lou refrin mountagnol.
Et lou refrin abiò dus cots cinquanto annados ;
Et sur milo cansous francezos, requincados,
Qu'encrumisquèt à tout jamay,
La *Biarnezo* pertout encantado, redito,
Tournèt prene sa grando bito
Per cinquanto annados de may !...
Mais tabè quin poulit lengatge !
Coumo tindo beziadomen !
Coumo aquelo cansou pintro lou sentimen
D'un puple que crezion saoubatge,
Et qu'aütan que l'Amou parlo amourouzomen.
— De flous ! de laourè ! d'immortèlos !
Pel poèto biarnés ! cadun, aci, l'in diou ;
Gran, a cantat lou puple, et soun noum toutjour biou ;

Et sas cansous toutjour nouhèlos
Nou s'en bân pas coumo tan de cansous,
Goutos d'aygo, se pèrdre al gran riou droumillous...
Nâni, formon dins l'ayre uno fresco rouzado
Que goutejo toutjour et jamay s'estaris ;
Et lou tendre pastou, dins soun âmo alucado,
Las haleno et s'en rafresquis !

Pastous, poètos, muzicayres,
D'un triple et gran councèr fasquen brounzi lous ayres !
Qu'aquès rocs tan pungens tramblôlen estounats.
Et bous aou de lassus, francimans goubernayres,
Daycha-nous festeja nostre poèto en pats.
Sa lengo és nostro may... — Pastous et pastourèlos,
De flous ! de laourè ! d'immortèlos !
Pel poèto biarnés, coumo se n'en plebiò ;
Que cadun, en cantan, li trèsse uno courouno,
Bezès que ma Muzo gascouno
A caminat tres jours per li pourta la siò !...
— Et ma tâco és rampliđo ; et de parti souy prèste ;
Mais aban de bous dire adiou,
Crezès que m'en baou fièr d'ab'estat lou *Gran-Prèste*
Sul l'aouta mountagnol oùn Despourrins és Diou !...

NAPO DE PRINCE ET COUTÈL DE CANÈL. (*)

AS MOUSSUS DE PAOU,

Que begnon de m'offri de Serbietos de Rèy.

Per me paga de moun pelerinatge
Brâbes amits, que d'aounous m'abès fèy :

(*) Coutèau commun, en corne, de 10 centimes.

Me recebès en prince à moun passatge,
Et m'enbouyas de serbietos de rèy.
Paoure poèto, oh! n'en souy sans paraoulo;
Per jou, Moussus, aquel linge és trop bèl;
Coumo poudé fa carra sur ma taoulo
Napo de prince et *coutèl de canèl?*

Gn'a qu'un sourciè que, dins uno fabrico,
Dambé de fièls, posque tressa de flous;
Quin bèl serbice! acòs uno relico!
Fay tan de brut que me fay d'embejous.
Mais, coumo jou, digun n'és sans paraoulo;
Et may d'un fat me dit en clignan l'èl:
« Gayre on nou pot fa carra sul la taoulo
« Napo de prince et *coutèl de canèl?* »

Èbè! pourtan zou farèy, et tout aro;
S'en fay bé may dins lou mounde trop bièl,
Car tout y juro et res plus nou n'y carro;
L'hôme a gastat la bèlo òbro del cièl;
L'or s'y marido à la faousso mounedo,
Et càdo jour bèzèn à càdo pas:
Un cò de fango et lebito de sedo;
Uno âmo nòblo et bèsto d'estoupas.

Brâbes amits, douma, jour de ma fèsto,
Pòdi-bé doun serbi bostre prezen;
Y pourtarèy, et ma Muzo s'aprèsto,
Bostro santat dan mous amits d'Agen;
Et de boun cò, boun bailli ma paraoulo,
Se quaouque fat en passan cligno l'èl,
Li moustraren soun portrèt sur ma taoulo:
Napo de prince et *coutèl de canèl!*

A UN CURÈ DE MARMANDO,

Qu'aprèt ma Serado pes Paoures, bouillo me fà fa magre.

Quan nostre abbè nous dit de sa tribuno :
« Grans pecadous, descarga-bous del mal!
« Pagas lou cièl! En careme qui jûno,
« Fay perdouna pecat de carnabal ; »
Nou jèto pas sas pèyros dins ma canso,
Car sâbon touts, lous curès d'apraciou,
Qu'en fèt de jûne, èy tan pagat d'abanço,
Que lou Boun Diou
Me diou!

Tapla souben passi dins ma crambeto
Dambé diòs nouts et moun brigal de pa;
Mais, s'èy talen d'uno fino cousteto,
Quin jour que siosque, oh! la gaouzi croumpa;
Que Mounsegnou lance soun ordonnanço,
Pôdi fa gras l'hibèr amay l'estiou;
Prâmo, qu'en jûne, èy tan pagat d'abanço,
Que lou Boun Diou
Me diou!

Es bray pourtan que se debat ma treillo
Bostre dinna, Curè, m'èro pourtat,
Senti, malgrè mous bint ans de bezeillo,
Qu'aban Nadal me sayoy resquitat.
Mais y'a-bé prou de resquitats en Franço;
Soul, aymi may dire lounten praciou :
En fèt de jûne, èy tan pagat d'abanço,
Que lou Boun Diou
Me diou!

MA SOURCIÈRO ET MOUN FILLOL.

A Moussu & Madamo LOINTIER, professeurs del Pianò.

Ey bis anèy,
Dins un barèy,
Bouno sourcièro
Que m'és tan chèro;
Et jou ll'èy dit,
Escalourit:
« Per moun fillol, bòli d'esprit! »
— « De l'esprit n'èy plus là racino;
Mais que n'en prengue à sa mayrino;
Et toun fillol,
Dan *coumayreto*,
Millou que d'un cot de baguèto,
D'esprit aoura,
Enluzira...
Et coumo un ange parlara! »

— « Mais n'és pas prou
Per moun pitchou:
Bouno sourcièro,
Boudroy enquèro
Que se l'*Estat*
Lou fay souldat,
Gâgne la crouts dins un coumbat! »
— « Gagna la crouts? acòs pot èstre:
Que l'ouncle li sèrbe de mèstre;
Et lou nebout,
Dins la batailllo,
Mesprezan canous et mitraillo;
Et lou nebout,
Gagnan la crout,
Coumo un demoun cruchira tout! »

— « Mais n'és pas prou
Per moun pitchou :
Bouno sourcièro,
Boudroy enquèro
Que soun canta,
Soun muzica,
Posquen un jour ensourcilla! »
— « Eh! pay et may, touto l'annâdo,
Sônon de l'orgo à la boulâdo...
Et toun fillol,
Sul la pourtico,
Sara trandoulat en muzico...
Et toun fillol,
Rè, *mi*, *fa*, *sol*,
Cantara coumo un roussignol! »

— « Mais n'es pas prou
Per moun pitchou :
Bouno sourcièro,
Boudroy enquèro
Que sus pastous
Et las amous
Fâsque poèmos et cansous! »
— « Cat de poèto et cò boulatge,
És prou de tu per que lous atge;
Et toun fillol,
L'âmo laougèro,
N'aoura jamay la bito amèro;
Et toun fillol,
Gran faribol,
Sara poèto !.... et parpaillol! »

LE POÈTE AU CŒUR PUR.

Encore Agen en deuil ! encore notre ville
Au grand cimetière se groupe !
Encore dans la tombe un autre homme de bien !
Notre poète est mort ; tous pleurent, moi aussi ;
Car moi aussi, chaque journée,
Je buvais deux gouttes de la rosée
Que le poète candide et le sage aimant
De son âme forte, éclairée,
Laissait tomber sur ses amis nombreux.
Un vieux écrit toujours répète :
« L'envie entre souvent dans le cœur du poète ;
Oh ! mais lui, poète de Dieu,
Toujours a fait mentir l'écrit !
A la flamme de ce qui est beau son âme s'allumait
Comme l'air à la flamme du soleil ;
Et pour la gloire, il s'occupait
Toujours des autres, jamais de lui.
Seulement, Muse modeste,
Quand de la poésie arrivait la fête,
Il paraissait au milieu de nous ;
Il portait sa branche fleurie ;
De nos fleurs toujours c'était la plus jolie,
Jamais il ne s'en apercevait.
Oh ! noble ami ! aujourd'hui tu laisses ta place vide ;
Et nous ne t'y verrons plus ;
Adieu ! pour consoler notre âme endolorie,
Nous pensons que près de Dieu tu en as une autre là-haut.
Et sans doute tu t'y assieds maintenant ;
Car ton cœur pur ressemblait à cette fameuse fontaine,
Que l'on nous peint au loin avec une eau si claire,
Et pleine partout de diamants au fond !

LOU POÈTO AL CO PUR.(*)

Enquèro Agen en dol! enquèro nostro bilo
Al gran cementèri s'apilo!
Enquèro dins lou clot un aoutre hôme de bé!
Nostre poèto és mort; touts plouron, jou tabé;
Car jou tabé, cado journàdo,
Bebioy dus glouts de la rouzàdo
Que lou poèto cande et lou sage amistous
De soun àmo forto, esclayràdo,
Daychàbo gouteja sur sous amits noumbrous.
— Un bièl escriou toutjour repèto :
« L'embejo intro souben dins lou cò del poèto ; »
Oh! mais el, poèto de Diou,
Toutjour a fèy menti l'escriou!
Al flan de çò qu'és bèl soun âmo s'alucàbo
Coumo l'ayre al flan del sourel;
Et pel la glòrio, s'occupàbo
Toutjour des aoutres, jamay d'el.
Soulomen, sa Muzo modèsto,
Quan de la poèzio arribàbo la fèsto,
Al mièy de nous aou paressiò;
Pourtàbo sa brenco flourido;
De nòstros flous toutjour èro la pu poulido,
Jamay nou s'en apercebiò...
— O noble amit! anèy, dayches ta plaço bido,
Et nou t'y beyren jamay plus,
Adiou! per counsoula nostro âmo endoulourido,
Pensan que prèt de Diou n'as uno aoutro lassus.
Et sans douto t'y sètes aro;
Car toun cò pur semblàbo à la famuzo foun,
Que nous pintron al lèn damb'uno aygo tan claro,
Et claoufido pertout de diamans al foun!

(*) Cette pièce fut lue le 24 août 1841 sur la tombe de M. W. *Duvigneau*, poète distingué, et l'un des amis les plus chaleureux de la muse gasconne.

LATOUR - D'AUVERGNE,

PREMIER GRENADIER DE FRANCE. (*)

I

Quand *l'hommè des grands jours* bouleversait la terre
Avec ses gros canons qui sans cesse grondaient ;
Et que nos aînés avec lui faisaient la guerre,
Nous autres nous parlions d'eux ; et, enfants encore,
Nous grandissions au bruit des *grands coups* qu'ils faisaient ;
Si quelque vieux soldat, pour gagner son étape,
Passait dans notre quartier,
Nous ôtions le chapeau à son air guerrier ;
Et il nous semblait alors, qu'un soldat avec sa capote,
Était plus qu'un Préfet, qu'un Évêque, qu'un Pape,
Surtout quand il était grenadier !
Oh ! les grenadiers, nous les aimions !
Nous voulions tous l'être, nous en brûlions !
Depuis que le plus vieux de nos vétérans
Nous avait raconté la vie
De ce grenadier, qui d'abord
Devint grand parmi les plus grands.
Sur tant d'histoires proclamées
En l'honneur de nos armées,
Celle-là l'emportait ;
Nous la savions par cœur et nous la demandions encore ;
Et le vétéran que nous écoutions,
Ainsi nous la disait aussitôt :

II

— « Latour-d'Auvergne, aimante jeunesse,
Descendait de la noblesse,

(*) Cette pièce fut composée à l'occasion de l'érection de la Statue de *Latour-d'Auvergne*, à Morlaix, en Juillet 1841. —

LATOUR - D'AOUBÈRGNE,

PRUMÈ GRENADIÈ DE FRANÇO.

I

Quan *l'hôme des grans jours* batsacâbo la tèrro
Dambé sous gros canous qu'à-tengut brounzission;
Et que nostres aynats damb'él fazion la guèrro,
Nous-aou parlâben d'és; et maynatges enquèro,
Begnan hômes al brut des grans cots que fazion.
Se quaouque bièl souldat, per gagna soun etâpo,
Passâbo dins nostre quartiè,
Tiraben lou capèl à soun ayre guerriè;
Et nous semblâbo alors, qu'un souldat dans sa câpo,
Èro may qu'un Prefèt, qu'un Abesque, qu'un Pâpo,
Surtout quan èro grenadiè!
Oh! lous grenadiès, lous aymâben!
Bouillan l'èstre touts, n'en flambâben,
Dumpèy que lou pu bièl de nostres beterans (*)
Nous abiò racountat la bito
D'aquel grenadiè, que de suito
Benguèt gran entre lous pu grans.
— Sur tan d'histouères encantâdos
A l'aounou de nostros armâdos,
Aquelo faziò lou rampèou;
De precò la sabian amay la demandâben;
Et lou beteran qu'escoutâben,
Atal nous la diziò talèou:

II

— « Latour-d'Aoubergne, amistouzo jouynesso,
Debalâbo de la noublesso,

(*) Jean *Billou*, vieux grenadier de la colonne de Latour-d'Auvergne, habitait Dangosse, près d'Agen. Il est mort âgé de 82 ans.

On dit même des Rois ; eh bien! il fut soldat;
Et fameux, car pétri de force et de bonté,
Il était agneau dans sa tante et lion au combat.
La mitraille était sa musique ;
Lui, après, d'un drapeau ne faisait pas sa relique ;
Sa relique, l'honneur de son pays le fut;
Et quand vint la République,
Comme un Bayard il la servit.
Ah! si la Garonne parlait,
Elle dirait qu'aux rocs où elle naît, le sang espagnol
Se mêla un jour avec elle à gros bouillons ;
Car le brave était là qui les taillait en pièces
Avec ses mille grenadiers;
Quand la charge sonnait, et qu'il allait se battre,
Pauvrets, qu'il était beau! il grandissait de deux pieds!
Il en valait douze, vingt-quatre,
Quarante-huit, cent, deux cents; quand la charge battait,
Qui sait, qui sait ce qu'il valait?
L'ennemi seul pouvait le dire.

A son nom, à ses coups, il ne trouvait rien de pire ;
Dans sa peur il le nomma l'*Échappé de l'Enfer*.
Je le crois bien, pour lui tant valait Lucifer ;
Il était partout, il frappait toujours;
Il l'étourdissait, il le détraquait,
Il ne le laissait pas prendre haleine ;
Et si dans quelque ville il allait s'enfermer,
Malgré que le *Breton* n'eût
Qu'un seul et vieux canon, il fallait qu'il se rendît;...
Autrement, avec ses boulets,
Il trouait vite les murailles,
Il nous entraînait aux redoutes;
Dans un tour de main il les enlevait toutes,
Après, comme qui fait un saut,

Dizon mêmo des Rèys ; èbé ! fusquèt souldat ;
Et famus, car prestit de forço et de bountat,
Èro agnèl dins la tendo et lioun al coumbat.
La mitraillo èro sa muzico ;
El, apèy, d'un drapèou faziò pas sa relico,
Sa relico, l'aounou del pays la fusquèt ;
Et quan benguèt la Republico,
Coumo un Bayard la serbisquèt.
Oh ! se la Garôno parlâbo,
Diyò qu'as rocs oun nay lou san des Espagnols
Un jour s'abarrejèt damb'elo à gros pichols ;
Car lou brâbe èro aqui que te lous brigaillâbo
Dambé sous milo grenadiès ;
Quan la cargo sounâbo, et qu'anâbo se battre,
Ah ! paourots, qu'èro bèl ! grandissiò de dus piès !
N'en bailló doutse, binte-quatre,
Crante-houèy, cen, dus cens ; quan la cargo battiò,
Qui sat, qui sat çò que bailló ?
L'ennemit soul poudiò zou dire.

A soun noun, à sous truts, troubâbo res de pire ;
Dins sa poou lou noumèt l'*Escapat de l'Infèr*.
Zou crezi-bé, countr'el tan bailló Lucifèr ;
Èro per tout, toutjour trucâbo,
L'estourdissiò, lou destracâbo,
Lou daychâbo pas halena ;
Et se dins quaouquo bilo anâbo s'embarra,
Malgré que lou *Bretoun* n'aguèsse
Qu'un tros de bièl canou, cailló que se randèsse ;...
Aoutromen, dambé sous boulets,
Traoucâbo biste las parets,
Nous entraynâbo à las redoutos ;
Dins un birat de mà las enlebâbo toutos,
Apèy coumo qui fay un saou,

Assisté un peu de nous,
Il vous prenait la ville d'assaut.
— Mais après, obscurcissant les grands de tous les âges,
Il ne voyait plus d'ennemis; et plus d'une fois, la nuit,
Il y en a qui l'ont vu panser les plaies qu'il avait faites !
Et n'allez pas croire, mes enfants,
Qu'il enviât un manteau de prince à grand soleil,
Ni des croix, ni des titres, non !
Des grenadiers il voulut demeurer capitaine;
Et quand mille faveurs venaient pleuvoir sur lui,
Il refusait l'or et les grades ;
Et disait tout bas : « Camarades,
« Passez devant pour les honneurs,
« Moi, je ne passe devant qu'en face des canons ! »

Cependant le malheur lutta avec son courage :
Cet homme si fort, que le plomb courroucé
N'avait jamais pu atteindre devant l'ennemi,
Un jour, désarmé, en voyage,
Tomba prisonnier de l'Anglais ;
Là, pendant quinze ou vingt mois,
Il fit je ne sais comment un livre utile,
Car sur cela aussi l'on nous dit qu'il était habile ;
Il savait sur le bout du doigt sept langues, peut-être plus...
Enfin il revint en France. Et, plus fier que jamais
De reprendre son uniforme,
L'épée, et s'il le fallait, le sabre et le fusil,
Il allait courir vite au milieu du péril.
On le *planta* à la réforme.
Il souffrit; mais personne ne l'entendit murmurer;
Il était pauvre pourtant, et sur sa renommée,
Quand tout Paris accourait pour le voir passer,
Le grand homme chez lui épargnait le pain...
Sa paie chez les pauvres s'en était toute allée ;

Assistat un bri de nous-aou,
Bous pregnò la bilo d'assaou !
— Mais apèy, encrumin lous grans de touts lous atges,
Beziò plus d'ennemits ; et may d'un cot, la nèy,
Gn'a que l'an bis pensa las plagos qu'abiò fèy !
Et n'angues pas creyre, maynatges,
Qu'embejèsso un mantèl de prince à gran sourel,
Ni de crouts, ni de titres, nàni !
Des grenadiès boulguèt damourà capitàni ;
Et quan milo fabous begnon pleoure sur el,
Reffuzàbo l'or et lous grados ;
Et diziò tout bas : « Camarados,
« Passas daban pel las aounous,
« Jou nou passi daban qu'en faço des canous ! »
Cependen lou malhur lutèt dan soun couratge :
Aquel hôme tan fort, que lou ploun amalit
N'abiò jamay pouscut atenge à l'ennemit,
Un jour, dezarmat, en bouyatge,
Toumbèt prizounè de l'Anglés ;
Aqui, penden quinze ou bint mes,
Estrefasquèt un libre utile,
Car sur acòs tabé nous dizon qu'èro habile ?
Sabiò sul bout del dit sèt lengos, belèou may...
— Anfin tournèt en Franço. Et, pu fièr que jamay
De reprene soun uniformo,
L'espazo, et se caillò, lou sabre et lou fuzil,
Anàbo courre biste al mitan del peril.
Lou plantèren à la reformo.
Souffrisquèt ; mais digun nou l'entendèt poulsa ;
Èro paoure pourtan, et sur sa renoumado,
Quan tout Paris couriò per lou beyre passa,
L'hôme tan gran, ches el espragnàbo lou pa...
Sa pàgo ches paourets s'èro touto en anado ;

Des princes, qui étaient ses cousins,
Lui offrirent bien des métairies à Paris;
Lui, noble et fier, n'en voulut aucune;
Il ne prenait rien de personne, et donnait son bien.

Un jour, chez un savant qui était pauvre aussi,
Il entre en fredonnant un air de cantine;
Mais qu'a-t-il vu? Un conscrit a le sac sur le dos...
Le savant pleure; il a tout compris;
Il s'approche vîte : « — Ami, ne crains rien!
« Pour ton pays tu peux écrire;
« Ton fils demeurera; tu en as trop besoin pour vivre;
« Je vais parler pour lui!... » Il l'embrasse et il sortit;...
Et chez son père le fils resta.
Mais le vieux grenadier ne paraissait plus; où était-il?...
Pauvrets, qui le croirait... Il parlait pour le conscrit
A la mitraille! à l'ennemi!
Il était parti pour lui; simple soldat encore!...
Tenez, quand je vous parle de cela,
J'ai toujours quelque chose qui me serre le cœur. »
— En effet, ici, l'invalide
Se taisait, l'âme attendrie;
Puis il disait : « — Alors il quadrupla son renom;
Les gazettes, l'armée proclamèrent son nom;
Son image, partout, se vendait par centaines;
L'*Empereur*, qui alors, tout près du trône français,
N'était que le *premier des trois*,
Lui écrivit de sa main deux grandes pages pleines
De compliments qui lui disaient
Qu'il était nommé de ceux qui nous faisaient les lois;
Lui répondit : « Guère je ne m'entends
« A faire des lois, mais je les défends! »
— Alors l'*homme* qui plus tard devait monter si haut,
Le nomma *le premier grenadier de l'armée.*

De princes, qu'èron sous couzis,
Li prezentèron-bé de bordos à Paris ;
El, noble et fièr, n'en boulguèt nâdo ;
Pregnò res de digun, et baillâbo soun bé.

Un jour, ches un saben qu'èro paoure tabé,
Intrèt en fredounan un ayre de cantino ;
Mais qu'a bis? Un couscrit a lou sac sul l'esquino...
Lou saben plouro ;... a tout coumpres ;
S'approcho bistomen : — « Amit, nous cregnes res!
« Per toun païs pôdes escrioure ;
« Toun fil damourara; n'as trop bezoun per bioure;
« M'enbaou parla per el!... » L'embrasso et sourtisquèt ;..
Et che soun pay lou fil restèt.
Mais lou bièl grenadiè paressiò plus ; oùn èro ?...
Paourots, qui zou creyò... Parâbo pel couscrit
A la mitraillo ! à l'ennemit!
Èro partit per el; simple souldat enquèro !...
Tenè, quan bous parli d'acò,
Ėy toutjour quaoucoumet que me sanglo lou cò. »
— En effèt, aci, l'inbalido
Se taysâbo, l'âmo attendrido ;
Apèy diziò : « — Pel lors quatriplèt soun renoum ;
Las gazètos, l'armado encantèron soun noum ;
Soun image, pertout, se bendiò per centenos ;
L'*Amperur*, qu'alabets, ras del trône francés,
N'èro que lou *prumè des tres*,
Ll'escribèt de sa mà diòs grandos pajos plenos
De coumplimens que li dizion
Qu'èro noumat d'aqués que de louès nous fazion ;
El respoundèt : « Gayre m'entendi
« A fa de louès, mais las defendi! »
— Alors l'*hôme* qu'apèy dibiò mounta tan haou,
Lou noumèt *lou prumè grenadiè de l'armado.*

Lui, dit encore : « Non plus !
« Ils en sont tous *des premiers !* tous portent ce grade ! »
L'Empereur resta muet devant tant de grandeur,
Et lui envoya enfin un beau *sabre d'honneur ;*
Il le prit, et s'en fut dans la triple campagne,
Le teindre, le reteindre de sang en *Allemagne !*
Il se moquait de la mort, au point que tous croyaient
Que les balles de plomb s'aplatissaient sur lui...
Ils se trompaient pourtant, car un jour de bataille,
Le brave tomba mort au milieu de la mitraille...

L'armée porta le deuil ; dans son fier régiment,
Les grenadiers depuis, au premier rang,
Laissent toujours sa place vide ;
Quand on fait l'appel, le plus vieux crie :
« *Mort pour la France en face du canon !* »
Et il montre son cœur comme un drapeau d'honneur ! »

III

Et le vieux vétéran, ployé sur sa béquille,
Toujours à ces mots laissait tomber une larme,
Et nous autres aussi ; quand il nous avait quittés,
Nous nous en allions plus fiers, chacun dans sa famille,
En grandissant rêver batailles et soldats...
Mais nous n'y atteignîmes pas ! Dans moins de cinq années,
Notre grand'Empereur, nos grandes armées,
Tout cela s'anéantit, hormis son souvenir ;
Quand tout devient petit, lui seul semble grandir ;
C'est que pour lui le peuple a toute sa mémoire ;
C'est que, malgré tant de livres soudoyés,
De l'*Empereur,* de ses soldats,
Le peuple hardiment *désobscurcit* l'histoire ;
Et seul il en fait luire les mille soleils ;
Car le peuple est ici jusqu'au dernier des siècles

El diguèt enquèro : « Tapaou !
« N'en soun touts *de prumès !* touts porton aquel grado ! »
L'*Amperur* restèt mut daban tan de grandou ,
Et ll'enbouyèt anfin un bèl *sabre d'aounou ;*
Lou pren , et s'en anguèt , dins la triplo campagno ,
Lou tinta , retinta de san en *Alemagno !*
De la mort se moucâbo , al pun que touts crezion
Que las balos de ploun sur el s'aplattission...
Se troumpâbon pourtan, car un jour de bataillo
Lou brâbe toumbèt mort al mièy de la mitraillo...

— L'armado pourtèt dol ; dins soun fièr regimen,
Lous grenadiès dunpèy , al prumè ren ,
Daychon toutjour sa plaço bido ;
Quan fan l'appèl , lou pu bièl crido :
« *Mort pel la Franço en faço del canou !* »
Et fay beyre soun cò coumo un drapèou d'aounou ! »

III

Et lou bièl beteran , fiblat sur sa bequillo,
Toutjour an aques mots toumbâbo uno grumillo ,
Amay nous aou tabé ; quan nous abiò quitats ,
N'oun anâben pu fièrs , cadun dins sa familllo,
En grandin saouneja batailllos et souldats...
Mais gn'attrapèren pas !... Dins mens de cinq annâdos,
Nostre gran *Amperur,* nostros grandos armâdos ,
Acòs s'abalisquèt , hormi soun soubeni ;
Quan tout bèn pitchounet , el soul semblo grandi ;
Ce que , per el , lou puple a touto sa memouèro ;
Ce que , malgrè tan de libres pagats ,
De l'*Amperur,* de sous souldats ,
Lou puple hardidomen dezencrumis l'histouèro ;
Et soul n'en fay luzi lous milo soureillets ;
Car lou puple és aci , pel la bito-bitanto ,

Le grand poème que Dieu vante ;
Et qui fait retentir, quand pour la gloire il chante,
Trente millions de voix, trompettes et couplets !

LE LIVRE VOLÉ.

A MADEMOISELLE JEANNE NARBONNE.

Assise au bord du ruisseau, sous des noisetiers,
Demoiselle, là, de si bonne heure, que faites-vous?
Sans doute, qu'aux rayons du soleil qui se lève,
Vous regardez descendre plaintive à vos pieds,
L'onde qui plus haut mugit et nous lance son écume,
Quand elle franchit, aux yeux des meuniers,
Le pas volant de la *Salève.*
Ou peut-être qu'aujourd'hui vous rêvez
Une petite heure de poésie ;
Et, comme tant d'autres, vous trouvez
Dans cette douce magie
Le baume qui guérit les peines d'ici-bas.
Peut-être même, Demoiselle,
Vous étudiez quelque peu, comme vous le faisiez naguère,
Les infortunes de *Françonnette*,
Pour m'enchanter le soir en me les récitant.
Oh ! s'il était vrai, pour rien de notre plaine
Je n'échangerais tantôt ce plaisir de Dieu ! !
Mais, au nom de mes vers, plus vive qu'*argent-vif*,
Pourquoi mettre à morceaux ce bouquet de noisettes,
Et d'un air irrité les jeter dans le ruisseau ?
Quel souvenir poignant peut, sous ce feuillage,
Changer le miel en feu, sur votre doux visage?
Un malheur ! que dites-vous ? Mon livre ! On vous l'a pris ?

'Lon gran poèmo que Diou banto ;
Et que fay brounzina quan per la glòrio canto,
Trento millouns de bouès, troumpetos et couplets!

LOU LIBRE PANAT.

A DOUMAYZELO JANO NARBOUNO.

Setudo al bor del riou debat d'abelanès,
Doumayzeleto, aqui, tan d'houro, que fazès?
Sans douto qu'as reyouns del sourel que se lèbo,
Regaytas debalà doulento à bostres pès
L'aygo qu'en sus brounzis et nous bàbo à trabès
Quan saouto, as èls des moulinès,
Lou pas boulan de *la Salèbo;*
— Ou belèou qu'anèy saounejas
Uno houreto de poezio;
Et coumo tan d'aoutres troubas
Dins aquelo douço magio
Lou baoume que garis las penos d'aci bas.
— Belèou mêmo, Doumayzeleto,
Estudias un brinet, coumo fazias ouugan,
Lous pèssomens de *Françouneto*,
Per m'enluzi tantòs en me lous repetan.
Oh! s'acòs èro bray, per res de nostros plânos,
Nou cambiayoy tantòs aquel plazé de Diou!...
Mais al noum de mous bèrs, may bibo qu'argen biou,
Perque mètre à brigals aquel floc d'abelânos,
Et d'un ayre amalit las jeta dins lou riou?
Qual soubeni pungen pot, debat lou feillatge,
Cambia'lou mèl en fèt sur bostre dous bizatge?
Un malhur! que dizès? Moun libre! Bous l'an prés?

On n'a volé que mon livre ? Oh ! que vous êtes enfant !
Un livre ! le mien encore ! mais Jeanne, ce n'est rien ;
Sous votre acacia, sur votre joli siége
Tout-à-l'heure vous en trouverez un ;
Si l'on revient à le voler, je promets
Que demain vous en aurez deux. Je veux que personne
Ne me prive du plaisir que j'ai le soir, en famille,
Quand, au frais, entre des rosiers,
Vous faites résonner mes vers sous votre charmille ;
Comme un ange vous me les dites ;
Mes pensées alors me paraissent meilleures ;
Plus content, je m'en reviens chez moi,
J'essaie mes riches couronnes ;
Et je trouve qu'elles me vont mieux !...

Mais contre le voleur vous vous mutinez encore.
Vous aimez donc bien mon livre ? Oh ! comme cela m'est doux !
Oh ! qu'elle me plaît votre colère !
Oui, Jeanne, vous avez raison ; plaignez-vous, fâchez-vous !
En prison, cependant, si l'on met le voleur,
Moi, sans bruit, dans la nuit, pour qu'il n'y reste guère,
Avec mes doigts de fer je trouerai le vieux mur ;
Je le ferai évader, car je l'aime le voleur !

Que voulez-vous, je suis poète ; j'ai grande ressemblance
Avec la femme coquette et sage cependant,
Qu'un amoureux sans espérance
A voulu enlever la nuit de vive force.
Sur le coupable puni tout haut elle jette le blâme,
Et l'excuse tout bas après, sans le vouloir ;
Eh bien ! je fais comme elle, et je me dis aussi :
« Le malheureux, il faut qu'il m'aime bien.
« Il a commis un crime pour m'avoir ! »



N'an panat que moun libre ? oh ! coumo sès maynatge !
Un libre ! enquèro mèou ! mais Jano, acò n'és rés ;
Debat bostre acacia, sur hostre poulit sièti,
Tout-aro n'en troubarés un.
Se lou tornon pana, proumèti
Que douma n'aourés dus ; nou bòli que digun
Me pribe del plazé qu'èy lou sero, en famillo,
Quand al fres, entre de rouzès,
Fazès souna mous bèrs débat bostro charmillo ;
Coumo un ange me lous dizès ;
Mas pensados alors me parechon millounos ;
May counten, m'entorni che jou,
Assàji mas richos courounos,
Et tròbi que me ban millou !...

— Mais countro lou boulur bous mutinas enquèro ;
Aymas doun pla moun libre ? oh ! coumo acò m'és dous !
Oh ! que me play bostro coulèro !
Oui, Jano, abès razou ; plagnès-bous, fatchas-bous !
En prizou cependen se bòton lou panayre,
Jou, sans brut, dins la nèy, per que n'y reste gayre,
Dambé mous dits de fèr traouquarèy lou bièl mur ;
Lou farèy escapa, car l'aymi, lou boulur !

Que boulès, sèy poèto : èy grando ressemblenço
Dan la fenno coquèto et sajo cependen
Qu'un amourous sans esperenço
A boulgut enleba, la nèy, fourçadomen :
Sul coupable punit tout haou jèto lou blayme,
Et l'escuzo tout bas, apèy, sans zou boulé.
Eh bé ! jou faou coumo elo, et me dizi tabé :
« *Lou malhurous ! càl pla que m'ayme*,
« *A fey un crime per m'abé !* »



LA COUPE D'OR.

A LA VILLE D'AUCH, QUI ME L'A DONNÉE.

(10 Avril 1842.)

Autrefois, ville d'Auch, des poëtes troubadours
Chez toi aussi venaient, au milieu des Gascons,
Chanter la gloire, les amours,
Et lancer ton nom dans les airs
Avec des fleurs
Et des chansons.
Pendant qu'ils te fêtoyaient,
Tes dames, tes cavaliers applaudissaient ; ensuite
De blanches mains les couronnaient,
Et dans de coupes d'or ils buvaient comme un Roi...

Six cents ans ont passé depuis.

Petit-neveu de ceux-là, moi, d'une voix timide,
J'ai osé, dans un monde glacé,
Raviver la lumière d'une gloire éteinte;
Troubadour gascon, je te devais à bon droit
Ma première visite et mon premier couplet.
Mais d'ordinaire on grandit, on prend de bonnes manières
Avant de visiter sa Reine.
Or, mon petit nom grandit,
Et aussitôt devant toi ma muse parut.

Oh! que j'aimai ton ciel, ta belle cathédrale!
Que j'aimai à te voir, là, le front luisant,
Toi, des Gascons la capitale,
Sur la crête d'un roc assise hardiment,
Et dressant ton clocher aigu,
T'en aller tout près du ciel déchirer les nuages.

LA COUPO D'OR.

A LA BILO D'AOUCH, QUE ME L'A BAILLADO.

(10 Abrion 1842.)

Aoutres cots, bilo d'Aouch, de poètos troubayres
Che tu tabé begnon, al mitan des Gascous,
Canta la glôriô, las amous,
Et lança toun noum dins lous ayres
Dambé de flous
Et de cansous.
Entre-ten que te festejâbon,
Tas damos, tous moussus aplaudission ; apèy
De blancos mâs lous courounâbon,
Et dins de coupos d'or bebion coumo lou Rèy...

Siès cents ans an passat dunpèy.

Pitchou nebout d'aquès, jou, d'uno bouès timido,
Ey gaouzat, dins un mounde fret,
Rebiscoula la luts d'uno glôrio escantido ;
Et, troubadour gascou, te dibioy à boun dret
Ma prumèro bisito et moun prumè couplet.
Mais d'uzatge on grandis, on pren bouno deguèyno
Aban de bizita sa Rèyno.
Or, moun pitchou noum grandisquèt,
Et talèou daban tu ma muzo paresquèt.

Oh! qu'aymèri toun cièl, ta bèlo catédralo!
Qu'aymèri de te beyre, aqui, lou froun luzen,
Tu, des Gascous la capitalo,
Sur la tuco d'un roc setudo hardidomen,
Et quillan toun clouchè pungen,
T'en ana ras del cièl esquissa lous nuatges.

Oh ! que j'aimai surtout ces jolis visages
Dont les yeux de jais, du soleil si voisins,
Semblent lui avoir volé ses feux quand il s'obscurcit,
Ou briller autant que lui quand il étincelle.
J'aimai tout cela et je voulus te plaire ;
Mais, moi, pauvre chansonnier,
Au lieu de lyre d'or, je n'avais
Qu'un simple flageolet de bois.
Aussi bien, du flageolet je jouai.
Les premiers troubadours n'étaient pas tiens ; je l'étais ;
Ton âme tressaillit à mes refrains gascons,
Et tu me couvris d'honneurs.

Oh ! que ma muse fut fière !
Comme mes grands aînés, de Toulouse à Bordeaux
J'avais déjà trouvé fleurs, rameau, couronne ;
Mais dans la coupe d'or je ne buvais pas encore ;
Je devais grâce à toi, ma Reine, y boire bientôt...

J'y ai bu ! j'y ai bu ! la voilà qui rayonne ;
Hier, ta main me la présenta.
Quelle coupe, mon Dieu ! qu'elle luit ! qu'elle étincelle !
J'y bois la liqueur de feu !
Maintenant, aux vieux troubadours je ressemble tout à fait.
Ville d'Auch, ma Reine, merci !
Oh ! que je me dépêche de t'aimer !
Ta coupe me fascine, pardonne ma folie ;
Mais quand je la tiens dans la main,
Il me semble que j'ai un soleil ruisselant de poésie !
J'ai brisé mon gobelet ;
Cette coupe d'or sera toujours mon verre ;
Je ne la perds pas de vue quand je me trouve seul ;
Et devant mes amis, pour mieux la faire voir,
J'ai toujours soif !... j'ai toujours soif !...

Oh! qu'aymèri surtout aquês poulits bizatges
Doun lous èls de jayet, del sourel tan bezis,
Semblon ll'abé panat soun fèt quan s'encramis,
Ou li fa rampèou quan luzis!
Aymèri tout acòs et boulgèri te playre;
Mais jou, paoure cansounejayre,
Aoulot de lyro d'or, n'abioy
Qu'un simple flajoulet de boy,
Tapla del flajoulet sounèri.
Lous prumès troubadours n'èron pas teous, jou l'èri;
Toun âmo tramboulèt à mous refrins gascous,
Et me capelères d'aounous!

Oh! que ma muzo fusquèt fièro!
Coumo mous grans aynats, de Toulouzo à Bourdèou,
Abioy dejà troubat flous, couronnos, ramèou;
Mais dins la coupo d'or nou bebioy pas enquèro;
Dibioy, graços à tu, ma Rèyno, y beoure lèou...

Y'èy bebut! y'èy bebut! la baci que daourejo,
Yèr ta mà me la prezentèt.
Quino coupo, moun Diou! que luzis! que lambrejo!
Y bebi la licou de fèt!
Aro, as bièls troubadours ressembli tout à fèt,
Bilo d'Aouch, ma Rèyno, mercio!
Oh! que m'afâni de t'ayma;
Ta coupo m'enluzis; perdouno ma folio;
Mais quan la teni dins la mà,
Semblo qu'èy un sourel rajen de poèzio!
Ey brigaillat moun goubelet;
Aquelo coupo d'or toutjour sara moun beyre;
Nou la perpilli pas quan me trôbi soulet;
Et daban mous amits, per millou la fa beyre,
Ey toutjour set!... èy toutjour set!



A MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS.

(Avril 1842.)

Il y a quarante mois de cela, notre ville était en l'air :
Le fils aîné du Roi se trouvait au milieu des Gascons ;
Personne ne résista à son œil aimant,
A son esprit, à ses jolies manières;
Et vous, Madame, avec votre savoir plaire,
A prendre dans Agen les cœurs à pleines mains
Presque autant que lui vous vous dépêchiez
Et depuis, chaque jour que le ciel nous envoie,
Je me suis rappelé qu'à l'heure où le canon
Vous disait si bruyamment notre joie,
Le Prince oublia tout, un petit instant, pour moi :
Il salua ma maison et la muse indigène
Qui chanta Henri Quatre aux bords de la Baïse ;
Et il me mit au doigt, ensuite,
Une belle bague de Roi,
Qui jette des éclairs pendant la nuit. (1)
Ma muse en fut touchée,
Mais mon cœur d'homme bien plus encore :
Oh ! ce n'est pas tant mon *Trois de Mai*
Qu'il voulut mettre en honneur aux yeux de la contrée !
Non, Princesse, j'ai vu le fond de sa pensée :
Notre Prince a bon cœur, il cache le bien qu'il fait ;
Il savait *Mes souvenirs ;* il voulut à tout jamais
De mon âme guérir la plaie ;

(1) ..... Notre poète gascon a été surtout de la part du Prince l'objet des plus aimables et des plus flatteuses attentions ; en passant sur le Cours Saint-Antoine, le Duc voulut connaître la maison du poète..... Puis il le

A MADAMO LA DUCHÈSSO D'ORLÉANS.

(Abriou 1842.)

Y'a cranto mès d'acòs, nostro bilo èro en l'ayre :
Lou fil aynat del Rèy èro al mièy des Gascous ;
Digun nou rezistèt à soun el amistous,
A soun esprit, soun poulit ayre ;
Et bous, Madamo, et bous, dan bostre sabé playre,
A prene dins Agen lous còs à plenos mas
Presqu'aoutan qu'el bous y fazias.
Et dunpèy, càdo jour que lou Cièl nous enbôyo
Me souy ressoubengut qu'à l'houre oùn lou canou
Bous diziò tan fort nostro jôyo,
Lou Prince oublidèt tout un moumenet per jou :
Saludèt moun oustal et la muzo païzo
Que cantèt Hanry Quatre as bors de la Baïzo,
Et me boutèt al dit, apèy,
Une bèlo bâgo de Rèy,
Que jèto de liouses la nèy. (1)
— Ma muzo n'en fusquèt toucâdo,
Mais moun cò d'hôme enquèro may :
Oh ! n'és pas tan moun *Tres de May*
Que boulguèt mettre en glôrio as èls de ma countrado !
Nâni, Princèsso, èy bis al foun de sa pensado :
Nostre Prince a boun cò, sarro lou bé que fay ;
Sabiò *Mous Soubenis*, boulguèt à tout jamay
De moun amo gari la plâgo ;

fit appeler pour le complimenter lui-même, et offrit au Chantre du *Tres de May* une bague en brillants d'un très-haut prix.

(*Journal de Lot-et-Garonne*, du 29 Avril 1839.)

Et il me rendit, changé en riche et belle bague,
L'anneau que pour du pain avait vendu ma pauvre mère...
Je la porte chaque jour! — Voilà donc, ô jeune Reine,
Ce que le Prince a fait; moi je ne suis pas ingrat,
Aujourd'hui, par mon cœur entraîné,
J'ai osé à tous deux vous offrir *Françonnette;*
Mais vous me répondez à votre tour
Par une épingle d'or de la même famille
De cette bague qui brille tant...
Pardon, Princesse; vous savez bien
Que bijoux et riche toilette
Au poète ne conviennent guère.
Je la reçois pourtant; mais comme un doux trésor,
Je la mets dans ma *coupe*, au bout du *rameau d'or*;
Là, bien mieux que sur ma poitrine,
Je pourrai la contempler avec bonheur!
Jolie fleur, diamant, fine perle,
Je verrai trois fois votre portrait.

LE MANTEAU.

A MADAME VENÈS,

Qui après ma Soirée, chez elle, m'offrait encore son manteau
Pour me préserver de la Pluie.

De nouveau me couvrir de votre manteau
Parce qu'il grésille un petit brin!
Oh! belle Dame, non, non;
J'ai des vers à tresser, il faut que je me dépêche,
Et je me souviens de l'an passé.
Je venais de lire l'*Aveugle*, que vous aimez tant;
Mon âme avait parlé, j'étais ému, vous le vites;

Et me tournèt, cambiat en richo et bèlo bâgo,
L'anèl que per de pa bendèt ma paouro may...
La porti câdo jour ! — Baqui doun, ô Reyneto,
Ço que lou Prince a fèy ; jou nou sèy pas ingrat,
Anèy, per moun amo entraynat,
Ey gaouzat à tout dus bous offri *Françouneto* ;
Et bous me respoundès tabé
Damb'uno esplingo d'or de la même famillo
D'aquelo bâgo que tan brillo...
Perdou, Princèsso ; sabès bé
Que bijous et richo toilèto
Nou carron gayre sul poèto.
La recèbi pourtan ; mais coumo un dous trèzor ;
La bôti dins ma *coupo* al cat del *ramèl d'or ;*
Aqui, belcot millou qu'al mièy de ma poutrino,
Pouyrèy la regayta dàmb'un bounhur parfèt :
Poulido flou, diaman, pèrlo fino,
Beyrèy tres cots bostre portrèt !

LOU MANTÈL.

A MADAMO VENÈS,

Qu'aprèt ma Serado, ches elo, tournâbo m'offri soun mantèl
Per me para de la Plèjo.

Me tourna capela de bostre mantelet
Parce que grezillo un brinet !
Oh ! bèlo Damo, nàni, nâni ;
Èy de bèrs à tressa, prèsson, cal que m'affàni,
Et me soubeni d'ar'unan :
Begnoy de bous legi l'*Abuglo*, qu'aymas tan ;
Moun âmo abiò parlat, caoumâbi, zou besquères ;

Il grésillait tout comme aujourd'hui;
Votre joli manteau était là, il faisait nuit,
Bonnement vous me le présentâtes;
Moi, bonnement, je le pris;
Cependant en sortant, je disais bien doucement :
« O mon ange gardien, merci!
« Qui couvre tant de grâce et tant de poésie,
« Ne peut que me porter bonheur! »
— Mais ici tout n'est que mystère;
Tout ce qui nous flatte est trompeur;
Car à peine je m'en couvris
Que le ruisseau de mes vers se tarit *coup sec*.
Ma mère me disais bien, quand j'étais petit :
« Jacques, n'envies pas les choses qui tant brillent;
« Le Démon les vernit, il faut bien t'en méfier;
Elles donnent des *charmes*, elles ensorcellent
« Sitôt que dessus on les a! »
Et jeune, tout cela s'imprima dans mon âme;
Mais à quarante ans, jamais, jamais je n'aurais pensé
Que je dusse frémir de prendre un manteau, parce que
Une gracieuse et belle Dame
Sur ses épaules l'a porté.
J'avais tort cependant; mais je ne le sentis
Qu'au moment où je *m'emmantelai*.
Oh! pour lors quelque chose remua tout mon sang;
Et le Démon qui triomphait,
Sans doute était caché dans les plis du tartan,
Car un *charme* m'ensorcelait!
J'oubliai mes vers, ma langue et mes pasteurs;
Je faisais de grands rêves étranges,
Mon ciel s'était obscurci; et mes saints et mes anges
S'étaient changés en diablotins,
Qui soufflaient sur moi des pensées en masse,

Grezillâbo tout coumo anèy;
Bostre poulit mantèl èro aqui, faziò nèy,
Bounomen me lou prezentères;
Jou, lou prenguèri bounomen;
Cependen en sourtin, dizioy biên douçomen :
« O moun ange gardièn, mercio !
« Qui coubro tan de graço et tan de poèzio,
« Non pot que me pourta bounhur ! »
— Mais aci tout n'és que mystèri;
Tout ço que nous flatto és troumpur;
Car à peno m'en capelèri
Que lou riou de mous bèrs se tarisquèt cot set.
Ma may, me diziò-bé, quan èri pitchounet :
« Jâques, n'embejes pas las caouzos que tan brillon;
« Lou Demoun las bernis, cal bièn t'en malfiza;
« Baillon de *charmes*, ensourcillon
« Talèou que dessus on las a ! »
Et jouyne, tout acòs s'emprimèt dins moun âmo;
Mais à cranto ans, jamay, jamay n'aouyoy pensat
Que dibèssi fremi de prene un manto, prâmo
Qu'uno graciouzo et bèlo Damo
Sur sas espaoulos l'a pourtat.
Abioy tor cependen; mais nou zou sentisquèri
Qu'al moumen oun mantelejèri.
Oh ! pel lors quaoucoumet boulleguèt tout moun san;
Et lou Demoun que trioumfâbo,
Sans douto èro sarrat dins lous plets del tartan,
Car un *charme* m'ensourcillâbo !
Oublidèri mous bèrs, ma lengo et mous pastous;
Fazioy de grans rèbes estranges;
Moun cièl s'èro encrumit; et mous sèns et mous anges
S'èron cambiats en diablatous,
Que bouffâbon sur jou de pensâdos en masso,

Dont le venin doux et cruel
Ne m'était pas tout à fait nouveau ;
Mais, hors du manteau, on les chasse ;
On ne peut plus sous le *manteau !*
Je défie qu'ainsi pris aucun sage y résiste ;
A la fin, je le quittai triste ;
Je ne chantai plus de longtemps,
Et parfois je croyais l'avoir encore dessus !...
— Madame, vous aimez quand le poète chante ;
Eh ! bien, il ne chanterait plus s'il prenait votre manteau ;
Vous êtes belle, on voit en vous tant de choses briller
Que l'homme doit veiller sur lui ;
Oh ! pardon ; tel que je suis je retourne dans ma chambre ;
La pluie ne fait que mouiller,
Et votre manteau brûle ! *flambe !*

AUX DAMES D'AGEN,

Dans notre grande Soirée au profit des Artistes.

Aussitôt que dans les jardins reviennent les fleurs,
Abeilles, papillons, viennent tous, à la fraîche,
Respirer les odeurs suaves ;
Et le soir, après, de la ruche
Il tombe du miel pour les malheureux !
— Dans ce palais qui souvent fait de l'harmonie,
Autant il nous en arrive ce soir :
Nos dames y rayonnent, et la *manne* ruisselle ;
L'ange les bénit, d'en haut, deux par deux ;
Et moi qui aime mon berceau, dans le feu qui m'entraîne,
J'ose promettre, qu'à dater d'aujourd'hui,
Ce beau jardin de *roses-moussues*
Aura vent frais le jour. . et doux rêves la nuit !

Fin du deuxième Volume.

Doun lou beren dous et cruèl
M'èro pas tout à fèt noubèl;
Mais, fòro del manto, on las casso;
L'on pot plus debat lou *mantèl!*
— Deffizi qu'atal prés lou pu sage y resiste;
A la fi, lou quittèri, triste;
De lounten nou cantèri plus,
Et per moumens crezioy l'ab'enquèro dessus!...
— Madamo, bous aymas quan lou poèto canto;
Ebé! cantayò plus se pregnò bostre manto;
Sès bèlo; on bey dins bous tan de caouzos brilla
Que l'hôme sur el diou beilla;
Oh! perdou; tèl que souy m'entorni dins ma crambo;
La plèjo nou fay que mouilla,
Et hostre mantèl burlo! flambo!

A LAS DAMOS D'AGEN,

Dins nôstro grando Seràdo al proufit des Artistos

Talèou que pes cazals on bey tourna las flous,
Abeillos, parpaillols, bènon touts, à la fresco,
Halena las finos aoudous,
Et lou sero, apèy, de la bresco
Toumbo de mèl pes malhurous!
— Dins aqueste palay que souben muziquejo,
Atal nou'n arribo tantòs:
Nôstros damos y soun, et la *manno* perlejo;
L'ange las benezis de lassus, diòs per diòs;
Et jou qu'aymi moun brès, dins lou fèt que me pousso,
Gaouzi proumètre, que d'anèy,
Aquel cazal de *rôzos mousso*
Aoura ben frés lou jour... et dous rèbes la nèy!

Fi del segoun Libre.

A MONSIEUR SYLVAIN DUMON,

ANCIEN MINISTRE,

En lui dédiant mon troisième Volume.

(Agen, le 24 Août 1851.)

Notre palais assombri un soir rayonnait ;
La *Poésie* en fête était sur son estrade ;
Votre *Muse d'Agen*, qui dans Paris dormait,
Arrive comme un éclair... et aussitôt intronisée,
Parle, sourit avec finesse... et taquine la mienne ;
Ma Muse riposta. — Demoiselle et bergère
Ensuite touchèrent main;... mais depuis cette heure ;
Le monde se plut à nous croire irrités,
Et nous fûmes peints comme deux ennemis.
— Le monde est volage et juge à la légère !
Moi qui allonge davantage mon coup-d'œil,
Dans votre taquinerie j'avais vu tant de miel
Que je sentais mon esprit se gonfler de gloriôle ;
Je disais : en me choisissant pour lutter avec lui,
Il a voulu en grand ruisseau changer ma rigole ;
Il a voulu m'entraîner tout droit au Capitole...
Il n'y a plus dans les amis d'ennemi comme celui-là.

Et du monde et de moi, Monsieur, qui pensait le mieux ?
Oh ! ma Muse le sait et vient le proclamer :
Lorsque de fleurs, de lauriers, Paris me couronnait,
Heureux de me voir élever,
Chaque fois qu'il me baptisait,
C'était vous qui en secret illuminiez l'autel !

A MOUSSU SYLVAIN DUMOUN,

En li dedian moun troizièmo Libre.

..... C'est s'honorer et bien prendre son temps que de lui dire devant tous aujourd'hui :
« *Je vous suis autant que jamais reconnaissant.* »

SAINTE-BEUVE.

(Agen, le 24 Août 1851.)

Nostre palay crumous un sero luzissiò ;
La *Poèzio* en fèsto èro sur soun estrâdo ;
Bostro *Muzo d'Agen*, que dins Paris droumiò,
Arribo coumo un liouse... et talèou entrounâdo,
Parlo, rits finomen... et capîgno la miò ;
Ma Muzo se tournèt. — Doumayzèlo et pastoûro
Apèy touquêron mà ;... mais dùnpèy aquelo hoûro,
Lou mounde se plazèt à nous creyre amalits,
Et fusquèren pintrats coumo dus ennemits.
— Lou mounde és faribol et jutjo à la bimbôlo !
Jou qu'aloungui may moun cot d'èl,
Dins bôstro capignâdo abioy bis tan de mèl
Que sentioy moun esprit s'espoumpa de glouriôlo ;
Dizioy : en me caouzin pel la lûto damb'el,
A boulgut qu'en gran riou cambièssi ma rigôlo ;
A boulgut m'entrayna tout dret al Capitôlo...
Gn'a plus dins lous amits d'ennemit coumo aquel.

Qui del mounde ou de jou, Moussu, millou pensâbo ?
Oh ! ma Muzo zou sat et zou bèn encanta :
Quan de flous, de laourès, Paris m'enramelâbo,
Hurous de me beyre ennaouta,
Câdo cot que me batizâbo,
Ero bous qu'en secrèt alucâbes l'aouta !

Et ma Muse, guère oublieuse,
Aurait chanté un cantique pour vous ;
Mais lorsqu'elle s'approchait, joyeuse,
Dè votre siège d'or où vous reluisiez d'honneurs,
Elle s'accroupissait confuse,
Et nous vous bénissions, de loin,... en cachette.

Hélas ! tout a changé, hors ma reconnaissance ;
Je puis faire retentir votre nom que nous aimons tant;
Plus n'avez siège d'or, j'ai plus d'assurance ;
Eh bien ! je suis embarrassé encore un peu pourtant :
Au vent qui brisa les grands,... *et le plus grand*,
Noble dans votre retraite,
Vous avez grandi en descendant !...
Mais rien plus ne m'arrête ! maintenant je n'attends plus ;
Dans mon livre de vers orné
Votre beau nom brille en tête ;
Et si je croyais ma Muse, heureuse on le devine,
Je ferais en votre honneur partir la couleuvrine ;
J'entonnerais *Magnificat*...
La France est trop endolorie !
Magnificat joyeux ne s'entend plus nulle part ;
Le *Stabat* seul gémit et crie,
Car le bonheur de tous s'est enfoui dans la tombe..
— Les apôtres de Dieu écrivent
Que lui, au bout de trois jours, put ressusciter ;
Et sur le tombeau du bonheur trois ans passent et fuient,
Nous avons beau prier, larmoyer,
Jamais, jamais Pâques n'arrivent
Pour chanter notre *Alleluia !*
Heureusement tout plaide,... et *raison fait sentence !*
Et déjà partout on le voit :
Le riche vaut mieux qu'on ne pense !
Le Pauvre vaut mieux qu'on ne croit !

Et ma Muzo, gayre oublidoûzo,
Aouyò muziquejat un cantico per bous;
Mais quan bezinâbo, jouyouzo,
De bôstre siêti d'or oùn luzissias d'aounous,
S'agrumelâbo bergounjouzo,
Et bous benezissian, al lèn,... de rescoudous.

Hèlas! tout a cambiat, hors ma recounechenso;
Pôdi fa brounzina bôstre noum qu'ayman tan;
N'abès plus siêti d'or, èy may d'assigurenço;
Eh-bé! sèy bergounjous enquèro un bri pourtan:
Al ben que brigaillèt lous grans... *et lou may gran*,
Nôble dins bôstro retirenço,
Abès grandit en debalan!!...
Mais res plus nou m'arrèsto! âro, n'attendi brîno;
Dins moun libre de bèrs floucat
Bôstre bèl noum luzis al cat;
Et se crezioy ma Muzo, hurouzo on zou debino,
Fayoy en bôstre aôunou parti la couloumbrino;
Entounayoy *Magnificat*...
La Franço és trop endoulourido!
Jouyous *Magnificat* nou s'enten plus en lot;
L'*Estabat* soul gemis et crîdo,
Car lou bounhur de touts és toumbat dins lou clot.
— Lous apôtros de Diou escribon
Qu'el, al bout de tres jours, pousquèt rebiscoula;
Et sul clot del bounhur tres an passon et dribon,
Abèn bèl prega, larmeja,
Jamay, jamay *Pâsquos* n'arribon
Per canta nostre *Alleluia!*
Hurouzomen tout playdo,... et *razou fay senienço!*
Et deja pertout on zou bey:
Lou Riche bâl may qu'on nou penso!
Lou Paoure bâl may qu'on nou crey!

Et déjà chacun se connaît;
Et les droits de tous se marient;
Il y a du mal à guérir,... pas autant qu'on le crie!
Aussi des méchants s'éteint le venin;
Double besoin partout éclaire riche et pauvre;
Sans secousses, bientôt tous nous nous *soleillerons*,
Car tous, en bas, là-haut, au soleil nous pouvons contenir!

En attendant, Monsieur, comme bouquet d'été,
Recevez mon petit livre, ma Muse vous le doit.
Si cet *Ange d'amour* qui dans votre famille
Descendit un matin pour se faire *votre fille*,
Ne s'en était pas retourné à la droite de Dieu,
Pour aller jusqu'à vous, mon livre et mes pensées
Auraient passé aujourd'hui dans ses mains embaumées;
Et mes vers en seraient plus fleuris;
Belle, elle embellissait tout; gracieuse, elle dorait tout;
Sous son œil tout s'allumait;
Tout fleurissait sous ses doigts!...
Mais elle manquait là-haut dans la troupe étoilée;
Le Ciel vous la prêta,... Dieu se l'a reprise!
Et vous, vous prenez courage dans votre douleur;
Aussi ma Muse aujourd'hui, moitié triste, moitié riante,
Vient porter double force à votre âme affligée;
Car vous êtes toujours père enfin:
Cet *Astre d'Amour* vous laissa en partant
Deux *petites Étoiles* qui grandissent,
Et qui près de vous déjà percent, brillent...
Et votre *Ange*, là-haut, sait qu'avec vos conseils
Les *Étoiles* se font *Soleils!*
— Et mon livre est parti; il a pris des aîles en route;
Une main étrangère va vous l'offrir sans doute;
Mais pour lui je n'ai pas peur; vous lui serez affectueux!
Allez, je devine tout sans être grand prophète:

Et deja cadun se couney;
Et lous drets de touts se marîdon;
Y'a de mal à gari,... pas tan coumo zou crîdon!
Tabé des amalits s'escantis lou beren;
Double bezoun pertout esclayro riche et paoure;
Sans butîdos, biènlèou touts nous soureillaren,
Car touts, en bas, lassus, al sourel poudèn claoure!

En attenden, Moussu, coumo bouquet d'estiou,
Recebès moun libret, ma Muzo bous zou diou.
S'aquel *Ange d'amou*, que dins bostro famillo
Debalèt un mati per se fa *bostro fillo*,
S'èro pas entournat à la dreto de Diou,
Per ana dinqu'à bous, moun libre et mas pensâdos
Aouyon passat anèy dins sas mas embaoumâdos;
Et mous bèrs sayon may flourits;
Bèlo, embelissiò tout; graciouzo, tout daourâbo;
Debat soun èl tout s'alucâbo;
Tout flourissiò debat sous dits!
Mais manquâbo lassus dins la troupo estelâdo;
Lou Ciél bous l'a prestèt,... Diou se la rapelâdo!
Et bous, prenès couratge en bous endoulourin;
Tabé ma Muzo anèy, mièy tristo, mièy rizento,
Bèn pourta doublo forço à bostro amo doulento;
Car toujours restas pay anfin:
Aquel *Astre d'amou* bous quittèt en partin
Diòs *Esteletos* que grandisson,
Et que proche de bous deja parçon, luzisson...
Et bostre *Ange*, lassus, sat qu'à bostres counsels
Las *Estèlos* se fan *Sourels!*
— Et moun libre és partit; a près d'âlos en routo;
Uno estrangèro mà bay bous l'offri sans douto;
Mais per el n'èy pas poou; li sarés amistous!
Anas, debîni tout sans êstre gran profêto;

Renfermant dans votre cœur les amères douleurs,
Vous prêterez à mes vers votre langage si doux ;
Vous ferez aimer partout l'homme, aussi le Poëte ;
Vous couvrirez mes ronces ; vous ferez voir mes fleurs...
Oh! Monsieur, devant tous, ma Muse le répète :
« *Il n'y a plus dans les amis d'ennemi comme vous!* »

MON VOYAGE A PARIS.

A MADAME ADRIEN DE VIVENS.

(1er Mai 1842.)

Agen dort, et l'aube va poindre ;
Le bateau a sonné ;
Partons vite, sans bruit, sur l'onde qui verdoie ;
On m'a tellement persécuté
D'aller voir Paris que j'en brûle d'envie.
C'est vrai, mes amis ont raison :
Avant que sur ma tête les ans viennent s'entasser,
Il faut voir, au moins une fois, la reine des villes ;
Là, l'on ne parle pas gascon,
Mais cela ne m'arrête guère :
Aujourd'hui l'homme part seul, et le poète reste ;
Je te quitte, Muse ; adieu pour tout le mois de mai ;
Je t'ai juré amour pour la vie ;
Mais l'amour ne perd rien si un moment on se quitte :
Quand on se revoit après, on s'aime davantage !

Comme nous descendons lestement !
Le bateau a des ailes, nous volons !
Voici Tonneins ! voici Marmande !
Voici Bordeaux, la ville grande,

Sarran dins bostre cò las amèros doulous,
Prestarés à mous bèrs bostre parla tan dous;
Farés ayma pertout l'hôme, amay lou Poèto;
Capelarés mous brots; farés beyre mas flous...
Oh! Moussu, daban touts, ma Muzo zou repèto:
« *G'na plus dins lous amits d'ennemit coumo bous!* »

MOUN BOUYATGÈ A PARIS.

A MADAMO ADRIÈN DE VIVENS.

(1ᵉʳ May 1842.)

Agen dron, et l'aoubo puntejo;
Lou bachèl a campanejat;
Parten biste, sans brut, sul l'aygo que berdejo;
M'an talomen tantinejat
D'ana beyre Paris que n'en burli d'embejo.
Es bray, mous amits an razou:
Aban que sur moun cat lous ans bènguen à pilos,
Cal beyre, aoumen un cot, la rèyno de las bilos;
Aqui nou parlon pas gascou,
Mais acòs gayre nou m'arrèsto:
Anèy l'homme part soul et lou poèto resto;
Te quitti, Muzo, adiou! per tout lou mes de may;
T'èy jurat amou pel la bito;
Mais l'amou nou pèr res s'un moumen on se quitto:
Quan on se torno beyre, apèy, l'on s'aymo may!

Coumo lèstomen debalan!
Lou bachèl a d'alos, boulan!
Baci Tounens, baci Marmando!
Baci Bourdèou la bilo grando,

Au front doré, aux yeux riants,
A la ceinture de navires!
Oh! mais passons, passons Bordeaux l'ensorceleur;
Grandes villes, grands ponts qui vous dressez partout,
Aujourd'hui sur mon chemin je passe comme l'éclair:
On ne s'arrête pas quand Paris est au bout...
— D'un autre jour voici l'aurore...
Devant moi quelque chose luit?
Que de maisons! que de clochers!
Oh! bon Dieu, quelle ville! oh! bon Dieu, comme elle grandit!
Une foule en sort, une autre s'y précipite;
Sainte croix! épargnons la vie!
C'est Paris!... je suis dans Paris!...

—

(8 Mai.)

Oh! bon Dieu! dans Paris comme la vie se hâte!
Pourtant on y vit le double; en allumant le vent,
On fait de la nuit un autre jour radieux:
Que de monde! quel bruit! voilà demi-semaine
Que la foule m'entraîne où elle court,
Et que je me perds chaque jour.
Eh bien, laissons-nous faire! que la foule m'entraîne!
Perdons-nous! — Mais ainsi ma journée se perd;
Et le temps que je voudrais nonchalant,
Marche sur un chemin de fer;
Il ne laisse point respirer mon âme;
Et j'en ai besoin cependant: au pays qui m'est cher
J'ai promis à noble dame
De lui peindre ce que je verrai.
Eh bien! ne nous perdons plus, à commencer d'aujourd'hui;
Cherchons d'abord la maison où nos Rois demeurent;
C'est difficile, ici tout est maison de Roi!

Al froun daourat, as èls rizens,
A la cinto de bastimens;
Oh! mais passen, passen Bourdèou l'ensourcillayre;
Grandos bilos, grans pouns que bous mastas pertout,
Anèy sur moun cami passi coumo l'esclayre:
On nou s'arrèsto pas quan Paris és al bout...
— D'un aoutre jour baci las clicos...
Daban jou quaoucoumet luzis?
Que d'oustals! que de punjirîcos!
Oh! bou Diou, quino bilo! oh bou Diou, que grandis!
Uno foulo n'en sor, l'aoutro s'y precipito;
Sènto crouts! espragnen la bito!
Acòs Paris!... Sèy dins Paris!

(8 May.)

Oh! bou Diou! dins Paris que la bito s'affàno!
Pourtan y bîbon double; en alucan lou ben,
Fan de la nèy un aoutre jour luzen.
Que de mounde! quin brut! baqui mèjo semmano
Que la foulo m'entrayno oùn cour,
Et que me pèrdi càdo jour.
Ebé, daychen-nous fa! que la foulo m'entrayne;
Perden-nous! — mais atal ma journado se pèr;
Et lou ten que boudroy loungayne
Marcho sur un cami de fèr;
Daycho pas halena moun amo;
Et n'èy bezoun pourtan: al païs que m'és chèr
Ey proumetut à noblo damo
De li pintra çò que beyrèy.
Obé, nous pèrden plus, à coumença d'anèy;
Serquen d'abor l'oustal oùn nostres Rèys damôron;
Es difficille aciou, tout és oustal de Rèy!

Je ne vois que palais que des franges décorent;
Les murs semblent d'or; ici, là-bas, de l'autre bord,
L'or éclate partout; l'or grimpe dans les rues
Jusque sur les toitures bleuâtres;...
— Qu'ai-je vu? des soldats, un château, des statues;
Des Rois voici donc le palais!
Mais celui-là est sombre et fait noire figure;
Oh! c'est que celui-là n'a pas besoin d'or sur ses murailles,
Car il a la gloire pour dorure,
Et surtout depuis qu'il logea l'*Empereur!*
L'*Empereur!*... voilà donc le palais où il demeurait!
C'est ici qu'il prenait son tonnerre allumé,
Quand sur son cheval blanc fièrement il allait
Frapper les rois orgueilleux qui nous avaient manqué.
L'*Empereur!* l'*Empereur!* oh! que je me sens l'envie
De parler de lui aujourd'hui! — Si je connaissais quelqu'un
Dans ce bois rempli de monde qui prend l'air,
Ou dans ce jardin où la foule se promène...
— J'ai passé, repassé, je ne connais personne;
Pas un seul Agenais; la foule est presque muette;
Personne ne se touche la main; personne ne se salue;...
— Quel beau monde cependant! que Paris est élégant!
Sans doute ici il n'y a pas de pauvres;
Tout est dame, tout est monsieur;
Chaque jour est dimanche; et sous ces arbres
Qu'il fait beau près de ces bassins!.
Comme mon sang se rafraîchit
A l'ombre de ces charmilles!...

Et sur cette place quel joli coup-d'œil!
Des fontaines, des jets d'eau; que c'est beau!
De l'eau qui tombe en nappe et remonte en larmes!
Des géants aux cheveux d'or d'où dégoutte l'argent;
Des statues à l'entour, sur des rochers assises;

Nou bezi que palays que de franjos decoron ;
Las parets semblon d'or ; aci, là-bas, delay,
L'or daourejo pertout ; l'or grimpo dins las ruyos
Jusquo sul las teoulados bluyos ;...
— Qu'èy jou bis ? de souldats, un castèl, d'estatuyòs,
Des Rèys baci doun lou Palay.
Mais aquel és crumous et fay negro figuro ;
Oh ! ce qu'aquel n'a pas bezoun d'or sur soun mur,
Car a la glòrio per daoururo,
Et surtout dezunpèy que loutgèt l'*Amperur ;*
L'*Amperur !*... baci doun l'oustal oùn damouràbo ;
Es aci que pregnò soun tounnèrre alucat,
Quan sur soun chibal blan fièromen s'en anàbo
Truca lous Rèys glourious que nous abiòn manquat.
L'*Amperur !* l'*Amperur !* — Oh ! que senti l'embejo
De parla d'el anèy ! — se counessioy quaouqu'un
Dins aquel bos claoufit de mounde que s'ayrejo,
Ou dins aquel cazal oùn la foulo passejo...
— Ey passat, repassat, nou counechi digun ;
Pas un quitte Agenés, la foulo és prèsque mùdo ;
Et digun tòco ma ; digun nou se saludo ;...
— Quin bèl mounde pourtan ! que Paris és cossu !
Sans douto aciou gn'a pas de paoures ;
Tout ès damo, tout és moussu ;
Cado jour és dimeche ; — et debat aqués aoures,
Qu'y fay bou prèt d'aqués bassis !
Coumo moun san se rafresquis
A l'oumbro d'aquelos charmillos !...

Et sur aquelo plaço, aquel poulit cot d'èl :
De founs, de griffos ; qu'acòs bèl !
D'aygo que toumbo en napo et remounto en grumillos !
De géans as pièls d'or que goutejon d'argen ;
D'estatuyos al tour sur de rocs assetudos ;

Sur un grand piédestal brillant
Une pierre dressée en colosse pointu,
De grands candelabres d'or, à cent branches feuillues;
Devant, à gauche, à droite, la foule par milliers;
O pays de miracle! ô ville d'enchanteurs!

Cela m'est égal que personne ne me parle, ne me réponde,
Restons seul au milieu du monde!
Je veux voir où il me conduira;
Reperdons-nous encore... mais je me suis perdu déjà!
Je ne me reconnais plus;... — Qu'est-ce qui s'élève?
Une statue en bronze, un homme tout près du ciel,
Redingote grise, petit chapeau!
C'est notre *Empereur!* c'est *Bonaparte!*
Encore lui ici! toujours lui!
Qu'il va bien là, près du soleil!
Il est là comme s'il était à la tête de son armée;
On dirait qu'il attend la canonnade...
Qu'entends-je! quel long bruit arrive de tous côtés?
Un général tué; deux cent cinquante morts;
Il y a donc encore des batailles?
Non! Ils ne sont pas morts ceux-là au champ d'honneur:
Un feu bien plus cruel que le feu du canon
Vient de les faire mourir sur le chemin de *Versailles.*
Ils s'en allaient, joyeux, plus vite que le vent;
Mais la mort qui a toujours faim
A marché mieux qu'eux; et, frappant tous les âges,
Elle a changé, pendant son trajet,
Le grand chemin de fer en un grand chemin de feu;
Et l'on a vu brûler femmes, hommes, enfants.
Un général de bâtiment
Qui a mesuré trois fois la terre avec hardiesse,
Et qui, brave comme son épée,
A franchi cent gouffres d'eau béants,

Sur un gran pè d'estal luzen,
Uno pèyro quillàdo en colosso punjen;
De grans candelès d'or à cent brencos feilludos;
Daban, à gaouche, à dret, la foulo per milès;
O païs de miracle! ô bilo de sourciès!

M'és egal que digun me parle, me respounde,
Resten soul al mitan del mounde!
Bôli beyre oùn me counduira;
Tournen-nous pèrdre anèy; — mais souy perdut dejà!
Me recounechi plus ;... — Qu'es acòs que s'ennarto?
Uno estatuyo en brounzo, un hôme ras del cièl,
Roupo grizo, pitchou capèl,
Acòs nostre *Amperur!* acòs és *Bounaparto!*
Enquèro el aciou! toutjour el!
Que bay bièn proche del sourel!
Es aqui coumo s'èro al cat de soun armado;
Diyon qu'atten la canounado...
— Qu'entendi! quin loun brut arribo de tout hors!
Un general de tiat; dus cent cinquanto morts;
Y'a doun enquèro de batailles?
Nâni! nou soun pas morts aques al can d'aounou;
Un fèt pla may cruèl que lou fèt del canou
Bèn de lous fa mouri sul cami de *Bersaillos.*
S'en anâbon, jouyous, may biste que lou ben;
Mais la mort qu'a toutjour talen
A marchat millou qu'és; et trucàn touts lous atges,
A cambiat, penden soun trajèt,
Lou gran cami de fèr en gran cami de fèt,
Et l'on a bis burla fennos, hômes, maynatges.
Un general de bastimen
Qu'a mezurat tres cots la tèrro hardidomen,
Et que, brâbe coumo uno espazo,
Franchissiò cent clots d'aygo oubèrs, à tout moumen;

Là vient de tomber dans un tombeau de braise
Avec sa femme et son fils !...
Et Paris, maintenant en deuil, sent mouiller ses paupières ;
Les mots : *parents ! amis !* se croisent dans les airs ;
Tous ont peur, moi aussi : sur tant de promeneurs
Ne voir aucun Agenais ! Je tremble de tout mon corps !
Ici donc tout se hâte : et la vie et la mort !

(28 Mai.)

AU MOMENT DE PARTIR.

Le jour où pour les pauvres j'allai dans votre château,
Noble dame, je vous promis
De vous peindre Paris tant que j'y resterais,
Et comme vous le voyez, je le faisais ;
Mais ce diablotin qui toujours s'entremêle
Dans mes petites affaires, quand il le veut me maîtrise ;
Et bien ! depuis vingt jours sous ses griffes il me tient
Et se rit de mon serment.
J'ai lu qu'autrefois une *demoiselette*
Au grand bal de la cour entraînée fut ;
La soie, les bijoux, l'or, tout l'éblouit ;
Et comme elle n'avait qu'une simple petite robe,
Sagement, sans bruit, dans un coin elle s'assit ;
Mais son œil curieux se faisait grand
Pour contempler tout ce qui passait ;
Car elle voulait dire à son pays
Les belles choses qu'elle aurait vues.

Qu'arriva-t-il cependant ? Pour danser elle fut prise ;
Elle ne voulait jamais ; elle céda pourtant ;
Alors, se dépouillant de sa mine campagnarde,
Elle s'élance, et fait voir à la foule surprise
Qu'elle avait des ailes aux pieds ; elle volait en dansant.

Aqui bèn de toumba dins un toumbèl de brazo
Dambé sa fenno amay soun fil!...
— Et Paris, aro en dol, sen mouilla soun perpil;
Lous mots : *parens! amits!* se croutson dins lous ayres;
Touts an poou, jou tabé : sur tan de permenayres
Beyre nat Agenes? Trambli de tout moun cor!
Aci doun tout s'affàno : et la bito, et la mort!

(28 May.)

AL MOUMEN DE PARTI.

Lou jour que pes paourets che bous castelejèri,
Noblo damo, bous proumetèri
De bous pintra Paris tan qu'y damourayoy;
Et coumo bezès, zou fazioy.
Mais aquel diablatou, que toutjour s'abarrejo
A mous pitchous afas, quan zou bol me mestrejo;
Ebé, dunpèy bint jours, dins sas griffos me ten
Et se rit de moun sèromen.
— Ey legit qu'aoutres cots uno doumayzeleto
Al gran bal de la cour entraynado fusquèt;
La sedo, lous bijous, l'or, tout l'enluzisquèt;
Et coumo elo n'abiò qu'uno simplo raoubeto,
Sagetomen, sans brut, dins un couèn s'assetèt;
Mais soun èl curious s'alandâbo
Per layra tout çò que passâbo,
Car bouillo dire à soun païs
Las bèlos caouzos qu'aouyò bis.

Qu'arribèt, cependen? Per dansa fusquèt prezo;
Bouillo jamay, cedèt pourtan;
Alors, se despouillan de sa mino fourezo,
Se lanço, et fasquèt beyre à la foulo surprezo
Qu'abiò d'âlos as pès; et boulâbo en dansan.

Elle fit vogue, et l'on disait : Quelle est celle-là ?
Petits seigneurs et grands seigneurs
Lui firent noblement les honneurs du bal ;
Le Roi même, le Roi voulut danser avec elle.
Aussi quand elle s'en revint sans bruit,
Elle ne pouvait, dans son franc langage,
Parler que d'elle à son village ;
Tout le reste à ses yeux avait disparu...
— Cette histoire si jolie,
C'est la mienne aussi ; belle dame, pardon !
Mais à présent je ne pourrai vous parler que de moi.
Certes, nous nous aimons tant, que notre ame intimidée
Tout abandonne, tout oublie,
Quand elle voit notre honneur sur le tapis.
Et ma gloire était en jeu ; car dans ce Paris,
A peine deux ou trois journées
Eurent-elles rendu froids et vieux
Les deux cent cinquante tombeaux,
Que cent voix d'Agen réunies
Saluèrent en chœur le poète gascon...
— Cela fit coup de canon.
Et le soir, entraîné dans de salons brillants,
Je me trouvai assis entre de grands *Messieurs*,
Chez L'AVEUGLE *qui fait des livres si fameux ;*
Et des nuées de savants et de dames savantes
Attendaient froidement que j'ouvrisse les lèvres
Pour toiser mon âme et mes paroles.
Et ce n'est pas à Paris comme aux bords de la Garonne :
Chez moi tout est ami : tout est juge par ici ;
Et le nom qui vient y faire baptiser son écrit,
Ne trouve qu'un tombeau s'il n'y gagne pas un trône.

Fasquèt bôgo ; et dizion pertout : Quino és aquelo ?
Pitchous segnous et grans segnous
Li fasquèron del bal noblomen las aounous ;
Lou Rèy mêmo, lou Rèy boulguèt dansa damb'elo.
Tabé quan s'entournèt sans brut,
Nou poudiò, dins soun fran lengatge,
Parla que d'elo à soun bilatge ;
Tout çò d'aoutre à sous èls abiò disparescut...
— Aquelo histouèro tan poulido,
Acòs la miò tabé ; bèlo damo, perdou !
Mais aro nou pouyrèy bous parla que de jou.
Cèrto, nous ayman tan, que nostro amo espaourido
Tout abandouno, tout oublido,
Quan bey nostre aounou sul tapis.
Et ma glôrio èro un jot ; car dins aquel Paris,
A peno diòs ou tres journâdos
Aguèron randut frets et bièls
Lous dus cent cinquanto toumbèls,
Que cent bouès d'Agen apilâdos
Saludèron al cot lou poèto gascou...
— Acòs fasquèt cot de canou.
Et lou sero, entraynat dins de crambos luzentos,
Me troubâbi setut entre de grans moussus
Che l'Abugle *que fay de libres tan famus* ; (1)
Et de funs de sabens et de damos sabentos
Attendion fredomen qu'oubrisquèssi lous pots
Per touèza moun amo et mous mots.
Et n'és pas à Paris coumo as bors de Garôno :
Che jou tout és amit ; tout és jutge à praciou ;
Et lou noum qu'y bèn fa batiza soun escriou
Nou trôbo qu'un toumbèl s'y gagno pas un trôno.

(1) La première soirée de Jasmin, en 1842, eut lieu chez l'illustre Augustin Thierry, au sein de toute l'aristocratie littéraire. On sait combien son succès fut grand...

Sans doute ils avaient pour moi, tous, un air amical;
Ils m'appelaient poète, même;
Mais je voyais aux yeux que pour mon grand baptême
Il me fallait dans Paris gagner l'eau et le sel...

Et personne ne comprenait notre joli langage!
J'étais muet, j'avais peur, je sentais froid et chaud;
De l'Aveugle célèbre le superbe visage
Avait beau de bonté s'illuminer pour moi,
Et son Ange gardien, sa gracieuse compagne,
De son aile dorée avait beau me pousser;
Je tremblais, je voulais m'en revenir...
Je disais que j'avais laissé ma muse à la campagne;...
Mais je voulus me retourner,
Elle était là près de moi qui me tendait sa main!
Elle ne m'avait pas quitté; en la voyant riante,
Il me sembla que la main du bon Dieu me touchait;
Mon cœur n'eut plus peur, ma veine s'alluma;
Mon âme dans mon corps se remua brûlante,
Et je chantai sans crainte, en un signe de croix;
Et déjà d'applaudir les savants étaient prêts;
Ils devinaient les mots à mes yeux, à mes gestes,
Et ils se laissèrent prendre tous.
Ils appelaient ma langue une langue romane;
Ils s'en disaient amoureux; ils me nommaient sa mère,
Sa sœur, sa cousine germaine;
Et moi, je n'en chantais que plus;
Quand l'Aveugle pleura, dans le bonheur je nageais;
Aux claquements des mains soudain je m'arrêtais;
Je n'en voulais perdre aucun; et si, pour écouter,
L'un d'eux voulait les apaiser,
Je m'écriais : frappez, Messieurs, frappez fort! car sans doute
Agen *enfenêtré* écoute!
L'amour que j'ai pour mon berceau leur plut d'abord;

Sans douto abion per jou, touts, un ayre amical,
M'appelâbon poèto, mêmo;
Mais bezioy as clins d'èls que per moun gran batêmo
Me caillò, dins Paris, gagna l'aygo et la sal...

Et nat nou coumpregnò nostre poulit lengatge!
Eri mut, abioy poou, sentioy fret et calou;
De l'Abugle famus lou supèrbe bizatge
Abiò bèl de bountat s'illumina per jou;
Et soun Ange gardièn, sa graciouzo coumpagno,
De soun âlo daourâdo abiò bèl me poussa;
Tramblâbi, bouilloy m'entourna...
Dizioy qu'abioy daychat ma muzo à la campagno;...
Mais boulguèri me rebira,
Èro aqui prèt de jou que me tendiò sa mà!
Nou m'abiò pas quitat. En la bèyren rizento,
Me semblo que la mà del boun Diou me touquèt;
Moun cò n'aguèt plus poou, ma beno s'aluquèt,
Moun amo dins moun cor se boulegueèt burlento,
Et cantèri sans poou dins un sinne de crouts;
Et dejà d'aplaudi lous sabens èron prèstes;
Debinâbon lous mots à mous èls, à mous gèstes;
Et se daychèron prene touts.
— Apelâbon ma lengo une lengo roumâno;
S'en dizion amourous; me noumâbon sa may,
Sa sò, sa couzino germâno;
Et jou n'en cantâbi que may;
Quan l'Abugle plourèt, dins lou bounhur nadâbi;
As trucomens de mas, de suito m'arrestâbi;
N'en bouilloy pèrdre nat; et se, per escouta,
Un d'es bouillò lous amayza,
Dizioy: Trucas, Moussus, trucas fort! car sans douto
Agen enfinestrat escouto!
L'amou qu'èy per moun brès lous y plaziò d'abor;

Et je lisais encore ; et ils frappaient plus fort.

— Et depuis lors, ma muse à son tour se hâte ;
Comme du temps des troubadours,
Trente-six fois en quinze jours
Le monde a fait grand cercle autour de ma paysanne.
Grandes dames, grands écrivains,
Amis, seigneurs, ministres, grands savants,
Ont attaché des fleurs à sa coiffe de toile ;
Le Roi même a voulu parler chez lui avec elle ;
Et avec elle, à la cour, hier, nous avons paru.

Mais ! noble dame, ici je dois rester muet,
Parce que je n'ai pas de langue assez fleurie
Pour dire la fierté de ma muse fascinée,
Au moment où le Roi, la Reine des Français
Écoutaient mes vers ; et qu'assis auprès d'eux
Je voyais cette jeune Reine si jolie,
Qui passa dans Agen et s'empara de nos cœurs,
M'en répéter plus d'un finement par cœur.
Ils ont voulu grandir le poète ;
Touché, reconnaissant, longtemps j'y penserai ;
Et près de m'en revenir, ma muse leur souhaite
Tout autant de bonheur que d'honneur ils m'ont fait ;
Je crois qu'ils en ont besoin, sur leur noble figure,
Sous le rire j'ai vu la tristesse peinte ;
Tellement qu'à partir d'aujourd'hui,
Plus, plus je ne veux dire : *Il est heureux comme un roi !*

Et je vais partir, Madame ; une autre fois, si je peux,
Je vous dépeindrai mieux Paris.
En attendant, sans bruit, lestement je m'arrange
Pour m'en retourner vite au pays ;
Et quand j'aurai brûlé ces deux cents lieues,
Que je verrai ma Garonne, et mes prés, et mes haies,

Et legissioy enquèro, et trucâbon pu fort.

— Et dezunpèy ma muzo à soun tour s'en affâno ;
Coumo del ten des troubadours,
Trente-siès cots dins quinze jours
Lou mounde a fèy gran ceoucle altour de ma payzano.
Grandos damos, grans escribens,
Amits, segnous, ministres, grans sabens,
An estacat de flous à sa côffo de telo ;
Lou Rèy, mêmo lou Rèy boulguèt parla damb'elo ;
Et damb'elo, à la cour, yèr, abèn parescut.

Mais ! noblo damo, aci me cal damoura mut,
Prâmo que nou n'èy pas de lengo assès flourido
Per dire la fièrtat de ma muzo enluzido,
Al moumen que lou Rèy, la Rèyno des Frances
Escoutâbon mous bèrs ; et qu'assetut prèt d'es,
Bezioy la Rèyneto poulidò
Que passèt dins Agen et prenguèt nostre cò,
M'en repeta may d'un finomen de precò.

An boulgut grandi lou poèto ;
Toucat, recounechen, lounten y pensarèy ;
Et, prèste à m'entourna, ma muzo lous y souèto
Tout aoutan de bounhur coumo d'aounou m'an fèy ;
Crezi que n'an bezoun : à lur noblo figuro,
Debat lou rire èy bis la tristesso en pintruro ;
Talomen qu'à parti d'anèy,
Plus, plus nou bôli dire : *Es hurous coumo un rèy !*

Et baou parti, Madamo. Un aoutre cot, se pôdi,
Bous pintrarèy millou Paris.
En attenden, sans brut, lèstomen m'accoumôdi
Per m'entourna biste al païs ;
Et quan aourèy flambat aquelos dus cents lègos,
Que beyrèy ma Garônno, et mous prats, et mas sègos,

Je vous dirai ce que j'ai dit au dîner des Gascons :
Si Paris me rend fier, Agen me rend heureux !

A MA MUSE,

Pour remercier le Roi de sa belle Montre d'or.

(15 Juillet 1842.)

Le temps est pur, brillant ; pas de nuages ni d'éclairs ;
A notre ciel devenu serein
La terre envoie son encens :
On dirait que nous entendons un orgue dans les airs !
O Muse, c'est un jour tel que mon cœur le veut ;
Viens, viens choisir des fleurs de poésie ;
Il me faut dire mon *grand merci*
Pour la montre d'honneur qui reluit à ton cou.
J'en suis tout fier pour toi, le Roi te l'a donnée ;
Nos dames d'Agen l'ont toutes essayée ;
Elles n'en étaient que plus belles, crois-le ;
Eh bien ! je trouve que sur toi elle va encore mieux...
— Chante donc !... Je sais bien que tu as besoin de courage ;
Ecrire à notre Roi, toi, Muse des bergers !
Mais, hier, il te parla ; il te vanta ton langage :
Quitte cet air timide ;
Il ne sied pas à la Muse gasconne !
Tu sais bien que la Reine, au cœur si compatissant,
Pour ton *Aveugle* a eu des pleurs ;
Et encore la Princesse si bonne ;
Et encore le jeune Roi, aussi,
Le Prince tant aimé, qui, en passant, tu sais bien !...
Ah ! te voilà pourtant entraînée, enflammée,
Que tu me plais ! jamais si belle tu n'as été.

Bous dirèy çò qu'èy dit al dinna des Gascous :
Se Paris me ran fièr, Agen me ran hurous !

A MA MUZO,

Per remercia lou Rèy de sa bèlo Môstro d'or.

—

(15 Juillèt 1842.)

Lou ten és cande, fi ; pas de cruns ni d'esclayres ;
A nostre cièl tournat seren
La tèrro enbôyo soun encen ;
L'on diyò qu'entendèn uno orgo dins lous ayres ;
O Muzo, acòs un jour coumo moun cò lou bol ;
Bèno, bèno caouzi de flous de poèzio :
Me cal dire moun *gran mercio*
Pel la môstro d'aounou que luzis à toun col ;
N'en sèy glourious per tu, lou Rèy te l'a baillâdo ;
Nôstros damos d'Agen l'an toutos assajâdo ;
N'èron que pu bèlos, crey-zou ;
Eh-bé ! trôbi qu'à tu bay enquèro millou...
— Canto doun ! sâbi bé qu'as bezoun de couratge :
Escrioure à nostre Rèy ! tu, Muzo des pastous ;
Mais el yèr te parlèt, te bantèt toun lengatge ;
Quitto aquel ayre bergounjous,
Sièt pas à la Muzo gascouno !
Sabes-bé que la Rèyno al cò tan piètadous
Per toun *Abuglo* aguèt de plous ;
Amay la Princèsso tan bouno ;
Amay lou jouyne Rèy tabé,
Lou Prince tan aymat, qu'en passan !... sabes-bé !...
Ah ! te baci pourtan entraynado, alucâdo ;
Que me plâzes ! jamay tan bèlo n'as estâdo.

Allons, prends ta musette, et dis à notre Roi
Que sa montre jamais ne me quitte :
Souhaite-lui franchement un beau soir de vie,
Sans orage, sans nuages, comme le ciel d'aujourd'hui!...
Dis-lui... — Mais quels cris de malheur retentissent?...
Quel bruit vient frapper le pays?
Que dit-on? Le Prince est mort! grand Dieu! tout frémit!
Oh, non! ce n'est pas vrai! On nous trompe, on nous ment!

Hélas! ce n'est que trop vrai; le bruit n'a pas menti!
Il est mort, bien mort; pour lui tout est fini, ici-bas.
Lui, si Français par le cœur! que tout le monde aimait!
Lui, si jeune, si bon, si brave; lui qui affrontait
Le plomb, l'acier africain, en chantant, au combat;
Il est mort devant Paris, en tombant sur le pavé!

— Pauvre Père! et toi, pauvre France,
De ton Fiancé d'amour tu viens de t'*aveuver*;
Oh, que ta perte est grande! oh, que tu vas pleurer!
Ce malheur, Agen l'avait sondé d'avance :
Du même coup ici la mort le menaça;
Tous, nous criâmes si fort, que la mort recula!

Mais elle n'a pas reculé aujourd'hui! Quelle mauvaise heure!
Il est mort, bien mort, ce n'est que trop vrai;
Pauvre Princesse! Pauvre Mère!
Pauvre Roi! Pauvre France!—Maintenant, toi, Muse, pleure!
Car la montre d'honneur qui brillait à ton cou,
En s'assombrissant avec la patrie,
Au lieu d'heures de poésie
Ne va marquer pour moi que des heures de deuil!



Anen! pren ta muzéto, ét dîgo à nostre Rêy
Que sa môstro jamay me quitto ;
Souèto-li francomen un bèl sero de bito,
Sans aouratge, sans cruns, coumo lou ciè1 d'anèy!
Digo-li... — Mais, quas crits de malhur reboumbisson?...
Quin brut bèn truca lou païs?
Qu'an dit! lou Prince és mort! mort, gran Diou! tout fremis.
Oh! nâni! n'és pas bray! nous troumpon! nous mentisson!..

— Hélas! n'és que trop bray; lou brut n'a pas mentit :
Es mort, pla mort; aci, per el tout és finit!
El, tan Francés pel cò! que tout lou mounde aymâbo!
El, tan jouyne, tan bou, tan brâbe; el, qu'abourdâbo
Lou ploum, l'aciè d'Africo, en cantan al coumbat,
Es mort daban Paris, en toumban sul pabat!

— Paoure Pay!... et tu paouro Franço,
De toun fiançat d'amou bènes de t'abeouza!
Oh! que ta pèrto és grando! oh! que bas larmeja!
Aquel malhur, Agen l'abiò soundat d'abanço :
Del même trut aci la mort lou menacèt; [1]
Touts cridèren tan fort que la mort reculèt!

Mais n'a pas reculat anèy!... Quino mal-houro!
Lou Prince és mort : n'és que trop bray;
Paouro Princèsso! Paouro May!
Paoure Rèy? Paouro Franço! — Aro, tu, Muzo, plouro!
Car la môstro d'aounou que brillâbo à toun col,
En s'encrumin dan la Patrio,
Aoulot d'houros de poèzio,
Nou bay marqua per jou res que d'houros de dol!

(1) Allusion à un grave accident arrivé au duc d'Orléans, sur les bords de la Garonne, lors de son passage à Agen.

A MADAME DE RÉMUZAT,

Qui me donna à Paris une Plume d'or.

—

(16 Juin 1842.)

Maintenant que je suis revenu aux bords de ma Garonne ;
Que je vois de sur le tertre son eau scintiller ;
Chaque jour que le bon Dieu nous envoie,
Au bruit de l'horloge qui sonne,
A mes jours de Paris j'aime à rêver.
Ces heures d'or, si grandement jolies,
Et qui ont sonné pour moi jusqu'au palais des rois,
Me font croire souvent que j'ai rêvé dans les champs,
Ou dans nos prés fleuris,
Un conte des *Mille et une Nuits* ;
Et alors sur cela je demeure incrédule...

Mais, lorsque rentré chez moi, près de mon écritoire
Je trouve ma plume d'or, à fleurs,
Je vois que tout est vrai, car je la tiens de vous ;
De vous, Madame, à qui je dois tant ;
De vous, que dans Paris je voyais
Ouvrir toute votre âme à tout ce que je disais ;
Cela n'est pas un rêve ; oh ! non, car je vous écris
Avec votre plume d'or ; et je veux m'en servir
Aujourd'hui, demain, toute l'année ;
Et puisque tout est vrai, je veux vous dire ici
Le dernier mot de ma pensée :

Eh bien ! le premier jour que mon œil vous aperçut,
Je trouvai que quand vous m'écoutiez,
Vous vous ressembliez, vous et ma muse,
Comme deux étincelles de feu...

A MADAMO DE REMUSAT,

Que me baillèt à Paris uno Plumo d'or.

—

(16 Jun 1842.)

Aro que sèy tournat as bors de ma Garôno ;
Que bezi de sul tap soun aygo lambreja ;
Câdo jour que lou boun Diou dôno,
Al brut del relotge que sôno,
A mous jours de Paris aymi de saouneja.
Aquelos houros d'or, tan grandomen poulidos,
Et qu'an tindat per jou jusqu'al palay des rèys,
Me fan creyre souben qu'èy rebat pes barèys,
Ou dins nostros prâdos flouridos,
Un counte de *las milo nèys ;*
Et pel lors, sur acòs, incredulle damôri...

— Mais, quan tournat che jou, prêt de moun escritôri,
Trôbi ma *plumo d'or,* à flous,
Bezi que tout és bray, car la teni de bous ;
De bous, Madamo, à qui tan dîbi ;
De bous, que dins Paris bezioy
Oubri touto bostro amo à tout ço que dizioy ;
Acòs n'és pas un rèbe, oh! nou ; car bous escrîbi
Dan bôstro plumo d'or ; et bôli m'en serbi
Anèy, douma, touto l'annado ;
Et perqué tout és bray, bôli bous dire aci
Lou darrè mot de ma pensâdo :

Eh-bé ! lou prumè jour que moun èl bous besquèt,
Troubèri que quan m'escoutâbes,
Bous et ma muzo bous semblâbes
Coumo diòs boulugos de fèt...

Maintenant je tiens la gloire, et tout me la promet,
Car j'ai deux muses, belle dame;
La première fera distiller tout le mois
Simples pensées de mon âme;
Et vous, avec votre plume, ensuite les dorerez.

LA TOUR DE LACASSAGNE.

A MADAME BENJAMIN MARTINELLI.

(1843.)

Garenne sombre,
Fraîche pelouse,
Eau fine, joyeuse,
Qui ris dans les prés;
Campagne fleurie,
Combe si jolie,
Paradis caché,
Adieu! il faut que je parte;
Mais plus je m'écarte,
Demain comme aujourd'hui,
Je sens que je dirai :
Quand y reviendrai-je?

Et pourtant je ne voulais rester chez toi qu'une heure;
Le temps d'apprendre là, avec quelque bergère,
L'histoire de la *vieille Tour*.
Quand le diable et le loup-garou,
Autrefois, jour et nuit y faisaient le sabbat;
Et que nous autres, picoreurs,
Qui de fruit avions faim canine,

— Aro teni la glòrio, et tout me la proumèt,
Car èy diòs muzos, bèlo damo;
La prumèro fara gouteja tout lou més
Pensados simplos de moun amo;
Et bous, dan bostro plumo, apèy las daourarés!

LA TOU DE LACASSAGNO.

A MADAMO BENJAMIN MARTINELLI.

(1843.)

Gareno crumouzo,
Fresqueto pelouzo,
Aygueto jouyouzo
Que rizes pel prat;
Campagno flourido,
Coumbo tan poulido,
Paradis sarrat,
Adiou! cal que parti;
Mais en may m'escarti,
Douma coumo anèy,
Senti que dirèy:
Couro y tournarèy ?...

Et pourtan nou bouilloy resta che tu qu'uno houro;
Lou ten d'aprene aqui, dambé quaouquo pastouro,
L'histouèro de la *bièillo Tou*
Quan lou diable et lou lout-carou,
Aoutres cots, jour et nèy, y fazion la pabàno;
Et que nous aous, picoureyurs,
Que de frûto abian la fan-gâno,

Nous n'osions jamais approcher de tes murs.

Je me rappelle souvent que mon escouade hardie,
Honteuse d'être encore à jeun
De poires, au milieu de Juin,
Jusqu'à ton grand fossé arrivait acharnée ;
Et nous allions le sauter lestement à pieds joints ;
Mais toujours une voix nous soufflait à l'oreille
Ces mots qui arrêtaient tout :
« *Prenez-garde ! le démon veille*
« *Avec Monsieur Darribeau-le-Loup !* »
Soudain, la peur nous mettait en fuite ;
Et ton fruit, à loisir, sur l'arbre mûrissait.

Mais maintenant que trente ans ont passé sur cela ;
Que je suis tant soit peu poète ; mon crayon effilé,
Dans ton bois je venais chercher une histoire peureuse
A faire dresser les cheveux sur le front et le crâne
Des poètes les plus hardis ;
J'entre ; qui le croirait? sur ton sol tout me sourit :
Au lieu de démons, de chaînes,
De loups-garoux, de chauves-souris,
Je ne trouve que rossignols, tourterelles et paons
Qui voltigent près des fontaines ;
Un grand vivier bordé de cabanes fleuries,
Où je vois promener sur de légères nacelles
Demoisellettes éveillées ;
Rien ne m'y parle aujourd'hui de la peur d'autrefois ;
Je ne vois que des fleurs, des escarpolettes, des jeux,
Des grottes et des bois taillés en allées ;
La Tour, même la vieille Tour,
C'est une chambre d'honneur
Pour les grands noms de notre contrée ;
Et la dame, à la tête d'ange, enfin, qui vous reçoit,
Peut faire croire à la gloire, ici *desobscurcie*,

Nou gaouzàben jamay aproucha de tous murs.

Me rapèli souben que moun escouado hardido,
Hountouzo d'èstre enquèro à jun
De peros, al mitan de Jun
Jusqu'à toun gran balat arribàbo amalido ;
Et l'anaben saouta lèstomen al pè jun ;
Mais toutjour uno-bouès nous bouffàbo à l'aoureillo
Aqués mots que coupàbon tout :
« Prenès-yardo ! lou demoun beillo
» Dan moussu Darribõ-lou-Lout ! »
Cot sec la poou nous acampàbo;
Et ta fruto, à lezé, sul l'aoure amaduràbo.

Mais aro que trento ans sur acòs an passat;
Que souy poèto un bri; moun creyoun apuntat,
Dins toun bos begnoy quèrre uno histouèro paouruquo
A fa quilla lous pièls sul froun et sul la crûco
Des poètos lous may hardits ;
Intri ; qui zou creyò, sur toun sol tout me rits :
Aoulot de demouns, de cadenos,
De louts-carous, de ràto-penos,
Tròbi que roussignols, tourteros et paouns
Que boultijon proche de founs ;
Un gran pesquè bourdat de cabanos flouridos,
Oùn bezi passeja dins de fres gabarrots
Doumayzeletos aberidos ;
Res nou m'y parlo anèy de la poou d'aoutres cots :
Nou tròbi que de flous, de trandòlos, de jots,
De gròtos et de bos taillats en permenàdo ;
La Tou, mêmo la bièillo Tou,
Acòs uno crambo d'aounou
Pes grans noums de nòstro countràdo ;
Et la damo al cat d'ange, anfin, que bous recèt,
Pot fa creyre à la Glòrio, aciou dezencrumido,

Car ma Muse la trouve et gracieuse et jolie
Presque autant que le diable est laid.
Il est vrai qu'une autre peur vous prend à la sourdine
Si vous y demeurez tant soit peu :
Mais ces deux peurs-là ne se ressemblent guère :
Celle-ci, douce, plaît, plaît et retient ici
Autant que l'autre fait fuir !...

Garenne sombre,
Fraîche pelouse,
Eau fine, joyeuse,
Qui ris dans les prés ;
Campagne fleurie,
Combe si jolie,
Paradis caché,
Adieu ! il faut que je parte ;
Mais plus je m'écarte,
Demain comme aujourd'hui,
Je sens que je dirai :
Quand y reviendrai-je?...

L'ÉGLISE DÉCOUVERTE DU PÉRIGORD.(*)

(**Périgueux**, 1843.)

Le vieux revient joli, et le monde savant
A son œil tourné du côté de l'ancien temps,
Où la poésie ensevelie
Depuis quatre cents ans et plus,

(*) Un prêtre du Périgord, le digne curé de *Vergt*, eut l'heureuse idée de s'adresser à Jasmin pour l'aider à construire le clocher qui manquait à son église. Le poète se rendit aux prières du bon pasteur : prêtre et troubadour parcoururent plusieurs départements, au milieu d'un enthousiasme universel, et les récoltes furent si abondantes que l'église de *Vergt*, en-

Car ma Muzo la trôbo et graciouzo et poulido
Prèsqu'aoutan que lou diable és lèt...
Es bray qu'uno aoutro poou bous pren à la sourdino
S'y damouras un pitchou bri ;
Mais aquelos diòs poous nou se ressemblon brino :
Aquesto, douço, play, play et reten aci
Aoutan que l'aoutro fay fugi !...

Gareno crumouzo,
Fresqueto pelouzo,
Aygueto jouyouzo
Que rizes pel prat ;
Campagno flourido ;
Coumbo tan poulido,
Paradis sarrat,
Adiou ! cal que parti ;
Mais en may m'escarti,
Douma coumo anèy
Senti que dirèy :
Couro y tournarey ?...

LA GLEYZO DESCAPELADO DEL PERIGORD.(*)

(**Perigus**, 1843.)

Lou bièl torno poulit, et lou mounde saben
A soun èl rebirat de cats à l'ancièn ten,
Oùn la poèzio enterrâdo
Dunpèy quatre cents ans et may,

tièrement achevée, possède aujourd'hui un magnifique clocher qui porte à son fronton le nom de *Clocher Jasmin.* — Le Conseil municipal et la fabrique de Vergt, en offrant au chantre agenais un tableau qui représente ce pieux monument, ont voulu perpétuer le souvenir de leur reconnaissance, du mérite et des bienfaits du poète.

Au feu des troubadours fut ressuscitée,
Et sortit du tombeau plus belle que jamais.
Oh! des vieux troubadours le nom reluit maintenant;
Et vous devez en être fiers, vous autres; le plus vanté,
C'est votre Bertrand, *le Troubadour soldat.*
Aussitôt que celui-là faisait résonner sa guitare,
On dit que les plus froids sentaient se remuer
Leur âme dans le corps et le fer dans la main!
Aussi n'est-ce qu'en rougissant, dans son berceau qu'il illumine,
Que moi, pauvre chanteur à la voix maigrelette,
Je viens poser l'empreinte de mes pieds à côté de la sienne.
Mais je n'ai pas reculé : l'Église m'attendait;
Elle a voulu d'une muse aujourd'hui être aidée,
Pour se mettre à l'abri un autel pour les pauvres.
Son curé m'a choisi : j'ai pris la *galoppée;*
Et si mes vers pouvaient, dans cette contrée,
Faire monter vitement toitures et murailles,
La croix serait bientôt couverte.

Je pourrais le faire, pourtant, si vous le voulez un peu;
Pour que j'aide l'Église, aidez-moi vous autres.
Donnez! je vous chanterai, non pas cent fois, mais mille;
Et le clocher dressé, je n'irai pas, Messieurs,
Me croire ressemblant à ce chanteur fameux
Qui au chant de ses vers bâtit une ville.
Non! lorsque monteront tuiles et chevrons,
Mon âme sentira quelque chose de plus doux;
Je me dirai : — J'étais nu; l'Église, je m'en souviens,
M'a vêtu bien souvent pendant que j'étais petit.
Homme, je la trouve nue, à mon tour je la couvre...
Oh! donnez, donnez tous! que je goûte la douceur
De faire pour elle, une fois, ce qu'elle a tant fait pour moi!

Al fèc des troubadours fusquèt rebiscoulàdo,
Et sourtisquèt del clot pu bèlo que jamay.
Oh ! des bièls troubadours lou noum reboumbis àro ;
Et dibès n'èstre fièrs, bous aous ; lou may bantat,
Acòs bostre Bertran, *lou Troubadour-Souldat.*
Talèou qu'aquel faziò brounzina sa guitarro,
Dizon que lous may frets se sention boulega
L'amo dedins lou cor et lou fèr dins la mà !...
Tabé n'és qu'en rougin, dins soun brès qu'illumino,
Que jou, paoure cantayre à la bouès magrestino,
Bèni paouza ma piàdo al coustat de la siò.
Mais n'èy pas reculat : la Glèyzo m'attendiò ;
A boulgut d'uno muzo anèy èstre adujàdo
Per se mètre à coubèr un aouta pes paourets ;
Soun curè m'a caouzit, èy pres la galoupàdo ;
Et se mous bèrs poudion, dins aquesto countràdo,
Fa mounta bistomen teoulàdos et parets,
La crouts sayò lèou capelàdo.

Zou pouyrèy fa pourtan, se zou boulès un paou :
Per qu'adùji la Glèyzo, aduja-mé bous-aou !
Dounas ! bous cantarèy, noun pas cent cots, mais milo ;
Et lou clouchè mastat, n'anirèy pas, Moussus,
Me creyre ressemblen al cantayre famus
Qu'en sounan de sous bèrs bastisquèt uno bilo ;
Nàni, quan mountaran teoules et cabirous,
Moun àmo sentira quaoucoumet de may dous ;
Me dirèy : — Eri nut ; la Glèyzo, m'en rapèli,
M'a bestit pla souben penden qu'èri pitchou ;
Hòme, la tròbi nùdo, à moun tour la capèli...
Oh ! dounas ! dounas touts ! Que gousti la douçou
De fa per elo, un cot, çò qu'a tan fèy per jou !

LE PRÊTRE SANS ÉGLISE.(*)

A MONSIEUR MASSON, CURÉ DE VERGT.

I

Élevez une grande et belle cathédrale ;
Qu'un prêtre à chape d'or et la mitre sur la tête,
La bénisse au son de l'orgue et de la timbale ;
Après, tout l'an après, quand le bon Dieu descend,
Faites sonner l'airain de son clocher haut perché ;
Le monde y court en masse, et disons-le sans crainte,
Tandis que les savants, à la bouche riante,
Parlent là toujours, d'un air satisfait,
Sur le grand travail que l'homme a fait,
Tandis qu'ils oublient Dieu devant l'œuvre d'un peintre,
Ou devant l'arche au large cintre,
Le peuple, dont l'esprit ne gâte pas la raison,
A peine de la voûte a-t-il mesuré la hauteur,
Qu'il tombe à genoux, prie ; son œil se mouille,
Il meurtrit la pierre où il s'agenouille,
Et sur l'autel si beau, si richement peint,
Il ne voit que Dieu sur le trône et le ciel tout ouvert !

N'allons donc pas blâmer le prêtre,
En criant qu'à dorer son église il est toujours prêt.
Le prêtre sait qu'il n'y a que le peuple qui croit ;
Le prêtre a son troupeau à sauver ; il le connaît ;
Il attaque le savant de sa tribune *nue*,
Il le frappe de sa voix, l'interdit, le remue ;

(*) La consécration de l'Église de Vergt a eu lieu hier, au milieu d'une foule immense et recueillie. Cette solennité fera époque dans les annales de notre Province...

Quelle était belle cette première messe à laquelle assistaient six Évêques,

LOU PRÈSTE SANS GLÈYZO.[1]

A MOUSSU MASSON, CURÉ DE VERGT.

I

Ennartas une grando et bèlo catedrâlo ;
Qu'un prèste en câpo d'or et la mitro sul cat,
La benezîsque al soun de l'orgo et la timbâlo ;
Apèy, tout l'an apèy, quan lou boun Diou debâlo,
Fazès campaneja soun clouchè naou pincat ;
Lou mounde y cour en masso ; et diguen-zou sans crento,
Tandis que lous sabens, à la boûco rizento,
Parlon aqui toutjour, d'un ayre satisfèy,
Sul gran trabal que l'hôme a fèy,
Tandis qu'oublidon Diou daban l'ôbro d'un pintre,
Ou daban l'arco al large cintre,
Lou puple, doun l'esprit gasto pas la razon,
A peno de la bolto a mezurat l'haoutou,
Que toumbo à ginouillous, prègo, soun èl se mouillo,
Mâco la pèyro oùn s'aginouillo ;
Et, sul l'aouta tan bèl, tan richomen pintrat,
Nou bey que Diou sul trôno et lou cièl alandat !

N'anguen doun pas blayma lou Prèste
En cridan qu'à daoura sa Glèyzo és toutjour prèste.
Lou Prèste sat que gn'a que lou puple que crey ;
Lou Prèste a soun troupèl à saouba, lou couney ;
Attaquo lou saben de sa trihuno *nûdo ;*
Lou tûsto de sa bouès, lou mâto, lou remudo ;

la Muse radieuse des bords de la Garonne, plus de 600 Ecclésiastiques, le digne Prêtre fondateur de l'Église, et tous les habitants de la contrée heureux de voir enfin s'élever au milieu d'eux un temple digne d'être appelé : « LA MAISON DE DIEU ! » (Journaux du Périgord ; Juillet 1843.)

Et pour tenir le peuple à son devoir fidèle,
Il lui touche l'âme en flattant l'œil;
Car le peuple qui sent la pompe du dehors,
A besoin que la maison où le bon Dieu demeure
Représente au moins à son œil
La grande chapelle du Ciel.

Au milieu du Périgord, dans un presbytère,
Hélas ! un prêtre pauvre, et qui sait tout cela,
Sent entrer chaque jour les ronces dans son cœur;
Sa petite église écrasée est nue, lésardée;
Pour tableaux, ses murailles n'ont
Que l'empreinte que fait le vieux plâtre en tombant,
Et elle tremble même, dit-on,
Quand les vents courroucés l'effleurent.
La crainte augmente la froideur,
La sainte table est vide, et tout devient pécheur;
Son troupeau s'éclaircit; quand il prend son aube blanche,
Il a beau prêcher de cœur, peuple et messieurs tout manque;
Son troupeau est devenu le plus froid des troupeaux,
Et il n'a plus autour de lui qu'une poignée de fidèles.
Du grand malheur souvent naît la grande pensée;
Une lui sourit, il la prend au vol.
« J'assemblerai, dit-il, comme le Ciel le veut,
« Ma famille nombreuse et toute éparpillée. »
Il a dit, il part; et voilà qu'on le voit cheminer,
Souliers ferrés aux pieds, et bâton blanc en main.

Une semaine passe et même d'autres semaines;
Tout d'un coup le bruit se répand
Que de tous bords on a déjà vu
Un prêtre pèlerin, qui sur les rocs, dans les plaines,
Va de château en château, et d'un mot qui dit plus qu'un écrit,
Fait dénouer partout la bourse au nom de Dieu.
Ensuite dans la petite ville, à l'Eglise fermée,

Et per teni lou puple à soun debé fidèl,
Li tôco l'amo en flattan l'èl ;
Car lou puple, que sen la poumpo del deffôro,
A bezoun que l'oustal oùn lou boun Diou damôro
Reprezente aoumen à soun èl
La grando capèlo del Cièl !

Al mièy del Perigord, dins uno *caminâdo*,
Hélas ! un Prèste paoure, et que sat tout açò,
Sen intra câdo jour las roumèts dins soun cò ;
Sa gleyzeto, cruchîdo, és nûdo, fendaillâdo ;
Per tablèous, sas muraillos n'an
Que las crâgnos que fay lou bièl châfre en toumban ;
Et tramblôlo mêmo, sa dizon,
Quan lous bens amalits la frizon.
— La crento aoumento la fredou ;
La sento taoulo és bîdo, et tout bèn pecadou ;
Soun troupèl s'esclaris ; quan pren soun aoubo blanco,
A bèl precha de cò, puple et moussus, tout manquo ;
Soun troupèl és bengut lou may fret des troupèls,
Et n'a plus altour d'el qu'un pugnat de fidèls.
— Del gran malhur souben nay la grando pensâdo ;
Uno li rits, la pren al bol.
« Apilarèy, sa dit, coumo lou Cièl zou bol,
« Ma famillo noumbrouzo et touto escampillâdo. »
A dit, part, et baci qu'on lou bey camina,
Souillès ferrats as pès et bastou blan en mà...
— Uno semmâno passo amay d'aoutros semmânos.
Tout d'un cot, lou brut s'esplandis
Que de touts bors an déja bis
Un *Prèste pelerin* que sus rocs, dins las plânos,
Castelejo, et, d'un mot que dit may qu'un escriou,
Fay desnouza pertout la bourso al noum de Diou.
Apèy, dins la bilòto à la Glèyzo barrâdo,

Un matin l'on vit rentrer le Prêtre fort,
Le manteau déchiré, la figure couverte de poussière,
Les pieds à moitié nus, sanglants ; mais les mains pleines d'or.

II

Au milieu d'un grand carré, où la pierre brute
Se polit au bruit de cent marteaux,
Quel est cet ermite ? Au signe de ses yeux,
Au geste de sa main, la terre s'est fendue,
Et la vieille Église abattue
A petits morceaux là s'en va
Servir de fondements pour un grand, grand palais.
Qu'ai-je dit ? un palais ? C'est une église, je crois.
Dans l'ermite noirci, tant noirci au soleil,
Je reconnais le Prêtre ; c'est lui ! c'est bien lui !
Oh ! sa pensée, maintenant je la vois :
Elle est grande, et le bon Dieu l'étaie de son bras.
— Masses de fer, frappez !
Carrioles, grincez !
Votre grossière musique
Aujourd'hui est un cantique,
Et la troupe angélique
L'écoute de là-haut.
Sonnez votre *Angelus !*
Quand vous ne frapperez plus,
Les âmes entassées
Musiqueront ici
Prières embaumées,
Qui seront écoutées
De Dieu !
— Et de cœur tout s'y fait, et les murailles grandissent,
Elles montent à vue d'œil, toujours, même quand il pleut.
Les pierres ont des ailes, peut-être ?

Un mati, l'on besquèt tourna lou Prèste fort,
Lou mantèl esquissat, la figuro empouscâdo,
Lous pès mièy nuts, sannous... mais la mas plenos d'or.

II

Al mièy d'un gran carrat, oùn la pèyro brouncûdo
S'alizo al brut de cent martèls,
Quin és aquel harmito? Al sinne de sous èls,
Al gèste de sa mà, la tèrro s'és fendudo,
Et la bièillo Glèyzo abatudo
A brigaillous, aqui, s'en bay
Serbi de foundomens per un gran, gran palay.
Q'èy-jou dit? un palay? Es uno Glèyzo, crezi:
Dins l'harmito negrit, tan negrit al sourel,
Recounechi lou Prèste; acos el! és bièn el!
Oh! sa pensado, aro la bezi:
Es grando, et lou boun Diou l'escôrro de soun bras.
— Massos de fèr, tustas!
Carriôlos, carrinquas!
Bostro rûsto muzico,
Anèy, és un cantico,
Et la troupo angélico
L'escouto de lassus.
Sounas bostre *Angelus!*
Quan nou tustarés plus,
Las amos apilâdos
Muzicaran aciou
Prièros embaoumâdos,
Que saran escoutâdos
De Diou!

— Et de cò tout s'y fay, et las parets grandisson;
Mounton à bisto d'èl, toutjour, mêmo quan plèou;
Las pèyros an d'alos, belèou?...

Non, elles s'arrêtent; l'or manque et les bras s'amortissent.
Pierres, murs, espérez; le Prêtre a son bâton,
Il est parti comme un éclair... il est revenu, le voilà!...
— La pierre devient légère
Et prend des ailes encore;
Et le grand roc voisin,
Qu'on voit chaque matin
Tomber, se rapetisser,
S'est changé en miettes
Sur les quatre murailles!...
— Elles sont de hauteur enfin, le Prêtre prend haleine!
Déjà de sa large toiture
La grande Église est couverte.
Malheur! l'or manque encore et le clocher aussi.

C'est alors qu'un matin, dans la plaine gasconne,
La Muse des bergers vit
Un ermite qui lui cria :
« Fille des prés, choisis ta chanson la meilleure;
« Ce que Dieu veut, il faut le vouloir;
« Et Dieu veut que le peuple, au son d'une musette,
« A mon église qui naît fournisse sa petite pierre;
« Je t'ai choisie; chante! suis-moi! »
— Et la Muse quitte ses prairies
Et le suit en chantant, un mois, deux mois, trois mois;
Aussi l'or leur pleut de partout à jonchées;
Car l'Ange marche devant eux!

Et tout est achevé! Que le Prêtre respire!
Sa cathédrale est faite, et son clocher luit,
Et ma Muse, Messieurs, a plaisir de vous dire,
Non ce qu'elle a fait, mais ce qu'elle a vu!
Et ce qu'elle a vu aujourd'hui, je prie pour que vous le voyez :
Une Église bâtie là avec l'or de tous;
Dix mille âmes et plus qui y saluent la croix

Nou; s'arrèston : l'or manquo et lous bras s'amourtisson.
Pèyros, murs, esperas ! lou Prèste a soun bastou ;
Es partit coumo un liouse... és tournat, baci-lou !...
— La pèyro bèn laougèro,
Et pren d'âlos enquèro ;
Et lou gran roc bezi
Qu'on bey, câdo mati,
Toumba, s'apichouni,
S'es mudat, à micaillos,
Sul las quatre muraillos !
— Soun d'attenjos anfin, lou Prèste pren halé ;
Dejà, de sa grando teoulâdo,
La grando Glèyzo és capelâdo ;
Malhur ! l'or manquo enquèro et lou clouchè tabé !

Es alors qu'un mati, dins la plâno gascouno,
La Muzo des pastous besquèt
Un harmito que li cridèt :
« Fillo des prats, caouzis ta cansou la millouno ;
« Ço que Diou bol, cal zou boulé ;
« Et Diou bol que lou puple, al soun d'uno mùzeto,
« A ma Glèyzo que nay fournisque sa peyreto ;
« T'èy caouzido ; canto ! sièt-mé ! »
— Et la Muzo quitto sas prâdos,
Et lou sièt en cantan, un més, dus més, trés més ;
Et l'argen lous y plèou de pertout à jouncâdos ;
Car l'Ange marcho daban ès !...

Et tout és acabat. Que lou Prèste respire !
Sa catedrâlo és fèyto, et soun clouchè luzis ;
Et ma Muzo, Moussus, a plazé de bous dire,
Nou çò qu'a fèy, mais ço qu'a bis !
Et ço qu'a bis anèy, prègui per que zou besques :
Uno Glèyzo bastido aqui dan l'or de touts ;
Dèts milo amos et may qu'y saludon la crouts

Soutenue par six évêques ;
Deux cents chanoines alignés ;
Musique de Messieurs, musique de Soldats ;
Et le prêtre au milieu ! et son âme est riante :
Il a la tribune là, pour la foule savante ;
Et pour son peuple enfin, qui aujourd'hui ouvre tant l'œil,
Sa grande Église représente
La grande chapelle du Ciel !

A MADEMOISELLE TH. ROALDÈS,

En la couronnant à son Concert d'Agen.

(1843.)

Demoiselle, le jour où dans votre Toulouse
Vous voulûtes marier, joyeuse,
Votre riche musique à mes pauvres chansons ;
Vous fîtes soupirer la corde attendrissante ;
Et votre harpe eut des pleurs,
Quand j'eus peint une mère malheureuse
Qui vendit son anneau pour nourrir ses enfants.

— Qui m'aurait dit alors que vous,
Vous, si riche, si fêtée,
Que vous, *Manne* du pauvre, un matin détrônée,
De votre beau fauteuil, triste, vous descendriez,
Et de par le monde vous iriez
Échanger la douce note, à votre âme échappée,
Contre un brin d'or qui fait besoin
A l'homme à qui vous devez la vie... et votre nom.

Escourrâdo de siès Abesques ;
Dus cents canounges arrengats ;
Muzico de Moussus , muzico de Souldats ;
Et lou Prèste al mitan ! et soun amo és rizento :
A la tribuno aqui , pel la foulo sabento ,
Et per soun puple, anfin, qu'anèy oubro tan l'èl,
Sa grando Glèyzo reprezento
La grando capèlo del Cièl !

A DOUMAYZÈLO T.zo ROALDÈS,

En la courounan à soun Councèr d'Agen.

(1843.)

Doumayzèlo, lou jour que dins bostre Toulouzo
Boulguères marida , jouyouzo ,
Bôstro richo muzico à mas paouros cansous ,
Fasquères soupira la cordo piètadouzo ;
Et bôstro *Harpo* aguèt de plous ,
Quan aguèri pintrat uno may malhurouzo
Que bendèt soun anèl per nourri sous pitchous.

— Qui m'aouyo dit alors que , bous,
Bous , tan richo , tan festejâdo ;
Que bous , *Manno* del paoure , un mati , destrounâdo ,
De bostre bèl faoutul , tristo , debalayas ,
Et pel mounde boun aniyas
Cambia la douço nôto , à bostro amo escapado ,
Per un bri d'or que fay bezoun
A l'hôme à qui dibès la bito... et bostre noum.

— Que vous êtes belle ainsi ! (1) On vous plaint, demoiselle,
Mais, moi qui vois briller tant de choses en vous,
Je comprends que votre belle âme
Trouve dans le malheur le bonheur le plus doux :
Au cœur d'un noble père pour qui tout devient amer,
Vous voulez rendre deux gouttes du miel d'autrefois ;
Vous voulez sécher les pleurs d'une mère en larmes,
Et sous un air riant, votre âme chante
Sur un chemin raboteux et couvert de ronces !
Eh bien, il fleurit pour vous ; voyez !... Mères et filles
Vous jettent des bouquets tout mouillés de pleurs ;
Ces fleurs recevez-les,
Elles portent l'encens de nos cœurs...

Ainsi vous en aurez partout ; chantez, vierge timide !
Je vois la double étoile au milieu de votre front ;
Tombée du siége doré,
Ne vous croyez pas *rapetissée :*
Votre grosse fortune, avant d'être disparue,
Ne vous grandissait pas autant que la pauvreté !

D'ailleurs, la pauvreté n'aura qu'un jour, qu'une heure ;
Vous faites tout pleurer quand votre harpe pleure ;
Pour chanter avec vous sur le chemin qui fleurit,
Les rossignols les plus harmonieux s'échappent de Paris ;
La *Harpe* rajeunit, maintenant partout on l'envie ;
Les villes où vous passez vous sourient, vous fêtent ;
Fille du Ciel, chantez ! votre nom reluit,
La terre vous couronne... et le Ciel vous bénit !

(1) La harpe autour de laquelle nous étions réunis l'autre jour, est une harpe d'or et c'est un ange qui en fait vibrer les cordes savantes, un ange de dévoûment et de piété filiale, qui, après avoir été l'orgueil de sa maison, en est aujourd'hui le soutien. Si la célèbre Mlle Roaldès n'avait eu



— Que sès poulido, atal ! (1) Bous plàgnon, Doumayzèlo ;
Mais, jou qu'èy bìs luzi tan de caouzos dins bous,
Coumpreni que bostro amo bèlo
Trôbo dins lou malhur lou bounhur lou may dous :
Al cò d'un nôble pay per qui tout amarejo,
Boulès tourna dus glouts d'aquel mèl d'aoutres cots ;
Boulès seca las plous d'uno may que larmejo,
Et d'un ayre rizen, bostro amo cansounejo
Sur un cami brouncut et capelat de brots !
Eh-bé, flouris per bous ; regaytas !... mays et fillos
Bous jèton de bouquets tout mouillats de grumillos ;
Aquelos flous recebè-los,
Porton l'encen de nostres còs...

Atal n'aourés per tout ; cantas, Bièrges timido !
Bezi la doublo estèlo al mièy de bostre cat ;
Toumbâdo del sièti daourat,
Bous crezes pas apichounido :
Bostro grosso fourtuno, aban d'èstre abalîdo,
Nou bous grandissiò pas tan que la paouretat !

D'aillur, la paouretat n'aoura qu'un jour, qu'uno houro ;
Fazès tout larmeja quan bôstro harpo ploûro ;
Per canta dambé bous sul cami que flouris,
Lous may fièrs roussignols s'escâpon de Paris ;
La *Harpo* torno jouyno, âro, pertout l'embejon ;
Las bilos oùn passas bous rizon, bous festejon...
Fillo del Cièl, cantas ! bostre noum reluzis,
La tèrro bous courouno... et Diou bous benezis !

par son mérite des droits à notre admiration, elle en aurait eu déjà par son courage. On aime à trouver les vertus domestiques poussées jusques à l'héroïsme sous les lauriers qui couvrent le talent.

(Gazette du Bas-Languedoc ; Janvier 1848.)

A MADAME MARIE NODIER MÉNESSIER,

EN LUI DÉDIANT MARTHE LA FOLLE.

(4 Avril 1845.)

Jolie dame de Paris,
Vous qui portez un nom si beau, qui tant brille,
Vous ne devinâtes pas, le jour où je m'en revins,
Qu'en vous quittant, je me promis
De vous envoyer poignée de fleurs
Fraîches, riantes comme vous;
Eh bien! pourtant, à peine étais-je sur ma pelouse,
Que ma Muse les choisissait;
Et déjà, sur mon bouquet où riait le plaisir,
Comme sur votre bouche *emperlée* et joyeuse,
Le rire du bonheur en fleur s'épanouissait.

Mais dans le monde, maintenant je le sais,
Autant qu'en bas on pleure là-haut :
A l'heure de lancer les fleurs où je vous peignais;
Riant bouquet déjà ne vous ressemblait plus.
Sur le bord d'une tombe fraîche où vous vous agenouilliez
Entre mille savants attristés à jamais,
Vous étiez en deuil; et vous, et les Muses, pleuriez,
Elles, un fils aimé; vous, un illustre père;
Je le pleure moi aussi, car il m'aima; vite, vite,
J'ai changé mon bouquet, j'y ai mis de noires fleurs;
Recevez-le, Madame, ce bouquet est triste
Comme les Muses, comme vous!

A MADAMO MARIO NODIER MENESSIER,(*)

EN LI DEDIAN MALTRO L'INNOUCENTO.

(4 Abriou 1845.)

Poulido damo de Paris,
Bous que pourtas un noum tan bèl, que tan luzis,
Nou debinères pas, quan che jou m'entournèri,
Qu'en bous quittan, me proumetèri
De bous manda pugnat de flous
Frescos, rizentos coumo bous;
— Eh-bé! pourtan, à peno èri sur ma pelouzo,
Que ma Muzo las caouzissiò;
Et déja sul bouquet oùn lou plazé riziò,
Coumo sur bostro boûco emperlâdo et jouyouzo,
Lou rire del bounhur en flou s'espelissiò...

Mais din lou mounde, âro zou sâbi,
Aoutan qu'en bas ploûron lassus :
A l'houro de lança las flous oùn bous pintrâbi,
Rizen bouquet déja nou bous semblâbo plus;
Sul bor d'un clot tout fres oùn bous aginouillâbes
Entre milo sabens attristats à jamay,
Eres en dol; et bous, et las Muzos, plourâbes,
Elos, un fil aymat; bous, un illustre pay!...
Lou ploûri jou tabé, car m'aymèt; biste, biste,
Ey cambiat moun bouquet, y'èy mes de negros flous;
Recebè-lou, Madamo, aquel bouquet és triste
Coumo la Muzos, coumo bous!

(*) Fille de l'illustre académicien, *Charles* NODIER, dont la France et les Lettres déplorent encore la perte.

MARTHE LA FOLLE.

INTRODUCTION.

L'an passé, chaque soir, à l'heure si riante
Où je puis, tout seulet, rêver, chansonner,
Dans l'ombre, je voyais blanchir
Le fantôme gracieux de la pauvre idiote [1]
Qui, trente ans dans Agen, vécut de charité,
Et que, nous autres enfants, nous tourmentions sans crainte
Quand elle sortait pour remplir son petit panier vide.

Et tout me revenait. Sa grâce de vierge
Sous la toile et sous la serge,
Sa peur quand passait un soldat,
Me firent penser que la douce Marthe
Autrefois eut sa raison,
Et qu'elle était un martyr de l'amour...

Ma Muse s'en alla quêter de ses nouvelles
De tous côtés, à travers vignes et paquerettes;
Je ne m'étais pas trompé : plaintive elle me revint;
Et je vais vous dire aujourd'hui tout ce qu'elle me dit.

[1] Ce petit drame commence en 1798, à Laffitte, joli bourg situé sur les bords du Lot, près Clairac, et se termine en 1802. Vers cette époque, *Maltro*, devenue *innoucento*, s'échappa de ce village; et l'on vit dans les rues d'Agen cette jeune fille, triste objet de la commisération publique, mendier son pain et s'enfuir épouvantée à l'aspect des enfants qui lui

MALTRO L'INNOUCENTO.

PRUME MOT.

Arun'an, câdo sero, à l'houro tan rizento
Oùn pôdi, tout soulet, reba, cansouneja,
Dins l'oumbro, bezioy blanqueja
Lou fantômo poulit de la *paouro innoucento* (1)
Que, trento ans, dins Agen, bibèt de caritat,
Et que, drolles, nous aous, tourmentâben sans crento,
Quan sourtiò per rampli soun panerou bidat.

Et tout me rebegnò. Sa grâço de biergeto
Debat la telo ou la sargeto,
Sa poou quan passâbo un souldat,
Me fasquèron pensa que la douço Maltreto
Aoutres cots aguèt sa razou,
Et qu'èro un martyre d'amou...

— Ma Muzo s'en anguèt quista de sas noubèlos
De tout bors, à trabès cansos et pimparèlos:
Nou m'èri pas troumpat : doulento me tournèt,
Et bous baou dire anèy tout ço que me diguèt.

criaient : — *Maltro, un Souldat!* Plus que tous, l'Auteur, dans son enfance, a poursuivi la pauvre *Marthe* de ses sarcasmes; il était loin de penser alors qu'un jour sa Muse, s'inspirant des malheurs de l'infortunée idiote, lui devrait l'une de ses créations les plus exquises. *Marthe* mourut à Agen en 1834.

MARTHE LA FOLLE.

1798.

Tirage au Sort. — Les deux Cœurs différents. — Les Cartes ne mentent pas. — Le Conscrit. — Le Serment.

Près des bords que le Lot, sans bruit, à chaque moment,
Baise, baise fraîchement
De son eau claire, transparente;
Sous des ormes touffus une maisonnette se cache;
Et dans cette maison, un beau matin d'avril,
A l'heure où dans Tonneins une jeunesse hardie
Attendait que le Sort marquât son choix;
Une fille pensait; ensuite priait Dieu;
Ensuite ne savait plus que faire, comment se tenir;
Elle s'asseyait, se levait, et revenait s'asseoir;
Vous auriez cru qu'elle était traversée d'impatiences,
Ou que le sol brûlant lui grillait les pieds.
Elle était belle pourtant, elle avait tout, tout pour plaire;
Elle avait ce qu'ici-bas ensemble on ne voit guère:
Taille fine, corps droit, peau blanche, noirs cheveux,
Et l'œil bleu, bleu de ciel;
Puis l'air si fin, que, dans ces plaines,
Paysanne, elle était *damette* au milieu des paysannes.
Elle savait bien tout cela: à coté de son lit
Un miroir bien luisant pendait;
Mais elle ne l'avait pas vu d'aujourd'hui;
Autre chose l'absorbait;
Et son âme était en jeu, car souvent, le cou tendu,
Elle devenait pâle, violette, au moindre bruit.

Quelqu'un entre: c'est Annette sa voisine.
Au premier coup d'œil, on voit bien

MALTRO L'INNOUCENTO.

1798.

Tiratge al Sort. — Lous dus Cos differens. — Las Cartos nou mentisson pas. — Lou Cousrit. — Lou Sèromen.

Prèt des bors que lou Lot, sans brut, câdo moumen,
Poutounejo fresquetomen
Dambè soun aygo fino-clâro,
Debat d'ourmes feilluts un oustalet se sarro;
Et dins aquel oustal, un bèl mati d'abriou,
A l'houro oùn dins Tounens uno jouynesso hardido
Attendiò que lou Sort marquèsse sa caouzîdo,
Uno fillo pensâbo; apèy pregâbo Diou;
Apèy nou sabiò plus que fa, coumo se mètre;
S'assetiò, se lebâbo, et tournâbo s'assêtre;
Aouyas crezut qu'abiò las mourenos trabès,
Ou que lou sol burlen li cramâbo lous pès.
— Èro bèlo pourtan, abiò tout, tout per playre;
Abiò ço qu'aci-bas ensemble on nou bey gayre:
Taillo fino, corp dret, pèl blanco, negre pièl,
Et l'èl blu, blu de cièl;
Apèy l'ayre tan fi, que, dins aquelos plânos,
Payzâno, èro dameto al mièy de las payzânos.
— Sabiò bè tout acòs; al coustat de soun lièy
Un miral pla luzen penjâbo;
Mais nou l'abiò pas bis d'anèy;
Quaoucoumet may la mestrejâbo;
Et soun âmo èro en jot, car souben, col tendut,
Begnò tristo, biouleto, al mendre pitchou brut.

Quaouqu'un intro, acos és Annetou sa bezino.
Al prumè cot d'èl, on bey bé

Que dans le cœur celle-là a des chagrins aussi ;
Un moment après, on devine
Que le mal, dans son cœur, glisse et ne prend pas racine.
— Tu es contente, Annette, lui dit la première,
Ils en sont dehors, donc? oh! parle, s'en est-il sorti?
— « Je n'en sais rien encore; amie, prends courage ;
Voici midi, nous le saurons bientôt;
Mais tu trembles comme un jonc; il me fait peur, ton visage;
Et si Jacques partait, tu en mourrais peut-être? »
— Je n'en sais rien. « Tu as tort! mourir, que tu es enfant!
J'aime Joseph; s'il part, je pourrai m'affliger,
Je pourrai laisser tomber quelques larmes;
Mais, va! tout en l'aimant, je l'attendrai sans mourir.
Nul garçon ne meurt pour une fille,
Et ils n'ont pas tort; ce n'est que trop vrai,
Personne ne perd plus
Que celui qui s'en va!..,
Chasse donc ton chagrin ; et pour que tu puisses le faire,
Tirons les cartes; ce matin
Tout est sorti pour moi, pour toi tout va sortir ;
Quel bonheur ! je suis calme, je veux que tu le sois;
Allons, tiens, pour te consoler,
La carte heureuse va parler. »

Et le jeune furet fait asseoir son amie ;
Son rire folâtre tout à coup s'apaise ;
Elle déplie gracieusement un bout de chiffon
Luisant comme du taffetas ;
Et les cartes aussitôt brillent blanches dans ses mains.
Le cœur souffrant croit plus encore :
Marthe se laisse aller; elle ne tremble plus, elle espère ;
Cependant elles ont tant de peur de ce terrible jeu
Que l'aimante et la légère
Disent ce refrain toutes deux à la fois :

Qu'aquelo a dins lou cò de pèssomen tabé ;
Un moumen apèy, l'on debino
Que lou mal, dins soun cò, glitso et pren pas racino.
— « Sès countento, Annetou, la prumèro li dit ;
N'en soun defôro doun?... oh ! parlo, n'és sourtit?
— « N'en sâbi res enquèro, amigo, pren couratge,
Baci mètjour, zou saouren lèou.
Mais trambles coumo un jun ; me fay poou toun bizatge ;
Et se Jâques partiò, n'en mouriyòs belèou? »
— N'en sâbi res. — « As tort ; mouri ! que sès maynatge !
Aymi Jouzèt ; se part, pouyrèy m'endoulouri,
N'en toumbarèy quaouquo grumillo ;
Mais bay, tout en l'ayman, l'attendrèy sans mouri ;
Nat gouyat mort per nâdo fillo ;
Et n'an pas tort, n'és que trop bray
Digun nou pèr may
Que lou qui s'en bay !...
Casso doun toun chagrin ; d'aillur, per que zou pôsques,
Tiren las cartos ; al mati
Tout és sourtit per jou, per tu tout bay sourti ;
Quin bounhur ! sèy tranquillo, et bôli que la siôsques ;
Anen, tè ! per te counsoula,
La carto hurouzo bay parla.

— Et lou jouyne furet fay sêtre soun amigo ;
Soun rire faribol tout d'un cot s'amatigo ;
Desplègo finomen un brigal de petas
Luzen coumo de tafetas,
Et las cartos talèou blanquejon dins sas mas.
Lou cô souffren crey may enquèro ;
Maltro se daycho ana, nou tramblo plus, espèro ;
Cependen an tan poou d'aquel terrible jot,
Que l'amistouzo et la laougero
Dizon aquel refrin toutos diòs à l'un cot :

« Cartes blanches et jolies,
« Ne soyez pas courroucées;
« *Dame de cœur*, *Valet de trèfle*,
« Sortez sans deuil pour les amoureux !

Et les cartes aussitôt tournées, retournées,
Sont mises en paquets et trois fois mêlées;
Il faut couper trois fois: c'est fait...
Bon signe ! la première, un Roi !
Les couleurs en tombant s'alignent sur la table;
Les deux bouches sont sans paroles,
Les quatre yeux riants, effrayés,
Suivent le mouvement des doigts.
Sur les lèvres de Marthe, enfin, un doux sourire fleurit;
Dame de cœur paraît, *Valet de trèfle* la suit.
Si maintenant aucun noir *pique* ne se montre,
Jacques sera sauvé! et le jeu le promet;
Sept *piques* sont dehors, un seul encore reste,
Et elles n'ont rien à craindre d'ailleurs;
La donneuse lui sourit, la plaisante, s'arrête...
Mais comme une tête de mort jetée dans une fête,
Dame de pique tombe et vient crier: malheur!
Et aussitôt sur le chemin le tambour bruyant
Lance son rire tapageur,
Qui va se marier dans l'air
Au fifre joyeux
Et aux folles chansons.
On devine que c'était
Les heureux en liberté
Que le grand Démon de la guerre
Laissait au pays par pitié;
Les voici sautillant, dansant sur deux rangées;
Chacun porte au chapeau son chiffre sauveur,
Et bientôt toutes les mères, autour d'eux assemblées

« Cartos blancos et poulidos,
« Nou siôsques pas amalîdos;
« *Damo de cò, Baylet de flous*,
« Sourtès sans dol pes amourous! »

Et las cartos talèou birâdos, rebirâdos,
Soun mezos à pilots et tres cots barlutâdos.
Cal coupa tres cots, acôs fèy...
Boun sinne! la prumèro, un *Rèy!*
Las coulous en toumban s'arrengon sul la taoulo;
Las diòs boûcos soun sans paraoulo;
Lous quatre èls jouyous, espaourits,
Siègon lou moubomen des dits...
Sus pots de Maltro, anfin, un dous rire flourejo;
Damo de cò parey, *Baylet de flous* la siėt;
Se nâdo *pico* âro negrejo,
Jâques sara saoubat, et lou jot zou proumèt:
Sèt *picos* soun deffôro, uno souleto rèsto,
Et n'an res à cregne d'aillur;
La dounayro li rits, la badino, s'arrèsto...
Mais coumo un cat de mort jetat dins une fèsto,
Damo de picos toumbo et bèn crida: malhur!...
— Et talèou pel cami lou tambour brounzinayre
Lanço soun rire tapatjous;
Que se bay marida dins l'ayre
Dambé lous pîffres jouyous,
Et dan las fôlos cansous.
On debino qu'acôs èro
Lous hurous en libertat
Que lou gran Demoun de la guèrro
Daychâbo al païs per pietat.
Baci lous, saoutican, dansan sur diòs rengados;
Cadun porto al capèl soun chiffre saoubadou,
Et lèou, toutos las mays, altour d'es apilâdos,

Pleurent de joie ou de douleur...
Quel moment pour les deux jeunes filles
Que les cartes avaient frappées, endolories.
Le bruit s'est approché ; la première, Marthe,
Veut finir son tourment, saute à la petite fenêtre ;
Mais aussitôt elle recule, pousse un cri,
Et près d'Annette, qui tremblait effrayée,
Elle va tomber, froide, évanouie.

Les cartes n'avaient pas menti.

Dans la troupe des heureux qui au pays s'en retournaient,
On voyait Joseph ; Jacques manquait ;
Jacques n'avait pris
Que *numéro trois*.

Deux semaines après, de l'église fleurie,
La légère Annette sortait toute *ennuptiée* ;
Et dans la maison en deuil, un conscrit malheureux,
Jacques, la larme à l'œil et le sac sur le dos,
Disait d'un air touchant
A sa fiancée là, toute, toute chagrine,
Et toute baignée de pleurs :
« Ils me font partir, Marthe, et le bonheur nous quitte ;
« Mais de la guerre on peut revenir ;
« Je n'ai rien, ni père ni mère ; je n'ai que toi pour aimer ;
« Si la mort épargne ma vie,
« Ma vie t'appartient, espère ! à notre autel,
« Comme un bouquet d'amour je viendrai te l'apporter ! »

SECONDE PAUSE.

Grand Chagrin. — Marthe arrachée au tombeau. — La Jolie marchande. — Jacques sera remplacé.

Il est revenu le mois de Mai
Qui plaît tant
Quand il renaît ;

Ploûron de joyo ou de doulou...
— Quin moumen pel las diòs maynâdos
Que las cartos abion trucat, endoulourit !...
Lou brut s'és approuchat; la pruméro, Maltreto,
Bol fini soun tourmen, saouto à la finestreto ;
Mais lèou reculo, pousso un crit,
Et proche d'Annetou, que tramblâbo espaourido,
Bay toumba, fredo, estabanîdo.
Las cartos n'abion pas mentit :
Dins lou troupèl d'hurous qu'al païs s'entournâbo,
Bezion Jouzèt, Jâques manquâbo ;
Jâques n'abiò prés
Que *numèro trés.*

Diòs semmânos apèy, de la glèyzo floucâdo,
La laougèro Annetou sourtiò, tout ennoubiâdo ;
Et dins l'oustal en dol, un couscrit malhurous,
Jâques, la larmo à l'èl et lou sac sur l'esquino,
Diziò d'un ayre piètadous
A sa fiançâdo aqui, touto, touto chagrino,
Et touto bagnâdo de plous :
« Me fan parti, Maltreto, et lou bounhur nous quitto ;
« Mais de la guèrro on pot tourna ;
« N'èy res, ni pay ni may ; n'èy que tu per ayma ;
« Se la mort esprâgno ma bito,
« Ma bito t'apparten, espèro ! à nostre aouta,
« Coumo un bouquet d'amou bendrèy te la pourta ! »

SEGOUNDO PAOUZO.

Gran Chagrin. — Las Hiroundèlos. — Maltro arrachâdo al clot. — La Poulîdo marchando. — Jâques sara remplaçat.

Es tournat lou més de May
Que tan play
Quan renay ;

Roi des mois, il porte couronne,
Et de plaisir il s'environne.
Il est revenu le mois de Mai
Qui plait tant
Quand il renaît;
Sur la côte, dans la plaine,
A le chanter tout s'empresse,
Car s'il nous vient *piâno-piâno*,
Comme l'éclair il s'en va.

Et partout l'on n'entend que des chanteurs;
Et partout l'on ne voit que frairies et danseurs.
Le printemps est passé enfin;
Le plaisir reste
Dehors;
Seulette, une voix douce ainsi se plaint dedans:

« — Les hirondelles sont revenues,
« Je vois mes deux au nid, là-haut;
« On ne les a pas séparées,
« Elles, comme nous autres deux!
« Elles descendent, les voici, je les ai presque dessus;
« Qu'elles sont luisantes et jolies!
« Elles ont toujours au cou le ruban
« Que Jacques y attacha pour ma fête, l'an passé,
« Quand elles venaient becqueter dans nos mains unies
« Les moucherons d'or que nous choisissions...
« Elles aimaient Jacques; où je m'assieds,
« Déjà elles le vont chercher des yeux;
« Oh! vous pouvez tournoyer autour de mon siége,
« Jacques n'y est plus, pauvres oiseaux!
« Je le pleure seule, sans amie,
« L'Amitié de pleurs se fatigue;
« Mais restez-moi, vous autres; ma chambre est au soleil:
« Je ferai tout, tout, pour que vous vous attachiez à moi;

Rèy des més porto courouno,
Et de plazés s'enbirouno;
Es tournat lou més de May
Que tan play
Quan renay;
Sul la côsto, dins la plâno,
A lou canta tout s'affâno,
Car se nous bèn *piâno-piâno*,
Coumo l'esclayre s'en bay...
— Et pertout l'on n'enten que de cansounejayres,
Et pertout l'on nou bey que bôtos et dansayres.
Lou printen és passat anfin;
Lou plazé damôro
Deffôro;
Souleto, uno bouès douço, atal se plan dedin:
« — Las hiroundèlos soun tournâdos,
« Bezi mas diòs al niou, lassus;
« Nou las an pas desseparâdos,
« Amb'elos coumo nous-aou dus!
« Debâlon, baci-lòs, las èy presque dessus;
« Que soun luzentos et poulîdos!
« An toutjour al col lou ruban
« Que Jâques y'estaquèt per ma fèsto, arun'an,
« Quan begnon peluca dins nôstros mas junîdos
« Lous mousquils d'or que caouzissian...
« Aymâbon Jâques; oùn m'assêti,
« Deja lou ban cerca des èls;
« Oh! poudès biroula tout altour de moun siêti,
« Jâques gn'és plus, paoures aouzèls!
« Lou ploûri soulo, sans amîgo,
« L'Amitiè de plous se fatîgo;
« Mais resta-mé, bous-aou; ma crambo és al sourel:
« Farèy de tout, de tout, per qu'à jou bous estâques;

« Restez, oiseaux aimés de Jacques,
« J'ai tant besoin de parler de lui !

« Elles ne sont pas du tout folâtres;
« Elles ont l'air de sentir le bien que cela me fait;
« Elles se caressent, pauvres bestioles !
« Caressez-vous longtemps, votre bonheur me plaît.
« Je les aime, car elles me sont fidèles,
« Et Jacques leur ressemble; oh ! fidèle, Jacques l'est...
« Mais personne ne tue les hirondelles,
« Et les hommes se tuent entre eux !
« Pourquoi donc n'écrit-il plus?...Mon Dieu, qui sait où il est!
« Il me semble qu'on va dire : *Il est mort!* toujours je frémis;
« Cette peur sangle mon cœur;
« Sainte Vierge, ôtez-la moi !
« Car la fièvre du tombeau me brûle, je m'éteins;
« Et pourtant, bonne mère de Dieu,
« Je voudrais vivre si Jacques vit!...
« — Où êtes-vous, hirondelles jolies?
« Ah ! je me plains trop fort, et je vous ai effrayées;
« Portez-moi du bonheur ! revenez à mon soleil;
« Je gémirai doucement pour qu'à moi vous vous attachiez;
« Restez, oiseaux aimés de Jacques,
« J'ai tant besoin de parler de lui! »

Et chaque jour ainsi se plaignait l'orpheline.
Son vieil oncle en gémissait.
Marthe l'a vu pleurer, elle veut chasser sa langueur;
Il y a des cœurs pleins de force et d'autres qui n'en ont point:
La langueur l'emporta, Marthe s'éteignait;
Et le monde léger, toujours prêt à voir en mal,
Riait de son chagrin et n'y voulait pas croire.
Cependant quand la Toussaint arriva,
Qu'à la messe on vit deux cierges
Brûler pour la mourante à l'autel de la Vierge ;

« Restas, aouzèls aymats de Jâques,
« Ey tan bezoun de parla d'el!

« — Nou soun pas brino faribôlos;
« An l'ayre de senti lou bé qu'acòs me fay;
« Se caresson, paouros bestiôlos!
« Caressa-bous lounten, bostre bounhur me play.
« Las aymi, car me soun fidèlos,
« Et Jâques lous y semblo; oh! fidèl, Jâques l'és...
« Mais digun tiò las hiroundèlos,
« Et lous hômes se tion entr'es!
« Perqué doun n'escriou plus?... moun Diou! qui sat oun és?
« Me semblo que ban dire: « *Es mort!* » toutjour fremissi;
« Aquelo poou sanglo moun cò;
« Sento Bièrges, tira-me lò!
« Car la fièbre del clot me burlo, m'escantissi;
« Et pourtan, bouno may de Diou,
« Boudroy bioure se Jâques biou!...
« — Oun sès, hiroundèlos poulîdos?
« Ah! me plâgni trop fort, et bous èy espaouridos;
« Pourta-me de bounhur! tournas à moun sourel;
« Gemirèy douçomen per qu'à jou bous estâques;
« Restas, aouzèls aymats de Jâques,
« Ey tan bezoun de parla d'el! »

Et câdo jour atal se plagnò l'orfelino.
Soun bièl ouncle n'en gemissiò.
Maltro l'a bis ploura, bol cassa sa languîno;
Y'a de còs ples de forço et d'âoutres que n'an brîno:
La languîno pousquèt, Maltro s'escantissiò...
Et lou mounde laougè, toutjour prèste à mal beyre,
Riziò de soun chagrin et n'y bouillò pas creyre.
Cependen quan Toutsan benguèt,
Qu'à la messo on besquèt dus cièrges
Burla pel la mourento à l'aouta de la Bièrges;

Lorsque ensuite le Prêtre dit :
« La mort plane au chevet d'une jeune souffrante ;
« Bonnes âmes, priez pour Marthe agonisante... »
Chacun baissa la tête, honteux ;
Et du cœur les *Pater* sortaient baignés de pleurs !

Mais elle ne mourra pas ! voici la pointe de l'aube ;
Que la mort comble sa fosse !
Son oncle, à son chevet, vient de lui dire un mot ;
Son cœur l'a reçu ; ce doux mot la sauve...
Elle est sauvée !... — Bientôt le feu retourne à son œil ;
Son sang court rafraîchi sous sa blanche peau ;
A grands flots allumés la vie lui est revenue.
« — Tout est prêt, ma fille, a dit l'oncle en riant. »
Et la fille répond : « Travaillons ! travaillons !
Enfin, qui le croirait ? Marthe, ressuscitée,
Vit pour un autre amour, pour l'amour de l'argent.
Oui ! de l'argent ! elle en veut ; l'argent seul la tourmente ;
Avec son sang elle en achèterait.
Mais le travail en donne à toute main vaillante ;
Vaillante donc sera la sienne.

Sous l'arceau qui s'ouvre,
Quelle est cette marchande
Qui dans un hameau a su
Faire tant de bruit, tant de bruit ?
Qui vend et achète sans cesse ?
C'est Marthe ; chacun la vante ;
Elle est bonne, amicale, attirante ;
Ses acheteurs toujours font la boule de neige ;
Aujourd'hui elle en a vingt, demain quarante ;
Et toujours l'or pleut
Sous son arceau.
Un an se passe ainsi ; Marthe, heureuse, travaille ;
Car Jacques n'est pas mort, on l'a vu.

Quan apèy lou Prèste diguèt :
« La mort plâno al cabés d'uno jouyno souffrento ;
« Bounos âmes, pregas per Maltro agounizento... »
Cadun baychèt lou cat, hountous,
Et del cò lous *patèrs* sourtion bagnats de plous!

Mais nou mourira pas! baci la punto d'aoubo;
Que la mort arrâze soun clot!
Soun ouncle, à scun cabés, bèn de li dire un mot;
Soun cò l'a recebut; aquel dous mot la saoubo...
— Es saoubâdo!... — Bienlèou lou fèt torno à soun èl;
Soun san cour raffresquit debat sa blànco pèl;
A grans flots alucats la bito ll'és tournâdo.
« — Tout és prèste, ma fillo, a dit l'ouncle rizen. »
Et la fillo respoun : « Trabaillen! trabaillen! »
Anfin, qui zou creyra? Maltro, rebiscoulâdo,
Biou per un aoutre amou, pel l'amou de l'argen.
Obé! d'argen! n'en bol; l'argen soul la tourmento;
Dambé soun san n'en croumpayò.
Mais lou trabal n'eu baillo à touto mà balento :
Balento doun sara la siò.

Debat l'arcèou que s'alando,
Quino és aquelo marchando
Que dins un mayne a sagut
Fa tan de brut, tan de brut?
Que ben et croumpo à tengut?
Acòs Maltro ; cadun la banto;
Es bouno, amistouzo, attiranto;
Sous croumpayres toutjour fan la boulo de nèou;
Anèy n'a bint, douma n'a cranto;
Et toutjour l'or plèou
Debat soun arcèou...
— Un an se passo atal; Maltro, hurouzo, trabaillo,
Car Jâques n'és pas mort, l'an bis.

Plus d'une fois son bras tombe et son œil s'éteint
Quand vient le bruit d'une bataille;
Mais son courage est bientôt revenu
Si le bruit ne dit rien d'un régiment qu'elle sait bien.

Son oncle, un jour, lui dit au fond de sa chambrette :
« Pour atteindre au bonheur que tu veux,
« Il faut mille pistoles, Marthe ;
« Et tu les auras bientôt : petite pile devient grosse;
« Nous ne vendrons pas la maison; regarde le tiroir :
« Avec l'argent de ma vigne et ce que tu as gagné,
« Tu en as déjà plus de la moitié;
« Attends encore six mois; que veux-tu? le bonheur coûte;
« Mais tu as déjà gravi les trois-quarts de sa côte;
« Ma fille, achève ton chemin;
« Je suis content; avant de mourir
« Je te verrai bien heureuse, j'espère! »
Il se trompait le pauvre vieux :
A quinze jours de là, la mort ferma son œil;
Et Marthe sur un tombeau pleurait au cimetière.
Un soir, quelqu'un l'entendit
Dire ces quatre mots : — « La force m'abandonne;
« Ombre d'un oncle qui m'aima,
« Je ne peux plus attendre, pardonne;
« Monsieur le Curé me le permet! »
Et aussitôt que jour put être!
Aux yeux du village surpris,
Meubles, boutique, maison, tout changeait de maître;
Marthe vendit tout, ne garda rien;
Non, rien qu'une croix dorée,
Et le vêtement rose à petits bouquets bleus
Que Jacques lui aimait dessus.
Elle voulait de l'argent, d'or elle est chargée;
Ses mille pistoles elle les a;

May d'un cot soun bras toumbo et soun èl s'escantis
Quan bèn lou brut d'uno bataillo ;
Mais soun couratge és lèou tournat
Se lou brut nou dit res d'un regimen que sat.

Soun ouncle, un jour, li dit al foun de sa crambeto :
« Per attenge al bounhur que bos,
« Cal milo pistôlos, Maltreto ;
» Et las aouras bienlèou : pitchou pilot bèn gros ;
« Nou bendren pas l'oustal ; regayto la tireto !
« Dan l'argen de ma bigno et ço que t'as gagnat,
« N'as dejà may de la mitat ;
« Enquèro atten siès més ; que bos ? lou bounhur côsto ;
« Mais as dejà grimpat lous tres quarts de sa côsto ;
« Ma fillo, acâbo toun cami ;
« Sèy counten ; aban de mouri
« Te beyrèy fort hurouzo, espèri ! »
— Se troumpâbo, lou paoure bièl :
A quinze jours d'aqui, la mort cluquèt soun èl ;
Et Maltro sur un clot plourâbo al cementèri.
Un sero quaouqu'un l'entendèt
Dire aqués quatre mots : « — La forço m'abandouno ;
« Oumbro d'un ouncle que m'aymèt,
« Pôdi plus attendre, perdouno ;
« Moussu Curè me zou permèt ! »
Et talèou que jour pousquèt èstre,
As èls del bilatge surpres,
Mubles, boutiquo, oustal, tout cambiâbo de mèstre ;
Maltro bendèt tout, gardèt res ;
Nâni, res qu'uno crouts daourâdo,
Et l'habillomen rôzo à pitchous bouquets blus,
Que Jâques ll'aymâbo dessus.
Bouillô d'argen, d'or és cargâdo ;
Sas milo pistôlos, las a ;

Mais si jeune, que va-t-elle en faire ?
Ce qu'elle va en faire? pauvre enfant!
La pensée m'en déchire le cœur...
Elle est sortie ; tenez, tenez, regardez-la!
Joyeuse et couverte de deuil,
Elle semble, en quittant sa petite maison,
L'ange de la douleur qui reprend la volée
Vers le bonheur qui vient de lui sourire un peu.
L'éclair n'y fait pas : son petit pied leste, leste,
Ne touche pas le chemin, il ne fait que l'effleurer...
Dans la maison muette, tranquille, elle est entrée déjà ;
Un homme tout cheveux blancs, un Prêtre,
La reçoit d'un air affectueux :

» Monsieur le Curé, lui dit Marthe à genoux,
« Je porte tout ce que j'ai ; maintenant vous pourrez écrire ;
« Achetez sa liberté, puisque vous m'êtes si bon ;
« Ne dites pas qui le sauve ; oh ! il devinera bien assez ;
« Ne me nommez pas encore, et ne tremblez pas pour moi :
« J'ai la force à mon bras, je travaillerai pour vivre ;
« Pitié ! Monsieur le Curé, pitié !... rendez le moi ! »

TROISIÈME PAUSE.

Le Prêtre de Campagne.— Bonheur de la Fille pauvre. — Jacques est libre — Retour de Jacques. — Qui l'aurait pensé !

J'aime le prêtre de campagne.
Comme celui de la ville, lui n'a pas besoin,
Pour faire croire au bon Dieu, pour faire croire au Démon,
De dresser son esprit sur la sainte montagne,
Et d'épuiser sa force à prouver, livre ouvert,
Le Paradis comme l'Enfer.
Autour de lui tout croit, tout prie ;
Cependant ils pêchent là, comme nous le faisons tous ;
Mais le prêtre des champs n'a qu'à lever la croix,

Mais tan jouyno, que n'en bay fa?
Ço qu'en bay fa? paouro maynâdo!
D'y pensa me parso lou cò...
— Es sourtido, tenè, tenè, regayta-lò!
Jouyouzo et de dol capelado,
Semblo, en quittan soun oustalet,
L'ange de la doulou que repren la boulâdo
Cats al bounhur que bèn de li rire un paouquet.
Lou liouse n'y fay pas : soun penou lèste, lèste,
Tôco pas lou cami, fay que lou floureja...
Dins l'oustal mut, tranquille, es intrâdo dejà;
Un hôme tout pièl blan, un Prèste,
La recèt d'un ayre amistous :

— « Moussu Curè, li dit Maltro de ginouillous,
« Bous porti tout ço qu'èy; âro pouyrés escrioure;
« Croumpas sa libertat perque me sès tan bou;
« Digues pas qui lou saoubo; oh! debinára prou;
« Me nomes pas enquèro, et trambles pas per jou :
« Èy de forço à moun bras, trabaillarèy per bioure;
« Piètat! Moussu Curè, piètat!... tourna-me lou! »

TROIZIÈMO PAOUZO.

Lou Prèste de Campagno.— Bounhur de la Fillo paouro.— Jâques ès libre.— Retour de Jâques.— Qui z'aouyò crezut!

Aymi lou prèste de campagno.
Coumo lou de la bilo, el, n'a jamay bezoun,
Per fa creyre al boun Diou, per fa creyre al Demoun,
De masta soun esprit sul la *sento mountagno*,
Et d'estari sa forço à prouba, libre oubèr,
Lou Paradis amay l'Infèr;
A l'entour d'el tout crey, tout prègo;
Tapla pècon aqui, coumo zou fazèn touts;
Mais lou prèste des cans n'a qu'à leba la crouts,

Et le mal devant elle plie;
Et le péché déjà né en herbe s'arrache.
Oh! le prêtre des champs, je l'aime, je le trouve beau:
De son siège de bois rien n'échappe à son œil;
Sa cloche chasse au loin la grêle et le tonnerre;
Il a les yeux toujours ouverts sur son troupeau;
Un pécheur le fuit, il le sait, il le va chercher;
Pour des fautes il a des pardons;
Pour les chagrins un baume bien doux;
Son nom court, béni; les vallées en sont pleines;
Chacun l'appelle, dans son cœur,
Le grand médecin des peines;
Et voilà pourquoi Marthe avait
Trouvé dans ce prêtre un baume pour la sienne.

Mais du fond de son presbytère,
L'homme du Ciel aurait mieux su
Déterrer le péché, la maligne pensée,
Que le soldat sans nom, au milieu d'une armée,
Et qui depuis trois ans n'avait pas écrit;
Et surtout alors qu'au bruit des timbales,
Des trompettes, des canons,
Six cent mille Français s'en allaient, joyeux,
Maîtriser fièrement toutes les capitales;
Ils brisaient, ils faisaient fuir
Tout ce qui barrait chemin;
Et ils ne prenaient haleine sur la terre étrangère
Que pour courir plus loin encore.

Il est vrai que l'autre été, l'oncle écrivit souvent;
Mais l'armée venait de faire triple campagne.
Jacques avait, disait-on, changé de régiment:
Un l'avait vu en Prusse, un autre en Allemagne;
On n'en savait rien; des parents, il n'en avait aucun;
Disons tout: le joli soldat

Et lou mal daban elo plègo;
Et lou pecat nascut en hèrbo se derrêgo.
— Oh ! lou prèste des cans, l'aymi, lou trôbi bèl :
De soun sièti de boy res n'escapo à soun èl;
Sa clôcho casso lèn la grêlo et lou tounèrre ;
Nou perpillo pas soun troupèl;
Un pecadou lou fuch, zou couney, lou bay quèrre;
Pel las faoutos a de perdous,
Pes chagrins un baoume bièn dous ;
Soun noum cour, benezit; las coumbos n'en soun plenos;
Cadun l'appèlo, dins soun cò ,
Lou gran medeci de las penos;
Et baqui perque Maltro abiò
Troubat dins aquel prèste un baoume pel la siò.

Mais del foun de sa caminâdo,
L'hôme del Cièl aouyò millou sagut
Derrouca lou pecat, la maligno pensâdo,
Que lou souldat sans noum al mitan d'uno armâdo,
Et que dunpèy tres ans n'abiò pas escribut.
Et surtout alabets, qu'al brut de las timbalos,
De las troumpetos, des canous,
Siès cent milo Francès s'en anâbon, jouyous,
Mestreja fièromen toutos las capitalos;
Brigaillâbon, fazion fugi
Tout ço que barrâbo cami ;
Et nou pregnon halé sul la tèrro estrangèro,
Que per courre may lèn enquèro.

Es bray que l'aoutre estiou, l'ouncle escribèt souben :
Mais l'armâdo begnò de fa triplo campagno ;
Jâques abiò, dizion, cambiat de regimen;
Un l'abiô bis en Prusso, un aoutre en Alemagno;
N'en sabion res d'en lot; de parens, n'abiò n'at;
Diguen tout : lou poulit souldat

Sortait de cette maison où une nuée d'enfants
Vivent de la pitié qui leur y sert de *mère ;*
Il chercha la *sienne* longtemps,... il ne la trouva jamais ;
Il brûlait d'être aimé ; il le fut à *Laffitte* ;
Et sans la guerre enfin il y aurait planté sa vie.

Maintenant que nous savons tout, laissons le bon Curé,
Au milieu des soucis que sa bonté lui coûte,
Faire parler des morceaux de papier
Et leur faire courir la poste.
Passons à la plus simple maisonnette ;
La fille pauvre y reste et s'est mise à l'ouvrage.
Comme tout a changé : hier elle avait son trousseau,
Même de l'or dans son armoire ;
Aujourd'hui elle n'a plus rien autour d'elle
Qu'un escabeau, un dé, un étui, un rouet ;
Elle file de la laine, elle coud de la toile ;
Eh bien ! ne la plaignons pas de fatiguer ses doigts :
Riche, elle pleurait ; maintenant qu'elle est pauvre, elle rit !
Jacques sera sauvé et pourra longtemps vivre...
Et vie et liberté, Jacques lui va tout devoir ;
Jacques l'aimera davantage ; et plus de pauvreté
Quand on aime et qu'on est aimé !
Qu'elle est heureuse la fille pauvre...
De miel son avenir se dore,
Et son âme déjà en boit la première goutte ;
Aussi, des fleurs ! sur elle, autour d'elle, partout !
Et la fille travaille, et toute la semaine,
Entre des gouttes de miel et des flots de parfum,
Son rouet tourne, tourne, et son dé se dépêche,
Et sa pensée tresse autant de jours sans nuage
Que sa bobine en train prend de brassées de laine,
Que son aiguille fait des points !
Mais tout cela déjà faisait bruit dans les prairies ;

Sourtiò d'aquel oustal oùn un fun de maynatges
Bibon de la piètat que lous y sèr de *may*.
Cerquèt la *siò* lounten... nou la troubèt jamay ;
Burlâbo d'êstre aymat, zou fusquèt à *Laffitto*,
Et sans la guèrro anfin y plantâbo sa bito.

Aro que sabèn tout, daychen loụ boun Curè,
Al mièy del pèssomen que sa bountat li còsto,
Fa parla de tros de papè
Et lous y fa courre la pôsto ;
Passen al pu simple oustalet ;
La fillo paouro y rèsto et s'és mezo à l'oubratge.
Coumo tout-a cambiat ; yèr abiò soun noubiatge,
Amay d'or dins soun gabinet.
Anèy n'a plus res altour d'elo
Qu'un trubès, un didal, un estuch, un roudet ;
Filo de lâno, couy de telo ;
Eh-bé! plagnen pas lò de fatiga sous dits :
Ero richo, plourâbo ; âro qu'és paouro, rits !
Jâques sara saoubat et pouyra lounten bioure...
Et bito et libertat, Jâques li bay tout dioure ;
Jâques l'aymara may ; et plus de paouretat
Quan l'on aymo et qu'on és aymat !
Qu'és hurouzo la fillo paouro !...
De mèl soun abeni se daouro,
Et soun âmo deja n'en beou lou prumè glout ;
Tabé, de flous ! sur elo, altour d'elo, pertout !
— Et la fillo trabaillo, et touto la semmâno,
Entre de glouts de mèl et de flots de parfuns,
Soun roudet bîro, bîro, et souṇn didal s'affâno,
Et sa pensâdo trèsso aoutan de jours sans cruns
Que sa boubino en trin pren de puntats de lâno,
Que soun aguillo fay de puns !
Mais tout acòs dejà faziò brut dins las prâdos,

Et déjà le pays, pour elle, tout de bon,
S'était pris du plus bel amour :
C'étaient, la nuit, de longues sérénades,
Des guirlandes de fleurs à sa porte attachées;
Et le jour, des présents choisis
Que les filles enfin à sa cause entraînées
Venaient lui présenter avec des yeux tout amis.
Annette sur toutes primait;
Et Marthe en est heureuse et croit encore mieux
Les chansons qu'on lui fait sur son bonheur naissant;
De sa chambrette elle les écoutait;
Ensuite
Toute la nuit,
Avec elles elle se berçait.

Un dimanche matin, le Prêtre tant aimé
Lui apparaît après la sainte Messe;
Son front de joie est allumé;
Sa main droite, qui tient un papier déplié,
Tremblait de bonheur autant que de vieillesse :
« Ma fille, lui dit-il, le Ciel te bénit;
« Il m'a servi, je l'ai trouvé; Jacques était à Paris;
« C'est fini, il est libre; il arrivera dimanche;
« Et il n'a rien deviné. Jacques, vaniteux, m'écrit,
« Il croit que sa mère, enfin, s'est fait reconnaître;
« Qu'elle est riche et qu'elle le sauve. Oh! laisse-le paraître;
« Quand il saura tout ce qu'il te doit;
« Tout ce que tu as fait pour lui, Jacques, j'en ai la croyance,
« T'aimera plus que tout..., plus que tout après Dieu.
« Ma fille, il va luire ton jour de récompense;
« Prépares-y ton cœur. Jacques viendra, bien sûr,
« Je te veux près de moi, aussitôt qu'il arrivera;
« Je veux lui faire comprendre, aux yeux de la contrée,
« Son bonheur d'être aimé d'un ange tel que toi!

Et dejà lou païs, per elo, tout de bou,
S'èro pres del pu bèl amou :
Acòs èro, la nèy, de loungos serenàdos,
De guirlandos de flous à sa porto estacâdos ;
Et lou jour de prezens caouzits
Que las fillos anfin à sa caouzo entraynâdos,
Begnon li prezenta d'ambé d'èls tout amits.
— Annetou sur toutos primâbo ;
Et Maltro n'és hurouzo, et crey enquèro may
Las cansous que li fan sur soun bounhur que nay ;
De soun crambot las escoutâbo ;
Apèy
Touto la nèy,
Damb'elos se bressâbo !

Un dimeche mati, lou Prèste tan aymat
Li bèn aprèt la sento Messo ;
Soun froun de jòyo és alucat ;
Sa mà dreto que ten un papè desplegat,
Tramblâbo de bounhur aoutan que de bieillesso.
— « Ma fillo, sa li dit, lou Cièl te benezis ;
« M'a serbit, l'èy troubat ; Jâques èro à Paris ;
« Acos finit, és libre ; arribara dimeche,
« Mais n'a res debinat. Jâques, glourious, m'escriou ;
« Crey que sa may, anfin, s'és fèyto recouneche ;
« Qu'es richo, et que lou saoubo. — Oh ! daycho-lou pareche !
« Quan saoura tout ço que te diou,
« Tout ço qu'as fèy per el, Jâques, n'èy la crezenço,
« T'aymara may que tout... may que tout aprèt Diou !
« Ma fillo, bay luzi toun jour de recoumpenso ;
« Preparo-z'y toun cò. Jâques bendra, sigu ;
« Te bôli prèt de jou, talèou soun arribâdo ;
« Li bôli fa coumprene, as èls de la countrado,
« Soun bounhur d'èstre aymat d'un ange tèl que tu ! »

— On dit que les heureux au Paradis entendent
Des harmonies qui font nager dans le plaisir ;
Et Marthe à ces mots qui dans son cœur descendent,
Sentit qu'ici-bas on en entendait aussi.

Enfin, l'autre dimanche est venu : tout rayonne d'or
Sous un beau soleil de juin.
Partout la foule chante ;
On voit que c'est double fête, ce jour-là, pour chacun...
— Midi sonne ; aussitôt, quittant la sainte table,
Le vieux Prêtre paraît avec la fille au front pur ;
Ses cils sont baissés sur ses yeux d'azur ;
Elle est timide, elle est sans parole,
Elle est toute à son amour qui lui crie : bonheur !
La foule autour d'eux s'assemble.
Tout cela vient de prendre un air de grandeur ;
On dirait que le pays attend un grand seigneur.
Ils sortent tous hors de la ville,
Et riants, se plantent là,
A la bouche du grand chemin...

Rien au milieu, rien au fond de ce sillon plat,
Rien que de l'ombre déchirée à morceaux par le soleil.
— Tout d'un coup un point noir a grossi ; il se remue...
Deux hommes... deux soldats... le plus grand ; c'est lui !...
Qu'il va bien ! à l'armée il a grandi encore !...
Et ils s'avancent tous deux... L'autre, quel est celui-là ?
Il a l'air d'une femme... Eh ! c'en est une, étrangère ;
Qu'elle est belle, gracieuse ! elle est mise en cantinière.
Une femme, mon Dieu, avec Jacques ! où va-t-elle ?
Marthe a les yeux sur eux, triste comme une morte ;
Même le Prêtre, même l'escorte,
Tout frémit, tout est muet ; eux d'eux s'avancent davantage...
Les voici à vingt pas, souriants, hors d'haleine ;
Mais qu'est-ce maintenant ? Jacques a l'air en peine,

— Dizon que lous hurous al Paradis entendon
De muzîcos que fan nada dins lou plazé ;
Et Maltro an aqués mots que dins soun cò descendon,
Sentisquèt qu'aci-bas on n'entendiò tabé.

Anfin, l'aoutre dimeche és bengut : tout daourejo
Debat un bèl sourel de jun.
Pertout la foulo cansounejo ;
On bey qu'és doublo fèsto, aquel jour, per cadun..
— Mètjour sôno ; talèou, quittan la sento taoulo,
Lou bièl Prèste parey dan la fillo al froun pur ;
Sous perpils soun baychats sur sous eillous d'azur ;
Es bergounjouzo, és sans paraoulo,
Es touto à soun amou que li crido : bounhur !
La foulo à l'entour d'es s'apilo.
Tout acòs bèn de prene un ayre de grandou ;
Diyon que lou païs atten un gran segnou.
Sorton touts, fòro de la bilo,
Et rizens, se planton aqui,
A la boûco del gran cami...

Res al mièy, res al foun d'aquelo plâto rego,
Res que d'oumbro esquissàdo à brigals pel sourel.
— Tout d'un cot un pun negre a groussit ; se boulego...
Dus hômes !... dus souldats !... lou pu gran, acòs el !...
Que bay bièn ! à l'armàdo a may grandît enquèro !...
Et s'abançon tout dus... L'autre, quin és aquel ?
A l'ayre d'uno fenno... Eh ! n'és uno, estrangèro !
Qu'és bèlo ! qu'és graciouzo ! és mezo en cantignèro.
Uno fenno, moun Diou, dambé Jâques ! oun bay ?
Maltro a lous èls sur es, tristo coumo uno morto ;
Amay lou Prèste, amay l'escorto,
Tout fremis, tout és mut ; es dus s'abançon may...
Baci lous, à bint pas, rizens, fòro d'halèno...
Mais, âro, qu'és acòs ? Jâques a l'ayre en peno,

Il a vu Marthe... tremblant, honteux, il s'est arrêté...
Le prêtre n'y tient plus : de sa voix forte, pleine,
Qui épouvante le péché,
— « Jacques, quelle est cette femme ? »
Et comme un criminel, Jacques baissant la tête :
« La mienne, Monsieur le Curé ! la mienne ; je suis marié... »
Un cri de femme part, le Prêtre se retourne,
Ce cri vient de l'effrayer :
— « Ma fille, du courage ! ici-bas il faut souffrir ! »
Mais Marthe point du tout ne soupire ;
On la regarde... ils avaient peur qu'elle n'allât en mourir ;
Ils se trompent, elle n'en meurt pas, il paraît qu'elle s'en console ;
Elle *fixe* Jacques gracieusement ;
Puis, tout à coup elle rit, elle rit comme une folle...
Hélas ! elle ne pouvait plus maintenant rire autrement ;
La pauvre fille était folle !
Aux mots que l'infidèle avait laissé tomber,
Marthe venait, pauvre souffrante,
De perdre sa raison pour ne plus la trouver.

Lorsque Jacques sut tout, il déserta la contrée.
On dit que, hors de lui, à l'armée il revint ;
Là, le malheureux, comme une âme damnée,
Las de sa vie, la jeta
A la bouche d'un gros canon qui faisait feu.
Mais ce qui est vrai, trop vrai : Marthe
Échappa à tous, une nuit ;
Et dans notre ville, depuis,
Pendant trente ans on a vu *la pauvre idiote*
A notre charité tendre les mains souvent.
Dans Agen on disait, quand elle passait :
Marthe sort, elle doit avoir faim !
On ne savait rien sur elle, et cependant chacun l'aimait.
Seulement les enfants qui de rien n'ont pitié,

A bis Maltro... tramblan, hountous, s'és arrestat...
Lou Prèste n'y ten plus : de sa bouès forto, pleno ?
Que fay arruca lou pecat,
— « Jâques, quino és aquelo fenno ? »
Et coumo un criminèl, Jâques, baychan lou cat :
— « La miò, Moussu Curé ! la miò... sèy maridat... »
Un crit de fenno part ; lou Prèste se rebiro,
Aquel crit bèn de l'espaouri :
— « Ma fillo, de couratge ! aci-bas cal souffri ! »
Mais Maltro brîno nou soupiro ;
La fixon... abion poou que n'anguèsse mouri ;
Se troumpon, n'en mort pas, parey que s'en counsôlo ;
Fixo Jâques beziadomen,
Et, tout d'un cot apèy, rits, rits coumo uno fôlo...
Hélas ! nou poudiò plus âro rire aoutromen ;
La paouro fillo èro *innoucento !*
As mots que l'enfidèl abiò daychat toumba,
Maltro begnò, paouro souffrento,
De pèrdre sa razou per nou plus la trouba.

Quan Jâques saguèt tout, dezartèt la countrâdo.
Dizon que, fôro d'el, à l'armado tournèt ;
Aqui, lou malhurous, coumo uno amo dannâdo,
Las de sa bito, la jetèt
A la bouco d'un gros canou que faziò fèt.
— Mais ço qu'ès bray, trop bray : Maltreto,
Escapèt à touts, uno nèy ;
Et dins nôstro bilo, dunpèy,
Penden trento ans an bis *l'innoucento paoureto*,
A nôstro caritat para las mas, souben ;
Dins Agen, dizion, quan passâbo :
Maltro sort, diou abé talen !
Nou sabion res sur elo, amay cadun l'aymâbo ;
Soulomen lous pitchous que de res n'an piètat,

Qui rient de tout ce qui est triste,
Lui criaient : « *Marthe, un soldat !* »
Et Marthe, qui avait peur des soldats, fuyait vite.

Maintenant vous savez pourquoi elle tremblait à ces mots.
Et moi, qui le lui ai crié aussi plus de cent fois,
Aujourd'hui qu'on m'a conté sa vie touchante,
Je voudrais couvrir de baisers sa robe en guenilles ;
Je voudrais lui demander pardon à genoux ;
Je ne trouve rien qu'un tombeau... je le couvre de fleurs !

MA VIGNE,

A PAPILLOTE.

A MADAME LOUIS WEILL, DE PARIS.

(Avril 1845.)

Jolie dame, c'est vrai : le mois dernier je signai
Un morceau carré
De papier timbré,
Et je me vis aussitôt maître,
Non pas, comme vous l'avez appris,
D'une métairie à six têtes avec un jardin anglais,
Toute couverte d'épis et de groupes d'arbres,
Mais d'une petite, petite vigne
Que j'ai baptisée : *A Papillote!*
Où pour chambre je n'ai qu'une grotte,
Où les ceps se compteraient aisément ;
D'un bout de haie à l'autre bout
Sa longueur guère ne se déploie,
Cent pareilles ne feraient pas la lieue ;
Six linceuls la couvriraient.

Que rizon de tout ço qu'és triste,
Li cridabon : *Maltro, un soldat !*
Et Maltro qu'abiò poou des souldats, fugiò biste.

Aro sabès perqué tramblâbo an aqués mots.
Et jou, que ll'èy cridat tabé may de cent cots,
Anèy que m'an coûntat sa bito piètadoûzo,
Boudroy poutouneja sa raoubo fièrlangoùzo,
Boudroy li demanda perdou de ginouillous;
Nou trôbi rés qu'un clot... lou capèli de flous !

MA BIGNO,

A PAPILLÔTO.

A MADAMO LOUIS WEILL, DE PARIS.

(Abriou 1845.)

Poulido damo, és bray : lou més darrè sinnèri
Un brigal carrat
De papè marcat,
Et talèou mêstre me besquêri,
Noun pas, coumo l'abès aprés,
D'uno bordo à siès cats, damb'un cazal anglés,
Claoufîdo de cabels et de randals espés,
Mais d'uno pitchouno *bignôto*
Qu'èy batizâdo : *A Papillôto !*
Oùn, per crambo n'èy qu'uno grôto,
Oùn lous bidots se countayon;
D'un bor de sêgo à l'aoutro sêgo,
Sa loungou gayre se desplègo;
Cent atal fayon pas la lègo,
Siès linçols la capelayon.

Eh bien! pourtant, telle qu'elle est, vingt ans je l'ai rêvée;
Vous riez, Madame, de mon bonheur?
Vous rirez bien davantage quand je vous dirai
Que depuis que je l'ai achetée,
Plus riche en fruit
Je n'en vois aucune.
Neuf cerisiers, voilà mon bois;
Dix rangs de vigne font ma promenade;
Des pêchers, ils sont miens; des noisettes, elles sont miennes;
Des ormeaux, j'en ai deux; des fontaines, j'en ai deux.
Que je suis riche! Ma Muse est une métayère;
Oh! je veux vous peindre, pendant que je tiens le pinceau,
Notre pays aimé du Ciel.
Ici, nous faisons tout naître en égratignant la terre;
Qui en possède un lambeau se prélasse chez lui;
Il n'y a pas de petit bien sous notre soleil!

Vous me direz bien qu'à Paris, dans la serre chaude,
Deux mois avant nous vous faites tout mûrir;
Qu'est votre fruit? de l'eau claire
Qu'un feu savant fait roussir.
Mais, belle dame, ici, vous ne vivriez que de fruit;
Vous ôteriez votre gant luisant,
Nous vous verrions à chaque minute
Détacher de la branche une belle pêche fondante,
Y planter votre blanche dent;
Comme nous, vous la boiriez presque
Sans en ôter la fine peau,
Car depuis la peau jusqu'au noyau
Elle fond dans la bouche... c'est du miel!

Madame, dans le Nord, vous avez de grandes choses:
Des églises, des palais qui montent haut, bien haut,
Et le travail de l'homme est plus beau chez vous autres.
Mais venez faire quatre ou cinq pauses

Hè-bé ! pourtan, coumo és, bint ans l'èy saounejàdo ;
Rizès, Madamo, al bounhur qu'èy ?
Rirés-bé may quan bous dirèy
Que dezunpèy que l'èy croumpâdo
May frutâdo
N'en bezi nâdo.
Naou guindoulès baqui moun bòs ;
Dèts cansos fan ma permenâdo ;
De presseguès, soun meous ; d'abelânos, soun miòs ;
D'ourmes, n'èy dus ; de founs, n'èy diòs.
Que souy riche ! Ma Muzo és uno fazendèro ;
Oh ! bôli bous pintra, tandis qu'èy lou pincèl,
Nostre païs aymat del Cièl :
Aciou fazèn tout mayche en graoupignan la tèrro ;
Qui ne ten soun brigal se palayzo chez el,
Gn'a pas de pitchou bé debat nostre sourel !

Dires bé qu'à Paris, dins la *sèrro caoudeto*,
Dus més aban nous aou fan tout amadura ;
Qu'és bostre frut ? d'aygo clareto
Qu'un fèc saben fay rousseja.
Mais, bèlo damo, aciou, nou biouyas que de frûto ;
Tirayas bostre gan luzen,
Bous beyan à càdo minuto,
Destaca de la brenco un bèl precèt founden,
Y planta bostro blanco den ;
Coumo nous-aou lou beouyas prèsque
Sans n'en tira la fino pèl,
Car dunpèy la pèl dinqu'al clèsque,
Foun dins la boûco... acòs de mèl !

Madamo, dins lou Nord, abès de grandos caouzos,
De glèyzos, de palays que mounton haou, bien haou,
Et lou trabal de l'hôme és may bèl che bous-aou.
Mais benès fa quatre ou cinq paouzos

Sur les bords de la Garonne, aux beaux jours d'été,
Vous verrez que le travail de Dieu
Nulle part n'est beau comme ici.
Nous avons des rocs vêtus en velours qui verdoient ;
Des plaines toujours dorées ;
Des vallées où nous buvons un air sain ;
Et quand nous nous promenons, partout nous foulons des fleurs !
La campagne de Paris a bien fleurs et pelouse,
Mais elle est trop grande dame, elle est triste, dormeuse ;
Ici mille maisonnettes rient au bord d'un ruisseau ;
Notre ciel est riant, tout s'amuse, tout vit ;
Depuis le mois de mai, quand le beau temps s'*équilibre*,
Pendant six mois dans l'air une musique résonne ;
A mille rossignols cent pâtres font concurrence ;
Et tous chantent l'Amour, l'Amour qui est toujours neuf.
Votre *grand opéra*, surpris, ferait silence
Quand le jour de la nuit déchire le rideau,
Et que sous un ciel qui s'allume aussitôt,
Écouté du bon Dieu notre concert commence...
Quels refrains, quelles voix, tenez, écoutez-les !
L'un chante dans le coteau et l'autre dans les champs :
« Ces montagnes,
« Qui si hautes sont,
« M'empêchent de voir
« Où sont mes amours ;
« Baissez-vous, montagnes,
« Plaines, haussez-vous,
« Pour que je puisse voir
« Où sont mes amours. »
Et mille voix aussitôt résonnant dans les airs,
Vont à travers les rideaux bleus
Faire sourire les anges là-haut ;

Sus bors de la Garôno, as bès jours de l'estiou,
Beyrés que lou trabal de Diou
En lot n'és tan bèl coumo aciou.
Abèn de rocs bestits en belour que berdejon;
De plânos que toutjour daourejon;
De coumbos oùn bebèn un ayre sanitous;
Et quan nous passejan, pertout traouillan de flous...
— La campagno, à Paris, a bé flous et pelouzo,
Mais és trop grando damo, és tristo, droumillouzo;
Aci milo oustalets rizon al bor d'un riou;
Nostre cièl és rizen, tout s'amuzo, tout biou;
Dunpèy lou més de may, quan lou bèl ten s'atindo;
Penden siès més dins l'ayre uno muzico tindo;
A milo roussignols cent pastous fan rampèou;
Et touts canton l'Amou, l'Amou qu'és toutjour nèou.
Bostre *Gran-Opéra*, surpres, fayò silenço
Quan lou jour de la nèy esquisso lou ridèou,
Et que debat un cièl que s'alûco talèou,
Escoutat del boun Diou, nostre councèr coumenço...
Quas refrins! quinos bouès! tenè! s'y fan anèy;
Un canto pel la côsto et l'aoutre pel barèy:

« Aquelos mountagnos [1]
« Que tan haoutos soun,
« M'empachon de beyre
« Mas amous oùn soun;
« Baycha-bous, mountâgnos,
« Plânos, haousa-bous,
« Per que pôsqui beyre
« Oùn soun mas amous!

— Et milo bouès atal brounzinan dins lous ayres,
Ban à trabès lous ridèous blus
Fa rire lous anges lassus;

(1) Couplet populaire d'une chanson de *Gaston* PHOEBUS.

La terre embaume les chanteurs ;
Les rossignols, sur l'arbre en fleur,
Chantent plus fort à qui mieux mieux ;
Tout va juste, et pourtant personne ne bat la mesure ;
Et pour entendre tout, tant que le concert dure,
Ma *vigne* est un siége d'honneur,
Car je plane du coteau où ma grotte s'élève
Sur le paradis d'Agen, le *vallon de Vérone.*

Que je suis bien dans ma *vigne!* Oh! je n'y vais jamais assez ;
Pour elle je me suis fait *poète-vigneron ;*
Je délaisse même les chansonnettes ;
Je ne rêve qu'échalas, que pampres, que treilles ;
Sur le chemin, je trouve de petites pierres,
Je les porte dans ma vigne et j'en fais des tas ;
J'y aurai une maisonnette et des tonnelles fraîches ;
Chaque ami à son tour y sera fêté ;
Et quand viendront les vendanges, mon cellier sera fermé ;
Avec tous mes amis, sans paniers, sans corbeilles,
Nous aurons d'avance tout vendangé.

Oh ! ma jeune *vigne*,
Le soleil te *guigne.*
Porte-moi de tout !
Aussi quand il bruine
N'en perds aucune goutte,
Mon feu s'assoupit,
Ma Muse se fatigue,
Mes amis, demain,
Pourraient m'échapper ;
Mais toi, jeune amie,
Vigne au fruit savoureux,
Avec ta fleur-figue,
Et tes bons raisins,
Attache-les moi !

La tèrro embaoumo lous cantayres ;
Lous roussignols, sul l'aoure en flou,
Canton may fort à qui millou ;
Tout bay juste, et pourtan digun bat la mezuro ;
Et per entendre tout, tan que lou councèr duro,
Ma *bigno* és un sièti d'aounou ;
Car plâni de sul tap oùn ma grôto s'entrouno,
Sul paradis d'Agen, la *Coumbo de Berouno.*

Que souy bièn dins ma *bigno !* oh ! n'y baou jamay prou ;
Per elo me souy fèy *poèto bignayrou.*
Daychi mêmo las cansounetos ;
Nou rèbi que paychèls, que flâjos, que bidots ;
Pel cami trôbi de peyretos,
Las porti dins ma *bigno* et n'en faou de pilots ;
Y'aourèy un oustalet et de tounèlos frescos ;
Câdo amit à soun tour y sara festejat ;
Et quan bregnos brendran, moun chay sara barrat ;
Dambé touts mous amits, sans panès et sans descos,
Aouren d'abanço tout bregnat.

Oh ! ma jouyno *bigno*,
Lou sourel te guigno,
Porto-mé de tout !
Tabé quan plebigno
N'en pèrdes nat glout.
Moun fêt s'amatigo,
Ma Muzo fatigo,
Mous amits douma
Pouyon m'escapa ;
Mais tu, jouyno amigo,
Bigno al frut goustous.
Dambé ta flou-figue,
Et tous *duransous*
Estacô-mé lous !

Récolte abondante
Ainsi tu me vaudras ;
Pour l'âme aimante
Récolte ne vaut pas
Serrements de mains !

Et tout pousse, tout croît, et seul je n'y suis guère ;
A l'heure où je n'ai personne, mes souvenirs fidèles
Me font compagnie, et les plus vieux
Se rajeunissent pour me plaire ;
Aujourd'hui une nuée m'en est venue :
Je vois la prairie où je sautillais ;
Je vois la petite île où je broussaillais,
Où j'ai pleuré... où j'ai ri...
Je vois plus loin le bois feuillu
Où près de la fontaine je me faisais rêveur
Depuis que l'on m'avais dit qu'un fameux écrivain
Avait doré le front d'Agen,
En faisant retentir ses vers
Au bruit de cette onde d'argent...
Mais je veux dire tout : devant, à gauche, à droite,
Je vois plus d'une haie épaisse que j'ai trouée ;
Plus d'un pommier que j'ai ébranché ;
Plus d'une vieille treille où l'on m'a fait *courte-échelle*
Pour atteindre le fin muscat.
Madame, vous le voyez, vers mon passé je retourne,
Sans que mon front en ait rougi ;
Que voulez-vous ! Ce que j'ai dérobé je le rends,
Et je le rends avec usure ;
A ma vigne je n'ai pas de porte ;
Deux ronces en barrent le seuil ;
Lorsque des maraudeurs, dans une trouée, je vois le nez,
Au lieu de m'armer d'une gaule,

Recolto aboundoûzo,
Atal me badras ;
Pèl l'âmo amistoûzo
Recolto bal pas
Sarromens de mas !

Et tout pousso, tout crey ; et soulet n'y souy gayre ;
A l'houro oùn n'èy digun, mous soubenis fidèls
Me fan coumpagno, et lous may bièls
Se refan jouynes per me playre ;
Anèy un fun m'en és bengut :
Bezi la prâdo oùn saouticâbi ;
Bezi l'illot oùn broucaillâbi,
Oùn èy plourat,... oùn èy rigut...
Bezi may lèn lou bòs feillut
Oùn, proche de la foun, me fazîoy saounejayre,
Dunpèy que m'abion dit qu'un famus escriben (1)
Abiò daourat lou froun d'Agen,
En fan souna sous bèrs dins l'ayre,
Al brut d'aquelo aygo d'argen...
— Mais bòli dire tout : daban, à gaoucho, à dreto,
Bezi may d'uno sêgo espesso qu'èy traoucat ;
May d'un poumè qu'èy debrencat ;
May d'uno bièillo treillo oùn m'an fèy esquineto
Per atenge lou fi muscat...
— Madamo, zou bezès, à moun passat m'entorni,
Sans que moun froun n'atge rougit.
Que boulès ? Ço qu'èy pres zou torni,
Et zoù torni dambé proufit ;
A ma *bigno* n'èy pas de porto ;
Diòs roumèts n'en barron lou pas ;
Quan de picoureyurs, pes traous, bezi lou nas,
Aoulot de m'arma d'uno endorto,

(1) Le savant SCALIGER habitait le vallon de Vérone.

Je m'en retourne, je m'en vais pour qu'ils puissent y revenir ;
Celui qui jeune vola, vieux, se laisse voler !

MARTIGNAC.

LE JOUR DE L'ÉRECTION DE SA STATUE, A MIRAMONT.

(18 Septembre 1845.)

De petits marteaux frappent,
Le marbre s'enflamme,
Et sur les grands hommes, le *ciseau*
Parle autant que la *plume*, autant que le *pinceau*.
Aussi partout maintenant, sur les places, dans les rues,
La France élève des statues ;
Et partout, ses enfants groupés
Admirent, sur le piédestal dressés,
L'homme qui préféra la gloire à la fortune,
Le *prince* des autels, le *roi* de la tribune,
Le *lion* de la guerre et l'*agneau* de la paix.

Sur ce joli bloc de bronze qui manquait,
Quel plaisir pour les Gascons, aujourd'hui,
De pouvoir saluer, dans le berceau où il s'aimait tant,
Le Ministre fameux qui eût sauvé son Roi...
Il fesait la France forte, heureuse, bénie ;
Il apaisait toujours la chose trop hardie ;
Droit pour tous, droit à tous ! il n'oubliait personne.
Il voulait, avec miel et parfum,
Mêler sans bruit, dans la Chambre courroucée,
Tous les drapeaux pour n'en avoir qu'un.

Quelle œuvre ! quel miracle ! et il l'aurait fait sans doute :
Déjà paix et bonheur aplanissaient sa route ;

Me rebîri, m'en baou per qu'y pòsquen tourna ;
Lou qui jouyne panèt, bièl, se daycho pana !

MARTIGNAC.

LOU JOUR QUE MASTÈRON SOUN ESTATUYO, A MIRAMOUNT.

(18 Septenbre 1845.)

De martelous trûcon ;
De mâlbres s'alûcon,
Et sus grans hômes, lou *cizèl*
Parlo aoutan que la *plumo*, aoutan que lou *pincèl*.
Aro tabé, pertout, sus placès, dins las rûyos,
La Françò, ennarto d'estatûyos ;
Et pertout, sous fils apilats,
Layron, sul *pèdéstal* mastats,
L'hôme que prefèrèt la glôrio à la fourtuno ;
Lou *prince* des aoutas, lou *Rèy* de la tribuno,
Lou *lioun* de la guèrro et l'*agnèl* de la pats.

Sur aquel poulit trôs de brounzo que manquâbo,
Quin plazé pes Gascous, anèy,
De poudé saluda, dins lou brès oùn s'aymâbo,
Lou Ministre famus qu'aouyò saoûbat soun Rèy !...
Faziò la Françò forto, hurouzo, benezido ;
Amayzâbo toutjour la caouzo trop hardîdo ;
Dret per touts, dret à touts ! n'oublidâbo digun ;
Bouillò, dambé mèl et parfun,
Abarreja sans brut, dins la Crambo amalîdo,
Touts lous drapèous per n'abé qu'un.

Quin trabal ! quin miracle ! et l'aouyò fèy, sans douto.
Déjà pats et bounhur alizâbon sa routo ;

D'esprit et de raison il fleurissait tant ses mots
Que sa parole ensorcelait;
Perles, fleurs, harmonie, tombaient de ses lèvres...
Eh bien, quand son bras étayait
Le vieux trône chancelant,
Son Roi, fier... Mais silence, maintenant, devant des tombes.

Ne parlons que de lui, car lui ressuscite;
Il est revenu; le voilà! on dirait qu'il nous console;
Il était si bon! toujours le bien il fesait;
Il était grand par l'esprit, il fut plus grand par le cœur!
Son cœur le fit mourir de bonne heure;
A belle vie, belle mort!
Le pays en a pleuré, et lorsqu'il y pense, il pleure.

L'homme qui lui prit son fameux siége d'or,
Tombe ensuite, à son tour, devant la *Marseillaise;*
Sur le banc du crime, un matin, nous le voyons;
La colère bouillait dans la veine française...
Et la colère, peut-être, aurait mené trop loin...
Martignac, faible, souffrant, entend un cri; soudain,.
Il achète cher à la science quelques jours de santé;
Il se refait *grand avocat;*
De son rival il sauve la vie;
Mais lui, ensuite, et il le savait,
Pour prix, au Ciel, il donna la sienne!

Des couronnes! des fleurs! comme s'il en pleuvait!
Aujourd'hui plus que jamais pour lui le pays brûle d'amour.
Et si, *Roi* de la tribune, *Hercule* de la paix,
Il ne pût mêler les drapeaux à la Chambre,
Devant son piédestal il les voit tous mêlés!

D'esprit et de razou luntâbo tan sous mots,
Que sa paraoulo ensourcillâbo ;
Pèrlos, muzico et flous, toumbâbon de sous pots ;
Eh-bé ! quan soun bras escourrâbo
Lou bièl trône que tramboulâbo,
Soun Rèy fièr... Mais silenço ! âro, daban de clots !

Nou parlen res que d'el, car el se rèbiscôlo.
És tournat, baci-lou ! diyon que nous counsôlo ;
Èro tan piètadous ! toutjour lou bé faziò ;
Èro gran pel l'esprit, fusquèt may gran pel cò :
Soun cò lou fasquèt mouri d'hoûro ;
A bèlo bito, bèlo mort ?
Lou païs n'a plourat, et quan y penso, ploûro.

L'hôme que li prenguèt soun famus sièti d'or,
Toumbo, à soun tour, apèy, daban la *Marseillezo* ;
Sul ban des criminèls un mati lou bezèn ;
La coulèro buillò dins la beno francezo...
Et belèou, la coulèro aouyò menat trop lèn !...
Martignac, las, souffren, enten un crit ; de suito,
Croumpo chèr al sabé quaouques jours de santat ;
Torno se fa *gran aboucat !*
De soun ribal saoubo la bito ;
Mais el apèy, et zou sabiò,
Per pâgo, al Cièl, baillèt la siò !

Oh ! de flous ! de laourès ! coumo se n'en plebiò ;
Anèy, may que jamay, per el lou païs flambo.
Et se, *Rèy* de tribuno, *Herculo* de la pats,
Nou pousquèt pas mayla lous drapèous à la Crambo,
Daban soun *pèdestal* soun touts abarréjats !

LE CACHET D'OR DE VILLENEUVE.

SOIRÉE DU 21 SEPTEMBRE 1846.

Aux bords de la Garonne, à peine venais-je de poindre,
Qu'entre joies et douleurs,
A tresser des vers je songeais;
Et la nuit, jamais dormeur,
A travers les déchirures
De mes vieux rideaux noircis,
Je voyais de souriantes figures ;
Je chantais mon pays aimé ;
Mes chansons résonnaient dans les airs ;
Et mes amis me fêtaient,
Et des fleurs pleuvaient sur ma tête.

Et lorsqu'ensuite, homme je fus,
Heureux dans mon pays, je vis
Que tout cela se fesait vrai ;
Et hors de mon berceau je n'aurais jamais chanté ;
Mais un joli démon, à la voix de sirène,
Me criait toujours : « viens ! viens !
« Un chanteur dans son berceau
« N'a qu'une petite, petite gloire ;
« Bonheur n'est pas assez : je veux pour ta musette
Grands honneurs et doubles lauriers ! »

Et dans les villes il m'entraînait ;
Et lorsque je chantais, il se hâtait
D'éteindre tout bas, et de suite,
L'amour de mon pays sous des lauriers d'or.
Mais l'amour du pays toujours en moi couvait ;

LOU CATCHET D'OR DE BILONÈBO.

SERADO DEL 21 SEPTENBRE 1845.

Sus bors de la Garôno, à peno puntejâbi,
Qu'entremièy jôyos et doulous,
A tressa de bèrs saounejâbi ;
Et la nèy, jamay droumillous,
A trabès las esquissadûros
De mous bièls ridèous negrillous,
Bezioy de rizentos figuros ;
Cantâbi moun païs aymat ;
Mous bèrs dins l'ayre brounzinâbon ;
Et mous amits me festejâbon,
Et de flous me plebion sul cat.

Et quan apèy hôme fusquèri,
Hurous dins moun païs, besquèri
Que tout acòs se faziò bray ;
Et, fòro de moun brès n'aouyoy çantat jamay ;
Mais un poulit demoun, à la bouès de sirèno,
Me dizið toutjour : « Bèno ! bèno !
« Un cantayre dedins soun brès
« N'a qu'uno glôrio pitchouneto ;
« Lou bounhur n'es pas prou !... bôli per ta muzeto
« Grans aounous ! et doubles laourès ! «

Et dins las bilos m'entraynâbo ;
Et per tout, al lèn, s'affanâbo
D'escanti sans brut, et d'abor,
L'amou de moun païs debat de laourès d'or.
Mais l'amou del païs dins moun âmo caoumâbo :

Il en sortait des étincelles; et lorsqu'un petit vent,
En soufflant du côté d'Agen,
Venait l'enflammer, je m'échappais tout juste;
Et revenu sous mon ciel pur,
Je lui disais; « Grande gloire a son chemin trop rude;
« Pas tant d'honneurs!... plus de bonheur! »

Ainsi, pourtant, dans le mystère,
Nous avons lutté quinze ans, tous deux;
Lui souvent maître; quand je l'étais,
Le lendemain je ne l'étais plus.

Oh! mais aujourd'hui tout change: à ta voix, Villeneuve,
Je me sens une force et grande et toute neuve,
Et le démon qui me battait,
Ne me battra plus, car il mèntait.
Tu es la tête de mon berceau, et d'honneur tu me couvres;
Dans les villes, j'avais trouvé jusqu'à ce jour,
Coupe d'or, Rameau d'or; comme elles tu me couronnes;
Tu fais plus, tu dépasses tout par ton *Cachet de Roi!*

D'une gerbe de gloire tu as grossi ma récolte;
Tu as planté la clé de ma voûte;
Et la clé de ma voûte est une pierre d'or...
Mes vers y sont imprimés; je les vois de tous côtés;
Mieux que sur le papier ils brillent,
Et ils vivront comme le *temps*...
Villeneuve, que je suis content!
Tu as parlé, mes luttes finissent;
J'ai dompté le démon menteur;
Et le chanteur de la prairie
Trouve dans son pays, pour ses vieilles années,
Autant de gloire que de bonheur!

De boulûgos sourtion ; et quan un pitchou ben,
En bouffan del coustat d'Agen,
Begnò lou fa flamba, m'escâpabi tout juste ;
Et tournat debat moun ciêl pur,
Li dizioy : « Grando glôrio a soun cami trop ruste ;
« Pas tan d'aounous!... may de bounhur ! »

Atal pourtan, dins lou mystèri,
Abèn lutat quinze ans, tout dus ;
El, souben mèstre ; quan jou l'èri,
Un jour apèy nou l'èri plus...

Oh! mais anèy, tout cambiò : à ta bouès, Bilonèbo,
Ey sentit uno forço et grando et touto nèbo ;
Et lou demoun que me poudiò
Me pouyra plus, car mentissiò :
Sès lou cat de moun brès et d'aounou me capèles ;
Dins las bilos, abioy troubat dinquos anèy
Coupo d'or, ramèl d'or; sur elos, tu, rampèles ;
Fas may, cabeilles tout dan toun *catchet de Rèy !*

D'uno garbo de glôrio as groussit ma recolto ;
As plantat la claou de ma bolto ;
Et la claou de ma bolto és uno pèyro d'or ; (1)
Mous bèrs y soun pintrats, s'y bezon de tout bor ;
Millou que sul papè luzisson,
Et biouran aoutan que lou ten...
— Bilonèbo ! que souy counten !
As parlat, mas lutos finisson ;
Ey doundat lou demoun mentur ;
Et lou cantayre de las prâdos
Trôbo dins soun païs, per sas bièillos annâdos,
Aoutan d'aounous que de bounhur !

(1) Voir la description de ce Cachet page suivante.

CATCHET D'OR ET DIDAL DE MOUN PAY.

D'un pay taillur, tu, lou soul heretatge,
Paoure *didal*, qu'èy sagut occupa,
Coumo *catchet*, te baillàbi d'oubratge,
En t'empriman sul la mîco de pa.
As fèy toun ten, al repaou te rezèrbi ;
Mîco bal res et la ciro bal may ;
Moun *catchet d'or* és bengut, et m'en sèrbi :
Repaouzo-té, bièl *didal* de moun pay !

As toutjour bis que d'escrioure me côsto,
Fazioy trop mal, torni balen anèy ;
Per mous amits baou fatiga la pôsto,
Et de billets àro la sinsarèy ;
Mais tu, sès las, et sàbes lou proubèrbi :
« Bièl se repaouzo et jouynesso s'y fay ; »
Moun *catchet d'or* és tout jouyne, et m'en sèrbi :
Repaouzo-té, bièl *didal* de moun pay !

Aquel *catchet* me fay noble, sa dizon,
Y'èy l'*ecussou* dambé moun *parchemin* ; (1)
Que n'en souy fier ! tout dus immortalizon,
Beyrèy luzi lou noum de *Jansemin*...
Mais, se, gastat pel glourious que trop brillo,
Coumo el dizioy qu'èy per brès un palay...
Fay beyre alors mas armos de famillo :
Torno sourti, bièl *didal* de moun pay !

(1) Ce Cachet, chef-d'œuvre de FROMENT-MEURICE, est en or et parsemé de rubis et d'émeraudes. L'écusson porte cette devise : *Villeneuve*, à Jasmin : A L'IMMORTALITAT !

La poignée du Cachet renferme un parchemin avec cette épigraphe :

« Un homme seul donnait la Noblesse,
« Toute une ville te donne un Blason. »

LOU PRÈSTE ET LOU TROUBADOUR.

A LA BILO D'ANGOULÊMO, QUE BEGNO DE ME COUROUNA.

Angoulêmo, bilo beziâdo,
Tu que d'un roç flourit, setûdo as quatre bens,
Bâgnes tous pès à tèrro as flots blus et rizens,
Et câdo jour, touto l'annâdo,
En boulegan toun fres artel,
Lances l'aygo à toun froun, lassus, prèt del sourel,

Dus pelerins del bezinatge
Te salûdon, mais en cantan;
Lous y bailles la *flou daourâdo* del passatge,
Lous anges te beneziran;
— As uno glèyzo qu'és supèrbo,
Dibes ayma lou Prèste à soun debé fidèl;
— As de riou, d'agnelous et d'hèrbo,
Dîbes ayma lou pastourêl;

Dîbes bièn ayma la patrio :
Li fas poudro et canous que jamay n'an ratat...
Dîbes ayma la poèzio :
Li fas sa bèlo raoubo en papè satinat,
Et may d'un gran poèto à toun brès a cantat !...

Mais, poulîdo Rèyno de l'ayre,
Abioy quaoucoumet may enquèro per te playre :
Nôstro Gascougno, câdo jour,
T'embôyo sa bèlo jouynesso
Per abé toun parla, ta sabento finesso ;
Et tu n'en s'és toucâdo, et graciouzo à toun tour,
Li courounes anèy soun fil..., soun troubadour !

A LA BILO D'AIGUILLOUN,

Que me recebèt coum'un Prince, en 1847.

Pelerin et cansounejayre,
Sul la Garôno debalan,
Quan bezioy blanqueja toun froun rizen dins l'ayre,
Me dizioy, en te saludan :

« Fresco bilôto de la plâno,
« As per trôno un siéti de flous,
« Coûro doun bendra la semmâno
« Oùn ma Muzo pouyra te souna diòs cansous? »

Et baciou que l'hóuro és bengûdo,
Et qu'en Prince m'as recebut;
Mais se l'hôme s'és troubat mut,
Ma Muzo nou sara pas mûdo,
Car che tu res nou l'espaouris :
Embaoumes à la poèzio;
As un castèl que ploûro; un sol oùn tout flouris;
As uno bièillo tou richo de soubenis;
As de còs pel l'amou, de còs pel la patrio,
As de *bôtos* enquèro et plenos de magio;
Et ço qu'és may poulit que tout,
De toun sièti de flous, guignan *Tounens*, *Marmando*,
Bezes à tous ginouls, càdo an jusquos al bout,
La *Garôno* qu'alando
Sa bouco grando, grando,
Et beou lou *Lot* tan loun sans n'en perdre un soul glout!...

Fresco bilôto de la plâno,
Qu'as per trôno un siéti de flous,
Es doun bengûdo la semmâno
Et ma Muzo per tu bay souna diòs cansous?

UNO PÈRLO D'AGEN PERDUDO.

A MOUSSU ADRIÈN BOURGEAT, MAIRO DE LAMAGISTÈRO.

(Octobre 1847.)

En lançan de sous flots las amourouzos hôtos,
Aoutres cots, coumo anèy, la *Garôno* beziò
Qu'*Agen* à l'entour d'el abiò
Uno cinturo de bilôtos,
Pèrlos de fèt, pèrlos de flous,
Qu'a toutjour noummat « *sas amous !* »

Mais un jour l'*Amperur* passèt dins la countrâdo,
Et la tèrro n'en tramboulèt;
De nôstro cinturo emperlado
Uno pèrlo se destaquèt :
Mountaouba l'aguèt lèou panado;
Agen l'aymâbo... la plourèt!
Et jou, doun la Muzo trabaillo
Dedins *Lamagistèro* anèy,
En la beyren que se miraillo
Dins la Garôno jour et nèy,
Me dizioy : — « Se me fazion rèy,
Refayoy ta prumèro maillo,
Poulîdo pèrlo, et tournayôs
A la cinto oùn tan luzissiòs! »

LOUS GASCOUS.

AL GENERAL TARTAS,

En lou courounan à Tounens, lou 8 Abriou 1847.

En prumè, quan ma Muzo al lèn cansounejèt,
Lou *Mètjour* qu'és glourious de nostre bièl lengatge,

En boun pay , fièromen, pertout la festejèt.
Quan fasquèren apèy lou gran pelerinatge ,
Paris la batizèt et fasquèt soun debé :
Se ma Muzo és gascouno... és francezo tabé !

Qu'és la Franço ? uno grando, une forto famillo,
Bretouns , *Picars* , *Gascous* , *Francimans* ; *Marseillés* ;
Mais sèn touts frays et soun aoûnou que brillo,
Boulèn touts lou deffendre ; et se Russos , Anglés,
Per l'encrumi, nous agarrejon,
Bretouns , *Picars* , *Gascous* , touts alors s'abarrejon ,
Touts alors fazèn qu'un... et trucan en Francés !...

Mais aprèt lou coumbat, nôstros piâdos parechon ;
Et sul terren lou may sannous ,
L'ayre dit : — « Y'ahiò de Gascous ! »
Lous Gascous et la mort de lèn se recounechon ;
La mort nous aymo quan truean;
Nostres pays s'y fazion , anèy lous fils s'y fan :

Al dezèr de l'Affrico oùn l'*Émir* grinço et ploûro,
Ana-li demanda ço que pèzo lou bras
De *Ferrabouc* , *Durrius* , *Cassagnôlo*, *Tampouro* ,
Et surtout del brâbe *Tartas*...
Oh! quan aquel se bat, és trop bèl de lou beyre!
Al ten de l'*Amperur* alors on pot se creyre ;
Al moumen de carga dan soun fièr régimen,
Quan à la mort sous èls coubîdon ,
Et que sous capitânis cridon :
« Colonèl , oun nous troubaren?
El respoun : — « *En aban ! darré lou triple ren !...* (1)
Et damb'és , sabra en mà , se lanço, tout brigaillo ;
Et darré la triplo muraillo ,

(1) Paroles textuelles de la réponse du général Tartas à ses Officiers, lors de la bataille d'Isly.

De bayounetos, de mitraillo,
Lous retrôbo à l'endret marcat, déja famus;
Noun pas touts, mais y soun... et l'ennemit?... gn'és plus!
Oh! colenèl! as prés l'espaouleto estelâdo;
Et perqué te bezèn luzi dins la countrâdo,
Te dirèy : S'ès pintrat en fèt dins nostres côs;
Et quan la glôrio t'embirouno,
Et que la Franço te courouno,
La *Gascougno* és ta may : pren la siò... n'en bal diòs!

SUL CLOT DE MOUSSU FONTÈS.

(Agen, 22 Obtobré 1846.)

Toutjour de clots! toutjour de plous!
Toutjour la mort! la mort que sègo,
La mort qu'à nostre amou derrègo
Lous côs, lous hômes lous millous!
Lou que perdèn anèy coumo un ange nous quito,
Aymat, plourat de touts. (¹) — Del jour oùn nous benguèt,
Tout-à-fèt nostre se fasquèt;
Et quan sounèt anfin *sa retrèto* maoudito,
Libre de s'entourna dins soun prumè païs
Floucat per el de soubenis,
Aymèt enquèro may, coumo qui se resquîto,
Passa dambè nous aous lou rèsto de sa bîto;
Lou rèsto de sa bîto, helas! per nostres côs,
Dibiò n'èstre qu'ùn jour... qu'un mièy jour... un tantôs!
Et pourtan soun bounhur aouyò luzit enquèro,
Quan ayman sabèn counsoula!
Mais al mal tout d'un cot lou besquèren fibla...

(¹) La perte de M. Fontès, directeur des contributions directes, fut un deuil général pour notre cité. C'était un des meilleurs amis du Poète.

Oh ! plouren lou !... plouren à n'en trempa la tèrro
Deja prèsto à lou capela !..

Et jou que tan souben lou bezioy, l'escoutâbi,
Dibi lou ploura may ! May d'un cot, soun counsel
Prouffitèt à ma Muzo, et la bito qu'aymâbi
Daourejâbo may proche d'el !

Ey bis builli la sâbo en debat soun escorço ;
De soun esprit ey bis tout lou fi, tout lou bèl ;
De sa razou touto la forço,
Et de soun âmo tout lou mèl...

O noble amit ! aban que lou clot te rescounde,
De nôstro bilo en dol enten lou triste adiou !...
As ensegnat à bioure, ange d'aqueste mounde,
Et te sès endroumit dins lou sé del boun Diou !

LA MEDAILLO D'OR DE BERGÉRAC.

FÈSTO DES MOUSSUS BOURDILÈS.

(Abriou 1846.)

Bilo al siêti feillut, al mantèl de belour,
Tu qu'en trounan fièromen à ta plaço,
Sembles à l'èl del franciman que passo
Lou gran pourtal esclayrat del mètjour,
Cintes moun froun d'uno brenco noubèlo,
Et mas baillat *medaillo d'or* tan bèlo
Que l'on creyò
Qu'à soun coustat la may luzento estèlo
S'encrumiyò !

La farèy beyre à ma muzo pastoûro
Souben che jou ;

La pourtarèy coumo on porto à touto hoûro
La crouts d'aounou;
Et quan boudras, tournarèy per tous paoures
Cansouneja;
Et me beyras à l'oumbro de tous aoures
Te festejà;
Car èy coumprés ta *fèsto campagnôlo;*
Et toun escôlo,
Et tas litsous,
En s'esplandin pel la countrâdo entièro,
Escantiran cent cots may de mizèro
Que mas cansous...

Bergérac, pes paourets, fas may que lou poèto;
Et prèste à te quita ma muzo te repèto :

« Sès lou brès de l'esprit aoutan que del trabal :
« As estudiat la tèrro, as soundat ço que bal,
« Et me fas debina, quan touts se fan la guèrro,
« Que lous darrès ban passa lous prumès...
« La loungo pats sourtira de la tèrro...
« Lous may sabens se faran bourdilès...
« Beyren fibla per tout la brenco may frutâdo;
« La bigno esplandira sa gaspo may grunâdo,
« Dins la rego, l'or fi cabeillara triplat;
« Et de la tèrro, en gran desbouzigâdo,
« Beyren sourti lou baoume tan cercat
« Que soul, pouyra gari, dins la Franço esquissâdo,
« Grans et pitchous, la plâgo emberenâdo
« De la *glouriôlo* et de la *paouretat!* (1) »

(1) Ces derniers vers guillemetés, que le Poète improvisa le matin en forme de toast, au banquet du Comice agricole, lui ont fourni, en 1849, le sujet de son Poème : Bilo et Campagno.

A MONSIEUR DE SALVANDY,

GRAND-MAITRE DE L'UNIVERSITÉ,

En lui dédiant les deux Frères Jumeaux.

—

(16 Février 1846.)

Il faisait nuit; dans une maisonnette,
Pendant qu'au bois, la feuille, en gémissant, descendait,
Au bruit amer et doux d'un léger devidoir
Qui sous ses mains tournoyait,
Une vieille, en faisant ses pelotons,
Me chanta, d'une voix plaintive,
Une histoire d'amour si triste, si dolente,
Qu'elle me fit venir les larmes aux yeux.
Et je la sais; tout fait silence;
A mon tour, je vais la dire aujourd'hui.
Mais, comme fleur de souvenance,
Pour quel savant la chanterai-je?
Ce sera pour vous, Monsieur; — là haut, près du Roi,
Grand-maître de la poésie,
Vous baptisâtes ma Muse, cette année,
Au grand autel de la patrie;
Et la langue des prés, qu'*Henri-Quatre* aima tant,
Maintenant, prend sa place en chantant.
Ma Muse donc aujourd'hui prend sa plus fraîche robe,
Son plus joli parler; elle voudrait vous faire savoir
Que si le grand s'attache au petit qu'il sauve,
Le *sauvé* aime bien aussi!...
Grand-maître, écoutez-la; — le *tomber* de la feuille
Se mêle avec les douleurs :
La vie de ces *frères jumeaux*
Est un bouquet du cœur; — Je fais donc comme la vieille;
Elle me la chanta pour moi; moi, je la chante pour vous!

A MOUSSU DE SALVANDY,

GRAN-MÈSTRE DES SABENS,

En li dedian lous dus Frays Bessous.

(16 Feourè 1846.)

Faziò nèy ; dins un oustalet,
Penden qu'al bòs, la fèillo, en gemin, debalâbo,
Al brut amèr et dous d'un laougè chastelèt
Que debat sas mas biroulâbo,
Uno bièillo, en fan sous grumèls,
Me cantèt, d'uno bouès plagnento,
Uno histouèro d'amou tan tristo, tan doulento,
Que me fasquèt beni las grumillos as èls...
— Et la sâbi ; tout fay silenço ;
A moun tour la baou dire anèy.
Mais, coumo flou de soubenenço,
Per quin saben la cantarèy ?
Sara per bous, Moussu ; — Lassus, proche del Rèy,
Gran mèstre de la poèzio,
Batizères ma Muzo, oungan,
Al gran aouta de la patrio ;
Et la lengo des prats, qu'*Hanry-Quatre* aymèt tan,
Aro, pren sa plaço en cantan.
Ma Muzo doun, anèy, pren sa pu fresco raoubo,
Soun may poulit parla ; boudrò bous fa sabé
Que se lou gran s'estâco al pitchounet que saoubo,
Lou saoubat aymo plà tabé !...
Gran Mèstre, escouta-lò ; — lou toumba de la fèillo
S'abarrejo dan las doulous ;
La bito d'aqués *frays bessous*
Es un bouquet del cò ; — faou doun coumo la bièillo :
Me la cantèt per jou ; jou, la canti per bous !

LES DEUX FRÈRES JUMEAUX.

1804.

Dans une vallée aérée, jolie,
Pleine, pleine
De fruits, de fleurs;
Près d'une mère de bonne heure *aveuvée*,
Avaient grandi au vent frais de la prairie,
Aux chauds baisers,
Deux frères jumeaux.

— Hommes, ils avaient comme du *temps enfant*,
Même visage
Et même corps;
Ils sont ressemblants comme le sont deux étoiles,
Deux marguerites,
Deux boutons-d'or.

— Eh bien! du cœur, ils se ressemblent plus encore;
Ce qu'un attend l'autre aussi l'espère,
Ou l'espéra.
Chacun d'eux pour son frère mourrait sans regret;
Pour les jeux, les plaisirs, ils vont sur la même route;
L'un, c'est l'autre en tout : quand ils nâquirent sans doute,
L'âme de feu
Qui pour un descendit
Se partagea.

— Qu'ils étaient jolis! que la mère en était fière!
Toujours vêtus d'une étoffe pareille,
Ici, là-bas,
Ils se faisaient suivre; et quand ils se séparaient,
Tous à la fois s'y prenaient, s'y trompaient,
Hormis la mère...
Et quelqu'un plus!

LOUS DUS FRAYS BESSOUS.

1804.

Dins uno coumbo ayrejâdo, poulîdo,
Touto claoufîdo
De frut, de flous,
Prèt d'uno may de bouno hoûro abeouzâdo,
Abion grandit al ben fres de la prâdo,
As caous poutous,
Dus frays bessous.

— Hômes, àbion coumo del ten maynatge,
Mêmo bizatge
Et mêmo corp;
Soun ressemblens coumo soun diòs estèlos,
Diòs pimparèlos,
Dus pimpouns-d'or.

— Eh-bé! del cò se semblon may enquèro :
Ço qu'un atten l'aoutre tabé l'espèro,
Ou l'esperèt.
Cadun d'es, per soun fray, mouriyò sans regrèt;
Pes jots et pes plazés ban sul la mêmo routo;
L'un, acòs l'aoutre en tont : quan nasquèron sans douto,
L'amo de fèt
Que per un debalèt
Se partatgèt.

— Qu'èron poulits! que la may n'èro fièro!
Toutjour bestits d'uno estôfo parièro,
Aciou, delay,
Se fazion siègre; et quan se separâbon,
Touts à l'un cot s'y pregnon, s'y troumpâbon,
Hormi la may...
Et quaouqu'un may!

Oui, quelqu'un plus : — la jolie *Angeline*
Auprès d'*André* ressentait douce langueur.
Un jour *André* lui dit : — « Je t'aime d'amour! »
Elle répond doucement : — « Et moi aussi! »
Etroitement les deux cœurs se nouèrent,
Et tant après
S'éprirent d'amour,
Qu'en aucun lieu on n'a vu heureux comme ils l'étaient,
Reine ni Roi.

Mais quand d'un cœur notre cœur se fait maître,
Cache-bonheur nous ne pouvons jamais être :
Tout de l'aîné
Est deviné;
Un changement entr'eux déjà commence à poindre;
Paul se fait muet; *André rossignôle;*
L'un est riant,
L'autre est dolent...

Oh! c'est que *Paul* aussi, dans sa langueur,
Pour femme avait rêvé *Angeline*...
Paul n'attendait
Que d'être enfin, au retour de la sève,
Libre du sort pour se faire son esclave,
Et la faire sienne...

Rêve déchiré! — Au malheur qui l'écrase,
Sa volonté de fer comprime son cœur de braise;
Un mot peut éteindre le bonheur de son frère;
« Plutôt la mort! » dit *Paul* qui brûle encore plus;
Il s'enrôle... il va partir... mais la force le quitte;
La fièvre l'enchaîne, il sent mourir sa vie;
Paul s'alite et sourit à la mort qui le veut;
Le mal grandit, grandit... et comme on voit la branche

Oui, quaouqu'un may : la poulîdo *Angelîno*
Proche d'*André* sentiò douço languîno.
Un jour *André* li dit : — « T'aymi d'amou ! »
Elo respoun douçomen : — « Amay jou ! »
Estretomen lous dus còs se nouzèron ;
Et tan apèy
S'amourouzèron,
Qu'en lot n'an bis, hurous coumo aqués l'èron,
Rèyno ni Rèy.

Mais quan d'un cò nostre cô se fay mèstre,
Sârro-bounhur nou poudên jamay èstre ;
Tout de l'aynat
Es debinat ;
Un cambiomen entr'es deja puntejo ;
Pol se fay mut ; *André* roussignoulejo ;
L'un és rizen,
L'aoutre és doulen...

Oh ! ce que *Pol* tabé, dins sa languîno,
Per fenno abiò saounejat *Angelîno*...
Pol n'attendiò
Que d'êstre anfin, al retour de la sàbo,
Lîbre del sort per se fa soun esclâbo,
Et la fa siò..

Rêbe esquissat ! Al malhur que l'escrâzo,
Sa boulountat de fêr ploumbo soun cò de brâzo ;
Un mot pot escantî lou bounhur de soun fray ;
« Pulèou-la mort ! » dit *Pol* que burlo enquèro may.
S'enrôlo... bay parti... mais la forço lou quitto ;
La fiêbre l'encadeno, et sen mouri sa bito ;
Pol s'allèyto et souris à la mort que lou bol ;
Lou mal grandis, grandis... et coumo on bey la brenco

Qu'un fer émonde
Tomber à terre...
Ainsi fait *Paul !*
— Et la *mère* pleure, prie, et son *prier* si triste
Fait reculer là mort qui après revient plus vite.
Paul cache sa douleur ; — mère et fils au chevet
Ne devinent rien :
Il va mourir... tout à coup il se dresse, sa voix tonne ;
La fièvre parle... un nom, *Angeline !* résonne..
Ils ont tout appris.
— Aussitôt l'œil bleu d'*André* luit d'un feu étrange ;
Il étouffe un gros soupir sous un sourire d'ange ;
« Ma mère, aujourd'hui,
« Je te le rendrai. »
Il s'en va ; il reparaît au bout d'une grosse heure,
Avec la pastourelle,
A son côté ;
Un orage d'amour sur eux deux a passé ;
Ils semblent forts, mais on voit que si aucun d'eux ne pleure,
Ils avaient pleuré !
— Vers son frère, *André*, triste, se penche :
« Aîné, guéris ! *Angeline* t'en prie ;
« Regarde-la,
« Tu verras son sourire,
« Elle t'aime de cœur ;
« Toute cette année, chaque jour, n'osant pas te le dire,
« Comme une sœur
« Elle me le disait. »
— L'agonisant peu à peu, pour la voir,
Rouvre l'œil ;
Martyr, la fille sourit et lui laisse tout croire ;
Mais si la peine compte aux pieds d'un Dieu tout miel,
Elle gagna alors sa part du ciel.

Qu'un fèr magenco
Toumba pel sol...
Atal fay *Pol !*

— Et la *may* ploûro, prêgo, et soun prega tan triste
Fay recula la mort, qu'apèy torno may biste.
Pol sârro sa doulou ; — may et fil al cabés
Debinon rés ;
Bay mouri : — tout d'un cot, se mâsto, sa bouès touno,
La fièbre parlo... un noum, *Angelino !* razouno...
An tout aprés.

— Talèou l'èl blu d'*Andrè* luzis d'un fèt estrange ;
Estoûffo un gros soupir debat un rire d'ange ;
« Ma may, anèy,
« Te lou randrèy ! »
S'en bay ; torno pareche al cat d'uno grôsso hoûro,
Dan la pastoûro
A soun coustat ;
Un aouratge d'amou sur es dus a passat ;
Semblon forts, mais on bey que se nat d'es nou ploûro...
Abion plourat !

— Cats à soun fray, *Andrè*, triste, se plêgo :
« Aynat, garis ! *Angelino* t'en prêgo ;
« Regayto-lò,
« Beyras soun rire,
« T'aymo de cò ;
« Tout oungan, câdo jour, gaouzan pas te zou dire,
« Coumo uno sò
« Me zou diziò. »

— L'agounizen, paou à paou, per la beyre,
Desclûco l'èl ;
Martyr, la fillo rits et li daycho tout creyre ;
Mais se la peno counto as pès d'un Diou tout mèl,
Gagnèt alors sa part del ciel.

L'amour méchant fait mourir quand il s'envole ;
Lorsqu'il revient bon, d'un mot il nous ranime ;
Et quand nous aimons, nous croyons tous à son feu :
Paul y crut,
Et guérit.

Un mois après, *André*, l'agneau de la contrée,
Ne parlait que *soldats*, *canons*, *drapeaux*, *frontières*,
Il disait : « ma mère,
« Et toi, mon frère,
« Pourquoi pleurer sur moi ? la vie de la guerre,
« Seule, me plait ! »

Un mois après, quand l'autel s'illumine,
Il menait *Paul*, époux heureux d'*Angeline*,
Comme garçon d'honneur...
Le lendemain, soldat, et le sac sur l'échine,
Il partait pour lui.

Mais, à peine seul, faisant gronder sa pensée,
Il dit en chemin :
« Qu'il m'a fallu, mon Dieu, de force pour mentir !
« Elle a pleuré, elle a crié grâce ! Pauvre enfant !
« Au plus fort sacrifice, en bourreau, je l'ai traînée ;
« Elle souffre le grand martyre, à moi de le souffrir !
« Elle croit que je ne l'aime plus, jamais je ne l'ai tant aimée ;
« Mais elle est ma sœur maintenant ! Oh ! vite, la canonnade !
« Je n'ai plus qu'à mourir ! »

En ce temps, l'*Empereur* qui *intrônisait* la guerre,
Obscurcissait le nom des plus fameux soldats ;
Faisait plier les Rois, bouleversait la terre,
Ensuite lui jetait la paix...

—Dans la garde de *Bonaparte*

L'amou mechan fay mouri quan s'enbôlo ;
Quan torno bou, d'un mot nous rebiscôlo ;
Et quan ayman crezèn touts à soun fèt :
Pol y crezèt,
Et garisquèt.

Un més apèy, *Andrè* qu'èro un agnèl sur tèrro,
Parlâbo que *souldats*, *canous*, *drapèou*, *frountièro*,
Diziò : « ma may,
« Et tu, moun fray,
« Perqué ploura sur jou ?... La bito de la guèrro,
« Soulo, me play ! »

Un més apèy, quan l'aouta s'illumino,
Menâbo *Pol*, nôbie hurous d'*Angelino*,
Coumo dounzel....
Lou lendouma, souldat, et lou sac sul l'esquîno,
Partiò per el.

Mais talèou soul, brounzinan sa pensâdo,
Dit pel cami :
« Que m'a calgut, moun Diou, de forço per menti!
« A plourat, a cridat graco ! paouro maynâdo !
« Al pu fort sacrifice en bourrèou l'èy traynâdo...
« Souffro lou gran martyre, à jou de lou souffri ;
« Crey que nou l'aymi plus... jamay l'èy tan aymâdo !
« Oh ! mais âro, és ma sò ! Biste, la canounâdo !
« N'èy qu'à mouri ! »

Alabets, l'*Amperur* qu'entrounâbo la guèrro,
Encrumissiò lou noum des may famus souldats ;
Faziò fibla lous Rèys, batsacâbo la tèrro,
Apèy li jetâbo la pats...

— Dins la gardo de *Bounaparto*,

Quand le drapeau flotte et s'élève,
Un soldat, toujours le premier,
A la bayonnette écharpe
Ceux qui osent lui tenir pied !
Faut-il qu'un poste d'honneur s'enlève ?
Que la mitraille tonne, pleuve,
Il l'enlève contre les plus forts !
Faut-il qu'un drapeau flotte à l'orage ?
On a beau lui barrer le passage,
Il le plante et l'étaie de morts !

Mais, si jeune, déjà célèbre,
Il est triste ; jamais il ne rit quand s'endort le canon ?
Ah ! vous le devinez comme moi :
C'est *André* qui, dans sa fièvre,
Cherchant partout la mort, ne trouve que l'honneur.

— Pendant qu'un grand combat s'apprête,
Un soir de jolie nuit,
André blessé, guéri à moitié,
De sa vie espérant le lendemain jeter le reste,
Se fait seul hors du camp ;
Et l'œil au ciel ainsi se plaint :

« Étoile
« D'*Angèle*,
« Tu es belle
« Aujourd'hui ;
« La nuit
« Est claire ;
« Tu la verras tout à l'heure
« Sur le siége que j'ai fait ;
« Puisque c'est un crime de lui écrire,
« Dis-lui que toujours *André* sut l'aimer ;
« Qu'il ne peut l'oublier pour vivre,
« Qu'il va mourir pour l'oublier !

Quan lou drapèou flôto et s'ennarto,
Un souldat, toutjour lou prumè,
A la bayouneto eschabarto
Lous que gaouzon li teni pè !
Cal qu'un pôsto d'aounou s'enlêbe ?
Que la mitraillo toune, plêbe,
L'enlêbo countro lous may forts ;
Cal qu'un drapèou flôte à l'aouratge ?
An bèl li barra lou passatge,
Lou planto, et l'escôrro de morts !

— Mais tan jouyne, dejà celèbre,
Es triste ; jamay rits quan s'endron lou canou ?
Ah ! lou debinas coumo jou :
Acôs *Andrè* que dins sa fièbre,
Cercan pertout la mort, nou trôbo que l'aounou.

— Penden qu'un gran coumbat s'aprèsto,
Un sero de poulido nèy,
Andrè blassat, garit à mièy,
De sa bito esperan biènlèou bailla lou rèsto,
Se fay soulet fôro del can,
Et l'èl al cièl, atal se plan :

« Estèlo
« D'*Angêlo*
« Sès bèlo
« Anèy ;
« La nèy
« Es clâro ;
« La beyras tout âro
« Sul sièti qu'èy fèy :
« Perqu'ès un crime de ll'escrioure,
« Digo-li que toutjour *Andrè* saguèt l'ayma !
« Que nou pot l'oublida per bioure,
« Que bay mouri per l'oublida !

— « Mais, si elle m'oublie,
« A peine auras-tu vu
« Ma vie éteinte ;
« Lumière du Paradis,
« Étoile
« D'*Angèle*,
« Bien belle
« Tu serais,
« Si chaque soir,
« Toujours tu lui disais :
« Ce fut un crime de t'écrire,
« Mais *André*, malheureux, toujours sut aimer ;
« Il ne put t'oublier pour vivre,
« Et il mourut pour t'oublier ! »

Maintenant, allons dans la combe, au pied de la colline,
Hélas ! la maisonnette redevient en deuil,
Et le malheur d'*André*, le malheur d'*Angeline*,
N'ont pas fait le bonheur de *Paul*.
Oh ! c'est qu'il n'est pas assez, pour qu'ils puissent l'atteindre,
D'avoir le cœur grand, généreux ;
Il faut de la force, ils n'en ont pas ; il faut qu'Amour se venge,
Et l'amour les a faits tous quatre malheureux :

André l'est, *Angeline* l'était ;
Pauvre femme, elle se meurt, et elle rit la première.
La mère sait tout, elle pleure sur eux.
Paul étonné, chagrin, mais aveuglé encore,
Plaint sa femme, son frère, et ne devine rien.
Enfin, un jour assis dans un bois de la vallée,
Il entend deux voix bruire derrière le berceau épais ;
Il écoute... on parle de lui... son triple bandeau tombe ;
Il est écrasé ! il a tout appris.

Lui aussi, *son œil bleu luit d'un feu étrange*,

« Mais s'elo m'oublido,
« A peno aouras bis
« Ma bîto escantido;
« Luts del Paradis,
« Estèlo
« D'*Angèlo*,
« Pla bèlo.
« Sayòs,
« Se câdo tantòs,
« Toutjour li diziòs :
« Fusquèt un crime de t'escrioure,
« Mais *Andrè*, malhurous, toutjour saguèt ayma ;
« Nou pousquèt t'oublida per bioure,
« Et mourisquèt per t'oublida ! »

Aro, anguen dins la coumbo, al pè de la coulino.
Hélas ! l'oustalet torno en dol,
Et lou malhur d'*Andrè*, lou malhur d'*Angelino*,
N'an pas fèy lou bounhur de *Pol*.
Oh ! ce que n'és pas prou, per que pôsquen l'attenge,
D'abè lou cò gran, generous,
Cal de forço, n'an pas... cal que l'Amou se benge,
Et l'Amou lous a fèy tout quatre malhurous :

Andrè l'és, *Angelino* l'èro ;
Paouro fenno ! se mort... amay rits la prumèro.
La may sat tout, ploûro sur es.
Pol estounat, chagrin, mais abuglat enquèro,
Plan sa fenno, soun fray... et nou debino rés ;
Anfin, un jour, setut dins un bos de la coumbo,
Enten diòs bouès brounzi darrè lou brès espés ;
Escouto... parlon d'el... soun triple bandèou toumbo :
Es escrazat !... a tout aprés.

El tabé, *soun èl blu luzis d'un fèt estrange ;*

Il étouffe un gros soupir sous un sourire d'ange.
Il se fait fort, bien fort peu à peu :
« Martyrs de l'amour, femme, frère, que vous êtes grands!
« Vous avez tout fait pour moi ; je vois combien vous m'aimiez ;
« A mon tour de faire pour vous autres ! »
— Il dit ; se fait un riant visage ;
Ensuite, le lendemain, moitié triste, moitié joyeux,
Il embrasse mère et femme ; il annonce un court voyage,
Et part, en leur laissant son cœur dans deux baisers...
Et il chemine, et il franchit des montagnes de givre,
Et le voilà enfin arrivé
A l'armée, sur les bords du *Tibre*,
La veille de ce grand combat...

— André blessé, à l'ambulance
Est *enclavé* pour le lendemain ;
Paul en soldat s'habille ; et gagne la croyance
Qu'un ange lui prête assistance
Pour le sacrifice qu'il va faire...

—Enfin le jour luit; les deux signaux se donnent;
Les deux camps ne font plus qu'un seul camp;
Au bruit des canons qui *mitraillent*,
Tout est à feu, tout est à sang.
Tout à coup un soldat, un lion, un tonnerre,
Sort du milieu de *la garde*, et contre l'ennemi
Se lance terrible, furieux ;
Mais en donnant la mort, on voit qu'il va la chercher...
On croit que c'est *André*... on se trompe, ce n'est pas lui !

André brûle dans sa tente : au lever du soleil,
Le bruit de la mitraille a fait bouillir sa veine ;
Contre l'ordre qui l'enchaîne,
Déjà trois fois il s'est révolté ;
D'une glorieuse mort il sent qu'on lui vole l'heure ;
Le bruit grossit ; *André* s'emporte, prie, pleure...

Estouffo un gros soupir debat un rire d'ange ;
Se fay fort, bien fort paou à paou :
« Martyres de l'amou, fenno ! fray ! que sès brâbes !
« Abès tout fèy per jou, bezi coumbièn m'aymâbes ;
« A moun tour de fa per bous aou ! »
— Dit, se fay un rizen bizatge ;
Apèy, lou lendouma, mièy triste, mièy jouyous,
Embrasso may et fenno ; anounço un court bouyatge ;
Et part, lous y daychan soun cò dins dus poutous...
Et camino, et franchis de mountagnos de gîbre ;
Et baci-lou, qu'és arribat
A l'armado, sus bors del *Tibre*,
La bèillo d'aquel gran coumbat...
— *Andrè* blassat, à l'ambulenço
Es enclabat pel lendouma ;
Pol en souldat s'habillo ; et gagno la crezenço
Qu'un ange li prèsto assistenço
Pel sacrifice que bay fa...
— Anfin lou jour luzis ; lous dus signals se baillon ;
Lous dus cans fan plus qu'un soul can ;
Al brut des canous que mitraillon,
Tout és à fèt, tout és à san.
Tout d'un cot, un souldat, un lioun, un tounnèrre,
Sort del mièy de *la gardo*, et countro l'ennemit,
Se lanço terrible, amalit ;
Mais en baillan la mort on bey que la bay quèrre...
Crezon qu'acòs *Andrè*... se troumpon, n'és pas el !
Andrè coy dins sa tendo : al leba del sourel,
Lou brut de la mitraillo a fèy builli sa beno ;
Countro l'ordre que l'encadeno,
Dejà tres cots s'és reboultat;
D'uno glouriouzo mort sen que li pânon l'hoûro ;
Lou brut groussis ; *Andrè* s'emporto, prègo, ploûro...

La garde en est touchée... il est libre... il est au combat.
Pas assez tôt ! l'ennemi repoussé est en fuite ;
Son sang partout ruisselle, et le sol en est trempé ;
Il y en a du nôtre aussi, car dans ces luttes
Le triomphe était cher acheté.
— Entre morts et blessés *André*, hors de lui, passe ;
Il voit son fier bataillon qui a fait halte un moment ;
Il s'élance vite, il veut prendre son rang ;
Ceux qui sont près de lui se reculent en foule ;
Ils croient qu'un revenant de sa fosse déjà sort...
André stupéfait ne sait que croire ;
Mais les plus froids, d'un geste, à vingt pas lui font voir
Un autre *André* blessé à mort...
André le reconnaît ; il saute sur lui, l'embrasse :
« Mon frère ! qu'as-tu fait? » — « Mon devoir, il le fallait ;
« Depuis un an tu as pris ma place,
« Et je suis venu prendre la tienne !
Et *Paul* agonisant vers son frère se penche :
« *Frère, à ton tour, guéris,* Angeline *t'en prie !*
« *Elle n'est plus ta sœur ;*
« *Tu verras son rire,*
« *Elle t'aime de cœur ;*
« *Toute cette année, chaque jour, n'osant pas me le dire,*
« *Son œil mourant me le disait ;*
« Et moi je n'ai pas voulu te devoir...
« Tu me comprends?... tu es libre... retourne-t'en demain...
« Adieu, frère!... guéris,.. Maintenant, toi, il te faut vivre...
« Tu as deux veuves à consoler ! »

— Et il meurt. — *André* revint à la triste demeure ;
Angeline pleura...; ensuite elle ne pleura plus ;
Mais la *mère* ne put changer comme la *bru ;*
Elle n'en aimait qu'un... la *mère* en aimait deux !



La gardo n'és toucàdo... és libre... és al coumbat.
Pas prou lèou ! l'ennemit acampat és à fûtos ;
Soun san per tout rigôlò, et lou sol n'és trempat ;
Del nôstre, gn'a tabé, car dins aquelos lûtos
Lou trioumfe èrò chèr croumpat.

— Entre morts et blassats, *Andrè*, fôro d'el, passo ;
Bey soun fièr batailloun qu'a fèy *halto* un moumen ;
Cour biste, bol prene soun ren ;
Lous qui soun proche d'el se reculon en masso ;
Crezon qu'un rebenan de soun clot dejà sort...
Andrè matat nou sat que creyre ;
Mais lous may frets, d'un gèste, à bint pas li fan beyre
Un aoutre *Andrè* blassat à mort...
Andrè lou recouney, saouto sur el, l'embrasso :
« Moun fray ! moun fray ! qu'as fèy ? » — « Moun debé, zou caillô ;
« Dunpèy un an as pres ma plaço,
« Et sèy bengut prene la tiò. »
Et *Pol*, agounizen, cats à soun fray se plègo :
« *Fray, à toun tour, garis !* Angelino *t'en prègo !*
« *N'és plus ta sò ;*
« *Beyras soun rire,*
« *T'aymo de cò ;*
« *Tout oungan, càdo jour, goouzan pas me zou dire,*
« *Soun èl môuren me zou diziò* :
« Et jou n'èy pas boulgut te dioure...
« Me coumprenes ?... sès libre... entorno-t'en douma...
« Adiou, moun fray !... garis !... Arò tu, te cal bioure,
« As diòs beòuzòs à counsoula ! »

— Et mort... — *Andrè* tournèt à la tristo dàmòrò ;
Angelino plourèt... apèy nou plourèt plus.
Mais la *may* nou pousquèt cambia coumo la *nôro*,
Elo n'aymàbo qu'un... la *may* n'aymàbo dus !



LES PROPHÈTES MENTEURS.

A MADAME DE MONTPEZAT.

(Avril 1847.)

Des prophètes nous avaient dit :
— « *Hiver prochain, grande misère,*
« *Monde affamé,*
« *Peuple en colère,*
« *Châteaux abattus !* »

Et le plus gros hiver, celui qui le plus grille,
Sur la terre a soufflé ses froids les plus aigus ;
Et pendant quatre mois, givre, gelée, famine,
Ont fait geindre les maisonnettes...
Mais là tout le mal s'arrête ;
Les pauvres ont souffert sans rompre leur chaîne ;
Et quand l'heure des bals pour les grands vint sonner,
Les riches ont pu trôner :
La peur, sur l'escalier des grands palais en fête,
N'est pas allée un jour, un seul jour, gronder.

Oh ! c'est que, disons-le, la France endolorie
A vu, cette fois, le riche à son devoir ;
Et derrière la misère acharnée, étendue,
La Charité, mieux comprise,
Partout se déployait aussi...

Et nous la voyons aujourd'hui comme jamais on ne l'a vue,
D'un bout de France à l'autre bout ;
Elle ne quitte aucun endroit et elle va partout ;
Sa droite donne, l'autre quête,
Et fait tomber toujours sur le pauvre malheureux

LOUS PROFÉTOS MENTURS.

A MADAMO DE MOUNTPEZAT.

(Abriou 1847.)

Le *Riche* vaut mieux qu'on ne le croit !
Le *Pauvre* vaut mieux qu'on ne le pense !

De Profêtos nous abion dit :
— « *Hibèr d'oungan, grando mizèro,*
« *Mounde aganit,*
« *Puple en coulèro,*
« *Castèl butit !*

— Et lou may gros hibèr, lou qui lou may flamino,
Sul la tèrro bouffèt touts sous may mèchants frets ;
Et penden quatre més, gîbre, glas et famino,
An fèy grumi lous oustalets...
Mais aqui tout lou mal s'arrèsto ;
Lous paoures an souffèr sans se descadena ;
Et quan l'*houro des bals* pes grans benguèt souna,
Lous riches an pouscut trouna :
La poou, sul l'escalè des grans palays en fèsto,
Nou benguèt pas, un jour soulomen, brounzina.

Oh ! ce qué, diguen-zou, la Franço endoulourîdo
A bis aqueste cot lou riche à soun debé ;
Et darrè la Mizèro amalîdo, esplandido,
La Caritat millou sentido
Pertout s'esplandissiò tabé...

Et la bezèn anèy coumo jamay l'an bisto,
D'un bout de Franço à l'aoutre bout ;
Quito d'en lot et bay pertout ;
Sa dreto dôno, l'aoutro quisto,
Et fay toumba toutjour sul paoure malhurous,

Son miel, sa manne à morceaux, à flocons, à miettes...
Et son bras épurant les airs
A fait mentir les prophètes,
Et les châteaux restent debout... ils ne tomberont jamais plus!
Car le pauvre plus fort maintenant qu'il sait davantage,
Garde à l'abri du mal sa belle page blanche,
Et n'a pas le cœur noir comme on vous l'avait peint :
Il veut être *agneau* pourvu qu'il ait un brin d'herbe au pré;
Et s'il redevient *lion*, c'est quand l'herbe lui manque...

Riches, mettez-en donc en réserve pour lui,
Pour les grands froids, quand il n'a plus ni manne, ni soleil;
Et vous serez bénis, et toute la semaine
Vous récolterez d'amour de maisonnette en cabane;
Etre aimé d'un tel peuple, c'est pour vous, Messieurs,
Le paradis sur terre avant celui d'en haut!...
— Demandez à ces apôtres de notre âge,
Que *saint Vincent-de-Paul* choisit, et qui s'en vont
Guérir chez le vieillard et chez l'enfant
Les plaies que le froid et la misère font.
Eux, qui voient tout, vous diront :
Qu'à peine la blessure se ferme,
La mère rassemble ses petits,
Et dit : « Pauvrets, à genoux!
« Il faut prier Dieu pour les riches maintenant,
« Car les riches se font meilleurs! »
— Ils vous diront que les pères, à la rigueur de l'air,
Abaissent un bras de fer autrefois menaçant,
Et se disent entr'eux : « Nos devanciers malheureux,
« Faute d'un baume consolateur,
« Renversaient les châteaux... Nous autres étayons-les,
« Car les riches se font meilleurs! »

Riches, ne changez plus, et que tout pour vous rayonne;
Sur de moëlleux tapis coulez coquettement

Soun mèl, sa manno à très, à flocs, à brigaillous...
Et soun bras, esclarin lous ayres,
A fèy menti lous debinayres,
Et lous castèls soun drets... toumbaran plus jamay!
Car lou paoure may fort, âro que n'en sat may,
Gardo, fôro del mal, sa bèlo pajo blanco,
Et n'es pas negre al cò coumo bous l'an pintrat:
Bol èstre *agnèl*, pourbu qu'atge un bri d'hèrbo al prat;
Et se torno *lioun*, és quan l'hèrbo li manquo...

Riches, bouta-né doun en rezèrbo per el,
Pes grans frets, quan n'a plus ni manno, ni sourel;
Et sarés benezits, et touto la semmâno
Recoultarés d'amou d'oustalet en cabano;
Estre aymat d'un tèl puple, és per bous aou, Moussus,
Lou Paradis sur tèrro aban lou de lassus!...
— Demandas an aqués apôtros de nostre atge
Que *Sen Bincen de Pol* caouzis, et que s'en ban
Gari chel bièl et chel maynatge
Las plâgos que lou fret et la mizèro fan;
Es, que bezon tout, bous diran:
Qu'à peno la plâgo se barro,
La may apîlo sous pitchous,
Et dit: « paourots, à ginouillous!
« Cal prega Diou pes riches âro,
« Car lous riches se fan millous. »
— Bous diran que lous pays, à la rigou de l'ayre,
Baychon un bras de fèr aoutres cots menaçayre,
Et se dizon entr'es: « Nostres pays, malhurous,
« Faouto d'un baoume counsoulayre,
« Burlâbon lous castèls, nous aous escourren-lous,
« Car lous riches se fan millous! »

Riches, nou cambiés plus et que tout bous daourejo!
Sur des moûfles tapis coulas beziadomen

Vos jours de soie, de miel et d'encens;
Mais pour que rien ici pour vous ne devienne amer,
N'oubliez pas un seul moment
Que des pauvres la grande couvée
Se réveille toujours le sourire à la bouche,
Quand elle s'endort sans avoir faim!

PAUL RIQUET.

A LA VILLE DE BÉZIERS.

(12 Décembre 1847.)

Des statues partout se dressent et brillent;
Le temps sur elles passe, et sous son travail,
Sur les marbres obscurcis beaucoup de noms s'éteignent;
Mais de la tienne, *Beziers*, il n'en sera pas ainsi :
Dans mille ans ses lambeaux pourront joncher la terre,
Que le nom de ton fils sera brillant encore;
Le nom de *Paul Riquet* jamais ne sera vieux,
Ce nom était laid,... la gloire l'a fait beau!

Et je l'ai vu, et devant sa figure de bronze
Je me disais : Pourquoi donc ne venaient-ils pas de son temps,
Ces hommes d'aujourd'hui dont le coup d'œil perçant
Dans le secret du cerveau va chercher la pensée?
Ils auraient deviné l'*homme* en voyant cette saillie
Qui devait surgir sur son front,
Le jour où debout sur la montagne,
Son œil braqué sur le *Nord*, ensuite vers l'Espagne,
Il retenait dans sa tête pour mieux la faire grandir,
Sa pensée en travail qui voulait se développer!

Oh! mais en devinant le *grand Maître*, sans doute,
Ils n'auraient pas deviné dans son cerveau en feu

Bostro bito de sedo, et de mèl, et d'encen :
Mais, per que res aciou, per bous aou n'amareje,
N'oublides pas un soul moumen
Que des paoures la grando cloûco
Se rebèillo toutjour dambé lou rire en boûco,
Quan s'endron sans abé talen !

POL RIQUET.

A LA BILO DE BEZIÈS.

(12 Decembre 1847.)

D'estatûyos pertout se màston et luzisson ;
Lou ten sur elos passo, et debat soun trabal,
Sul malbres encrumits pla de noums s'escantisson ;
Mais de la tiò, Beziès, n'en sara pas atal :
Dins milo ans, sous brigals pouyran jounca la tèrro,
Que lou noum de toun fil sara luzen enquèro ;
Lou noum de *Pol Riquet*, jamay nou sara bièl,
Aquel noum èro lèt,... la glôrio la fèy bèl !
Et l'èy bis, et daban sa figuro brounzado,
Me dizioy : perqué doun begnon pas de soun ten,
Aquès hommes d'anèy doun lou cot-d'èl pungen
Dins l'esclin del cerbèl bay quèrre la pensado ?
Aouyon debinat l'*hôme* en beyren aquel broun
Que dibiò boumba sur soun froun,
Lou jour oùn dret sur la mountagno,
Soun èl bracat sul *Nord*, apèy cats à l'*Espagno*,
Retegnò dins soun cat, per may la fa grandi,
Sa pensado en trabal que bouillò s'esplandi...
Oh! mais en debinan lou *gran Méstre*, sans douto,
N'aouyon pas debinat dins soun cerbèl en fèt

Tout ce que cette pensée en sortant remua :
Cent milliers de bras creusant deux cents lieues de route
Pour une *autre Garonne* au flot doux et nouveau,
Qui à sa voix descendit d'un bassin près du ciel...
Et aussitôt devant l'eau pure,
Qui à gauche, à droite, court déjà,
L'on voit, comme lorsque Dieu commande,
Le roc, la côte s'aplanir,
Et la montagne ensuite qui forme l'arche... s'ouvre...
Et la laisse passer !

Et la *jeune Garonne* affectueuse, sans digues,
Franchit son aînée en passant ;
Et ses deux bras s'allongent tant
Qu'ils touchent les deux mers... les deux mers sont amies,
Et échangent aussitôt tout ce qu'elles ont !

Béziers, ma Muse te salue !
Gloire, gloire à ton fils ! D'autres hommes, à l'entour,
Ont laissé avant lui plus d'une œuvre vivante ;
Nulle comme la sienne ; au Ciel elle semble née :
Paul Riquet, d'un bras fort, devant la France muette,
Souda son grand travail au grand travail de Dieu !

LA GRIPPE DANS MONTPELLIER. (¹)

(24 Décembre 1847.)

Las de courir, et rentré dans notre joli berceau
Où Mars fait fleurir les jonquilles,
Les haies et les mûriers,
Je disais : « Asseyons-nous, le froid plombe mes pieds ;
Pèlerin, j'ai assez de coquilles,

(¹) ..... Après trois semaines de triomphes, Jasmin nous a quittés, mais il nous a fait hier de magnifiques adieux ; Montpellier se souviendra

Tout ço que sa pensado en sourtin rebirèt :
Cent milo bras curan dus cents lègos de routo
Per uno *aoutro Garôno* al flot dous et noubèl,
Qu'à sa bouès debalèt d'un bassi ras del ciel...
Et talèou, daban l'aygo caudo,
Qu'à dreto, à gaouche, cour dejà,
L'on bey, coumo quan Diou coumando,
Lou roc, la càsto s'àlîza,
Et la mountagno apèy que fay l'arco, s'alando...
Et la daycho passa !
Et la *jouyno Garôno* amistouzo, sans digôs,
Saouto soun aynado en passan ;
Et sous dus bras s'aloungon tan
Que tôcon las diôs mèrs... las diôs mèrs soun amigos,
Et trôcon talèou tout ço qu'an !
Beziès, ma Muzo te saludo ;
Glôrio, glôrio à toun fil ! — D'aoutres hômes praciou
An daychat aban el may d'uno ôbro que biou,
Nâdo coumo la siô ; del Cièl semblo nascûdo :
Pol Riquet, d'un bras fort, daban la Franço mudo,
Seoudèt soun gran trabal al gran trabal de Diou !

LA GRIPO DINS MOUNPEILLÈ.(*)

(24 Decembre 1847.)

Las de courre, et tournat dins nostre poulit brès
Oùn Mars fay flouri las jounquillos,
Las sègos et lous amourès,
Dizioy : « Asseten-nous, lou fret ploumbo mous pès ;
Pelerin, èy prou de caouquillos,

longtemps de sa visite, et désormais son nom a acquis chez nous droit de cité !... (Courrier du Midi ; 4 Janvier 1848.)

Et toi, Muse, assez de lauriers! »
— Mais elle, toujours légère;
« Tu as un pays à voir encore;
« Garde ta force pour celui-là;
« Tu y moissonnera plus d'un épi;
« Le peuple la *rossignole*,
« La campagne toujours y verdoie,
« La mer y rit toujours... et toujours grand soleil. »
— Montpellier, je te reconnus,
Et lundi, en chantant, elle et moi nous partîmes...
Déjà nous voyions luire les eaux de ta mer;
Déjà nous te saluions de loin,
Et déjà nous nous réchauffions
A la douce chaleur de ton soleil d'hiver...
Mais voici, qu'en forme d'orage,
Autour de toi s'étend commme un sombre linceul;
Tes riants oliviers se teignent d'un noir de deuil;
Et la grippe au sinistre visage,
Nous lance une nuée de diablotins
Qui pour nous barrer l'entrée
Nous menacent de leurs griffes venimeuses...
Jolie fille cède toujours
Devant la peur de devenir laide :
Ma Muse voulait s'en revenir;
Mais, je lui dis pour l'entraîner :
— « Ici la grippe ne peut rien, nous devons le croire;
« D'hommes au grand savoir, à grande renommée,
« Chassent la mort aussitôt qu'elle vient;
« Ils voient dans notre corps comme au travers du verre;
« Ici personne ne s'effraie,
« *Aussitôt malade, aussitôt guéri!..* »
Sa crainte alors s'est apaisée.

Et tu, Muzo, prou de laourès ! »
— Mais elo, qu'és toutjour laougèro :
« As un païs à beyre enquêro ;
« Gardo ta forço per aquel ;
« Y segaras may d'un cabel :
« Lou puple aqui roussignoulejo,
« La campagno toutjour berdejo,
« La mèr toutjour y rits, et toutjour gran sourel ! »
— *Mounpeillè*, te recounesquêri,
Et dilus, en cantan, d'amb'elo partisquêri...
Deja bezian luzi las aygos de ta mèr ;
Deja de lèn te saludâben,
Et deja, nous escaoudurâben
A la douço calou de toun sourel d'hibèr ;
Mais baci, qu'en formo d'aouratge,
Altour de tu s'esten un negrillous linçol ;
Tous rizens oulibiès se tinton *negre dol ;*
Et la *gripo* al negre bizatge [1]
Nous lanço un fun de diablatous ;
Et per nous barra lou passatge,
Apunto à nostres èls sous arpious berenous...
— Poulido fillo toutjour cèdo
A la crento de beni lèdo :
Ma Muzo bouillò s'entourna ;
Mais jou ll'èy dit per l'entrayna :
« La *gripo* nou pot rés aciou, dibèn zou creyre ;
« D'hômes al gran sabé doun lou renoum bay lèn,
« Casson la mort talèou que bèn ;
« Bezon dins nostre cor coumo à trabès del beyre ;
« Aci digun n'és espaourit,
« *Talèou malaou, talèou garit.* »
Sa crento alors sés amayzâdo...

(¹) A cette époque, la *Grippe* régnait à Montpellier.

Et montant sur ton esplanade,
Lorsqu'elle a vu ton fameux *Peyrou*,
Toute sa peur s'en est allée...
Oh! l'homme qui pour ton honneur
Créa cette *promenade*,
D'un coin du paradis, osa prendre un patron...
Ici tout est beau! ici tout est magique!
Ma Muse maintenant prend feu, ce soir, je chanterai.
La *grippe* m'*a guigné*... Si la maladie m'atteint,
Ta *Faculté* me guérira;
Et si j'ai perdu ma poésie,
Ton *Peyrou* me la rendra!

NIMES ET JEAN REBOUL.

(8 Janvier 1847.)

Ma Muse ne connaît nul livre.
Nul écrit donc ne m'a parlé
De ces grands hommes du passé,
Qui se groupant aux bords du *Tibre*,
S'en allaient, malgré le givre,
Malgré la pluie et les chaleurs,
Faire la guerre aux quatre coins;
Et de sang ils teignaient les plaines;
Et les armées ils taillaient en pièces;
Et pourtant ils n'avaient pas de canons!
— Et maîtres après de la terre,
Ils bâtissaient des palais et de si beaux châteaux,
Que devant les débris qui nous restent encore,
Les savants sont immobiles et les dévorent des yeux!
— Moi qui ne savais rien de *Rome* la superbe,
Je restais froid devant la pierre noircie;

Et mountan sur toun esplanâdo,
Quan a bis toun famus *Peyrou*,
Touto sa poou s'en és anâdo...
Oh ! l'hôme que, per toun aounou,
Fasquèt aquelo permenado,
D'un bor del paradis gaouzèt prene un patron...
Aciou, tout és poulit ! aciòu, tout és magio !
Ma Muzo âro pren fèt; tantòs bôli canta !
La *gripo* m'a guignat... S'èy pres la maladio,
Toun *gran Counsel* me garira ;
Et s'ey perdut ma poèzio,
Toun *Peyrou* me la tournara !

NIMES ET JEAN REBOUL.

(8 Janviè 1847.)

Ma Muzo nou couney nat libre.
Nat escriou doun nou m'a parlat
D'aqués grans hômes del passat
Qu'en s'apilan as bors del *Tibre*,
S'en anâbon, malgrè lou gibre,
Malgrè la plèjo et las calous,
Fa la guèrro as quatre cantous ;
Et de san las plânos tintâbon ;
Et las armâdos brigaillâbon ;
Amay n'abion pas de canous !
— Et mèstres apèy de la tèrro,
Bastission de palays et de tan fis castèls,
Que daban lous brigals que nous rèston enquèro,
Lous sabens soun plantats et lous minjon des èls !
— Jou que nou sabioy rés de *Roûmos* la glouriouzo,
Restâbi fret debat la pèyro negrillouzo ;

Rien n'y venait enflammer mon esprit et mon cœur ;
Et je me disais : « *Muraille sombre,*
« *Ce qu'a fait l'Empereur vaut mieux que tout cela !* »

Princesse du Midi, Nîmes tant vantée,
Ville au grand soleil, au ciel bleu,
Pour lire la *grandeur* sur la pierre imprimée,
Il me fallait venir chez toi !
J'ai vu ton *triple pont* au milieu de la campagne ;
J'ai vu ta *grande Tour* sur la crète de la montagne ;
Ton *Temple*, ta belle *Fontaine*,
Et ta *Maison carrée*, et ton grand *Palais rond;*
Ton fameux *Palais rond* avec ses mille arcades ;
Ton *Palais rond* qui n'a ni poutres, ni toitures,
Et qui est si beau, si beau, qu'il obscurcirait Paris :
On y voit trente rochers l'un sur l'autre à morceaux ;
Et des sièges en pierre à placer deux armées.
Maintenant je comprends tout : en bas comme là-haut,
Tout y parle à mes yeux, et les pierres s'animent...
J'y vois de fiers soldats, des femmes, des messieurs
Qui applaudissent à mort des esclaves qui se frappent ;
Ensuite je vois sortir de ces antres béants
De gros lions déchaînés...
Qui vont-ils donc attaquer, que tant on les excite ?
Des tigres ?... Sainte croix ! Ce sont des hommes désarmés...
Les lions affamés les mordent, les déchirent,
Et les martyrs, à genoux, tous,
Ne se sauvent qu'un bras pour le signe de la croix !..

Et l'on riait de cela à l'entour, et le tonnerre
Ne les écrasa pas ! Palais de Lucifer,
Pierre noire, pierre d'enfer,
Redeviens muette pour moi ! que ma Muse s'anéantisse,
Plutôt que de m'apprendre des crimes si vieux,
Qui m'allument le sang et me crispent les cheveux !

Rés n'y begno caoufa moun esprit et moun cò;
Et me dizioy : « *Paret crumoûzo*,
« *Çò qu'a fèy l'Amperur bal may que tout acò !* »

Princesso del Mètjour, Nîmes tan encantâdo,
Bilo al gran sourel, al ciël blu,
Per legi la *Grandou* sul la pèyro pintrâdo,
Caillò que benguèssi ché tu !
Ey bis toun *Triple Poun* al mièy de la campagno;
Ey bis ta *Grando Tou* sul cat de la mountagno;
Ta *Capèlo*, ta bèlo *Foun*,
Et toun *Oustal-Carrat* et toun grand *Palay roun;*
Toun famus *Palay roun* dambé sas milo arcâdos;
Toun *Palay roun* que n'a ni poûtros ni teoulâdos,
Et qu'es tan bèl, tan bèl, qu'encrumîyò Paris :
On y bey trento rocs l'un sul l'aoutre à boussis;
Et de siètis en peyro à bouta dios armados.
Aro, coumpreni tout : en bas amay lassus,
Tout y parlo à mous èls, et las pèyros s'alûcon...
— Bezy de fièrs souldats, de damos, de moussus
Qu'applaudisson à mort d'esclâbos que se trûcon;
Apèy bezi sourti d'aqués traous alandats
De gros liouns descadenats...
Qui ban doun attaca que tan lous amalisson ?
De tigres?... Sento crouts ! soun d'hômes dezarmats...
Lous lious qu'an talen lous gâffon, lous esquisson,
Et lous *Martyrs*, à ginouls, touts,
Nou se saoubon qu'un bras pel sinne de la crouts !..

Et ne rizion d'acòs, altour ! et lou tournèrre
Nou lous escrazèt pas ! palay de Lucifèr,
Pèyro negro, pèyro d'infèr,
Torno mûdo per jou ! que ma Muzo s'entèrre,
Pulèou que de m'aprene aqués crimes tan biêls
Que m'alûcon lou san et me crispon lous pièls !

Pavane-toi donc, jeune reine,
Sur ces murs lézardés ;
Pour moi, né dans les prés,
J'aime mieux la petite boutique
Où, près de sa Muse aujourd'hui,
J'ai trouvé mon *frère de lait*.
Là, tant que l'homme dure,
Pour le corps il pétrit nourriture ;
Ensuite son ange du ciel
Nourrit notre âme de miel.
Et ma Muse, pour une heure,
Encore veut y retourner ;
Car *demoiselle* et *bergère*
Ont promis de s'aimer...

A l'une les capitales,
Les grandes choses d'aujourd'hui ;
Les orgues, les cathédrales,
Et le grand chemin royal...
Et pour l'autre la petite église,
Les prairies, les petits sentiers,
La cabane, la musette,
Et parfois les rossignols.

Et *pastourelle*, et *demoiselle*, (1)
Qui ont promis de s'aimer,
A force de cheminer,
Chacune où le Ciel l'appelle,
Peut-être pourront arriver
Dans la glorieuse chapelle,
En se tenant par la main !

(1) Au milieu des bravos redoublés qui venaient sans cesse l'interrompre, Jasmin a récité sa pièce sur *les Arènes et Jean Reboul* ; ce dernier faisait

Palayzo-té doun, Reyneto,
Sur aqués murs fendaillats;
Per jou, nascut dins lous prats,
Aymi may la boutiqueto
Oùn prèt de sa Muzo anèy,
Ey troubat moun *fray de lèy*.
Aquiou, tan que l'hôme duro,
Pel corp prestis nourrituro,
Apèy, soun ange del cièl
Nourris nostro âmo de mèl...
Et ma Muzo, per uno houro
Enquèro bol y tourna;
Car *doumayzèlo* et *pastouro*
An proumetut de s'ayma...

A l'uno las capitàlos,
Las grandos caouzos d'anèy,
Las orgos, las cathedralos,
Et lou gran cami del Rèy...
Et pel l'aoutro la gleyzeto,
Las prâdos, lous caminols,
Lou cabanot, la muzeto,
Et per ten lous roussignols...

Et *pastoûro*, et *doumayzelo*, (1)
Qu'an proumetut de s'ayma,
A forço de camina,
Caduno oùn lou Cièl l'apèlo,
Belèou pouyran arriba
Dins la glouriouzo capèlo,
En se tenin pel la ma!

partie de l'assemblée... le *Poète d'Agen* et le *Poète de Nimes* se sont étreints spontanément! (Le Courrier du Gard; 11 Janvier 1847.)



MARSEILLE.

AU POÈTE BÉNÉDIT.

(6 Février 1848.)

Troubadour pèlerin, cheminant l'été, l'hiver,
J'ai vu fleurir partout des villes sur leur trône;
Mais pour se rafraîchir elles n'avaient que des *Garonnes*,
Et moi je voulais voir la Mer...
Vieux Marseille, je l'ai vue et l'ai vue à ta porte;
Et le *mistral* soufflait... et je mesure d'ici,
En te voyant si fort, en la voyant si forte,
Et l'audace de l'homme, et la grandeur de Dieu!
Ces flots tracassiers ne savent où se mettre,
Et sans peur, devant eux, toi tu osas t'asseoir,
Et depuis trois mille ans ils meurtrissent tes pieds;
Est-ce que le ciel, Marseille, a voulu te promettre;
De les garder toujours prisonniers!

Une ville, autrefois, fière, se prélassait
Au pied d'un vieux roc où le feu couvait;
Ce roc un jour s'alluma;
Et sous une mer de braise
Qui depuis l'étouffe et l'écrase,
La ville d'or s'anéantit.
Mais toi, tu ne trembles pas: quand naît le gros orage,
Tu regardes se balancer tes mille bâtiments;
Quand le *mistral* se bat avec les quatre vents,
Que la mer s'amoncèle à toucher les nuages
Et que vers toi dans sa colère elle vient,
Tu lui dis fièrement, avec un souriant visage:
« Tu as beau trouer mes pieds... *tu n'iras pas plus loin!* »
— Aussi sur ta place tout l'univers s'assemble;
L'or y pleut de toutes parts pour tes fils, pour tes frères;

MARSEILLO.

AL POÈTO BÉNÉDIT.

(5 Janviè 1848.)

Troubadour pelerin, triman l'estiou, l'hibèr,
Ey bis flouri pertout de bilos sur de trônos;
Mais per se raffresqui n'abion que de *Garónos*,
Et jou bouilloy beyre la Mèr...
— Bièl Marseillo, l'èy bisto, et l'èy bisto à ta porto,
Et lou *mistral* bouffâbo... et mezuri d'aciou,
En te beyren tan fort, en la beyren tan forto,
Et l'aoudaço de l'*hôme*... el la grandou de *Diou !*
— Aqués flots traçassiès nou sâbon oùn se mètre,
Et sans poou, daban es, tu gaouzères t'assêtre;
Et dunpèy tres milo ans escarraougnon tous pès;
Es-que lou Cièl, Marseillo, a boulgut te proumètre
De lous fa toutjour prizounès!

Uno bilo, aoutres cots, fièro, se palayzâbo
Al pè d'un gran roc que caoumâbo;
Aquel roc un jour s'aluquèt;
Et debat uno mèr de brâzo
Que dunpèy l'estouffo et l'escrâzo,
La bilo d'or s'abalisquèt..,
Mais tu nou trambles pas : quan nay lou gros aouratge,
Regaytes trandoula tous milo bastimens;
Quan lou *mistral* se bat dambé lous quatre bens,
Que la mèr fay mountagno à touca lou nuatge,
Et que de cats à tu, dins sa coulèro bèn,
Li dizès fièromen, damb'un rizen bizatge:
« As bèl traouca mous pès, *n'aniras pas may lèn !* »
— Tabé sur *toun placè* tout l'unibèr s'apilo;
L'or y plèou de tout bors, per tous fils, per tous frays;

Ta ville est en travail d'une plus grande ville ;
Tu aplatis les rochers et tu plantes des palais :
De fleurs, de rossignols tes campagnes sont pleines,
Ton soleil est plus beau que les autres soleils ;
Tu as des chanteurs par centaines,
De grands poëtes par paires !
Et ta voix retentit dans toutes les contrées ;
Lorsque le *Russe* l'entend, il oublie sa haine ;
Car si tu pousses un cri pour la patrie en deuil,
Avec quatre couplets tu fais naître quatre armées ;
Et ton *chant marseillais*, au combat *tonnant* fort,
Est l'*éclair* annonçant *la foudre* de la mort !
Ma Muse te salue, ô Marseille ! Marseille !
Tu es un lion, tu es une abeille ;
Plante-toi deux drapeaux ; aux yeux de l'univers,
Tu es prince de la terre et tu es Roi de la mer ! (1)

A LIMOUX.

Ville au nom si fleuri, si parfumé, *Limoux* !
Berceau et tombeau d'un poëte au nom glorieux,
Tu couronnes ma Muse champêtre
Parce qu'elle rit, parce qu'elle pleure ;
Mais toi, de ton siége d'honneur,
Tu fais chaque jour en grand ce que je fais en petit :
— Quand tu vois la France endolorie,
Tu lui lances la liqueur de ta *fine blanquette*,
Et voilà qu'elle sourit... et te fait les yeux doux...
Quand son sourire est trop long, tu lui lances un écrit,
Le petit Montagnard de ton fameux poëte,
Et voilà qu'elle pleure... et te jette des fleurs !

(1) ..... Le succès du Poète agenais est si grand à Marseille, que chacun a voulu l'entourer, le fêter, l'applaudir ! Jasmin s'est admirablement

Ta bilo és en trabal d'uno may grando bilo.
Aplatisses lous rocs et plantes de palays;
De flous, de roussignols tas campagnos soun plenos;
Toun sourel és may bèl que lous aoutres sourels;
As de cantayres à centenos!
De grans poètos à parels!
Et ta bouès reboumbis dins toutos las countrâdos;
Quan lou *Russo* l'enten oublido que n'oun bol,
Car se pousses un crit pel la patrio en dol,
Dambé quatre couplets fas nayche quatre armados;
Et toun *chan marseillés*, al coumbat *tounan* fort,
Es lou *liouse* anounçan la *foudro* de la mort!
— Ma Muzo te salûdo, ô Marseillo, Marseïllo!
Sès un lioun, sès uno abeillo;
Planto-té dus drapèous: As èls de l'unibèr,
Sès Prince de la tèrro et sès Rèy de la mèr! (1)

A LIMOUS.

Bilo al noum tan flourit, tan embaoumat, *Limous*,
Brès et clot d'un poèto al noum tres cots glourious, (2)
Couroumes ma Muzo pastoûro
Prâmo que rits, prâmo que ploûro;
Mais tu, de tõun siêti d'aounou,
Fas câdo jour en gran ço que faou en pitchou:
— Quan bezes la Franço chagrino,
Li lances la licou de ta *blanqueto* fino,
Et la baci que rits... et te fay lous èls dous...
Quan soun rire és trop loun, li lances per gazèto,
Lou *pitchou Mountagnol* de toun famus poèto,
Et la baci que ploûro... et te jèto de flous!

naturalisé Marseillais, ou bien il faudra dire avec lui *qu'il a fait notre ville gasconne*... (Gazette du Midi; 12 Février 1848.)

(2) *Alexandre* Guiraud, membre de l'Académie française.

AU POÈTE LAMARTINE.

(24 Mars 1849.)

De faux républicains, pour être au premier rang,
Sur le peuple redevenu roi soufflaient du venin;
Sa colère, un matin, toute déchaînée
Aurait tout brisé peut-être;
Toi seul, grand roi de la pensée,
Toi seul, en quatre mots, tu l'eus maîtrisée;
Et la France effrayée, à ta voix, vit bientôt
S'abîmer le *rouge drapeau.*

Si j'avais ta bouche d'or, ton parler qui tant brille,
Je te dirais que, dans ta grandeur,
De l'État, de l'église et de chaque famille,
Tu fus ce jour-là le triple sauveur!
Je dirais qu'un jour viendra!.., Mais dans les prés assise,
Ma Muse en politique maintenant s'est fait muette;
Elle ne chante que les ruisseaux, les pâtres, les amours,
Et ne trouve nulle autre part sa petite poignée de fleurs...
C'est au pré qu'elle glana ces paquerettes
Qui, dans Paris, chez toi, me valurent ensuite
La belle branche de laurier embelli d'immortelles
Dont je voudrais te payer avec mon bouquet d'aujourd'hui. (1)

Petite dette de poésie
Peut se payer par un écrit;
Mais grosse dette de la patrie...
Oh! la France ne peut que te crier : Merci!
Elle n'a pas assez de lauriers depuis ce mois d'avril
Pour payer tout ce qu'elle te doit!

(1) Je suis fier de lire mon nom dans cette langue que vous rendez classique; plus fier encore des beaux vers dans lesquels vous incrustez le souvenir de mes trois mois de lutte contre la démagogie pour la vraie République. Les Poètes sont les pressentiments vivants de la postérité : j'accepte votre augure. Le Poème nous a fait pleurer. Vous êtes le seul

AL POÈTO LAMARTINO.

(24 Mars 1849.)

De faous republiquèns, per èstre al prumè ren,
Sul puple tournat rèy bouffâbon de beren ;
Sa coulèro, un mati, touto descadenâdo
Aouyò tout brigaillat belèou ;
Tu soul, gran rèy de la pensado,
Tu soul, dins quatre mots, l'aguères mestrejâdo ;
Et la Franço espaourido, à ta bouès, besquèt lèou
S'abali lou *rouge drapèou !*

S'abioy ta boûco d'or, toun parla que tan brillo,
Te diyoy que, dins ta grandou,
De l'Estat, de la glèyzo et de câdo famillo,
Fusquères aquel jour lou triple saoubadou !
Diyoy qu'un jour bendra !... Mais dins lous prats setudo,
Ma Muzo en politico âro s'és fèyto mûdo ;
Nou canto que lous rious, lous paourets, las amous,
Et nou trôbo en lot plus soun pugnadet de flous...
— Es al prat que gragnèt aquelos pimparèlos
Que dins Paris, che tu, me balguèron apèy
Lou bèl bren de laourè poumpounat d'immortèlos,
Doun boudroy te paga dan moun bouquet d'anèy. (1)

Pitchou deoute de poèzio
Pot se paga damb'un escriou ;
Mais gros deoute de la Patrio...
Oh ! la Franço nou pot que te crida : Mercio !
N'a pas prou de laourès dunpèy lou mes d'abriou,
Per paga tout ço que te diou !

***Épique* de notre temps, l'*Homère* sensible et pathétique des prolétai... es autres chantent et vous sentez !**

Lettre de M. de LAMARTINE, *à Jasmin.*

Paris, 28 Avril 1849.

LA SEMAINE D'UN FILS.

Riches, n'oubliez pas un seul petit moment
Que des pauvres la grande couvée
Se réveille toujours le sourire à la bouche,
Quand elle s'endort sans avoir faim !

(Riche et Pauvre.)

L'hirondelle fuyait notre air devenu froid ;
Notre si beau soleil se faisait *soleillet ;*
La campagne redevenait muette
Au voisinage de la *Toussaint ;*
Et de la cime de l'arbre moitié nue
La feuille jaune et frileuse
Tombait morte en tournoyant.
— Un soir, à la sortie d'une ville voisine,
A l'heure où le ciel s'illumine,
Deux enfants, frère et sœur, se présentèrent seuls;
Tous deux à la fois gémirent ;
Ensuite, devant la croix du chemin ils s'en allèrent,
Et se mirent à genoux...
Abel, Jeanne, au clair de la lune,
Restèrent longtemps sans parler ;
Ensuite, comme l'orgue à l'autel,
Les deux voix firent tinter
Deux prières qui n'en font qu'une,
Et qui au Ciel semblaient monter :
« — Mère de Dieu, Vierge charitable,
« Mande ton ange chez nous,
« Et guéris notre père malade ;
« Notre mère redeviendra joyeuse,
« Et nous deux, *Viergette mère*,
« Nous t'aimerons, si nous pouvons encore, encore plus ! »

LA SEMMÂNO D'UN FIL.

Riches, n'oublides pas un soul pitchou moumen
Que de paoures la grando cloûco
Se rebèillo toutjour dambé lou rire en boûco,
Quan s'endron sans abé talen !

(**Riche et Pauvre.**)

L'hiroundèlo fugiò nostre ayre bengut fret; (¹)
Nostre tan bèl sourel se faziò soureillet;
La campagno tournâbo mûdo
Al bezinatge de *Toutsan ;*
Et de la cabeillo mièy nûdo
La fèillo jaouno et fregelûdo
Toumbâbo morto en biroulan.
— Un tantòs, al sourti d'uno bilo bezino,
A l'hoûro oùn lou cièl s'illumino,
Dus pitchous, fray et sò, se prezentèron souls;
Tout dus à l'un cot gemisquèron ;
Apèy, daban la crouts del cami s'en anguèron,
Et se boutèron à ginouls...
— *Abèl, Jâno*, al cla de la luno,
Restèron lounten sans poulsa;
Apèy, coumo l'orgo à l'aouta,
Las diòs bouès fasquèron tinda
Diòs prièros que n'en fan qu'uno,
Et qu'al Ciël semblâbon mounta :
— « May de Diou, Bièrges piètadouzo,
« Mando toun Angèl che nous aou,
« Et garis nôstre pay malaou ;
« Nôstro may tournara jouyouzo,
« Et nous-aou dus, *Biergeto-may*,
« T'aymaren se poudèn enquèro, enquèro may! »

(¹) Le sujet de ce Poème est historique et s'est passé tout récemment dans nos contrées.

Et la Vierge dut écouter la prière :
A peine *Abel* et *Jeanne* étaient-ils dans la rue
Qu'une maison noirâtre devant eux s'ouvrit,
Et qu'une femme jeune encore
Allégrement leur cria :
— « Pauvrets, la mort s'en est allée ;
« La fièvre éteint son poison ;
« Votre père a la vie sauvée ;
« Venez, mes chers agneaux, priez Dieu avec moi ! »
Et tous les trois dans la chambrette,
Prièrent Dieu à genoux,
Entre quatre colonnes d'un vieux lit en serge,
Où maintenant d'un sommeil plus doux
S'endormait le bon père *Hilaire*,
Autrefois brave militaire,
Mais aujourd'hui... valet de maçons.

A la pointe du jour l'aube devient riante ;
Et le soleil plus matinal
Faisait déjà devenir brillante
La vitre du châssis rapiécée en papier ;
Lorsqu'*Abel* vient sans bruit sur la pointe du pied ;
Il se glisse vite à la ruelle ;
Il ouvre un peu le rideau sans remuer l'anneau ;
Mais le père réveillé lui sourit avec plaisir,
Et lui dit : — « Je t'attendais, *Abel*, écoute-moi :
« Nous sommes pauvres et n'avons que mon travail pour vivre ;
« Le Ciel, en me guérissant, a voulu nous sauver ;
« Toi, mon fils, tu as quinze ans déjà ;
« Tu sais lire, tu sais écrire,
« Et tu te fais seul, tu es triste, tu aimes à rêver...
« Oh ! mon fils, au travail, maintenant, il te faut penser.
« Je sais que tu es chétif ; tu as des heures de langueur,

Et la Bièrges dibèt escouta la prièro :
A peno *Abèl* et *Jâno* èron dins la carrèro
Qu'un oustal negrillous daban es s'alandèt,
Et qu'uno fenno jouyno enquèro
Allègromen lous y cridèt :
— « Paourots, la mort s'en és anàdo ;
« La fièbre escantis sa pouyzou ;
« Bostre pay a bito saoubâdo,
« Benès, mous agnelous, pregas Diou dambé jou ! »
Et tout tres, dedins la crambeto,
Preguèron Diou à ginouillous,
Entre quatre pecouls d'un bièl lliéy en sargeto,
Oùn âro d'un soumèl may dous
S'endroumiò lou boun pay *Alâri*,
Aoutres cots brabe militâri...
Mais anèy... baylet des massous.

A las clîcos del jour l'aoubo benguèt rizento ;
Et lou sourel may matinè
Faziò deja beni luzento
La bitro del châssis petassâdo en papè,
Quan *Abèl* bèn sans brut sul la punto del pè ;
Se glitso biste à la banêlo ;
Oubro un paou lou ridèou sans boulega l'anêlo ;
Mais lou pay rebeillat li rit dambé plazé,
Et li dit : « T'attendioy, *Abèl*, escouto-mé :
« Sèn paoures et n'abèn que moun trabal per bioure ;
« Lou Ciel en me garin a boulgut nous saouba,
« Tu, moun fil, as quinze ans dejà ;
« Sâbes legi, sâbes escrioure,
« Et te fas soul, sès triste, aymes à saounneja...
« Oh ! moun fil, al trabal âro te cal pensa ;
« Sâbi que sès feblot ; as d'hoûros de languino ;

« Tu es plus joli que fort; tes petits bras plieraient
« Quand sur la pierre ils frapperaient;
« Mais notre percepteur, qui aime ta bonne mine
« Te trouve l'air monsieur,
« De l'esprit, et veut de toi faire quelque chose.
« Eh bien! va donc chez lui, et fais tout pour lui plaire;
« Oh! mais! pas de gloriole, *Abel*, comme j'en ai vu :
« Ecrivain, ouvrier, chacun est travailleur;
« Plume, marteau, ce sont des outils;
« L'esprit comme le corps fatigue notre vie...
« Or donc, *Abel*, mon fils, j'espère que jamais
« Tu ne rougiras sous la redingote
« Du gilet grossier de ton père! »

Et les yeux bleus d'*Abel* de bonheur s'allumèrent;
Et le père et le fils quatre fois s'embrassèrent;
Mère et fille aux baisers vinrent se mêler;
Abel, chez le percepteur, entra le lendemain;
Et pendant quatre jours qui sur cela passèrent,
Tout fut à l'*Alleluia !*

Mais le plaisir chez le pauvre est de courte durée!
Le dimanche matin, commandement brutal :
— « Il faut que le lendemain le père retourne au travail,
« Ou sa place sera donnée
« Pour tout jamais
« A quelqu'un plus. »

Le coup de canon qui mitraille
Ne cause pas plus de douleur
Que cet ordre cruel n'en donne
A ces quatre malheureux...
— Je suis guéri! dit le père, qui se dresse de suite...
Il est trop faible, il retombe... C'en est fait de lui s'il sort;
Il lui faut une semaine... ô misère maudite!

« Sès may poulit que fort; tous brassous fiblayon
« Quan sul la pèyro tustayon;
« Mais nôstre Couletou qu'aymo ta bouno mino
« Te trôbo l'ayre moussuret,
« Dit qu'as d'esprit, et bol de tu fa quaoucoumet;
« Eh-bé, bay doun ches el, et fay tout per li playre;
« Oh! mais! pas de glouriôlo, *Abèl*, coumo n'èy bis;
« Escriben, oubriè, cadun és trabaillayre;
« Plumo, martèl, acôs d'utis;
» L'esprit coumo lou corp fatigo nôstro bito...
« Or, doun, *Abèl*, moun fil, espèri que jamay
« Rougiras debat la lebito
« Del gilet groussiè de toun pay! »

Et lous èls blus d'*Abèl* de bounhur s'aluquèront,
Et lou pay et lou fil quatre cots s'embrassèron;
May et fillo as poutous benguèron se mayla;
Abèl chel Couletou dintrèt lou lendouma;
Et penden quatre jours que sur acôs passèron,
Tout fusquèt à l'*Alleluia!*

Mais lou plazé chel paoure és de courto durado!
Lou dimeche mâti, coumandomen brutal :
« Cal que lou lendouma lou pay torne al trabal,
« Ou sa plaço sara baillado
« Per tout jamay
« A quaouqu'un may. »

Lou cot de canou que mitraillo
Nou caouzo pas may de doulous
Qu'aquel ordre mechan n'en baillo
An aqués quatre malhurous...
— Sèy garit! dit lou pay que se mâsto de suito...
Es trop feble, retoumbo..., acôs fèy d'el se sort;
Li cal uno semmâno... Oh! mizèro maoudito!

Pour lui, sa place c'est la vie;
S'il la reprend, c'est la mort...
Et tous quatre sont muets. — Tout à coup un éclair
Rayonne dans l'âme d'*Abel*,
Sèche la larme à son œil,
Et d'un homme lui prête l'air;
La force bout dans ses petits bras;
Sur son joli visage une rougeur se peint;
Et le voilà qui sort, et le voici qui entre
Chez le maître brutal des maçons...

Lorsqu'*Abel* s'en revint, *Abel* n'était plus triste,
Il n'avait plus tant de chagrins;
Aussi chez lui parut-il vite,
Miel en bouche et les yeux riants :
— « Père, repose-toi! reprends force et courage!
« Tu as toute la semaine; ensuite tu travailleras;
« Quelqu'un qui t'aime bien, pour toi fera l'ouvrage...
« Et ta place, toujours tu l'auras! »

Sauvé par un ami!... Il y a donc des amis encore?
Oh! comme je le voudrais pour notre vie amère ..
Mais, hélas! tout s'explique au chantier, le lundi :
Il y a de bons fils encore... et d'amis... peut-être plus!

En attendant, voici notre *Abel* qui travaille,
Plus au bureau, mais au chantier.
Oh! son père s'est trompé : malgré sa fine taille,
Il est aussi fort que joli; il en vaut trois au métier;
Il écrase la chaux, la brise;
Pétrit et repétrit le mortier;
Comme l'oiseau il monte à l'échelle :
Il est hardi, trop hardi, il fait trembler les maçons!
Il va sur les entablements; il marche sur les chevrons;
Il sourit lorsqu'il monte, il sourit lorsqu'il descend,

Per el, sa plaço, acòs la bito;
Se la repren, acòs la mort...
Et tout quatre soun muts. — Tout d'un cot un esclayre
A luzit à l'âmo d'*Abèl*,
Seco la grumillo à souri èl,
Et d'un hôme li prèsto l'ayre;
La forço bul dins sous brassous;
Sur soun poulit bizatge uno roujou se pintro;
Et lou baci que sort, et lou baci que dintro
Chel mèstro brutal des massous...

Quan *Abèl* s'entournèt, *Abèl* n'èro plus triste,
N'abiò plus tan de pèssomens;
Tabé ches èl paresquèt biste,
Mèl en bouco et lous èls rizens:
— « Moun pay, repaouzo-té! repren forço et couratge!
« As touto la semmâno; apèy trabaillaras;
« Qaouqu'un que t'aymo pla, per tu bay fa l'oubratge...
« Et ta plaço, toutjour l'aouras! »

Saoubat per un amit!... y'a doun d'amits enquèro?
Oh! coumo zou boudroy per nôstro bito amèro...
Mais, hélas! tout s'espliquo al chantiè, lou dilus:
Y'a de bous fils enquèro... et d'amits... belèou plus!

En attenden, baci nostre *Abèl* que trabaillo,
Plus al burèou... mais al chantié.
Oh! soun pay s'és troumpat: malgrè sa fino taillo,
Es tan fort que poulit; n'en bal tres al mestiè:
Espoutis la caou, la brigaillo;
Molzo et remolzo lou mourtiè;
Coumo l'aouzèl grimpo à l'escalo,
Es hardit, trop hardit, fay trambla lous massous!
Bay sus entaoulomens; marcho sus cabirous;
Rits quan mounto, rits quan debâlo,

Il travaille pour son père!... *Abel*, qui en est heureux,
Est à tout, est partout, et rien ne l'embarrasse;
Aussi les braves compagnons
Qui savent tout ce qui se passe,
En voyant la sueur lui défriser les cheveux,
Lui battent des mains, les larmes aux yeux!

Quel plaisir pour *Abel* quand l'étoile au ciel brille,
Et quand la manœuvre s'en va;
Lui au chantier se déshabille;
Vite, *petit monsieur* il se refait;
Et pour mieux tromper son père
Qui le croit au bureau, tout le soir, en famille,
Il parle papiers, écrits, avec sa sœur il babille,
Et d'un clin d'œil il répond aux clins d'yeux de sa mère!

Trois jours passent ainsi, et le malade se lève;
La vie lui paraît plus douce et toute neuve;
Le jeudi le trouve guéri;
Le vendredi, sortie!... Il est midi... il est sorti.

Mais, vendredi fatal, Dieu t'a fait pour la peine!

Le père, réchauffé aux rayons du soleil,
S'en va droit au chantier comme qui se promène;
Il veut remercier l'ami qui travaille pour lui;
Qu'il lui tarde de le connaître!
Et il en est près, et là-haut il ne voit personne paraître;
Du goûter, cependant, l'heure n'a point sonné...
Oh! bon Dieu! que de monde au pied de la bâtisse!
Maître, ouvriers, voisins, tout s'y trouve attroupé...
Il interroge? — Malheur! un manœuvre est tombé...
C'est peut-être son ami! Son âme en est déchirée;
Il court; devant lui il voit le monde frémir;
On veut même le retenir...
Hilaire vigoureux s'ouvre un passage...

Trabaillo per soun pay !... *Abèl*, que n'és hurous,
Es à tout, és pertout, et res nou l'embarrasso;
Tabé lous brâbes coumpagnous
Que sabon tout ço que se passo,
En beyren la suzou li desfriza sous pièls,
Li trucon de las mas, las grumillos as èls !

Quin plazé per *Abèl* quan l'estèlo al cièl brillo,
Et que la manôbro s'en bay ;
El, al chantiè se dezhabillo ;
Biste *moussuret* se refay ;
Et per millou troumpa soun pay
Que lou crey al burèou, tout lou sero, en famillo,
Parlo papès, escrious ; dambé sa sò babillo ;
Et respoun d'un clin d'èl as clins d'èls de sa may !

— Tres jours passon atal, et lou malaou se lèbo ;
La bito li parey may douço et touto nèbo ;
Lou ditchaou lou trôbo garit ;
Lou dibendres, sourtido !... Es mètjour... és sourtit.

Mais, dibendres fatal, Diou t'a fèy pel la peno !

Lou pay escalourit al retoun del sourel,
S'en bay dret al chantiè coumo qui se permeno ;
Bol remercia l'amit que trabaillo per el ;
Que li trîgo de lou counechc !
Et n'és proche, et lassus nou bey dìgun parcche ;
Del brespailla pourtàn l'houro n'a pas sounat...
Oh bou-Diou ! que de mounde al pè de la bastisso !
Mèstre, oubriès, bezis, tout s'y trôbo apilat...
Interrôjo ? — Malhur ! un manôbro és toumbat...
Es belèou soun amit ? soun amo s'en esquisso ;
Cour biste ; daban el bey lou mounde fremi ;
Bôlon mêmo lou reteni...
Alàri fort s'oubro un passatge...

O pauvre père ! père malheureux !
L'ami qui l'a sauvé, c'est *Abel !* son enfant !
Et il le trouve tombé de sur l'échaffaudage,
Etendu, presque mort, sur le sol ensanglanté...
Hilaire pousse un cri affreux !
A sauver son enfant tout le monde s'empresse ;
Hélas ! le jeune agonisant
N'a plus besoin de rien ; il soupire seulement :
— « Maître, je n'ai pu achever la semaine ;
« Mais au nom de ma pauvre mère,
« Pour un jour de perdu ne remplacez pas mon père ! »
Et le père qui l'entend se frappe, crie, pleure ;
Abel le reconnaît enfin ;
Il penche sa tête vers lui, et, pendant mi-quart d'heure,
Tient sa main dans ses mains et lui sourit en mourant !...

Pour *Hilaire* la place fut bien conservée ;
D'argent même on l'aurait doublée ;
Pas assez tôt !... Un matin
Le chagrin ferma sa paupière ;
Et le bon père que la mort glace,
S'en alla prendre une autre place...
A côté du tombeau de son fils !

A MADAME JARDEL-LARROQUE,

En refusant la santé qu'elle venait de me porter, à Bordeaux.

Ce que les femmes font, elles le brisent de suite ;
Madame, la santé que vous venez de m'offrir
Ne peut donc pas m'enflammer ;
Si vos blanches mains prolongeaient ma vie,
Vos yeux me feraient mourir !

Oh! paoure pay! pay malhurous!
L'amit que l'a saoubat, és *Abèl!* soun maynatge!
Et lou trobo toumbat de sul l'échafaoudatge,
Estendut, prèsque mort, sul terren tout sannous...
— *Alâri* pousso un crit affrous!
A saouba soun pitchou tout lou mounde s'affâno;
Hélas! lou jouyne agounizen
N'a plus bezoun de res; soupiro soulomen:
— « Mèstre, n'èy pas pouscut acaba la semmâno;
« Mais al noum de ma paouro may,
« Per un jour de perdut ramplaces pas moun pay! »
— Et lou pay que l'enten se trûco, crido, ploûro;
Abèl lou recouney anfin;
Penjo soun cat sur el, et penden mièy quart d'houro,
Ten sa mà dins sas màs... et li rits en mourin!...

Per *Alâri* la plaço estèt bé counserbâdo;
D'argen mêmo l'aouyon triplâdo;
Pas prou lèou!... Uno matinado
Lou chagrin cluquêt soun perpil;
Et lou boun pay que la mort glaço,
S'en anguèt prene uno aoutro plaço...
Al coustat del clot de soun fil!

A MADAMO JARDEL-LARROQUO,

En refuzan la santat que begno de me pourta, à Bourdèou.

Ço que las fennos fan, zou brigaillon de suito;
Madamo, la santat que benès de m'offri
Nou pot pas doun m'escalouri;
Se bôstros blancos màs aloungâbon ma bito,
Bôstres èls me fayon mouri!

VILLE ET CAMPAGNE. (*)

POÈME EN TROIS PAUSES. — 1843 - 1848 - 1849.

1843.

Un beau matin, pendant les Rogations,
Un doux billet parfumé d'odeur fine,
Vint, riant, me donner rendez-vous
Au grand dîner d'une frairie voisine;
J'aurais baisé l'aimable petit papier,
Car rien ne vaut une frairie pour moi.
C'est bien vrai : ma Muse champêtre
N'a pas l'esprit qui nous vient de l'école;
Elle n'aime qu'un son, le chant du pastoureau!
Qu'un franc dîner, le goûter sur l'herbette!
Qu'un grand salon, la voûte du ciel!
Qu'un bal, un *branle* au son de la musette!
En ville rien ne fait étinceler mon œil:
Nous nous faisons Messieurs; pour le *neuf* nous quittons le vieux,
Nous sommes tout guindés, savants, pleins de gloriole;
Nous parlons mignon du bout des lèvres,
Du *louis d'or*, jamais de la *pistole;*
Le *piano* crie et fait taire la *vielle;*
Simple parler fait peur aux plus niais;
L'huile si vieille s'est changée en bougie;
La fièvre au cœur mord petits et grands;
Cela peut faire l'honneur de la patrie;
Mais pour sûr cela chasse la poésie,
Aussi la mienne je vais la chercher dans les champs!

(*) Ce Poème composé pour la fête du Comice agricole de Villeneuve-sur-Lot, du 4 septembre 1849, fut lu par l'Auteur à cette solennité. Ce Comice, pour témoigner au Poète tout le prix qu'il attachait à son œuvre, arrêta que ce Poème serait imprimé, à ses frais, et envoyé avec la traduction en

BILO ET CAMPAGNO.(¹)

POÈMO EN TRES PAOUZOS. — 1843 - 1846 - 1849.

1843.

Un bèl mati, penden las Rougazous,
Un dous billet parfumat d'aoudou fino,
Benguèt, rizen, me bailla randè-bous
Al gran dinna d'uno bôto bezino ;
Aouyoy bayzat l'aymablo paperou,
Car res nou bal uno bôto per jou.
Acòs pla bray : ma Muzo campagnôlo
N'a pas l'esprit que nous bèn de l'escôlo ;
N'aymo qu'un soun, lou chan del pastourèl !
Qu'un fran dinna, lou frustin sul l'herbeto !
Qu'un gran saloun, la capèlo del cièl !
Qu'un bal, lou branle al soun de la muzeto !
En bilo res nou me fay lugri l'èl :
Benèn moussus; pel *nèou* quittan lou *bièl;*
Sèn tout renats, sabens, ples de glouriôlo ;
Parlan migneun de la punto des pots,
Del *loubidor,* jamay de la *pistôlo ;*
Lou *pianò* crîdo et fay tayza la *biòlo ;*
Simple parla fay crento as may palots;
L'ôli tan bièl s'és cambiat en *bougio ;*
La fièbre al cò gâffo pichous et grans ;
Acòs pot fa l'aounou de la patrio,
Mais pel sigu casso la poèzio,
Tabé la miò la baou quèrre pes cans !

regard, à toutes les Sociétés d'Agriculture de France. A une époque où la désertion des campagnes a eu tant d'influence sur les maux de la société, l'œuvre du barde méridional n'est point seulement un bel ouvrage d'actualité, c'est un acte de patriotisme. (*Compte-Rendu du Comice.* — 1849.)

Me voici donc, cheminant le dimanche,
Sur le midi, vers Madaillan.
De toute part déjà je vois paraître
Une jeunesse à l'œil vif, au cœur franc,
Qui arpente légèrement le chemin, en folâtrant.
On voit la fleur de toute la contrée.
Mais le soleil commence à s'obscurcir;
L'air devient froid et quelque légère ondée
Vient *embouer* la poussière du chemin;
Malgré tout ils s'en vont; et plus d'une fillette
Qui sait qu'on trouve un clair ruisseau, là-bas,
Sur le sol moelleux, toujours pieds-nus, trotte,
Pour ménager jusqu'au bal de la frairie
Les souliers neufs qu'elle porte dans ses mains.

Voici le hameau enfin. Fête complète!
Déjà chacun se presse pour entrer;
— Que de plaisir! que de joie allumée!
Mes doigts impatients brûlent de la peindre...
— Mais je suis voisin de la métairie que je sais,
D'où est parti le billet qui me plaît;
Arrêtons-nous sans tarder davantage
Chez le jeune fils du vieil ami que j'aimais;
Que je l'aimerais s'il ressemble à son père!...
Voici l'entrée; — ô douce souvenance!...
Mais ce portail est magnifiquement peint!
Et sur le terrain si fameux, si vanté,
Tout languit et tout est en souffrance?
Le grand vignoble est couvert de chardons,
Et près de lui... jet d'eau!... jeu de quilles!
Les arbres sont rongés par les chenilles,
Et au-dessous des balançoires ornées de fleurs!
Le blé est étouffé par la rave sauvage;
Les agneaux souffrent du manque d'herbe au pré;

Me baci doun caminan lou dimeche,
Enta mètjour, de cats à Madaillan.
Des quatre bors dejà bezi pareche
Uno jouynesso à l'èl biou, al cò fran,
Qu'escarpinejo en s'escarrabillan.
On bey la flou de touto la countrâdo.
Mais lou sourel commenço à s'encrumi ;
L'ayre bèn fret et quaouco plebignâdo
Bèn enfanga la pousco del cami ;
Tapla s'en ban ; et may d'uno maynâdo
Que sat qu'on trôbo un riou claret labas,
Sul sol moûflet, toutjour pè-nûdo, trôto
Per espragna jusqu'al bal de la bôto
Lous souillès nèous que porto dins sas mas.

Baci lou mayne anfin. Fèsto carrâdo !
Dejà cadun s'afâno per intra ;
Que de plazé ! que de jôyo alucâdo !
Mous dits pruzens burlon de la pintra...
Mais sèy bezi de la bordo que sâbi,
D'oùn és partit lou billet que me play ;
Arresten-nous sans brîno tarda may
Chel jouyne fil del bièl amit qu'aymâbi ;
Que l'aymarèy se ressemblo à soun pay !
— Baci l'intrado... O douço soubenenço !...
Mais qu'es aco ?... lou pourtal és pintrat ;
Et dins lou bé tan famus, tan prounat,
Tout s'aganis et tout és en souffrenço ?
Lou gran bignoble és clâoufit de cardous,
Et proche d'el... jot d'aygo !... jot de quillos !...
Lous aoures soun rouzigats de canillos,
Et debat és de trandôlos de flous !
Lou blat s'estouffo entre la rabanèlo ;
Lous agnelous patîsson d'hèrbo al prat ;

Le bœuf amaigri y ressemble à un squelette ;
Et sur le chemin tout pierreux, sur le côté,
Bancs de gazon où naît la paquerette...
Enfin partout, *Gloriole et Pauvreté !*
O vieil ami, si tu vivais, quelle peine !...
Mais approchons ; je me suis trompé peut-être ?
Non... voici la fontaine et la garenne...
Voici la maison... ils l'ont habillée à neuf ;
Le pigeonnier, on dirait qu'il me regarde,
Depuis qu'il a pris la girouette à son sommet ;
Et les pigeons... où sont-ils ?... je n'en vois aucun ;
Faute de grains, sans doute, ils ont déniché...
Mal de la ville ! oh ! gloriole misérable !
Puisque personne ne doit être épargné,
Pour te chasser d'ici, j'ai fait le signe de la croix !
Entrons pourtant ; sous un léger sourire,
De l'amitié, vite, cachons le deuil.
Ah ! voici *Charles*, droit comme un lys ;
Il est fin, coquet, *lion* , fier, sémillant...
Mais il a du cœur car il s'élance à mon cou,
Et son baiser vient tout bas me le dire.

Autour d'un feu à petite chaleur,
Ils sont là, quinze vieillards, invités comme moi ;
Ce n'est plus la grande cheminée
Où jadis flambait la bourrée
Qui nous chauffait autant qu'un grand soleil ;
Celle-ci, riche, en marbre, est toute petite,
Et au milieu pétille une buchette
Où, tout juste, nous nous chauffons un orteil.
Dans un fauteuil où chacun s'enfonçait,
Les quinze vieux songeaient au père ;
Ce salon déjà leur pesait ;
Et le dîner, je le voyais, encore plus :

Lou bèou magrit y semblo un escarcèlo ;
Et sul cami tout peyrous, al coustat,
Bans de gazoun oùn nay la pimparèlo...
Anfin, per tout, *Glouriôlo et Paouretat !*
— O biél amit, se bibiòs, quino peno !...
— Mais, approuchen ; me sèy troumpat belèou ?
Nâni... baci la foun et la gareno...
Baci l'oustal... l'an habillat de nèou ;
Lou pijounè semblo que me regardo
Dunpèy qu'a pres lou biroulet al cat ;
Et sous pijouns... oun soun ? n'en bezi nat ;
Faouto de grus, sans douto, an fouragnat...
Mal de la bilo ! oh ! glouriôlo missardo !
Perqué digun nou diou êstre esprâgnat,
Per te cassa d'aciou me sèy segnat...
— Intren pourtan ; debat un pitchou rire,
De l'amitiè biste sarren lou dol...
Ah ! baci lou *Charles*, dret coumo un lire ;
Es fi, beziat, *lioun*, fièr, faribol...
Mais a de cò car se lanço à moun còl,
Et soun poutou bèn tout bas me zou dire.

Altour d'un fèt à pitchouno calou,
Soun quinze bièls enbitats coumo jou ;
Acòs n'és plus la grando cheminèyo
Oùn aoutres cots flambâbo la bourrèyo
Que nous caoufâbo aoutan qu'un gran sourel ;
Aquesto richo, en malbre, és pitchouneto,
Et pel mitan petrillo uno busqueto
Oùn justomen nous caoufan un artel.
— Dins un faoutul oùn cadun s'enfounçâbo,
Lous quinze bièls saounejâbon al pay ;
Aquel saloun deja lous y pezâbo ;
Et lou dinna, bezioy, enquêro may :

La table est mise à la grande étiquette ;
Plats étrangers, corbeilles odorantes,
Trois verres en cristal pour chacun,
Et chaque nom écrit sur la serviette ;
Et il faut s'asseoir, et plus d'un de rougir :
Sur quinze, dix ne savaient pas lire.

En tournant autour de la table,
J'ai tout arrangé en un tour de main.
Les vieillards, sérieux, demeurent sans souffler mot ;
Pour moi, mon langage n'est qu'un haussement d'épaule;
J'ai vu servir, sans rien entamer,
Trente dîners, dans ce seul dîner.
Le dessert vient, Charles prend la parole.
Notre silence, on le voit, l'a piqué :
« Il nous faut, dit-il, porter une santé
« Que tous les fils entre eux renouvellent. »
Et le voilà qui faisant étinceler ses yeux bleus,
Prend un flacon de ce vin blanc fameux,
De ce vin blanc qui lorsqu'on le démuselle
Part comme un jet, écume comme un fou,
Et remplit le verre à la forme allongée.

Ensuite il fit ainsi éclater sa pensée :
— « Le monde est vieux, mais jeune il va redevenir;
« Demain matin, voisins, je quitte la prairie ;
« Le droit pour tous maintenant va *s'introniser*,
« Et la campagne est trop déshéritée.
« *L'esprit-nouveau* répand ses leçons ;
« Les *villes* sont cette grande école ;
« Fils de paysans, le vieux monde s'ébranle,
« Changeons de place et *dépaysanons*-nous !
« De père en fils la charrue, voilà la plaie !
« Le sillon donne à l'homme des sueurs,
« Quelques épis, jamais le moindre honneur ;

La taoulo és mezo à la grando étiqueto ;
Plats estrangès, desquetos de parfun ;
Tres goubelets en cristal per cadun,
Et câdo noum escriou sul la serbieto ;
Et cal s'assêtre, et may d'un de rougi :
Sur quinze, dèts nou sabion pas legi.

En biroulan à l'entour de la taoulo,
Ey tout garit dins un birat de ma.
Lous bièls, serious, damôron sans poulsa ;
Jou, moun parla n'és qu'un sinne d'espaoulo,
Èy bis serbî, sans res entamena,
Trento dinnas dins aquel soul dinna...
— Lou dessèr bèn, *Charles* pren la paraoulo.
Nostre silenço, on zou bey, l'a picat :
« Nous cal pourta, sa dit, uno santat
« Que touts lous fils entr'es se renoubèlon. »
Et lou baci qu'alucan sous èls blus,
Pren un flacoun d'aquel *bi blan famus*,
D'aquel *bi blan* que quan lou desmuzèlon,
Part coumo un griffo, escupis coumo un fol,
Et noun ramplis lou beyre lounguirol...

Apèy atal brounzinèt sa pensado :
— « Lou mounde és bièl, mais jouyne bay tourna ;
« Douma mati, bezis, quîti la prâdo ;
« Lou dret per touts âro bay s'entrouna,
« Et la campagno és trop dezheretâdo.
« *L'esprit-noubèl* esplandis sas litsous ;
« Las bilos soun aquelo grando escôlo ;
« Fils de payzans, lou bièl mounde trambôlo,
« Cambien de plaço et despayzanen-nous !
« Del pay al fil l'aray, baqui la plâgo !
« La rego baillo à l'hôme de suzou,
« Quaouques cabels, jamay un bri d'aounou ;

« Avec des honneurs et de l'or la *ville* paie ;
« La *ville* seule, voilà la bonne mère :
« Brisons donc la trop vieille coutume ;
« Aux sots la bêche et la charrue !
« Aux intelligents et l'épée et la plume !
« La plume change une chaumière en palais ;
« L'épée change en manteau d'or la veste ;
« *L'esprit-nouveau* est le roi de ma fête ;
« A sa santé !... avec lui je comprends Dieu ;
« Et mon dîner n'est qu'un bouquet d'adieu ! »
— « Ah ! malheureux ! lui crient quinze bouches,
« Pense à ton père, mort riche, aimé de tous ! »
— Charles répond : « Eh ! ses amis l'oublient !
« L'amour n'est rien, mieux vaut la croix d'honneur !
« N'arrêtez pas ma pensée puissante,
« La barre de fer faiblira plutôt qu'elle ;
« Mauvaise mère, la campagne flétrie
« Avant six mois pour famille n'aura
« Que les bergers à la cervelle épaisse ;
« Alors, Poète, à la muse amoureuse,
« Toi qui chez moi n'as parlé que des yeux,
« Tu pourras chanter la grâce *picotée*,
« Les imbéciles, les simples et les vieux ! »

A ces mots, que ses regards enveniment,
Ma Muse en feu sentit remuer
Son essaim de frelons qui déchirent
Le malheureux qui vient les exciter.
Mais du vieux mur, d'une porte secrète
Une ombre sort... c'est mon ami si bon...
Et quatre mots arrivent jusqu'à moi :
— « Du fond de la tombe je veille sur lui, Poète ;
« Je le sauverai, il est jeune, excuse-le ! »
Et je restai muet sous une larme.

« Dambé d'aounous et d'or la Bilo pâgo ;
« La Bilo sòulo , acòs la bouno may;
« Brigaillen doun la trop bièillo coustumo ;
« As inoucens lou becat et l'aray !
« As esclayrats et l'espazo et la plumo!
« La plumo cambio un oustal en palay ;
« L'espâzo cambio en mantèl d'or la bèsto ;
« *L'esprit-noubèl* és lou rèy de ma fèsto ;
« A sa santat !... damb'el coumpreni Diou :
« Et moun dinna n'és qu'un bouquet d'adiou ! »
— « Ah! malhurous! quinze boucos li cridon,
« Penso à toun pay, mort riche, aymat de touts ! »
— Charles respoun : « Eh ! sous amits l'oublidon !
« L'amou n'és res, li baillò may la crouts!
« N'arrèstes pas ma pensado nourrido ,
« Lou pal de fèr may qu'elo fiblara;
« Mechanto may, la Campagno raouzido,
« Aban siès més , per famillo n'aoura
« Que lous pastous à cerbèlo crumouzo ;
« Alors, Poëto, à la muzo amourouzo,
« Tu que che jou n'as parlat que des èls,
« Pouyras canta la graço picoutouzo ,
« Lous inoucens, lous palots et lous bièls ! »

An aqués mots, que sous èls amalîsson,
Ma Muzo en fèt sentisquèt boulega
Soun arsenal de fissaillous qu'esquisson
Lou malhurous que bèn lous affouga ;
Mais del bièl mur, d'uno porto secrèto
Uno oumbro sort... és moun amit tan bou...
Et quatre mots arribon jusqu'à jou :
— « Del foun del clot beilli sur el, Poèto ;
« Lou saoubarèy ; és jouyne, escuzo-lou! »
Et rèsti mut debat uno grumillo.

Mais le plus vieux, qui n'avait rien vu,
Prend son verre à la main, se dresse,
Et d'une voix qui dans le salon vibre :
— « *Charles*, je t'ai vu enfant, à la lisière,
« Ecoute-moi, peut-être ne m'entendras-tu plus ;
« Dans la campagne éclairée et renouvelée,
« Nous verrons bientôt labourer tes beaux Messieurs !
« En attendant, avant que d'ici je sorte,
« Devant ton père qui nous voit de là-haut,
« Fais-moi raison de la santé que porte,
« Non à l'*esprit-nouveau*, plein de venin,
« Mais à l'aîné de l'esprit : *au bon sens !* »

Et sa prunelle enflammée de colère,
Sur le fou jette encore des étincelles.
A cette leçon trente mains ont frappé ;
Charles, muet, rougit, baisse la tête ;
Nous croyons, enfin, que la raison le touche ;
Hélas ! aussitôt il murmure ironiquement quatre mots,
Regarde le vieillard, légèrement s'en moque,
Vide et remplit son verre quatre fois,
Et quatre fois, prestement, les lance
Dans son gosier, sans se mouiller les lèvres.

Une heure après, tristement, je revenais,
Et me disais pendant que je cheminais :
« *Esprit-nouveau* qui *monsieurises* tout,
« De peur qu'un jour nous ne voyons sécher la goutte
« De ce doux miel promis à la patrie,
« En t'épandant de la ville aux champs,
« Epargne, au moins, la sainte poésie,
« Car, malheureux, il nous semble qu'en chantant,
« Les chagrins ne sont pas si amers ! »

Mais lou may bièl que res nou n'abiò bis,
Pren à la mà soun goubelet, se quillo,
Et d'uno bouès que pel saloun brounzis :
— « *Charles*, t'èy bis maynatge, à la troussèlo,
« Escouto-mé, belèou m'entendras plus;
« Dins la campagno esclayràdo et noubèlo,
« Beyren bienlèou laoura tous grans Moussus!
« En attenden, aban que d'aci sorti,
« Daban toun pay que nous bey de lassus,
« Fay-mé razou de la santat que porti,
« Pas à l'*esprit-noubèl*, ple de beren,
« Mais à l'aynat de l'esprit : *al boun sen!* (1) »

Et soun perpil alucat de coulèro,
Jèto sul fol de boulugos enquèro.
A la litsou trento mas an trucat;
Charles és mut; rougis, baycho lou cat;
Crezèn anfin que la razou lou tòco;
Hélas! talèou, ritchouno quatre mots,
Fixo lou bièl, laougèromen s'en mòquo;
Bido et ramplis soun beyre quatre còts,
Et quatre cots, lèstomen, lous enjòco
Dins soun gouziè, sans se mouilla lous pots.

Uno houro apèy, tristomen, m'entournàbi;
Et me dizioy penden que caminàbi :
« *Esprit noubèl* que moussurejes tout,
« Crento de beyre un jour seca lou glout
« D'aquel mèl fi proumes à la patrio,
« En t'esplandin de la bilo pel can,
« Espràgno aoumen la sento poèzio;
« Car, malhurous, nous semblo qu'en cantan
« Lous pèssomens n'amarejon pas tan! »

(1) Les gens de la campagne qualifient le bon sens de l'*aynat de l'esprit*.

1846.

Trois ans après, dans un pèlerinage,
Je voulus voir enfin, au mois de mai,
La ville grande et reine, qui d'usage,
Nous dispense à tous pluie, beau temps, orage,
Et qui nous force à faire tout ce qu'elle fait.
— Ma Muse, donc, parcourut la capitale.
Fière de plaire à ce Paris si fier,
Elle dit partout ses meilleures chansons;
Du monde enfin elle monta la grande échelle ;
Eh bien! partout, à chaque échelon ,
D'or ou *d'argent*, de *peuplier* ou *d'acajou*,
Je voyais régner la joie et la richesse;
Tel, qui vivait *pauvrettement* chez moi,
Menait ici le train d'un grand seigneur;
Le grand profit y étouffe la paresse:
Et je me disais : « *Charles*, dans sa fatuité,
A Madaillan, avait peut-être raison? »
— Mais ce monde à la peau satinée,
Bientôt pour moi devint de cristal;
Oh ! que de mal caché sous ce bien!
Que de tristesse en joie pomponnée!
Tout mentait, le palais et la maison!
Pour un bon pas, je vois cent trébuchements;
Pour un sourire, ce sont mille pleurs ;
Pour un qui monte, j'en vois cent qui descendent;
Pour un heureux, ce sont mille malheureux ! !
— Un soir enfin, clair de lune et fraîcheur,
Nous marchions deux ; il était tard, minuit
Avait sonné à l'horloge du roi ;
Loin du bruit de la foule menteuse,
Sur le vieux *pont neuf*, nous venions de tourner,

1846.

Tres ans apèy, dins un pelerinatge,
Boulguêri beyre anfin, al mes de may,
La bilo grando et rèyno que d'uzatge
Nous baillo à touts plèjo, bèl ten, aouratge,
Et que nous forço à fa tout ço que fay.
— Ma Muzo doun trimèt la capitalo.
Fièro de playre à Paris tan fièrous,
Diguèt pertout sas millounos cansous;
Del mounde anfin mountèt la grando escalo;
Eh-bé, pertout, à càdo barrancou
D'*or* ou d'*argen*, de *bioule* ou d'*âcajou*,
Bezioy trouna la jôyo et la richesso;
Tèl que bibiò paouretomen chez jou,
Menâbo aciou lou trin d'un gran segnou;
Lou gran proufit y'escâno la paresso;
Et me dizioy : « *Charles*, dins sa fadesso,
« A Madaillan, abiò belèou razou? »
— Mais aquel mounde à la pèl satinâdo,
Bienlèou per jou se fasquèt de cristal;
Oh! per debat aquel bé, que de mal!
Que de tristesso en jôyo poumpounâdo!
Tout mentissiò, lou palay et l'oustal!
Per un boun pas, bezi cent trabucâdos;
Per un sourire, acôs soun milo plous;
Per un mounta, bezi cent debalâdos.
Per un hurous, acôs cent malhurous!
— Un sero anfin, cla de luno et frescuro,
Marchaben dus; èro tar, mèjonèy
Abiò tindat al relotge del Rèy;
Lèn d'aquel brut de la foulo menturo,
Sul bièl *poun nèou* begnan de rebira,

Et je disais, en m'arrêtant en face
Du Roi gascon qui illustre cette place :
« *L'esprit-nouveau* peut bien nous éclairer,
« Jamais de celui-ci le nom ne s'obscurcira !... »
— De l'autre côté, un homme jeune passe ;
Son pas brisé indique un cœur malade ;
L'homme s'arrête à vingt pas de nous ;
Tombe à genoux, ôte chapeau, redingote,
Et sans penser que notre œil le voyait,
Sur le parapet il monte, puis il se précipite...
Et le *vieux gouffre*, en s'ouvrant aussitôt,
L'a reçu... comme s'il l'attendait !...
— A nos deux cris, deux grands cris se joignent ;
Deux mariniers ont tout vu, entendu ;
Deux barques, sur les ondes qu'elles fendent,
Vont droit vers l'arche où il a disparu ;
Un homme plonge ; un autre plonge encore ;
Un moment passe... enfin un cri joyeux
Frappe le bord où nous attendions frémissants ;
Et bientôt, des flots tout bouillants de colère,
Nous voyons sortir, en même temps, trois muets :
Deux épuisés... et l'autre agonisant...
— L'agonisant au fond d'une barque
Est étendu ; nous voulons le réchauffer ;
Sur son visage une torche de résine
Jette sa lumière, et vient me frapper au cœur :
J'ai reconnu l'apôtre de la *ville ;*
Charles perdu, peut-être, comme il y en a mille ;
Charles si jeune... et qui a voulu mourir,
— Contre la mort, pourtant, bien fort luttèrent
Et la jeunesse et les soins assidus ;
Dans l'hôpital, six matinées me virent
Auprès de lui, sans en être reconnu ;

Et jou dizioy en m'arrestan en faço
Del Rèy gascon qu'englòrio aquelo plaço :
« L'*esprit noubèl* pot bé nous esclayra,
« Jamay d'aquel lou noum s'encrumira ! »
— De l'aoutre bor, un hôme jouyne passo ;
Soun pas brizat fay beyre un cò malaou ;
L'hême s'arrèsto à bint pas de nous aou ;
Toumbo à ginouls, tiro capèl, lebito,
Et sans pensa que nostre èl lou beziò,
Sul rebor mounto, apèy se precipito...
Et lou *biél gouffre*, en s'alandan de suito,
L'a recebut... coumo se l'attendiò...
— A nostres crits dus grans crits se junisson ;
Dus marinès an tout bis, entendut ;
Dus gabarrots, sur las aygos qu'esquisson,
Ban dret à l'arco oùn a disparescut ;
Un hôme plounjo ; un aoutre plounjo enquèro ;
Un moumen passo... anfin un crit jouyous
Trùco lou bor oùn attendian fièbrous ;
Et lèou, des flots tout buillens de coulèro,
Bezèn sourti tres muts en mêmo ten :
Dus estarits... et l'aoutre agounizen...

— L'agounizen al foun d'uno sapino
Es estendut ; boulèn l'escalouri ;
Sur soun bizatge un flambèou de rouzino
Jèto sa luts, et bèn m'endoulouri :
Gran Diou ! qu'èy bis ?.. l'apôtro de la *bilo ;*
Charles perdut, belèou, coumo gn'a milo ;
Charles tan jouyne... et qu'a boulgut mouri.

— Countro la mort, pourtan, pla fort lutèron
Et la jouynesso et lous souèns, à-tengut ;
Dins l'espital, siès matis me besquèron
Al coustat d'el, sans n'èstre counescut ;

Toujours la fièvre ! et toujours la colère !
Il voyait toujours de faux amis en moi.

Nous l'avions ruiné, jeté dans la misère ;
Entre la mort ou bien le déshonneur...
Il avait choisi. — Des vierges charitables
Avaient sur lui épuisé leur savoir ;
Elles n'avaient plus à faire que des prières nombreuses,
En les baignant de pleurs, et moi aussi...

Il fallut partir ; désolé je le quittai.
— Au bout d'un mois, j'appris par un billet,
Qu'il était sorti un jour à moitié guéri ;
Et l'on croyait que depuis il était mort...
Et que le *gouffre* était son cimetière !

1849.

Trois ans après, une jeune fiancée,
Pour son parrain d'honneur me choisissait ;
Le vieux grand-père vint en estafette ;
Lui refuser, ma Muse ne le pouvait :
C'était le vieillard qui à Madaillan, à table,
Écrasa si bien *Charles* de sa parole...
Encore donc me voici tristement
A Madaillan. Déjà je suis dans la vallée ;
Déjà, là-bas, je vois le vieillard souriant...
Sans doute, ici, ils ne savent pas comment
Charles, sitôt, descendit dans la tombe ;
Je n'ai pas soufflé mot sur le drame que j'ai vu ;
Et ils sont profonds les fossés de Paris !

Endimanché, l'heureux vieillard m'aborde ;
Et avec moi cheminant tout joyeux,
Me parle de lui, de ses deux amoureux ;
De *Charles*, rien !... Pourtant voici sa métairie...

Toutjour la fièbre! et toutjour la coulèro!
Beziò toutjour de faous amits dins jou...

L'abian rouynat, jetat dins la mizèro;
Entre la mort ou bé lou dezaounou...
Abiò caouzit. — Las bièrges piètadoûzos
Abion sur el estarit lur sabé;
N'abion à fa que prièros noumbrouzos,
En las bagnan de plous, et jou tabé...

Calguèt parti; dezoulat lou quittèri.
— Al bout d'un mes, per billet apprenguêri,
« Qu'èro sourtit un jour garit à mièy;
Et touts crezion qu'èro mort dezunpèy...
Et que *lou gouffre* èro soun cementêri! »

1849.

Tres ans apèy, uno jouyno noubieto,
Per soun payri d'aounou me caouzissiò;
Lou bièl gran-pay benguèt en estaffeto;
Li reffuza, ma Muzo neu poudiò:
Èro lou bièl, qu'à Madaillan, à taoulo,
Escrazèt tan *Charles* de sa paraoulo...
— Enquèro doun me baci tristomen
A Madaillan. Dejà sèy dins la coumbo;
Déjà, là-bas, bezi lou bièl rizen...
Sans douto aciou nou sâbon pas coumen
Charles tan lèou debalèt dins la toumbo;
N'èy pas poulsat sul drâmo qu'abioy bis;
Et soun proufounns lous balats de Paris!

Endimenchat, lou bièl hurous m'abordo;
Et dambé jou caminan tout jouyous,
Me parlo d'el, de sous dus amourous,
De *Charles*, res!... pourtan baci sa bordo...

Eh! il m'y conduit! La maison est ennuptiée...
Je m'arrête muet; je veux revenir sur mes pas;
Le vieillard me dit d'un air fin, rusé :
— « Maître et terrain ici, tout a changé;
« Maintenant la maison est à nous, elle est à mon gendre;
« Il aime les champs celui-la, tu le verras;
« Poète, entrons, je crois que tu l'aimeras! »
Et le vieillard sourit, et cependant son cœur est plein;
Son grand bonheur me touche et me fait mal;
J'aurais pleuré, et de joie et de peine;
Le vieux m'entraîne et nous passons le portail...
Grand changement qui m'étonne et m'intrigue!
Plus de ronces, d'orties ni de chardons;
L'or naît partout et de mille manières,
D'un sol ruiné, d'une terre en friche;
Fruits et épis, vignes, prairies, troupeaux,
Tout cela est riche à vous éblouir les yeux!
Oh! de le voir, ce maître, il me tarde maintenant.
Le vieillard me dit : « Le prêtre nous attend;
« Voici le marié, approchons, tu lui parleras. »
Et le fiancé, d'un cercle à triple rang,
Sort sans façon, et s'avance souriant...
Bonté de Dieu! ce fiancé, c'est *Charles!*
Charles, de qui mon cœur portait le deuil!
Ma tête se perd. — *Charles* me saute au cou;
Et me montrant le vieillard qui nous attend :
« Eux savent tout, les autres presque rien;
« Toi qui as gardé mon secret quarante mois,
« Silence! ami! pour trois heures encore! »

Or ce temps comme un éclair a passé;
Les deux fiancés sont mariés tout à fait.
Sous un berceau d'ormes dont les feuilles frémissent,
Cent invités, les yeux riants, sont attablés.

Eh! m'y coundui! L'oustal és ennoubiat...
M'arrèsti mut; bôli tourna dessendre;
Lou bièl me dit d'un ayre fi, ruzat:
— « Mèstre et terren aciou, tout a cambiat;
« Aro l'oustal és nôstre, és à moun gendre;
« Aymo lous cans aquel, et zou beyras;
« Poèto, intren, crezi que l'aymaras! »
Et lou bièl rits, amay a l'amo pleno;
Soun gran bounhur me tôco et me fay mal;
Aouyoy plourat et de jôyo et de peno;
Lou bièl m'entrayno et passan lou pourtal...
Gran cambiomen que m'estouno, et m'entrigo!
Plus de roumèts, d'ourtits ni de cardous;
L'or nay pertout et de milo fayssous,
D'un sol rouynat, d'uno tèrro en bouzigo;
Frut et cabels, bignos, prâdos, troupèls,
Tout acos riche à bous sinsa lous èls!
Oh! de lou beyre, al mèstre, âro me trigo.
Lou bièl me dit: « Lou prêste nous atten;
« Baci lou nôbie, approuchen que li parles. »
Et lou fiançat, d'un ceoucle à triple ren,
Sort sans fayssous, et s'abanço rizen...
Bountat de Diou! aquel nôbie, acòs *Charles!*
Charles, de qui moun cò pourtâbo dol!
Moun cat se pèr; — *Charles* me saouto al col;
Et me moustran lou bièl que nous espèro:
« Es, sâbon-tout; lous aoutres prèsque res;
« Tu qu'as gardat moun secrèt cranto mes,
« Silenço! amit! per tres houros enquêro! »

Or, aquel ten, coumo un liouse passèt;
Lous dus fiançats soun nôbies tout à fèt.
Debat un brès d'ourmes bièls que feillejon,
Cent coubidats, lous èls rizens, taoulejon.

Cette fois, ce ne sont pas des plats étrangers,
Au goût bizarre, aux grands noms prétentieux;
Tout simplement c'est la bonne chère,
Qui chez nous naît et pousse à chaque instant.
Au beau milieu, sur son siége creux,
Nous voyons trôner la glorieuse *tourtière;*
Reine des plats, à peine parut-elle,
Qu'un cri d'amour aussitôt la salua!

— Deux noms, enfin, dans les bouches résonnent;
L'esprit, qui naît toujours du sans-façon,
Fait éclater ses mille fusées;
Les grelots de la joie tintent;
Un bouquet tombe, c'est pour le couple nuptial.
Charles touché, se lève... et parle ainsi :

« Amis, merci! Comme vous autres, enfant,
« De la campagne j'ai savouré l'air frais;
« Mais, homme fait, la *gloriole*, un voyage,
« M'eurent bientôt lancé dans les faux plaisirs.
« Du simple état de mon père je rougis;
« J'aurais voulu vous entraîner avec moi;
« Pour moi les champs n'étaient qu'un cimetière;
« Et dans la *ville*, enfin, quand je parus,
« Tout me dit, quelque temps, que j'avais raison.

« Mais la vérité, à mon âme trop jeune
« Un jour prouva, hélas! un peu trop fort,
» Que si parfois la ville est un bon port,
« Elle est trop souvent le chemin de la ruine,
« Du désespoir... et même de la mort!
« De cette mort qui nous vient avant l'heure!
« De cette mort qui, lorsque nous l'allons chercher,
« Fait qu'au ciel, dit-on, la mère de Dieu en pleure;
« Et je le savais... et je l'ai fait pleurer!

Aqueste cot n'és pàs plats estrangès,
Al gous bizarre, as grans mots escarrès ;
Simpletomen acòs la bouno chèro
Que che nous aous nay et pousso à tengut.
Al bèl mitan, sur soun siêti cloutut,
Bezèn trouna la glouriouzo tourtièro ;
Rèyno des plats, à peno paresquèt,
Qu'un crit d'amou talèou la saludèt !

— Dus noums anfin dins las boûcos brounzînon ;
L'esprit que nay toutjour del sans fayssous,
A fèy claca sous milo petadous ;
Lous esquirols de la jôyo tindînon ;
Un bouquet toumbo, és pel couple noubial.
Charles toucat se lèbo... et parlo atal :

« Mercio, amits ! Coumo bous aou, maynatge,
« De la campagno èy bebut l'ayre fres ;
« Mais, hôme fèy, la glouriòlo, un bouyatge,
« M'aguèron lèou largat as faous plazés.
« Del simple estat de moun pay rougisquèri ;
« Aouyoy boulgut bous entrayna dan jou ;
« Per jou lous cans n'èron qu'un cementèri ;
« Et dins la bilo anfin quan paresquèri,
« Tout me diguèt, un ten, qu'abioy razou.

« Mais la bertat, à moun âmo trop jouyno,
« Proubèt un jour, hèlas ! un paou trop fort,
« Que se per ten la bilo és un boun port,
« Es milo cots lou cami de la rouyno,
« Del dezespouèr... et mêmo de la mort !
« D'aquelo mort que nous bèn aban l'houro !
« D'aquelo mort que, se l'anan cerca,
« Dizon qu'al cièl la may de Diou n'en ploûro ;
« Et zou sabioy... et l'èy fèyto ploura !

« Perdu, ruiné, un de ces jours où Dieu nous quitte,
« Je rencontrai le gouffre, et lui jetai ma vie...
« La mort sans doute, ce jour-là, en avait assez;
« Car un matin je me vis sur un lit;
« L'œil de mon père était fixé sur moi;
« Et dans ma fièvre j'entendis ces mots :

« L'or et l'honneur, malheureux, dans ton berceau
« Etaient cachés sous la terre, à tes pieds! »

— « Eclairé, à moitié guéri, je revins dans la vallée;
« Pendant quarante mois, j'ai tenu tête au travail,
« Le bonheur m'a soùri, j'ai guéri tous mes maux;
« La campagne fut mon berceau, elle sera ma tombe;
« Car j'ai compris la terre, j'ai *sondé* ce qu'elle vaut;
« J'ai deviné, enfin, quand tous se font la guerre,
« Que les derniers vont passer les premiers...
« La longue paix sortira de la terre...
« Les plus savants se feront laboureurs...
« Nous verrons partout fléchir la branche plus chargée;
« La vigne épendra ses grappes plus fournies;
« Dans le sillon l'or fin poussera en triple épi;
« Et de la terre, en grand défrichée,
« Nous verrons sortir le baume si ardemment cherché,
« Qui seul pourra guérir, dans la France déchirée,
« Chez les grands et les petits, la plaie envenimée
« De la *gloriole* et de la *pauvreté!* »

Charles ne parle plus, et nous l'écoutons encore...
Un regard du soleil vient briller sur son front,
Charles est un prophète! et la foule en est fière;
Et deux cents mains ardentes frappent avec frénésie.

— Et moi, pendant que les fifres sonnaient,
Je tenais *Charles*, enfin, nos mains se pressaient;

« Perdut, rouynat, un jour que Diou nous quitto,
« Trôbi lou gouffre, et jetèri ma bito...
« La mort sans douto, aquel jour, n'abiò prou;
« Car un mati sur un lhièy me besquèri;
« L'èl de moun pay èro bracat sur jou;
« Et dins ma fièbre aqués mots entendèri :

— « L'or et l'aounou, malhurous, dins toun brès
« Eron sarrats debat tèrro, à tous pès! »

— « Esclayrat, mièy garit, tournèri dins la coumbo;
« M'abès bis, cranto més, teni cat al trabal;
« Lou bounhur m'a rigut, m'èy garit tout lou mal;
« La campagno es moun brès, âro sara ma toumbo;
« Car èy coumpres la tèrro; èy soundat ço que bal;
« Ey debinat, anfin, quan touts se fan la guèrro,
« Que lous darrès ban passa lous prumès...
« La loungo pats sourtira de la tèrro...
« Lous may sabens se faran bourdilès...
« Beyren fibla per tout la brenco may frutâdo;
« La bigno esplandira sa gaspo may grunâdo,
« Dins la rego, l'or fi cabeillara triplat;
« Et de la tèrro, en gran desbouzigâdo,
« Beyren sourti lou baoume tan cercat
« Que soul, pouyra gari, dins la Franço esquissâdo,
« Grans et pitchous, la plâgo emberenado
« De la *glouriôlo* et de la *paouretat!* »

Charles nou parlo plus, et l'escoutan enquèro...
Un cot d'èl del sourel sur soun froun bèn luzi,
Charles és un *profèto!* et la foulo n'és fièro;
Et dus cents mas de fèt trûcon à n'en brounzi.

— Et jou, penden que lous pîffres sounâbon,
Tegnoy *Charles* anfin; nôstros màs se sarrâbon;

Et je lui disais : « Prophète, je suis heureux maintenant;
« Si la campagne triomphe, au Ciel je crie merci!
« C'est beau de sauver la sainte poésie...
« Mais c'est cent fois plus beau de sauver son pays! »

SAINT VINCENT DE PAUL.

A LA VILLE DE DAX.

(Avril 1851.)

Qu'on détrône les rois, qu'on fasse paix ou guerre;
Qu'on nivelle fortune et rang;
Le lendemain il y aura des pauvres sur la terre...
Or donc, la Charité sera reine en tout temps;
Et *Saint-Vincent de Paul*, son grand représentant,
Dispersant partout son armée nombreuse,
Et consolatrice, et compatissante,
Dans le monde, jusqu'à sa fin,
Aura, chez la Misère honteuse,
Des larmes à sécher... des plaies à guérir!
—Aussi ses vieux drapeaux, ses enseignes nouvelles,
Comptent plus de soldats que le ciel n'a d'étoiles;
Grand Saint de notre tems, par le cœur il s'est fait l'aîné
De l'Esprit, de l'Église et de la Charité...
Il alluma l'âme froide à son âme brûlante;
Il appela sur la maison la bonté du palais;
La pitié visita la vieillesse souffrante;
Les enfants au berceau, qui perdaient une mère,
Près de lui en trouvaient trente;
—Au milieu des plaisirs il faisait tomber des pleurs
Qu'il changeait aussitôt en miel pour les malheureux;
Plus d'un maître, à sa voix, rendit libre l'esclave;

Et li dizioy : « Profèto, âro moun cò jouis;
« Se la campagno primo, al Cièl cridi mercio !
« Acòs bèl de saouba la sento poèzio...
« Mais és cent cots may bèl de saouba soun païs ! »

SEN BINCEN DE POL.

A LA BILO DE DAX.

(Abriou 1851.)

Que destrounen lous rèys; que fâsquen pats ou guèrro ;
Que nibèlen fortuno et ren ;
Lou lendouma beyran de paoures sul la terro...
Or doun, la Caritat sera rèyno en tout ten ;
Et *Sen-Bincen de Pol*, soun gran reprezenten,
Escampillan pertout soun armâdo noumbrouzo,
Et counsoulayro, et piètadouzo,
Dins lou mounde, jusqu'à sa fi,
Aoura, che la mizèro hountouzo,
De larmos à seca... de plâgos à gari !
— Tabé sous bièls drapèous, sas ensegnos noubèlos,
Counton may de souldats que lou cièl n'a d'estèlos ;
Gran Sèn de nôstre ten, pel cò s'és fèy l'aynat
De l'Esprit, de la Glèyzo et de la Caritat...
Aluquèt l'amo fredo à soun amo burlento ;
Appelèt sul l'oustal la bountat del palay ;
La Piètat bizitèt la bieillesso souffrento ;
Lous maynatges al brès, que perdion uno may,
Proche d'el n'en troubâbon trento ;
— Al mitan des plazés faziò toumba de plous
Que cambiâbo talèou en mèl pèl malhurous ;
May d'un mèstre, à sa bouès, fasquèt libre l'esclâbo ;

Plus d'un roi, pour lui plaire, grandement se maîtrisait;
Et l'on dit même qu'à Paris,
Plus d'une fois, dans des bals, on a vu
Des reines, au moment où le sage quêtait,
Arracher de leur tête diamants et rubis,
Et se *découronner* pour les pauvres qu'il faisait connaître...
Oh! *Saint-Vincent de Paul* est le grand saint d'aujourd'hui!
Nul *Juillet*, nul *Février* qui détrône ce roi!
Dans son berceau *landais*, ma Muse agenouillée
A pris nouvelle force, et la voici revenue
Pour chanter son drapeau si beau;
Dax, nous servons dans ton fils la cause la meilleure;
Et le Poète y gagne une double couronne,
Car *Saint-Vincent de Paul* attache à son rameau
La gloire de la terre... et le parfum du Ciel!

MON DERNIER ÉPI.

A MONSIEUR CHARLES DE MAZADE.

(15 Août 1851.)

J'ai fatigué dans les guérets et dans le champ voisin;
J'ai entassé ensuite glâne sur glâne;
Ma troisième gerbe est liée,
Et sur le dernier épi votre nom va luire...
O! épi si soigné!... je le voudrais de blé fin;
Je voudrais que les grains même fussent des diamants;
Et qu'en se dégrainant tout luisants, ils vous payâssent
Des perles d'esprit, des perles d'honneur
Que votre plume d'or laissa tomber pour moi.

May d'un rèy, per li playre, en gran se mestrejâbo ;
Et dizon mêmo qu'à Paris,
May d'un cot, dins de bals, an bis
De rèynos, al moument oun lou sage quistâbo ,
Se derrega des pièls diamans et rubis ,
Et se *descourouna* pes paoures que pintrâbo..

Oh ! *Sen-Bincen de Pol* ès lou gran sèn d'anèy !
Nat *Juillet*, nat *Feourè* que destrouno aquel rèy !

Dins soun brès *lanusquet*, ma Muzo aginouillâdo
A pres noubèlo forço, et la baci tournâdo
Per canta soun drapèou tan bèl ;
Dax, serbèn dins toun fil la caouzo la millouno ,
Et lou poèto y gagno uno doublo courouno ,
Car *Sen-Bincen de Pol* estâco à soun ramèl
La glôrio de la tèrro... et lou parfun del Cièl !

MOUN DARRÈ CABEL.

A MOUSSU CHARLES DE MAZADE.

(16 Août 1851.)

Èy trimat pes barèys et dins lou can bezi ;
Èy empilat apèy gragnâdo sur gragnâdo ;
Ma troizièmo garbo ès ligâdo ,
Et sul darrè cabel bostre noum bay luzi...
Oh ! cabel tan cercat !... lou boudroy de blat fi ;
Boudroy que lous grus mêmo en diamans fusquêssen ;
Et qu'en se desgrunan tout luzens, bous paguèssen
De las pèrlos d'esprit, de las pèrlos d'aounou
Que bôstro plumo d'or daychèt tomba per jou.

Mais ce que le cœur veut, guère on ne l'obtient;
Et peut-être mon dernier épi,
Malgré terre meuble et soleil,
Ne sera que *seigle* ou *gros blé ;*
Prenez-le néanmoins, Monsieur, et vous verrez
Que ma Muse n'oublie rien.

Oh ! les Gascons, aujourd'hui, ne pèchent plus par oubli !
La Garonne a changé son vent et ses flots ;
Nous avons changé aussi ; — ce n'est plus comme autrefois ;
Maintenant d'un rire ami nous gardons souvenance ;
Nous ne savons plus mentir ; partout nous trouvons croyance ;
C'est le Nord, aujourd'hui, qui prime sur nous ;
Ruse et *mensonge* là fleurissent sans semence ;
Paris s'est fait Gascon ; mais dans sa concurrence,
Il n'a pu nous voler rien plus... que les défauts !

Aussi *Gascogne* enfin est bonne autant que belle ;
Nous nous aimons, mais nous aimons les autres franchement ;
Et vous, mieux que tous, le prouvez grandement :
Poétique rameau de la souche nouvelle,
Vous qui portez un fruit si bon,
Mûri au soleil depuis votre enfance,
Vous vous oubliez toujours... et vous vantez les branches
De mille autres qui n'ont que la feuille... et la fleur.

Faites ! c'est bien ; de vous cela doit être ;
Soutenez, grandissez de petits écrivains ;
Dans la ville des grands savants
Où à force d'esprit vous vous êtes posé en maître,
Pendant que vous vous oubliez,
Nous voyons qu'en nous donnant la gloire, vous la gagnez !
Déjà même, déjà vous l'avez presque gagnée ;
Mais sur tous vous ouvrez l'œil, et sur vous vous le fermez.

Mais ço que lou co bol, gayre l'on nou zou gagno;
Et belèou moun darrè cabel,
Malgrè tèrro triouzo et sourel,
Nou sara que *segle* ou *groussâgno;*
Prenè-lou saquela, Moussuret, et beyrés
Que ma Muzo n'oublido rés.

Oh! lous Gascous, anèy, pècon plus d'oublidenço!
La Garôno a cambiat soun ben amay sous flots;
Abèn cambiat tabé; — n'és plus coumo aoutres cots;
Aro d'un rire amit gardan la soubenenço;
Nou sabèn plus menti; per tout fazen crezenço;
Acòs lou Nord, anèy, que primo sur nous aous;
Ruzo et *mentîdo* aqui flourisson sans semenço;
Paris s'és fèy Gascou; mais dins sa councurrenço,
N'a pouscut nous pana res plus... que lous defaous!

Tabé *Gascougno* anfin és bouno aoutan que bèlo;
Nous ayman, mais ayman lous aoutres francomen;
Et bous millou que touts zou proubas grandomen;
Poètique ramèl de la soûco noubèlo,
Bous que pourtas de frut tan bou,
Madurat al sourel dunpèy qu'êres maynatge,
Toutjour bous oublidas.., et bantas lou brencatge
De milo aoutres que n'an que la fèillo... et la flou.

Fazès! acòs poulit; de bous acòs diou êstre;
Apuyas, grandissès de pitchous escribens;
Dins la bilo des grans sabens
Oun à forço d'esprit bous sès paouzat en mêstre,
Entreten que bous oublidas,
Bezèn qu'en nous baillan la glôrio, la gagnas!
Deja mêmo, deja l'abès prèsque gagnâdo;
Mais sur touts oubrès l'èl, et sur bous lou clucas.

Ouvrez-le ! tenez la Muse réveillée !
Car nous l'aimons votre Muse ; elle était enfant encore,
Lorsque du château de Flamarens,
Joli dehors, laid dedans,
Elle nous lança un beau jour un livre qui reste. (1)
Malgré son papier fin et son couvert fleuri,
Différent du château, ce livre est joli,
Joli, plus encore *dedans* que *dehors !*
L'un flatte l'œil, l'autre le cœur.

Aussi, dans le pays, nous le savons par cœur...

— Et depuis, votre Muse aimée, bénie,
Après avoir chanté une heure à son matin,
Ainsi que le rossignol qui vient de s'amortir,
Sous l'ombrage s'est endormie...

Réveillez-la, Monsieur, tant d'amis le voudraient !
Ah ! si mes vers pouvaient faire grand bruit, grand tapage,
Et secouer dans le feuillage
La branche embaumée où elle s'endort,
Je la réveillerais, moi... elle ouvrirait les écluses
Du ruisseau de poésie où elle nous fit baigner,
Double gloire alors viendrait nous intrôniser :
Vous couronneriez les autres Muses...
Et votre Muse ensuite vous ferait couronner !

(1) M. *Charles* DE MAZADE a publié, en 1842, un volume de Poésie qui fut très-bien accueilli dans nos contrées.



Descluca-lou ! tenès la Muzo rebeillâdo !
Car l'ayman bôstro Muzo ; èro enquèro maynâdo,
Quan del castèl de Flamarens,
Poulit deffôro, lèt dedens, (¹)
Nous lancèt un bèl jour un libre que damôro.
Malgrè soun papè fi, soun coubertou flourit,
Differen del castèl, aquel libre és poulit ;
Poulit, pla may *dedens* enquèro que *deffôro !*
L'un flato l'èl, l'aoutre lou cŏ.

Tabé, dins lou païs, lou saben de precò...

— Et dunpèy, bôstro Muzo aymâdo, benezido,
Aprèt abé cantat uno hoûro à soun mati,
Coumo lou roussignol que bèn de s'amourti,
A l'oumbreto s'és endroumîdo...

Rebeilla-lò, Moussu, tan d'amits zou boudron !
Ah ! se poudion mous bèrs fa gran brut, gran tapatge,
Et boulega dins lou feillatge
La brenco embaoumâdo oùn s'endron,
Jou la rebeillayoy... oubriyò las encluzos
Del riou de poèzio oùn nous fasquèt bagna ;
Doublo glôrio alabets bendro bous entrouna :
Courounayas las aoutros Muzos...
Et bôstro Muzo apèy bous fayò courouna !

(¹) Proverbe très-répandu dans nos contrées et qu'on applique souvent aux personnes qui font parade d'un luxe bien au-dessus de leur fortune.

A MADAMO HELÈNO DE PREISSAC,

Que me dizió que boudrô pla èstre Gascouno.

(Mars 1850.)

Oh ! bèlo damo, aymas nôstre cièl que luzis ;
Aymas nôstre sourel que tan escalouris,
Et nôstre ayre que pousso à la douço languino ;
Boudrias èstre *Gascouno*, amay sès de Paris...

Mais *Gascouno*, la sès ; âro acòs se debino :
Toutjour dins nostre bèl païs
Poulido flou beziàdo a biste pres racino ;

Et la sès flou beziàdo... et racino abès prés.
Nôstro tèrro bous aymo, et dunpèy quinze més
Flourissès, embaoumas l'ayre que n'en brounzîno ;
Apèy, bezèn sourti de bôstre pè tan frés
Uno gâcho que porto à sa brenqueto fino
Un *broutou de rôzo agenés...*

Madàmo, sès *Gascouno ;* et nôstre èl s'illumino,
En beyren que rizès prêsque beziadomen,
Quan, en bous batizan, ma Muzo bous tindîno
Que *la flou de Paris* s'és fèyto *flou d'Agen !*

A MADAMO LA-PREFÈTO DUGUÉ,

En li lansan la Courouno que lou Partèrro de Carcassouno begnò de me jeta (¹)

—

(7 Mars 1850.)

Al mitan de nôstro countrâdo,
Un ange de la tèrro ayman lous oustalets,
M'a rebeillat souben per canta pes paourets.
De touts éro la bièn aymâdo;
Eh-bé, l'abèn perdudo! aciou l'abès gagnâdo;
Garda-lò pla lounten! douma, se la perdias,
Coumo nous-aous la plourayas.

Porto bounhur à tout; la mizèro sarrâdo
Bey sa *mânno*, en secrèt, dins soun couèn se glitsa;
Prèt d'elo, lous may frets sè senton aluca;
Tabé, la caritat que banti,
May que sur jou, sur elo aymo de s'appuya;
Car jou, simpletomen la canti;
Elo, la sèr millou: la fay!... et la fay fa!

(¹) ..... Le beau monde Carcassonnais, ordinairement si difficile, était accouru en masse; tout était occupé, depuis le parterre jusqu'au paradis; plus de trois cents personnes n'ont pu trouver place... La soirée a produit *deux mille francs* pour les Pauvres. Vers la fin de la séance, une couronne a été lancée aux pieds du Poète; Jasmin désignant alors la loge de la Préfecture, où se trouvait Mme Dugué, pâtronne de la fête, improvisa ce vers que tout l'auditoire accueillit avec bonheur...

(L'Écho de l'Aude; 9 Mars 1850.)

LA RÔZO-MOUSSO.

ALLEGORIO.

A DOUMAYZÈLO LOUIZO LABROUSSO,

Quan espouzèt moun nebout Lacassâgno.

Dins nostre cazal ple de flous,
Que souben la Garôno arrozo,
Attendian un bèoutou dè rôzo,
Rôzo-mousso al parfun tan dous,
Que de tout bors fay d'embejous.
Jardinè, poumpouno ta sèrro,
Aquelo rôzo a fèt et mèl;
Qui te l'embôyo és un angél... (1)
Tabé deja nostre partèrro
Pren damb'elo uno aoudou del Ciel.

La vaci! — Sul terren mouflet
Pren racino, mèjo espelido;
Oh! qu'és beziâdo! qu'és poulido!
Que soun fi parfun és fresquet!
Elo soulo fay lou bouquet.
Lous ayres s'en escalourisson;
Lou jardinè, que n'és glourious,
La guigno d'un ayre amistous...
Car proche d'elo s'estremisson
Près que toutos las aoutros flous!

(1) Mlle *Louise* LABROUSSE est la nièce et l'élève du digne curé de Puymirol M. Casse. — Cette gracieuse allégorie, ainsi que **Mous dus Poumès d'Amou** et la **Courouno del Brès**, étaient encore inédites. Jasmin les a placées dans ce volume, afin de l'enrichir de trois inspirations dictées par l'amour de son foyer domestique.

Fino planto, as deja pres pè;
Esplandis tas fèillos daourados;
As tèrro trioumfo et soureillados...
Se bos playre à toun jardinè,
Jouyno rôzo, fay-te rouzè...
Tas racinos soun benezidos;
Ma Muzo, per bouquet noubial,
Te proumèt bounhur sans egal...
Et de gâchos finos poulidos
Pel l'aoumeu de nostre cazal!

DÈTS ANS APÈY.

Noubembre 1857.

Eri profèto, sou bezès :
Dejà la flou que toutjour pousso,
A dus broutous de *rôzo-mousso*, (1)
Que bienlèou, talomen soun bès,
Saran layrats des jardinès.
Entreten, malgrè las gelados,
Tout l'an, coumo pel més de jun,
Abèn al mitan del parfun
Rôzo may et rôzos maynados,
Tres fis bouquets que n'en fan qu'un!

(1) *Sara* LACASSAIGNE, et *Berthe* ma filleule.

LA GRANDO ESCÔLO DES MOUSSUS.

A MOUSSU LETTERIER,

Prencipal del Coulètge d'Agen. (¹)

(5 Juillèt 1847.)

Toutjour m'en soubendrèy : penden qu'èri maynatge,
Dins uno paouro escôlo al regen droumillous
Que dins tout l'an abiò l'uzatge
De cambià soulomen quatre cots sas litsous,
Coumo el sul libre badaillaben ;
Mais jou que d'aprene abioy set,
Lou ditchaou, lou dimeche, à peno nous lebâben,
Oublidan *gaoudûfo* et *palet*,
Fazioy d'Agen moun alfabet;
Trimâbi de tout bors, legissioy las ensegnos,
Câdo afficho, câdo escritèou ;
Lou regen, lou dilus, m'appelâbo « *un flambèou !* »
Et quan apèy begnon las bregnos,
Recebioy, per un més, la medaillo d'argen ;
De touts èri lou may saben :
Legissioy lou francés... prèsque courrentomen !

Et quan mitat hôme fusquêri,
Besquêri
Que de sabé legi n'êro pas tout aciou ;
Sabioy rés, dizioy rés ; mais quan begnò l'estiou,
Debat un brès de litso-crâbo,
Un ange que jou soul bezioy,
Amourouzomen m'alengâbo,
Parlâbo glôrio... et coumpregnoy !

(¹) ... Le Collége d'Agen a eu sa fête poétique, et Jasmin un de ses plus beaux triomphes dans sa ville natale !...

Es alabets qu'un jour, jour de fèsto luzento,
Daourejèt à mous èls aqueste palay nut;
Aprenguèri qu'aciou, lous sabens, lèn del brut,
Fazion la jouynesso sabento...
Bièl coulètge, che tu, que me sayoy boulgut!

La nèy, toutjour y saounejâbi;
Lou jour, altour d'el roudejâbi,
Mous èls traoucâbon las parets;
Quan s'oubriò lou pourtal... n'èro qu'as moussurets!

Pourtan, al més d'agous, al soun de la muzîco,
Per jou coumo per touts, s'alandâbo. — Enluzit,
Quan bezioy courouna dins lou quarrat flourit
Uno jouynesso poètîco
Doun lous èls alucats petrillabon d'esprit;
A moun cò sentioy de butîdos,
Et dizioy : « Es aoumen pouyran beni famus,
Car ensegno l'esprit et las caouzos poulîdos,
La grando escôlo des Moussus! »
— Acòs èro per jou la fèsto la millouno;
Y tournâbi câdo an; — ma plaço êro pitchouno,
Mais bebioy lou plazé jusquos al darrè glout,
Jusqu'à la darrèro courouno,
Et l'aoudou del laourè m'acoursâbo pertout!

Aro, anfin, qu'en Muzo pastoûro
Ey cambiat moun ange en grandin;
Que lou *maynatge* és *hôme*, et l'hôme un pelerin,
L'escôlo des Moussus, may grando an aquesto hoûro,
M'y fay plaço d'aounou sul l'estrâdo lassus,
Et de mous chapelets bèn de peza lous grus...
Et de countentomen luzis câdo bizatge...
Et de flous me plèbon dessus...
Oh! courounos del brès, sès douços à moun atge!

A la glòrio, tabé, nou demandi rés plus :
Lou *maynatge* dins l'*hòme*, anèy, tout se resquito :
Car daóurèjo de mèl lou sero de ma bito,
La grando escôlo des Moussus !

A LA BILO DE TARBOS.

(14 Juillèt 1850.)

Poulido Rèyno bigourdâno,
Un bèl mati de l'ancièn ten,
T'assetères al mièy de ta fresqueto plâno ;
Et dezunpèy, câdo an, beziadomen,
Alandes, quatre més, toun gran pourtal rizen
A richo et paouro carabâno
Que che tu bènon bioure entre tous rocs d'argen.
— Jou, benguêri te beyre... et tu me festejères ;
Ma muzo simplo te plazèt ;
D'un bouquet d'aounou la flouquères,
Et lou poutou que l'y fasquères
Dinqu'à *Bourdèou* reboumbisquèt.

— Anèy te souy tournat enquêro ;
Mais l'atge bèn ; moun pas n'és plus tan, tan sigu ;
Apèy, de la flou la may chèro
La sentou la millouno és toutjour la prumèro...
Tramblâbi de tourna che tu...

Nou trambli plus ! ou trambli gayre !
Ey bebut anèy, de lassus,
Diòs halenâdos de toun ayre,
La forço m'és tournâdo... et ma poou, nou l'èy plus !
— Rèyno de la Bigorro, à ma muzo pastoûro,
As fèy, dins un sinne de crouts,

Lou miracle que fas per touts
Talèou qu'en Franço sôno l'houro,
Et que *juillet* te mando, et des quatre cantous,
De l'esprit et del corp lous milo souffrentous.
A tous ayres que raffresquîsson,
A tous grans rocs seoudats al cièl,
A tas aygos qu'escalourîsson,
A tas coumbos plenos de mèl,
Las plâgos soun lèou amourtidos,
Las doulous soun biste escantîdos;
Car lou boun Diou plantèt, dins tou brès tan flourit,
Lou baoume que garis et lou corp et l'esprit!...

— Poulîdo Rèyno bigourdâno,
Tu que pourtan un froun rizen,
T'assetères al mièy de ta fresqueto plâno;
Oh! nou barres jamay toun gran pourtal luzen
A riche et paouro carabâno;
Boudrian bioure toutjour entre tous rocs d'argen!

A PLAZENÇO,

Que begno de festeja ma Muzo grandomen.

(4 Juillèt 1850.)

Plazenço! pèrlo fino estacâdo à la cinto
D'aquel departomen que lou *Gèrs* bèn bagna;
Tu me bailles de mèl, te pourtâbi d'absinto;
Me caresses, et jou begnoy te graoupigna...

T'en bouilloy... et malgrè ma coulèro amayzâdo,
Enquèro nou t'èy pas tout à fèt perdounado...

— *Plazenço*, aymes tas flous, *Agen* aymo las sios;

Eh-bé, mechantomen, tu n'oun'as panat diòs, (1)
Diòs poulidos, qu'ayman : — las crezioy en languîno,
Et se plazon che tu, che tu prenon racino...
Mais nou t'en bòli plus âro qu'èy bis toun cièl;
Te crezioy bièillo, lèdo, à me fa cluca l'èl,
Et te trôbi jouyno, poulido;
Ta campagno és fresco, flourido;
As de grans rious, de roussignols,
De Poètos tabé; n'as dins toun bezinatge; (2)
As de flous al rizen bizatge
Qu'encâdenon lous parpaillols;
Che tu, tout és cansous, frustin et serenado...
Plazenço ! que sès bièn noumado!
T'aymi; mais parti lèou et farèy moun debé :
Car senti que se damourâbi
Sur toun sol que tan renegâbi,
Prendroy racino jou tabé!

BAYOUNO ET BIARRITS.

(30 Juillèt 1850.)

Bouilloy beyre la mèr aban de m'entourna.

— L'abioy bisto à Marseillo... et la troubèri bèlo;
Oh! mais aquelo n'és que la mèr doumayzèlo;
Per la franchi sans fatiga,
Nou cal qu'un jour à l'hiroundèlo;
Et de sul l'aoutre bor que bezèn puntéja,
L'Africo, nòstro sò noubèlo,

(1) Mme LESTRADE, née *Hugon*, et Mme SAINT-PIERRE, née *De Plèneselve*, jeunes dames d'Agen mariées à Plaisance.

(2) M. CLAUSADE, de Marciac, et M. HUGON, d'Agen, qui habite Plaisance, sont auteurs de plusieurs pièces de Poésies estimées du public.

Semblo alounga soun bras per nous touca la ma !
— *Biarritz*, l'aoutro mèr, chez tu moun èl la trôbo ;
Mais aquelo, és la grando !.. és sans fi pel nabiou...
D'aygo aoutan que de cièl ! L'hôme n'és res aciou ;
Et ma Muzo escrazâdo, oublidan tout escriou,
Daban la mèr que tôco as quatre puns del glôbo,
Es toumbado à ginouls de la grandou de Diou ! (1)
— Apéy, de cats à tu, ma Muzo s'es birâdo,
Bayouno, et fièromen tres cots t'a saludado ;
Sès bèlo, tu tabé, dan tous canous bracats ;
De la Franço bârres l'intrado
Aş Espagnols descadenats ;
Terriblo dins la guèrro, et bouno dins la pats,
Recèbes l'estrangè ;... jamay nou coupes maillo ;
Mais se te parlo de bataillo,
Li fas beyre tous fils et tous milo souldats ;
Amay ta citadèlo oùn lous canous se pinquon ;
Et tous *pounts-lebis* que carrinquon,
Et la mort qu'a talen al foun de tous balats !

Sès bèlo ! sès forto, Bayouno ;
Al coumbat sès uno liouno ;
As tabé lou may poulit noum,
Car portes escribut en estèlos al froun
Aquès quatre mots per courouno :
« *Jamay prezo ! et bièrges d'affroun !* (2) »

(1) ..... Hier à Biarrits, l'Océan, agité par un vent impétueux, avait beau jeter ses majestueuses vagues aux pieds de la salle poétique où devait trôner le barde inspiré, Jasmin ; la foule nombreuse, oubliant cette fois ce magnifique spectacle, est venue se livrer à l'influence dominatrice qui après l'avoir subjuguée et électrisée pendant plus de trois heures, lui a lancé ensuite ce bouquet d'adieu. (L'International de Bayonne ; 14 Août 1850.)

(2) Bayonne porte cette noble devise : « *Nunquàm polluta.* »

A MOUSSU FABRE,

MEDECI.

Amit Moussu, quan prezidères
La fèsto campagnôlo, oungan, bou'n soubenès?
Touts, al noum del *bé*, batizères
Moun *Poêmo sus Bourdilès ;*
Et bous apèy l'esplandisquères
Dins la Franço, as quatre cantous,
Et ma Muzo bous diou soun laourè lou may dous.

Cèrtos al ten oùn sèn, quan la fièbre és dins l'ayre,
Estre utile bal may qu'èstre poulit et playre;
Gran brut d'aounou bal pas lou pitchou bé qu'on fay;
Et cadun zou coumpren... et bous enquèro may... (1)
Car bous, sès tout al *bé :* quan benès d'apercêbre
Qu'un païs trucat de doulou,
Grumis et s'arremôzo al gaffa de la fièbre,
Bous y mudas sans poou; medeci saoubadou,
Dins l'oustal et dins la cabâno,
Bôstre sabé pertout s'afâno;
Bibès dins lou beren ; estudias sa pouyzou ;
Apèy l'amourtissès paou à paou dins las benos
Oùn s'èro glitsat amalit;
Et nou bous entournas dedins bôstros garenos
Qu'aprèt l'abé cassat,... et souben escantit.

Mais acòs n'és pas prou per bôstro amo alucâdo...
Trimas apèy pel can, pel cazal, pel la prâdo;
Bous fazès lou regen des simples laouradous;
L'aray bèn may saben debat bôstros litsous;

(1) M. FABRE, docteur en médecine, à Villeneuve-sur-Lot, joint à la connaissance des sciences médicales les qualités du bon agronome, de l'économiste distingué et du véritable philanthrope!

La tèrro bèn millouno et baillo triplo sâbo ;
Per un frut, milo fruts ! — per un gru, milo grus !
Fazès may, la fourças à nourri de soun jus
De plantos qu'aoutres cots, en mayrâstro, estoufâbo,
Et qu'âro, bouno may, fay flouri, fay grana,
Millou que la tèrro tan brâbo
Oùn naychon sans la samena !
La campagno et la bilo, amit Moussu, bous dibon ;
Et tout aqués deoutes s'escribon...
Et lou jour bèn anfin oùn lou païs counten
Pâgo sous deoutes grandomen !...

Dizon : « *pitchou Poèto*
« *Souben ès gran Prophèto ;* »
Moussu, sayoy hurous,
Se jou l'èri per bous !

A MISS ARABELLA SHÉRIDAN,

Que me fasquèt sinna sur soun Alboun d'aounou.

Hômes d'aquel païs oùn rajo un bèl sourel ;
Hômes d'aquel païs oùn plèou toutjour de gibre ;
Lou paradis d'amou sara que per aquel
Que n'aoura pas bezoun d'èstre sur aquel libre,
Per que *Miss* se soubengue d'el !

MES DEUX POMMIERS D'AMOUR.

ALLÉGORIE.

A mon Fils & à ma Belle-Fille Nathalie David. (¹)

(*Paris*, le 12 Novembre 1857.)

Un vigneron, dans tous les âges,
Est bon père, il aime à provigner;
Arbres et ceps sont ses enfants
Qu'il fait fleurir, qu'il fait *fruiter*.
Toutes ses branches sont étayées
Pour qu'elles ne plient pas au vent.
Mais au milieu sont ses préférées
Qu'il soigne avec le plus tendre amour.
Dans sa vigne pleine, pleine,
Il ne veut aucune place vide,
Car une place vide, en demeurant ainsi,
De cent ronces déchirerait son cœur!

Et moi dans ma vigne feuillue
Où tout fleurit aux yeux voyants,
Je voyais une place nue
Qui me causait de grands chagrins :
Terre meuble pour que tout germe ;
Nous y avons planté en graine... en bois...
Jamais, jamais nous ne voyions naître
Deux pommiers d'amour que j'y voulais...

(¹) Le Ciel vient de se montrer libéralement reconnaissant envers Jasmin, en donnant à son fils une épouse qui réunit à toutes les grâces de la jeunesse tous les attraits du cœur et de l'esprit. Cette joie de famille, la plus forte, à coup sûr, qui ait traversé la vie si accidentée du Poète, a

MOUS DUS POUMÈS D'AMOU.

ALLEGORIO.

A moun Fil & à ma Noro Nathalio David. (*)

(**Paris**, 12 Noubembre 1857.)

Un bignayrou, dins touts lous atges,
Es boun pay, aymo à proubigna ;
Aoures, bidots, soun sous maynatges
Que fay floury... que fay fruta.
Toutos sas bits soun paychelâdos
Per que nou fiblen pas al ben ;
Mais al mitan a sas beziâdos
Que coucoûlo mistouzomen...
Dins sa bigno claoufîdo,
Bol nâdo plaço bîdo,
Car uno plaço bîdo, en restan coumo acò,
De cent roumèts esquissayò soun cò !

Et jou, dins ma bigno feilludo,
Oùn tout flouris as èls bezens,
Me bezioy uno plaço nûdo
Que me baillâbo pèssomens :
Tèrro triouzo per que tout gayche ;
Y'abèn plantat en grano,... en boy ;
Jamay, jamay nou bezian nayche
Dus poumès d'amou qu'y bouilloy...

enflammé sa verve et lui a inspiré ces heureux couplets, qui resteront comme le plus brillant fleuron de sa couronne poétique.

(**L'Union** ; 17 Novembre 1857.)

Plus d'une grosse larme
A mouillé ma sarclette.
Cette place nue, en demeurant ainsi,
De cent ronces déchirait mon cœur!

Hier, quand j'émondais mes arbres,
Ainsi parla un Ange ami :
« Toi, qui es tant aimé des pauvres,
« Pourquoi t'es-tu endolori?
« Que te faut-il donc? » — « Rien plus je n'envie;
« J'ai assez de tout; mais seulement
« Fais que deux arbres que je rêve
« Prennent racine là... Il s'en va temps!
« Au soir de ma vie
« L'espérance me quitte;
« Cette place nue, en demeurant ainsi,
« De cent ronces vient déchirer mon cœur! »

L'ange, en partant comme un éclair,
Fit un geste... et me sourit;
Un frais parfum embauma l'air,
Et ma vigne en *feuilleja.*
Tout chansonnait à mon oreille...
Quand soudain du milieu des ceps,
Deux pommiers à fine tête
Surgirent frais et jolis...
Déjà leurs branches fleurissent,
Se mêlent... s'épanouissent...
Mes deux pommiers d'amour, bénis ainsi,
Vont porter fruit qui embaumera mon cœur!

May d'uno grumilleto
A mouillat ma saoucleto :
Aquelo plaço nûdo, en restan coumo acò,
De cent roumèts esquissabo moun cò!

Yèr, quan rebugâbi mous aoures,
Atal parlèt un Ange amit :
« Tu, que sès tan aymat des paoures,
« Perque te sès endoulourit;
« Que te cal doun? — Res plus n'embéji;
« Ey prou de tout...; mais soulomen,
« Fay que dus aoures que saouneji
« Racinen aqui... s'en bay ten!...
« Al sero de ma bito,
« L'esperenço me quito...
« Aquelo plaço nûdo, en restan coumo acò,
« De cent roumèts bèn esquissa moun cò! »

L'Ange, en partin coumo l'esclayre,
Fasquèt un gèste... et me riguèt.
Un fres parfun embaoumèt l'ayre;
Et ma bigno n'en feillejèt.
Tout muzicâbo à moun aoureillo,
Quan talèou, del mièy de las bits,
Dus poumès à fino cabeillo
Sourtisquèron fres et poulits!
Dejà lous brens flourisson,
Se maylon... s'espelisson...
Mous dus poumès d'amou, benezits coumo acò,
Ban pourta frut qu'embaoumara moun cò!



COURONNEMENT DE JASMIN,

PAR LA VILLE D'AGEN.

(27 Novembre 1856.)

Agen a voulu couronner à son tour le poète qui avait, par ses œuvres et ses bonnes actions, jeté un si vif éclat sur sa ville natale ; une Commission composée de quatorze membres avait décidé qu'une riche Couronne d'or lui serait offerte par souscription dans une séance solennelle et publique ; plus de quatre mille personnes répondirent à cet appel. La fête littéraire eut lieu le 27 novembre 1856, dans une vaste salle du grand Séminaire, en présence d'une foule immense ; il faudrait remonter à cinq siècles en arrière pour retrouver une solennité pareille : en 1341, Pétrarque fut couronné à Rome, au nom de l'Italie ; de nos jours, Agen a couronné Jasmin, au nom de la France méridionale.

Le Poète était encore tout palpitant de ce glorieux triomphe, lorsque M. *Henri* NOUBEL, aujourd'hui maire d'Agen, en sa double qualité de député et de membre de la Commission, lui adressa les paroles suivantes :

« POÈTE ! — Je viens, au nom de la population agenaise, vous offrir un gage d'admiration et de profonde sympathie. Recevez cette couronne ; elle vous est donnée par une main amie, au nom de cette ville d'Agen que vos chants ont charmée, qui jouit de vos succès présents, et s'enorgueillit par avance de la gloire que votre génie fera rayonner sur elle dans l'avenir.

« Ses sympathies, Jasmin, ne vous ont jamais fait défaut ; elle a salué la première votre talent à son aurore, elle a vu naître et grandir votre renommée, elle est entrée avec vous dans le palais des rois ; sûre d'avoir son heure, elle s'associait à tous vos triomphes ; et aujourd'hui même, que l'heure de la reconnaissance est venue, c'est elle aussi qui s'honore en vous couronnant.

« Mais ce n'est pas seulement le poète que nous voulons récompenser aujourd'hui, et vous avez un plus beau titre peut-être à nos hommages. Dans un siècle où dominent l'égoïsme et la soif avide des richesses, vous faites mieux encore que de chanter les nobles vertus de la bienfaisance et du désintéressement : vous les mettez en pratique ; ardent à courir partout où vous appellent une plaie à fermer, une misère à soulager, vous n'acceptez en échange que les bénédictions des malheureux ; chacun de vos jours est marqué par de bonnes œuvres ; et votre vie tout entière est un hymne à la bienfaisance et à la charité.

« Acceptez donc, Jasmin, cette couronne. Grand poète, bon citoyen, vous l'avez doublement gagnée ; réservez-lui la place d'honneur dans ce glorieux musée que les villes du Midi s'empressent d'enrichir ; qu'elle y témoigne toujours de vos triomphes poétiques et de la reconnaissance de vos concitoyens.

« Pour moi, je ne saurais trop m'enorgueillir de la mission qui m'est aujourd'hui confiée. Je ne la dois, je le sais, qu'au caractère dont m'a revêtu l'élection populaire ; j'en suis fier cependant ; et vous avoir couronné, Poète, restera le plus glorieux souvenir de ma vie. »

En achevant ces mots, M. Henri Noubel a placé la couronne d'or sur le front du Poète dont les yeux étaient inondés de larmes de joie ; et c'est au milieu des applaudissements frénétiques de cette brillante assemblée que Jasmin a répondu par cet impromptu parti du cœur :

A bostre apèl per jou lou Puple a respoundut.
Et lou gran *laourè d'or* per ma Muzo és nascut...
Mais dins la fèsto la millouno,
D'hômes en las baillan grandisson las aounous :
Bous, Moussu, n'en sès un, et moun cò n'és hurous ;
Reprezenten del puple, en m'ofrin la courono,
Digun, digun, poudiò la grandi coumo bous !

Immédiatement après, le Poète a lu sa belle pièce, *la Courouno del brès*, qui a terminé cette touchante solennité.

LA COURONNE DU BERCEAU.

> Et moi je chante comme un pinson
> A l'ombre d'un peuplier ou d'un frêne;
> Trop heureux de devenir cheveux blancs
> Dans le pays qui m'a vu naître !...

I

Quand l'homme, à petit bruit, chez l'enfant se dessine,
Et vient lui éclairer un peu de sa lumière
Fleurs et ronces, chemins unis et raboteux,
Dans son cœur qui déjà palpite
Il naît des étincelles à poignées
Qui par moment l'*enchaleurent*,
Et qui trop tôt, pour son repos,
Pétilleront quand elles se courroucent
Toutes à la fois... ou peu à peu.

Une seule, endormie encore,
Demeure longtemps prisonnière ;
La meilleure pour l'homme ; celle-la, aux jours derniers,
Réveille en lui l'amour du berceau...
Mais moi qui pauvrement naquis,
Moi, dont le grand foyer si longtemps sommeilla,
Cette étincelle fut
La première que je sentis ;
J'aimais donc mon berceau avant tout, œil fermé,
Et sans penser jamais qu'il avait lauriers et fleurs...
Seulement, quand ma Muse plus tard chansonnait,
Et qu'un monde entraîné la fêtait au loin,
Orgueilleux, à mon pays je portais mes palmes,
Sans lui demander rien... rien que d'ouvrir les yeux !

LA COUROUNO DEL BRÈS.

Et jou canti coumo un pinsan
A l'oumbro d'un bioule ou d'un frayche;
Trop hurous de beni piel blan
Dins lou païs que m'a bis nayche !...

I

Quan l'hôme, à pitchou brut, chel maynatge puntejo,
Et li bèn un paouquet esclayra de sa luts
Flous et roumèts, camis alizats et brouncuts,
Dins soun cò que dejà lansejo,
Nay de boulugos à pechuts
Que per moumens l'escalourisson,
Et que trop lèou, per soun repaou,
Pètillaran quan s'amalisson
Toutos al cot... ou paou à paou...

— Uno soulo, endroumido enquèro,
Damôro lounten prizounèro;
La millouno pel l'hôme; aquelo, as jours darrès,
Li rebèillo l'amou del brès...
Mais jou que paouromen nasquèri,
Jou, doun lou gran fouguè tan lounten droumisquèt,
Aquelo boulugo fusquèt
La prumèro que sentisquèri.
Aymèri doun moun brès aban tout, de clucous,
Et sans brîno pensa qu'abiò laourès et flous...
Soulomen quan ma muzo apèy cansounejâbo,
Et qu'un mounde entraynat, al lèn, la festéjâbo,
Glourious, à moun païs, pourtabi mous ramèls;
Sans li demanda rés..., rés, que d'oubri lous èls !

— Mais nous avons une mère... Et, courbée par l'âge,
La mienne n'en avait jamais assez pour son enfant;
La mienne, le jour, la nuit, rêvait sans cesse
Un honneur que personne nulle part n'a reçu;
Et, dans ses dernières années, à chaque pèlerinage,
Suspendant à mon autel bouquet, rameau brillant,
Elle ornait une place au plus joli étage,
Pour la *Couronne d'or d'Agen*...
Pauvre mère ! en cachette elle en nettoyait le verre;
Comme au Ciel, comme à Dieu, elle se hâtait d'y croire;
Au plus petit des bruits, son grand œil rayonnait;
Elle n'en parlait jamais... et toujours elle attendait...

Hélas ! un jour pourtant elle nous quitta sans l'y voir...
Je me trompe; elle l'y vit dans un rêve doré,
Mais trop voisin de sa dernière heure
Pour que dans mon cœur qui en pleure
Un souvenir aigu ne l'ait pas gravé.

— Il faisait nuit; brûlée par une fièvre maudite,
Ma mère s'était alitée, et nous voyions tant s'affaiblir
La petite lumière de sa vie,
Que nous tremblions de peur que le souffle du matin
Ne suffît pour l'éteindre.
Les larmes aux yeux, nous tous l'environnions,
Et nous priions tant que nous espérions...
— Tout à coup, la malade échappe un petit cri;
Elle se remue, ouvre l'œil, nous regarde et nous dit :

— « Que notre aîné seul me réponde :
« Jacques, à ton autel riant,
« Qu'a-t-on porté aujourd'hui qu'il est venu tant de monde?
— « Ma mère, un rameau d'or! mon rameau toulousain!

— Mais abèn uno may... Et fiblado pel l'atge,
La miò, lou jour, la nèy, saounejâbo à-tengut
Un aounou que digun en lot n'a recebut;
Et dins sous darrès ans, câdo pelerinatge,
Penjan à moun aouta bouquet, ramèl luzen,
Poumpounâbo une plaço, al may poulit estage,
Pel la *Courouno d'or d'Agen*...
Paouro may ! al sarrat, n'escurâbo lou beyre;
Coumo al Ciel, coumo à Diou s'afanâbo d'y creyre;
Al mendre pitchou brut soun gran èl luzissiò;
N'en poulsâbo jamay... et toutjour atendiò...

Hélas ! un jour pourtan, nous quitèt sans li beyre...
Me troumpi ! li besquèt dins un rèbe daourat
Mais trop bezi de sa mal'hoûro,
Per que, dins moun cò que n'en plouro,
Un soubeni punjen nou l'atge pas pintrat :

— Ero nèy ; al brazè d'un fièbre maoudito, [1]
Ma may s'èro allièytâdo, et bezian tan febli
La pitchouno luts de sa bîto,
Que tramblâben de poou que l'alé del mati
Sufisquèsse pel l'escanti.
Las grumillos as èls nous aou l'embirounâben,
Et pregâben tan qu'esperâben...
— Tout d'un cot la malaouzo escapo un pitchou crit;
Se boulego... oubro l'èl, nous regayto et nous dit :

— « Que nôstre aynat soul me respounde :
« Jâques, à toun aouta rizen,
« Que t'an pourtat anèy qu'és bengut tan de mounde ? »
— Ma may, moun ramèl d'or ! moun ramèl toulouzen !

(1) Lorsque la ville de Toulouse envoya le **Rameau d'or** à Jasmin, en novembre 1840, la mère du poète était agonisante, et c'est à son chevet que le rameau fut remis par M. *Gladi*, adjoint au maire d'Agen.

— « Un rameau ! mais j'ai vu quelque chose de plus,
« Une couronne d'or de la ville d'Agen ;
« Qu'elle rayonnait ! pauvret, ta chambre en était éclairée !
— « Tu te trompes, bonne mère, tu n'as pas quitté ton lit. »

La malade réfléchit un long moment; ensuite
Elle se met sur son séant ; son visage rayonne ;
Ses cheveux blancs sont de neige, ses yeux noirs de feu ;
Sur ses lèvres un sourire s'épanouit...
Qu'elle était belle, ma mère, quand elle me parla ainsi :

— « A ton autel, mon fils, tu as une place nue ;
« N'y mets rien au moins : je te l'ai faite exprès
« Pour la couronne de ton berceau ;
« Elle y viendra demain, si aujourd'hui elle n'est pas venue.
« La Charité sourit à tes chants ;
« Pour te prédire tout, mon angelet m'assiste ;
« Ta couronne d'Agen est tressée déjà ;
« Elle est en or des louis d'or ; j'en suis sûre, je l'ai vue ;
« Ton nom est écrit dessus... Jacques, mon fils, adieu !
« Maintenant, mon âme n'est plus triste ;
« Le rossignol du pauvre est béni de Dieu :
« Il a tout ce qu'il y a de plus beau... la gloire dans son nid !

— Elle se tut en gardant sa figure inspirée ;
Sur son moelleux oreiller sa tête se reposa,
Et de ce rêve heureux sa lumière ranimée
Deux semaines de plus brûla...

Hélas, elle s'éteignit, un soir, en ma présence ;
Et j'en pleure toujours ; mais notre bonne mère ;
En nous quittant pour tout jamais,
Avec son souvenir me laissa sa croyance...
Et depuis, tout fiévreux, je disais,
Lorsqu'Agen pour ma Muse un peu se remuait :

— « Un ramèl ? mais èy bis quaoucoumet may tout-âro ?
« Uno courouno d'or de la bilo d'Agen ;
« Que luzissiò, paourot ! ta crambo n'èro clâro ! »
— Te troumpes, bouno may, n'as pas quitat toun lièy.

La malaouzo sousquèt un gran moumen ; apèy,
Se lèbo de setous ; soun bizatge daourejo ;
Sous pièls blans soun de nèou, sous èls negres de fèt ;
Sur sous pots un rire flourejo ;
Qu'èro bèlo ma may quan atal me parlèt :

— « A toun aouta, moun fil, as uno plaço nûdo ;
« N'y bôtes res aoumen ; jou te l'èy fèyto esprès
« Pel la courouno de toun brès ;
« Cal qu'y bèngue douma s'anèy n'és pas bengûdo.
« La Caritat souris à toun cansouneja ;
« Per te debina tout, soun angèlet m'assisto ;
« Ta courouno d'Agen és tressado deja ;
« Es d'or de loubidors... me troumpi pas, l'èy bisto ;
« Toun noum y'és escribut... Jâques, moun fil, adiou !
« Aro moun amo n'es plus tristo :
« Lou roussignol del paoure és benezit de Diou,
« A tout ço de pu bél, la glôrio dins soun niou ! »

— Se tayzèt en gardan sa figuro alucâdo ;
Sur soun moûfle couchi soun cat se repaouzèt ;
Et d'aquel rèbe hurous, sa luts rebiscoulâdo
Diòs semmânos de may burlèt...

Hélas s'escantisquèt, un sero, en ma prezenço ;
Et n'en ploûri toutjour ; mais nôstro bouno may,
En nous quitan à tout jamay,
Dambé soun soubeni me daychèt sa crezenço...
Et dunpèy, tout fièbrous, dizioy
Quan Agen per ma Muzo un bri se boulegâbo :

Oh ! je sens que si un jour mon berceau me couronnait,
Au lieu de chanter... je pleurerais !

II

Or, il arriva ensuite que la terre épuisée,
Pendant trois étés sans chaleurs,
N'eut ni vendanges ni moissons.
La Charité endolorie
Sonna son tocsin attendrissant ;
La France y répondit, et des quatre côtés.

— C'est alors qu'une Muse à l'allure campagnarde,
Faible par son esprit, mais forte par son courage,
Fatigua tant pour le pauvre qu'autour d'elle on jetait
Plus d'un bouquet à son passage...
Cette Muse, c'était la mienne.
La mienne, qui chantait entraînée,
Sans craindre les gelées ni la neige,
De Marseille jusqu'à Bordeaux.
— Qui fait besoin plaît à tous ;
Aussi, pour me donner fleurs, médailles, rameaux,
Les villes entre elles rivalisaient.

Ainsi se passèrent quinze années.
Les amis dans mon berceau se multipliaient, il est vrai ;
En me voyant aimé, Agen m'aimait davantage ;
Mais de tous côtés je voyais mes cases étoilées...
Et la place nue... jamais !

Ma croyance faiblit... et sous mes pensées,
Chagrin, j'éteignais le rêve de ma mère...

Mais quel bruit le fait revivre ?
Qu'est-ce que cela ?
Qui me lance l'étincelle

Oh ! senti que s'un jour moun brès me courounâbo ,
Aoulot de canta... plourayoy !

II

Or, aribèt, apèy, que la tèrro estarîdo,
Penden tres estious sans càlous,
N'aguèt bregnos ni segazous.
La Caritat, endoulourido,
Sounèt soun batsen piétadous ;
La Françо y respoundèt et des quatre cantous.

— És alors qu'uno Muso al pastouret bizatge,
Feblôto pel l'esprit, mais forto pel couratge,
Trimèt tan pel paouret qu'altour d'elo plebiò
May d'un bouquet à soun passatge...
Aquelo Muzo, èro la miò.
La miò que cantabo entraynâdo,
Sans cregne lou gèl ni la nèou,
De Toulouzo dinqu'à Bourdèou.
— Qui fay bezoun à touts agrâdo ;
Tabé , per me bailla flous , medaillo , ramèou ,
Las bilos se fazion rampèou.

Atal passèron quinze annados.
Lous amits dins moun brès proubignâbon, és bray ;
En me beyren aymat, Agen m'aymâbo may;
Mais de tout bors bezioy mas nichos estelâdos,
Et ma plaço nûdo,.. jamay !

Ma crezenço fiblèt... et debat mas pensados,
Doulen, escantissioy lou rèbe de ma may...

— Mais quin brut lou rebiscôlo?
Qu'és acò?
Qui me lanço la bispôlo

Qui éclate
Dans mon cœur?
Que dit-on? Ma ville est en fête;
Un autel nuptial s'apprête,
Et mon berceau, mon père de lait,
Epouse ma Muse aujourd'hui?
Fiancée d'Agen! ma pastourelle!
Et déjà l'on fait tinter l'heure...
Et l'on m'entraîne; tout bruit...
Oh! ma bonne mère, pardonne!
Je vois tout ce que tu as vu;
Mon front touche la couronne;
L'Eglise la bénit;
J'ai la gloire la meilleure,
Et le proverbe est menteur!

Ville d'Agen, ton amour me racquitte;
Toi qui te fais jolie chaque jour
A en devenir la perle du Midi,
Merci! Aujourd'hui que jeunesse me quitte,
Tu me fais trouver pour le soir de ma vie
Soleil de miel et chemin de velours...

Je t'aimais bien avec ta belle Garonne,
Et le *Gravier* qui te sert de trône,
Et tes trois ponts; ton sol qui tant fleurit
Qu'on le croirait *besson* (jumeau) du paradis...
Mais je t'aime plus, je t'aime bien plus encore
De ce moment que tu oses la première
Prouver qu'un fils avant de s'éteindre
Peut-être aimé... couronné... et grandi!
Tu frappes par là la coutume sévère;
Leçon pour tous! Sous les fleurs et les palmes,
Mieux vaut un front allumé... qu'un tombeau...

Que boujòlo
Dins moun cò?
Qu'an dit? Ma bilo és en fèsto!
Un aouta noubial s'aprèsto;
Et moun brès, moun pay de lèy,
Espouzo ma muzo anèy...
Nôbio d'Agen, ma pastoûro!
Et dejà fan tinda l'hoûro...
Et m'entraynon, tout brounzis...
O ma bouno may, perdouno!
Bezi tout ço qu'abiòs bis;
Moun froun tôco la courouno,
La glèyzo la benezis...
Ey la glôrio la millouno,
Et lou proubèrbi mentis.

— Bilo d'Agen, toun amou me resquito;
Tu que te fas poulido câdo jour
A n'en beni la pèrlo del mètjour,
Mercio! anèy que jouynesso me quito,
Me fas trouba, pel sero de ma bito,
Sourel de mèl et cami de belour!

T'aymabi-bé dan ta bèlo Garôno;
Et lou Grabè que te serbis de trôno,
Et tous tres pouns, toun sol que tan flouris
Qu'on lou creyo bessou del paradis...
Mais t'aymi may, t'aymi pla may enquèro,
D'aquel moumen que gaouzes, la prumèro,
Prouba qu'un fil aban d'èstre escantit,
Pot èstre aymat, courounat et grandit!
Trûques atal la coustumo sebèro;
Litsou per touts! Debat flous et ramèl,
Bal may un froun alucat... qu'un toumbèl!...

Là-bas, sur un tombeau qu'un peu d'honneur recouvre,
Un nom trop tard aimé n'y porte qu'une étoile...
Eh bien! jeune, s'il eût trouvé l'amour chez lui,
A la place de l'étoile, que verrions-nous?... un soleil!

— En attendant, ma Muse, qui t'aima jeune et vieille,
Veut épargner d'aujourd'hui les *heurettes* d'amour;
Tout mon passé se réveille...
Je vois l'œil de ma mère, riant, fixé sur moi...
Et de ma couronne d'honneur
Je lis chaque branche, chaque graine, chaque feuille...
Tous mes amis y sont écrits. . — Combien j'en ai!
Quelle couronne d'or! elle vaut presque celle d'un roi... (1)
Regarde-la, Bordeaux! regarde-la, Toulouse!
Regarde-la, Paris! Maintenant je l'ai sur ma tête;
Vous avez fiancé ma Muse!... Agen fait plus : elle l'épouse!
Ce bonheur m'écrase... et j'en suis électrisé!
L'autel nuptial me sourit... dans son parfum je me plais...
Gloire et miel! oh! qu'il est doux d'être aimé où nous vivons
Saint-Hilaire, — *Gravier*, — *Jacobins*, — *Saint-Caprais*,
Affichez mon bonheur! qu'il paraisse de loin!
Mon bonheur, vous le voyez : dans les villes que je parcours,
Je ris partout... Mais ici... je pleure

---

(1) Cette couronne offerte à Jasmin par la reconnaissance publique, est l'œuvre de MM. *Fannières*, artistes renommés de Paris, qui, inspirés par une généreuse émulation, ont voulu livrer un travail d'art qui fît honneur à leur nom et à la réputation dont ils jouissent. La Couronne est formée de deux branches de laurier en or mat, larges et nouées derrière à la façon antique, comme les couronnes des César et des Poètes. Sur un ruban artistement arrangé on lit : « **La ville d'Agen, à Jasmin!** » Les fruits

La-bas, sur un toumbèl qu'un bri d'aounou capèlo,
Un noum, trop tar aymat, n'y porto qu'uno estèlo...
Ebé, se jouyne abiò troubat l'amou ches el,
En plaço del lugret, que beyan? un sourel!

— Ma Muzo, en atenden, que t'aymèt jouyno et bièillo,
Bol espragna d'anèy las houretos d'amou;
Tout moun passat se derrebèillo...
Bezi l'èl de ma may rizen bracat sur jou;
Et de ma courouno d'aounou
Légîssi câdo bren, câdo gru, câdo feillo...
Touts mous amits y soun escributs... coumo n'èy!
Quino courouno d'or! bal prèsque la d'un Rèy... ([1])
Regayto-lò, Bourdèou! regayto-lò, Toulouzo!
Regayto-lò, Paris! âro l'èy sur moun cat...
Abès fiançat ma Muzo; Agen, fay may... l'espouzo!...
Aquel bounhur m'escrâzo... et n'en sèy alucat.
L'aouta noubial me rits... dins soun parfun me plâzi...
Glôrio et mèl! oh! qu'és dous d'èstre aymat oùn bibèn!
Sent-Alâri, — *Grabè*, — *Jacoupins*, — *Sent-Caprazi*,
Affichas moun bounhur! que paresque de lèn...
Moun bounhur, lou bezès : dins las bilos oun courri,
Rizioy pertout... Mais aciou... ploùri!

---

du laurier, en argent mat, se mêlent au feuillage. Le style en est sévère et pur; tout effet de clinquant en est banni; quant au travail d'imitation de la nature il est admirable; chaque feuille est un petit chef-d'œuvre, et comme l'affirme le Poète agenais :

Diyon de laourè bray, de laourè que feuillejo,
Tintat dambé de pousco d'or.

(Extrait du *Journal de Lot-et-Garonne.*)

TABLE DES MATIÈRES.



ERRATA.

Page 461. — Après la lettre de M. de Lamartine ; *ajoutez :* Cette lettre fut adressée par M. de Lamartine à Jasmin, pour le remercier de la dédicace du poème : **La Semaine d'un Fils.**

Page 475. — **Bilo et Campagno.** — Après le titre ; *ajoutez :* Dediat à moun bièl amit lou poèto Dutour, de Toulouzo.

C'est par une erreur typographique que l'on avait omis la dédicace de ce poème à M. Dutour. — Nous nous empressons de réparer ici un oubli involontaire qui blessait la délicatesse du Poète agenais et les sentiments d'une vive gratitude qu'il avait vouée à l'un des écrivains les plus distingués du Midi. L'omission, du reste, n'existe que sur quelques exemplaires.